

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com



Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Bibliothèque nationale de France

L V C I E N

DE LA

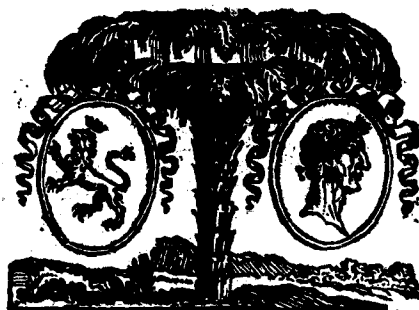
TRADUCTION

DE N. PERROT

SR D'ABLANCOVRT.

SECONDE PARTIE

Nouvelle Edition revue & corrigée.

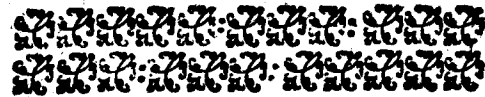


A PARIS,

Chez THOMAS FOLEY, au Palais, dans la petite
Salle des Merciers, à la Palme, & aux Armes
d'Hollande.

M. DC. LXI V.

AVEC PRIVILEGE DV ROT.



T A B L E

DES TRAITEZ OV DIALOGVES
DE LA II. PARTIE DE LVCIEEN.

L Es Images, ou les Portraits, Page 2	
Défence du Discours précédent, p. 10	
Toxaris, ou de l'Amitié,	p. 20
L'Asne de Lucien,	p. 47
Iupiter confondu,	p. 68
Iupiter le Tragique,	p. 74
Le Songe, ou le Coq,	p. 94
Icaromenipe,	p. 112
La double Accusation, ou la Chicane,	p. 126
Le Parasite, ou l'Escornifleur,	p. 146
Des Exercices du corps,	p. 164
Du Deüil,	p. 179
L'Orateur ridicule,	p. 184
Le menteur, ou l'Incredule,	p. 193
Hippias, ou le Bain,	p. 211
Bacchus,	p. 214
L'Hercule Gaulois,	p. 217
Del'Ambre, ou des Cygnes,	p. 220
Loüange de la Mouche,	p. 221

Contre vn ignorant qui faisoit vne Bibliothèque,	p. 225
De la Calomnie,	p. 234
L'Apophtrade, ou le mauuais Grammairien,	p. 241
Louange d'une maison,	p. 254
De ceux qui ont long-temps vescu,	p. 261
Eloge de la Patrie,	p. 262
Des Diplades,	p. 272
Dialogue de Lucien & d'Hésiode,	p. 276
Le Nauire, ou les Souhairs,	p. 278

DIALOGUES DES COVRTSANES. 296

Dialogue de Glycera & de Thaïs. <i>la meisme.</i>	
Dialogue de Myrtium, de Pamphile, & de Doris,	p. 298
Dialogue de Philine & de sa mere,	p. 300
Dialogue de Mélisse & de Bacchis,	p. 302
Dialogue de Cléonarium & de Leæna,	p. 304
Dialogue de Crobylé & de Corinne,	p. 303
Dialogue de Musarium & de sa mere,	p. 309
Dialogue d'Ampélis & de Chrysis,	p. 311

Dialogue de Dorcas, de Pannyquis, &c.

p. 313

Dialogue de Quélidonium & de Drocé,

p. 316

Dialogue de Tryphéne & de Charmide,

p. 317

Dialogue de Ioësse, de Pythie, & de
Lyfias,

p. 320

Dialogue de Leontique, de Quénidas &
d'Hymnie,

p. 323

Dialogue de Dorion & de Myrtalé,

p. 326

Dialogue de Coclys & de Parthenice,
là mefme.

La mort de Pérégrinus, p. 329

Les Fugitifs, p. 344

Les Saturnales, p. 355

Cronofolon, ou le Légiflateur de Sa-
turne, p. 361

Epiftres Saturnales, p. 366

Les Lapithes, ou le Banquet des Philo-
fophes, p. 374

La Déesse de Syrie, p. 390

La loüange de Démosthène, p. 409

L'Assemblée des Dieux, p. 428

Le Cynique, p. 435

TABLES DES TRAITEZ OV DIALOG.
Philopatris, ou le Catéchumène, p. 443
Caridème, ou la loüange de la Beauté,
p. 457
Néron, ou l'entreprise de percer l'Isthme,
p. 465

Pièces ajoutées par forme de supplément.

Dialogue des lettres de l'Alphabet, p. 469
Histoire véritable, liure troisième, p. 494
Histoire véritable, liure quatrième, p. 516



P L Y S I E V R S O V V R A G E S

& Traductions

D E M^{re} d' A B L A N C O U R T,
qui se vendent dans la mesme Boutique.

L' H I S T O I R E de Thucydide continuée par
Xénophon, fol. 1663.

Les Oeuures de Tacite, 4.

— les mesmes 3. vol. 8.

— les mesmes 3. vol. en petit. 12. 1663.

Les Oeuures du Lucien 2. vol. 4.

— les mesmes 2. vol. 8.

— les mesmes 2. vol. en petit. 12. 1664.

Les Commentaires de César, 4.

Arrian des guerres d'Alexandre, 8.

— le mesme, en petit. 12. 1664.

La Retraite des x. milles par Xénophon, 8.

— le mesme, en petit. 12. 1664.

Minutius Felix, 12.

Huit Oraisons de Cicéron, dont il a fait la moitié.

S'imprime à presens

Description Generale & particuliere. Historique
& Geographique de l'Afrique de Louïs Mar-
mol nouvellement traduite, revueë, &c. par
Monsieur d'Ablancourt, 2. vol.



LES IMAGES, OV LES PORTRAITS.

D I A L O G U E

DE LYCINVS ET DE POLYSTRATE.

C'est la description d'une Beauté accomplie.

 L m'est arriué presque la
mesme chose à la veüe
LYCINVS. d'une belle Dame, que
les Poëtes seignent qu'il
arriuoit à l'aspect de la
este de Méduse, d'estre changé en rocher.

POLYSTRATE. Il falloit qu'elle fût bien accom-
plie, pour te toucher de la sorte, toy qui es
pris d'un autre amour: Mais, encore, quelle est
cette Nymphé, ou cette Deesse, dont les regards
ont si mortels? Ne m'enuies pas le bon-heur de
connoistre, quand ie deurois estre metamor-
phosé en rocher; car tu ne deviendrois pas jaloux
d'une pierre.

LYCINVS. Si tu l'auois seulement veüe en

A

2 LES IMAGES,
passant, elle te rendroit plus immobile qu'une statue; Mais le mal seroit bien plus dangereux, si elle auoit ietté sur toy l'un de ses regards; car elle t'attireroit par la force de ses charmes; & tu la suivirois par tout, comme le fer fait l'aimant.

POLYSTRATE Dy-moy qui c'est, sans me tenir plus long-temps en peine.

LYCINVS. Tu penses que ie t'en fais accroire; mais ie crains plustost qu'apres l'auoir veuë, tu ne m'accuses de n'en auoir pas assez dit. Du reste, ie n'en say autre chose, sinon qu'à voir son train & la suite, c'est quelque grande Princesse; Car elle auoit autour d'elle une troupe de femmes & d'Eunuques, & marchoit en un superbe appareil; mais ie ne te puis dire son nom, & i'ouïs seulement quelqu'un, qui disoit en passant à un autre, Voila quelles sont les beautés d'Ionie; Il ne faut pas s'étonner si la plus belle de toutes ses villes a produit la plus accomplie & la plus illustre.

POLYSTRATE. Tu-és bien peu curieux, de ne t'estre pas enquis de ses gens qui elle estoit, & ie commence à croire ce que tu-as dit de ton transport, & que tu estois petrifié comme Niobe; de ne l'auoir pas suivie pour apprendre son logis. Mais pour te punir, ie ne te quitteray point que tu ne m'aies décrit sa beauté, afin que ie la connoisse au moins par le discours, si ie ne la puis connoistre autrement.

LYCINVS Tu ne m'imposes pas une petite charge, Polystrate, de vouloir que ie te dépeigne une merueille qui passe l'imagination de tous les Sculpteurs & de tous les Peintres; & ie crains que la foiblesse de mon stile ne fasse tort à l'original.

POLYSTRATE. Mais dy-moy encore comme

OV LES PORTRAITS.

elle est faite : Il n'y a pas beaucoup de honte ni de danger à faillir devant les amis.

LYCINVS. Je feray mieux, ce me semble, de te la décrire par ce qu'il y a de plus beau dans l'Vniuers ; As-tu veu la Venus de Cnide, & ouy ce qu'on en dit, qu'un homme s'enferma dans son Temple pour en iouir, tant il en deuint amoureux.

POLYSTRATE. Ouy, i'ay veu ce chef-d'œuvre de Praxitèle.

LYCINVS. Et cét autre d'Alcamène, qui est *Venus* dans les iardins d'Athènes ?

POLYSTRATE. Je serois le moins curieux de tous les hommes, si i'y auois manqué.

LYCINVS. Tu auras donc veu aussi la Sô- *Statue* sandre de Calamis ; car tu-as esté souvent au *qui estoit* Chasteau. Mais, dy-moy, lequel tu estimes le *dans la* plus, de tous les ouvrages de Phidias. *forteresse*

POLYSTRATE. Celui qu'il estimoit le plus luy- *d'Athenes* mesme, ie veux dire la Lemnienne, où il daigna mettre son nom, si tu n'ayme mieux l'Amazone, qui s'apuye sur sa lance.

LYCINVS. C'est assez, il n'en faut pas dauantage pour exprimer la beauté que nous voulons maintenant dépeindre. Faisons vn amas de toutes les perfections de ces grands chef-d'œuvres, & ne prenons que ce que chacun a de plus beau.

POLYSTRATE. Il n'est pas aisé d'agencer tant de beautez diferentes, sans choquer les regles de proportion.

LYCINVS. Ne crain rien ; Je prendray premierement le front, les cheueux, & les sourcils de la Venus de Praxitèle ; avec la gayeré, la douceur, & la viuacité de ses yeux. De la Lemnienne de Phidias, le tour du visage, & la delicatelle des

Ou, simplement la bouche & le cou.
 ioïtes, avec la iuste longueur du nez ; & de son Amazone l'ouverture de la bouche, & tout le haut des épaules. La Venus d'Alcamène nous donnera la gorge & la belle main, avec la rondeur du poignet & ses doigts qui finissent insensiblement. La Sofandre de Calamis y ajoutera son souris & sa pudeur, avec la propreté & la modestie de son habit; mais elle aura la teste nue. Pour l'âge, nous le prendrons de la Venus de Cnide. Que te semble, Polystrate, sera-t-elle belle de la sorte ?

POLYSTRATE. Tu-as oublié encore quelque chose.

LYCINVS. Tu veux dire sa couleur, où ce qui doit estre blanc, l'est en sa perfection, & tout le reste de mesme; mais d'où l'emprunterons-nous? sera-ce des Peintres les plus celebres, & qui ont le mieux sceu le meslange des couleurs? Euphranor nous donnera la chevelure de sa Iunon. Polygnote la noirceur des sourcils, & le vermillon des iouës de sa Cassandre, avec la délicatesse du cresp qui la couure, dont vne partie se retrouisse, & l'autre voltige au gré du vent. Pour l'éclat de son teint, Apellés aura soin que la blancheur en soit viue, comme celle de sa Pacate; & Aëtion luy donnera les lèvres de sa Roxante. Si tu n'aymes mieux appeler à ton secours Homere, comme le plus excellent de tous les Peintres, qui pour l'embellir, meslera la pourpre à l'iuoie, & luy donnera les regards de Iunon, avec le ris de Venus, la blancheur de sa gorge, ses doigts de rose, & vn autre Poëte, les paupieres de l'Aurore. Mais il ne faut pas oublier, que toutes les graces & les amours l'accompagnent.

POLYSTRATE. C'est-là vne beauté diuine, & veritablement celeste; mais encore que faisoit-elle lors que tu la vis ?

OV LES PORTRAITS.

LYCINVS. Elle acheuoit de lire vn liure, & ne laissoit pas de s'entretenir avec vne personne de sa suite, sans qu'on pût entendre ce qu'elle disoit. Mais quelquefois en souriant elle mon-
troit vn rang de perles orientales; car c'est ainsi qu'on peut appeller la blancheur de ses dents d'ivoire, toutes si égales & si bien rangées, & dont l'éclat estoit rehaussé par l'incarnat de ses lèvres; de sorte qu'elle rauissoit tout le monde en admiration.

POLYSTRATE. Je commence à deuiner qui c'est, à ces marques, à son país, & à sa suite; sans doute qu'elle auoit aussi des Gardes, car c'est la femme du Prince.

LYCINVS. Et comment la nomme-t-on?

POLYSTRATE. Comme celle d'Abradate, qui estoit si belle & si modeste. *Pantée*

LYCINVS. Il me semble que c'est elle-mesme, lors qu'il me souuient de ce bel endroit de Xénophon; & il me semble aussi que ie luy entens prononcer les paroles que ce diuin Auteur luy fait dire, lors qu'elle arme son mary, & qu'elle le meine au combat, & l'encourage à se porter vaillamment. *Cyropédie, lib 6.*

POLYSTRATE. Mais tu ne peux parler que de la beauté du corps, que tu n'as veüe encore qu'en passant, & comme vn éclair; Mais moy qui suis de son país, & qui l'ay entretenuë plusieurs fois, ie te diray celle de l'ame; sa douceur, sa modestie, sa generosité, & le reste de ses vertus. Car on en voit plusieurs, ou sans esprit, ou dont les vices ternissent l'éclat de la beauré, seblables à ces Palais deshabirez, ou si tu veux aux Temples d'Egypte, qui sont si précieux au dehors, & qui dedans ne renferment que des monstres.

Mais celle-cy a tous les avantages tant du corps que de l'esprit.

LYCINVS. Pour me rendre donc la pareille, fay-moy la description de ses vertus, afin que ie ne la connoisse pas à demy, & me donne le portrait de cette belle ame.

POLYSTRATE. Il est bien plus difficile de décrire les beautez cachées, que celles qui sont en uenë à tout le monde, & encore plus d'aquerir de la creance dans l'esprit des hommes, quand elles sont vn peu extraordinaires; car personne ne croit que ce dont il est capable. Mais pour commencer, ie n'appelleray point à mon secours les Peintres ny les Sculpteurs; mais les Philosophes, qui nous ont dépeint les perfections de l'ame, & formeray vne beauté sur leur modelle qui sera vn peu à l'antique; ce qui n'est pas vn défaut de la Vertu. Premièrement la Dame dont nous parlons, est éloquente; & l'on peut dire d'elle, plus iustement que de Nestor, qu'il coule de sa langue vn fleuve de miel. Le ton de sa voix n'est ni rude, ni éfeminé; mais tel que d'vn ieune garçon qui n'a pas encore atteint l'âge de quinze ans, & il s'insinué doucement dans les oreilles, où il laisse vne image qui vit encore apres soy, & qui y forme vn diuin Éco qui ne parle pas seulement, mais qui persuade. Que si elle ouure sa belle bouche pour chanter, Grands Dieux! que de rauissemēts & de charmes, & qu'elle possède en vn haut point, la science de l'harmonie, sur tout lors qu'elle met sa voix à sa lyre. Car alors on croit entendre Apollon luy-mesme; & pour l'oïr, Orphée & Amphion qui faisoient mouuoir les arbres & les rochers, quitteroient la douceur de leurs concerts. Où auroient-ils appris sur les

monts de Thrace & de Cithéron cette diuine mélodie qui enchante les esprits, & ce parfait assemblage de tons, de mesures, & de cadences si iustes & si bien réglées, que la lyre n'exprime jamais, que ce que la voix dit, que le geste imite, & qu'en même temps le pié figure? Si tu l'auois ouïe, tu ne serois pas seulement pétrifié, comme à la veüe de ses beaux yeux; mais charmé comme par le chant des Sirènes, & tu-en oublierois tes parens & ta patrie, comme les compagnons d'Ulysse chez les Lotophages. Quand même-tu boucherois les oreilles, l'harmonie passeroit à trauers, tant elle est subtile & delicate. Pour la pureté de sa diction, & la mignardise de sa langue, c'est plustost l'auantage de son pais que le sien propre, & elle ne peut estre qu'éloquente, tirant son origine des Athéniens. Je ne voudrois pas seulement parler de la Poësie, puis qu'elle est de la patrie d'Homere; enfin, ce n'est qu'une même chose de la douceur de son chant, & de celle de son discours; & pour les bien imaginer, tu n'as qu'à te figurer quels ils doiuent estre, estans sortis d'une si belle bouche. Passons aux autres perfections; car ie ne veux pas faire comme toy, vn seul tableau composé de plusieurs beautez diferentes, qui souuent n'ont point de raport; mais chacune de ses vertus fera vn portrait separé, & conforme à l'original.

LYCINVS. Tu me veux traiter splendidement, Polystrate, & me faire vn bon repas, au lieu d'un mauuais que ie t'ay fait. Mais tu ne me scaurois plus obliger, que de me surpasser en ce point.

POLYSTRATE. Commençons par les belles connoissances, puis-qu'aussi bien les auantages

de l'esprit doivent tenir le premier rang, & donnons-luy tout ce qui luy est répandu dans les neuf Muses, avec les dons d'Apollon & de Mercure; & disons qu'elle n'a pas seulement vne legere teinture de ces choses, mais que son ame en est parfaitement imbuë. Que si ie n'alegue point icy d'exemples, c'est que ie ne trouue rien dans toutel'antiquité, qui luy puisse estre comparé pour ce regard, & qui contienne tant de perfections diferentes. Voila le second portrait, il me semble qu'il n'est pas laid de la sorte, & qu'il brille de diuerfes bearez.

LYCINVS. Il est tres-beau, Polystrate, & tres-accomply.

POLYSTRATE. Il nous en faut faire d'autres de ses vertus, où nous aurons besoin de plusieurs originaux, la plupart anciens, dont l'un sera du mesme país: Tous tirez de la main de Socrate & de son compagnon Elchenés, les deux plus excellens Peintres qui furent iamais, pour tirer au naturel, & qui ont reüssi parfaitement en ceux-cy, parce qu'ils estoient piquez sur le ieu. Le premier sera d'Aspasie, qui a esté tant aymée de Periclés, aussi bien que de ces deux Grands personnages, & nous le prions de nous prestre toute sa conduite, son adresse, & son experience dans les affaires publiques. Mais ce portrait n'est qu'en petit, au lieu que le nostre est en grand.

LYCINVS. Comment cela?

POLYSTRATE. Parce que tous les portraits, pour se ressembler, ne sont pas d'égale grandeur, comme la Republique d'Athenes n'a pas la majesté de celle de Rome, quoy qu'elle ait beaucoup de son air, & qu'elle en soit comme vn abrégé. Pour acheuer ce tableau, nous prendrons en-

core Théane, Sappho, & Diorime, dont la première nous donnera la magnanimité; la seconde, la douceur de ses occupations; & la dernière, non-seulement les avantages que Socrate admire en elle, mais encore sa sagesse & son esprit. Voilà le troisième portrait de nostre Heroïne.

LYCINVS. Il est admirable, Polystrate, & il n'en faut plus trouver qu'un, qui exprime sa douceur, sa bonté, & sa tendresse pour les misérables.

POLYSTRATE. Nous en trouverons quelque image, en la femme d'Anténor, & en Atée & sa fille Nauficé. Et pour sa chasteté & l'amour de son mary, Pénélope nous en servira d'exemple, ou si tu veux, la femme d'Abradate dont elle porte le nom.

LYCINVS. Il n'en faut point d'autres, à mon avis, puis-qu'il me semble que tu-as tantost décrit toutes les vertus.

POLYSTRATE. Non pas encore, puis-que la principale nous manque, qui est la modération d'esprit, par laquelle on ne s'enorgueillit point de sa fortune, & l'on se sert de sa puissance à se faire aimer, & non pas à se faire craindre. Ce sont là les qualitez qui la rendent digne du trône, & l'éleuent au dessus de l'enuie, qui respecte ceux qui n'abusent point de leur pouvoir, & qui ne marchent point sur la teste des hommes, comme cette Atée d'Homere, ny ne méprisent ce qui est au dessous d'eux, ainsi que ces ames lâches qui estans venues de peu, sont ébloüies de l'éclat de leur Grandeur; & aspirant tousiours plus haut, tombent à la fin comme des Icares. Mais ceux qui connoissant leur foiblesse, & qu'ils n'ont que des ailles de cire, ne s'e sleuent point au

10 LES IMAGES, OV LES PORTRIATS.
dessus de la condition humaine, arrivent au port
desiré. C'est ce qui est de plus loüable en cette
Princesse, de sorte qu'elle attire sur elle les bene-
dictions de tout le monde, qui luy souhaite vne
eternelle felicité.

LYCINVS. Ces vœux sont iustes, Polystrate,
& il estoit iuste aussi que celle qui deuoit estre la
compagne d'un si bon Prince, eût toutes ces per-
fections, & fût incomparable comme luy, pour
rendre la felicité accomplie.

POLYSTRATE. Tu-as raison, Lycius. Rasse-
blons donc tous les avantages que toy & moy
auons décrits, pour en faire le portrait de Panthée,
que nous proposerons pour exemple à tous les Sie-
cles; Portrait plus durable & plus beau, que tous
ceux qui nous restent de l'antiquité, puis-qu'il a
pour fondement le saoir & la Vertu, sur qui le
temps ne peut rien, non plus que sur les immor-
telles beautez des Muses qui en ont acheué la
peinture.

DEFENSE DV DISCOVRS
PRECEDENT.

DIALOGVE

DE POLYSTRATE ET DE LYCINVS.

POLYSTRATE. **I**E n'ay beaucoup d'obligation,
Lycius, dit la Dame que tu-as
louée, de ce que tu-as fait pour moy, parce que
c'est vne marque de ton zele & de ton affection
à mon service; Autrement, tu n'aurois pas fait
sonner si haut les petits avantages que la Nature
m'a donnez. Mais ie veux bien aussi que tu saches,

que ie ne hais rien tant que la flaterie, & que ie la prens, aussi bien que le menfonge, pour le témoignage d'une ame basse. Je suis d'une humeur, que les loüanges legitimes me font rougir, à plus forte raison les autres; & ie me boucherois à un besoin les oreilles, pour ne les point entendre. Car ie tiens qu'elles ne sont bonnes qu'alors que celui qu'on louë, se reconnoist à chaque trait; & ce qui va au delà, est vne pure flaterie. Je sçay bien qu'il y a des Dames qui sont bien-aisées qu'on leur donne les auantages qu'elles n'ont pas. Mais c'est comme qui croiroit estre belle, ayant un beau masque; ou de belle taille, pour auoir de hauts patins. Car le masque estant leué, & les patins ostez, on en paroist plus ridicule. Veritablement, les louanges seroient de grand prix, si elles nous donnoient les perfections qui nous manquent, mais au lieu de donner celles qu'on n'a pas, elles ostent mesme celles qu'on a. Je te veux aleguer à ce propos, deux exemples; l'un d'une Dame de condition, qui n'auoit point d'autre defauts que d'estre un peu trop petite: mais comme on se flate dans ses imperfections, estant comparée par un Poëte à la hauteur des Cédres, elle tremouilloit d'aise dans sa chaire, comme si elle en fût deuenüe grande, tant qu'un de ceux qui estoient presens, fut contraint de dire au Poëte qui relisoit souvent cet endroit, qu'il s'arrestast, de peur, dit-il, que l'excès de la ioye la faisant leuer, ne decouure son defaut, & son imposture. L'autre exemple, qui est encore plus ridicule, est de Stratonice, à qui les cheueux estant tombez, d'une maladie (ce qui estoit connu de tout le monde) elle proposa un grand prix à qui loueroit mieux sa cheuelure, & estoit rauie d'entendre les Poëtes

celebrer sa perruque d'or, & la comparer à celle d'Apollon. C'est ainsi que la plupart des Dames sont bien-aisées que les Peintres les fassent plus belles qu'elles ne sont, & qu'ils corrigent leurs defauts, comme si elles pouuoient avec iustice tirer vanité d'un portrait qui ne leur ressemble pas. Mais ie me ris de cette foiblesse, & crois estre assez recommandable, pour n'auoir point besoin qu'on mesle de faulces loüanges parmy les miennes, qui ne seruiroient qu'à otter la creance aux autres. Quoy que i'estime donc ton ouurage pour la beauté des pensées & de l'inuention, ie ne puis souffrir que tu m'ayes comparé à des Deesses, qui ne sont pas seulement au dessus de moy, mais au dessus de la nature. Tu trouueras cela moins estrange, lors que tu sauras que i'ay de la peine seulement à souffrir que tu m'ayes egalée aux plus illustres Dames de l'antiquité. Ie te prie donc de corriger cet endroit; autrement ie proteste que c'est malgré moy que tu le publies, pour ne point attirer sur moy le courroux des Dieux, comme fit Cassiopée, quoy qu'elle n'eust point disputé la beauté à Venus, ni à Iunon, mais seulement aux Nereïdes. Ie ne suis donc pas bien-aisé que tu fasses courre cette piece en l'estat qu'elle est, parce que cela choque la modestie dont tu me loués, & la gloire que tu me donnes à la fin de ton ouurage, de me contenir dās les bornes de la raison, & de ne me point éleuer au dessus de la condition humaine. Tu fais qu'Ale-xandre qui n'est pas loüé pour sa moderation, ne peut souffrir qu'on taillast le mont Athos à sa ressemblance, ni qu'on en fist vne statue qui tint vne ville d'une main, & qui de l'autre versast vn fleuue; par où il s'est esleué vne statue plus grande

v, deux
illes en
deux
us.

que le mont Athos, & s'est acquis plus de gloire qu'à la conquête de l'Asie. Change donc ce qui me déplaist dans ton Dialogue, puis que c'est pour moy qu'il est fait, sans me faire vne chaussure plus grande que le pié, de peur que cela ne me fasse broncher. Car ie ne croy pas que tes loüanges conuiennent, ie ne dis pas à moy, mais à aucune Dame du monde. Il n'est pas permis aux victorieux des jeux Olympiques, de se faire dresser des statues plus grandes que le naturel; & ceux qui ont l'intendance des jeux, les font rompre, lors qu'il s'en rencontre quelqu'une. I'ay peur de mesme, que la Renommée ne brise la statue que tu me veux dresser, parce qu'elle est plus haute que moy. Voilà ce que m'a dit cette Princesse; c'est à toy à auiser aux moyens de la contenter. Car elle m'a juré qu'elle auoit horreur de s'entendre comparer aux Dieux; & que tandis qu'elle lisoit ton ouurage, elle les prioit tout bas en son cœur, qu'ils ne luy imputassent point ton crime. Tu dois pardonner cette foiblesse à vne femme, puisque i'ay esté moy-mesme de ce sentiment, lors que ie suis venu à y réuer; car ie ne m'en estois pas aperçeu d'abord, comme on ne voit pas bien les choses, qu'elles ne soient à vne iuste distance, En éfet, de comparer vne mortelle à Venus & à Iunon, ce n'est pas tant l'éleuer que ravalier ces Déeses, puis que pour arriuer à la grandeur d'une personne qui est beaucoup au dessus de nous; ce n'est pas assez de se dresser sur la pointe de ses piez, il faut encore qu'elle se rabaisse. Cela te seroit pardonnable, si tu manquois d'autres exéples, mais toutes les Heroïnes ensemble de l'antiquité, ne sont-elles pas capables de faire le portrait de la tienne, sans aller chercher dans le ciel des compa-

14 DEFENSE DV DISCOVRS
raisons odieuses. Je ne say comment cela est es-
chappé à vn homme qui est ennemy mortel de la
flaterie, & qui se peut dire mesme auare des loüa-
ges legitimes. Du reste, tu ne dois point auoir
honte apres Phidias, de corriger ton ouurage, en-
core qu'il ait desia veu le iour. Car tu fais que ce
grand homme, lors qu'il fit la statuë de Iupiter
Olympien, se tenoit derriere la porte pour voir ce
qu'on y reprenoit, & corrigeoit apres, ce qu'on y
auoit trouué à redire, comme le iugement de plu-
sieurs ne se pouuant pas tromper si aisément que
celuy d'un seul; quand ce seroit mesme Phidias.
Voilà quel est mon sentiment, & celuy de cette
Dame.

LYCINVS. Je ne pensois pas, Polystrate, que tu
fusses si grand Orateur; car tu m'as acablé de la
force & de la multitude de tes raisons; si bien que
ie ne sai que répondre, outre que mon Iuge est
ma partie, & qu'il n'est pas mal aisé de remporter
la victoire sur celuy qui ne se défend point. Mais
il est contre les formes de la Iustice, de condamner
vne personne sans l'oïr; & pourueu que tu me
permette de me iustifier, il ne sera pas necessaire, à
mon auis, de passer condamnation.

POLYSTRATE. Je suis si éloigné de cela, que ie
contribuerois volontiers à ta défense.

LYCINVS. Je voudrois bien que cette Dame fût
présente, pour entendre mes raisons; mais ie ne
laisseray pas de les dire, pourueu que tu te vueilles
charger de les luy rapporter comme tu m'as fait les
siennes.

POLYSTRATE. Je te le promets; mais c'est à la
charge aussi que tu seras court, afin de m'en pou-
uoir souuenir.

LYCINVS. Mais j'aurois besoin d'un long dis-

cours pour répondre à vne si longue aculation ;
toutefois ie te promets de l'abreger en ta faueur.
Dy-luy donc de ma part, Que....

POLYSTRATE. Nullement ; Parle comme si elle
estoit presente , & ie luy rapporteray ta harangue.

LYCINVS. Puis-que tu veux que ie luy parle par
ta bouche, comme elle m'a parlé par la tienne, ie
commenceray ; mais ie ne sçay comment l'opinion
de sa presence m'étonne ; toute fois, il n'est plus
temps de reculer.

POLYSTRATE. Ne crain point, elle te fera bon
accueil, Voy-tu pas son visage doux & serein !

LYCINVS. Vostre modestie, grande Princesse,
a triomphé de mes éloges ; & la defense que vous
me faites de vous louer, surpasse toutes mes loüan-
ges. J'auois oublié la plus grande, ie l'auoue, qui
est vostre pieté, & vostre respect enuers les Dieux,
& ie vous ay obligation de m'en auoir auerty. S'il
faut donc retoucher à vostre tableau, ce ne sera
pas pour en oster quelque chose, mais pour y ajoû-
ter vn dernier trait, qui l'embellira extreme-
ment. Vous confirmez par là, tout ce que j'ay dit
de vostre modestie ; & meritez d'autant plus les
loüanges, que vous les méprisez. Car, comme a
dit vn grand Philosophe, le moyen d'arriuer à la *Diogene*
gloire, c'est de la fuir ; & celuy-là seul merite
qu'on le louë, qui ne veut pas estre loué. Mais
pour entrer en ma defence, ie diray d'abord, Que
les Poëtes ni les Peintres ne sont pas responsa-
bles en Iustice de leurs imaginations, & que les
Orateurs prétendent le mesme priuilege quand
ils loüent, parce que la loüange est vne chose
libre, que n'a pour but que d'agrandir le sujet
dont elle parle, & de montrer qu'il surpasse
tous les autres. D'ailleurs, la comparaison doit

estre toujours au dessus de la chose que l'on compare ; ou pour parler plus clairement , on ne doit iamais comparer ce qu'on louë , à quelque chose de moindre ou d'égal , mais tousiours à ce qui est plus grand. Ce ne seroit pas louer vn chien , que de le comparer à vn chat , ni à vn renard ; & ce seroit le louer foiblement , que de le comparer à vn loup. Il faut aler plus loin , & luy donner la deruiere perfection d'ot sa nature est capable, comme fait le Poëte , lors qu'il l'appelle *Domteur de lions*. Ainsi , pour louer l'un de ces illustres Athlètes de l'antiquité , il ne le faudroit pas comparer à vn simple lutteur ; mais dire avec vn autre Poëte , *Que Pollux n'eût pas en la hardiesse de l'ataquer, ni Hercule avec ses bras de fer, de se présenter devant luy*. Vous voyez comme il éleue son Athlète, non seulement au dessus des autres ; mais au dessus des Dieux mesmes de la lute , sans qu'ils s'en soient iamais ofencez , ny qu'ils ayent vengé cette injure sur le Heros ni sur le Poëte ; qui ont esté tous deux illustres, l'un pour sa force, & l'autre pour sa Poësie, dont cette piece est cōme le chef-d'œuvre. Vous ne devez donc pas trouuer étrange que pour vous louer , i'aye cherché vn modèle au dessus de vous & ie n'en pouuois trouuer que dans le ciel. Je vous estime de haïr la flaterie ; car c'est vne marque de vōtre generosité ; mais ie vous veux apprendre à la distinguer de la loüange , afin que vous n'y soyez point trompée. Le flateur, cōme il a l'ame basse, n'a pour but que son interest particulier, qu'il cherche dans la satisfaction d'autrui, & ne craindra point de louer Therfite de sa beauté , & Nestor de sa jeunesse, s'il croit que cela luy puisse seruir. Mais il faut que la loüange ait la verité pour fondemēt. Tout ce que peut faire l'Orateur,

c'est d'agrandir son sujet ; ce que ne peut pas faire l'Historien. Il comparera donc la vîtesse d'un excellent cheval, à celle du vent ou de la foudre, & le Palais d'un Prince, à celui des Dieux ; au lieu que le flatteur le dira d'un cheval & d'une maison ordinaire ; ou louera une chose qui n'est pas loüable, comme ce Courtisan de Demetrius, qui le voyant enrhumé, le loüoit de tousser & de cracher avec harmonie. *Cyn- thus.* Il y a encore cette différence, que le flatteur se sert d'hyperboles excessives, & que l'autre y est fort retenu. Pour appliquer donc ceci à notre sujet, Je diray, Que si j'auois comparé à Venus une laide, ou quelque beauté ordinaire, ie serois un véritable flatteur ; Mais lors que ie parle de celle qui surpasse toutes les autres, ie ne fors point des bornes de la loüange. D'ailleurs, ie ne vous ay pas comparée proprement à des Déeses, mais à leur image. Car on fait assez que la Venus de Praxitèle, ni la Minerve de Phidias, ne sont pas les véritables Déeses, & il me semble mesme qu'il y a quelque irreuërence à donner des figures mortelles & visibles aux Dieux, dont la nature est immortelle & inuisible. Mais icy l'auantage mesme est de leur costé. Car lors que ie vous compare à leur statue, i'aparie une chose morte à une vivante, & l'ouurage de l'homme à celui de Dieu. Mais quand ie vous aurois comparée à des Déeses, ie l'aurois pu faire à l'exemple des plus grands Poëtes, & d'Homere mesme vostre citoyen, qui compare Briseïs pleurante, à Venus ; & comme si ce n'estoit pas assez, il ajoute ; *C'est ainsi que parla Briseïs pareille aux Dieux.* Vous lisez tous les iours ces vers & autres semblables, sans les condamner, & les aprenez mesme par cœur. Mais quand vous ne les aprou-

ueriez pas, ils se sont aquis vne prescription de plusieurs Siccles, où personne n'a iamais condamné Homere pour ce suiet, quoy qu'il s'en soit trouué d'assez hardis pour donner le fouët à 'son image, & pour retrancher de son Poëme plusieurs vers qui ne leur plaisoient pas. Il sera donc permis à Homere de comparer vne captiue qui pleure, à la Déesse du ris & de la ioye; & ie ne pourray pas comparer à son image, vne Princesse gaye & rian- te, pour ne rien dire dauantage, puis qu'elle ne le veut pas. Le laisse à part qu'il donne le mesme épi- thète à Pâris & à Achille, & qu'il compare Aga- memnon à Mars, & plusieurs autres à d'autres Dieux. Mais pour faire le portrait de ce Prince, il prend la teste de Iupiter, la ceinture de Mars, & l'es- tomac de Neptune, mettant en pieces trois Dieux pour faire vn homme. Retournons aux exemples des femmes. Combien de fois, dit-il, *Telle que Venus ou Diane, & telle Diane sur les monts.* Il ne se contente pas d'égaliser les hommes aux Dieux, il compare la cheuelure d'Euphorbe aux Graces, quoy qu'elle fust alors toute sanglante. Le reste de son ourage est plein de semblables comparai- sons, ou plustost, il n'y a point d'endroit qui ne soit embelly de quelque image des Dieux. Prenez d'oc- garde que vous ne le condanniez en ma person- ne, ou que vous ne permettiez aux autres ce que vous ne me voulez pas souffrir. Il passe plus outre, il compare les Dieux à des choses inferieures à l'homme, & donne à Iunon le regard d'un Taureau, sans parler de l'Aurore aux doigts de rose. Vn autre compare les paupieres de Venus à des fleurs, tant le champ des comparaisons est vn châp vaste & libre. Mais se faut-il étonner qu'on pren- ne l'exemple des Dieux, puis-qu'on prend iusqu'à

leur nom ? Témoin les Zenons , les Ephes-
stions , les Dionysiens , les Possidoniens , & les
Hermiens. Vne Reine de Cypre s'est nommée
Latone , sans que cette Deesse en soit offensée , ni
qu'elle l'ait changée en rocher , comme Niobe. Je
laisse à part les Égyptiens , qui ne font point de
scrupule de prendre le nom des Dieux , quoy qu'ils
soient les plus superstitieux de tous les hommes ;
de sorte qu'on diroit qu'il n'y en a point d'autres
au païs. Les Philosophes mesmes ont bien la har-
diessé d'appeler l'homme , l'image de Dieu. Vous
ne devez donc point craindre qu'ils me punissent
pour ce regard ; & quand ie serois coupable pour
auoir dit ce que vous me reprochez , vous ne le se-
riez pas pour l'entendre. Je pourrois ajouster en-
core plusieurs choses à celles - cy ; mais i' épargne
ta memoire.

*Jupiter ,
Vulcan ,
Bacchus ,
Neptune ,
Mercure.*

POLYSTRATE. Non pas trop , à mon auis ; Car tu
as passé le temps que ie t'auois prescrit ; & ie ne
sçay comment ie pourray retenir vn si long dis-
cours. Mais ie m'en vais de ce pas m'en décharger ,
& par le chemin ie fermeray les oreilles , & à vn
besoin les yeux , pour ne voir ni n'entendre rien
qui puisse troubler les images de ma memoire.

LYCINVS. Va , & pren garde de t'en bien acqui-
ter. Lors que le Iuge voudra prononcer la Senten-
ce , ie m'y rendray , pour m'entendre condamner ou
absoudre.

TOXARIS,
TOXARIS, OV DE L'AMITIE'.

DIALOGUE
DE MNE'SIPE ET DE TOXARIS.

*C'est la dispute d'un Scribe & d'un Grec touchant
l'Amitié, dont chacun rapporte des exemples
à l'avantage de son pays.*

MNE'SIPE **Q**UOY, Toxaris, vous sacrifiez à
Pilade & à Oreste, comme à des
Dieux ?

TOXARIS. Ouy, Mnésipe, non pas toute-
fois comme à des Dieux, mais comme à des
Heros.

MNE'SIPE. Mais est-ce la coutume parmy
vous d'honorer les morts par des sacrifices ?

TOXARIS. Non seulement cela, mais de cele-
brer des festes à leur honneur, lors que nous
croyons qu'ils l'ont mérité.

MNE'SIPE. Et que pouvez-vous esperer de ces
loüanges ?

TOXARIS. De porter la posterité à l'imitation
de leurs vertus, & donner cette consolation aux
gens de bien, de voir honorer leur memoire; ou-
tre qu'il ne nuit point d'avoir les Heros favori-
bles.

MNE'SIPE. Mais qu'avez-vous tant admiré en
des étrangers qui estoient vos ennemis? Car ayant
esté pris sur vos costes, après avoir fait naufrage
& estans prests à estre sacrifiez, ils tuerent leurs
Gardes, & massacrerent vostre Roy, puis emme-
nerent la Prestresse de Diane captive, & la Dees-

se mesme à qui on les vouloit sacrifier. Si vous les honorez donc après des homicides & des sacrilèges, prenez garde que vous ne portiez les autres à vouloir suivre leur exemple, & que vous ne demeuriez à la fin sans Dieux & sans Roy. Que si ce n'est pas pour cela que vous leur rendez cét honneur, Qu'est-ce donc qui vous oblige à sacrifier à des gens qui deuroient servir eux-mêmes de victimes ?

T O X A R I S. Quand il n'y auroit que l'action dont tu parles, elle est assez illustre pour deuoir estre couronnée. Car quelle hardiesse n'est-ce point à deux particuliers, de s'embarquer sur le Pont-Euxin, qui n'auoit esté fréquenté iusqu'alors que par les Argonautes ; sans craindre ni les Fables du pais, ni le nom d'Inhospitable qu'on donnoit à cette mer ? Et quel excès de valeur à des captifs, de tuer vn Roy au milieu de ses Gardes, & d'emmener prisonniers iusqu'à ses Dieux ? Ne sont-ce pas là des actions plus qu'humaines, & dignes d'éternelle louange, quoy que ce ne soit pas pour cela encore que nous les adorons ?

M N E' S I P E. Et qu'ont-ils fait de plus illustre ? Car pour ce qui est de la navigation dont tu parles, les Phéniciens en entreprennent tous les iours de plus grandes & de plus dangereuses, d'où ils ne retournent en leur pays que sur la fin de l'Automne, après auoir couru toutes les terres & les mers, de sorte que si c'est pour cela que vous honorez Oreste & Pilade, ces gens-là meritoient mieux d'estre adorez qu'eux, quoy que souuent ce ne soient que de simples marchands portez de l'amour du gain, qui trafiquent de choses de peu de valeur.

TOXARIS, Ecoute comme des Barbares, car c'est ainsi qu'on nous appelle, ont de meilleurs sentimens des Grecs, que les Grecs mesmes. Car nous avons basti des Temples à des hommes à qui vous n'avez pas seulement dressé des sepulchres. Où trouverez-vous d'illustre tombeau, ou d'Oreste, ou de Pilade, dans Argos & dans Mycènes, au lieu qu'ils sont adorez parmy les Scythes, sans que pour estre étrangers on les ait jugez indignes de cet honneur? Car la vertu est adorable, mesme dans les ennemis. Ce qu'ils ont donc fait ensemble, & l'un pour l'autre, est graué dans le Temple d'Oreste, sur vne colonne d'airain; & c'est la premiere chose que nous aprenons à nos enfans, afin que ces semences de Vertu estant cultiuées de bonne heure dans leurs ames, y prennent de profondes racines; de sorte qu'ils oublieroient plustost le nom de leurs Peres, que celui de ces illustres Amis, qui ont laissé vn exemple d'amitié à tous les Siecles. Leur Action est encore dépeinte aux parois du Temple, où l'on voit d'un costé vn vaisseau brisé contre des escueils, & ces deux Heros emmenez captifs, & couronnez comme des victimes qu'on veut immoler; Et de l'autre, on les voit les armes à la main qui ont brisé leurs chaines, & qui défendent leur liberté aux despens de la vie de plusieurs & du Roy mesme, puis enleuent Diane & sa Prestresse. On les suit comme ils commencent à voguer, & l'on attaque leur nauires; les vns grimpent sur le gouvernail, les autres s'attachent aux cordages; mais ils sont repoullez par tout vaillamment, & contrains de se sauver à la nage, ou blesez, ou étonnez de la blessure des autres. Le Peintre a pris garde sur tout à faire éclairer leur Amitié, qui est

*Iphigé-
nie.*

le sujet principal de nostre adoration, puisque tu le veux sauoir. Car les Scythes ne croyent pas qu'il y ait rien au monde de plus diuin; ni de plus grand tresor, qu'un bon amy; & n'ont point de vice plus en horreur que la trahison & la perfidie. C'est pourquoy ils font gloire d'ayder leurs amis dans les plus grands dangers, & de se sacrifier pour leur service, & ont pris ceux-cy pour les Dieux protecteurs de l'Amitié. Car ils sont dépeins qui négligent chacun leur propre salut, pour celuy de leur amy, & qui le couurent de leur corps, lors qu'ils ne le peuuent plus défendre de leurs armes.

M N É S I P E. Certes, Toxaris, tu montres bien que vous n'estes pas seulement fidelles amis & belliqueux, mais eloquens, tant tu as eu bien dépeindre la valeur & l'amitié de ces deux grands personnages, & rendre raison d'une chose qui m'estoit encore inconnuë. Car ie ne croyois pas, pour te dire la verité, que l'amitié fût en si grande veneration parmy les Scythes, qui n'auoient, à mon auis, qu'une impetuosité brutale, & qui estoient sans tendresse ni affection pour leurs proches; ce que ie iugcois par leur coûtume barbare, de manger leurs peres apres leur mort.

T O X A R I S. Je ne veux pas maintenant défendre nos coûtumes, ni faire voir qu'elles sont plus iustes que les vôtres; Il me suffit pour cette heure de montrer que nous sommes meilleurs amis. Car vous parlez mieux que nous de la Vertu, mais vous la pratiquez plus mal; & pleurez en voyant Oreste & Pilade sur les theatres s'entrebatre à qui mourra le premier, & se sacrifiera pour son compagnon; tandis que vous abandonnez vos amis, lors qu'ils ont besoin

*Achille
de Pa-
rocle, de
Thesée &
de Pir-
rhus.*

de vostre assistance; & demeurez muets, quand ils implorent vostre secours; comme ces personnages de Comedie, qu'on ne produit que pour la montre. Si tu veux donc laisser à part ces vieux contes d'amitié que vous rebatez si souvent, & qui ne sont connus que dans les Fables, pour aleguer des exemples modernes, nous verrons qui en apportera de plus beaux; & ie ne te cede point que i'aïmerois mieux estre vaincu en combat singulier, au hazard de perdre la main droite, selon la custume de mon pais, que de te ceder l'honneur de cette dispute, où il y va de la gloire de ma patrie.

MNE'SIPPE. Quoy que ce ne soit pas peu de chose d'entrer en camp-clos, contre vn si adroit & si vaillant Champion, ie ne trahiray point pourtant l'honneur de la Grece. Car il seroit étrange qu'elle le cedast maintenant à vn Scythe, après les auoir tous vaincus par la main de deux de ses Citoyens; & si ie souffris cet affront, ie meriterois de perdre, non-seulement la main, mais la langue. Si tu veux donc, nous aleguerons chacun des exemples d'amitié; & celui qui en produira le plus, remportera la victoire.

T O X A R I S. Il ne faut pas que la quantité l'emporte, mais la qualité; & se contenter d'en aleguer chacun cinq ou six; car cela iroit à l'infiny.

MNE'SIPPE. Je le veux, Tu commenceras le premier, après auoir fait serment de ne rien dire que de veritable; car il ne seroit pas difficile de faire vn mauuais Roman.

T O X A R I S. C'est à toy à commencer, puisque tu as donné lieu à la dispute.

MNE'SIPPE. Quel Dieu veux-tu que ie te jure?

jure? Te contenteras-tu de Iupiter Philien, qui est le Dieu de l'Amitié parmy les Grecs?

TOXARIS. Ouy, & j'attesteray celui de mon pays, qui respond à celui-là.

MNE'SIRE. Je te prens donc à tefmoin, ô Iupiter Philien, & proteste de ne rien aleguer icy, que ie n'aye veu moy-mesme, ou que ie n'aye apris de personnes dignes de foy. Je commenceray par l'amitié d'Agathoclés & de Dinias, qui est si celebre en Ionie. Le premier estoit de Samos, & n'a rien d'illustre que son amitié. L'autre d'Ephése, de famille ancienne & opulente, mais qui s'estoit enrichie depuis peu. Or comme ceux qui sont deuenus riches en peu de temps, ont tousiours plusieurs gens autour d'eux, pour seruir à leur diuertissement, Dinias ne manquoit pas de ces sortes de Courtisans, qui font la cour à nos richesses, plustost qu'à nous-mesmes. Mais Agathoclés qui l'aimoit dès la plus tendre ieunesse, ne les pouuoit souffrir, quoy qu'il ne laissast pas de viure avec eux pour complaire à son amy, qui en estoit si charmé, qu'il en faisoit plus de star que de luy, iusques-là qu'il luy deuint mesme insupportable par ses frequentes remonstrances. Car il ne pouuoit s'empescher de luy représenter la grandeur & le merite de ses ancestres, & de le coniurer avec larmes de ne pas dissiper le bien que son pere auoit amassé avec beaucoup de peine, tant qu'à la fin Dinias ne l'apelloit plus à ses plaisirs, & se cachoit de luy, lors qu'il vouloit faire quelque partie. Comme vn mal en attire vn autre; ces flateurs luy mirent dans l'esprit l'amour d'une celebre coquette, qui estoit adroite à gagner les cœurs & tanost par des dédains affectez, tantost par de feintes caresses, sauoit si bien enflamer ceux qu'elle auoit pris,

Bouquets,
etc.

qu'ils ne s'en pouvoient défaire. Lors qu'elle eut attrapé ce ieune homme simple & niais, à l'ayde de ses faux amis qui mettoient tout en oeuvre pour le surprendre, elle ne le laissa eschaper; mais après l'auoir enuélé dans ses filets, comme elle en pensoit triompher, elle deuint la proye de sa prise, & fut cause de mille maux à ce pauvre infortuné. D'abord on voyoit courir les poulets, & tous ces petits presens qui tiennent lieu de grande faueur à vn Amant. Ses seruantes luy faisoient acroire qu'elle ne dormoit ni nuit ni iour, & qu'elle ne faisoit que songer à luy & soupirer; ce qui gagne principalement le cœur de ceux qui ont bonne opinion d'eux-mesmes, si bien qu'à la fin il se persuada qu'elle l'aimoit. Car elle couroit l'embrasser quand il arriuoit, l'arestoit quand il vouloit partir, faisoit semblant de ne se parer que pour luy, & sauoit mesler à propos, les larmes, les dédains, & les soupirs, parmy les attrait de sa beauté, & les charmes de sa voix & de sa lyre. Enfin, après plusieurs alées & venues il en iouit, & dés-là on on crut qu'il estoit pris. Pour le mieux engager, elle feignit qu'elle estoit grosse de luy; & de peur qu'il ne vint à se dégouster par la iouissance, elle ne le vouloit plus voir si souvent, pour ne point donner, à ce qu'elle disoit, de jalouse à son mary, qui estoit vn homme de condition, & des principaux de la ville d'Ephese. Cela l'enflamma de sorte que ne pouuant souffrir son absence, il enuoyoit tous les iours quelques-uns de ses amis la visiter, il ne s'entrenoit que d'elle; & lors qu'il ne la pouuoit voir, il se consolait par la veue de son portrait. Cependant il luy donnoit tout ce qu'il auoit, meubles, argent, maisons, piergeries; de sorte qu'en peu de temps on vit fondre

cette famille si opulente, qui estoit la premiere du pais; & lors qu'il n'eut plus rien, elle le quita pour vn ieune Candiot fort riche qui commença d'entrer sur les rangs, surpris par les mesmes artifices. Il s'en plaint inutilement, tant que se voyant abandonné par ses faux amis & par sa perfide maistresse, il a recours à Agathoclés, qui voyoit tout cela il y auoit long-temps, sans y pouuoir donner ordre. Il luy conte donc son auenture, avec quelque pudeur d'abord; mais à la fin il tranche le mot, & luy auouë franchement qu'il ne pouuoit plus viure sans elle. Agathoclés qui vit que ce seroit peine perdue d'essayer de l'en dissuader, & qu'il n'estoit pas temps de luy faire des reproches, vend vne seule maison qu'il auoit, & luy en dōne l'argent. Aussi-tost il va trouuer sa maistresse, qui le reçoit à bras ouverts, & ses flatteurs r'entrent en grace comme auparauant; leurs amourettes recommencent, si bien qu'elle luy donne rendez-vous la nuit; mais il ne fut pas plustost entré, que le mary se presente l'espée à la main, soit qu'il en fust aduerty par sa femme ou non, & menace de le tuer. En cette extrémité, il ne s'abandonne point; mais empoignant vn baston, il luy en donne vn si grand coup sur la teste, qu'il l'assomme, & de rage en fait autant à sa femme, qu'il acheue après de tuer avec l'espée de son mary. En suite, il repousse les valets étonnez, qui se mettoient en deuoir de l'arester, & se sauue chez Agathoclés, où dès le matin il est pris & mené au Gouverneur de la Prouince, qui le renuoye à l'Empereur, après auoit tout confessé. Dans cette triste conioncture son amy ne le quite point, & le suit prisonnier en Italie, où il entreprend sa défense; &

Plégers. comme il fut condamné, il l'accompagne dans son exil, & va demeurer avec luy en la petite Isle de Gyare, où il fut confiné pour le reste de ses iours. Il employa là à le nourrir le peu de bien qui luy restoit, & lors que tout fut mangé, il se loüa à des pêcheurs d'huîtres à l'écaille, qui seruent à la teinture de la pourpre, & l'entretint de son travail sans l'abandonner même après la mort. Car il s'habituâ là, & ne retourna point en son pays. Voilà vn exemple d'amitié qui est arriué en nos iours, & il n'y a pas plus de cinq ans qu'Agathoclés est mort en cette Isle.

T O X A R I S. Je vaudrois que tu n'eusses pas fait de serment, pour auoir la liberté de ne te point croire, tant cet exemple me touche & me semble digne de mon pays.

M N E S I P E. En voicy vn autre qui n'est pas moins illustre, que i'ay appris d'un pilote de la Calcide, & dont i'ay eu la confirmation par ceux-là mesmes qui y auoient part. Il disoit que venant vn iour d'Italie à Athènes, vers le coucher des Pleiades, la tempeste le prit au sortir du destroit de Sicile, & le porta iusques près de l'Isle de Zacinthe, sans qu'il pût surmonter l'ésfort des vagues. Il auoit plusieurs personnes dans son nauire, & entr'autres deux ieunes hommes de son pays; l'un robuste & vigoureux, nommé Euthydique, l'autre tout p.ble & défait, appelé Daimon, qui ne faisoit que de releuer d'une grande maladie. Celuy-cy se trouuant mal de l'agitation, s'aprocha du bord du vaisseau, qui dans cét interualle vint à pancher d'un coup de vent, & le renuersa dans la mer. En tombant il cria à l'ayde à son amy, qui se ietta aussi tost apres sans delibérer, quoy que ce fust en plein minuit, & qu'il fust

desia couché, & commence à le souleuer sur les flots, où il ne se pouuoit plus soutenir à cause de la pesanteur de ses habits, & de la foiblesse où il estoit. Ceux du Nauire émus de compassion les voulurent ayder; mais ils furent emportez à vn instant par la violence de la tempeste; & tout ce qu'ils purent faire, fut de leur ietter quelques piéces de liége avec l'échelle du vaisseau. Arrestons-nous là, ie te prie, à considerer si quelqu'un peut donner de plus fortes preuues de son amitié, que fit en ceste occasion Euthydique, de se ietter en plein minuit dans la mer pendant la tempeste, & de s'exposer à vne mort toute certaine, pour sauuer son amy, ou périr avec luy. Represente - toy le bruit & la hauteur des vagues émuës & blanchissantes, meslé de l'horreur des tenebres; l'un mourant qui tend les bras à son amy, & qui implore son assistance; l'autre outré d'amour, qui se precipite après luy, de peur qu'il ne meure tout seul. As-tu veu de plus beaux exemples d'une véritable amitié?

TOXARIS. Haste-toy, ie te prie, de me dire ce qu'ils sont deuenus; car ie brûle de le sauoir.

M N A S I P E. Ne crain point, ils philosophent tous deux présentement dans Athènes; mais le Pilote emporté par la tempeste, ne m'a pû conter l'histoire que iusques-là; & i'ay appris le reste de leur bouche. Ils disent donc qu'ils nagerent à l'ai-
de de quelques liéges iusqu'au point du iour, qu'a-
perceuant l'échelle du nauire qui estoit faite de
grosses planches, ils monterent tous deux dessus,
& se sauuerent dans l'Isle qui estoit proche. Mais
pour ne te point arrester dauantage en des mora-
litez inutiles, Voicy vn troisiéme exemple qui ne
le cède point aux deux autres. Eudamidas de Co-

*Carixé-
us.*

*On, enco-
re presen-
tens.*

rinthe en mourant fit vn testamēt qui sembleroit ridicule à tout autre qu'à vn amy; car n'ayant pour tout bien que deux amis, il laissa à l'vn de nourrir sa mere, & à l'autre de marier sa fille; & l'vn estant mort cinq iours après, soit de regret ou autrement, celui qui restoit executa la commission de tous les deux; car ils estoient substituez l'vn à l'autre; & pour rendre son action plus illustre, il maria la fille de son amy & la sienne en vn mesme iour, & leur donna à toutes deux vn mesme mariage. Quant à la mere, il la nourrit iusqu'à la mort, quoy que le peuple criaist que le défunt auoit trouué le secret d'heriter après la mort, de son amy. Que te semble, Toxaris, de la generosité d'Aretas; car c'est ainsi qu'il se nommoit, de payer si gayement la part de son cohéritier avec la sienne? Ne merite-t-il pas de faire vn de nos exemples, à la gloire & à l'auantage de sa patrie?

T O X A R I S. Oui, sans doute, quoy que l'admiration encore plus la hardiesse & la confiance du testateur; car celui qui a la resolution de faire vn semblable testament, est capable non seulement de l'executer, mais de quelque chose encore de plus; & ie ne doute point qu'il n'eust nourry la mere de son amy, & marié sa fille, mesme sans en estre prié.

M N E' S I P E. Tu dis vray, passons à l'exemple de Zénothémis de Marseille, qu'on me montra en Italie, comme i'y estois Député de mon pais. C'estoit vn homme de belle taille & de bonne mine, que ie trouuay qui aloit à la campagne avec sa femme à ses costez, qui estoit aussi laide qu'il estoit beau. Car outre qu'elle estoit borgne & petire, elle estoit contrefaite & percluse de la moitié du corps, & trouboit mesme du haut-mal, à

te qu'on disoit. Comme ie m'étonnois donc que
 la fortune eust aparié deux choses si dissembla-
 bles, celuy qui m'accompagnoit me fit ce recit.
 Le pere, dit-il, de ce monstre que tu vois,
 estoit vn riche homme de Marseille, amy de Zé-
 nothémis, nommé Ménocrate, qui pour auoir
 rendu vne Sentence iniuste, fut déclaré infame,
 & tous les biens confisquez, selon la rigueur de la
 loy. Acablé d'vn si grand coup de fortune, il estoit
 encore plus affligé par la consideration de sa fille
 vniue, qui estoit en âge d'estre mariée, sans
 qu'il eût dequoy la pouruoir; car comme tu vois,
 elle n'estoit pas de taille à estre mariée pour sa
 beauté. Comme il s'en plaignoit donc à Zéno-
 thémis, & déplorait sa condition, parce qu'il
 l'aymoit tendrement; Ne crain point, dit-il,
 les Dieux l'ont pourueü; & là-dessus il le prend
 par la main, le mène chez soy, & partage avec
 luy ses trefors, qui n'estoient gueres moins
 grands que ceux qu'il auoit perdus. Il ajouta à
 cette largesse vn festin, comme s'il eust eu enuie
 de marier sa fille à quelqu'vn de ses amis; & lors
 qu'ils eurent soupé & fait les éfusions acoutu-
 mées, Zénothémis remplissant sa coupe, Reçoy,
 dit-il, cette coupe de la main de ton gendre; car
 i'épouseray aujourd'hui ta fille, & le contract est
 tout dressé, où ie confesse auoir receu en mariage
 vingt-cinq talens. Comme l'autre resistoit, & ne
 pouoit souffrir qu'vn homme si riche & si bien-
 fait épousast vne fille si pauvre & si mal-faire, il
 la prit entre ses bras, & ala consumer son ma-
 riage dans vne autre chambre, puis vint retrou-
 uer la Compagnie. Il l'a tousiours tenuë depuis
 pour sa femme, luy faisant mille caresses, & la
 menant avec luy, comme tu vois. Car bien loin

*Alope-
sien.*

d'en auoir honte, il s'en glorifie, préférant l'amitié à tous les autres auantages. Aussi le Ciel a beny son action, & luy a donné vn beau fils, qu'il a présenté depuis au Senat, en habit de deuil, pour faire plus de compassion; ce qui l'a tellement touché, qu'il a remis au petit-fils la confiscation de son ayeul, & en sa faueur, l'a rétably en ses biens & en sa dignité. Tu aurois bien de la peine à m'apporter vn semblable exemple de ton pays, où vous n'aymez que les belles. Mais passons au dernier, qui sera de Démétrius de Sunion. Il auoit esté élevé dès son enfance avec Antiphile, & voyagea avec luy en Egypte, pour apprendre la Philosophie Cynique, sous ce Philosophe de Rhodes, qui estoit alors si celebre; mais Antiphile vouloit étudier en Medecine. Comme Démétrius estoit allé voir les antiquitez du pays, & nauigeoit, il y auoit desia six mois, sur le Nil, ayant laillé au logis son camarade, qui ne pouoit souffrir les chaleurs & les autres incommoditez du voyage; Il arriua à Antiphile vn accidēt, qui luy fit bien regretter l'absence de son amy. Car vn de ses esclaves s'associa avec quelques voleurs pour piller le Temple d'Anubis, d'où ils emportèrent la statuë du Dieu, avec plusieurs autres choses qu'ils cachèrent sous vn lit, au logis d'Antiphile. Mais les voleurs ayant esté pris comme ils vendoient quelque piece de leur larcin, ils confessèrent tout à la question; de sorte qu'on aresta l'esclau, & en suite le maistre, qui estoit aux écoles publiques, apres auoir trouué chez luy le burin. Car l'indignité de l'action faisoit qu'on ne l'osoit secourir, & chacun l'auoit en horreur comme vn sacrilège, & eût creu faire vn crime de boire mesme & de manger avec luy. Cependant, ses deux autres esclaves emportent tout ce qui

luy restoit, tandis qu'il est en prison abandonné de tout le monde, & tourmenté par le Geolier, qui croyoit faire service à Dieu en le mal-traitant, & qui ne le vouloit pas seulement ouïr, lors qu'il se vouloit iustifier. Il tomba donc malade de fâcherie & de misere; car il couchoit sur la terre, sans pouuoir étendre ses iambes pour dormir, parce qu'on les atachoit la nuit à vne piece de bois; mais de iour il n'auoit qu'une main liée avec le cou. Toutesfois, le bruit des chaînes l'empeschoit de pouuoir reposer de iour, non plus que de nuit, parce qu'il estoit enfermé pêle-mêle avec plusieurs autres criminels dans vn cachot puant, où il auoit de la peine à respirer. En ce funeste estat, insupportable mesme aux plus robustes & à plus forte raison à vu ieune homme, qui auoit esté élevé tendrement, il commençoit à défaillir peu à peu, & ne vouloit desia plus rien prendre, lors que Démétrius, qui ne sauoit rien de l'affaire, arriua; & si-tost qu'il l'eut apriue, il courut en haste à la prison, où l'on ne le voulut pas laisser entrer, à cause qu'il estoit tard & que le Geolier estoit retiré, & les Gardes posées. Il fallut donc attendre iusqu'au lendemain, qu'il eut de la peine mesme à entrer, & encore plus à reconnoître son amy tout défiguré; apres l'auoir cherché long-temps, comme on fait vn homme entre les morts, en vn iour de bataille. Et s'il ne se fût auisé de l'appeller par son nom, il ne l'eust iamais pu trouuer. Mais comme il eut respondu, il le reconnut à sa voix, & luy détournant les cheueux de dessus le front, s'éuanoïit à ce spectacle, & Antiphile aussi. Démétrius estant reueu le premier, ayda son compaignon à reprendre ses esprits, & luy donna la moitié de son manteau, au lieu des hail-

B v

lons dont il estoit couvert. En suite il sortit pour l'assister; & comme il n'auoit ni credit ni argent, il se loioit pour porter des marchandises sur le port; & apres auoir trauaillé tout le matin, il portoit tout ce qu'il auoit gagné à son amy, dont ils donnoient vne partie au Géolier, & s'entretenoient du reste. Mais la nuit venue, il faloit qu'il se retirast, & qu'il dormist à la porte, sur vn petit lit qu'il s'estoit fait d'herbe & de branches d'arbres; car on ne le vouloit pas laisser coucher dans la prison. Ils vescuient ainsi quelque temps, iusqu'à ce qu'un des prisonniers estant mort de poison à ce qu'on croyoit, on ne voulut pas laisser entrer personne; si bien que Démétrius qui ne pouoit quitter son amy, s'ala par desespoir se rendre complice du mesme crime, & fut attaché avec luy: Encore eut-il bien de la peine d'obtenir cette courtoisie du Géolier. Cependant, ils tâchoient d'adoucir leurs maux par leur conuersation, & chacun auoit plus de soin de la santé de son compagnon que de la sienne, particulièrement Démétrius, qui estant tombé malade, ne laissoit pas de faire tout ce qu'il pouoit pour consoler Antiphile. Sur ces entrefaites vn accident impreueu leur rendit la liberté, lors qu'ils ne l'attendoient plus. Car vn prisonnier ayant recouré vne lime, rompit la chaîne où ils estoient tous arachez; & se sauua avec les autres, apres auoir tué les Gardes: Mais la pluspart furent repris comme ils s'écartoient deçà & de là; & cependant nos deux amis demeurèrent dans la prison, & arrestèrent leur esclau, ayant mieux mourir que de passer pour coupables d'un crime pire que la mort mesme; & le Gouverneur de l'Egypte, ayant apries cette nouuelle, les mit tous deux en liberté,

après qu'ils eurent iustificié leur innocence. Mais plein d'admiration de leur vertu, il donna dix mille dragmes à Antiphile, & le double à Démétrius, qui se retira vers les Gymnosophistes des Indes, & laissa le tout à son camarade, lequel demeura au pais où il est encore à présent. Voilà, Toxaris, cinq exemples de l'amitié des Grecs; que j'aurois plus étendus, si tu ne t'estois plaint que nous auions plus de paroles que d'effet. Car j'aurois raporté les harangues que Démétrius fit deuant le Iuge, où pour décharger son amy, il s'imputoit le crime dont on l'aeusoit, iusqu'à ce que l'esclau le déchargea tous deux à la question. Regarde si tu-as quelque chose que tu puisses opposer à de si grands exemples; si tu ne te veux résoudre à la peine, dont tu as dit qu'on punissoit les vaincus, parmy les Scythes. Mais apres auoir si bien défendu des étrangers, tu ne voudrois pas trahir ta patrie.

Oreste & Pilade.

TOXARIS. Et toy, ne crain-tu point que l'on te coupe la langue de l'employer ainsi contre toy-mesme, en m'encourageant à ta défaite. Mais ie vais commencer sans préambule; car outre que ce n'est pas la coutume de mon pais, il n'est pas besoin de discours, quand les effets parlent plus haut que les paroles. Au reste, n'aten pas d'ouïr icy l'histoire de quelqu'un, qui en faueur de son amy aura épousé vne femme laide, ou par charité marié sa fille, ou qui se sera enfermé avec luy en prison, pour en sortir plus glorieux: Tout cela n'est que ieu, au prix des exemples que ie te veux aléguer. Ce n'est pas que ie te condamne d'auoir dit ce que tu sauois, puis-que tu n'auois rien de meilleur à dire; & que la longue paix dont ioiit la Grece, empesche qu'elle ne se puisse signaler en de plus grandes occasions; car le bon Pilote ne se

reconnoist que dans la tempeste. Mais pour nous qui sommes toujours en guerre avec nos voisins, soit pour l'attaque ou pour la défense, il se presente tous les iours mille sujets de témoigner nostre courage & nostre amitié, qui sont les seules armes que nous estimons invincibles. Premièrement nous ne choisissons point nos amis à table comme vous, ni ne prenons nos voisins, ni nos camarades. Mais lors que nous reconnoissons vn brave homme, nous recherchons son amitié, comme on fait vne maistrresse; & celuy qui luy rend plus de service, c'est celuy qui l'emporte. En suite, on se iure l'un à l'autre vne amitié inuolable; ce qui se fait en cette façon: On se pique le bout des doigts, & l'on en reçoit le sang dans vne coupe, où chacun trempe la pointe de son épée, & puis suce cette liqueur precieuse, qui est la marque d'une amitié eternelle, & vn témoignage qu'on veut épancher son sang l'un pour l'autre. Personne ne peut auoir que deux amis; & ceux qui en ont dauantage, sont mes-estimez, comme des Courtisanes qui s'abandonnent à tout le monde, parce que l'amitié se perd, estant diuisée en tant de parties. Mais pour entrer en matiere, je commenceray par ce qu'a fait depuis peu Dandamis, en vne bataille contre les Sarmates; voyant emmener captif Amiroque qu'il ayroit. Cependant, ie te jure par l'air que nous respirons, & par le Cymeterre que nous portons, qui sont les plus grands Dieux que les Scythes adorent, que ie ne te diray rien que de veritable.

*Ou, l'on
ne peut
estre que
trois à
cette al-
liance.*

MINE S'EN. Je n'aurois assez eu sans iurer; mais tres bien fait de ne pas prendre à resuspin des diuinitez de grande importance, afin de pouoir se secourir plus hardiment.

TOXARIS. Quoy! tu ne veux pas que ie iure par les symboles de la Vie & de la Mort, qui sont les plus grands Dieux qu'on reuere?

MNESTRE. Si cela est, tu pouuois apeller à témoin plusieurs autres déitez; car il y a plusieurs genres de mort.

TOXARIS. Ne saurois-tu t'empescher de phicaner vn homme qui porte vn épée: sur tout, apres qu'il t'a laissé parler ton soul, sans t'interrompre.

MNESTRE. I'ay tort, ie l'auoué, & t'en demande pardon; Tu peux dire maintenant tout ce que tu voudras, sans craindre que ie t'interrompe.

TOXARIS. Il y auoit quatre iours qu'Amisocle & Dandamis s'estoient iurez vne amitié eternelle; & qu'ils auoient bu du sang l'un de l'autre, pour confirmation de leur alliance, lors que les Sarmates entrèrent en Scythie avec trente mille hommes de pié, & dix mille chevaux. On s'estoit campé sur l'une & l'autre riué du Tapais, pour leur empescher le passage: mais ils enleuerent d'abord tout ce qui estoit au de-là, à la réserve de ceux qui se sauuerent de bonne heure au deçà du fleuve. Sur ces entrefaites, Dandamis voyant son amy prisonnier, qui imploroit son assistance, passa l'eau à nage pour l'aller secourir; mais il ne fut pas plustost à l'autre bord, qu'il fut envelopé par les ennemis, & sur le point de perir, il s'écria qu'il venoit pour racheter vn prisonnier. A ces mots ils s'arrestèrent tout court, & le menèrent au General, qui luy demanda d'abord quelle rançon il vouloit donner. Moy-mesme, dit-il, puis qu'on m'a pris tout mon équipage, & que les Scythiens n'ont point d'autre bien. C'est trop, repuit le

Barbares, nous nous contenterons d'une partie ; & là-dessus il luy fit arracher les yeux , & le renuoya avec son amy , plus ioyeux de cette conquête, qu'affligé de la perte de sa veüe. Sa présence rendit le courage aux Scythes, qui crurent n'auoir rien perdu en conseruant vn si grand tresor. Cela étonna mesme les ennemis , lors qu'ils vinrent à considerer à quels gens ils auoient à faire; si bien qu'ils se retirèrent la nuit en tumulte, après auoir brûlé les chariots qu'ils auoient pris : & laissè vne partie du butin. Cependant , Amisoque ne voulut point conseruer la lumiere ; que son amy auoit perduë pour l'amour de luy , & l'on voit maintenant ces deux illustres aueugles nouris aux dépens du public , qui reuerent leur vertu. Que peux-tu opposer, Mnéfipe, à vn si grand exemple, quand ie te laisserois la liberté d'en scindre à ta fantaisie, & que ie t'absoudrois du serment de fidelité que tu as iuré ? Si tu auois à traiter vne si noble matiere , combien y aurois-tu mélé d'ornemens ? Combien de regrets de Dandamis après la perte de son amy ? Combien de harangues pour le rauoir ? Combien de témoignages de ioye , en donnant ses yeux pour rançon ? Combien d'acclamations à leur retour , & le reste que tu fais beaucoup mieux que moy ; car ie me suis contenté de rapporter la chose nuëment , sans rien alterer de la verité. Passons à vn autre exemple qui sera encore plus court. Belite ; l'un des parens d'Amisoque , voyant Balthé son amy , terrassé à la chasse par vn lion , & sur le point d'estre deuoré, saute en bas de son cheval , & frappe la beste par derriere, pour l'obliger à tourner sur luy ; & voyant qu'elle ne vouloit point lâcher prise, il luy met la main dans la gueule , pour luy arracher mesme d'entre les dents

son ami. Le lion irrité se iette sur l'un, après auoir
soulé sa rage sur l'autre ; mais Bélite en mourant
luy passe son épée au trauers du corps, & venge
d'un mesme coup la mort de son ami & la sienne.
Pour éterniser cette action, on a enfermé par édit
public ces deux amis en mesme tombeau ; & mis le
lion auprès en vn tombeau séparé. Mais ne t'arrete
point à ces deux exemples, en voicy vn troisié-
me plus considerable, de trois amis qui ont fait des
merueilles l'un pour l'autre. Arsacomas ayant esté
enuoyé en ambassade vers Leucanor Roy du Bos-
phore ; qui auoit tardé trois mois à enuoyer le tri-
but qu'il paye tous les ans aux Scythes, il fut traité
magnifiquement par ce Prince à son départ, après
auoir esté satisfait sur sa demande. Pour plus grand
honneur, le Roy voulut que sa fille fût presente au
festin, avec tous les Grands qui la recherchoient en
mariage ; du nombre desquels estoit Tigrapate
Prince des Lasiens, & Adyrmaque Duc de Mach-
lyne. Mais Arsacomas ne l'eut pas plustost veüe,
qu'il en deuint amoureux : & comme c'est la cou-
stume de faire la demande à table sur la fin du re-
pas, & de dire qui l'on est, & ce qu'on a ; lors que
tous les autres eurent vanré à l'enuy leurs tresors
& leur puillance après auoir fait les éfusions acou-
tumées ; il prit la coupe comme-eux, mais il ne ré-
pandit point de vin, parce que cela ne se fait point
parmy les Scythes ; & ayant bu vn grand trait, il
pria le Roy de luy donner sa fille en mariage, à
cause qu'il surpassoit tous les autres tant en richel-
ses qu'en credit. Comme le Roy paroissoit éton-
né de ce discours, sachant bien que les Scythes
sont fort pauures, & que celuy-cy particulie-
rement n'auoit pas beaucoup de bien ; & qu'il
luy demandoit en riant, combien il auoit de

troupeaux & de chariots , qui sont les richesses du pays : Je n'ay rien de tout cela , dit-il ; mais i'ay vaillant deux amis , qui surpassent tous les autres tant en estime qu'en valeur. Cela fit rire toute la compagnie , qui crut qu'il estoit yure ; & le lendemain le Duc de Machlyne fut preferé à tous les Riuaux , & emmena sa maistresse. Arsacomas de retour , conte son auanture à ses deux amis , Loncate & Mafente , & leur dit que cét affront les touchoit tous trois également ; & qu'on auoit preferé de vains tresors à la grandeur de leur amitié ; de sorte qu'ils resolurent ensemble de tirer raison de cette iniure. Il faut , dit Loncate , partager entre nous la vengeance ; j'apporteray la teste du Roy , & Mafente enleuera sa maistresse ; tandis que tu armeras le pais pour soutenir l'effort de ces Princes , qui ne manqueront pas de nous venir fondre sur les bras. Or tu assembleras de grandes forces , tant de nos gens que des tiens , outre ceux qui te viendront servir volontairement , par le bruit de ta vaillance & sur la compassion qu'on aura de ton infortune. C'est la coûtume des Scythes , lors que quelqu'un est ofensé , & qu'il n'a pas le moyen de se vanger , de faire rostir vn bœuf , puis le mettre en pieces , & s'asseoir sur la peau , au milieu de toutes ces viandes , les mains liées derriere le dos , comme vn prisonnier. Tous ceux qui passent par là , & qui le veulent secourir , en prennent vn morceau , & iurent de luy amener l'un cinq cheuaux , l'autre dix , chacun selon son pouuoir ; & ceux qui n'ont que leur personne , d'y venir eux-mesmes : & en disant cela , ils mettent le pié droit sur le cuir de bœuf , pour confirmation de leur promesse. On amasse par ce moyen de grandes forces , & plus considerables encore par la va-

leur que par le nombre, parce qu'elles ne sont composées que d'une brave ieunesse, qui s'y porte volontairement par la consideration de l'honneur ou de l'amitié. Arlacomas assembla donc par ce moyen cinq mille chevaux & vingt mille hommes de pié. Cependant, Loncate arrive incon-^{Tant l'infanterie legere qu'autre}nu au Royaume du Bosphore, & tirant à part le Prince, comme pour luy communiquer quelque affaire d'importance, il entre seul avec luy dans le Temple de Mars, où il luy coupe la teste, & la mettant sous son manteau remonte à cheual, en criant qu'il ne tarderoit point à reuenir, comme s'il fût allé à quelque commission de la part du Roy. Il fut donc bien loin, auant qu'on eût decouvert le meurtre; outre qu'on negligea de le poursuivre, pour songer à l'élection d'un nouveau Prince, parce que le pays est partagé en diuerles factions. D'autre costé, Masente auerty en chemin de cette mort, en porte le premier la nouvelle au Duc de Machlyne, & luy dit qu'on le demandoit pour Roy, comme gendre du défunt; Qu'il se hastast donc de se saisir de l'Empire, & qu'il menast avec luy sa femme qui estoit la legitime heritiere; Qu'il luy disoit cela comme son parent & son amy, parce que le feu Roy auoit pris femme d'entre les Alains, d'où il estoit, & que les freres de cette Princesse l'auoient enuoyé pour le porter à cette entreprise, & empescher l'élection du frere bastart du Roy, qui estoit ennemy des Alains & amy des Scythes. Or comme ces nations s'habillent de mesme, & parlent mesme langage, on ne pouuoit decouuoir la fourbe; outre qu'il s'estoit fait couper les cheveux, pour mieux iouer son personnage, parce que les Alains les portent plus courts que les Scythes. Le Duc de Mach-

lyne s'auance donc à grandes iournées pour préuenir l'élection, après luy auoir laissé la conduire de la Princeſſe, comme à ſon parent. Il monte avec elle ſur ſon char, & la nuit meſme la charge ſur vn cheual, à l'ayde d'un caualier qui le ſuiuoit; & quitant le chemin du Boſphore, il prend celui de Scythie, où il arrive le troiſième iour, apres auoir donné quelques heures de repos à la Princeſſe, & la remet entre les mains d'Arſacomas, telle qu'il la deſiroit; car le Duc de Machlyne ne l'auoit pas encore épouſée. Comme Arſacomas ne ſe pouuoit laſſer de luy rendre grâces, il dir que c'eſtoit comme ſi la main gauche remercioit la droite du ſeruice qu'elle luy rend; Qu'il ne pouoit moins faire pour luy, & que deux amis ne ſont pas ſeulement comme les deux mains, mais ſuivant le prouerbe, comme les deux doigts de la main. D'autre coſté, le Duc de Machlyne auerry de la trahiſon, & de l'élection du baſtard dont i'ay parlé, retourne tout court en ſon pays, & entre avec vne grande armée en Scythie, & le baſtard auſſi de ſon coſté, avec quarante mille Alains ou Sarmates, ſans conter les Grecs qui auoient pris ſon party. Apres leur ionction, leurs troupes ſe trouuerent monter à quatre-vingts & dix mille hommes, dont il y auoit trente mille Archers à cheual. Nous marchâmes contr'eux avec enuiron trente mille ſoldats; en contant la caualerie parmy laquelle i'eſtois, ayâ mené cent volontaires avec moy. Nous ne les eûmes pas pluſtoſt aperceus, que nous détachâmes contr'eux noſtre Caualerie, pour ataquér l'eſcarmouche; mais apres vn long combat, nous fûmes rompus; ce qui n'empêcha pas que la plus grande partie de l'armée ne ſe retirât en bon ordre, ſous la conduite d'Arſaco-

mas, sans que l'ennemy l'osast ataq̃uer. Mais l'autre où estoit Loncate & Masente fut inuestie, & ils y furent tous deux blesez; l'un à la cuisse, & l'autre à l'épaule & à la teste; ce qu'Arfacomas ayant apperceu, il eut honte d'abandonner des gens qui auoient tant fait pour luy, & s'ouurant vn passage par le fer, il alla enleuer ses deux amis. Cela rendit le courage aux siens, de sorte que les ennemis plierēt, sur tout apres qu'il eut coupé en deux le Duc de Machlyne d'vne coup de hache. Le lendemain ils enuoyerent demander la paix. Ceux du Bosphore offrirēt de payer double tribut, les Machlyniens de liurer des Ostages, & les Alains de subjuguer la Sindiane, dès long-temps reuoltée, si bien que la paix fut faite à ces conditions. Voila comme les Scythes seruent leurs amis.

MNE'SIPPE: Cette histoire a quelque chose de Roman, Toxaris, & ie croy, sans ofenser les Dieux que tu as iurez, que tu y as vn peu meslé de ton inuentien, pour faire la piece plus belle, car tout réussit à ton Heros, contre son esperance.

TOXARIS. C'est vne marque de vostre incredulité, ou plustost de vostre foiblesse, à vous autres Grecs. Car vous auez de la peine à croire, ce que vous auriez de la peine à pratiquer, mais ie te veux confirmer cet exemple par vn autre qui m'est arriué à moy-mesme. Comme ie sortis de mon pays, pour aller étudier en Grece, en la compagnie de Sisinnés, avec qui i'auois esté élevé dès mon enfance, nous ariuâmes à Amastris sur le Pont-Euxin, & dès que nous fûmes débarquez, nous allâmes nous promener sur la place, après auoir renfermé nos hardes dans vne hostellerie. Mais au retour, nous trouuâmes qu'on auoit crocheté nos coffres, & em-

Ou, la serrure, de nostre chambre;

porté tout ce que nous auions: de sorte que par de-
 sespoir, comme vn ieune homme, ie me voulois
 donner de mon épée à trauers le corps, pour n'e-
 stre point contraint par la faim de faire quelque
 chose d'indigne de moy, lors que Sisinnés me re-
 tint, avec assurance qu'il trouueroit quelque inuen-
 tion pour nous faire subsister. Car nous n'auions
 pas seulement de quoy viure ce iour-là, si bien
 qu'il fut contraint de porter du bois pour auoir du
 pain. Mais le lendemain comme il se promenoit
 sur la place, il vit faire montre à quelque ieunesse
 de bonne maison, qui se deuoit battre trois iours
 après, pour vn prix que la ville donnoit, & lors
 qu'il l'eut appris, il reuint tout court, me dire
 que ie ne me misse point en peine, & qu'il auoit
 trouué de quoy nous enrichir en vn instant. Quand
 les trois iours furent écoulés, que nous passâmes
 du mieux que nous pûmes, il me mena au thea-
 tre, où tout le peuple estoit assemblé pour voir les
 jeux. Il ne se passa rien d'abord de considerable,
 car ce n'estoit que quelques chasses d'animaux, ou
 bien des criminels liez, que l'on faisoit deschirer
 par des bestes farouches. Mais en suite on vit en-
 trer vn grand ieune homme bien fait, suiu d'vn
 Heraut qui cria, *Que celui qui se voudroit battre*
contre luy, receuroit dix mille dragmes Sisinnés
 incontinent se présente, & ayant touché l'argent
 me l'apporte, & me dit; Si ie suis victorieux, voilà
 de quoy continuer nostre voyage, sinon, tu re-
 tourneras au pays avec cét argent, après m'auoir
 rendu les honneurs de la sépulture. Ces paroles
 m'ayant tiré des larmes, de pitié, il s'arma de
 toutes pieces, hormis de l'habillement de teste, &
 entrant au combat, reçut d'abord vn fendant sur
 le iaret, dont il perdit beaucoup de sang, ce qui

2500, liu.

faillit à me faire évanouir, croyant que la blessure fût mortelle. Mais comme son ennemi s'avançoit plus hardiment après ce coup, il luy en porta vn autre au défaut de la cuirasse, dont il le renuer-
sa mort à ses piés. Aussi tost il s'assit sur le corps, ne se pouuant plus tenir debout; & ie le fis emporter au logis, après qu'il eut esté proclamé victorieux. Il fut si bien traité de sa blessure, qu'il en échapa, & il est maintenant au pays, où il a espoulé ma sœur. Voilà comme il hazarda sa vie, pour me conseruer la mienne; & il y a encore icy plusieurs Amastriens, qui l'ont veu, sans qu'il soit besoin d'aller rechercher la preuue de cette histoire chez les Alains, où chez les Scythes. Il ne me reste donc plus qu'un dernier exemple pour remporter la victoire, & ie n'en prendray point d'autre que celui d'Abaukas, qui alant à la ville des Borystheniens, avec sa femme & ses deux enfans, en la compagnie d'un de ses amis, fut attaqué en chemin par des voleurs, & son amy blessé à la cuisse, de sorte qu'il ne se pouuoit plus soustenir. Cependant, le feu s'estant pris la nuit au logis où ils estoient, il charge son amy sur ses épaules, & le sauue à trauers la flamme, laissant ses petits enfans qui luy rendoient les bras, & repoussant sa femme qui le vouloit arester. Il luy cria seulement qu'elle le suiuit, ce qu'elle fit avec vn petit enfant qu'elle tenoit embrassé, qui fut étouffé par la vapeur du feu, mais l'autre qui venoit après, échapa. Comme on luy reprochoit en suite qu'il auoit abandonné ses enfans, pour sauuer vn étranger, l'en pouuois, dit-il, auoir d'autres, mais ie n'eussé iamais recouuré vn semblable ami. Voilà mes exemples, tu as dit les tiens, il ne reste plus que de trouuer vn iuge, pour sauoir qui doit per-

*L'un de
7. ans, &
l'autre à
la main
morte.*

dre la langue , ou la main.

M N E'S I P E. Il en falloit élire vn auparavant ; mais puisque nous ne l'auons pas fait, il faut remettre nostre dispute à vne autre fois, & rapporter de nouveaux exemples, après auoir choisi vn Iuge qui fera porter au vaincu la peine que les loix ordonnent. Que si tu crois cela trop cruel, au lieu de nous mutiler les membres, nous les multiplierons plustost par nostre vnion, & ne ferons qu'un meisme corps & qu'une meisme ame, comme ce Geryon des Fables, qui est à mon aduis, vn symbole de l'Amitié. Il n'est point besoin pour cela de sermens ny de vaines ceremonies; la passion que nous auons tous deux témoignée, pour rendre cet honneur à nostre pays, fait assez voir que nous estimons l'amitié par dessus tout.

T O X A R I S. Je le veux, soyons amis désormais iusqu'à la mort; & si nous ne pouuons tousiours viure ensemble, visitons-nous pour le moins par lettres, & vien me voir quelquefois en Scythie, comme ie t'iray voir en Grece.

M N E'S I P E. L'entreprendrois de plus grands voyages pour trouuer vn ami fait comme toy.

Les livres de l'Asne de Lucien

L'ASNE DE LVCIE.

L'Auteur feint qu'allant en Thessalie, il logea chez une Magicienne, qui se changea en oiseau pour aller trouver un Amant; mais comme on en vouloit faire autant de luy, on prit une boëte pour l'autre, & on le changea en Asne. Il prend occasion de-là de conter les diuerses auantures qui luy arriuerent, iusqu'à ce qu'il reprist sa premiere forme. Apulée a dérobé ce sujet; mais il l'a étendu plus au long.

COMME j'allois à Hypate en Thessalie, pour quelques affaires, ie rencontray en chemin plusieurs habitans du lieu, de qui j'aypris qu'un nommé Hiparque, chez qui ie deuois loger, estoit vn homme fort riche, mais fort auare, qui n'auoit qu'une seruante, & qui viuoit fort mesquinement. Lors que ie fus arriué à son logis, ayant pris congé de ma compagnie, ie frapay à la porte, & la femme me vint ouuir, après m'auoir fait long-temps attendre, & me demanda ce que ie voulois. Je luy répondis que j'aportois des lettres à son mari, d'un de ses amis de Parare. Elle rentra aussi-tost, après auoir refermé la porte, puis me reuint dire, que ie serois le bien venu. Je les trouuay en arriuant, qui commençoient à souper, estant tous deux couchez sur vn petit liçt, avec vne table deuant eux; mais ils faisoient fort mauuaise chere; car ie ne vis rien sur la table. Lors qu'Hiparque eut leu mes lettres, il s'écria que le Philosophe Decrian estoit vn galand-homme de luy adresser ses amis. Que le logis estoit petit, comme ie

Costume ancienne.

vois, mais qu'il estoit à mon service, & que ma
présence le rendroit plus illustre. Alors, apellant
la servante, Prenez les hardes de Monsieur, dit-il,
& le menez dans vne chambre, & de là au bain,
car il doit estre las, après le chemin qu'il a fait. El-
le me mena donc en vne petite chambre fort pro-
pre, & me montrant le liét, C'est là, dit-elle, que
vous coucherez, & i'en dresseray vn autre en ce
coin pour vostre valet. De là i'alay au bain, après
avoir donné de l'argent à la servante, afin d'ache-
ter de l'orge pour mon cheual. Au retour, mon
hoste me pria de me mettre à table. Le festin ne
fut pas fort magnifique, mais il y auoit de bon vin
vieux, dont nous fimes carousse après souper, &
puis ie m'alay coucher, après nous estre entretenu
de diuerses choses, comme on a de coutume
en ces rencontres. Le lendemain il me demanda
où i'allois, & si ie faisois estat de demeurer là. Je
luy respondis que non, & que ie voulois aler pour
quatre ou cinq iours à Larisse, quoy que mon des-
sein en effet fust de demeurer quelque temps à Hy-
pare, pour voir si i'y pourrois rencontrer vne Ma-
gicienne, comme on dit qu'il y en a plusieurs, qui
me fist voir quelque éuenement extraordinaire.
Dans cette résolution, ie me promenois par la
ville, lors que ie rencontray vne femme assez
bien faite, qui paroissoit de condition à son train
& à son habit. Elle me demanda qui i'estois, &
comme elle l'eut appris, elle s'écria que i'estois fils
d'une de ses meilleures amies, dont elle n'aimoit
pas moins les enfans que les siens propres, & que
i'auois grand tort de n'estre pas venu descendre
chez elle, mais que tout de ce pas elle m'y vouloit
mener. Je luy fis mes excuses, & luy dis que ie ne
pouuois pas honnestement quitter mon hoste, qui
m'auoit

m'auoit si bien receu; mais qu'il n'auoit que mon corps, & qu'elle auroit mon esprit. Comment, reprit-elle, estes-vous logé chez ce vilain auaricieux d'Hiparque? Ne luy dites point d'iniures, luy dis-je, après m'auoir si bien traité. Alors souriant, elle me dit à l'oreille, que ie prisse bien garde à ne point faire amitié avec la femme, qui estoit vne des plus grandes Magiciennes du pays, qui changeoit les vns en bestes, & tuoit les autres, lors qu'ils ne vouloient pas faire sa volonté. Qu'elle estoit de complexion fort amoureuse, & que ma ieunesse, iointe à la qualité d'étranger, lui donneroient assez de prise sur moy. Alors, tout sauy d'auoir rencontré ce que ie cherchois, ie pris brusquement congé d'elle, & me retiray en haste au logis, réuant aux moyens que ie tiendrois pour venir à bout de mon dessein, & faisant estat de gagner la seruant, qui estoit fort iolie, & qui sauoit sans doute les secrets de sa maistresse. Car d'entreprendre sur la femme de mon hôte, c'eust esté à mon auis, violer le droit d'hospitalité. En arrivant, ie trouuay, par bonheur, la seruant seule qui aprestoit à souper, & commençay à la caïoler sur la grace qu'elle auoit à faire la cuisine; Elle me respondit, assez plaisamment, qu'elle n'auoit pas moins bonne grace au lit qu'à la table. Tout surpris de cette réponce, ie m'approchay pour la caresser; mais elle me dit en se retirant, que ie ne m'approchasse pas trop près, si ie n'auois enuie de me brûler. Car si elle m'auoit touché seulement du bout du doigt, elle me mettroit tout en feu: & que les Chatlatans ne vendroient point d'onguent pour guerir cette brûlure. Comme ie riois de la gentillesse de ses reparties, & que ie l'apellois belle Cuisiniere;

Vous ne savez pas, dit-elle, quelle Cuisiniere ie suis; car si ie veux, ie vous accomoderay de toutes pieces, & vous hacheray menu comme chair en pasté. Le luy répondis, Qu'elle m'auoit desia mis en capilotade, & que ie pensois estre sur le réchaut, tant ie sentoie de chaleur. Elle s'éclara de rire à cette réponse, & me dit qu'elle estoit grande Magicienne, & que si elle m'auoit vne fois charmé, elle pourroit apres cela me ietter des pierres, que ie ne voudrois pas m'enfuir. Le luy repartis que ie sentoie desia l'effort de ses charmes, & que ie ne la pouuois quitter. Apres quelque contestation, nous tombâmes à la fin d'accord, & elle me promit de venir dans ma chambre, quand sa maistresse seroit couchée. Comme son maistre fut de retour, & que nous eûmes soupé, ie me retiray, apres quelques santez, feignant d'auoir enuie de dormir. En entrât dans ma chambre, ie trouuay la colation prestee, & mon lit tout semé de feüilles de roses, avec quelques-vnes déliées ou par bouquets. On auoit mesme transporté ailleurs celui de mon valet. Si-tost qu'elle eut couché sa maistresse, elle me vint trouuer, & nous nous mîmes à faire collation, & nous nous portâmes force santez & force baisers, & goustâmes les premices de l'amour. On verra bien-tost, dit-elle, si tu fais aussi bien faire que dire; car ie m'appelle Palestre, & n'ay point encore trouué d'Athlete qui m'ait vaincuë à la lute. Comme i'eus accepté le combat, elle se deshaille, & me dit que le châp estoit ouuert à ma valeur. Apres quelques tours d'escrime, où chacun tâcha de montrer ce qu'il sçauoit faire, nous remîmes la partie au lendemain; & ie pris tant de plaisir à ce petit exercice, que i'en oubliay presque le sujet de mon

*Il y a icy
une page
de saleté
retran-
chée.*

voyage. A la fin ie la priay de m'apprendre quelque secret de son art, puis-qu'elle estoit si grande Magicienne, & qu'il estoit impossible qu'elle n'eût beaucoup profité sous vne si sçauante maistresse. Elle me jura qu'elle ne sçauoit point d'autre mestier que celui que la Nature luy auoit appris, & que c'estoit là le charme dont elle auoit entendu parler. Mais elle me promit de me faire voir la femme d'Hiparque, lors qu'elle se métamorphoseroit en quelque animal. Quelques iours après elle me vint dire que l'occasion se présentoit de contenter ma curiosité, & que sa maistresse se deuoit changer en oiseau, pour aller trouuer son galant. Que i'eusse bon courage, & qu'elle me la montreroit en cet estat. La nuit venuë, elle me mené sans bruit, à la porte de sa chambre, où regardant par vne fente, ie vis sa maistresse toute nue, qui iettoit deux grains d'encens dans vne lampe alumée, & murmuroit tout bas quelques paroles; ce qui dura assez long-temps. En suite, tirant vne phiole de son armoire, elle s'huila par tout iusqu'au bout des ongles, & en vn instant fut transformée en hibou; car son corps se couvrit de plumes, son nez se courba en bec, ses bras s'allongerent en ailles, & elle s'enuola par la fenestre avec vn grand cry. Ie fus si surpris de cette merueille, que ie faillis à tomber de mon haut, doutant si ie songeois, ou si i'estois éveillé, tant qu'à la fin reuenu à moy, ie coniuray ma nouvelle maistresse de me vouloir transformer de mesme, pour voir ce qu'on deuenoit en cet estat, & si l'on conseruoit encore son iugement. Elle entre aussi-tost dans la chambre, ne me pouuant rien refuser, & m'apporte vne petite bouteille, dont ie ne me fus pas plu-

estoit huilé, qu'au lieu de plumes, tout mon corps
 fut couuert de poil, mon vilage & mes oreilles
 s'allongerent, mes doigts se durcirent en corne,
 & il me sortit par derriere vne longue queue; de
 sorte que me regardant au miroir, ie trouuay que
 i'estois vn Asne. La fille estonnée aussi bien que
 moy, d'un si étrange accident, commence à se
 frapper l'estomac, & à s'arracher les cheueux, &
 s'écrie qu'elle auoit pris vne phiole pour l'autre,
 dequē par la ressemblance, à cause qu'il y en auoit
 plusieurs dans l'armoire, mais que ie patientasse
 iusqu'au lendemain, & qu'elle m'iroit acheter
 des roses, doūt ie n'auois pas plūstôt goûté, que ie
 reprendrois ma premiere forme. En disant cela, el-
 le me passoit la main sur le dos, & me manioit les
 oreilles, comme on fait à cēt animal quand on le
 veut caresser. Cependant, sous la figure d'une be-
 ste, ie conseruois le sens d'un homme, & entendois
 tout ce qu'on disoit, mais ie ne pouuois m'expli-
 quer; & comme i'outris la bouche pour me plain-
 dre, ie commençay à braire, au lieu de former des
 paroles. Cela me rendit si honteux, que ie m'en
 alay baissant la teste droit à l'écurie, me coucher
 auprès de mon cheval, & du baudet de mon hôte,
 qui me reçurent à grands coups de pié, au lieu de
 me faire place, tant ils auoient peur que ie ne vin-
 se manger leur foin. Je me retiray donc en vn pe-
 tit coin fort mal satisfait de leur reception, & bien
 resolu de m'en venger le lendemain. C'est alors
 que faisant reflexion tout à loisir, sur le triste estat
 où i'estois, ie commençay à condamner ma curio-
 sité, & à reconnoistre,

Qu'il n'est rien qui punisse

Vn homme vicieux, comme son propre vice.

Si par hazard, disoy-je en moy-mesme, i'allois

estre rencontré en cét estat par quelque loup, ou
quelqu'autre beste farouche, ie ioierois bien le
personnage que ie represente. Sur ces entrefai-
tes, i'entens percer la paroy, & vois entrer des
voleurs l'épée à la main, qui après auoir lié ceux
du logis, pillerent tout ce qui estoit dedans, & en
firent des balots dont ils me chargerent avec mes
compagnons. En suite nous chassant deuant eux,
ils gagnerent la porte par des ruës détournées, &
de-là des montagnes voisines couuertes de bois,
où ils arriuerent sur le point du jour. Je ne puis di-
re le mal que souffroient mes camarades, mais on
ne sauroit exprimer la douleur que ie sentoie à
marcher sur les cailloux, avec vne charge sur le
dos, moy qui estois vn asne de bonne maison, qui
n'estois pas accoustumé à la fatigue. Je bronchois
donc à chaque pas; mais on me faisoit releuer à
coups de balton. En cette extremité ie voulus m'é-
crier; *O César*, pour implorer le secours du Prin-
ce; mais la parole me manqua sur l'O, & ie ne pus
acheuer le reste; si bien que cela ne seruit qu'à me
faire battre par les voleurs, que ie trahissois par
mon cry. Je resolus donc de continuer paisible-
ment mon chemin, puis-que ie reüssissois si mal à
me plaindre, outre qu'on nous emmusela pour
nous empescher de paistre en allant. Sur le midy
nous arriuâmes à vn hameau de connoissance, où
nous fûmes fort bien reçus; & tandis que nos
maistres dînoient; on nous donna quelque poi-
gnée d'orge; mais ie n'en pus iamais goustier,
parce que ie n'y estois pas accoustumé; & voyant le
iardin ouuert, ie m'y iettay à corps perdu, pour
aller manger des roses qui paroïssient, & re-
prendre ma premiere forme. Mais en arriuant
ie trouuay que c'estoit vn l'aurier-rose, qui est vn

54 L'ASNE DE LVCIEEN.
poison mortel aux asnes & aux cheuaux. Cependant, comme ie mangeois quelque salade pour me rafraichir, le lardinier arriue avec le baston à la main, & m'en donne quelques coups; mais ie tournay le derriere si à propos, que ie le iettay à la renuerse d'un coup de pié à l'estomac. De-là ie pris le chemin des montagnes; & luy de crier qu'on lâchast les chiens apres moy; ce qui m'obligea de regagner en haste mon écurie, pour éviter la rencontre de grands vilains dogues, qu'on faisoit combattre contre des ours; mais ie ne laissay pas en arriuant de recevoir quelques coups de baston du lardinier, pour payement de sa salade; ce qui fit que ie la luy rendis au nez. Lors que nos maistres eurent dîné, on nous remist nostre charge pour continuër nostre chemin, & par malheur la plus grosse m'escheut en partage, de quoy desesperé ie déliberois de me coucher la pour me faire décharger, lors que l'autre bauder qui auoit peut-estre le mesme dessein, s'estant laissé cheoir, comme on le voulut releuer, & qu'on vit qu'il n'en vouloit rien faire, on luy coupa les iarets & on le ietta en bas des rochers; ce qui me fit sage aux dépens d'autrui. Je commençay donc à doubler le pas, quoy qu'on partageast encore sa charge entre le cheual & moy; ce qui me faisoit creuer de dépit. Mais voyant que tout me réussissoit à contre-pié, ie resolu deormais de porter mon mal en patience, & me hastay d'aller sur l'esperance de trouuer des roses au giste, qui n'estoit pas loin. Nous y arriuâmes auant la nuit, & trouuâmes en arriuant vne vieille, assise près d'un bon feu, qui nous ayda à nous décharger, & serra tout ce que nous auions apporté. Les voleurs luy demanderent pourquoy elle estoit ainsi assise les

bras croisez, sans leur aprestez à manger ; mais elle dit que tout estoit prest, & qu'ils boiroient d'excellent vin, & mangeroient de la venaison. Ils se deshabillerent donc, & s'huilèrent près du feu, puis s'estant lauez avec de l'eau chaude, se mirent à table. Sur ces entrefaites, il en arriva encore d'autres avec quantité de beaux meubles, & de vaisselle d'or & d'argent, qu'ils remirent entre les mains de la vieille, puis s'assirent à table auprès de leurs camarades. Pendant le repas, qui fut assez long & plantureux, ils s'entretinrent de tout ce que peut dire des voleurs, apres auoir fait vn beau coup. Cependant, le cheval & moy estions attachez au ratelier, où ie faisois tres-mauuaise chere. Mais lors que la vieille se fut retirée, ie mangeay vn morceau de pain que ie luy auois escroqué. Le lendemain ils partirent tous ensemble, laissant vn d'eux au logis, ce qui me faisoit enragier ; car si elle eust esté toute seule, ie me fusse sauué aisément ; mais c'estoit vn ieune homme robuste & vigoureux qui auoit l'espee au costé, & iettoit de temps en temps des regards de trauers sur la porte qu'il auoit fermée. Trois iours après les voleurs reuinrent sur le minuit avec vne belle fille qu'ils auoient prise, qui pleuroit & se desesperoit, sans vouloir ni boire ni manger ; ce qui me tiroit des larmes de compassion. Sur le point du iour quelques espions rapporterent qu'il passeroit bien-tost vn étranger avec grand équipage ; si bien qu'ils se leuerent de table en tumulte & s'armerent, puis sortirent en foule, emmenant avec eux le cheval & moy, après auoir laissé en garde la fille à la vieille. Je n'alois qu'à coups de baston, croyant qu'on me menoit au combat, mais lors que nous fumes arriuez sur le grand chemin, l'étranger

36 L'ASNE DE LVCIE.
 fut incontinent déualisé, & l'on nous chargea de
 ce qu'il y auoit de meilleur, laissant le reste ca-
 ché dans le bois. Cependant, comme on nous fai-
 soit marcher en diligence, j'alay heurter par ha-
 zard contre vn caillou qui me fendit la corne du
 pié; ce qui me fit boiter assez long-temps; mais
 lors que ie vis qu'on deliberoit de me trai-
 ter comme on auoit fait mon camarade, ie vain-
 quis ma douleur, & fis le reste du chemin, com-
 me si ie n'eusse point eu de mal. On alla requerr
 la nuit mesme, ce qu'on auoit caché dans le bois,
 mais on ne mena que le cheual, & l'on me laissa au
 logis, à cause de ma blessure. Comme on fut party,
 ie disois en moy-mesme. Qu'atens-tu icy dauanta-
 ge, à seruir de pâture aux corbeaux? Ne vois-tu pas
 comme on a traité ton camarade, & qu'on t'en a
 voulu faire autant par le chemin? Pren vne bonne
 resolution; Voilà la Lune qui luit, il n'y a qu'v-
 ne vieille au logis, tu n'es point lié; Dans cette
 pensée ie cours droit à la porte, & la vieille après
 moy pour m'arrester; mais voyant qu'elle n'estoit
 pas assez forte, & que ie l'entraînois, quoy qu'elle
 me retint par la queue, elle appelle à son secours
 la Pucelle; qui prenant son temps, monte sur
 moy & me pique, priant les Dieux de favoriser
 sa retraite, & promettant tout bas de me don-
 ner la liberté, si ie la pouuois tirer hors de pe-
 ril. Poussé de cette esperance & de la gloire d'vn
 si beau dessein, j'alois comme vn genest d'Espa-
 gne, & non pas comme vn baudet estropié; lors
 qu'en vn tournant nous rencontrâmes les vo-
 leurs qui nous arrestèrent tout court, & deman-
 derent à la Belle, en riant, où elle aloit ainsi la
 nuit, & si elle n'auoit point peur des esprits. On
 nous ramene donc au logis; mais comme ie

n'estois plus piqué des aiguillons de la liberté & de la gloire, ie ne me pouuois presque soutenir sur ma mauuaise jambe; ce qui faisoit creuer de rire nos voleurs. Comment, disoient-ils, maistre baudet, lors qu'il est question de fuir, vous allez viste comme le vent; & quand il faut retourner à la maison, vous ne sautiez faire vn pas. Nous vous apprendrons bien tantost vostre leçon; & en disant cela, ils commencerent à charger sur moy, tant qu'ils me font vne blessure à la cuisse. En arriuant ils trouuerent la vieille qui s'estoit pendue de desespoir, & la roulerent en bas des rochers, en admirant sa fidelité. En suite, ils lierent la Pucelle pour empêcher qu'elle ne se sauast vne seconde fois; & s'estant mis à table delibererent en beuuant, quel suplice ils luy feroient souffrir & à moy aussi, pour punition de nostre crime. Là dessus, l'vn dit qu'il la falloit enfermer toute viue dans mon ventre, après m'auoir arraché les entrailles, & nous exposer ainsi sur la pointe d'vn rocher, pour seruir de pasture aux oiseaux, & la faire mourir de faim & de puanteur. Comme chacun aprouoit l'extrauagance de ce suplice, & qu'on se preparoit à l'execution, le Ciel qui n'auoit pas resolu de nous perdre, amene dans cet interuale le Preuost avec ses Archers, conduits par le fiancé de la Pucelle, qui se faussent en vn instant de tous les voleurs, & les mènent au Gouuerneur de la Prouince. Pour le fiancé, il charge la mairesse sur mon dos, pour la ramener à son pere; & par tout où nous alions on nous iettoit des fleurs en passant, & l'on acouroit au deuant de nous avec des aclamations & cris d'allegresse. Lors que nous fumes arriuez, elle eut grand soin de me faire bien traiter, comme le fidelle

compagnon de la bonne & de la mauuaise fortune, & celui qui auoit contribué tout ce qu'il'auoit pû à sa déliurance. Mais ie ne pouuois manger de ce qu'on me donnoit, & i'enuois la condition des chiens que ie voyois faire bonne chere à la Cuisine, maudissant en mon cœur le Destin, qui ne me m'auoit plustost fait levrier que bauder. Quelques iours après les noces, cette Dame pour s'acquitter de sa promesse, me fit donner la liberté, & me lâcher parmy les Cauales, qui estoit la plus belle recompense qu'on pût donner à vn animal fait comme moy. Mais le Destin qui n'estoit pas encore las de me persecuter, voulut que la femme de celui à qui l'on m'auoit recommandé, me fit porter la farine & tourner la meule, au lieu de me laisser en liberté; & pour comble de mal-heur, les Cheuaux ialoux de me voir parmy leurs Cauales, croyant que ie n'estois pas là pour enfilier des perles, estoient sans cesse apres moy à me persecuter. Acablé donc de tous maux, & ne mangeant que du son, à cause qu'on me déroboit mon orge, au lieu d'vn asne gras & refait, ie deuins vne meschante haridelle. D'ailleurs on m'enuoyoit querir du bois sur vne montagne droite & pierreuse, sous la conduite d'vn petit coquin, qui me chargeoit comme vn Elefant, & ne cessoit de me battre; soit que i'allasse bien ou mal; & pour me faire enrager dauantage, il me frapoit tousiours au mesme endroit avec vn baston noïeux, dont il me fit vne large playe, à laquelle on ne donnoit iamais le loisir de guerir. Non content de cela, si ma charge pesoit plus d'vn costé que d'autre, au lieu de me décharger de ce costé-là, il chargeoit l'autre de pierres, pour auoir plustost fait, & montoit encore sur moy pour

passer vn petit ruisseau qui estoit au pié de la montagne, de peur de se mouiller le bout des piez. Que si je venois à succomber sous le faix, au lieu de me soulager il me frottoit à grands coups de baston tout le long de l'espine du dos; de sorte que j'estois contraint de me releuer tout seul, pour éuiter vn plus grand mal. Il s'auisa d'une autre inuention pour me faire aller plus viste, ce fut de m'attacher vn fagot d'espine au derriere, qui me piquoit à mesure que ie marchois; & lors que ie voulois m'arrester, il me battoit tout de nouveau. Pour me venger, ie luy tiray vn iour quelques ruades; dont il se souuint toute sa vie, & il ne s'en souuenoit iamais qu'il ne m'en coustast quelque éguillette de ma peau. Vn autre iour que ie n'auancois assez à son gré, estant chargé d'étoupes, il mit vn charbon ardent entre mon dos & la charge, dont il m'eust brûlé tout vif, si ie ne me fusse plongé dans vn estang; & pour excuse, il dit à son maistre que ie m'estois ietté dans le feu. Vne autre fois il vendit ma charge de bois à vn païsant, & dit que ie l'auois iettée en bas des rochers; & que dés que ie sentoie quelque femelle, on ne me pouoit plus tenir. Le maistre donc commanda qu'on me tuast, & qu'on donnast ma chair aux esclaves; & si l'on demandoit ce que j'estois deuenu, qu'on dist que les loups m'auoient mangé. L'éuitay ce mal-heur par vn plus grand; car vn voisin luy dit que ie pouois rendre encore de bons seruices, & qu'il ne falloit que me châtrer pour me rendre doux comme vn agneau. Cela fut donc conelu, & l'on aloit passer à l'exécution, lors que la nouvelle arriua, que les ieunes mariez s'estant allé promener sur mer dans vne chaloupe, auoient esté submergez; si

bien que les valets ne songerent plus qu'à faire leur main, pour se sauuer, tandis que la maison estoit sans commandement. Dans cette conjoncture, celuy qui faisoit paistre les cheuaux, les chargea & moy aussi de ce qu'il pût emporter, & se retira en diligence. Mais quoy qu'on nous contrainst de marcher iour & nuit, trois iours durant par vn mauuais chemin, ce mal me sembloit doux auprès de celuy que j'aprehendois. Enfin, nous arriuâmes à Beroë, qui est vne des meilleures villes de la Macedoine; où dès le lendemain on nous mena vendre au marché, mais personne ne vouloit de moy, s'il ne se fust présenté vn de ces vieux Prestres de la Déesse de Syrie, qui m'acheta trente dragmes. Lors que nous fûmes arriuez chez luy, il dit à ses compagnons Eunuques, qu'il apelloit les Pucelles, qu'il leur auoit amené vn beau mignon pour les diuertir, ce qui les rendit tous ioyeux; mais lors qu'ils meurent veu, ils commencerent à le maudire, & à luy reprocher que c'estoit pour s'en diuertir luy-mesme, & luy souhaiterent vne heureuse lignée de nostre mariage. Dès le lendemain ils chargerent sur mon dos leur Déesse pour aller par pais, & lors que nous fûmes arriuez au premier village, l'vn d'eux se mit à iouer de la flûte, au son de laquelle les autres commencerent à danser & à branler la teste, tout furieux, iettant leurs chapeaux, & se tirant du sang des coudes & de la langue, tant que la terre en fut toute rouge en vn instant. Cela ne me plaisoit pas trop, de peur qu'il ne leur prist enuie de m'en faire autant, & de dire que la Déesse vouloit de mon sang en sacrifice. Cependant, par ce bâtelage il amasserent quantité d'argent: car on leur donnoit iusqu'à de l'orge pour moy, &

*D'estre
chasté.*

*7 liures
dix sols.*

Mitres.

le reste de leurs petites necessitez. Mais comme nous fûmes dans vn autre village, ils prirent vn grand garçon fort & robuste, pour leur seruir d'étralon; ce qui me toucha tellement, que ie ne pûs m'empescher de crier, en voyant leur infamie, *O Iupiter*, sans songer que i'auois perdu la parole. Quelques païsans qui auoient perdu vn baudet, acoururent au cry, pensant que ce fût le leur, & en entrant decoururent tout le mystere, de sorte que le bruit en courut aussi-tost par tout, ce qui les obligea à déloger la nuit sans trompette. Comme ils furent hors du village, ils me pendirent à vn arbre, & me foïetterent dos & ventre, pour auoir reuelé leur honte, iusques-là que tranportez de fureur, ils me voulurent égorger; mais la Deesse ietta des regards si furieux, que cela les aresta. Ils la chargerent donc tout de nouveau sur mon dos, & continuèrent leur chemin, tant qu'ils arriuerent sur le soir en la maison d'un Gentilhomme qui les receut fort bien, & luy fit des sacrifices; mais i'y fus en grand danger. Car par malheur vn de ses amis luy ayant enuoyé vn cuissot d'asne sauvage, les chiens le mangerent à la Cuisine, si bien que le Cuisinier se vouloit pendre de desespoir, craignant la colere de son maistre; lors que sa femme luy conseilla de m'égorger, & de mettre vne de mes cuilles en la place, parce que i'estois gras & refait. I'estois donc mort, si ie n'eusse entendu moy-mesme la trahison, & couru à l'estourdie en la chambre du maistre, où ie renuersay d'abord la table & les flambeaux. Mais ie faillis à trouuer ma perte, où ie cherchois mon salut; car tout le monde se voulut ietter sur moy, comme sur vn furieux; & on m'alloit mettre en pieces, si de frayeur ie ne me

fusse sauué en l'appartement de mes Prestres, où
 ils m'enfermerent pour me tirer de ce danger.
 Nous partîmes donc le lendemain de grand ma-
 tin, & ariuâmes en vn gros bourg, où ils dirent
 que la Déesse vouloit coucher dans le Temple; de
 sorte que les habitans credules la vinrent prendre
 aussi-tost avec grande réuérance, & la placèrent
 près la Patrone du lieu. Pour nous, on nous mit
 dans vne meschante maison, où nous demurâ-
 mes assez long-temps; & au départ nous em-
 portâmes avec nostre Déesse, vne coupe d'or du
 Temple; mais les habitans l'ayant découuert,
 coururent apres nous; & la trouuant dans nostre
 équipage, ils mirent les Prestres en prison, &
 me vendirent à vn Mûnier, qui chargea aussi-
 tost sur moy dix boisseaux de blé, & me mena
 chez luy par vn sentier rude & espineux. En ar-
 riuant, ie vis quantité d'animaux de ma sorte,
 à qui l'on faisoit tourner la meule, ce qui me fut
 de mauuais presage; comme en éfet, on me mit
 à l'astelier dès le lendemain, après m'auoir bou-
 ché les yeux; & parce que ie feignois d'estre tout
 neuf à ce mestier, on commença à m'instruire à
 coups de baston. Cela me fit tourner comme vne
 giroïette, ayant desia appris plusieurs fois à mes
 despens, qu'il ne faut point se laisser prier de fai-
 re son deuoir. Comme mon Maistre vit que ie di-
 minuois à veüe d'œil, & que ie ne pouuois porter
 vn si grand trauail, il me vendit à vn Iardinier,
 qui se seruoit de moy à porter des herbes au mar-
 ché. La condition estoit assez douce; car tandis
 qu'il trauailloit au iardin, ie demeurois tout le
 iour à ne rien faire; mais ie ne mangeois aussi que
 quelques méchantes laitues pourries qui m'en-
 gendroient des cruditez, outre que l'Hyuer apro-

choit, & qu'il n'auoit pas dequoy se nourir, ni moy aussi. Sur ces entrefaites il passa vn soldat Romain, qui luy demanda quelque chose en sa langue; & comme il vit qu'il ne luy répondoit rien, il luy donna vn coup de baston, sans confider qu'il ne l'auoit pas fait par mépris, mais parce qu'il n'auoit pas entendu ce qu'il disoit, à cause de la difference du langage. Cependant, le Iardinier irrité se iette sur luy, & le renuerse; & comme l'autre croit qu'il le rueroit, il le batit de telle sorte, après luy auoir osté son épée, qu'il fut contraint pour se sauuer, de contrefaire le mort. Le Iardinier le laisse donc là, & chargeant son épée sur mes paniers, me chaste vers la ville. Le soldat de retour en auertit ses camarades, qui nous font chercher par tout; & ayant decouuert où nous estions, y mènent le Magistrat. Mon maistre estoit caché dans vn cofre, & moy dans vn grenier, où l'on m'auoit enléué par vne poulie, comme en lieu où l'on ne me viendrait iamais chercher. Mais par vne maudite curiosité, cause de mon premier mal-heur, comme i'entendis du bruit en bas, ie mis la teste à la fenestre, pour voir ce qui se passoit; ce que les soldats ayant aperceu, ils me monterent, en riant, au Iuge, qui entrant là dessus chercha tant mon maistre qu'il le trouua, & le fit mettre en prison. Pour moy, on me liura aux soldats, qui me vendirent deux escus au Cuisinier d'un Seigneur de Thessalonique, qui auoit son frere Sommelier au mesme logis. Ils me placerent en vn petit coin de leur appartement; mais comme ils resserroient pour eux le reste des viandes, ie pris mon temps qu'ils estoient allez au bain; & entrant dans leur chambre, ie commençay à faire bonne chere de ce qu'il y auoit, rauy de trouuer

de la viande à mon apétit. Ils ne s'en aperceurent point la première fois, à cause de la quantité de mets, outre que ie m'estois vn peu épargné, mais comme i'y retournois souvent, ils commencèrent à se regarder l'un l'autre de mauuais œil, & compterent tout depuis en le resserant. A la fin voyant que ie ne mangeois point d'orge, & que ie ne laissois pas d'engraisser, ils entrèrent en quelque soupçon, & m'ayant espié, découvrirent tout par la fente de la porte. Ils furent si étonnez du commencement, qu'ils demeurèrent comme immobiles; mais en suite ils alerent apeler le reste des gens pour en venir rire avec eux. A cet aspect il se fit vne huée générale, dont le Seigneur ayant entendu le bruit, il y acourut luy-même, & me voyant manger de bonne grace d'un morceau de sanglier, il ouurit la porte de la chambre, dont ie fus tout surpris; mais pour faire durer le spectacle, il me fit mener dans la sale, & seruir magnifiquement tant de chair que de poisson. Quoy que i'eusse desia beaucoup mangé, neantmoins croyant qu'il y alloit de mon honneur, & que cela pouroit contribuër à ma liberté, & seruir à me faire reconnoistre, ie me mis à table fort proprement, & commençay à gouter de tout; & comme quelqu'un se fut écrié, qu'il me faloit apporter du vin, le maistre commanda qu'on m'en donnast, & i'en beus vn grand trait. Alors, tout ravy d'auoir trouué vn si grand tresor, il m'achette de son Cuisinier, le double de ce que ie lui coustois, & me donne à vn afranchy pour m'instruire; ce qui ne luy fut pas fort difficile, parce que i'en sauois plus que luy. Je me couchois donc quand il vouloit sur vn liêt, & m'appuyois sur le coude, comme on fait quand on

*Liêt de
table.*

vent manger. Je lutois avec luy, dançois sur les piez de derriere, & faisois mille autres gentilles-les, donnant à connoistre par vn branlement de teste, que i'entendois tout ce qu'on me disoit. Le bruit court par tout de cette merueille. On m'admire comme vn prodige, ne sçachant pas que dans cerasne il y auoit vn homme enfermé; Et comme le temps aprochoit que mon Maistre de-uoit donner vn spectacle de Gladiateurs à Thessalonique, il me mena avec luy, & ie le portay sur mon dos vne partie du chemin. Lors que nous fumes arriuez, le peuple acourut pour me voir; car la renommée en estoit desia répandue par tout, & il me fit mettre au bout de la table, où ie faisois mille singeries pendant qu'il disnoit. On ne laissoit pas de me montrer en particulier, de quoy l'asfranchy tiroit beaucoup d'argent; & comme tous ceux qui me venoient voir, m'apportoient quelque chose, ie deuiens en fort bon point. D'ailleurs, i'estois beau & poly, orné d'une belle housse de velours, avec de petites clochettes d'argent, & le mors de mesme; de sorte qu'une Dame deuint amoureuse de moy, & acheta à grand prix vne de mes nuits de l'Asfranchy. Au retour du souper nous la trouuâmes qui auoit fait dresser vn lit par terre pour elle & pour moy, au lieu où i'auois acoustumé de coucher, avec de beaux tapis & force quarreaux, pour estre plus molement & plus délicieusement. Au milieu de la chambre estoit vne lampe d'argent, à la lueur de laquelle elle se frota & moy aussi d'une huile tres-precieuse, puis m'embrassant me traîna par le cou sur le lit, avec des paroles & des caresses, comme si i'eusse esté son galand. Je ne me fis pas beaucoup prier, parce qu'elle estoit belle, & que ie me

portois fort bien ; mais comme ie n'auois point
 caressé de femmes depuis ma metamorphose , ie
 craignois de la tuër , & qu'on ne me punist après
 comme vn homicide. A la fin enhardy, par l'exem-
 ple de Pasiphaë, qui auoit bien aimé vn Tau-
 reau , ie me mis en deuoir de la satisfaire, & trou-
 uay que c'estoit à grand tort que i'auois eu cette
 frayeur. Le iour venu, elle se leua à regret, &
 sortit avec ses gens qui l'attendoient dans vne an-
 tichambre, après auoir obtenu vne seconde nuit
 pour le mesme prix. Mais mon maistre auerty
 par son Afranchy, nous vint regarder à trauers
 la porte ; & étonné de cette merueille, resolut
 de donner ce plaisir au peuple, & de me faire
 coucher publiquement avec vne esclauue de celles
 qui sont condamnées à la mort. Sur la fin donc
 des ieux, on me mit dans vn liât, dont le bois
 estoit garny d'or & d'escaille de tortue, & l'es-
 clauue auprès de moy ; & en cet estat on nous traî-
 na avec vne machine au milieu de l'amphithea-
 tre, au grand étonnement de tout le peuple. Il y
 auoit là vne table couuerte de toutes sortes de
 mets, & seruite par de beaux garçons, qui nous
 donnoit à boire dans des coupes d'or : mais ou-
 tre la honte que i'auois de coucher avec vne fem-
 me deuant tout le monde, ie n'estois pas trop en
 seureté, craignant que quelque beste farouche ne
 me vint deuorer. Dans cette apprehension il vint
 à passer vn homme qui portoit des roses, ce que
 ie n'eus pas plustost aperceu, que ie courus en
 manger, & repris ma premiere forme. Iamais
 spectateurs ne demeurèrent plus étonnez, les vns
 vouloient qu'on me brûlast comme vn Magi-
 cien, les autres qu'on apriist de moy auparauant
 les raisons de cette merueille, lors que ie m'apro-

*Ou, enfin
 le iour
 des ieux
 estant ar-
 riué.*

*C'est qu'il
 y auoit
 des volu-
 tes au-
 tour de
 l'amphi-
 theatre,
 où elles
 estoient
 renfer-
 mées.*

chay du Gouverneur de la Prouince qui estoit present ; & luy ayant fait le recit de mon histoire , i'ofris de tenir prison iusqu'à ce que i'eusse iustifié tout ce que ie luy auois dit. Mais ayant appris mon nom & celuy de mon pais , il me sauta au col tout transporté , & dit qu'il me connoissoit fort bien , & que mon pere estoit son intime amy ; de sorte qu'il m'emmena avec luy. Au bruit de cet accident , mon frere arriue avec de l'argent pour me racheter ; mais le Gouverneur me declara libre en pleine assemblée. Alors ie crûs qu'il estoit de mon deuoir d'aller remercier cette Dame , qui auoit témoigné tant de bonne volonté pour moy pendant ma metamorphose , m'imaginant que sa passion redoubleroit lors qu'elle me verroit homme. Mais il ariua tout le contraire ; car ie reconnus de la froideur dans son entretien , que ie ne sceus à quoy attribuer , si ce n'estoit à quelque auantage que i'auois perdu. Comme ie luy en demandois la cause , elle me dit de fort bonne grace , qu'elle voyoit bien que son amour n'auoit esté qu'un effet de la curiosité , & qu'elle n'auoit plus la mesme passion pour moy , maintenant que i'estois homme. Je retournay donc au logis tout honteux ; & contay mon auenture à mon frere , qui m'en fit long-temps la guerre. De là nous nous embarquâmes par vn bon vent , & ne sûmes pas plustost arriuez au pais , que i'alay rendre graces aux Dieux , d'auoir échapé de si grands dangers , & d'estre arriué au port après tant d'orages.

*Lucius ;
Parras
ville d'A-
chaie.*

IVPITER CONFONDV

DIALOGVE

DE IVPITER ET D'VN CYNIOVE.

L'Auteur soustient en ce Dialogue, que le culte des Dieux est inutile, parce qu'ils ne sauroient changer l'ordre des Parques; que l'on nomme le Destin. Mais quoy que cette doctrine soit impie, elle n'a aucune force contre les Chrestiens, qui n'attachent pas Dieu au Destin, mais le Destin à Dieu. Et qui croient que ce n'est autre chose que le decret de sa Providence.

LE CYNIOVE. Ivpiter, ie ne desire ny les grandeurs ny les richesses, que les hommes te demandent avec tant de vœux & de larmes, & que tu-as tant de peine à leur accorder: Mais, comme Philosophe, ie cherche la verité, & voudrois bien savoir s'il est vray ce que disent Hesiodé & Homere, Que les ordres du Destin sont inuiolables.

IVPITER. Qui en doute?

LE CYNIOVE. Celui-cy s'est donc mépris, quand il dit, parlant de quelqu'un; de peur qu'il ne descende aux Enfers, malgré la Parque.

IVPITER. Il est vray, car il ne se fait rien que ce qu'elle ordonne: mais les Poëtes, lors que leur fureur les quite, sont sujets à faillir comme les autres: ce qui n'arriue pas tandis que les Muses les inspirent.

LE CYNIOVE. Ie le croy; mais si ce que tu dis

IUPITER CONFOND V.
est véritable, la Fortune n'est donc qu'une chimère, quoy qu'on celebre tant son pouvoir, & que son nom soit toujours en la bouche des hommes.

IUPITER. Il n'est pas permis de tout sauoir: mais pourquoy faisois-tu cette question du destin?

LE CYNIQUE. Dy-moy premierement si les Dieux sont sujets comme nous, aux ordres des Parques.

IUPITER. Il n'en faut pas douter. Qu'as-tu à dire?

LE CYNIQUE. C'est qu'il me souuient de ce qu'Homere te fait dire dans vne assemblée des Dieux, Qu'avec vne chaîne d'or tu peux caleuer les hommes & les elemens, qui est la marque d'une puissance extraordinaire, au lieu que si ce que tu as dit est vray, tu ne tiens toy-mesme qu'à vn filet, où tu demeures accroché comme vn poisson l'est à l'hameçon. Les Parques auroient bien plus de sujet de faire les vaines que toy.

IUPITER. Que veux-tu conclure de là?

LE CYNIQUE. Que si les Parques sont les maistresses du monde, & qu'on ne puisse éviter ce qu'elles ordonnent, on est bien sot de vous adresser des vœux & des sacrifices, puis-que vous ne sçauriez faire ny bien ny mal, & que vous n'estes tout au plus que les executeurs de leurs ordonnances.

IUPITER. Ce sont-là de fausses subtilitez, que tu as apprises de ces nouveaux Docteurs qui nient la Providence: mais ils se repentiront tost ou tard d'une si dânable doctrine.

LE CYNIQUE. Je te iure par le fuseau des Parques, que ie l'ay fait innocemment, & que ie

*Ou par
la queue
nouille.*

me suis embarqué insensiblement dans cette dispute; mais cependant tu vois la conséquence qu'on en peut tirer.

IVPITER. Cela seroit bon, s'il n'y auoit point d'autre sujet de nous faire des prieres. Mais, ou l'on nous remercie des graces qu'on a receuës par nostre entremise, ou l'on nous en demande de nouuelles, ou l'on nous reuerse comme vne Nature plus haute & plus excellente. Après tout, encor fait-on la reuerence à celuy qui nous apporte des presens de la part de quelqu'un.

LE CYNIQUE. I'en tombe d'accord, pourueu que tu m'accordes aussi que vous n'avez aucun pouuoir de vous-mesmes, & que vous n'estes que comme vn outil entre les mains du Destin. D'ailleurs, si quelqu'un de ces Philosophes que tu condannes, estoit present, il te demanderoit pourquoy vous faites tant les vains, puis-que vous dépendez comme nous, d'un ordre superieur, & que vous estes esclaves d'un mesme maistre. Car toute vostre immortalité ne sert qu'à eterniser vostre seruitude, au lieu que nous sommes deliurez de la nostre par la mort.

IVPITER. Mais cette dépendance n'empesche pas que nous ne viuions à nostre aise, & dans vne parfaite felicité.

LE CYNIQUE. Cela est bon pour toy, & pour quelques-autres; Mais Vulcain est-il heureux de traualler continuellement à sa forge, comme vn courtant de boutique? Et Promethée iouissoit-il de la felicité en croix, ou Saturne dans les prisons du Tartare, pour ne point parler de Neptune & d'Apollon, qui ont seruy à Laomedon & à Admète? Je laisse à part que vous estes exposez comme nous aux voleurs & aux sacrileges, & qu'on

vous fond fouuent au creuset , qui n'est pas vn petit suplice.

I V P I T E R. Tu ne peux t'empescher de nous dire des iniures ; mais pren garde que tu ne t'en repentes vn iour.

LE C Y N I Q V E. Laissons à part les menaces ; Tu ne me saurois rien faire , si le Destin ne l'a ordonné ; & combien voit-on après tout , de sacrileges impunis ?

I V P I T E R. Ne disois-je pas bien que tu estois de ces Philosophes qui nient la Prouidence ?

LE C Y N I Q V E. Il semble que tu les aprehendes ; ie ne say pourquoy ; mais ie voudrois bien sauoir ce que c'est que vostre Prouidence , & si elle est maistresse ou esclave du Destin.

I V P I T E R. Je t'ay desia dit que tu ne pouuois tout sauoir. Mais pour vne question tu en fais vne douzaine , & toute ta Philosophie ne tend qu'à montrer que nous n'auons aucune part aux choses du monde , ou pour le moins aucun pouuoir.

LE C Y N I Q V E. C'est toy-mesme qui le dis , en raportant tout à l'ordre des Parques , si ce n'est que tu t'en repentes à cette-heure , & que tu vueilles établir ton Empire au préjudice du leur.

I V P I T E R. Nullement ?

LE C Y N I Q V E. On feroit donc mieux de s'adresser à elles qu'à vous , quoy que cela soit inutile aussi , puis qu'elles ne peuuent changer ce qu'elles ont vne fois ordonné , & que c'est vne fatalité inéuitable.

I V P I T E R. C'est-là vne doctrine capable de bouluerser tout le monde , & de mettre l'Vniuers en combustion. Mais quand il n'y auroit autre

chose, nous meritions bien qu'on nous remercie de ce que nous prédisons l'auenir.

LE CYNIQUE. A quoy sert de sauoir ce qu'on ne peut éuiter. Car ce que vous dites au pere d'Edipe, est ridicule, *Garde-toy de te marier, parce que ton fils se tuera*, puis qu'il estoit aussi bien destiné à se marier, qu'à estre tué par son fils: Et le fils de Crésus ne pouuoit éuiter la mort, où il estoit entraîné par le Destin, aussi bien qu'à la chasse. Ce n'est donc qu'une vaine curiosité des hommes de vous importuner de choses que vous ne pouuez changer, outre que la plupart de vos Oracles sont trompeurs ou ambigus, & qu'on ne fait si c'est l'Empire des Lydiens, ou celuy des Perles, que Crésus renuerrera en passant le fleuve de Lydie.

IVPITER. Lors qu'Apollon rendit cét Oracle, il estoit en colere contre ce Prince, pour la supercherie qu'il luy auoit faite.

LE CYNIQUE. Mais les Dieux se peuvent-ils mettre en colere, veu qu'estans sans corps ils sont exemts de passion? Dy plustost qu'il estoit ordonné que Crésus seroit trompé par l'Oracle, & ramene tout au Destin, iusques à vos actions & à vos paroles.

IVPITER. A ton conte nous sommes moins que rien: mais tu as raison de nous mépriser voyant que ie t'épargne, moy qui tiens un foudre.

LE CYNIQUE. Ne t'ay-je pas dit que tu ne me sauois rien faire, si le Destin ne l'a ordonné; & quand tu me fraperois, ie ne m'en prendrois pas à toy, mais aux Parques. Dy-moy, toutefois; D'où vient que laissant impunis tant de parjures & de sacrileges, tu t'amuses à foudroyer

droyer des chesnes & des rochers, & quelques-fois des innocens ? Tu ne répons rien, est-ce qu'il ne m'est pas permis de tout sçavoir ? Pourquoy Phocion & Aristide meurent ils dans vne honteuse pauvreté, tandis que Calsias & Alcibiade triomphent dans l'opulence ? Pourquoy Socrate est-il contraint d'aualer du poison ? Pourquoy les Tyrans massacrent-ils les gens de bien ? En vn mot, pourquoy le vice est-il triomphant, & la vertu opprimée ?

*Voy
l'Argu-
ment du
Dialogue
qui suit.*

IUPITER. Tu ne fais pas ce qui est préparé là bas après la mort.

LE CYNIQUE. Nous le saurons quand nous y serons. Mais si dès ce monde les méchans estoient punis, & les gens de bien récompensez, cela seroit de grand poids pour nous porter au bien, & nous détourner du mal.

IUPITER. Est-ce que tu doutes du suplice des vns, & de la récompense des autres, après cette vie ?

LE CYNIQUE. Je sçay bien ce qu'on en dir. Mais dy-moy, pourquoy est-ce qu'on les récompense ou qu'on les punit ?

IUPITER. Parce qu'ils l'ont mérité.

LE CYNIQUE. Mais on ne mérite ni peine ni récompense, quand tout ce qu'on fait, on le fait par l'ordre d'autrui; de sorte que si nous suivons celui des Parques, ce sont-elles, & non pas nous, qu'il faut récompenser ou punir.

IUPITER. Tu es vn impudent Sophiste, qui ne mérites point de réponse.

LE CYNIQUE. Tu as raison; car tu aurois de la peine à m'en faire. Je voudrois bien sçavoir où est la demeure des Parques, & comment trois pauvres vieillles se peuvent mêler de tant de choses. Je les

74 IVPITER CONFONDV.
trouue bien miserables; & ne voudrois pas changer
mon destin au leur. Mais ie ne te veux pas impor-
tuner dauantage; car ie ne suis pas peut-estre pré-
destiné à estre plus sauant.

~~~~~

## IVPITER LE TRAGIQUE.

### DIALOGVE DES DIEUX.

Où quelques autres parlent.

*Il choque icy tout ouuertement la Providence; mais le plus fort argument qu'il ait, est tiré des desordres qu'on voit arriuer dans le monde; ce qui en a embarrassé d'autres aussi bien que luy, & de tres-saints Personnages. Mais sans parler des peines & des récompenses eternelles, on peut dire, Que la sagesse de Dieu fait tirer le bien du mal, & que les afflictions de cette vie seruent aux uns d'épreuve ou d'instruction, & aux autres de châtiment. Que l'aduersité contribué plus que la prospérité à former l'homme spirituel, qui est le chef-d'œuvre des Ouurages de Dieu; & que la felicité ne consiste pas dans les grandeurs & les richesses, comme s' imagine le peuple ignorant, mais dans la satisfaction de l'esprit. Du reste, on voit arriuer des choses si à point nommé dans la conduite du monde, tant pour la punition des méchans, que pour la iustification des gens de bien, qu'on ne peut douter que ce ne soit vn effet de la Providence, quoy que ses ressorts nous soient souvent inconnus.*

MERCURE. **Q**V' AS-TU, Iupiter, d'estre ainsi  
triste & réueur comme vn Phi-

Isophe? Il faut qu'il y ait quelque chose d'extraordinaire; Ne nous le cèle point.

MINERVE. Je t'en prie, pere des Dieux & des hommes; Dy - nous ton mal, nous y trouverons peut-estre quelque remede.

IVPITER. *Il n'y a rien de si funeste & de si tragique, dont la nature des Dieux ne soit capable.*

MERCURE. Grands Dieux! quel commencement.

IVPITER. *O race maudite, que tu me fais de mal! Ah le meschant animal que tu as fait, Promethée!*

MINERVE. Qu'y a-t-il? Dy-le hardiment, Il n'y a icy que de tes amis?

IVPITER. *Ah! mon foudroyant tonnerre, vain épouvantail de cheueniere.*

MINERVE. Modere ta fureur, & parle vn langage plus humain; nous ne sauons pas assez bien nostre Euripide pour te répondre.

IVNON. Je say bien ce que c'est, sans qu'il le die.

IVPITER. Nulement; Tu en paroistrois plus touchée.

IVNON. Je suis si acoutumée à recevoir de tes affronts, qu'ils ne me touchent tantost plus. Mais ie gagerois à te voir ainsi passe & melancolique, que tu-as quelque amour dans la teste; car ce sont les marques de cette passion, aussi bien que les sanglots, & les larmes.

IVPITER. Tu-és plaisante, de croire que l'amour me puisse donner tant de peine.

IVNON. Je ne connois que cela qui t'en puisse donner.

IVPITER. Nos affaires, mes amis, sont sur le point de perir; & comme on dit, les fers en sont au feu.

IVNON. La terre a-t-elle produit quelque nouveau monstre, ou si les Titans ont brisé

leurs chaînes, & veulent recommencer la guerre ?

I V P I T E R. Nulement ; Tout va bien dans les Enfers ; & il n'y a rien à craindre de ce côté-là.

I V N O N. Pourquoi viens-tu donc faire icy le Comedien, & nous reciter des Tragedies d'Euripide ?

I V P I T E R. Vn Philosophe Stoïque & vn Epicurien eurent hier vne dispute touchant la Prouidence, en la presence de plusieurs personnes doctes. L'Epicurien vint iusqu'à nier qu'il y eust des Dieux, & quand il y en auroit, qu'ils se mêlassent des affaires du monde. L'autre soutint courageusement nostre party ; mais à cause de la foule, on ne pût rien conclure, & l'on remit la partie au lendemain, qui est auourd'huy ; Cependant, chacun est en suspens de l'issue de cette dispute. Tu vois qu'il ne s'agit pas de bagatelles, & que iamais affaire plus importante n'a esté traitée sur la terre, ni dans le Ciel ; car il est question de sauoir si nous serons encore adorez, ou si nous passerons pour des fables & des fictions Poétiques.

I V N O N. Je ne m'étonne plus de ta resurrexion, ni des termes tragiques dont tu t'es seruy pour exprimer ta douleur ; car la chose le merite bien.

I V P I T E R. Cependant, tu croyois que c'estoit quelque amourette ; mais sans perdre le temps en des plaintes inutiles, songeons à trouuer quelque prompt expedient.

M E R C U R I E. Je suis d'avis que l'on publie l'Assemblée, puis qu'il s'agit de l'interest de toute la Communauté ; il ne faut quelquesfois qu'un sot pour donner vn bon avis.

IVNON. Je suis de mesme sentiment.

MINERVE. Ce n'est pas le mien. Il ne se refout rien d'ordinaire dans ces grandes Assemblées ; car l'un se plaist à défaire ce qu'a fait l'autre, & cela ne servira qu'à troubler le ciel. Mais comme la chose presse, ie serois d'avis que tu donnasses ordre en particulier, que le Stoicien remportast la victoire, & que l'afront en demeurast à l'Epicurien.

MERCURE. Il n'est pas aisé de surprendre des gens nourris dans les subtilitez de l'école, ni de faire vne supercherie en vne dispute publique. D'ailleurs, si Iupiter décide tout seul vne affaire de cette importance, on dira que c'est vn Tyran, qui fait tout de sa teste, sans prendre avis de personne.

IUPITER. Va donc publier l'Assemblée.

MERCURE. On fait à sçavoir de la part de Iupiter, que le Conseil se tiendra dans vne heure. Qu'on ne manque pas de s'y trouver, parce qu'il s'agit d'affaires de consequence, où chacun a interest.

IUPITER. Ce style n'est pas assez élevé pour vne aventure si tragique. Il faut parler en Poëte en cette rencontre, & non pas en Sergent.

MERCURE. Mais ie n'entens rien en Poësie ; & si ie ne m'en veux mesler, ie cours fortune de me faire moquer de moy, comme Apollon dans ses Oracles, quoy que pour sauer son honneur il y entremêle toujours quelque obscurité.

IUPITER. Ne te souvient-il point de quelque endroit d'Homère à ce propos ?

MERCURE. Il ne m'en souvient pas trop bien ; mais ie tâcheray de m'exprimer à sa façon ; Que tous les Dieux, grands & petits, m'alles



& femmes, iusqu'aux Nymphes & aux Fleuves ;  
ayent à se trouver promptement au Conseil des  
Dieux, pour des affaires qui concernent toute la  
Cour celeste.

I V P I T E R. Bon, les voilà qui arriuent en foule,  
Que chacun se place selon son merite ou son rang;  
ceux d'or les premiers, & en suite ceux d'argent,  
d'ivoire, ou de cuiure; & de pierre mesme, pour-  
ueu qu'ils soient de la main de quelque excellent  
Sculpteur. Car pour le reste, qui n'est considerable  
ni par l'art, ni par la matiere, qu'il se range en  
foule vers la porte, pour servir de nombre.

M E R C U R E. Mais qui l'emportera de l'un ou de  
l'autre, lors qu'il y aura contestation? Preferera-  
t-on la statue d'or d'un vil artisan, à celle de My-  
ron & de Phidias, qui ne sont que de cuiure, ou de  
pierre?

I V P I T E R. Il faut que l'or l'emporte, quoy qu'il  
fust mieux de l'autre façon.

*Bendis,  
Atta,  
Minerve,  
Anubis.* M E R C U R E. C'est faire iustement comme dans  
les Estats corrompus, où l'on préfere les richesses  
au merite. Fera-t-il pas beau voir Minerue, Apol-  
lon, Venus, & tous les autres Dieux de la Grece,  
passer après ceux des Barbares? Car les premiers  
n'ont tout au plus qu'une feuille d'or, ou quelque  
filet sur l'ivoire, & sont de bois au dedans, plein de  
mouches & d'araignées, au lieu que les autres sont  
d'or massif.

I V P I T E R. N'importe, ie le veux.

*Anubis.* N E P T U N E. Quelle extravagance, Mercure, de  
placer devant moy qui suis frere de Iupiter, ce  
monstre à visage de chien!

M E R C U R E. Il s'en faut prendre à ton frere,  
qui le veut ainsi; & non pas à moy, qui ne suis  
que son valet. Ne vois-tu pas qu'Anubis est

d'or, & que tu n'és que de cuire ? Car lors que Lyfipe te fit, la pauvreté des Corinthiens ne leur permettoit pas d'avoir des statues si précieuses.

VENUS. C'est donc à moy de passer la premiere; car Homere m'appelle tousiours *Dorée*.

MERCURE. Ce n'est qu'une epithète, ma mie, qui ne fait rien à la vérité de la chose; car dans Cnide tu n'és que de marbre blanc. Homere s'est bien abusé en d'autres endroits, comme quand il appelle Apollon *pere des threors*, luy qui a esté contraint de mendier, & que tu verras tantost au bas boutissiant au Roy despoüillé, parce que les voleurs luy ont dérobé sa couronne, & ses autres ornemens. Ce sera beaucoup si tu n'és pas toute la dernière. *Les chevilles de sa lyre.*

LE COLOSSE DE RHODES. C'est à moy de passer devant; car si ie ne l'emporte par la qualité, ie l'emporte du moins par la quantité, & quoy que ie ne sois que de cuire, on en pourroit faire de moy plusieurs d'or, si l'on vouloit; outre que ie suis vn chef-d'œuvre de l'Art, & veritablement l'unique, comme le Soleil que ie represente.

MERCURE. Il semble qu'il ait raison. Que ferons-nous, Iupiter ?

IUPITER. Il estoit bien besoin de faire venir ce grand Colosse, pour nous faire tous passer pour des Pygmées: Qu'il se retire; car le plancher de la sale n'est pas assez haut pour le faire entrer, ou qu'il se mette sur ses genoux en quelque coin vers la porte, s'il n'aime mieux se tenir debout à l'entrée, pour servir de décoration.

MERCURE. Voicy encore vne autre difficulté, de savoir qui passera le premier d'Hercule ou de Bacchus. Car ils sont tous deux fils de

Jupiter, tous deux de la main de Lyfippe, tous deux de mefme métal, fans qu'on puiſſe reconnoiſtre qui eſt le plus ancien dans les tenebres de l'antiquité.

I V P I T E R. Nous conſommerons tout le iour en de vaines ceremonies. Que chacun ſe range comme il pourra, ſans préiudice à ſa qualité, vne autre fois on reglera les ſeances. Mais quel bruit eſt-ce que j'entends ?

M E R C U R E. C'eſt qu'ils demandent les diſtributions ordinaires de Nectar & d'Ambroſie.

I V P I T E R. Il n'eſt pas queſtion icy de faire bonne chere ; Dy leur que la choſe preſſe, & que c'eſt vne affaire d'importance.

M E R C U R E. Je ne ſay comment me faire entendre à tant de peuples diferens. Il vaut mieux faire ſigne de la main, tout le monde m'entendra. Courage, les voilà vn peu raffis, Parle, tout le monde a les yeux fichez ſur toy.

I V P I T E R. Il faut que ie te die mon infirmité. Tu ſais comme j'ay coſtume de tonner dans les Affemblées ; maintenant, ſoit que la grandeur du peril m'éſpaye, ou cette foule nombreuſe, ie ne ſay plus où j'en ſuis, & j'ay oublié mon exorde.

M E R C U R E. Tout eſt perdu ; car ton ſilence eſt ſuſpect, & on le prend pour vn indice d'un plus grand mal.

I V P I T E R. Je ne ſay par où commencer. Si ie débutois par ce vers d'Homere, *Eſcoutez-moy, grands Dieux, & vous grandes Deſſes*, & ce qui ſuit.

M E R C U R E. Tu ferois mieux de prendre vn exorde des oraiſons de Demofthene, en y changeant quelque choſe pour l'accommoder au

suit, comme font les Orateurs modernes.

I V P I T E R. Tu as raison ; c'est vn grand soulagement. Je croy, Messieurs, que quand vous aurez appris l'affaire dont il s'agit, il ne sera point besoin de récueiller vostre attention, ni vostre courage. Car vous n'en auez iamais eu de plus importante ; & quand ie me tairois, la chose parle d'elle-mesme, & vous reproche vostre negligence. Mais pour venir au point dont il s'agit, puisque Demosthène me manque, ie vous diray sans préambule, Que i'assistay hier avec quelques-autres, au sacrifice que fit Mnesithée, pour estre échapé du naufrage. Lors que la ceremonie fut acheuée, chacun se retira ; mais comme il n'estoit pas tard, i'alay faire vn tour au Ceramique, réuant à la misere de nostre condition, & à la mauuaise chere qu'on nous auoit faite. Car à quinze ou seize que nous estions, Mnesithée ne donna qu'vn vieux Coq tout catherreux, & trois ou quatre grains d'encens pourry, après nous auoir promis, dans le peril, des Hecatombes. Sur cette pensée, estant arriué au Pecile, ie vis vne grande foule de peuple assemblé, tant sous les portiques qu'à découuert, autour de quelques personnes, qui crioient à pleine teste, & me doutay aussi-tost que c'estoit vne dispute de Philosophes. Je m'approchay donc pour l'entendre, après m'estre enuelopé d'vn nuage, pour n'estre pas reconnu, & coudoyay les plus proches pour me faire place. Je trouuay en arriuant que c'estoit l'Epicurien Damis qui disputoit de la Providence, contre le Stoicien Timoclès, & l'auoit réduit à tel point, par la force ou la subtilité de ses raisons, qu'il ne sauoit plus où il en estoit ; de quoy Damis ne faisoit que rire, & pour le piquer dauantage, il le railloit inces-

D v

amment. Alors, connoissant le peril, & voyant que Damis auoit les ricurs de son costé, i'étendis la nuë qui me couuroit, sur le reste de l'Assemblée, qui se separa aussi-tost, croyant qu'il fust nuit, & remit la partie au lendemain. Cependant, i'en oyois plusieurs au rerour, qui donnoient gain de cause à l'Epicurien, quoy que d'autres fussent d'avis, auant que de rien resoudre, d'arendre la fin de la dispute. Je vous ay donc assemblez dans cet interuale, pour trouuer quelque bon expedient. Vous voyez l'importance de l'affaire; & que si Damis l'emporte, il ne faut plus esperer d'oïrandes ni de sacrifices; si bien qu'il faut donner ordre, s'il se peut, que Timoclès gagne la victoire, & que l'affront en demeure à l'Epicurien. Que chacun se leue pour aler aux opinions.

MERCURE. Paix, Escoutez. Que tous ceux qui ont droit de parler en cette Assemblée, le fassent en bon ordre & sans tumulte; Quoy? personne ne bouge? Ils se regardent l'un l'autre tout éperdus, comme s'ils auoient esté frappez de la foudre. Puissiez vous deuenir aussi muets que vos statües, & rerourner dans vostre premier neant.

MOMVS. Pour moy, ie ne trahiray point le public par mon silence, & diray mon aduis librement; si l'on me le permet.

I V P I T E R. Parle, si tu as quelque chose à dire qui soit pour le bien general.

MOMVS. Je m'estois tousiours bien douté. Messieurs, du mal-heur qui nous est arriué, c'est à tort qu'on s'en prend à Epicure & à ses Disciples. Car quel autre sentiment peuuent auoir de nous les hommes, en voyant le peu d'ordre que nous aportons aux choses du monde: où le vice triomphe de la Vertu; où les innocens sou-

frent la peine des coupables ; & où l'on n'entend que des Oracles trompeurs , & des querelles , des diuisions & des amourettes des Dieux , & autres choses semblables que content les Poëtes. Et vous trouuez étrange après cela , que quelques-vns en murmurent ? le m'étonne bien plus qu'il y en ait encore d'assez sots pour nous sacrifier. Je te prie , Iupiter, de me dire, car on peut parler icy en toute liberté , si tu r'es iamais auisé de faire vne recherche exacte des méchans & des gens de bien , pour punir les vns & récompenser les autres. S'il n'auoit pris enuie à Thesée de netoyer les grands chemins de voleurs, seroit-il leur maintenant d'aler à Athènes ? Et si Hercule à la persuation d'Eurysthée, n'auoit purgé la terre de monstres , où en seroit-elle auourd'huy ? Qui la déliureroit des Scitons, des Cercyons, & des Pityocampes ? Et que seroit-elle contre l'Hydre & les Harpyes, sans parler des Centaures & des cheuaux de Diomède ? Nous sommes assis tout le iour , les bras croisez , à regarder de quel costé vient le vent de quelque sacrifice, sans donner ordre à rien , & laissant tout aler à l'auenture ; & s'il faut ainsi dire , comme il plaist à Dieu. Bien loin donc de trouuer étrange ce qui est arriué, ie crains qu'il n'arriue pis , lors que les hommes commenceront à se déniaiser ; & à reconnoistre que tous leurs vœux & leurs sacrifices sont inutiles , & que les choses n'en vont pas mieux pour cela. Il faut donc aller à la source du desordre , & ne pas tant songer à perdre nos ennemis , qu'à reformer les choses qu'ils trouuent à redire à nostre conduite. Vous sauez , Messieurs , que ie parle sans passion & sans interest , puisque ma diuinité n'est reconnüe que de fort peu de personnes ; & que pour vn Autel

que j'ay, les autres en ont cent.

I V P I T È R. Laissons ce folâtre, qui ne cesse de crier contre les desordres, sans y apporter aucun remede. Il est bien aisé de reprendre; mais mal-aisé de faire mieux, comme dit fort bien Demosthéne.

N E P T U N E. Pour moy, Messieurs, qui n'ay pas grand commerce avec la terre, & qui ne me mêle que du salut de ceux qui nauigent; ie suis d'avis de foudroyer cet impie, qui nie nostre Prouidence. Cela fera voir pour le moins, que nous ne laissons pas tous les crimes impunis, & empêchera que l'erreur ne triomphe présentement de la verité.

I V P I T È R. C'est bien chanté. Ne fais-tu pas que nous ne sçaurions faire ni bien ni mal, si le Destin ne l'ordonne? Autrement, aurois-je laissé impunis les sacrileges qui m'ont coupé l'or de ma chevelure dans mon Temple d'Olympie, & toy le pecheur qui t'a emporté ton trident à Gereste? D'ailleurs, il ne faut pas prendre vn conseil qui ternisse nostre gloire. Si nous faisons mourir celui-cy avant la fin de la dispute, on dira que nous en apprehendions l'évenement.

N E P T U N E. Pren vn autre avis, si le mien ne te plaist pas.

A P O L L O N. S'il estoit permis à vn ieune homme qui n'a point encore de barbe, de parler parmi tant d'illustres vieillars, ieferois quelque proposition qui ne seroit pas peut-estre inutile.

M O M V S. La chose est si importante, qu'il faut entendre tout le monde; sans s'attacher scrupuleusement aux loix, lors qu'on est sur le point de les perdre. D'ailleurs, quoy qu'Apollon soit

sans barbe, il est vn des plus anciens Dieux, & des confidens de Saturne, joint qu'il a vn fils tout barbu, & qu'il fait profession de sagesse; si bien qu'il a interest de montrer qu'il n'a pas perdu son temps sur le mont Helicon avec les Muses.

APOLLON. Ce n'est pas à toy à m'en donner la permission, mais à Iupiter.

IUPITER. Je te la donne, Parle.

APOLLON. Je say que Timoclès est plein de pieté & d'érudition, dont il tire vn grand profit dans l'institution de la jeunesse. Mais comme il reüssit en particulier, il se fait moquer de luy en public, à cause de sa timidité; outre qu'il parle avec tant de contention, qu'il s'embarasse luy-mesme; & quand il veut le mieux faire, c'est alors qu'il fait le plus mal. D'ailleurs, on dit que ses pensées sont si subtiles & si délicates, que la pointe s'en émouffe, pour estre trop fine; & ce qu'il dit est si obscur, qu'on a de la peine à le comprendre. Or vous saluez que la clarté est la principale partie du discours.

MOMVS. O le plaisant Orateur, qui se coupe la gorge à luy-mesme! As-tu oublié que tes Oracles sont si ambigus, qu'ils auroient besoin d'un autre Apollon pour les interpreter? Tu ne deuois pas te presser tant de parler, pour ne rien dire qui vaille. Mais encore quel est ton ains?

APOLLON. De donner à Timoclès vn homme qui parle pour luy.

MOMVS. Cela seroit bon, de le voir disputer par trucheman? Mais à propos, puis-que tu es Prophete, ne saurois-tu dire ce qui arriuera de cette dispute, dont tu nous vois si fort en peine?

APOLLON. Je n'ay pas icy les instrumens nécessaires pour cela.



MOMVS. Que tu fais bien te sauuer à propos !

I V P I T E R. Parle, mon fils, sans donner cause gagnée à cet imposteur, comme si ton saoir dépendoit de quelques vaines ceremonies.

A P O L L O N. Je le veux, quoy qu'il fust plus à propos de le faire à Delphes ou à Colophone, où nous auons l'eau, l'encens, & le trépié. Mais il faut tâcher de s'en aquiter, puis-qué Iupiter le commande.

MOMVS. Pour le moins parle clairement, qu'il ne faille point vn second Oracle pour t'expliquer.

*Il fait allusion à la tromperie de Cresus.* Car tu vois bien dont il s'agit ; & ce n'est pas vne piece qu'on te fait comme autresfois, pour t'éprouuer.

I V P I T E R. Areste, le voila qui-entre en fureur. Voy comme sa couleur se change, ses cheveux se dressent, sa gorge s'enfle, ses yeux se tournent, son corps se tremouille. Enfin, il ouure sa bouche sacrée, & prophetise.

A P O L L O N. Ecoutez, Troupe Celeste, les Oracles de Phoebus, sur la contestation caprieuse de deux Sophistes armez de subtilitez & d'impostures. Il y aura grand bruit de part & d'autre, & beaucoup de paroles perdus. Mais lors que le Vautour aux ongles crochus, aura empoigné la fauterelle, les corneilles annonce-pluyes, ietteront les derniers cris, & les mulets remporteront la victoire, tandis que l'asne fripera de sa corne ses petits aux piez-legers.

I V P I T E R. Dieux, l'horrible prédiction ! Mais que veut ce boufon, qui s'étouffe ainsi de rire ?

MOMVS. Qui ne riroit d'un Oracle si clair & si intelligible ? Sauroit-on dire plus nettement, qu'Apollon est un Charlatan, & nous des ânes

battez, d'ajouter foy à ses impostures ?

HERCULE. Quoy qu'étranger dans le Ciel, ie ne laisseray pas de dire mon sentiment, si Jupiter le trouue bon. Je suis d'avis de laisser commencer la dispute; & si lon voit que Timoclès ait du pire, ie renuieray le portique sous lequel ils sont, sur toute la troupe.

MOMVS. Voilà l'avis d'un méchant homme, de vouloir enuveloper en même cause l'innocent & le coupable. Mais l'opinion n'est pas seulement cruelle & barbare, elle est forte & impertinente. Car tu dois auoir appris depuis que tu-és dans le Ciel, que tu ne peux rien sans l'ordre des Parques, & que ce sont elles qui font tout.

HERCULE. Quoy ! ce n'est pas moy qui ay tué le lion de Nemée, & l'hydre de Lerne ?

MOMVS. Non, ce sont les Parques par ton entremise.

HERCULE. Et maintenant, si un sacrilege a pillé mon Temple, ou renuersé ma statue, ie ne m'en pourray venger, si elles ne le veulent ? Si cela est, ie vous diray librement, comme un grossier Béocien que ie suis, qui dis les choses comme ie les pense, que j'aime mieux quitter le Ciel, & descendre dans les Enfers, où ie seray pour le moins respecté des Ombres.

JUPITER. Voilà un habile-homme, qui fournit des armes à son ennemy contre soy-même ? Mais qui est ce beau fils si poly, avec ses cheveux retrouffez à l'antique ? C'est ton frere, <sup>Statue d'airain</sup> Mercure, qui se tient au marché près du Pécile, <sup>de Mercure, au marché</sup> & qui est tout luisant à force d'estre frotté d'huile, pour seruir de moule aux Fondeurs & aux Statuaires. <sup>à Athènes</sup> Qu'as-tu à courir, Hermagoras, y a-t-il <sup>nécessaire</sup> quelque chose de nouveau ?

HERMAGORAS. Ouy , & qui merite qu'on y donne ordre promptement. Car comme on m'a-commodoit & qu'on me frotoit, pour l'usage que vous saluez, j'ay veu arriuer deux mornes & pâles Athlètes, qui se préparoient au combat, suivis d'une grande foule de peuple.

I V P I T E R. Nous savons ce que c'est, Parle ; Le combat est-il commencé ?

HERMAGORAS. Ils n'en sont encore qu'aux injures, mais ils estoient prests d'en venir aux coups, quand ie suis parry.

I V P I T E R. Il ne reste plus, Messieurs, que d'écarter les nuages qui nous dérobent leur veüe, & de les regarder faire. Que les heures tirent les rideaux du Ciel, & en ouurent toutes les portes. Dieux, la grande multitude ! Mais Timoclès me paroist tout interdit, ie crains bien qu'il ne succombe. Toutesfois, il n'y a plus moyen d'y donner ordre, il ne reste qu'à faire des vœux pour luy en particulier.

TIMOCLE'S. Hé bien, impie ! Tu dis qu'il n'y a point de Dieux, & qu'ils ne se mêlent point des choses du monde ?

DAMIS. Dy-moy premierement ce qui t'oblige à en croire.

TIMOCLE'S. Non, c'est à toy de répondre.

DAMIS. Nullement, c'est à toy.

I V P I T E R. Le nostre fait mieux, en ce qu'il crie le plus fort ; Courage, Timoclès, crie bien haut, afin qu'on ne puisse entendre les raisons de ton adversaire ; car c'est en cela que consiste la victoire.

TIMOCLE'S. Par les Dieux, ie ne répondray pas le premier.

DAMIS. Parle donc, puisque tu en as juré, mais

du moins que ce soit sans injure, & puis ie te feray réponce.

TIMOCLE's. Dy-moy, meschant; Croy-tu que les Dieux ne se mélient point des choses du monde, & que tout se fasse à l'aventure?

DAMIS. Oüy.

TIMOCLE's. Et vous ne lapidez pas vn homme qui tient vne si pernicieuse doctrine?

DAMIS. Tu-as tort d'émouuoir contre moy le peuple; Il ne me faut pas vaincre par la crainte, mais par la raison. Tu deurois pour le moins te montrer aussi patient que tes Dieux, qui ne me font aucun mal.

TIMOCLE's. Ils t'en feront, méchant; & ne laisseront pas vn si grand crime impuny.

DAMIS. Ils ont assez d'autres affaires sur les bras, si l'on t'en veut croire, puis qu'ils se mélient de tant de choses. C'est pourquoy ils ne punissent pas tes parjures, pour ne rien dire du reste, puis-que ie l'ay promis; car ils ne pouroient pas, à mon auis, prouuer mieux leur prouidence, qu'en te faisant perir. Mais peut-estre qu'ils sont bien loin maintenant, chez les Ethiopiens irreprehensibles, où ils vont souuent festiner, & mesme sans qu'on les en prie.

TIMOCLE's. Que faut-il répondre à vn si impudent Sophiste?

DAMIS. Il ne faut qu'aleguer les raisons que tu-as, pour prouuer vne prouidence, sans te mettre en colere; car il y a long-temps que ie les atens.

TIMOCLE's. Les voicy. Premièrement le bel ordre du Monde; le cours réglé des Astres & des Saisons; la composition admirable des plantes & des animaux; leur production encore plus mer-

ueilleuse; la façon de connoistre, de voir, de se mouvoir, de se nourrir.

*Voyez les  
Remar-  
ques.*

DAMIS. Tu poses ce qui est en dispute; car ie ne nie point tout cela, mais ie nie que ce soient des effets de la Prouidence. C'est assez que les choses conseruent leur nature, sans que personne s'en mêle; mais tu apelles ordre, ce qui n'est qu'une necessité, & penfes que c'est assez, pour prouuer ta prouidence, de dire comme les choses sont; mais c'est vn foible Argument, apportes-en vn autre.

TIMOCLE'S. Ie ne croy pas qu'il soit besoin d'autres preunes, outre le consentement general des hommes, qui est comme la voix de la Nature.

*Remarque*

DAMIS. On n'en sauroit tirer de consequence bien forte, parce qu'ils adorent tous des Dieux differens. Les Scythes vn Cimeterre, les Thraciens vn fugitif de Samos, les Phrygiens la Lune, les Ethiopiens le Iour, les Cylleniens Phalés, les Assyriens vne Colombe, les Perles le Feu, les Egyptiens l'Eau; Car ils adorent tous en commun cét Element, quoy qu'en particulier chacun ait son Dieu separé; les vns vn Taureau ou vn Singe, les autres vne Cigogne ou vn Crocodile; Ceux-cy des Oignons, ceux-là vn Chat ou vn monstre à teste de chien. Il y en a qui adorent l'épaule droite, les autres la gauche, ou la moitié de la teste. Quelques-uns, vn plat ou vn gobelet de terre. Y a-t-il rien de plus diuers & de plus ridicule?

TIMOCLE'S. Mais ils s'accordent pour le moins tous en ce point, qu'ils adorent vne Diuinité, quoy qu'ils ne la connoissent pas.

MOMVS. Ne disois-je pas bien, Messieurs, qu'on examineroit vn iour toutes ces fadaïses, & qu'on s'en feroit?

**JUPITER.** Tu-as raison, i'y donneray ordre, dès que le peril sera passé.

**TIMOCLÉ'S.** Venons aux Oracles & aux Prédiction, qui sont de nouvelles preuves de la Prouidence & de la Diuinité.

**DAMIS.** Ne parle point de ces monstres à double visage, comme les Portraits de Janus ou de Mercure, ou bien ie te demanderay duquel tu te veux servir, si ce sera de celuy de Crésus qui luy cousta si cher, ou de quelqu'autre.

**MOMVS.** Il touche les choses que ie craignois le plus; Où est nostre Prophète, qu'il vienne défendre sa cause?

**JUPITER.** Ah! que tu-és importun, Momus, avec tes bouffonneries hors de saison!

**TIMOCLÉ'S.** Ne voy-tu pas que tu renuerfes les Temples & les Autels, par ces maximes?

**DAMIS.** Nullement. Il ne m'importe que l'on brûle des parfums qui sentent bon, ni qu'on égorge des victimes, dont on fait après bonne chere. Mais ie voudrois bien auoir renuerfé l'Autel de la Diane des Scythes, sur lequel on immole des hommes.

**JUPITER.** Que voilà vn insolent maraut, qui parle indifferemment de tout, sans reuerer ce qu'il n'entend point, ni distinguer l'innocent d'avec le coupable.

**MOMVS.** Il n'en trouuera gueres parmy nous, où il n'y ait quelque chose à dire; & ie crains qu'il ne s'en prenne à toy-mesme.

**TIMOCLÉ'S.** N'entens-tu pas tonner Iupiter?

**DAMIS.** J'entens bien tonner, mais si c'est Iupiter ou non, ie m'en raporte à ceux qui viennent en Candie, qui disent qu'il est mort, il y a longtemps, & qu'on y montre encor son sepulchre.

MOMVS. Voilà ce que j'atendois. Quoy! tu pâ-  
lis, Iupiter? Faut-il craindre vn pauvre Philosophe?

I V P I T E R. Ne voy-tu pas que le peuple luy  
aplaudit?

MOMVS. Où est donc maintenant ton pouuoir?  
Tuy qui enleues d'un seul coup, les hommes & les  
éléments.

TIMOCLE'S. Dy-moy, impie, n'as-tu iamais  
esté sur mer?

DAMIS. Oüy, fort souvent.

TIMOCLE'S. N'as-tu pas pris garde qu'outre les  
voiles & les rames qui faisoient mouuoir ton vais-  
seau, il y auoit encore quelqu'un à la poupe qui le  
conduisoit, sans quoy il se fust égaré?

DAMIS. Il est vray.

TIMOCLE'S. Et tu crois que ce grand vaisseau  
de l'Vniuers soit sans conducteur, lors que le  
moindre petit nauire ne se peut passer de Pilote?

DAMIS. Je te veux conuaincre toy-mesme,  
par ton exemple. Dy-moy, protecteur des Dieux;

As-tu veu vn Pilote, qui ne donne ordre que son  
vaisseau aille bien? Mais ton Pilote de l'Vniuers

*L'ordre  
des hom-  
mes n'est  
pas celui  
de Dieu.*

laisse tout aller à l'abandon. Il se sert pour la con-  
duite de son nauire, de gens qui n'y entendent

rien. Tel commande qui doit obeir; & les plus  
sots sont souvent les maistres. Considere ces

Grands hommes, qui estoient capables, s'il faut  
ainsi dire, de conduire tous seuls la Barque; &

bien loin d'y auoir quelque part, ils n'auoient  
pas seulement place au fonds du Nauire, tandis

que des meschans ou des furieux estoient au gou-  
uernail. Il ne faut donc pas s'étonner qu'un vais-

*Il ne fait  
pas nau-  
frage,*

seau si mal conduit, fasse souvent des naufrages.  
S'il y auoit vn sage Pilote, il donneroit les em-  
plois tousiours aux plus dignes, & ocuperoit cha-

can à ce dont il est capable, châtieroit les mé- *mais ceux*  
chans, récompenserait les bons, & rendroit l'Uni- *qui le con-*  
uers florissant. Si tu m'en crois donc, tu prendras *duisent.*  
vne autre comparaison ; car celle-cy cloche.

MOMVS. Voilà nostre ennemy qui triomphe,  
& qui vogue à pleines voiles.

IUPITER. Il est vray, Momus ; car nostre  
Auocat n'est qu'une beste, & ne dit rien que de  
commun & de triual.

DAMIS. Si tu n'as autre chose à dire, nous  
n'avons qu'à nous retirer.

TIMOCLES. Qui quitte la partie la perd, il faut  
donc que tu confesses que tu-és vaincu.

DAMIS. Tout ce que tu voudras, pourueu que  
tu ne m'importunes plus.

TIMOCLES. Tu es, fils de putain, qui as égor-  
gé ton frere, & couché avec ta sœur, sans parler  
de tes autres abominations. Mais tu ne m'échape-  
ras pas, si tu échapes à la vengeance Diuine ; car  
ie t'affommeray tout à cette heure à coups de  
pierres.

IUPITER. Grands Dieux ! l'un s'en va tout  
riant, & l'autre le suit tout furieux ; Que ferons-  
nous en cette extrémité ?

MOMVS. Le plus court, à mon auis, est de ne  
pas faire semblant de rien, & de croire le Poëte,  
qui dit, *Qu'on n'a de mal, que ce qu'on s'en fait.*  
Qu'importe qu'il y en ait de cette opinion, pour-  
ueu que la foule soit de nostre costé ?

IUPITER. Ha ! Mercure, j'aimerois mieux vn  
amy fait de la sorte, qu'un million d'autres.



~~~~~

LE SONGE OV LE COQ.

DIALOGVE

DV SAVETIER MICYLE ET DE SON COQ.

*Sous la Metempsychose de Pythagore, il décrit les
incommoditez des richesses, & les avantages
de la pauvreté.*

MICYLE. **Q**UE le Diable emporte le Coq, qui m'a éveillé comme i'estois dans la plus haute felicité que puisse posseder vn mortel, & qui n'a pas souffert que ie donnasse quelque relasche à ma pauvreté. Mais quelle mouche le piquoit de chanter de si bonne heure ? Car ce profond silence me fait voir qu'il n'est pas encore jour, outre que ie ne sens point ce froid piquant qui annonce sa venue. On diroit qu'il garde la Toison d'Or, ou les Pommes Hesperides, tant il est soigneux & vigilant. Mais il ne le portera pas loin ; car ie luy torderay le cou dès qu'il sera iour, pour récompense de m'avoir éveillé si matin.

LE COQ. Je pensois te faire plaisir, mon maistre, de t'éveiller de bonne heure, pour gagner dequoy subvenir à ta pauvreté ; & si tu m'auois cru, tu aurois déjà remis vn bout à vn soulier, ou refait quelque pantoufle. Mais vne autre fois ie me tairay, puis que cela te déplaist, quand tu devrois mourir de faim. Pren garde seulement qu'en dormant la grasse matinée, tu ne sois heureux qu'en songe, & mal-heureux en éser.

MICYLE. Quel prodige est-ce cy, grands Dieux ? mon Coq parle comme vn homme !

LE COQ. On voit bien que tu n'es pas fort versé dans les liures ; Car tu aurois veu dans Homere le cheual d'Achille, s'arester au milieu du combat pour haranguer, & pour prédire l'aduenir, ce qui est encore plus étrange, sans que ceux qui l'écoutoient priaient Iupiter de détourner ce prodige. Que ferois-tu, si tu auois oüy parler le vaisseau des Argonautes, ou quelque chesne de la forest de Dodone, & veu des peaux de bœuf se trainer, & leur chair mugir à la broche ? On ne doit pas trouuer cela si extraordinaire de moy qui suis le compagnon de Mercure, qui est le Dieu de l'Eloquence, & qui ay coûtume de conuerfer parmy les hommes. Mais si tu me veux promettre de n'en rien dire, ie t'apprendray la cause de cette merueille.

MICYLE. Quand ie le dirois, on ne me voudroit pas croire. Mais n'est-ce point vn songe que cecy, & suis-je bien éveillé ?

LE COQ. Je te diray vne chose bien plus étrange ; c'est que i'ay esté homme autrefois, moy qui suis coq maintenant.

MICYLE. L'ay bien oüy dire que Mars auoit vn beau garçon qui luy seruoit de confident en ses amours ; & qu'estant allé coucher avec Vénus, il le laissa à la porte, pour l'éveiller quand le iour viendrait. Mais que ce beau fils s'estant endormy, le Soleil decouvrit tout le mystere, de sorte que Vulcain enuelpa les deux Amans dans ses filets ; dequoy Mars indigné, changea ce ieune homme en coq, qui garde encore la creste de l'armet & les esperons, qu'il auoit lors qu'il fut changé. Et ses descendans

depuis, pour reparer son honneur, annoncent la venue du iour.

LE COQ. J'ay oüy conter cette fable aussi bien que toy; mais ce n'est pas là le sujet de mon changement.

MICYLE. Qu'est-ce donc? J'ay grande enuie de le sçavoir.

LE COQ. As-tu iamais oüy parler de Pythagore?

MICYLE. Qui? ce Philosophe qui défendoit les viandes?

LE COQ. Luy-mesme; qui auoit esté Euphorbe auparavant.

MICYLE. Il est vray qu'on dit que c'étoit vn grand Magicien.

LE COQ. Ne luy dis point d'injures; car c'est moy-mesme.

MICYLE. Dieux! l'étrange métamorphose, d'un Coq en vn Philosophe, ou plustost d'un Philosophe en vn Coq! Mais comment cela s'est-il fait? car il me semble que tu-as deux choses toutes contraires à Pythagore; l'une, de manger des fèves; & l'autre d'estre grand causeur.

LE COQ. Lors que i'estois Pythagore, ie n'en mangeois point; & n'ay iamais eu joint le silence qu'à mes Disciples, & non pas à moy. D'ailleurs, j'ay passé depuis par beaucoup de conditions, qui seroient longues à raconter.

MICYLE. Conte-les moy, ie te prie; car si l'on me donnoit le choix de reprendre mon Songe, quoy qu'il fust tres-agreable, ou d'entendre tes auentures, ie ne say lequel ie prendrois, tant ie trouue de ressemblance entre vn Songe & ton Histoire.

LE COQ. Penfes-tu encore à ton Songe, qui n'estant

nestant qu'un trompeur agréable, ne te pouoit donner qu'une faulſe felicité ?

MICYLE. I'en ay l'eſprit ſi plein, que ie ne m'en puis défaire; & ie crois que i'y ſongeray toute ma vie.

LE COQ. Cela eſt bien contraire à la nature du Songe, qui eſt de ſ'enuoler en vn inſtant; c'eſt pourquoy on luy peint des aiſles. Mais celuy-cy eſt comme demeuré pris à la glu ſur ſes paupieres. Que pouoit-ce eſtre encore, pour te charmer ſi fort que tu ne le puiſſe oublier ?

MICYLE. I'ay plus d'enuie de te le dire, que tu n'en as de l'entendre. Car le ſouuenir ſeul des plaiſirs, donne du plaiſir; mais conte-moy auparavant ton auenture.

LE COQ. Quand tu auras acheué ton Songe. Commence; Que ie voye ſ'il eſt forté par la porte de corne ou d'iuoie.

MICYLE. Non; mais par vne troiſième.

LE COQ. Homere ne fait mention que de deux.

MICYLE. C'eſt vn réueur, qui n'y connoiſſoit rien. Cela eſtoit bon pour les ſiens, qui ſentoient la gueuſerie; encore le pauvre homme ne les voyoit-il qu'à demy: Mais le mien eſt forté par vne porte dorée; car il ne parloit que de richelſſes.

LE COQ. Comme les Songes ſe forment d'ordinaire des penſées qu'on a eues le iour, c'eſt ſans doute que tu ne ſonges à autre choſe; car on met toujours la felicité en ce qu'on n'a point.

MICYLE. Veritablement, i'ay poſſédé en ſonge de grands treſors. Que cet or eſtoit brillant, & qu'il ſe raportoit bien à la deſcription qu'en fait Pindare, quand il dit, Que l'eau eſt veritablement excellente; mais que l'or eſt com-

LE SONGE

me vn feu étincelant qui éclate dans la nuit. Car on diroit qu'il parle du mien. Mais pour ne te faire pas languir dauantage, tu fais que ie ne soupay pas hier au logis.

LE COQ. Il m'en souuient bien; car ie ne mangeay rien de tout le iour que quatre ou cinq fèves que tu me donnas le soir en ariuant, qui est vn assez méchant festin pour vn Athlète comme moy, qui ay fait des merucilles autrefois aux jeux Olympiques.

MICYLE. Ie ne t'eus pas plustost donné à manger, que ie me couchay, parce que i'auois vn peu bû; & en dormant i'eus vn songe qu'on pourroit nommer diuin, & cette nuit-là ambrosienne, comme fait Homère.

LE COQ. Conte-moy ton festin aupara- uant, pour contenter mon apetit; car ie n'ay rien dans le jabot; & tu fais que le souuenir d'un bon repas n'est pas vn petit regale pour vn asamé.

MICYLE. Ie te le diray de bon cœur, puis- que tu le desires. Ie rencontray par hazard le bon-homme Eucrate qui est si riche; & comme ie l'eus salué à mon ordinaire, ie me retirois tout court, pour ne luy point faire de honte, parce que ie n'auois pas mes beaux habits, lors qu'il me dit que ie vinsse souper chez luy, & qu'il celebrait le iour de la naissance de sa fille. Comme ie m'excusois par respect, Non, dit-il, tu tiendras la place d'un de mes amis qui est ma- lade. Alors, ie pris congé de luy, tout joyeux, priant Dieu en mon cœur d'enuoyer à oët ami- la la goutte, si ce n'estoit assez de la fièvre pour l'empêcher de venir. Tout le temps qui se passa depuis, iusqu'au souper, me parut vn siècle, tant

i'auois besoin, il y auoit long-temps, d'une bonne carrelure de ventre. Je me promenois donc deuant l'horloge, en attendant que l'heure sonnast, & n'en vis iamais de plus longue, non pas mesme celles où ie traualle à credit. L'heure venue, ie doublay le pas vers le logis, tournant mon manteau du beau costé, & trouuay plusieurs des conuiez à la porte, & entr'autres le malade, qui s'estoit fait porter en chaise.

LE COQ. Qui estoit-ce?

MICYLE. Ce vieux Pedant à la barbe sale & touffue, qui n'enseigne que des sottises à la jeunesse. Il estoit tout passé & défait, & auoit bien de la peine à tirer vn flegme du creux de son estomach, après auoir bien touffé. Comme il fut entré, le Medecin du logis luy dit qu'il ne deuoit pas venir en cet état & qu'on luy eust enuoyé à souper chez luy; mais il répondit qu'il n'auoit garde de manquer à ce qu'il deuoit à Eucrate, & qu'il fust venu quand il eust eu la mort entre les dents, de peur qu'on ne l'eust imputé à orgueil ou à dédain. Alors ie ne pûs m'empêcher de dire tout bas en grondant, qu'il eust mieux fait de laisser sa fièvre à la maison, sans venir troubler l'alegresse des festins, par sa mauuaise mine; & que s'il auoit à mourir, il valoit mieux que ce fust chez luy. Mais il ne fit pas semblant de m'entendre; & là dessus le maître du logis le vint recevoir; & luy donnant la main par honneur, quoy que ses valets l'aidassent à marcher, il le remercia de la peine qu'il auoit prise. Je médisois déjà ma tetraite, lors qu'Eucrate m'aperceuant, Demeure, dit-il, Micyle, tu ne laisseras pas d'auoir place; car i'enuoyeray mon fils souper avec sa mere, dans l'appartement des femmes. Cette

parole me rendit l'ame, quoy qu'il me fâchast de
prier le fils de la maison de cét honneur. Com-
me tout fut prest, quatre ou cinq grands valets
vinrent prendre nostre Pedant, & le mirent
en sa placé, qu'ils remparent de quantité
d'oreillers de part & d'autre, pour l'empescher de
tomber. On me mit auprès de luy, parce que per-
sonne n'y vouloit estre. Le festin fut magnifique,
& la Musique excellente, entremeslée de boufons
& de bâteleurs, pour faire rire. Enfin ma félicité
eust esté parfaite, sans le voisinage du philosophe,
qui me rompoit la teste des discours de la
Vertu & des impertinences du College; & ie di-
sois en moy-mesme, faisant reflexion là dessus,
qu'il n'y auoit point en ce monde de parfait con-
tentement, ni de roses sans épines. Voilà quel
fut le festin. Pour mon songe, il me sembloit
en dormant qu'Eucrate estoit mort, & qu'il
m'auoit fait son heritier; Qu'il me laissoit vne
source inépuisable d'argent, quantité de meu-
bles, de vaisselle d'or & de piergeries; Que i'étois
seruy par vne foule d'officiers & de valets, qui n'é-
toient que pour moy seul; trainé sur vn char étan-
du tout de mon long, comme si ie n'eusse eu ni
bras ni iambes. En cét état glorieux, où tout le
monde m'adoroit, il me prit enuie de traiter mes
amis, qui furent aussi-tost assemblez, comme il
arriue ordinairement en songe: Mais parmy cette
allegresse, comme on apportoit le dessert, & que ie
beuuois à leur santé dans vne coupe d'or, toute ma
félicité s'en est enuolée par ton cry, & ie suis re-
deuenu aussi gueux que i'estois auparauant. Après
cela, tu trouues étrange que ie me mette en co-
lere contre le perturbateur de mon repos, & le
plus grand ennemy de ma ioye?

LE Coq. Es-tu si fou de croire, que la félicité consiste en ces choses ?

MICYLE. Je ne suis pas seul de cette opinion. Car il me souvient, lors que tu estois Euphorbe, que tu aimois la magnificence, & que tu alois au combat avec des tresses d'or, dont tes cheveux estoient tissus. Je croy que c'est pour cela qu'Homere les compare aux graces ; car ie ne voy rien de si agreable que l'or, dont Iupiter mesme se sert pour gagner les bonnes graces de ses maistresses. En éfet, ce métal ne rend pas seulement l'homme illustre & glorieux, mais luy donne cent vertus qu'il n'a pas ; Témoin mon voisin Simon, qui faisoit le mesme métier que moy, & que ie traitay l'année passée aux Saturnales d'un plat de tripes.

LE Coq. Qui ! ce petit camus, qui nous emporta une écuelle de terre sous son manteau, & qui faisoit serment après qu'il ne l'auoit pas veüe ; mais ie l'auois decouvert, & ie ictray un cry pour t'en auertir ; à quoy tu ne pris pas garde.

MICYLE. C'est luy mesme. Ce galand s'étant enrichy depuis peu, par la mort d'un de ses parens, qui l'a rendu presque aussi riche en éfet, que ie l'ay esté en songe, les Dames sont deuenues amoureuses de luy : cela l'a rendu si glorieux, que l'autre iour que ie le saluois par son nom, il cria qu'il ne s'appelloit pas Simon, mais Simonide ; & que ie ne retranchasse rien de ce mot, si ie ne voulois qu'il me retranchast les oreilles. Il ne faut donc pas trouuer étrange que i'adore ce métal, qui rend beaux & galants ceux qui l'ont. Mais qu'as-tu à rire ?

LE Coq. Je ris de voir que son éclat t'ébloiit comme les autres ; mais ie te veux montrer que

que c'est la source de tous maux, & que les plus riches sont les plus misérables; car j'ay passé par toutes sortes de conditions.

MICYLE. A propos il est temps que tu contes tes aventures, car voilà la mienne acheuée.

LE COQ. Sache premierement que tu es plus heureux que ceux dont tu enuies la fortune.

MICYLE. Je prie les Dieux, pour punition de ta raillerie, qu'ils t'enuoyent ma felicité. Mais conte-moy vn peu comme d'Euphorbe tu deuis Pythagore, & en suite coq, après plusieurs reuolutions: Car il n'est pas qu'il ne te soit arriué beaucoup de choses mémorables, en tant de metempsychoses.

LE COQ. Il seroit trop long de reprendre dès le temps que nos ames descenduës d'Apoillon, prirent vn corps pour punition de quelque crime; il n'est permis ni à moy de reueler ces mysteres, ni à toy de les entendre; mais depuis que ie fus Euphorbe.

MICYLE. Dy-moy auparauant, si i'estois quelque chose auant que d'estre Micyle.

LE COQ. Tu estois vne de ces fourmis des Indes qui tirent l'or.

MICYLE. Misérable que ie suis, que ie n'en ay gardé quelque peu pour m'ayder dans ma necessité! Mais que deviendray-ie après cecy? car si quelque bonne fortune, m'atendoit, ie serois homme à me pendre tout à cette heure à ta perche, tant il m'ennuye d'estre Sautetier.

LE COQ. On ne peut sauoir l'auenir. Mais pour commencer mon histoire, estant Euphorbe, ie fus tué au siège de Troye, & deuis en suite Pythagore, après estre demeuré long-temps sans corps, iusqu'à ce qu'il plut à mon pere de m'en faire vn.

MICYLE. Fus-tu tout ce temps-là sans boire ni manger ?

LE COQ. Qui en doute , puis-que ie n'auois point de corps ?

MICYLE. La guerre de Troye se passa-t-elle comme Homere la décrit ?

LE COQ. Comment l'auroit-il su , puis-qu'il étoit alors Dromadaire dans la Bactriane ? Sache qu'Ajax ne fut iamais si grand qu'il le fait , ni Helene si belle ; car il m'en souuient. C'estoit vn grand cou de gruë , ou si tu veux de Cygne , puis-que son pere en estoit vn ; & par la meisme raison elle estoit assez blanche , mais presque aussi vieille qu'Hécube ; car Thésée qui la raut , estoit durant la premiere guerre de Troye, long-temps auparavant qu'Agamemnon fût au monde. Lors
qu'Hec-
cule la
prit

MICYLE. Et Achille estoit-il aussi vaillant qu'il le publie ?

LE COQ. Je ne t'en saurois rien dire ; car ie n'eus iamais affaire à luy , & ne say ce qui se passoit dans le camp des Grecs , où ie n'estois pas ; mais son compagnon Patrocle ne me donna pas beaucoup de peine à défaire.

MICYLE. Ni toy à Ménélaus. Mais c'est assez de ces choses. Dy maintenant ce que tu fis , estant Pythagore.

LE COQ. J'alay trouuer les sages d'Egypte , pour apprendre leurs mysteres , apres auoir esté instruit dans les Sciences humaines ; & au retour ie me fist tellement admirer des Grecs qui demeurent en Italie, qu'ils me prirent pour vn Dieu.

MICYLE. Je say comme tu leur fis acroire que tu estois ressuscité , & que tu auois vne cuisse d'or. Mais dy-moy , quelle fantaisie te prit de défendre les viandes & les féues ?

MICYLE. Mais il ne faut rien celer à son amy, pour ne point dire à son maistre ; car ie n'ay garde maintenant de prendre ce titre.

LE COQ. C'estoit par caprice, pour me faire admirer.

MICYLE. Mais que deuins-tu, apres auoir esté Pythagore ?

LE COQ. Aspasie, cette fameuse Courtisane de Milet.

MICYLE. Ha ! maistre coq, ie ne croyois pas que tu eusses iamais esté poule. Comment ! Pythagore a tendu des pieges à la ieunesse ! Pythagore s'est taidé & ajusté pour plaire aux hommes ! Pythagore a eu des enfans de Periclés ?

LE COQ. Tu ne me peux dire d'injures, qui ne retombent sur Ceneé & Tirésie, qui de femmes ont esté changez en hommes.

MICYLE. Mais dy-moy ; quelle est la condition la plus heureuse, celle de l'homme, ou celle de la femme ?

LE COQ. Tu sauras vn iour ce qui en est, car il n'est pas que tu ne deuennes femme plusieurs fois dans cette grande reuolution de siècles.

Il Pa en pliqué en un autre Dialogue MICYLE. Tu crois peut-estre que tous les hommes sont aussi voluptueux que les Samiens & les Milésiens. Car on dit qu'en ta ieunesse, tu seruois de femme au Tyran de Samos, à cause que tu estois beau garçon. Mais que deuins-tu apres auoir esté Aspasie ?

LE COQ. Le Philosophe Cynique Cratés.

MICYLE. Dieux ! la plaisante metamorphose, d'une Courtisane en Cynique.

LE COQ. Apres, ie fus Roy, puis mendiant, en suite Satrape, cheual, geay, grenouille, &

LE COQ. l'ay honte de te le dire.

enfin coq, après diuerses metamorphoses. Et ie ne l'ay pas esté vne seule fois, mais plusieurs; car i'ayme cette condition. Mais tu me fais rire de te plaindre de ta pauvreté. Car comme i'ay passé par les grandeurs & les richesses, ie say ce qu'en vaut l'aune.

MICYLE. Doncques, Euphorbe, Pytagore, Cratés, Aspasie, car ie ne say comment te nommer.

LE COQ. Il n'importe. Mais tu feras mieux de m'appeller Coq, puis-que ie le suis maintenant, quand ce ne seroit que pour faire voir que tu ne méprises pas ma condition.

MICYLE. Dy-moy donc, illustre Coq, puis-que tu as passé par toute sorte de conditions, quelle est la meilleure; celle des pauvres, ou celle des riches?

LE COQ. Considere, Micyle, les auantages de la pauvreté. Les bruits de la guerre ne t'éfrayent point, parce que tu n'as rien à perdre; & quand on dit que les ennemis approchent, tu n'es point en peine de transporter tes meubles, ni de cacher ton argent. Mais au premier son de trompette, tu trousses bagage, & te sauues où il te plaist, si tu n'aimes mieux demeurer, parce que tu es en seureté par tout; Au lieu que les riches voyent de dessus les murailles désoler leurs champs, vendanger leur vignes, brûler leurs maisons, sacager leur bien. En quel état penses-tu qu'ils soient alors? & ne crois-tu pas que chacune de ces choses leur donne du poignard dans le cœur? D'ailleurs, s'il faut leuer de l'argent pour faire la guerre, c'est à eux qu'on s'adresse, & non pas à toy. Si la ville est prise, ce n'est pas toy qu'on tourmente; car on sait bien que tu n'as point

d'argent ; mais on gese les riches , pour décon-
urrir leurs trefors. S'il faut marcher contre l'enne-
my , on ne te met pas aux premiers rangs , où est
le danger ; car tu n'es pas digne de cét honneur ,
mais à la queue , où tu te peux sauuer , si l'on a du
pire , n'estant point aresté par la pesanteur de tes
armes , ni par l'honneur , qui est vn fardeau en-
core plus pesant , & si l'on a du bon , on te traite
magnifiquement après la victoire. Dans la paix
aussi , l'on te cajole , & l'on te fait des largesses ,
pour monter aux dignitez. On te donne des spe-
ctacles , & on te construit des Bains & autres édi-
fices publics , pour la necessité ou pour le plaisir.
A joute à cela que les Riches sont exposez à mille
calomnies , à cause de leurs richesses. Vous leur
faites rendre compte de leur administration ,
quand vous voulez , & vous confisquez leur bien ,
si la fantaisie vous en prend. Quelquefois , non
contens de crier contr'eux dans les assemblées ,
vous les poursuivez à coups de pierres , ou vous les
jettez dans la riuere. Mais pour toy , tu n'apre-
hendes ni les aculations , ni les émotions populai-
res , ni les menaces d'un Tyran , & tu ne trem-
bles point quand on crie au feu ou aux voleurs
dans ton voisinage. Tu n'es point trauaillé de
mille fâcheux soucis. Tu ne crains point la nuit
que l'on te dérobe. Tu n'es point en peine de faire
rendre compte à des valets malicieux ou négli-
geins , ni de te faire payer de ceux qui te doiuent ,
ou de solliciter vn procès , pour dépendre du capri-
ce d'un Iuge ou d'un Auocat. Enfin , pour le fai-
re court , les richesses , par ie ne say quelle fatalité ,
ne nous sauroient faire tant de bien , qu'elles
nous font de mal. Car on est tourmenté , & de
l'aquisition , & de la conseruation , & du chagrin

de la dépense: Au lieu que si tu as gagné cinq sols, tu les vas boire au cabaret avec tes camarades, où vous parlez indifféremment de tout, sans craindre qu'on vous iette le chat aux iambes. Si tu es malade, ce qui arrive rarement, parce que tu ne fais point d'excès, ni n'as de soucy qui te ronge, ton mal qui n'est point enraciné ni entretenu par les Medecins, s'en va aisément: mais les riches sont tourmentez par les maux & par les remedes, & sujets à vne infinité de maladies, dont tu ne connois pas seulement le nom. Enfin, si ie t'auois fait vne liste de tout ce qu'ils souffrent, ie t'épouuanterois du nombre, sans parler de la mort, dont ils sont en apprehension perpetuelle, & qu'ils considerent comme vn suplice, au lieu que tu la regardes comme vn azile. En vn mot, ceux qui volent trop haut, courent fortune de se précipiter comme des Icares, au lieu que ceux qui rasent la terre, sont hors de danger.

MICYLE. Ils sont sages.

L E C O Q. Veux-tu que ie te conte les diuers naufrages des Grands? Voy Crésus sur vn échafaut, en oprobre à ceux qui l'ont adoré. Voy Denis le Tyran, qui tient vn foyet au lieu d'un sceptre, & de Roy de Syracuse est devenu maistre d'Escole à Corinthe. Voy...

MICYLE. Arreste. Dy-moy vn peu quelle est la felicité des Rois: car ie suis bien-aisé de l'aprendre.

L E C O Q. Elle est assaisonnée de beaucoup de maux, Micyle, & peu s'en faut, que ie ne te die des injures, de m'en auoir ramené le souuenir. J'ay esté Roy d'un grand pais, riche & florissant. J'ay eu tout l'apareil de la Royauté, meubles, suite, équipage, tresors, gardes, flotes, armées. J'étois respecté & adoré, comme vn Dieu. Lors

que ie sortois en public, on se pressoit pour me voir, on me suiuit en foule par les rues, on courroit deuant, pour me voir passer, on montoit sur le toict des maisons, pour mieux contempler toute ma magnificence. Mais en cét état, i'auois pitié de moy & de ceux qui m'adoroient, & me comparois à ces statues superbes d'art & de matiere, qui sont aussi sales au dedans, qu'éclatantes au dehors, & pour vn Dieu ou vn Heros qu'elles representent, n'enferment que des souris ou des mouches.

MICYLE. Mais tu n'as pas encore dit leur défaut, car la pompe & la majesté n'est que le dehors de la statue.

LE COQ. Que te diray-ie de leur crainte, de leurs soupçons, de leurs défiances, de leurs ennemis couverts ou cachez, des embusches qu'on leur dresse, de la haine des vns, du dégoût des autres, de l'enuie de tous? Ne pouuoir dormir, estre effrayé de mauvais songes, tourmenté de soucis cuisans, agité de vaines ou de ridicules esperances, mais tousiours criminelles, importuné de plaintes, de demandes, d'expeditions, de iugemens, de traitez, accablé de conseils & d'alliances; embarrassé de mille fâcheuses intrigues. L'un a en teste son fils, qui est indigne de luy succeder: l'autre son frere, qui leue secretement des troupes, & qui fait sous main des creatures: On aprehende également les méchans & les gens de bien, estant ialoux de la reputation des vns, & en peine de la malice des autres. Ajoûtez à cela le dépit d'une maistresse, qui ne nous aime point, ou en aime vn autre: la ialousie d'un fauory qu'on a trop élevé: la crainte d'une sédition du peuple, ou d'une conjuration.

des Grans ; les exemples funestes des Princes détrônés, assassinés, empoisonnés, & autres histoires tragiques, qui retentissent sur les theatres.

MICYLE. N'en dy pas davantage, car cela me fait horreur ; & j'aime mieux encore demeurer comme je suis, que d'estre empoisonné dans vne coupe d'or en vn festin, puis-que toutes les réjouissances des Grans leur sont funestes. Je ne cours fortune en travaillant de mon métier, que de me couper de mon tranchet ; au lieu que la vie de ces gens - là est pleine de continuelles inquietudes. D'ailleurs, ce ne sont souvent que des Comédiens, qui sous vn manteau royal cachent vne ame de faquin, & qui font paroistre la petitesse de leur pié dans la grandeur de leur cothurne. Tu vois que j'ay déjà appris à faire des comparaisons à ton exemple. Mais passons maintenant aux animaux ; Que te semble de leur condition ?

LE COQ. Cela seroit long à conter, & n'est pas de nostre sujet. Je te diray seulement qu'elle est plus tranquille que la nostre, parce qu'elle est renfermée dans les bornes de la Nature, & qu'elle n'est point troublée de tant de maux, ni de tant de crimes. On ne voit point parmy eux de flatteurs, d'usuriers, ni de maltotiers, comme parmy nous, & autre telle racaille.

MICYLE. Il est vray. Mais pour ne t'en point mentir, ie ne me puis encore défaire de la passion que j'auois pour les richesses, que j'ay sucée avec le lait. Car l'exemple de mon voisin me touche, & mon songe me reuiet tousiours dans l'esprit.

LE COQ. Je te veux guerir de cette maladie, tout à cette heure, & tandis qu'il est encore nuit, te mener chez quelqu'un de ces riches, pour voir quelle est leur felicité.

MICYLE. Et comment feras-tu pour entrer ?
faudra-t-il percer la paroy ?

LE COQ. Non. Car des deux grandes plumes
que j'ay à la queue, la droite rend invifible & ou-
vre toutes les portes fermées, qui est vne grace que
j'ay reçue de Mercure, à qui ie fuis consacré.

MICYLE. Si ce que tu dis est veritable, ie vay
transporter chez moy dès auourd'huy toutes les
richesses de mon voisin, & le reduire à faire le mé-
tier qu'il faisoit auparavant.

LE COQ. Cela ne se peut ; car Mercure m'a
obligé de découvrir ceux qui abuseront de ce se-
cret.

MICYLE. Il n'est pas croyable que le Dieu des
larrons te veuille contraindre à révéler ceux qui
dérobent ; mais ne laissons pas d'aller, ie m'en em-
pêcheray si ie puis.

LE COQ. Arrache donc cette plume de ma queue.
Quoy ! tu les arraches toutes deux ?

MICYLE. C'est afin d'estre plus assuré, outre que
cela ne serapas si difforme.

LE COQ. Chez qui irons-nous premierement ? se-
ra-ce chez cet homme qui ne trouve pas son nom
assez beau depuis qu'il est devenu riche ?

MICYLE. Oüy, Nous voilà à la porte ; Que faut-il
faire ?

LE COQ. Mettre le bout de la plume dans la fer-
meture, & elle s'ouvrira.

MICYLE. La voilà ouverte. Le beau secret ! la clef
n'en eût pas fait davantage.

LE COQ. Marche le premier ; le vois-tu qui
veille, tandis que tout le monde dort ?

MICYLE. Je le vois à la clarté d'une lampe fort
obscure, qui est tout pâle & défait. Il faut que quel-
que soucy le ronge ; car ie n'ay point oüy dire qu'il
fût malade.

LE COQ. Escoutons ce qu'il murmure entre les dents, nous en apprendrons peut-estre la cause.

SIMON. Voilà soixante & dix talens que ie viens de cacher dans terre, sous mon liect. On ne me les dérobera pas, comme ceux que i'auois mis dans mon écurie, sous la mangeoire. Il faut que ce soit ce maraut de palfrenier qui ait fait le coup; car on dit qu'il se traite bien, & qu'il a acheté vn colier d'or à sa femme. Pour ma vaisselle d'argent, ie crains bien qu'on ne l'emporte, car i'en ay quantité; & la muraille de la dépense n'est pas à mon aise, assez forte; Il vaut mieux que ie passe le reste de la nuit sans dormir, & ie la feray refaire demain. Car i'ay beaucoup d'ennemis & d'enuieux, & principalement ce coquin de Sautier, qui est jaloux de ma fortune, à cause que i'ay esté de mesme métier que luy.

MICYLE. Oûi, infame! Mais ie ne vole pas les plats comme toy, pour iurer apres que ie ne les ay pas pris.

LE COQ. Tay-toy, que tu ne nous découures.

SIMON. Il n'y a point de danger que ie cherche par tout, & que ie fasse le tour du logis, de peur qu'il n'y ait quelqu'un de caché qui me vienne égorger; car mes valets n'ont pas soin de tenir la porte fermée. Mais i'entends du bruit. Qui va là? Je le tiens. Non, c'est vn pilier de la galerie. Je tremble, & suis tout tranfi; il me semble tousiours de voir quelqu'un. Il faut recompter mon argent, ie pourrois bien m'estre abusé. Toutefois i'entens du bruit. Quelqu'un passe dans la cour. Il vaut mieux prendre les armes, de peur d'estre surpris.

LE COQ. Voilà, Micyle, la felicité de ton voisin, à laquelle tu portois enuie; Passons chez Eucrate, tandis qu'il est encore nuit.

III LE SONGE OV LE COQ.

MICYLE. Dieux, la miserable vie! Ainsi puissent
viure mes ennemis. Mais avant que de partir, ie te
prie que ie luy donne vn coup de poin.

SIMON. Aux voleurs, on m'a frappé.

LE COQ. Laissons-le crier, & pâlir, comme son
argent.

MICYLE. Voilà la porte d'Eucrate, entr'ouuerte.
Quelque valet y fait la débauche, ou il y a quelque
rendez-vous amoureux.

LE COQ. Le vois-tu qui calcule ses interêts avec
ses doigts crochus, sans songer à la mort, qui le
doit bien-tost changer en fourmy ou en corbeau,
qui est le destin d'un usurier comme luy.

MICYLE. Ah Dieux! ie possédois tantost toutes
ces richesses en songe.

LE COQ. Tu ne peux t'empêcher de les admi-
rer quoy que tu en voyes les défauts! Mais la plai-
sante rencontre: Vois-tu sa femme couchée avec
son cuisinier, & sa fille d'un autre costé entre les
bras d'un galant? C'est pour cela que la porte estoit
entr'ouuerte. Quel créue-cœur ce luy sera, quand
il viendra à le saoir! Hé bien! voudrois-tu être
riche à ce prix-là?

MICYLE. Non, j'aimerois mieux mourir que de
souffrir ces infamies. Fy des richesses, ie leur dis de-
ormais Adieu.

LE COQ. Sortons, voilà le iour qui point. Vne au-
tre fois tu verras le reste.

ICAROMENIPE.

DIALOGVE

DE MENIPE ET DE SON AMY.

*Ce Dialogue a quelque chose du CONTEMPLATEUR
 & de LA NECROMANCIE, & taxe l'incertitude
 des Philosophes, & leurs vaines & curieuses re-
 cherches; Mais il se moque en passant, des Dieux &
 de la vanité des hommes.*

MENIPE. **D**EPUIS la terre iusqu'à la Lune, il y a trois mille stades; d'où ius-
 qu'au globe du Soleil, on compte cinq cens para-
 sanges; & de-là au ciel Empyrée, il y peut auoir
 vne bonne iournée d'Aigle.

L'AMY. Qu'est-ce que tu murmures entre tes
 dents, de Lune, de Soleil, de stades, & de para-
 sanges?

MENIPE. C'est que ie fais le calcul de mon voya-
 ge, pour voir combien i'ay mis à le faire.

L'AMY. Pensez que c'est quelque navigation
 lointaine, où tu reglois ton cours par celuy du
 Ciel & des Astres, comme les Pilotes de Phenicie.

MENIPE. Nulement; c'est dans le Ciel que i'ay
 voyagé.

L'AMY. Il faut que ton songe ait duré long-
 temps, pour auoir couru tant de stades & de para-
 sanges.

MENIPE. Ce n'est pas vn songe, mais vne
 verité.

L'AMY. Quoy! tu ariues tout fraîchement du
 Ciel!

MENIPE. Oüi, où i'ay apris des choses incroyables; & c'est ce qui fait partie de ma felicité, qu'elles soient si grandes, qu'on ait de la peine à les croire.

L'AMY. Il faut baïſſer la teſte, ſans s'enquerir de choſes ſi hautes, & fermer les yeux deuant vne ſi grande lumiere. Mais dy-moy, où as-tu pû trouuer vne échelle aſſez grande, pour monter là haut? Car tu n'a pas eſté enleué dans le Ciel pour ta beauté, comme Ganymede.

MENIPE. Je n'auois pas beſoin d'échelle; ayant des ailes aſſez fortes pour me guinder iuſques-là.

L'AMY. Mais n'as-tu point craint de tomber, comme fit Icare, & de rendre quelque mer fameuſe par ta chute?

MENIPE. Non; car ie n'auois par des ailes de cire, comme luy.

L'AMY. Où en as-tu pû recouurer d'autres? car à force de l'aſſurer, tu commences à me le faire croire.

MENIPE. Vn chasseur m'en a fait preſent de deux, l'vne de Vautour, & l'autre d'Aigle, que i'ay accomodées ſur mon corps fort proprement. I'ay commencé à voler d'abord terre à terre, puis prenant mon vol plus haut & plus loin, ie me ſuis guindé dans le Ciel à l'ayde d'un grand vent.

L'AMY. Il faut que tu ſois bien hardy & bien curieux, d'auoir tenté vne entrepriſe ſi difficile.

MENIPE. Je t'en diray la raiſon. Apres auoir reconnu la foibleſſe & l'inconſtance des choſes humaines, ie commençay à mépriſer les grandeurs, les richesses, & les voluptez; & à m'a-

donner à la contemplation , & à la recherche de la verité ; en quoy consiste le souverain bien. Je consideray d'abord le Ciel , & les Astres, qui semblent semer par l'air à l'aventure ; le Soleil qui brille de tant de lumiere ; la Lune si diuerse en ses changemens ; les foudres , les éclairs , & les tonnerres, qui font tant d'horreur ou tant de bruit , la gresle, la neige & les vens , d'une origine si admirable & si inconnue ; & le reste des merueilles de la Nature , où il y a tant à apprendre. Mais comme la raison de ces choses est obscure & incertaine , & qu'on ne peut deviner quel est l'Auteur de cet Vniuers, ni comment il a esté fait , & s'il a eu un commencement ; Je trouay à propos de consulter les Philosophes , qui ont employé toute leur vie à le rechercher , & m'adressay à ceux dont la doctrine est la plus haute , & la vertu la plus austere. Ils s'offrirent de me l'enseigner pour une grande somme d'argent , dont ie donnay la moitié comptant , & promis de payer l'autre à la fin. Mais ie ne say comment ils me jetterent dans une plus grande incertitude , & ne m'apprirent que des termes barbares & inconnus. Et ce qui est de plus étrange ; c'est qu'estant d'avis si contraire chacun assure pourtant qu'il a trouué la verité , comme si elle s'estoit reuclée à luy.

L'AMY. C'est une chose étrange , que des gens si sages & si sauans, ne se puissent acorder en des matieres si importantes !

MENIPE. Tu rirois trop de voir ensemble tant d'orgueil & tant d'ignorance. Car quoy qu'ils ne soient pas plus habiles que les autres , & que la plupart radorent mesme de vieillesse , ils croient pénétrer dans le Ciel avec leurs mauvais yeux , & mesurent le Soleil & les Astres,

comme ils feroient leur cour ou leur larcin. Ils te diront hardiment la distance qu'il y a d'une étoile à l'autre, la hauteur du Ciel, la profondeur de la Mer, & la rondeur de la Terre, quoy qu'ils ne sachent pas le chemin qu'il y a d'Athenes à Mégare. Ils forment des cercles, & des triangles sur des quarrés, & décriuent plusieurs Sphères là haut, comme s'ils y auoient esté. S'ils parloient encore de ces choses problématiquement, & sans vouloir rien affirmer; mais à peine que les vns ne iurent que le Soleil est vn fer chaud; les autres que la Lune est habitée, & que les étoiles se nourrissent des vapeurs de la terre & de la mer, que le Soleil atire en haut par la force de sa chaleur. Pour leur contrariété, elle est toute manifeste. Car les vns disent que le monde est éternel, les autres qu'il doit finir, & décriuent sa fin comme son commencement. Mais je m'étonne que faisant vn Dieu pere de l'Vniuers, ils ne disent pas qui est le sien, & où il estoit auparavant; car il n'y a rien hors de-là?

*Voyez
les Re-
marques.*

L'AMY. Tu contes-là d'étranges choses de leur impudence & de leur curiosité.

MENIPE. Si tu sauois ce qu'ils disent des idées & des choses incorporelles; de la forme & de la matière; du vuide & de l'infiny; de la fin & des principes; tu en serois tout étonné. Car les vns font l'Vniuers finy, les autres non; les vns en comptent plusieurs, les autres n'en admettent qu'un; Il y en a qui veulent que le principe de tout soit la discorde, comme s'ils estoient ennemis de la paix. Pour les Dieux, combien y a-t-il de diuersité? L'un dit que la diuinité est vn nombre; l'autre iure par le chien, l'oye, & le platane; ceux-cy posent plusieurs Dieux de diuers pouuoir; ceux-là n'en font

*Les Ele-
mens qui
se font
perpe-
tuelle-
ment la
guerre.*

qu'un, tant la disette en est grande. Les vns veulent que la divinité soit incorporelle, les autres non. Ceux-cy, qu'elle se mêle des choses du monde; ceux-là, qu'elle ne fasse rien du tout, comme ces personnages de Comedie, qu'on ne produit que pour la montre, ou ces vieillars, qui donnent leur bien à leurs enfans, pour ne se plus mêler de rien. Quelques-vns n'en veulent point croire, & donnent tout au hazard. Cependant, cette contrariété me mettoit en extrême peine. Car ie n'auois pas la hardiesse de contredire à des gens qui sont tant les venerables; & d'autre costé ie ne me pouuois résoudre à croire pour certain, ce qui estoit si fort contesté. Dans cette irresolution, desesperant de trouuer icy bas ce que ie cherchois, ie voulus aller m'en enquerir dans le Ciel, & y montay par l'inuention que i'ay dite. Ie fus ébloüi d'abord par la grandeur de la lumiere; mais comme ie fus près du globe de la Lune, sentant vne de mes ailes s'affoiblir, ie m'y alay reposer, & contemplay de là toute la terre, iettant les yeux tantost d'un costé, tantost d'un autre, comme le Iupiter d'Homere.

L'AMY. Conte-moy vn peu ce que tu y as remarqué, afin que ie ne perde aucune particularité de ton voyage. Car il ne se peut faire que tu n'ayes aperçu plusieurs belles choses, qui sont dignes d'estre sçûes.

MENIPE. Tu as raison; mais il faut que ie te die premierement que la terre paroist beaucoup plus petite de là haut, que le globe de la Lune, & que i'eusse eu de la peine à la reconnoistre, sans la tour du Phare & le Colosse de Rhodes. Il est vray que l'Océan iette quelque clarté aux rayons du Soleil, qui me la fit discernet peu à peu; & ie contem-

play en suite le particulier de la vie des hommes.

L'AMY. Cela se contredit, Que tu ne l'ayes pû remarquer d'abord à cause de la petitesse, & que tu ayes obserué en suite iusqu'aux moindres particularitez.

MENIPE. C'est que tu n'entens pas le reste. Comme i'estois en peine sur ce suier, Empedocle m'aparut; noir comme vn charbonnier, à cause des flâmes du mont Etna. Je me retiray d'abord, croyant que ce fust vn fantôme, ou quelque démon du globe de la Lune; mais il me rassura en se nommant, & me conta comme la fumée qui sortoit de cette montagne brûlante; l'auoit porté iusques-là, où il habitoit maintenant, & voltigeoit çà & là, se nourrissant de rosée. Qu'il voyoit bien la peine où i'estois, & qu'il m'en vouloit tirer; Qu'en remuant l'aile de l'Aigle, qui est le plus clairvoyant de tous les oiseaux, ie verrois clairement de ce costé-là, pourueu que ie ne remuasse point l'autre: Et que ie ne deuois pas le trouuer étrange, veu que les artisans, pour mieux voir, auoient acoustumé de fermer vn œil. Apres auoir dit cela, il s'éuanoïit, mais ie luy promis de luy faire à mon retour des éfusions sous la cheminée, & de l'inuoquer par trois fois à la nouvelle Lune, dequoy il me remercia, & me répondit en bon Philosophe, Qu'il ne l'auoit pas fait pour la recompense, mais par le seul amour de la vertu. Je n'eus donc pas remué plustost l'aile droite, qui estoit celle de l'Aigle, qu'elle ietta vne grande lumière, à la lueur de laquelle ie vis tout ce qui se passoit fort distinctement. Car i'aperceue le Roy Ptolomée couché avec sa sœur: Antigonus avec sa belle-fille: Antiochus fils de Se-

leucus, qui faisoit signe des yeux à sa belle-me-^{Stratie-}
 re. D'autre costé ie vis Attalus empoisonné ^{nice.}
 par son fils, & celuy de Lyfimacus, qui dresseoit
 des embûches à son pere. Alexandre tyran de Phé-
 res tué par sa femme, Arsacés égorgeant la sien-
 ne, puis massacré par Arbacés l'un de ses Eunu-^{Spartia-}
 ques. Vn autre chez les Medes auoit la teste cas-^{nus.}
 sée d'une coupe d'or en vn festin, & estoit traî-
 né par les piez hors de la sale. Voilà ce qui se pas-
 soit chez les Rois, pour ne point dire leurs moins
 dres crimes. Les particuliers faisoient comme la
 farce de cette Tragedie. Car on voyoit Hermo-
 dore l'Epicurien qui se pariueroit pour de l'argent,
 Agathoclés le Stoicien, qui plaidoit ses écoliers
 pour estre payé de sa doctrine; Herophile le Cyni-
 que, entre les bras d'une Courtisane, l'Orateur
 Clinias pillant le Temple d'Esculape. Vn autre
 perçoit le mur de son voisin, ou couchoit avec sa
 voisine, & mille autres galanteries d'une diuersité
 tres-agreable.

L'AMY. Tu me ferois plaisir de m'en conter le
 détail.

MENIPE. Il seroit difficile de tout conter,
 puis - qu'il est mesme difficile de tout voir. Car
 on peut dire que c'est comme dans le Bouclier
 d'Achille, où il y a en vn endroit des festins &
 des réjouissances, & en l'autre des procès & des
 funerailles. Icy les Gètes font la guerre, là les
 Scythes vont en chariot. D'un costé les Egyp-
 tiens labourent, les Phéniciens trafiquent, les
 Ciliciens dérobent; De l'autre, les Atheniens
 haranguent, les Lacedemoniens se donnent la ^{Ils souet-}
 discipline; enfin, c'est comme vn mélange & ^{rosent}
 vn concert de plusieurs voix discordantes, qui ^{leurs en-}
 sont vn assez plaisant chariuary. Car ils ne sont ^{sans de-}
 uant

*Par
l'autel de
Diane,
pour les
accoustu-
mer à la
douleur.*

pas seulement differens d'habits & de visage, mais de mœurs & de religion, iusqu'à ce que la mort vienne, qui les rende tous semblables. Mais les plus ridicules, à mon auis, sont ceux qui se barent pour vne vigne ou pour vn champ, & qui pensent estre grands Seigneurs, pour posseder mille arpens de terre dans l'Acarnanie. Car la Grece ne paroist pas plus grande de là haut, qu'elle est dans la carte, & le plus riche ne possède pas vn atome d'Epicure. De-là iettant la veüe sur le Peloponese, ie riois de voir combien d'Argiens & de Lacedemoniens estoient morts en vn iour de bataille, pour vne chose qui ne paroist pas plus large qu'une lentille d'Egypte. Que diray-je plus? le mont Pangée avec toutes les mines, n'estoit pas si grand qu'un grain de mil? Que les riches après cela, aillent vanter leurs trefors, qui n'en sont qu'une petite partie.

L'AMY. O la plaisante chose, Menipe, & que ie renue vn si agreable spectacle! Mais les villes, comment te paroissent-elles?

MENIPE. Comme des fourmillieres, où l'on voit des fourmis occupées, les vnes à porter vn grain de bled, les autres vn morceau de coëse de fève, celles-cy vne ordure, ces autres leur compagnon qui est mort. Ie croy mesme, comme ils composent vne petite Republique, qu'il y a parmy eux des Auo-cats, des Medecins, & des Philosophes. Que si cét exemple te semble trop bas, Considere que les Myrmidons, qui est vne nation tres-belliqueuse, sont venus de fourmis. Après auoir bien considéré toutes ces choses, ie volay vers le plus haut plancher des Cieux, pour parler avec les Poëtes, mais ie n'auois pas fait vn stade, que la Lune me rapella d'une voix claire & féminine, & me pria de

de représenter à Iupiter l'impertinente curiosité des Philosophes, qui veulent saoir tout ce qu'elle a dans le ventre, & rendre raison de ses diuers changemens. L'un dit qu'elle est habitée comme la terre; l'autre, qu'elle est suspendue en l'air, comme un miroir. Celuy-cy, que toute sa lumiere est empruntée du Soleil; Cét autre, que non, comme s'ils auoient enuie de les mettre mal ensemble; quoy qu'elle se teut; disoit-elle, de leurs débauches; par respect, & qu'elle se couurit quelquefois la nuit d'un voile, pour ne les point voir. S'ils ne cessoient donc de contrôler les actions, qu'elle seroit contrainte de déloger, & d'aler habiter en un autre endroit. Mais qu'elle prioit Iupiter, pour la venger, de confondre leur doctrine, & de foudroyer ces mécréans, qui ne la peuuent laisser en repos, & ne cessent de prendre sa mesure, comme s'ils luy vouloient faire un habit. Je luy promis de faire ses remontrances, & continuay mon chemin; tant qu'elle commença à me paroistre fort petite, & à me dérober la veüe de la terre. Laisant donc le Soleil à main droite, & volant à trauers les estoilles, j'arriuy le troisieme iour au ciel Emphyrée, où ie pensois d'abord entrer sans rien dire, & passer pour Ganymede, porté sur l'aile d'un Aigle; mais ie craignis que celle de Vautour me fist reconnoistre, & trouuay plus à propos de fraper à la porte. Mercure ayant appris qui i'estois, me fit entrer tout tremblant, après l'auoir esté dire à Iupiter. Les Dieux estoient assemblez dans vne grande sale, fort surpris de ma venue; craignant que les hommes ne vinsent à la fin à decouurir le chemin du Ciel, comme on trouue tous les iours quelque nouvelle inuention. Alors Iupiter me regardant de trauers

me dit brusquement: *D'où es-tu ? Qui es-tu ? D'où viens-tu ? Où vas-tu ?* Mais cela m'étonna de sorte, que ie faillis à tomber à la renverse. A la fin revenu à moy, ie luy dis le sujet de mon voyage, & l'incertitude des choses humaines ; à quoy i'ajoutay les plaintes que faisoit la Lune ; Mais Iupiter se sôûriant, Hé bien, dit-il, Messieurs! on s'étonne de l'entreprise des Geans, qui vouloient escaler les Cieux, & voicy Menipe, qui y est monté. Ne crain point, poursuivit-il, tu demeureras icy aujourd'huy, & ie te dépescheray dès demain. A prés avoir dit cela, il se leua, & ie le suivis vers l'endroit du Ciel, où il avoit acoustumé d'entendre les vœux & les prières des hommes, parce qu'il estoit temps qu'il vaquast aux choses du monde. En allant il me fit diverses demandes. Combien valoit le bled à Athenes ? Si les chous avoient besoin de pluye ou de gelée ? Combien le dernier hyver avoit fait mourir de personnes ? S'il restoit quelqu'un de la race de Phidias ? Pourquoy les Atheniens avoient cessé si long-temps de solemniser sa feste ? S'ils continuoient dans le dessein d'acheuer leur Olympie ? Si l'on avoit pris ceux qui avoient pillé le Temple de Dodone ; & plusieurs autres curiositez semblables. Comme ie luy eus répondu à tout fort pertinemment: Or ça, dit-il, Menipe, Quel sentiment les homes ont-ils de moy ? ne me le cele point. Quel autre, luy dis-je, sinon que tu es l'arbitre du monde, & le souverain des Dieux ? A d'autres, répondit-il ; le say assez ce qu'ils pensent, quoy qu'ils ne l'osent dire tout haut. Car autrefois i'estois leur tout ; & comme dit Homere, toutes les rues & les places publiques estoient pleines de Iupiter, & l'air obscurcy de la fumée de mes sacrifices. Mais depuis

Apollon a érably vn Bureau de prophécie à Delphes, & Esculape vne boutique d'Apoticaire à Pergame; Que Diane s'est mise en crédit à Ephese, Bendis en Thrace, & Anubis en Egypte; on ne parle non plus de moy que d'un trépassé, & chacun court à la nouveauté. C'est beaucoup, si quelqu'un me sacrifie vñe fois tous les cinq ans à Olympie. En vn mot, mes Autels sont deuenus aussi froids que les loix de Platon, & les Sylogismes de Chrysippe. En disant cela nous ariuâmes aux lieux où il dépéchoit les affaires du monde. C'estoit vn rang de trapes, comme de fenestres, où il y auoit à chacune vne chaire d'or. Il s'assit à la premiere, pour entendre les prieres des hommes, & n'eut pas plus tost leué la trape, qu'on entendit vne confusion de toutes sortes de voix. L'un demandoit vn royaume, l'autre la santé: celui-cy la mort de son frere ou de sa femme: celui-là de gagner son procès, ou de remporter le prix aux jeux Olympiques: le lardinier vouloit de la pluie, le Vigneron du soleil. Mais la plus grande contrariété estoit entre ceux qui nauigent, dont les vns demandoient vn vent, & les autres vn autre, de sorte qu'il ne sauoit lequel acorder. Je le vis vñe fois bien empêché, à cause que deux personnes vouloient auoir vñe mesme chose, où ils n'auoient pas plus de droit l'un que l'autre, & ils promettoient de mesmes sacrifices. Car en cette occasion il fit le Pyrrhonien, & ne voulut point se déterminer. De là il passa à la seconde trape, pour entendre les sermens, & foudroya l'Epicurien Hermodore, qui s'estoit pariuré. A la troisieme il vaqua aux diuinations & aux augures, d'où il vint à celle des sacrifices, dont la fumée montoit avec grand

bruit; raportant le nom de tous ceux qui sacri-
 fioient, afin qu'on sceût à qui chaque sacrifice
 appartenoit. En suite il alla ordonner des vens &
 des saisons, & enuoya la bise souffler en Lydie, &
 zéphyre sur la mer Adriatique, où il eut charge
 d'émouuoir vne tempeste; mais les vens de midy
 se reposerent ce iour-là. D'autre costé il fit tom-
 ber dix mille muids de gresse en Capadoce, pleu-
 uoir en Scythie, neiger en Grece, tonner en Ly-
 bie; & cela executé que bien que mal, il s'achemina
 vers la sale du festin, parce qu'il estoit temps de
 souper. Cérés fournit le pain, Bacchus le vin, Her-
 cule la viande, Neptune le poisson, Venus les
 épices, & ainsi du reste. Mercure me fit asseoir
 auprès de Pan, & autres Dieux de nature mixte, où
 Ganymede me verloit quelquefois du Nectar,
 quand Iupiter tournoit la teste de l'autre costé.
 Car il ne vouloit pas souffrir qu'on m'en donnast,
 parce que c'est le breuuage des Dieux, comme
 leur manger est l'Ambrosie. Mais cela n'empê-
 che pas qu'ils ne boient le sang des victimes, &
 qu'ils ne hument la fumée des sacrifices. Pendant
 le souper, Apollon ioüa de la Lyre, Sylène dança
 le Cordace, les Muses chanterent la Theogonie
 d'Hésiode, & la premiere Ode de Pindare. Com-
 me on eut fait bonne chere, chacun s'ala coucher.
 Mais tandis que les Dieux & les hommes dormoient,
 ie réuois tout seul aux choses que j'auois veües, &
 trouuois étrange qu'Apollon depuis si long-
 temps n'eust point de barbe, & qu'il fist nuit au
 Ciel, où le soleil luit tousiours, & autres choses
 semblables; après quoy ie dormis vn peu. Iupi-
 ter tint conseil de grand matin, & representa,
 Qu'il auoit tousiours diferé à parler des Philo-
 sophes; mais que la venue de Menipe & les

*C'est
 qu'elle
 estoit
 Déesse de
 l'Arabie.*

*Comme
 qui diroit
 une pan-
 talonade.*

*Vers
 d'Home-
 re.*

plaintes de la Lune, auoient acheué de le resoudre: Que c'estoit vne nation oisue, quéréleuse & arrogante, pour ne point dire les autres défauts, qui s'estoit introduite depuis peu, & qui n'estoit bonne à rien. Car si l'on demandoit à vn Philosophe, Que fais-tu? & quel seruice rends-tu à la République? Il répondroit, s'il vouloit dire la verité, Qu'il ne fait rien, que crier & aboyer tout le monde; & qu'il est inutile dans la paix & dans la guerre. Cependant, dit-il, ce sont les plus glorieux de tous les hommes, qui font profession de tout sauoir, & ne sauent rien; & ayant attiré la ieunesse, sous prétexte de luy apprendre de grands mysteres, ne luy enseignent que des sotises: Qu'ils estoient partagez en diuerses sectes, selon les diuerses faces de la raison, & se couuroient tous du masque de la Vertu, loüant en public la sobriété & la temperance, tandis qu'en particulier ils faisoient bonne chere, & passoient leur temps. Voilà, dit-il, quels sont ces Messieurs, qui s'appellent nos nourrissons. Mais le pire est, que les Epicuriens nient la Prouidence, & que si cette opinion vient vne fois à s'établir, personne ne nous voudra plus faire d'offrandes ni de sacrifices. Je ne parle point des plaintes que fait la Lune, Vous les auez ouies de la propre bouche de Menipe. C'est donc à vous de prendre là-dessus vne bonne resolution, qui vous soit ensembles & vtile & glorieuse. Il s'éleua alors vn murmure de toute l'assemblée, qu'il les falloit foudroyer comme on auoit fait les Geans; à quoy Iupiter répondit que c'estoit là son dessein; mais qu'il en falloit diferer l'exécution à cause de la feste. Cependant, il donna ordre à Mercure de me couper les ailes, pour m'empescher vne autre fois de voler si haut, & luy commanda de me

remettre en terre ; ce qu'il fit, en me prenant par l'oreille, & me posant dans le Céramique. Voilà tout ce qui s'est passé en mon voyage du Ciel, dont je vay faire la relation aux Philosophes, qui se promènent dans le Pécile.

~~~~~

## LA DOVBLE ACVSATION,

OV LA CHICANE.

DIALOGVE

DE IVPITER ET DE MARCVS,

Où plusieurs autres parlent.

*Il excuse sa façon d'écrire, & blâme ceux qui embrassent la Philosophie, par de mauvais Principes.*

*Voyez les Remarques.*

IYPITER. **Q**ue veulent dire les Philosophes, de tant vanter la félicité des Dieux ? S'ils faisoient la peine que nous donnent les mortels, ils ne tiendroient pas ce langage, & ne nous estimeroient pas heureux, pour auoir nostre soul de Nectar & d'Ambrosie. Je ne say, pour moy, d'où leur peut venir cette erreur, si ce n'est de cét auengle d'Homere, qui parle de tout à tort & à trauers, & veut discourir des choses du Ciel, luy qui ne connoissoit pas seulement celles de la terre. Premièrement, le Soleil court tout le iour, sans se reposer ; & s'il s'arestoit vn moment ; il feroit perir l'Vniuers. La Lune passe toutes les nuits sans dormir, à éclairer les débauchez & ceux qui reuiennent tard de souper. Apollon ne cesse de

rendre des Oracles, & n'a pas plustost fait à Delphes, à Claros & à Colophone, qu'il faut courre à Xanthe, à Delos, & chez les Branquides; Enfin, par tout où la Prestresse l'appelle, apres auoir bû de l'eau sacrée, mâché du laurier, & remué son trepié. Car pour peu qu'il tardast à rendre réponse, on le planteroit là; & toute sa gloire s'en iroit en fumée. Je laisse à part les fourbes que l'on luy fait, pour l'éprouuer ou pour le surprendre; Témoins celuy qui méla de la chair de tortue avec celle de mouton, pour voir s'il les sauroit dicerner; & il l'eust surpris, s'il n'eust eu bon nez. Considérez la peine qu'a Esculape après les malades tousiours chagrins & mélancoliques, & le dégoût qu'il y a à conuerser avec des gens qui ont l'haleine mauuaise. Que diray-je des vents, sans cesse occupez à balayer l'air & à souffler, qui est vn assez maigre diuertissement? Le Dieu du Sommeil court toute la nuit, pour le repos des miserables, acompagné du Songe, qui est comme son trucheman. Mais tous les autres ont du relâche, hormis moy, qui deurois uisiter à mon aise, sans rien faire, comme estant leur souverain. Bien loin de cela, il faut que j'aye tousiours l'œil sur eux, pour prendre garde si chacun fait bien son deuoir, & châtier ceux qui y manquent. D'ailleurs, il faut pleuuoit, gresser, venter, neiger, tonner, selon les diuerfes saisons, entendre les vœux & les prieres de tout le monde, & particulièrement des malades, & de ceux qui nauigent; Assister aux iugemens, pour punir ceux qui se pariurent; & aux augures, pour prédire l'auenir. Enfin, par tout où l'on voit monter la fumée de quelque sacrifice. Estre en mesme temps à Olympie à goustier d'un hécatombe, & chez les Ethiopiens à quelque festin. Regler le

Oracle  
des Minois  
ainsi nommé de  
Brancus  
qui y a  
le premier  
présidé.  
Cresus

fort d'une bataille près de Babylone, & quelqu'autre affaire chez les Gètes. En un mot, donner ordre à tout; Encore avec cela, on a bien de la peine à éviter la calomnie; & pour peu qu'on se relâche, Epicure dira qu'on n'a soin de rien, ce qui n'est pas pourtant de petite conséquence; car si les hommes venoient une fois à se le persuader, adieu toutes leurs prières & leurs sacrifices. Il faut donc demeurer toujours attaché au gouvernail, comme un Pilote, & veiller tandis que les autres dorment. Je demanderois volontiers aux Philosophes, qui me croient si heureux, quand ils pensent que j'aye le temps de goûter ma félicité. Car j'ay tant d'affaires sur les bras, que je n'ay pas le loisir seulement de vider les différens qu'ils ont ensemble, ni même quelques procès que divers Arts ont intentez contre des particuliers.

MERCURE. Il y a long-temps que ie les entens murmurer, & ne l'osois dire. Car chacun se plaint qu'il n'y a plus de Justice, & qu'on ne fait point droit sur leurs demandes.

IUPITER. Que t'en semble, Mercure? Veux-tu que nous leur donnions audience dès aujourd'hui, ou que nous les remettions à une autre fois?

MERCURE. Je suis d'avis qu'on les dépeche promptement.

IUPITER. Va donc crier que tous ceux qui ont quelque affaire de cette nature, se trouuent presently à l'Arcopage, où la Justice distribuera au sort les juges, selon la qualité & l'importance du fait. Que si quelqu'un n'est pas satisfait de leur jugement, il en pourra apeler à mon Tribunal, où l'on renverra le procès tout de nouveau. Que la Justice donc s'aïlle asseoir auprès des venerables

*Emen-  
des, dont*

Décès, pour assister à l'audience, afin que tout aille bien. *L'Autel estoit au lieu où l'on venoit la Justice.*

LA JUSTICE. Quoy mon pere! Que ie retourne en terre pour y voir triompher ma rivale?

IUPITER. Tu n'as rien à craindre, ma fille, les choses ont bien changé de face depuis que les Philosophes sont venus au monde, & particulièrement Socrate, qui a tant loué la Justice, iusqu'à y mettre le souverain bien.

LA JUSTICE. Tous ses beaux discours n'ont pas empêché qu'on ne l'ait condamné luy-même, sans luy donner le loisir de sacrifier vn coq à Esculape, comme il en auoit fait vœu.

IUPITER. Il ne faut pas s'étonner que cela soit arriué dans l'enfance de la Philosophie. Mais maintenant qu'on préche tout haut la vertu, & que toutes les rues & les places publiques sont pleines de Philosophes, aussi bien que de Iupiter, il n'y a point de danger pour toy. Ne les vois-tu pas en foule dans les carrefours & les lieux publics, avec la besace sur l'épaule, vn livre à la main gauche, & vn bâton à la droite? *C'est qu'il y en auoit grande quantité sous Marc-Aurèle.* mais il n'y eut tant de nourissons des Dieux. Les artisans abandonnent leur boutique, pour vaquer à la Philosophie, & se noircissent le corps au Soleil pour prendre la teinture de la vertu. En vn mot, on voit croistre en vne nuit les Philosophes, comme les champignons, & il y en a plus que le Printemps n'a de fleurs, l'Esté de moissons, & l'Automne de raisins, pour parler avec les Poëtes.

LA JUSTICE. Mais on n'en est pas plus vertueux pour cela; & ie say bien que plusieurs me fermeront la porte, parce qu'ils ont chez eux mon ennemie.

**JUPITER.** Non pas tous, ma fille, il y a tousiours quelques gens de bien; & cela suffit. Mais hastez-vous de partir, pour vuidier quelques affaires dès aujourd huy.

*Où, ces deux pointes de rocher.*  
**MERCURE** Tirons vers Sunion, vn peu au dessous d'Hymette, à la gauche du mont Parnés, où se voyent ces deux forteresses. Il semble que tu ne saches plus le chemin? Qu'as-tu à pleurer, ma sœur? ne crain rien. Il n'y a plus de Phalaris ni de Busires, de Scirons, ni de Pityocampes; la Sagesse tient le haut bout, avec le Portique & l'Academie; où l'on ne parle plus que de toy, & l'on n'attend que ton retour.

**LA IUSTICE.** Tu le peux mieux sauoir que personne, si tu le veux dire; car tu es tous les iours aux lieux publics & aux assemblées.

*Place d'Athènes, où le peuple s'assembloit.*  
**MERCURE.** Ce n'est pas à toy que ie voudrois déguiser la verité. Sans mentir, i'en voy plusieurs d'une contenance bien reformée; ie ne say pas s'ils sont aussi vertueux en éfet qu'en apparence. Il est vray qu'il y en a quelques-vns qui n'ont pas encore bien pris teinture à cause de leurs vices, & sont marquez comme des Leopars. Mais tout en deuisant, nous voicy arriuez près d'Athenes. Attend moy là, & regarde vers le Phnyx, tandis que i'iray faire les proclamations ordinaires du haut de la forteresse; pour estre entendu de tout le monde.

**LA IUSTICE.** Dy-moy auparauant qui est cét homme qui s'auance avec vne flûte à la main, & des cornes à la teste.

**MERCURE.** C'est Pan, cét illustre compagnon de Bacchus, qui se tenoit autre-fois sur le mont Parthénien; mais depuis le service qu'il a rendu aux Atheniens à la bataille de Marathon

ils luy ont donné vne grote sous leur forte-  
resse.

PAN. Bon iour, Mercure & la Iustice.

MERCURE. Bon iour, le bon Danseur & le bon  
Musicien, qui a aiousté depuis peu à ces titres, ce-  
luy de vaillant.

PAN. Qui vous amène en ces quartiers ?

MERCURE. La Iustice te le dira; car ie suis pres-  
sé d'aller là haut.

LA IUSTICE. Iupiter nous enuoye terminer quel-  
ques differens, qu'il y a long-temps qui durent  
entre les Philosophes. Mais, dy-moy, comment  
l'on te traite icy ?

PAN. Assez mal, contre mon atente. Car  
pour récompense d'auoir chassé les Barbares du  
païs, on se contente de me sacrifier deux ou trois  
fois l'an quelque bouc puant, qu'on mange en suite  
deuant moy avec des réjouissances publiques qui  
seruent à me diuertir, car ie n'ay point de part au  
festin.

LA IUSTICE. Mais les Philosophes n'ont-ils pas  
maintenant réformé le monde ?

PAN. Qui ? ces fous mélancoliques, qui  
ont vne grand' barbe de bouc, & sont tousiours  
en querelle, pour des choses où ils n'entendent  
rien, ni moy aussi; car tu fais qu'on n'est pas  
fort subtil en Arcadie; & pour moy, ie me  
contente de sauoir danser & iouer de la flûte,  
& quelquefois des cousteaux, lors que l'oca-  
sion s'en presente. Mais ie les entens crier tous  
les iours, & parler d'idées & d'incorporalité, &  
autres choses semblables, où ie n'entens rien,  
parce que ie n'ay pas fréquenté les Escoles. Ils  
commencent assez paisiblement d'abord; mais  
la dispute venant à s'échauffer, c'est à qui le

132. LA DOUBLE ACUSATION.  
prendra d'un ton plus haut. Car les plus grands  
criars y ont le plus d'avantage, parce que ceux  
qui n'y entendent rien, qui sont toujours le plus  
grand nombre, jugent des choses par l'extérieur; &  
donnent cause gagnée au plus résolu. A la fin de la  
dispute, comme ils ne savent plus que dire, ils se re-  
tirent avec force injures, & essuyent la sueur de leur  
front; après avoir paru au combat, le visage enflam-  
mé, la gorge enflée, & les yeux presque hors de la  
tête, comme une Trompette qui sonne de toute  
sa force. Du reste, je ne puis dire le fruit que ti-  
re la République de toutes ces criaileries; mais  
pour ce qui est de la vie de ces Messieurs, j'en  
fay quelque chose; Car comme je suis perché  
sur le haut d'un roc, je les vois quelquefois sur la  
brune. ....

LA JUSTICE. Areste. Voilà Mercure qui com-  
mence à faire la publication.

MERCURE. Paix. Escoutez. On fait à la-  
voir de la part de Jupiter, qu'on tiendra les plaids  
aujourd'hui, qui est le septième de Février; Qui-  
conque a quelque plainte ou quelque accusation in-  
tentée contre quelqu'un, qu'il se trouve à l'Areopage,  
où la Justice tirera elle-même au sort des  
Juges, d'entre tous les Athéniens. Ils ne pren-  
dront que six blancs pour chaque cause, & il y  
aura appel de leur jugement à Jupiter, qui a déjà  
ordonné là bas qu'on renvoyast tous ceux qui sont  
morts, avant que d'avoir pu poursuivre leur ac-  
cusation.

PAN. Dieux! quelle foule! & quel bruit ils  
font en montant comme ils s'entraînent l'un  
l'autre en Justice! Voilà Mercure de retour;  
Allez vous acquitter de votre charge, tandis que  
je me retireray vers ma grotte, en chantant quel-

que air champestre, pour prouoquer l'Echô babil-  
larde à me répondre; Car ie suis las d'entendre  
plaider & haranguer tout le iour.

MERCURE. Courage, la Iustice, commen-  
çons.

LA IUSTICE. Tu-as raison. Car les voillâ  
déjà en haut qui bourdonnent comme vn essain  
d'abeilles.

VN PLAIDVR. Ie te tiens, méchant.

VN AVTRE. Tu-és vn imposteur.

VN AVTRE. Enfin, tu le payeras.

VN AVTRE. Qu'on appelle ma cause la premiere.

VN AVTRE. Marche deuant le Iuge.

VN AVTRE. Ne m'étrangles pas.

LA IUSTICE. Sais-tu ce que nous ferons, Mer-  
cure? ne faisons appeller que les causes qui con-  
tiennent les plaintes de quelque art, de quelque  
secte, ou de quelque profession, & remettons le  
reste à demain.

MERCURE. Ie le veux. La Débauche de-  
manderess contre l'Academie, pour luy auoir  
enleué Polemon.

LA IUSTICE. Tire au sort sept Iuges.

MERCURE. Le Portique contre la Volupté,  
pour auoir débauché Dionysius.

LA IUSTICE. La cause n'est pas si importante,  
ce sera assez de cinq. *Philosop  
hie Stoï-  
que.*

MERCURE. La Molesse contre la Vertu, tou-  
chant Aristipe.

LA IUSTICE. Tires-en autant.

MERCURE. La Banque contre Diogène, pour  
luy auoir fait banqueroute.

LA IUSTICE. N'en tire que trois.

MERCURE. La Peinture contre Pyrrhon, com-  
me déserteux.



374 LA DOVBLE ACVSATION.

LA IYSTICE. Tires-en neuf.

*Lucien.*

MERCURE. Veux-tu que nous apellions ces deux causes contre ce Rhéteur de Syrie ?

LA IYSTICE. Vuidons premierement celles cy, qui sont plus anciennes.

MERCURE. Si tu m'en crois, tu les expedieras tout d'un temps; car elles sont assez semblables.

LA IYSTICE. Il semble qu'elles te soient recommandées. Je le veux.

MERCURE. La Rhétorique contre le Rhéteur de Syrie, pour cause d'injures. Le Dialogue contre le même, pour le même sujet.

LA IYSTICE. D'où vient que tu ne dis pas son nom ?

MERCURE. Il sera assez connu par là.

LA IYSTICE. Il eust esté plus à propos de vuidér ces diferens en son país. Mais puisque tu le veux, nous les iugerons icy, sans tirer à consequence. Pren onze Iuges pour les deux causes.

MERCURE. Tu as raison, il faut épargner la bourse des plaideurs.

LA IYSTICE. Verse l'eau sur la cause de Polemon, après que ses Iuges auront pris place; Que la Débauche parle la première. Qu'a-t'elle, de chanceler? Aprobe-toy, & luy demande ce qu'elle a.

MERCURE. Elle est yure, & ne sauroit plaider elle-même.

LA IYSTICE. Qu'elle prenne quelque Auocat de ceux qu'on voit icy tous les iours, qui pour six blancs sont prests de trahir leur foy & leur conscience.

MERCURE. Personne ne veut prendre sa défense publiquement, mais elle dit vne chose qui

me semble bien raisonnable ; Que l'Academie , qui a coûtume de parler pour & contre, parle pour elle , auant que de parler pour soy.

L'ACADEMIE. Je le veux ; quoy qu'on n'oblige personne à plaider la cause de son ennemy. Voicy donc ce qu'elle peut dire. L'Academie, Messieurs, m'a enleué vn de mes disciples, qui mettoit toute sa gloire à me posseder, & qui retournoit tous les iours d'auprès de moy, couronné de chapeaux de fleurs, chantant & dansant par les rues avec des Musciennes, & passant le temps à boire & à se réjouir depuis le matin iusqu'au soir. Il n'est point besoin de rechercher des preuues de tout cecy ; car personne ne l'a iamais veu qu'en cet état. Cependant, comme il folâtroit vn iour deuant la porte de l'Academie, elle le tira à part & le feut si bien prêcher, qu'il fit banqueroute aux plaisirs ; & s'enfermant avec elle, deuint vn pillier de College, & quita là toutes mes réjouissances, pour aprendre des termes barbares & inconnus, & demeurer tout le iour courbé sur vn liure, toujours pâle & défait, au lieu qu'il auoit auparauant le teint frais & vermeil. Non content de cela, il me vient dire des iniures, à la sollicitation de ma Riuale ; & n'a autre but que de débaucher mes sujets, & de me deshonorer. Voilà à peu près, Messieurs, ce que peut dire la Débauche, à quoy ie répons,

LA IUSTICE. Que dira-t-elle ; Verse-luy autant d'eau qu'à sa partie

L'ACADEMIE. Quoy que ces raisons, Messieurs, ayent quelque vray-semblance, voicy la verité du fait. Polemon, qu'elle veut faire passer pour son esclave, estoit né libre, & d'un naturel porté à la vertu ; mais corrompu par les artifices

Pour la  
Débauche.

136 LA DOUBLE ACYSATION ,  
de mon ennemie, à l'aide de la volupté, avant que  
d'en auoir pû reconnoître les defauts; il s'aban-  
donna à toute sorte de débauches, sans aucune re-  
tenue ni pudeur. Et pour preuue de cela, Messieurs,  
ie ne veux que ce qu'elle dit, qu'il alloit par les  
ruës couronné de chapeaux de fleurs, dançant &  
folâtrant avec des femmes. En ce triste état,  
qu'il estoit en opprobre à son país & à sa famille,  
il ne m'eut pas plustost ouï discourir publique-  
ment de la vertu, & louer la modestie & la tem-  
perance, qu'après auoir tâché vainement de  
m'interrompre & d'exciter vne risée dans mon  
Ecole; comme il vit qu'on se moquoit de luy, il  
fit reflexion sur l'état honteux où il estoit, & se  
réueilla comme d'un profond assoupissement.  
Alors, la rougeur de la honte prenant la place de  
celle de l'yrrogerie, il fut touché d'un tres-  
cuisant repentir, & se vint ietter entre-mes bras,  
sans y estre contraint par la force de la raison. Si  
vous prenez la peine de ietter les yeux sur luy,  
vous verrez comme il est changé, & si mes con-  
seils luy ont esté pernicieux ou salutaires. Vous  
voyez tous les parens & luy aussi, qui me remer-  
cient de ce que j'ay fait, & de ce que ie l'ay tiré  
du goufre où l'auoit plongé ma Riuale. Je n'en  
diray pas dauantage, pour ne point abuser de vôtres  
audience; outre que cela suffit pour me iustifier.  
C'est à vous à iuger qui doit triompher dans l'A-  
reopage, ou le Vice ou la Vertu.

MERCURE. Hastez-vous, Messieurs; car le  
temps presse.

LA IUSTICE. L'Academie l'emporte tout  
d'une voix; il n'y en a qu'une seule pour la  
Débauche.

MERCURE. Il y a tousiours quelque débauche;

Que les Juges du Portique & de la Volupté prennent place. Voilà l'eau versée.

LE PORTIQUE. Je n'ignore pas, Messieurs, combien ma partie est puissante, & ie crains bien que les charmes n'ayent déjà fait quelque impression sur vostre esprit; car i'en voy plusieurs qui la regardent de bon œil, & qui appréhendent mon naturel farouche & ma mine renfrognée. Mais ie me promets que la Raison sera la plus forte, pourveu qu'on la veuille écouter. Je me plains donc à vous, Messieurs, de ce que la Volupté a débauché vn de mes disciples; & l'Arrest que vous venez de rendre contre sa compagne, est vn grand préjugé contr'elle. Car il est question de sçavoir si nous viurons tousiours courbez contre terre comme les bestes, & plonger dans les souillures du monde, ou si nous leuons la teste vers le Ciel, qui est le lieu de nostre origine, préférant l'honneur & la vertu aux délices, & n'ayant que de nobles sentimens & dignes de l'homme. Craindrons-nous tousiours la douleur comme nostre mortelle ennemie, elle qui nous exerce à la vertu; & nous rendrons-nous esclaves des plaisirs, pour mettre nostre félicité en des douceurs cuisantes, & sujettes au repentir? Car c'est par là que cette sorciere a enchanté les esprits, en leur faisant peur de la peine & du travail, comme d'un fantôme. C'est par là qu'elle a corrompu Dionysius, de quoy il ne faut pas s'étonner, puis qu'elle s'attaque mesme aux Dieux, & murmure contre leur Prouidence. Si vous faites donc Iustice, Messieurs, vous luy ferez porter la peine de son impiété. Mais considérez sa moleste, comme si elle ne pouuoit parler elle-mesme; elle a choisi pour Auocat Epicure, parce qu'elle ne croit point

138 LA DOUBLE ACUSATION.  
de plus grand mal que de travailler. Je luy demenderois volontiers quel est son sentiment touchant Hercule & Thésée, qui ont passé toute leur vie dans de glorieux travaux, & purgé la terre de monstres. Je n'en diray pas davantage; car la vérité n'a qu'à se montrer pour triompher de son ennemie; & la Vertu toute nue est plus forte que le Vice armé de mensonge & d'imposture. Souvenez-vous donc, Messieurs, de juger selon les loix, comme vous en avez fait le serment, sans ajouter foy à un voluptueux, qui croit que les Dieux ne font rien non plus que luy.

EPICURE. La Volupté, Messieurs, n'a que faire d'Avocat, parce qu'elle est si naturelle à l'homme, qu'elle le persuade, sans parler. C'est donc à tort que le Porriquet se plaint qu'elle luy a débauché l'un de ses disciples par des charmes & des sortilèges, puisque pour se faire aimer elle n'a besoin que d'elle-même. Il ne faut pas trouver étrange que Dionysius étant né libre, & ayant reconnu les défauts de sa Rivale, qui se propose une félicité imaginaire, l'ait quittée pour se jeter entre les bras de la Volupté; Et renonçant à des arguments captieux, comme à autant de pièges qu'on avoit tendus pour le surprendre, qu'il se soit reconcilié avec la Nature, pour mener une vie douce & humaine, sans tant de travaux & de peines inutiles. La Volupté, Messieurs, luy a-t-elle dû fermer la porte, lors qu'il a eu recours à elle, comme à un port de salut, contre les bourasques & les tempestes de son ennemie? & seroit-il juste de le luy remettre entre les mains, pour le rendre malheureux toute sa vie, sous prétexte de le rendre heureux après sa mort? Mais, Messieurs, qui

peut estre meilleur Juge de ce différend, que ce-  
luy qui ayant éprouvé l'une & l'autre façon de  
viure, & reconnu leurs avantages & leurs defauts,  
a choisi après vne meure délibération ? Cela luy  
est d'autant plus permis, que le Portique se con-  
tente de louer en public la vertu, & s'abandonne  
en particulier à la Volupté, prenant garde seule-  
ment de n'estre point decouvert. Car s'il auoit  
l'anneau de Gyges, ou le casque de Pluron, pour  
se rendre invifible, il feroit bien-toft banque-  
route au travail & à la peine, comme aux plus  
grans ennemis du genre humain. Dionysius donc  
ne pouvant refifter plus long-temps à des choses  
qui détruifient fa nature, au lieu de la per-  
fectionner, & voyant que tous ces beaux discours  
de la Vertu estoient inutiles contre la douleur, &  
que son Corps fuivoit d'autres maximes que le  
Portique, il a eu recours à la Volupté, comme à  
l'Aurel de la misericorde, d'où l'on le veut main-  
tenant tirer, pour le liurer à son ennemy. Mais,  
Messieurs, vous avez interest d'empescher cette  
cruauté, par cette mefme bonté par laquelle vous  
avez toujours protégé les misérables. Voilà ce que  
j'auois à dire pour la Volupté, contre le Portique.  
C'est à vous à prononcer sur ce différend.

LE PORTIQUE. Qu'on me permette auparavant  
de l'interroger.

EPICURE. Parle, j'y confens.

LE PORTIQUE. Crois-tu que la douleur soit un  
mal ?

EPICURE. Oüy.

LE PORTIQUE. Et la volupté un bien ?

EPICURE. Pourquoi non ?

LE PORTIQUE. Et ne fais-tu pas qu'il y a des  
choses indifférentes, & d'autres qui ne le

140 LA DOVBLE ACVSATION,  
font pas, comme il y en a d'essentielles & d'accidentelles?

MERCURE. Les Iuges disent qu'ils n'entendent point ces termes, & qu'ils veulent prononcer: Qu'on se taise.

LE PORTIQUE. Qu'il me soit permis auparavant de faire vn argument en la troisieme figure.

LA IUSTICE. La Volupté l'emporte, de toutes les voix.

LE PORTIQUE. I'en appelle à Iupiter.

LA IUSTICE. A la bonne heure, qu'on appelle vne autre cause.

MERCURE. La Moleste contre la Vertu, touchant Aristipe.

LA IUSTICE. Cette affaire est déjà jugée en celle de Polémon. En tout cas il faut attendre que Iupiter ait prononcé sur le différend du Portique & de la Volupté. Car si le Portique gagne sa cause, la Moleste n'oseroit paroistre; & quand il la perdra, la Vertu a encore beaucoup de choses à dire contr'elle. Que les Iuges se lèuent.

LES IUGES. Mais aurons-nous grimpé si haut pour néant?

LA IUSTICE. Qu'on leur donne le tiers de leur taxe, ils gagneront dauantage: vne autre fois.

MERCURE. La Banque contre Diogène.

LA IUSTICE. Qu'elle parle.

DIogene. Si elle ne se tait, ie luy vais rompre la teste; & au lieu d'un procès d'injures, i'en feray vn de coups de baston.

LA IUSTICE. Elle a peur de luy, la voila qui s'enfuit, & il la poursuit le baston leué; Qu'on appelle la cause de Pyrrhon.

MERCURE. Il ne s'est pas voulu presenter.

LA JUSTICE. Pourquoi ?

MERCURE. Parce qu'il n'admet point de jugement.

LA JUSTICE. Il sera condamné par concumace ? Qu'on appelle la cause de ce Rhéteur de *Lucien*, Syrie, & premièrement celle qu'a intenté la Rhétorique. Quelle foule s'est assemblée pour l'entendre !

MERCURE. C'est que tout le monde court à la nouveauté.

LA JUSTICE. Que la Rhétorique parle.

LA RHÉTORIQUE. Je prie les Dieux & les Déeses que ie reçoive de vous en cette audience, autant de preuves de bonté & d'affection que ie vous en ay toujours témoigné, tant en public qu'en particulier. Je vous conjure donc, Messieurs, de ne pas souffrir que la partie adverse m'interrompe, tandis que ie vous déduiray mes raisons, & que ie travailleray à vous faire connoître la vérité. Et pour commencer ie vais dire, Que ses actions ne s'accordent pas à ses paroles. Car elle dit presque la même chose que moy ; mais elle ne fait pas de même, & i'ay grand sujet de craindre, qu'après avoir commencé à me maltraiter, elle ne continue toujours, & ne me traite encore plus mal à l'avenir. Mais pour venir au fait dont il s'agit, sans perdre le temps en des paroles inutiles : Après avoir trouvé celuy-cy encore jeune, errant & vagabond par le monde, incertain de ce qu'il devoit faire, & étranger de langage, aussi bien que de naissance, ie pris la peine de l'enseigner, parce qu'il me paroissoit d'un esprit docile, & qu'il avoit de l'amour pour moy ; & ie me donnay à luy, sans avoir honte de sa pauvreté.

*Exorde  
de De-  
mosthe-  
ne*



244 LA DOVBLE ACVSATION,  
 quoy que les plus Grans me fissent la cour. Je luy  
 apportay en mariage quantité de belles harangues  
 qui l'ont rendu illustre, & non contente de cela,  
 ie le fis citoyen de la Grèce, honneur qui faillit à  
 faire creuer de rage ses rivaux. En suite, comme  
 il luy eut pris enuie de se faire connoistre en plus  
 d'un lieu, ie l'accompagnay en Italie & en Gaule,  
 où il acquit beaucoup de bien & de réputation. Il  
 ne demeura pas ingrat de ces faueurs; car il ne iu-  
 roit que par moy, & ie faisois alors toute sa gloire  
 & tous ses plaisirs. Mais enorgueilly d'un si grand  
 succès, & épris d'un autre amour, il me méprisa  
 à la fin pour ce vieux barbon de Dialogue, qui est  
 un coquin qui n'a pas du pain à manger, quoy qu'il  
 se die fils de la Philosophie. Il me quitta donc  
 avec toutes mes figures & mes ornemens, pour se  
 renfermer avec luy, qui l'a rendu sec & enervé.  
 Car au lieu de mon embonpoint & de mon stile  
 magnifique, qui estoit suiuy d'acclamations & de  
 loüanges, il n'a plus que de foibles railleties,  
 qu'on se contente de payer de quelque souffris &  
 de quelque branlement de teste. Mais il ne s'est  
 pas contenté de se mettre mal avec moy. Car on  
 dit que le Dialogue a de grandes plaintes à faire  
 contre luy. N'y a-t'il pas bien de l'injustice & du  
 défaut de iugement, de quitter sa légitime épouse,  
 après en auoir receu tant de faueurs & de caresses,  
 & encore en un temps où elle est adorée de tout  
 le monde? Cependant, mal-heureuse que ie suis,  
 i'ay méprisé la recherche des plus Grans, pour  
 courre après un ingrat & un inconnu. Voilà, Mes-  
 sieurs, vne grande partie de ce que j'auois à dire,  
 que j'ay renfermé à dessein en peu de paroles,  
 pour ne point abuser de vostre audience. Je n'ay  
 qu'une chose à ajoûter, qu'il n'est pas iuste, qu'il se

ferue de mes armes contre moy-mesme ; & s'il a enuie de me répondre , qu'il le doit faire dans les graces du Dialogue , sans entreprendre sur les miennes.

MARCUREL. Cela ne se peut ; car qui a jamais ouy parler en Justice par Dialogue ?

LUCIEN. Pour montrer, Messieurs, que ie n'en veux pas à cette belle ennemie, qui a esté autrefois l'objet de mes vœux & de mes desirs, ie feray ce qu'elle m'ordonne, & répondray nuëment à tous les chefs de son accusation, sans me servir de ses couleurs ni de ses artifices. Il est vray ce qu'elle a dit, que ie luy dois tout mon avancement & toute ma gloire. Car c'est elle qui m'a fait ce que ie suis, mais comme i'ay vû qu'elle quitoit la premiere modestie, pour prendre les parures & les afféteries d'une Courtisane, & qu'elle aimoit à estre cajolée, i'ay perdu peu à peu l'affection que i'auois pour elle. Canqu'elle honte, Messieurs, de la voir galantiser des plus débauchez de la ville, qui viennent chanter la nuit sous ses fenestres, & à qui elle ouvre quelquefois la porte, & se laisse caresser ? Ie n'ay donc pû souffrir plus long-temps cette liberté, plustost cette licence ; & ne luy voulant pas faire d'affronts, ni la repudier publiquement, après l'auoir tant aimée, ie me suis contenté de faire amitié avec le Dialogue son voisin, pour me servir d'entretien & de diuertissement. Voilà le mauvais traitement que ie luy ay fait ; mais ie soutiens que quand ie n'auois reçu d'elle aucune injure, ie serois excusable à mon âge de quitter le tumulte du Barreau, & le bruit des Déclamations, pour suivre la Philosophie, & mener vne vie plus douce & plus tranquille. Voilà, Messieurs, ce que i'auois à dire ; c'est à vous à prononcer sur ce discours.

C'est  
qu'ils at-  
ment l'é-  
loquence.

Près de  
40. ans.

LA IUSTICE Qui l'emporte?

MERCURE. L'accusé de toutes les voix, excepté d'une.

LA IUSTICE, C'est sans doute celle de quelque Orateur. Que le Dialogue s'avance, &amp; que les mêmes Juges demeurent, ils auront double salaire.

LE DIALOGUE. Quoy qu'il me sîe mal, Messieurs, de paroître dans vn Barreau, & que ie n'aye point acoustumé de faire des harangues continuës, ie tâcheray neantmoins de m'en aquiter, pour ne point enfreindre vos coutumes, & vous représenteray mes interets en peu de mots, & sans artifice. Considérez, ie vous prie, si ie n'ay pas sujet de me plaindre de celuy-cy, qui de graue & serieux que i'estois, qui ne parlois que de Dieu & des principes, m'a habillé en ridicule, & me dépouillant de toute ma gloire, m'a donné vne marotte au lieu d'un sceptre, & pour comble de mépris, m'a allié à la Saryre & à la Comedie, apres m'auoir coupé les ailes dont ie m'éleuois iusques dans le Ciel. Car au lieu de Platon & d'Esquinés, il s'est proposé pour exemple Eupolis & Aristophane, qui ont ataqué de leur temps, tout ce qu'il y auoit d'illustre. Non content de cela, pour auoir quelqu'un qui l'ayde à médire, *Menipe.* il a déterré vn vieux Cynique, acoustumé à mordre & à aboyer tout le monde, & dont les morsures sont d'autant plus dangereuses, qu'elles se font en riant. Déchû donc de ma premiere grandeur, ie suis deuenu l'objet de la risée publique, & ie pense estre quelque Centaure composé de deux natures, l'une graue & serieuse, & l'autre gaye & folastre, comme ie paroissais dans les ouvrages.

LA JUSTICE. Que répons-tu à cela ?

LYCIEN. Que rien ne m'a jamais tant étonné, qu'une plainte si injuste. Lors que ie le pris, Messieurs, c'estoit un mélancolique, sec & décharné, qui faisoit horreur par ses fréquentes découpures, quoy qu'il s'imagine que cela luy donne bonne grace. Je luy ostay donc d'abord cette mine graue & seüere, pour le polir & l'ajuster à la mode; de sorte qu'il me doit presque tout son agrément. Je le mariay en suite à la Comedie; ce qui seruit beaucoup à le faire aimer du peuple, à qui il étoit auparavant insupportable, pour sa rudesse & sa trop grande seuerité. Cependant, il est en colere de ce qu'il ne vole plus dans le Ciel, & qu'il ne s'enquiert plus, combien Dieu mesla de substance pure & celeste, parmy la masse terrestre & corruptible, lors qu'il fabriqua le monde? Si la Rhétorique est un mélange de politique & de flaterie, & autres semblables fadaïses? Car ce n'est pas une chose imaginable, combien il est amoureux de ces sottises, & curieux de saüoir ce qu'il n'entend point. Enfin, il ne fait pas ce qui se passe sur la terre, & veut parler des choses du Ciel. Du reste, il ne peut m'accuser de l'auoir dépaïsé, puis-que ie l'ay habillé à la Grecque. Voilà ce que i'auois à dire pour ma iustification, il n'est plus question que de donner vostre iugement.

MERCURE. Il n'y a encore qu'une voix contre luy, qui est sans doute celle de cét enuieux, qui a contredit les iugemens précédens, & qui n'est iamais de l'avis des autres. A demain, Messieurs, on iugera le reste.

LE PARASITE, OV L'E'CORNFLEVR.

DIALOGVE

DE SIMON ET DE TYQVIADÉ.

*C'est un jeu de l'Auteur, pour montrer que l'E'corniflerie est un art, & des plus illustres; ce qu'il prouue par comparaison avec les autres.*

TYQVIADÉ. D'Où vient que tous les hommes tant libres qu'esclaves, apprennent quelque métier, ou exercent quelque profession pour estre utiles aux autres & a eux-mesmes, & que tu ne fais rien? Car tu n'es ni Medecin, ni Auocat, ni Musicien, & Philosophe encore moins.

SIMON. Il est vray; & ie ne me pique pas de l'estre.

TYQVIADÉ. Tu-as raison; Mais peut-estre que tu n'as pas appris les Sciences, à cause de la peine qu'il y auoit, & de la dépense qu'il y falloit faire. Mais qui t'empeschoit d'apprendre quelque métier; car tu n'es pas assez riche, pour pouuoir viure de tes rentes?

SIMON. I'en fais vn tres-noble & tres-illustre.

TYQVIADÉ. Et quel?

SIMON. C'est vn métier qu'on peut mieux faire que dire; car le nom n'en est pas autrement honneste; outre qu'il n'a pas encore esté reduit en art.

TYQVIADÉ. Ne le saurois-tu faire connoître par quelque circonstance ?

SIMON. Tu le sauras vne autre fois.

TYQVIADÉ. Mais ie ne puis retenir ma curiosité.

SIMON. Il te semblera étrange, quand tu l'entendras nommer.

TYQVIADÉ. Ie desire d'autant plus de le savoir.

SIMON. C'est le métier de Parasite.

TYQVIADÉ. Il faut estre sous pour appeller cela vn métier.

SIMON. Ie le suis donc, & ne me pique point de cette iniure; car la folie a cela de propre, qu'elle excuse tout, ce qui n'est pas vn petit auantage.

TYQVIADÉ. Quoy ! tu es vn Parasite ?

SIMON. Tu me fais tort.

TYQVIADÉ. Pourquoi, puis-que ie t'appelle par ton nom ?

SIMON. Parce que tu crois m'en faire, & pen-  
ses me dire vne iniure. Car pour moy, bien loin  
d'en auoir honte, i'en fais gloire; & trouue ce  
nom plus beau que celui de Philosophe: en vn mot  
i'en fais plus d'état, que Phidias ne faisoit de son  
Iupiter Olympien.

TYQVIADÉ. Ce seroit vne plaisante chose, qui  
t'adresseroit vne lettre a *Simon le Parasite*. Cela  
feroit bien rire le monde.

SIMON. C'est que le monde est vn sot, & qu'il  
n'est pas capable de connoître la iuste valeur des  
choses. Mais moy, ie ne le trouue pas plus étran-  
ge, que de mettre a *Dion le Philosophe*, & l'aimer  
mieux estre l'un que l'autre.

TYQVIADÉ. Ie ne regarde pas ce que tu

aimés, mais la vérité. Car il naistroit encore vne autre difficulté de sauoir où l'on rangeroit cét Art; si ce seroit entre les Arts libéraux, ou entre les mécaniques.

SIMON. Pour moy ie soutiens qu'il metire mieux d'estre mis entre les Arts libéraux que la Grammaire, & ie te le prouueray si tu veux, quoy que ie n'y aye iamais réusé.

TYQUIADE. Que penles-tu premierement que soit vn Art?

SIMON. Vn recueil de préceptes qu'on met en pratique, pour vne fin vtile à la vie de l'homme.

TYQUIADE. C'est bien dit.

SIMON. Si ie te prouue dont que cette définition luy conuient, que diras-tu?

TYQUIADE. Que cela m'étonne.

SIMON. Premierement, c'est vn amas de préceptes & de connoissances, sans quoy l'on ne peut réussir. Car il faut d'abord ietter l'œil sur quelqu'un qui soit capable de nous nourrir, en quoy il ne faut pas peu d'adresse, pour ne point s'embarquer témérairement. Comme il y a vn Art pour reconnoistre les pièces qui sont de bon ou de mauvais aloy, il y en a vn de mesme pour connoistre les hommes; quoy qu'Euripide die, Qu'il n'y en a point, pour discerner les méchans d'avec les gens de bien. Et c'est en quoy paroist l'excellence de celui-cy, & ce qui fait voir qu'il a quelque chose de diuin, de pénétrer en des choses si obscures. Après auoir trouué vn homme qui soit capable de nous nourrir, il faut beaucoup d'art & d'adresse pour le sauoir cajoler, & nous gagner les bonnes graces. En suite, il faut connoistre toutes les viandes, pour posseder cét Art en perfection; sauoir quelles sont les meilleures, le tēps & la saison où elles

se doiuent manger; le pais d'où elles viennent, & où elles sont les plus excellentes; car telle est bone en vn lieu, qui ne l'est pas en vn autre; L'endroit qui est le meilleur en chacune, qui n'est pas vne connoissance inutile & superflue, comme plusieurs autres; car c'est le moyen de bien viure, & de manger toujours les meilleurs morceaux. Aussi le diuin Platon, admirable en cela, comme en tout le reste, dit, Qu'un homme qui ignore ce que ie dis, ne se doit pas mêler de traiter. Mais pour montrer que cét Art ne donne pas des préceptes en l'air, & qu'il ne consiste pas seulement en des connoissances, mais en pratique; c'est qu'on peut demeurer long-temps sans exercer les autres; mais faute de pratiquer celui-cy, on fait périr l'Art & l'Artisan. Pour ce qui est d'estre utile à la vie de l'homme, il est aussi nécessaire que le boire & le manger. Ce n'est donc pas vne faculté naturelle, comme de voir & d'ouïr; car si cela étoit, il seroit commun à tous, & il y en a peu qui y soient propres. Ce n'est pas aussi vn don de Nature, comme la force, la beauté, & autres qualitez semblables; car il s'aquiert par l'estude & par l'exercice. Ce n'est pas vne ignorance; car l'ignorance ne sauue point; & cecy sauue souuent. Il y a plus, c'est qu'on voit perir d'excellens Pilotes, & l'on dit qu'il n'est si bon charretier qui ne verse; mais vn Parasite se trouue toujours sur ses piez. Puis donc que ce n'est ni faculté, ni qualité naturelle, ni ignorance, il s'ensuit que c'est vn Art.

TYQVIADÉ. Il le semble; Mais en pourrois-tu donner la définition?

SIMON. C'est l'art de viure aux dépens d'autrui, sans rien faire, dont la fin est la volupté.

TYQVIADÉ. La définition est fort bonne; Mais



LE PARASITE,  
pren garde que quelque Sophiste ne te conteste  
la fin.

SIMON. Il est aisé de la prouver. Premièrement, Homere, qui, comme tu fais, estoit vn tres-grand personnage, admire la vie du Parasite, comme la plus heureuse; & dit qu'il n'y a rien de meilleur que d'estre à table, à faire bonne chère, & à boire tour à tour. Et il ne fait pas dire cela à quelque sot d'entre le peuple, mais à celuy qu'il propose pour exemple de vertu & de sagesse. Et certes, si Vlyse eût voulu louer la beatitude des Stoïques, il l'eust fait, ou lors qu'il tira Philoctete de l'isle de Lemnos, ou lors qu'il arresta la fuite des Grecs, ou lors qu'il prit Troye, ou lors qu'il y entra couuert de haillons, comme vn Philosophe, après s'estre donné la discipline. Mais il n'en dit pas vn mot. Il ne dit rien aussi de semblable, lors qu'il viuoit en Epicurien chez Calypso, où il prenoit tous les plaisirs qu'on peut prendre avec les femmes, mais lors qu'il est à table d'autrui, chez le Roy des Phéaques, comme la souveraine félicité consistant en la vie du Parasite, Epicure a donc tort, à mon auis, d'oster à cet Art la volupté qui luy est propre, pour l'attribuer à la secte. Car s'il est vray que la félicité consiste dans vne parfaite tranquillité, tant du corps que de l'esprit, comme tombent d'accord tous les Philosophes, le moyen qu'Epicure soit heureux, tandis qu'il s'embarasse de la grandeur du Soleil, & de la figure du monde? Qu'il veut sauoir s'il est infini, & de quoy il est composé? S'il y a des Dieux ou non, & s'ils se mélangent de ce qui se fait icy bas, & autres curiositez semblables? Mais le Parasite, sans s'enquerir de ce qu'il n'a que faire, ni se mêler du gouvernement du monde; & croyant que

tout va bien & qu'il ne sauroit mieux aler, boir,  
 mange, & se réjouit, goûtant en repos les déli-  
 ces de la vie, sans estre seulement trauaillé de  
 mauvais songes. Car comme il n'a point d'inquiet-  
 tude le iour, il n'en peut auoir la nuit. Il y a encore  
 d'autres raisons pour montrer que la souveraine  
 félicité ne conuient pas à Epicure. Car, ou son sa-  
 ge a de quoy viure, ou il n'en a point; S'il n'en a  
 point, il n'a garde d'estre heureux, veu qu'il ne  
 peut pas seulement conseruer son estre. S'il en a,  
 ou c'est de son chef, ou par l'entremise d'autrui;  
 Si c'est par autrui, c'est nostre Parasite; Si c'est  
 par soy-mesme, il ne peut auoir de plaisir parfait,  
 parce qu'il y a mille choses qui luy donnent de  
 l'inquietude. Il faut prendre garde que son bien  
 ne déperisse; estre à toute heure sur pié, pour va-  
 quer à ses procès & à ses affaires, le laisse à part  
 mille chagrins, tantost d'un valet de chambre  
 mal-adroit, tantost d'un maistre d'Hostel, ou  
 d'un Intendant qui vous dérobe; tantost d'un  
 Cuisinier qui n'a pas bien fait vne sauce, & qui  
 vous fait receuoir un affront en bonne compagnie.  
 Enfin, dans la maison d'un homme riche, il y a  
 perpetuellement suiet de crier, & si l'on est pau-  
 ure, c'est encore pis, car on ne sauroit goûter aucun  
 plaisir. Mais le Parasite n'a point tous ces embarras.  
 Car il trouue toûjours la nape mise, sans se mettre  
 en peine de rien; de sorte qu'il n'a ni les incom-  
 moditez de la pauvreté, ni celles des richesses, &  
 ainsi il vit dans vne parfaite tranquillité, en quoy  
 consiste la Beatitude.

T R Q V I A D E. A peine que tu me le per-  
 suades.

S I M O N. Dy plustost, à peine que tu ne re-  
 rendes à la verité. Après auoir montré que la

172 LE PARASITE,  
Parasitique est vn Art, il reste à prouuer que c'est  
le meilleur; quoy que ce que ie viens de dire le  
fasse assez voir, puis qu'il possede la souveraine fé-  
licité, à quoy les autres aspirent. Premièrement,  
tous les Arts ont cela de propre, qu'il faut suer &  
travailler pour les aprendre; au lieu que celuy-cy  
s'apprend sans peine, & tout en riant. Car on ne  
voit point le Parasite s'en aller triste au festin  
comme vn écolier va à l'école. Les autres Arts  
donnent de la peine non seulement à aprendre,  
mais à exercer; au lieu que celuy-cy s'exerce sans  
peine; il ne faut que remuer les mâchoires. Il  
n'y a point de métier qui ne coûte beaucoup à  
sauoir; mais celuy-cy ne coûte rien; & s'il coûte  
quelque chose, ce n'est pas à celuy qui l'apprend,  
mais à celuy qui l'enseigne; car il s'apprend tou-  
jours aux dépens d'autrui. La plupart se fâchent  
de leur métier, quand ils l'ont appris, & sont tou-  
jours en colere, lors qu'il le faut exercer; au lieu  
que le Parasite n'est iamais plus aise que quand il  
exerce le sien; car il n'est pas plus fâcheux à exercer  
qu'à aprendre. Aux autres, il faut mille outils; à  
vn Docte, vne infinité de livres; à celuy-cy, il  
ne faut que les instrumens que la Nature nous a  
donnez, qui ne se peuuent ni emporter ni déro-  
ber, & qui ne coûtent pas de grandes sommes  
d'argent, comme ceux de Mathématique. Les  
autres ne trouuent leur salaire qu'après auoir tra-  
uillé, encore souuent ne l'ont-ils pas, ou il faut  
contester pour l'auoir. Celuy-cy trouue son salaire  
dans son travail, & la fin dans son opération,  
qui est la dernière perfection de l'Art. Car ordi-  
nairement la fin de l'Art n'est pas celle de l'arti-  
san. Vn laboureur ne laboure pas pour labourer,  
mais pour viure, & ne se soucie du labourage,

que pour le profit qui luy en reuient. Mais le Parasite exerce son art pour son art mesme, & pour le plaisir qu'il y prend. Les Artisans n'ont que quelques iours de réioiſſance; mais pour ce-luy cy il est toujours feste, & les autres se dé-laissent dans son travail, comme dans la fin du leur; de sorte qu'on le peut nommer à bon droit l'Art des Arts, parce que la fin des autres est enfer-mée dans la sienne. Les gens de metier font leurs chef-d'œuvres à jeun; mais le Parasite ne vaut rien s'il n'a mangé, & fait tous ses chef-d'œu-ures à table. La plupart des autres ne sau-roient travailler qu'en leur boutique; celui-cy s'exerce par tout, aussi bien aux champs qu'à la ville, estant en repos, comme voyageant, & toujours fort à son aise. Ceux qui mangent le bien d'autrui, luy font iniure. Icy l'on ne fait iniure à personne en mangeant son bien; & au lieu de s'en fâcher, on vous en remercie. Le commencement des autres Arts est bas & abjet, aussi bien que leur exercice; celui-cy est illustre, & commence par l'amitié, qui est tant vantée des Philosophes; aussi ne s'exerce-t'il que par des gens de condition, comme ie feray tantost voir, & iamais par vn sot ni par vn faquin. Mais la plupart des artisans sont du dernier ordre, tant pour la condition que pour l'esprit; & sans cela ne s'amuseroient pas à si peu de chose. Il y a des Maistres pour apprendre les autres Arts; mais icy il n'y en a point, & c'est comme vn present du Ciel aussi bien que la Poësie. Pour comble de biens, le Parasite ne sème ni ne moissonne, & trouue tout abondamment, comme s'il viuoit au siècle d'or.

TYQUIADE. Grands Dieux! comme tu  
G v

inacables de la force & de la multitude de tes raisons, ie regrette de ne l'auoir pas esté, & il me prend enuie de le deuenir.

SIMON. Après auoir montré en general les auantages qu'a cét Art sur les autres Arts, considérons en particulier ceux qu'il a sur les plus illustres. Car ce seroit trop raualer sa gloire, que de le comparer aux autres. Chacun tombe d'accord que la Philosophie & l'Eloquence, soit qu'on les nomme Sciences ou Arts, excellent par dessus tout. Si l'on montre donc la prééminence qu'il a sur elles, les autres luy céderont aisément. C'est vne maxime en Philosophie, que tout ce qui subsiste dans la Nature, est vn; c'est pourquoy ces deux choses n'ont qu'un Estre chimerique; car il y a plusieurs Rhétoriques & plusieurs Philosophes toutes diferentes, & c'est vn miracle d'en trouuer deux semblables; vû que ce qui est approuué par les vns, est condamné par les autres. Mais l'écorniflerie est vne par tout le monde, & ne s'exerce pas autrement en Grece qu'en Italie, ou chez les Barbares; car les Parasites suivent par tout de mesmes maximes, & ne sont point comme les Epicuriens & les Stoiciens, qui ne s'accordent ni de la fin ni des principes. Ces merueilles sont si grandes, qu'elles me font quelquefois douter si ce n'est point la Sapience dont parle Aristote, qui renferme en elle la fin de toutes les Sciences.

TYQUIADE. Voilà assez de raisons; n'as-tu point d'autoritez & d'exemples, pour prouuer vne si admirable doctrine?

SIMON. Ouy, & en grand nombre. Premièrement, il n'y a point de Parasite qui se fasse Philosophe; au lieu qu'une infinité de Philosophes deviennent tous les iours Parasites.

TYQVIADÉ. Comment cela ?

SIMON. Il semble que tu n'ayes iamais leu la vie de ces grands Précepteurs du gente humain. Esquins le disciple de Socrate qui a fait ces beaux Dialogues, qui pour estre longs, n'en sont pas moins agreables ; les ayant portez vn iour à Denis le Tyran, ce Prince le retint à sa table ; si bien que de Philosophe il deuint son Parasite. Aristipe qui viuoit au mesme temps, n'alla-t'il pas en Sicile pour le mesme sujet ? où il se montra si excellent en cét Art, que les cuisiniers du Prince venoient prendre l'ordre de luy ; & l'on ne les receuoit point, sans son atache. Le diuin Platon mesme s'en est mêlé, mais comme les talens sont diuers, il n'y reüssit pas bien, & se fit moquer de luy ; Et quoy qu'il retournaist vne seconde fois en Sicile, il n'y fut pas plus heureux, en quoy sa fortune a quelque chose de celle de Nicias ; car ils ont échoué tous deux en cete Isle.

TYQVIADÉ. Qui est-ce qui dit cela de luy ?

SIMON. Plusieurs Historiens tres-célebres, & particulièrement Aristoxéne le Musicien, qui a esté luy-mesme le Parasite de Nelée, comme Euripide le fut d'Arquelaüs, iusqu'à la mort, & Anaxarque, d'Alexandre. Pour Aristote, il n'a fait qu'ébaucher cét Art, non plus que les autres. Je pourrois aleguer plusieurs exemples semblables, mais pour venir au but, si la félicité consisté à n'auoir ni chaud ni froid, ni soif, ni faim, comme disent quelques Philosophes, le Parasite n'est pas tourmenté de ces maux, comme plusieurs d'entre eux, qui en sont morts misérablement.

TYQVIADÉ. Achéue de montrer les auan-

rages qu'à cet Art par dessus la Rhétorique & la Philosophie..

SIMON. Il y a deux temps où les habiles gens se font paroître, la paix & la guerre; considérons premierement celuy-cy.

TYQUIADE. Que tu prens vn beau champ pour faire éclater la gloire de ton Parasite, & que j'auray de plaisir à le voir comparer en cette rencontre aux Orateurs & aux Philosophes.

SIMON. Figure-toy que les ennemis sont entrez dans la Prouince, & que tous ceux qui sont en âge de porter les armes, ont ordre de marcher pour leur faire teste. Tout le monde y acourt, Poètes, Orateurs, Philosophes, Parasites. Deshabillons-les pour les mieux considerer, puis-qu'aussi bien il leur faut vestir leurs armes. Les vns paroissent secs & décharnez, sans aucune force ny vigueur. Quelle aparence de les mener au combat, que pour viure ils ont besoin de Médecin? Comment pourroient-ils supporter les durs travaux de la guerre? Le Parasite au contraire, se presente avec vn visage vermeil, vn œil vif, vn teint frais, vn regard furieux: en vn mot, robuste de corps & d'esprit: & tout prest à donner des coups plutôt qu'à en recevoir. Mais pourquoy se mettre en peine d'aleguer des marques de la valeur des vns & des autres? Il n'y a iamais eu d'Orateur ni de Philosophe qui ait esté à la guerre, qu'il ne s'en soit repenty. Isocrate n'auoit garde d'y aller, puisqu'il n'auoit pas seulement la hardiesse de monter sur la Tribune. Quant aux autres, Philippe n'eut pas plutôt déclaré la guerre aux Athéniens, que Demadés, Esquinés & Philocrate, qui trembloient de peursuy liurerent leur Patrie. Pour Lycurgue, Demosthene, & Hyperide qui parloient si haut, &

qui paroïssent si résolus dans leurs harangues, quel exploit de guerre ont-ils jamais fait? Le premier & le dernier n'osèrent sortir hors des portes de leur ville, & ne firent rien que des decrets & des harangues. Pour l'autre, qui faisoit plus le fanfaron, & qui disoit des iniures à Philippe, ayant eu la hardiesse de s'avancer jusqu'en Beocie, lors qu'il en falut venir aux mains, le cœur luy manqua, & il s'enfuit lâchement, & abandonna son bouclier. Ces choses sont publiques & connues de tout le monde.

TYQVIAD. Je le say; mais c'estoient des gens qui s'exerçoient à parler, & non pas à faire, comme les Philosophes.

SIMON. Je te feray voir que ceux-cy sont plus lâches que les autres, quoy qu'ils ne cessent de parler de courage & de résolution. Premièrement, tu ne me saurois donner d'exemple d'un seul Philosophe qui soit mort l'épée à la main. Car, ou ils n'ont jamais esté à la guerre, comme Antisthene, Diogene, Cratés, Zenon, Platon, Esquinés, Aristote, & toute leur suite; ou ils ont tourné le dos, comme Socrate, qui ayant eu l'audace de marcher contre les Lacedemoniens, perdit cœur à la premiere rencontre, & aima mieux venir disputer contre ses écoliers à Athenes, que d'avoir à faire aux disciples de Lycurgue.

TYQVIAD. Il est vray que ie l'ay leu dans de bons Auteurs, & tu n'encheris pas icy sur la verité. Mais as-tu quelque exemple de la valeur d'un Parasite?

SIMON. Si i'en ay? Tous ceux qui ont leu Homere, savent que ses plus braues Heros se méloient de ce métier-là. Nestor qui n'estoit pas



moins courageux qu'éloquent, estoit le Parasite d'Agamemnon; & ce Prince n'admire personne tant que luy. Car il ne dit pas qu'il voudroit auoir vne douzaine d'Achilles, d'Ajax, ni de Diomedes, mais de Nestor; c'est à dire de Parasites, & qu'auec cela il auroit bien tost pris Troye. Idoménée fils de Iupiter l'estoit aussi, au raport du mesme Auteur.

TYQVIADÉ. Comment le prouueras-tu ?

SIMON. Te souuiens-tu de l'endroit où Agamemnon luy crie, Que son verre est toujours plein auprès du sien, pour boire lors que le cœur luy en dit ? Car il ne veut pas dire par là qu'Idoménée bût nuit & iour, mais bien qu'il auoit toujours place à sa table, qui est le propre du Parasite, au lieu que les autres ne s'y osoient mettre si l'on ne les en prioit, comme on fit Ajax, lors qu'il eut combattu contre Hector. Mais il y auoit longtemps que Nestor faisoit ce métier à la table de Cénéé & d'Exadius, & il continua iusqu'à la mort d'Agamemnon.

TYQVIADÉ. Que tu me plais de n'aleguer point de petits exemples ? Mais n'en as-tu point encore d'autres ?

SIMON. Patrocle estoit le Parasite d'Achille, quoy qu'il ne le cedast à pas vn des Grecs, tant pour les auantages du corps, que pour ceux de l'esprit. Et veritablement il me semble qu'il ne le cede pas mesme à Achille, quand ie le voy chasser Hector hors du camp qu'il auoit forcé, & éteindre le feu qu'il auoit mis aux nauires, à quoy Ajax & Teucer auoient trauaillé en vain. Combien alors tua d'ennemis ce glorieux Parasite, & parmy eux Sarpédon, qui estoit fils de Iupi-

ter : Aussi ne meurt-il pas de la main d'un seul, comme Hector de la main d'Achille, & Achille de celle de Paris : Mais pour le tuer, il faut employer deux hommes & un Dieu. Et en mourant, il ne fait pas de lâches supplications, comme le premier, qui prie Achille de rendre son corps à son pere ; mais il dit des choses grandes & dignes de la profession, *Que s'il s'en fût présenté à luy auparavant une vingtaine de semblables, il les auroit tous défaits.*

TYQVIADÉ. Mais on peut dire que c'estoit l'amy d'Achille ; & non pas son Parasite.

SIMON. Il témoigne luy-mesme le contraire, lors qu'il dit, qu'il luy a fait la cour dès son enfance, qui est le propre du Parasite, & non de l'amy : Et pour montrer qu'il n'estoit pas aussi son valet, il le prie qu'après avoir toujours vécu ensemble, ils soient enterrez tous deux en mesme tombeau, en quoy il le traite de compagnon, comme il paroist par tout ailleurs. Aussi Merione estoit le courtisan d'Idoménée, car c'est ainsi qu'on apelloit alors les Parasites, & Homere le compare à Mars, qui est un honneur qu'il ne rend pas à Idoménée luy-mesme, qui estoit fils de Jupiter. Quoy ! Aristogiton, cet illustre Libérateur des Athéniens, n'estoit-il pas le Parasite d'Harmodius, à cause de sa pauvreté ? Et n'a-t'il pas eu une statue d'airain comme luy, pour récompense de sa vertu ? Enfin, les Dieux mesmes ne peuvent faire plus d'honneur aux hommes, que d'en faire leurs Parasites, comme ils firent de Minos & de Tantale. Voyons maintenant nostre Heros à la guerre. Premièrement, il ne va point au combat qu'auparavant il ne se mette à table, suivant le conseil d'Ulysse, pour aquerir de nouvelles forces, & tandis que les autres tremblent ou cherchent

leurs armes, il est desia tout prest à bien faire. Lors qu'on vient aux mains, il combat aux premiers rangs, & couvre de son corps celuy qui le traite, comme Ajax faisoit Teucer. Que s'il vient à mourir à la bataille, on n'a point de honte de l'a-uoir pour sien; car il a bonne mine, même dans la mort. Et certes, il feroit beau voir auprès de luy, le corps maigre & défait d'un Philosophe qui ressemble plustost à un criminel qu'on mène au supplice, qu'à un soldat; Un Estat ne seroit-il pas menacé de sa ruine, qui n'auroit que de tels défenseurs? Voilà quels sont les Parasites à la guerre, à comparaison des Orateurs & des Philosophes. Voyons maintenant l'avantage qu'ils ont sur eux dans la paix, en quoy ils les surpassent, autant que la paix surpasse la guerre. Premièrement, ils n'ont point de procès pour leurs usures, & l'on ne les entend point crier dans un bareau où ils n'ont que faire, car ils haïssent la tromperie & la chicane; mais dans les exercices du corps, un homme de Lettres, qui se viendroit présenter contr'eux, se feroit moquer de luy. Dans la chasse aussi ils ne tremblent point comme eux à la rencontre d'un cerf ou d'un sanglier; car si l'un aiguise ses dents contr'eux, aussi font-ils les leurs contre luy. Dans les festins, qui sont un des principaux exercices de la paix, qui fait mieux qu'eux faire l'honneur de la compagnie? Au lieu qu'un Philosophe ressemble à un homme qui vient d'enterrer son pere ou sa mere, tant il est triste & mélancolique. Comparons les maintenant, dans le reste de leur vie. Le Parasite méprise la gloire, & ne se soucie point de tout ce qu'on peut dire de luy; au lieu que les Philosophes & les Orateurs en sont éperdument amoureux, quoy qu'ils pré-

ehent le contraire. Pour ce qui est de l'avarice, vn Orateur ne vend pas seulement sa voix, mais sa conscience; & le Philosophe pour amasser des richesses, met la Vertu à l'encan, & deuiant souvent vn lâche flatteur. Quelques - vns courent tout le monde pour s'enrichir, & se rendent esclaves des Grans pour de l'argent. Diray - ie les autres passions dont ils sont tyrannisez? la crainte, l'enuie, la colere, où nostre Parasite est si peu suiet, que s'il vient quelquefois à se fâcher, ce qui arriue rarement, il fait rire la compagnie, tant il est agreable mesme dans sa mauuaise humeur. Pour la tristesse, elle ne trouue point de place chez luy, parce qu'il n'a point les choses qui la font naistre, & qu'il a renoncé aux atachemens du monde.

TYQUADE. Mais la pauureté ne l'affige-t-elle point?

SIMON. Non, car il ne manque de rien, & vit aux despens d'autrui, sans quoy il ne seroit pas Parasite; comme on n'appelle point vn homme sage ou vaillant, qui manque de sagesse ou de valeur. Il ne porte point de baston pour se défendre, comme font les Philosophes, parce qu'il n'a peur de rien, estant à couuert par sa pauureté; & il n'a pas besoin la nuit de fermer sa porte ou ses fenestres, si ce n'est pour s'exemter du froid ou du vent. Il n'est point accusé de larcin, ni d'autres crimes, comme les Orateurs & les Philosophes, dont il nous reste encore des Apologies au lieu qu'il ne se trouue point d'Apologie de Parasite. Que s'il fait quelque méchante action, ce n'est point en cette qualité; au contraire, il la perd alors, pour prendre le nom de son crime, & deuiant adultere, voleur, assassin.

ou quelque'autre chose semblable.

TYQVIADÉ. Si sa vie est meilleure que celle des Philosophes, la mort pour le moins est beaucoup pire ?

SIMON. Nullement. Car on voit les vns mourir dans les tourmens, soit des suplices ou des maladies; mais l'autre meurt tout en riant; & l'on n'en voit point de banny, ou contraint d'avalier du poison.

TYQVIADÉ. Tu prouves assez bien les avantages qu'il a par dessus les Orateurs & les Philosophes; Il reste de faire voir que la profession en est honneste.

SIMON. Cela n'est-il pas assez prouvé par l'exemple des plus grans personnages qui ont fait ce métier, comme ie l'ay monsté ample-ment? Et qu'on ne die point qu'ils sont à charge aux Grans; car les Grans ne se sauroient passer d'eux, & seroient plus misérables que tu n'imagi-  
ne les Parasites, s'ils ne les auoient point pour leur tenir compagnie & pour admirer leur félicité. Ils ne leur seruent pas seulement d'entretien, mais de défense. Car il n'est pas aisé de les ataqer, veü qu'ils ne les abandonnent iamais; ni de les empoi-  
sonner, parce qu'ils boient tousiours les premiers, & font l'essay des viandes, sans auoir peur de mourir pour ceux-là qui les font viure. D'ailleurs, les Grans tirent leur honneur des Parasites, & sont gloire d'auoir plusieurs gens à leur suite & à leur table, au lieu que le Parasite ne tire point la gloire d'un Gran; quoy qu'il n'ait point de honte de luy faire la cour, comme à vne personne qui est au dessus de luy.

TYQVIADÉ. J'ay peine à croire que cét Art ne soit ariué à sa perfection, & que personne n'en ait

traité, tant tu en parles pertinemment, & en fais bien voir tous les auantages. Mais tu m'amouèras tousiours que si la profession n'en est honteuse, pour le moins le nom l'est.

SIMON. Ie t'ay déjà dit que le peuple ne fait pas la iuste valeur des choses. D'ailleurs, on parle avec honneur des Courtisans, qui sont les Parasites des Rois & des Princes, & les Rois sont appez par les Poëtes les nourrissons des Dieux, comme qui diroit leurs Parasites.

TYQUIADE. Ie me rends, & suis entierement persuadé de la noblesse & de l'antiquité de ce bel Art, & ie meurs d'enuie de l'apprendre dès aujour-d'huy, tant ie suis conuaincu par tes raisons. Ie ne doute point que comme ton premier disciple tu ne prenes plaisir à m'instruire : car on dit que les meres cherissent tousiours dauantage leurs premiers enfans.

## DES EXERCICES DV CORPS.

### DIALOGVE

D'ANACARSIS ET DE SOLON.

*Anacarsis parle contre la lute & autres semblables exercices, & Solon les défend.*

ANACARSIS. **A** Qui en veulent ces ieux, nes gens, de se coleter ainsi, & se donner le croc-en-jambe, ou se vcautrer dans la bouë comme des pourceaux, &c

tâcher à se suffoquer & à s'empêcher la respiration. Ils s'huiloient & se rasoient l'un l'autre assez paisiblement d'abord; mais tout à coup baissans la teste, ils se font entrechoquer comme des Beliers; puis l'un levant en l'air son compagnon, l'a laissé retomber à terre par une secousse violente, & se jettant sur luy, il l'empêche de se relever, luy pressant la gorge avec le coude, & l'estreignant avec les iambes; de sorte que l'ay peut qu'il ne l'étouffe, quoy que l'autre luy frappe sur l'épaule pour le prier de le lâcher, comme se reconnoissant vaincu. Il me semble qu'ils deuroient craindre de s'enduire ainsi de bouë, apres s'estre huilez, & ils me font rire en les voyant échaper des mains de leurs compagnons, comme des anguilles que l'on presse. En voila qui font la mesme chose à découuert, horsmis que c'est dās le sable qu'ils se veautrent, comme des poules, avant que d'en venir au combat, afin que leur aduersaire ait plus de prise, & que la main ne coule pas sur l'huile ni sur la sueur. Ces autres couverts aussi de poussiere, s'entrebatent à coups de pié & de poing, sans essayer de se renverser comme les premiers. L'un crache ses dents avec le sable & le sang, d'un coup qu'il a reçu dans la mâchoire, sans que cēt homme vestu de pourpre, qui preside comme ie croy à ces exercices, se mette en peine de les separer; au contraire, il louë celuy qui a fait le coup, & incite l'autre à la vengeance. Ceux-cy font voler la poussiere en sautant en l'air, comme ceux qui disputent le prix à la course; & cependant, ils ne bougent d'une place. Je voudrois bien sçavoir à quoy tendent toutes ces choses; & s'il n'y a pas de la fureur, ou pour le moins de l'extravagance à les pratiquer?

Tru-  
peurs.

**SOLON.** Tu trouues ces coûtumes étranges, parce que ce ne sont pas celles de ton pais, comme vous en auez plusieurs qui nous semblent extraordinaires, parce qu'elles ne se rapportent pas aux nostres. Mais si tu demeures plus long-temps icy, ie te verray luter & sauter comme nous faisons. Car ces exercices rendent les membres plus souples, & le corps plus vigoureux; & tous ces coups se donnent & se reçoient par jeu.

**ANACARSIS.** Mais ce ieu n'est pas fort plaisant; & qui se viendroit iouer à moy de la sorte, verrois que ce n'est pas en vain que les Scythes portent vne épée, mais explique moy vn peu tous ces ieux, puis que tu les nommes ainsi.

**SOLON.** C'est icy le lieu des exercices, & le Temple d'Apollon le Lycien, dont la statue paroist sur cette colonne, en la posture d'un homme laquiel se repose sur le coude, ayant la teste apuyée sur la main droite, & tenant de l'autre son arc. Ceux que tu vois reautrez dans la boue ou dans la poussiere combattent à la lute; les autres qui se frappent à coups de pie & de poin, au Pancrace. Il y a encore d'autres exercices, comme le saut, le palay, le Pugilat, & par tout le vainqueur est couronné.

Combat  
coups de  
poin.

**ANACARSIS.** Mais encore quel est le prix qu'il s'emporte?

**SOLON.** Vne couronne d'oliuier aux ieux Olympiques, vne de pin aux Isthmiques, vne d'ache à ceux de Némée; & aux Pythiques des fruits consacrez à Apollon. Pour ceux qui se font à Athènes en l'honneur de Minerue, on y donne de l'huile, de l'oliuier consacré à la Déesse. Qu'as-tu à rire? est-ce que tu trouues cela peu de chose, pour tant de travaux & de peines?



ANACARSIS. Nullement. Celuy qui a institué ces jeux, merite d'estre loüé pour sa magnificence; quoy qu'à dire vray, on pût auoir ces choses à meilleur marché, sans courir fortune de s'estropier, ou de se rompre le cou.

SOLON. Ces couronnes ne sont que les marques de la victoire, dont la gloire est la récompense; car tu serois étonné de voir aux jeux publics toute la Grece applaudir aux victorieux.

ANACARSIS. Il me semble que cela fait partie du suplice, de recevoir des coups deuant tout le monde; & ie ne voy pas que la gloire serue à les guerir. On se gouuerne bien plus honnestement parmy les Scythes; car celuy qui a fait le moindre mal à son compagnon, soit en public ou en particulier, est condamné à l'amende. Pour moy, j'aouë franchement que j'ay pitié des combatans & des spectateurs. Car il me fâche de voir tant souffrir les vns pour si peu de chose, & les autres quitter leurs maisons & leurs affaires, pour voir donner des coups de poin.

SOLON. Si c'estoit le temps des spectacles, & que tu visses toute la Grece assemblée pour assister à ces jeux, tu tiendrois vn autre langage; car la veüe touche beaucoup plus que l'oïïe; & tu serois le premier à battre des mains; & à admirer la force, l'adresse, & la résolution des combatans, sans parler du zele & de l'émulation que cela donne aux spectateurs.

ANACARSIS. Dy plustost que ie serois le premier à en tire. Car ie ne voy point de proportion entre la peine & la récompense; & ie m'étonne qu'il y ait des gens assez fous pour vouloir tant souffrir, afin de donner du plaisir aux autres. Mais dy-moy, tous ceux qui combattent, sont-ils couronnez?

SOLON. Non ; mais seulement les victorieux.

ANACARSIS. C'est encore pis, de tant souffrir pour vne récompense incertaine, & dont il y a si peu de gens qui iouissent.

SOLON. Il semble que tu n'ayes iamais vû de Republique bien ordonnée, autrement, tu ne condamnerois pas ces choses qui remplissent l'esprit de l'amour de l'honneur, & de la vertu, outre que cela exerce le corps, car l'utilité est icy iointe à la peine, quoy que cela ne paroisse pas d'abord.

ANACARSIS. Je n'ay quitté mon país, & traversé tant de Terres & de Mers, qu'afin d'apprendre ce que tu me reproches, que ie ne say point, c'est pour cela que i'ay recherché ton amitié: Si tu veux m'en entretenir, tu ne saurois prendre tant de peine à le conter, que ie receuray de plaisir à l'entendre.

SOLON. Il seroit difficile de te dire tout en peu de paroles, mais tu apprendras vne autre fois nos coutumes, touchant le service des Dieux, & le reste du gouvernement politique, le te diray maintenant qu'on a établi ces exercices, pour accoutumer la jeunesse au travail, non pour vne simple guirlande, mais pour le bien qui leur en reuient, & à toute la Republique.

ANACARSIS. Que ne proposes-tu donc cela pour prix, & non pas des bagatelles?

SOLON. L'un suit de l'autre, mais nous auons peruertí l'ordre, & parlé premierement des choses qui se faisoient aux jeux, auant que de parler de la fin pour laquelle on les faisoit, Toutefois, puis que nous sommes de loisir, il sera facile de contenter ta curiosité, & de repré-

dre la chose des son origine.

ANACARSIS. On en verra mieux le fil & la liaison, & cela m'apprendra une autre fois à ne point parler de ce que ie n'entens pas. Mais allons prendre le frais sous ces arbres; car ie ne me plais pas comme vous, à estre la teste nuë au Soleil, quoy que j'aye quité mon chapeau pour m'accommoder à vos costumes. D'ailleurs, nous en serons moins interrompus du bruit des acclamations; Mais dy-moy, comment peux-tu souffrir ainsi à ton âge les rayons du Soleil en plein midy sur ta teste, pendant les ardeurs de la canicule, sans en estre incommodé, & tout trempé de sueur comme moy?

SOLON. C'est l'effet des exercices dont tu te moques. Car apres avoir luyé tout le iour au Soleil, dans du sable ardent; le chaud ne nous incommode plus. Mais alons nous asseoir où tu dis; ie t'apprendray ce que tu desires, à la charge que tu ne prendras pas ce que ie te diray pour des Oracles; mais que tu feras tes difficultez par tout, pour ton instruction & pour la mienne. Car ie te promets de faire recevoir tes opinions publiquement, si elles sont les meilleures.

ANACARSIS. Ce n'est pas sans raison qu'on vous accuse d'estre grans railleurs. Car comment vn étranger comme moy, qui n'ay iamais demeuré dans des Estats polissez, pourroit-il faire des leçons au plus grand Legislatteur de la Grece? Je ne refuse pas neantmoins, de faire mes difficultez, pour m'éclaircir de la verité. Mais puisque nous voicy déjà à couuert, alons nous asseoir sur ces pierres, pour estre plus à nostre aise; & dy-moy premiere-ment, pourquoy tu as érably ces exercices, & à quoy seruent à la Vertu tous ces sauts, & routes ces culebutes? Je sauray le reste une autre fois, mais souuient.

souviens-toy d'estre clair & court tout ensemble, si tu veux qu'y comprenne quelque chose; autrement, j'auray oublié le commencement, avant que tu sois à la fin.

SOLON. Tu n'as qu'à demander ce que tu n'entendras pas; & à m'interrompre, si ie m'écarte hors de sujet. Car c'est ainsi qu'il se pratique dans l'Areopage, où l'on écoute patiemment les parties, ou les Avocats pour elles, lors qu'ils demeurent renfermez dans leur matiere, mais quand ils tâchent d'émouvoir les passions, ou de gagner les bonnes grâces des Juges, on les fait taire, pour empêcher que la Justice ne soit surprise, & que l'on ne consume inutilement le temps. Je te donne le même droit, pourveu que hors de là, tu me laisses le champ libre pour m'égayer, puis qu'aussi bien nous n'avons que faire, & que nous sommes à l'ombre.

ANACARSIS. Cela est plus que raisonnable; & ie t'ay obligation de m'avoir appris en passant vne coutume de ton pais, que ie trouue fort bonne. Parle donc, & ie te donneray bonne audience, comme vn Juge amis de ta main.

SOLON. Il faut auparavant que ie te die quelque chose de l'état d'une Republique; car cela servira à te faire mieux comprendre la verité. Nous croyons qu'une ville ne consiste pas dans l'enclos de ses murailles, mais dans le corps de ses habitans; c'est pourquoy nous avons plus de soin de leur éducation, que des bâtimens & des fortifications; car en leur apprenant comme il se faut gouverner, tant en paix qu'en guerre, nous les rendons invincibles, & la cité imprenable. Après donc que les enfans sont sortis de dessous l'aile de leurs meres, &

qu'ils commencent à auoir le corps propre au travail , & l'esprit capable de raison & de discipline , nous les prenons sous nostre conduire , & exerçons l'un & l'autre. Car nous croyons que la Nature ne nous a pas fait tels que nous deuons estre ; mais que nous auons besoin d'institution & d'exercice pour coriger nos défauts , & pour acroistre nos auantages. Semblables à ces ieunes plantes que le Iardinier soutient avec des bastons , & qu'il couure contre les iniures de l'air iusques à ce qu'elles soient assez fortes pour supporter le chaut & le froit , & resister aux vens & aux orages. Alors on les taille , on les redresse ; on coupe les branches superflus , pour leur faire porter plus de fruit ; on oste les bastons & les couuertes , pour les endurcir , s'il faut ainsi dire , & les fortifier. Nous éueillons donc d'abord l'esprit des ieunes gens , par l'étude de l'Arithmetique & de la Geometrie , apres leur auoir appris à lire & à écrire , & nous l'adoucissons par la Musique. En suite , nous les portons à l'amour de la vertu , par la lecture des Poëtes , où ils voyent les paroles & les actions des Grans personnages , qui font naistre en eux le desir de leur ressembler. Car la Poësie a des charmes particuliers qui s'attachent à l'esprit , & qui impriment les belles choses , tant dans la memoire que dans le cœur. Quand ils commencent à entrer dans l'administration des affaires , alors.... Mais ie ne m'aperçoy pas que cecy est hors de mon sujet ; c'est pourquoy ie m'impose silence à moy-mesme , sans attendre la voix de l'huisier , qui sans doute bailloit la venue de honte , voyant que ie m'estois égaré.

A N A C A R S I S. N'y a-t'il point de peines établies par vos loix , contre ceux qui passent sous si-

lence les choses les plus considerables , pour s'atacher à d'autres moins importantes ?

SOLON. Pourquoi dis-tu cela ?

ANACARSIS. Parce que tu quittes ce qui concerne le gouvernement de l'Estat , pour m'entretenir des exercices du corps , qui sont beaucoup moindres.

SOLON. Mais c'est le but que ie me suis proposé d'abord , que ie ne veux point abandonner , pour ne point rompre le fil du discours , ny embarrasser ta memoire. Toutefois , si tu veux , ie diray quelque chose en passant , de ce que tu desires sçavoir ; car ce n'est pas icy le lieu d'en parler. Lors que les ieunes gens sont capables de l'administration des affaires , nous leur apprenons les loix du pais , qui sont proposées pour cela publiquement en grosses lettres , afin que tout le monde les puisse lire ; & qui leur enseignent ce qu'ils doivent faire , & ce qu'ils doivent éviter. Nous ajoutons à cela la conuersation des Philosophes , qui leur aprennent à bien viure , & à ne faire tort à personne , & en suite à regler leurs desirs , & à moderer leurs passions ; enfin , à parler & à se taire. Nous leur imprimons aussi l'horreur du vice , & l'amour de la vertu , par des Tragedies & des Comedies , permettant en celles-cy de taxer les defauts de quelques particuliers , tant pour les en corriger , que pour instruire les autres.

ANACARSIS. I'en ay veû iouer aux Bacchanales , où l'on voit les vns montez sur des échafes , & vestus en Rois & en Princes , qui bâillent avec de grands masques , & prononcent des mots graues & empoulez ; Mais les autres qui iouent des Comédies , ne s'égueulent pas tant , & sont chauffez & vestus à l'ordinaire ; quoy que leurs

masques soient encore plus ridicules. Comme ces haut-montez donc émeuent la compassion, lors qu'on leur voit traîner leurs cothurnes, qui sont comme des entraves; les autres excitent la risée du peuple, si-tost qu'ils paroissent sur le theatre.

SOLON. Ce ne sont pas leurs cothurnes qui font pitié, mais les choses tragiques, qu'ils représentent d'un ton lamentable, & avec des paroles de mesme; aidées de la Musique qui a grand pouvoir sur l'esprit humain. Mais pour revenir à nostre sujet, si-tost que nos ieunes gens ont le corps fort & robuste, nous les faisons dépouiller à l'air, pour les accoutumer au chaud & au froid, & puis s'huiler pour leur rendre les membres plus souples, à l'exemple des Conroyeurs, qui préparent le cuir de la sorte, pour le faire plus durer. En suite, nous les exerçons comme tu as veü, en présence des vieillars qui prennent garde que tout aille bien; ce qui, avec la force & l'adresse, leur apprend à mépriser les coups & les blessures, & est comme un prélude de la guerre. Que ne feront-ils point estant armez, que tout nuds ils sont redoutables à leurs ennemis? car on ne leur voit point des corps pâles & défaits, ni chargez d'une graisse inutile; mais ils sont robustes & vigoureux, capables des exercices militaires. De quel usage peuvent estre dans les combats, ceux qui ne peuvent souffrir le Soleil ni la poussiere, & qui pâlisent, en voyant couler leur sang; à demy vaincus, par la seule verë des Ennemis? D'ailleurs, ces exercices consomment les humeurs superflües, qui causent les fièvres & les maladies, & contribuent beaucoup à la santé. Car le corps d'un Athlete est comme du blé bien cailé, qu'il n'y a point d'ordure; & les travaux

qu'il souffre, ne le tourmentent pas tant, comme ils l'exercent. Nous les accoutumons aussi à la course, pour les diuers emplois de la guerre, où il faut faire quelquefois beaucoup de chemin en peu d'heure, & les faisons courir dans des sables, afin qu'ils soient plus vistes en vn lieu ferme & vny. Car on leur propose exprés des difficultez en ces jeux, pour leur rendre les choses necessaires plus faciles. Nous les exerçons aussi à sauter, pour pouuoir franchir vn fossé lors qu'il en sera besoin, ou quelque autre obstacle qu'on aura ietté sur leur passage; & pour estre plus agiles, ils s'exercent d'abord avec des bales de plomb à la main. Ils s'accoutument pour se fortifier, à lancer vn iauelot, ou à ietter le plus loin qu'ils peuuent vn palay, qui est comme vne petite rondache d'airin poli, où il n'y a point de prise; de sorte qu'il est mesme difficile à tenir. Pour le sable & la bouë dont tu te moques, qui sont dans les lieux où l'on lute, outre que cela empêche qu'on ne se fasse mal en tombant, cela apprend à se tenir plus ferme en des lieux glissans, & rend les veritables combats plus faciles. Car la peine qu'il y'a à coleter vn aduersaire en cet endroit, sur tout lors que l'huile & la sueur font glisser la main sur la peau, est cause qu'on ne trouue apres plus de peine à emporter vn blessé du combat, ou à enleuer vn prisonnier. Pour le sable & la poussiere dont on se frotte, c'est pour vne raison toute diferente, afin de donner plus de prise; outre que cela sert à arester la sueur, & fait qu'on dure plus longtemps au travail, & que les esprits ne se dissipent pas si-tost. D'ailleurs, en fermant les pores qui sont ouuerts par la chaleur, oste l'entrée à l'air qui est froid, & qui pourroit faire mal. Ou



peut dire aussi que cela sert à nettoyer les ordures comme on é cure la vaisselle. Je te demanderois volontiers , si tu aimerois mieux avoir le corps blanc & effeminé , comme ceux qui ne sont pas accoutumés au travail , que de l'avoir brun & vigoureux , comme ceux que tu vois icy. D'ailleurs, ces exercices servent à bannir l'oisiveté, qui relâche les forces du corps & de l'esprit, & qui rend les hommes paresseux & mutins; si bien qu'ils sont nécessaires en temps de paix , & en temps de guerre.

ANACARSIS. Mais quand les ennemis vous ataqnent , marchez-vous au combat ainsi poudreux & huilez ? Et apprehendent-ils que vous ne les susfoquiez & ne leur donniez le croc-en-jambe , pour les faire tomber dans la bouë ? Vos corps ainsi noircis au Soleil , sont-ils à l'épreuve de leurs armes ? & prenez-vous ces grands masques de Tragedie pour leur faire peur , ou ces hauts cothurnes pour les atteindre plus promptement ? Prenez garde que ces exercices ne consomment en vain vostre force & vostre vigueur , & que ce ne soient plustost des passe-temps de gens oisifs , que des écoles de vertu. Vous feriez mieux , à mon avis , de tâcher à vous aguerrir par l'exercice des armes , non pas en lançant quelque javelot sans pointe ; mais en combattant tout de bon , avec l'épée & le bouclier , couverts de la cuirasse & de l'armet. Car en l'estat où je vous voy, vous subsistez plustost par quelque faveur divine , qu'autrement , puis que ie n'ay qu'à mettre l'épée à la main , pour faire fuir tous vos Athlètes derrière les pilliers & les statues qui embellissent ces portiques , & pour faire pâlir leur rougeur. En un mot , une longue paix vous a rendus

incapables de soutenir le visage de vostre ennemy.

SOLON. Demande-le aux Thraces, qui nous sont venus ataqer sous la conduite d'Eumolpe, & à vos Amazones avec leur Reine Hipolite. Car quoy que nous nous exerçons tout nuds, nous n'alons pas tout nuds à la guerre, & passons de ces exercices, à celuy des armes.

ANACARSIS. Je ne voy point que l'on s'y exerce icy, & si i'ay couru toute la ville.

SOLON. Tu le verras, si tu y demeures plus long-temps, & ie te montreray tout nostre appareil de guerre avec nostre Cavalerie, qui fait presque le quart des habitans. Mais nous trouvons qu'il est superflu, pour ne point dire barbare & ridicule, d'aler armé en temps de paix: c'est pourquoy il n'est pas permis de porter vne épée. Cela est bon pour vous, qui estes tousiours errans & vagabons, exposez aux courses & aux embûches de vos ennemis, & qui n'estes pas seulement en seureté parmi vos Citoyens, comme nous le sommes par le moyen des loix & de la iustice.

ANACARSIS. Mais pourquoy épuiser en vain ses forces, au lieu de les employer à la guerre?

SOLON. Le corps n'est pas cōme vn vaisseau suiet à tarir; au contraire, ses forces s'augmentent par le travail, & lors qu'il est exercé, il en devient plus robuste, car il languit dans l'oisiuété, comme l'expérience le témoigne.

ANACARSIS. Je ne puis répondre à toutes ces subtilitez; mais ie voudrois pour le moins, que ces exercices fussent des images de la guerre, & qu'on se batist tout de bon l'épée à la main,

H iij

au lieu de s'amuser à donner le croc-en-jambe à son compagnon.

S O L O N. Il seroit trop cruel de se tuer, seulement pour l'exercice, & de priver l'Etat de braues hommes, qui pourroient rendre de bons services dans l'ocasion. Pour ce qui est du prix qui est proposé au vainqueur, ie ne say pourquoy tu fais si peu de cas d'estre proclamé victorieux en présence de ses citoyens, & de recevoir des loüanges & des applaudissemens de tout le monde. Combien penfes-tu que ces aclamations excitent de courage dans la ieunesse, & qu'elles alument dans leur cœur de desir d'honneur & de gloire? Que ne feront point pour la défense de leur Patrie, ceux qui prennent tant de peine pour vne branche d'oliuier? D'ailleurs, à se montrer ainsi nûs aux yeux des autres, on en a plus de soin d'entretenir la force & la vigueur. Que dirois-tu, si tu voyois joster publiquement des coqs & des cailles, avec ordre aux ieunes gens de s'y trouver, pour redoubler leur courage par la veüe de ces petits animaux, qui combattent pour la gloire iusques au dernier soupir de leur vie, ou quand tu verras dans Lacedemone ce peuple belliqueux, courir apres vne bale qu'on iette au milieu de l'Amphitheatre, ou se partager en deux bandes dans vn lieu qui est enfermé d'eau, & s'entre-pousser iusqu'à ce que l'un ou l'autre bataillon soit enfoncé ou recogné iusques-là? Mais tu seras bien plus étonné, lors que tu verras foüetter les ieunes garçons iusqu'au sang sur l'autel de Diane, en la présence de leurs peres & de leurs meres, qui ne sont pas là pour les plaindre, mais pour les encourager à porter constamment la douleur, afin que s'ils venoient iamais à tomber entre les mains

*Coqs contre  
cailles.*

de leurs ennemis, la peur ne leur fist rien faire de lâche ni d'indigne de leur Patrie. Plusieurs donc meurent sous les coups de foïet, pour ne point trahir leur gloire; & on leur a dressé des statues publiques pour récompense.

ANACARSIS. Mais Lycurgue se faisoit-il foïetter, comme cela, quand il estoit ieune, pour s'exercer à la vertu; ou s'il a introduit ces coûtumes en vn âge qui le mettoit hors de danger?

SOLON. Il est vray qu'il estoit desia vieux, lors qu'il les a établies. Car ce ne fut qu'après auoir demeuré long-temps en Crète, pour apprendre celles de Minos; qui estoient estimées les meilleures.

ANACARSIS. Si ces coûtumes estoient bonnes, que ne les as-tu donc suivies?

SOLON. Je me suis contenté de celles de mon pays.

ANACARSIS. Ce n'est pas cela; mais tu as veu combien il estoit ridicule de se faire du mal, pour s'empêcher d'en auoir; & pour vne douleur absente & incertaine, endurer des maux présens & certains, que le plus cruel Tyran ne feroit pas quelquefois souffrir. Si ie me trouue iamais à ces spectacles de Lacedemone, ie t'assure que i'en riray tout mon soul, & que ie diray bien des iniures à ces bourreaux, qui traitent des enfans de bonne maison, comme des voleurs & des assassins. Leur Legislateur, à mon auis, auoit besoin d'un peu d'élébore pour luy purger le cerueau.

SOLON. Ne dy pas cela d'un si grand homme; car quand tu seras à Sparte, on ne manquera pas de te satisfaire là-dessus. Mais apres t'auoir appris nos coustumes, qui ne te plaisent pas trop, à ce que ie voy, il est temps de te demander les tien-

nes, & comment vous instruez la jeunesse.

ANAGARSIS. C'est sans l'outrager, ni faire mal à personne ; mais il faudroit plus de temps pour s'entretenir de ces choses ; & j'ay besoin même de quelque loisir pour m'y préparer. Remettons la partie à demain , puis - qu'aussi bien il est desjà tard.

~~~~~

DV DEVIL.

Il se moque des extravagances qu'on fait dans le Deuil , plutôt par coutume qu'autrement.

Q V'il y a de plaisir à considérer ce que les hommes font & disent dans le Deuil ! Car ils trouvent toujours ce qui est aisé, insupportable tant à eux qu'à ceux qu'ils pleurent ; & ceux qui les consolent, tâchent à montrer le contraire, quoy qu'ils statent quelquefois leur passion, pour les contenter & pour gagner créance sur leur esprit. Mais voyons vn peu ce que disent ceux qui s'affigent, apres auoir exposé leur opinion touchant les morts ; car cela fait partie de la Comédie. Le peuple abusé par les Poètes ; & particulièrement par Hesiodé & Homere, s'est persuadé qu'il y auoit là bas vn lieu souterrain, fort profond & tenebreux, quoy qu'il pense bien sauoir ce qui s'y passe ; où les morts sont retenus par des liens éternels & inuisibles, sans que personne en ait iamais pû sortir, que quelques-uns, dans toute l'étendue des siècles, encore a-ce esté par vne grace particuliere, & pour des raisons

tres-importantes. Car tout le país est environné de grands fleuves, dont le nom même fait horreur. Le Styx, le Phlégéton, le Cocyte, sans parler d'Achéron, qui est vn grand marais tout à l'en-^{feu,} trée, qui exhale vne vapeur si grossiere, que les ^{plaintes,} ames mêmes des oiseaux ne sauroient voler par dessus. On trouue d'abord à la décente, vne porte de diamant gardée par Haque, le cousin germain de Pluton, en la compagnie de Cerbère, qui est vn chien à trois testes, qui fait de grandes caresses à ceux qui entrent, mais qui aboye terriblement ceux qui en veulent sortir. Au de-là du marais est vn grand pré d'Asphodele, à travers lequel passe le fleuve d'Oubly, qui est le mortel ennemi de la memoire, si l'on en veut croire ceux qui en sont reuenus; quoy qu'il soit assez étrange, comme ils ont pû s'en souuenir, après en auoir bû, & conter toutes ces choses, qu'on ne fait que par leur raport. Dans ces lieux regnent Pluton & Proserpine; l'vne fille de Cérés, qui a esté enleuée & emmenée là par force; & l'autre frere de Iupiter, qui a eu cét Empire pour son partage; & se nomme Pluton, qui signifie Richesse, à cause qu'il est riche en morts, comme m'a dit vn homme qui le pensoit bien sauoir. Il a pour ministres les Peines, les Terreurs & les Furies, sans parler de Minos & de Rhadamante, tous deux Candios, qui rendent la iustice tres-séuerement. Pour Mercure, il n'est là que comme vn oiseau de passage. Les gens de bien sont enuoyez aux Champs Elisés qui est vn lieu de délices; & les méchans, en des cachots éternels, où ils sont gênez & tourmentez; les vns dans le feu, les autres sur des gibets ou sur des roües. Celuy-cy pour son suplice,

H vj

traîne vn rocher, ou puise de l'eau dans vne cruche perçee; cét autre est rongé d'un Vautour, ou meurt de soif, sans pouuoir se désalterer, quoy qu'il soit dans l'eau iusqu'au cou. Le reste qui n'a fait ni bien ni mal, se promène dans le pré que i'ay dit, où il est nourri des viandes qu'on porte aux morts, & des éfusions que l'on fait sur leurs sepulchres; quoy qu'après tout, ce ne soient plus que des ombres qui n'ont que la figure du corps, & qui s'en vont en fumée, lors qu'on les touche. Cependant, les pauvres gens qui n'ont ni parens ni amis, courent fortune là bas de mourir de faim, parce que personne ne les assiste. Ces choses & autres semblables, ont tellement pris créance parmy le peuple, qu'on met vne pièce d'argent en la bouche de ceux qui meurent, pour payer le Batelier; sans considérer si c'est vne monnoye qui ait cours dans le pais; ioint qu'on feroit mieux, à mon auis, de ne rien donner, afin qu'on fût contraint de les renugger icy. Après cette cérémonie, on laue le corps du défunt; comme s'il n'y auoit point d'eau là bas, ou qu'il dût assister à quelque festin en ariuant; Car outre cela on le parfume, on le couronne de fleurs, on l'habille de ses plus beaux habits, soit qu'on ait peur qu'il meure de froid en chemin, ou qu'on ne le traite pas selon sa condition. Tout cela est acompagné de plaintes & de regrets, de larmes & de sanglots, pour répondre à vn Maître de cérémonie qui préside à l'action, & qui raporte d'un ton lugubre, les anciennes calamitez, pour faire pleurer si l'on n'en auoit point d'enuie. Les vns donc s'arachent les cheueux, les autres se frappent l'estomac, ou s'égratignent le visage. Il y en a qui déchirent leurs

*Obole,
qui est un
sou mar-
qué.*

habits, & qui mettent de la poussière sur leurs
 testes, ou qui se couchent par terre, & se heur-
 tent contre les murailles; si bien que le mort est
 le plus heureux de toute la bande; Car tandis que
 ses amis & ses parens se tourmentent, il est placé
 en quelque lieu éminent, lavé, nettoyé, par-
 fumé & couronné, comme s'il vouloit aler en
 compagnie. En suite, son pere ou sa mere s'il en
 a, sortent de la troupe & le viennent embrasser,
 avec des lamentations si ridicules, que cela seroit
 capable de le faire créuer de rire, s'il avoit quel-
 que sentiment. Car ils luy diront, par exemple,
 d'une voix dolente, & d'un ton lugubre; Ha!
 mon cher fils, pourquoy és-tu mort? c'estoit à
 moy d'aler le premier; Tu as esté bien pris sur
 le vert, & cueilly en la fleur de ton âge; sans
 avoir goûté des plaisirs du monde, & des dou-
 ceurs du mariage, & sans avoir laissé des enfans
 qui te ressemblerent. On ne te verra plus joier avec
 tes petits camarades, ni boire & manger avec
 eux; c'est ainsi qu'il parle, comme si l'on avoit
 besoin de vivre là bas, & qu'on dût mourir de
 faim, faute d'en avoir. Il y en a qui à la mort de
 leurs parens, égorgent leurs chevaux & leurs es-
 claues, pour les aler servir en l'autre monde; &
 brûlent ou enterrent avec eux ce qu'ils ont de plus
 précieux, comme si cela leur devoit estre fort
 utile. Cependant, tout ce que ces gens-là disent,
 ce n'est, ni pour les morts, qui ne les sauroient
 entendre, quand ils crieroient dix fois plus haut;
 ni pour eux-mêmes; car il suffiroit de parler tout
 bas, ou de le penser sans le dire; Si bien qu'il ne
 reste, sinon que ce soit par coutume, ou pour les
 autres, de peur qu'on ne les croye sans amitié, &
 sans sentiment pour leurs proches, Car du reste, ils

ne sauent ni où le défunt est allé, ni s'il a perdu ou gagné à la mort : Au contraire, tout bien considéré, ils trouueroient peut-estre qu'il luy estoit auantageux de mourir. S'il les entendoit donc, voicy ce qu'il pourroit dire : Qu'avez-vous tant à pleurer, pauvres gens, & à vous tourmenter pour moy, qui suis plus heureux que vous ? Voudriez-vous que j'eusse vescu jusqu'à vn âge décrépit, pour estre à charge à mes amis & à moy-même, & en risée aux autres, après auoir perdu tous les sens, & souffert mille afflictions durant la vie ? Vous regrettez de ce que ie ne pouray plus ni manger ni boire ; Mais n'est-il pas plus auantageux de n'auoir plus besoin de boire ni de manger ? Vous feriez donc mieux de crier ; Ha ! mon fils, Tu ne seras plus sujet aux infirmités de la vie ; Tu ne seras plus tourmenté de froit ni de chaut, de soif ni de faim ; Tu n'aprehenderas plus les menaces d'un tyran, ny les embûches d'un ennemy ; tu ne seras plus tourmenté des passions, ni trauaillé des débauches de la jeunesse ; & ne craindras plus les douleurs ni les ennuys de la vieillesse. Ces plaintes, à vostre aise, ne seroient-elles pas plus iustes, & moins ridicules ? Il pourroit encore ajoûter ; Est-ce que les ténébres où ie suis vous font peur, & que vous aprehendez que ie ne sois suffoqué par la pesanteur de mon sepulcre ? Mais vn mort n'a rien à craindre ; puisqu'il ne sauroit plus mourir, & mes yeux pourris ou brûlez n'ont plus besoin de voir la lumiere. D'ailleurs, quand ie serois misérable, à quoy me seruiroient toutes vos plaintes & tous ces coups donnez contre l'estomac, à la cadence des instrumens, & cette tombe couronnée, & ces éfusions & ces lamentations des femmes ? Croyez-vous que :

On, étonné dedans

ce vin que vous répandez, descende jusqu'aux enfers, & qu'il soit encore bon à boire en l'autre monde? Car pour les bestes que vous brûlez en sacrifice, vne partie s'en va en fumée; & le reste n'est que cendres, qui seroit vn fort mauvais aliment. Il y a d'oc long-temps qu'il me prend enuie de rire de tout ce que vous faites; mais ce linge dont vous m'avez embeguiné, m'en empesche. Si le mort resuscitoit à vostre aise, n'auroit-il pas plus de raison de dire cela, que les vns qui le pleurent n'en ont de dire ce qu'ils disent? Voilà donc les plaintes qu'on fait pour les morts, qui sont semblables par tout; mais les sépultures sont différentes, selon les diuerses nations. Car les vns les brûlent ou les enterrent, les autres les embau-ment ou les mangent. J'ay assisté à des festins en Egypte, où l'on les place au bout de la table; & quelquefois vn homme par nécessité, presse la carcasse de son pere ou de sa mere, pour seruir à cet vsage. Pour les monumens, les colonnes, les inscriptions, & les pyramides, y a-t-il rien de plus inutile & de plus ridicule? Il y en a qui célèbrent des ieux à la memoire du défunt, & qui font des oraisons funébres sur son sépulcre, comme si cela luy deuoit seruir là bas de certificat & d'attestation de vie & mœurs. Après tout cela, on traite l'assemblée, où les amis vous consolent & vous conuient à manger. Iusques à quand, disent-ils, voulez-vous pleurer vn mort? Vous ne le rappellerez pas en vie par vos larmes. Vous voulez-vous faire mourir pour desesperer vos amis, & laisser vos enfans orphelins? Il faut pour le moins manger, quand ce ne seroit que pour faire durer vostre deuil. A la fin vous vous laissez vaincre après beaucoup de resistance, quoy que vous

Squelere, corps seché.

184 L'ORATEVR RIDICVLE.
mouriez de faim, parce qu'il y a trois iours que
vous n'avez mangé. Voila vne partie des choses
qu'on fait dans le deuil, & d'autres encore plus ri-
dicules, tant par vne mauuaife coûtume, que par
vne fausse opinion que la mort est vn mal.

L'ORATEVR RIDICVLE.

*C'est proprement vne Satyre contre quelque particu-
lier qui l'auoit ofensé, q'il trasse de ridicule, pre-
nant le contrepes de la véritable Eloquence, pour
décrire la sienne.*

IE te louë, mon fils, d'auoir de la passion pour
l'Eloquence. Car qu'y-t-il de plus grand & de
plus diuin, que de sauoir gouuerner les hommes,
& les regir par le discours, & de se faire obeir sans
garde ni sentinelle ? Mais pour en venir là, il faut
beaucoup de temps & de peine. Tu ne dois pas
pourtant perdre courage, pour la grandeur de
l'entreprise : au contraire, il faut réveiller tes for-
ces, pour vaincre les difficultez qui se présentent ;
& considérer combien de gens se sont rendus il-
lustres par là, qui n'estoient rien auparauant.
D'ailleurs, ie ne te conduiray pas par vn chemin
rude & épineux, mais par de beaux lieux & d'a-
greables valons ; où tu trouueras du frais & de
l'ombre, tandis que les autres grimperont en vain
par des rochers & des précipices. Ces promesses
sont grandes, mais véritables ; car si Hésiode pour
auoir mâché quelques feuilles de laurier sur la
montagne d'Hélicon, de simple berger, deuint
grand Poëte, pourquoy l'Eloquence coûtera-t-elle

plus à aquerir ; veu qu'elle le cede beaucoup à la Poësie , tant pour la grandeur des figures , que pour la majesté de l'expression : Il faut que ie te conte à ce propos , ce qui arriva à Alexandre , lors qu'après la journée d'Arbelles , il se vit maistre de l'Asie. Car , comme il vouloit établir des Couriers par tout pour enuoyer ses ordres plus promptement , & estre auerty plütoft de ce qui se passoit dans son Empire ; vn marchand Phénicien luy proposa de percer quelques montagnes , pour faciliter le chemin de Perse en Egypte , qui estoit fort long , & où l'on ne pouoit aller qu'avec beaucoup de temps & de peine , à cause des grands détours qu'il faloit prendre. Mais comme plusieurs choses paroissent incroyables d'abord , qui ne le sont pas en éfet , Alexandre ne goûta pas cét auis , quoy qu'il fût pressé de donner ordre aux affaires de l'Egypte ; mais l'expérience a fait voir depuis qu'il estoit tres-bon. Ne rejette donc pas le mien , & sage aux dépens d'Alexandre , croy que ie te puis faire trauerser sans peine tous les obstacles qui sont sur le chemin de l'Eloquence , & te rendre en peu de temps grand Orateur. Mais ie te veux décrire premierement le pais où tu dois aler , & t'en dresser la figure. L'Eloquence habite sur vne haute montagne , dans vne pompe & vne majesté extraordinaire ; car elle tient d'vne main vne corne d'abondance pleine de toutes sortes de fruits & de fleurs ; & de l'autre , la gloire , la puillance & les richesses , sans parler des loüanges & des applaudissemens , qui l'environnent , comme autant de petits Cupidons , ou comme ces enfans qui se ioient autour du Nil , si iamais tu l'as veu comme on le peint monté sur vn crocodile ou sur vn cheval marin. Imagine-toy que tu

*Ou, tra-
uerser.*

és l'un des courtifans de cette Belle, ou plustost l'un de ses galans qui la recherche en mariage, pour iouir de sa beauté & de sa gloire. Lors que tu aprocheras de sa demeure, tu perdras courage comme les soldats d'Alexandre, à la veüe du rocher d'Aorne; car elle est ceinte tour autour de roches afreufes. Mais enfin, après auoir bien tournoyé, tu trouueras deux chemins, l'un qui n'est qu'un petit sentier taillé dans le roc, par où est monté Demosthène & les autres grands Orateurs de l'antiquité, mais qui est maintenant desert, & tout couuert de ronces & d'épines; l'autre large & fleury, par où montent les Orateurs modernes. J'ay esté si mal-heureux que de prendre le premier, pour n'auoir decouvert l'autre que fort tard; ce qui m'a donné beaucoup de peine inutilement. Car ie croyois le Poëte, qui dit, Que les biens prouiennent des maux, & que les roses se cueillent sur des épines; mais i'ay trouuay au contraire, que plusieurs ont aquis beaucoup d'estime & de reputation, sans iamais auoir trauaillé; & qu'ils triomphent maintenant sur le char de l'Eloquence, pour auoir feu bien choisir d'abord. Je say bien que du commencement tu ne sauras lequel prendre de ces deux chemins, n'ayant pas assez de résolution pour quitter la trace des anciens, & estant charmé d'autre costé, par l'inuention des autres. D'ailleurs, tu rencontreras au bas du roc, un homme fort robuste, mais d'une mine graue & seuer, qui s'offrira à toy pour guide dans ce chemin rude & épineux, où l'on voit encore les vestiges de Platon & de Demosthène, & te dira que si tu le quites, tu tomberas dans des abîmes & des précipices. Il te donnera à imiter les harangues des anciens Orateurs, qui sont

mâles & nerueuses, & où tous les pas sont marquez; & te dira que tu ne peux réussir autrement, ni ariuer où tu prétens, qu'après beaucoup de temps & de peine; ce qui te desesperera d'abord, car il ne parlera que de lustres & d'olympiades, & non de mois ni d'années; & ne te demandera pas peu aussi pour te montrer le chemin. Voilà ce que te dira ce vieux réneur avec sa mine renfrognée, qui ne te proposera pour exemples que des morts & de vieilles Pancartes, sans considérer que cela estoit bon sous le regne de Philipe & d'Alexandre, dont la puissance estoit formidable à la Grece; mais que nous iouissions maintenant d'une paix profonde, & sommes aussi éloignez de leurs mœurs que de leurs temps. Si tu me veux croire, tu quitteras ce bon-homme, & son chemin raboteux, par où tu n'ariuerois que bien tard, & prendras l'autre qu'on a découvert depuis peu, qui est plus aisé & plus battu. Tu trouueras à l'entrée vn homme de bonne mine, vestu à la mode, avec vne contenance lasciuue, & vn port efemine, qui te conuiera à le suivre, en le gratant la tette du bout du doigt, & passant sa main dans ses cheveux. Pren garde de ne le pas rebuter, car c'est vn tresor qui s'offre à toy, & le fauory d'Apollon & des Muses. Mais que dis-ic? il n'aura pas plutôt ouuert sa bouche de roses, que tu seras charmé de la douceur de son Eloquence, & iureras qu'il n'a esté nourry que de Nectar & d'Ambrosie. Si tu le suis, tu deviendras en moins de rien tres-célebre, & cōme luy, tu regneras dans les assemblées. Tu ne manqueras donc point d'ajouter foy à ses préceptes; mais il vaut mieux les entendre de sa bouche, de peur que ie ne les puisse rapporter si bien que luy.

Orateur

Il te dira d'abord avec vn souris en passant la main sur ton front, & radoucissant sa voix : Est-ce l'Oracle d'Apollon, mon fils, qui vous a enuoyé vers le plus grand des Orateurs, comme il enuoya autrefois Chéréphon vers le plus grand des Philosophes; ou si vous y auez esté conduit par la foule, & porté sur l'aile de la Renommée. Mais quoy qu'il en soit, ie vous feray voir que i'ay le mesme auantage sur les autres, que la trompette a sur la flûte, & la cigale sur les abeilles; car il parle de soy avec grande modestie. Pour deuenir donc Orateur, ajouta-t-il, vous n'auiez qu'à suiure mes pas, & à faire ce que ie vous diray. Premièrement, ie me moque du sa- uoir & de l'estude; l'Eloquence est quelque chose au delà, & il n'est pas si nécessaire d'estre sa- uant que d'estre hardy, & bannir cette sorte pu- deur, qui donne mauuaise opinion de soy. En vn mot, pour estre bon Auocat, aussi bien que bon Courtisan, il faut estre vn peu éfionté, & se souuenir que la résolution n'est guère plus né- cessaire à la guerre qu'au barreau. Car pourueu que vous parliez d'vn ton de commandement, & que vous ayez la démarche fière, l'habit ma- gnifique, la suite de mesme, il faut croire que tout ira bien. Après auoir eu soin de son habit & de sa mine, il faut toujours tenir à la main vn liure, comme si l'on étudioit quelque chose, quoy qu'on ne fasse rien moins que cela; Auoir à commandement de beaux mots, & des phra- ses à la mode, pour se faire admirer; En faire mesme de nouuelles, sans se soucier de celuy, qui dit à l'Empereur qu'il n'auoit pas droit de faire vn mot. Que si on les rebute, ou quelqu'au- tre chose semblable que vous voudrez introduire,

ne manquez pas d'avoir tout prest le nom de quelque ancien Poëte ou Orateur pour l'autoriser, quand il n'en auroit jamais parlé. Du reste, ne vous amusez point à l'Eloquence froide & surannée de Platon, d'Isocrate & de Demosthène; mais ayez toujours devant les yeux celle des modernes, qui est plus mignarde & plus polie; & lors qu'il vous faudra haranguer, ne soyez point en peine de traiter vostre sujet; mais parlez indifféremment de tout, sans avoir égard à l'ordre ni à la matiere. C'est assez que vous ne demeuriez pas court. Sur tout, ne manquez pas dans Athènes d'aleguer les coutumes des Indes ou d'Egbarane; car c'est le moyen de se faire admirer. Ayez toujours à la bouche Marathon & Cynégire: Percez le mont Athos, enchaînez l'Helléspont, obscurcissez le Soleil des flèches des Perses, tarissez les fleuves de leur multitude, poursuivez Xerxes, soutez Leonidas, lisez les caractères sanglans d'Othryade. Ne parlez que de Salamine, d'Artémise & de Platées: Enchaînez par tout ces beaux mots & ces belles phrases dont j'ay parlé, comme autant de pierres. Ne vous expliquez que par figure, avec quelque serment ou quelque exclamation. Repetez souvent, *Messieurs*, d'un ton harmonieux & musical. Crachez en parlant, frappez-vous sur la cuisse, carrez-vous en marchant, parlez en chantant, rompez-vous la teste & aux autres, à force de crier. Que si l'on vous siffle, ou qu'on ne vous vueille pas écouter, rabrouiez les auditeurs, & arestez ceux qui voudront sortir. Reprenez toujours les choses dès leur origine, & remontez, s'il se peut, jusqu'à la guerre de Troye, & au déluge de Deucalion. Car peu de gens apercevront

Choses illustres de l'histoire Grecque.

vos défauts, & ceux-là se tairont par modestie. Que s'ils en parlent, on croira que c'est par ennui; & vous aurez toujours l'approbation du peuple, qui admire tout ce qu'il n'entend point; & qui croit qu'on dit des merveilles, lors qu'on les prononce hardiment. D'ailleurs, la promptitude donne de l'admiration, ou sert d'excuse; au lieu qu'on attend quelque chose de grand d'un homme qui est préparé: C'est pourquoy ie vous déconseille la méditation; tant en vos écrits qu'en vos harangues. Que si vous demeurerez court, il faut donner ordre que vos amis ménent du bruit, ou qu'ils fassent quelqu'autre chose, pour avoir le temps de songer à ce que vous aurez à dire. Car ce n'est pas un petit secret d'entretenir une cabale, qui rabille nos défauts & célèbre nos avantages, & qui nous applaudit à la fin, pour servir d'exemple aux autres, & nous accompagne en foule à la sortie. Ne manquez pas vous-mesme de célébrer vos loüanges, & quand vous aurez harangué, raportez les plus beaux endroits de vostre harangue, pour faire voir l'avantage que vous avez sur les anciens. Mais j'ay pensé oublier le principal, qui contribuera le plus à vostre gloire, c'est de n'estimer que soy-mesme; & si les autres disent quelque chose de bon, de crier qu'ils l'ont dérobé. Arrivez toujours le dernier dans une assemblée, parce que cela sert à se faire remarquer; & tandis que chacun est en atente, dites quelque chose qui fasse dresser l'oreille aux assistans, & prendre créance à celui qui doit parler. Il ne faut pas faire beaucoup de gestes, car cela est bas; ni se lever qu'une ou deux fois, pour ne point témoigner trop d'action. Il se faut toujours mo-

quer de ce que les autres disent ; car il y a mille occasions de médire , pourueu que la calomnie soit délicate , & qu'on ait de l'audace & de l'assurance pour la débiter. Voilà ce qu'on doit faire en public , tandis qu'en particulier on passe le temps dans les jeux & la débauche , en feignant toujours d'auoir quelque bonne fortune , & tâchant de se mettre bien avec les Dames ; car cela sert à donner de la réputation. Si vous vous appliquez de bonne-heure à toutes ces choses , vous réussirez parfaitement ; & il n'est pas besoin de dire ce qui vous en reuiendra. Car vous sauez ce que j'estois , & ce que ie suis devenu ; Comme ie suis né de bas lieu , & que j'eus bien de la peine à me faire valoir d'abord par quelque agrément que j'auois , & en suite par les bonnes graces d'une vieille dont la faim me faisoit trouuer les caresses agreables , quoy qu'elle n'eust plus que quatre dents , encore estoient-elles rattachées avec des filets d'or. Cependant : j'aurois esté son héritier , sans vn coquin de valet , qui m'acusa d'auoir acheté du poison , pour m'en défaire plustost. Elle me chassa donc honteusement , & me réduisit à faire le métier d'Avocat , par le moyen duquel ie subsiste , en faisant semblant d'auoir connoissance avec les luges , & trahissant mes parties. Car quoy que cela me fasse passer pour vn méchant homme , cela sert toujours à me faire craindre , & empêche qu'on ne s'ose ataqer à moy. Du reste , bien que ie ne remporte pas souuent la victoire , ie ne laisse pas d'orner ma porte de festons pour entretenir ma réputation , & tromper ceux qui n'en sauent rien. Voilà l'Eloquence que ie vous propose , dont ie suis vn viuant exemple ,

192 L'ORATEVR RIDICVLE.
 comme estant paruenü par là. Ce sont-là à peu
 près les paroles que te dira ce galant-homme ;
 & si tu le crois, tu réussiras comme luy, sans
 auoir besoin pour subsister, de faire la cour aux
 vieilles ; mais tu obtiendras en mariage l'Elo-
 quence, & seras porté sur le char ailé de Platon ;
 si bien qu'il te tiéra mieux de parler de toy, qu'à
 luy de Iupiter. Mais pour moy, qui suis trop
 timide & trop retenu, ie ne saurois me rendre
 illustre par cette voye ; & ie te cederay cet hon-
 neur, aussi bien qu'à ton maistre. Que dis-ie ? i'y
 renonce déjà, & ie rabandonne le prix de la
 course, pourueu que tu auoies, que ce n'est pas
 pour auoir esté plus vite que moy, que tu m'au-
 ras deuancé ; mais pour auoir pris le plus court
 chemin.

LE MENTEVR, OV L'INCRE'DVLE.

DIALOGVE

DE PHILOCLES ET DE TYQVIADÉ.

*Il se moque des contes que l'on fait des aparitions
 des esprits, & accuse la Magie de fausseté
 & d'imposture.*

TYQVIADÉ. D'Où vient, Philoclés, que la
 plupart des hommes aiment à
 mentir, & qu'ils ne se contentent pas de débiter
 des mensonges ; mais ils sont bien aises d'en en-
 tendre, & triomphent, quand on les entretient
 de sornerres, ou qu'ils en contentent eux-mêmes ?

PHILOCLES.

PHILOCLÈS. Quelques-uns le font pour le profit.

TRQVIADÈ. Je ne parle pas de ceux-là, & i'excuse mesme ceux qui mentent pour éviter quelque danger, comme fit Vlyse, ou pour faire quelque fortune; sans parler des mensonges loüables qui se font pour tromper son ennemi. Mon étonnement est d'en voir, qui aiment le mensonge pour luy-mesme, & sans qu'il leur en reuienne ni honneur ni profit.

PHILOCLÈS. Y a-t-il des gens assez extrauagans pour cela?

TRQVIADÈ. Plusieurs & de tres-grands personnages, qui ne se plaisent pas seulement à tromper les autres, mais à se tromper eux-mesmes; ce qui me donne de l'étonnement, meslé de quelque indignation. Car, pour ne rien dire des Poëtes n'auons-nous pas des Historiens, comme Ctésias & Hérodote qui non contents d'abuser ceux de leur siècle, ont voulu consigner leurs Fables à la posterité? Mais ie ne puis souffrir dans les Poëtes mesmes, que Saturne châtre son pere, que Prométhée soit ataché en croix, que les Éléans fassent la guerre aux Dieux; sans parler de la Tragédie des enfers, & des diuerles métamorphoses de Iupiter, & infinies autres; outre les Chimeres, les Gorgones, les Cyclopes, & semblables réueries, pour faire peur aux petits enfans. Encore passe pour les Poëtes, & les anciens Historiens, qui n'auoient rien de meilleur à nous débiter; Mais que dirois-tu de voir mentir des Nations toutes entieres, comme les Candios lors qu'ils montrent le sepulcre de Iupiter, & les Athéniens quand ils disent qu'Ericthon & leurs prédecesseurs nâquirent

Le Ciel.

de la terre, comme si c'estoient des choux, encore les faudroit-il semer? Les Thébains sont encore plus extrauagans, qui se font venir des dents d'un serpent. Cependant, ceux qui ne croient pas ces choses & autres telles impertinences, passent pour impies, comme s'ils s'ataquoient aux Dieux, & qu'ils doutassent de leur pouuoir; tant le mensonge a trouué de créance parmy les hommes. Pour moy, ie le pardonne aux villes qui le font pour rendre leur origine plus auguste; mais de voir des Philosophes qui trauaillēt à la recherche de la vérité, se plaire à conter & à entendre des fables, comme si c'estoient des vérités infaillibles, c'est ce que ie ne puis comprendre, & que ie trouue tout à fait ridicule & insupportable. Car ie viens tout présentement de chez Eucrate; où j'ay ouï dire tant de fadaïses, que j'ay esté contraint de sortir; parce que cela me faisoit mal au cœur.

PHILOCLE'S. Tu m'étonnes; car ie l'ay toujours pris pour un homme sage, qui ne voudroit pour rien du monde mentir, ni souffrir qu'on mentist en sa présence.

TYQVIADE. Si tu sauois les sottises qu'il a dites, & comme il les a assurées, iusqu'à prédre ses enfans à témoins, tu perdrois bien-tôt la bonne opinion que tu as de luy. Pour moy, ie le regardois entre deux yeux, comme s'il fût deuenu fou; & quelquefois ie le prenois pour un imposteur, & m'étonnois qu'il nous eût imposé si long-temps avec sa mine graue & seuer.

PHILOCLE'S. Mais encore, que disoit-il? car ie voudrois bien sauoir les impostures qu'il cachoit sous vne si grande barbe.

TYQVIADE. J'auois coûtume de l'aler voir

de temps en temps, lors que j'étois de loisir ; & ayant appris qu'il étoit malade, & qu'un de mes amis avec qui j'avois affaire, estoit chez luy, j'y suis allé pour les voir tous deux ; & en arrivant j'ay trouvé que mon ami n'y estoit plus, mais en sa place il y avoit bonne compagnie. Car le Philosophe Péripatéticien Cléodème y estoit, avec le Stoïcien Dinomaque, & Ion le Platonicien, qu'on croit seul avoir pénétré dans les secrets de son maître ; Tous chefs de secte, & autant de lumières de vertu & de doctrine, dont la présence seule deuroit écarter le mensonge. Le malade commençoit à se mieux porter, la fluxion estant tombée sur les iambes ; & chacun se méloit de luy donner quelque recette, comme on a de coutume. Après l'avoir salué, & m'estre excusé à l'ordinaire de ne l'avoir pas visité plutôt, sur ce que ie ne faisois que d'apprendre son indisposition, Il me dit d'une voix assez basse, que ie me misse sur son lit, ce qui m'étonna, parce qu'en entrant ie l'avois trouvé qui parloit avec grande action ; & comme ie luy eus obey, prenant bien garde à ne point toucher ses iambes, Cléodème poursuivant son discours ; En levant, dit il, de la main gauche la dent d'une belette qui ait esté tuée de la sorte que ie viens de dire ; & la liant dans la peau d'un lion nouvellement écorché, puis en entortillant vos jambes, la douleur s'apaisera aussi-tost. Ce n'est pas dans la peau d'un lion, reprit Dinomaque, qu'il faut entortiller cette dent, mais dans celle d'une jeune biche ; ce qui est plus probable à cause de la vitesse de cet animal, quoy que le lion ait plusieurs autres perfections. Car la graisse, jointe à son pié droit & aux poils de son menton, a de

grandes vertus, pourveu qu'on sache les paroles qu'il faut dire; mais cela ne sert de rien à la goutte. L'ay crû autrefois comme vous, repartit Cléodème, que la biche estoit plus propre à cela que le lion; mais vn Afriquain me dit vne raison qui me fit rendre; c'est que les lions prennent les cerfs, qui est vne marque qu'ils sont plus vistes qu'eux, & la compagnie applaudit à cette raison. Estes-vous si fous, leur dis-je, que de croire qu'on puisse guérir vn mal, de paroles, si ce n'est vn mal d'esprit, & que des remèdes si extrauagans ayent esté destinez par la Nature, qui est si sage, à la guérison des maladies? Alors ils se prirent tous à rire de mon ignorance, bien que le Médecin qui estoit présent, témoignast d'estre de mon auis pour se venger, à ce que ie croy, de ce qu'ils condamnoient le sien, qui estoit de diminuer les forces du malade en luy ostant le vin, & ne le nourrissant que d'herbages. En suite, Cleodème me dit en souriant; Quoy Tyquiade! tu ne crois pas que le remède que nous auons dit, puisse guérir la goutte? Non, dis-je, quand on enfermeroit vne douzaine de belettes dans la peau d'un lion, fut-ce celuy de Némée, veu que le lion mesme est tourmenté de ce mal, & a quelquefois bien de la peine à marcher. Tu ne fais donc pas, reprit Dinomaque, qu'on charme tous les iours la fièvre, qu'on enchante les serpens, & qu'on guérit les maladies avec des paroles que les vieilles sauent? L'un est aussi incertain que l'autre, repliquay-je; & iusqu'à ce qu'on m'ait fait voir que la fièvre a des oreilles pour entendre ce qu'on luy dit, ie prendray cela pour des contes de vieille. Il semble à t'oïr parler, ajouta Dinomaque, que tu ne crois pas seulement qu'il y ait des

Antigonus.

Dienx, ou que tu doutes de leur puissance. Nullement, luy dis-je, il se peut bien faire qu'il y en ait, & que tout cela ne soit que fable. Pour moy, ie réuere leur pouuoir, & admire tous les iours les merueilles qu'ils opèrent dans la Nature, par le moyen des remedes qui sont destinez pour cela. Mais Esculape & ses descendans ne guérissent pas les maladies avec la peau d'un lion & les dents d'une belette, ni en murmurant des paroles; mais en apliquant des remedes salutaires. Laissez-là cet incrédule, dit Ion, pour oïr ce que j'ay vû en ma ieunesse. On vint dire un iour à mon pere, que son vigneron se mouroit de la morsure d'une vipere; & là dessus on vit entrer ses camarades qui le portoient à demy-mort sur un petit liât, ayant le corps tout enflé & tout liuide. Comme mon pere pleuroit de le voir en cet état, un de ses amis qui étoit présent; Ne crain rien, dit-il, ie te vais querir un Caldéen qui le guérira. Pour le faire court, le Caldéen vint qui le guérit avec des paroles, en pendant à son pié une pierre tirée du sepulcre d'une vierge. Aussi-tost le malade chargea son petit liât sur ses épaules, & s'en retourna travailler à la vigne, où il avoit esté mordu. Pour comble de merueilles, ce Magicien allant le matin à la campagne, fit un grand cerne qu'il purifia avec une torche & du soufre; puis faisant trois tours, & prononçant sept noms d'un vieux liure, il y fit venir tous les serpens de la contrée, à la réserve d'un vieux dragon, qui ne se pouvoit presque plus trainer de vieillesse, ce qui l'empêchoit d'obéir. Alors le Magicien en colere commanda au plus ieune de l'aler querir, ce qu'il fit; & lors qu'ils furent tous ariuez, il ne fit que souffler

dessus, & les consuma en vn instant; ce qui nous remplit tous d'admiration. Le jeune serpent, luy répondis-je, amena-t-il ce vieux dragon par dessous les bras, ou s'il s'appuyoit sur vn bâton, parce qu'il ne se pouuoit plus soutenir? Tu te moques, reprit Cléodème, & i'ay esté quelque temps comme toy que ie ne voulois rien croire, iusqu'à ce que ie vis ce Magicien du Septentrion. voler & marcher sur les eaux, ou bien à trauers le feu, avec des Garbatines, qui est la chaussure du païs. Je ne parle point de chasser les démons, ressusciter les morts, faire descendre la Lune en terre, & remonter Proserpine des enfers, parce que c'estoient des choses ordinaires. Mais ie vous diray ce que ie luy ay veu faire à Glaucias. Ce jeune homme après la mort de son père, deuint extrêmement amoureux de Chrysis, la fille de Déménét; & comme il estoit mon disciple, il me découurit sa passion. I'en fus bien fâché, car il étudioit fort bien; & à l'âge de dix-huit ans fa-
noit vne grande partie de la Philosophie d'Aristote. Mais voyant que ie ne le pouuois détourner de cét amour, ie luy amenay ce Magicien, à qui ie donnay cent francs pour faire quelques sacrifices, & luy en promis quatre fois autant, si Glaucias pouuoit iouir de sa maistresse. Au croissant donc de la Lune, qui est le temps le plus propre pour cela, il fit vne fosse sur le minuit, dans le logis de Glaucias, où après auoir prononcé quelques paroles, aparut premièrement le père, qui estoit mort, il y auoit sept mois, & qui se mit fort en colère contre son fils: mais à la fin il se rendit à sa passion. En suite, vint Proserpine qui menoit Cerbère en lesse: puis la Lune, qui est vn monstre à plusieurs formes, & qui n'est

*Peaux de
bestes
nouuelle-
ment
corchées.*

iamais en meſme érat. Aprés cela le Magicien fit vn petit Cupidon de terre, & luy commanda d'amener Chryſis. Ce Cupidon s'enuole auſſi-tôt, & au bout de quelque temps on ouït Chryſis fraper à la porte, vaincué par la violence de ſon amour, & en entrant elle vint ſauter au cou de Glaucias, & demeura avec luy iuſqu'au iour. Alors tous les fantômes diſparurent, & elle ſe retira. Si tu auois vû cela, ajoûta-t-il, tu ne dourerois plus de la force des paroles. Il eſt vray, luy diſ-ie, que ie le croïrois, ſi ie l'auois vû; mais iuſques-là vous me permettez d'en douter; outre que ie connois Chryſis pour vne Courtiſane aſſez facile, dont on peut faire tout ce qu'on veut pour peu de choſe, ſans qu'il ſoit beſoin de faire décendre la Lune en terre, ni remonter Proſerpine; car elle acourt au ſon de l'argent, comme les démons s'enfuient au bruit de l'airain. Mais ie m'étonne qu'avec vn ſi beau ſecret, ce Magicien ne ſe rend le plus heureux homme du monde, ſans auoir beſoin de chercher ſa vie. Tu és inſupportable, dit ſon, de ne rien croire; mais que répondrois-tu à ceux qui chaſſent les diables, & qui guériffent les démoniaques avec des paroles? Tout le monde connoiſt ce Syrien de la Paleſtine, qui pour de l'argent déliure les lunatiques & les poſſédez. Car tandis qu'ils ſont couchez par terre, qu'ils roulent les yeux, & qu'ils écument, il interroge le démon, qui luy répond en Grec ou en autre langue, ſans que le patient remuë les lèvres, tant que le démon eſt contraint de ſortir par la force de ſes coniurations & de ſes menaces, & i'en ay vû ſortir vn qui étoit tout noir & enfumé. Je ne m'étonne pas, luy diſ-ie, que tu voyes ces choſes, vû que tu aperçois les idées, qui ſont d'vne nature bien plus ſpirituelle & plus inuiſible.

*Il raille
les Platoniciens.*

Comme s'il étoit seul qui eût veu des démons ; reprit Eucrate, & qu'on n'en rencontrast pas à toute heure de iour & de nuit. L'en ay vû cent fois en ma vie, & du commencement i'en auois peur ; mais maintenant, i'y suis tout acoûtumé ; Sur tout, depuis qu'un Arabe me donna un anneau du fer d'une croix, & qu'il m'aprit une oraison où il entre plusieurs noms ; mais tu ne croiras pas cela, non plus que le reste. Je n'ay garde de démentir, luy dis-je, un si vénérable vieillard, & particulièrement chez luy, où chacun a la liberté de dire ce qui luy plaît. Tous mes gens, reprit-il, te diront, depuis le plus petit iusqu'au plus grand, comme une de mes statues s'aparoist à eux toutes les nuits. Laquelle, luy dis-je ? Cette belle, répondit-il, qui est de la main de Démétrius ; & qu'on voit sous le porche en entrant. Est-ce le Discobole, luy repartis-je, qui se panche pour jetter le palay, & se tourne un peu vers celui qui le porte, pour le prendre de la main, tandis que l'autre se baïlle pour le luy donner, & semble n'attendre pour se redresser, sinon que son compagnon l'ait ietté ? Celui-là est un chef-d'œuvre de Miron, dit-il, & ce n'est pas celui dont ie veux parler, ni cet autre de Polyclète avec ses tresses entortillées, ni pas un de ceux de la main droite, où sont les Tyrannicides de Critias. Mais n'as-tu pas vû une statue près de la fontaine, où les veines paroissent comme sur un corps véritable ? Elle est chauue, à demi-nuë, avec un gros ventre & quelques poils de barbe qui semblent agitez du vent. Je croy que c'est la statue de Pélus Général des Corinthiens. Ouy, dis-je, ie la connois, elle est à la main droite de Saturne, & a des bandelettes, des guirlandes seiches, sur

la teste, & l'estomac couuert de lames d'or. C'est moy, dit-il, qui les ay fait dorer, pour m'auoir guéry d'une fièvre, qui me tourmenta l'espace de trois iours. Comment, luy dis-je, ce Général des Corinthiens estoit aussi Médecin? Ne t'en moque point, répondit-il, qu'il ne se iette sur toy, ou qu'il ne t'enuoye quelque maladie; car puis qu'il peut bien guérir, il peut bien rendre malade. Je le prie de m'estre fauorable, repliquay-je, puis qu'il a tant de pouuoir, mais que fait-il encore la nuit par la maison? Il se leue, dit-il, de dessus son pié d'estal, & court par tout, sans faire tort à personne, pourueu qu'on le laisse passer. Il chante mesme quelquefois, & folâtre dans l'eau de fontaine avec grand bruit. Peut-estre, luy dis-je, que ce n'est pas la statuë du Général des Corinthiens, mais celle du neveu de Dédale, qui courroit toute l'Isle de Crete, & qui estoit aussi d'airain. Si celuy-cy estoit de bois, aussi bien qu'il est de cuire, ie croirois que ce fust quelque machine de son oncle qui se mouast par ressorts. Pren garde, répondit Eucrate, qu'il ne se ressente de cette raillerie, comme il fit contre vn de mes palestreniers qui luy auoit fait vn vol. On auoit coûtume de luy faire quelque ofrande à toutes les nouuelles Lunes, & il y auoit à ses piez plusieurs pieces de monnoye, & quelques-vnes d'argent atachées sur sa cuisse avec de la cire; outre des lames de mesme métal, qui venoient des ofrandes des bonnes gens qu'il auoit guéris de la fièvre. Ce coquin alla dérober tout cela la nuit, comme la statuë courroit par la maison; mais au retour, ayant decouvert le larcin, elle l'étourdit de sorte, qu'il ne put sortir du porche toute la nuit, non plus

*Tale, Tyo
rendant
de Minos,
qui fai-
soit la re-
ueüe des
pays avec
des tables
d'airain.*

que d'un labyrinthe, & il y fut trouué encore au point du iour avec l'argent à la main. Je ne manquay pas de le faire bien fouëtter sur l'heure, mais il ne laissa pas depuis d'estre tourmenté, & batu toutes les nuits, iusques-là qu'il nous monstroït le matin les marques des coups qu'il auoit receus, si bien qu'il ne vécut pas long-temps après. Va te moquer maintenant, & dire que ie suis vn réueur. Tant que cette statuë sera d'airain, luy dis-je, & l'ouurage de Démétrius, ie ne la craindray point, parce que ie ne craindrois pas l'Ouurier, ni mesme l'original, quand il seroit encore en vie. Alors le Médecin prenant la parole: J'ay, dit-il, chez moy vne petite statuë d'airain d'Hipocrate, de la hauteur d'environ vne coudée, qui court aussi toute la nuit, si tost que la lampe est éteinte, & renuerse toutes mes boîtes, broüille toutes mes drogues, & ouure les portes avec grand bruit, sur tout lors qu'on a manqué à luy sacrifier, comme de coûtume. Quoy! dis-je, Hipocrate veut maintenant qu'on luy sacrifie? il n'estoit pas si glorieux de son vivant. Il se deuroit bien contenter, à mon auis, de quelque chapeau de fleurs, ou de quelque legere éfufion. Ecoute, incrédule, reprit Eucrate, vne chose qui m'est arriuée depuis cinq ans, & que ie prouueray par de bons témoins. Comme i'estois aux champs pendant la vendange, & que ie me promenois seul en vn bois sur le midy dans vne profonde réuerie, j'entendis prémicrement japer des chiens, & crû que c'estoit mon fils qui chassoit avec ses camarades, comme il auoit de coûtume. Mais quelque temps après, j'ouïs la terre trembler avec vn bruit comme de tonnerre; & vis venir à moy vn

Les Médecins alors faisoient les remèdes eux-mesmes.

spectre de la hauteur des Cédres, avec vne tor-
 che en vne main, & vne épée en l'autre de quel-
 que vingt coudées de haut. C'estoit vne femme
 coiffée de serpens, comme on peint Méduse,
 dont les vns estoient entortillez au tour de son
 cou en forme de carquans, & les autres estoient
 épars sur ses épaules; mais de la ceinture en bas
 elle estoit faite comme vn dragon. Enfin, c'estoit
 le plus éfroyable monstre qu'on vid iamais, &
 tout le poil me dresse encore du souuenir; &
 là dessus il nous montra celuy de ses bras tout
 hérissé. Cependant, les autres demeuroient
 transis de peur, & ie riois en moy-mesme de
 voir des Philosophes s'épouuanter de chimères,
 & ne diferer des enfans que par la barbe.
 Alors, Dinomaque prenant la parole; De
 quelle taille, dit-il, estoient les chiens, puis
 que le Veneur estoit si grand? Plus grans que
 des Eléphans, répondit Eucrate; mais noirs,
 sales, velus, & tout hérisséz. Ce spectacle m'a-
 resta tout court, ajouta-t'il; mais comme i'eus
 retourné en dedans, la pierre de l'anneau que
 l'Arabe m'a donnée, le fantôme disparut, & s'a-
 bima dans les enfers, après auoir frapé la terre
 du pié. Je m'approchay tout curieux, pour regar-
 der par cette ouuerture; & m'apuyant contre vn
 arbre de peur de tomber, ie découuris clairement
 l'Acheron, le Phlégeton & le Cerbère, & recon-
 nus quelques-vns d'entre les morts, & mon pere
 mesme, en l'estat où nous l'auions enseuely. Que
 faisoient-ils là bas? dit Ion. Ils estoient par trou-
 pes, reprit Eucrate, qui s'entretenoient dans vn
 pré d'Asphodelle. Qu'après cela, ajouta l'autre, les
 Epicuriens nous viennent nier l'immortalité.
 Mais ne vis-tu point Platon? Non, pour ne rien

point mentir, dit Eucrate ; mais ie crû reconnoître Socrate à sa teste chauue & à son gros ventre. L'abîme en suite se referma ; & lors que mes gens qui estoient alez en vendange , attirerent , il ne l'estoit pas encore tout à fait. N'est-il pas vray, Pyrrias ? dit-il à l'un de ses gens. Oui par les Dieux , répondit-il ; & i'ouïs encore l'aboy d'un chien , & entreuis la lumiere d'une torche. Je me pris à rire de voir que le valet ajoûtoit encore du sien au mensonge de son maître. Cette vision ne m'étonne point , dit Cleodème ; car l'autre iour que j'auois vne fièvre ardente , & qu'on m'eust laissé seul par l'ordre du Médecin , pour voir si ie pourrois reposer , estant aussi éveillé que ie suis , il s'apparut à moy un beau ieune-homme vestu de blanc , qui me prit par la main , & me mena dans les enfers , où ie vis ces célèbres criminels des Fables , avec les Parques , les Furies , & Pluton luy-mesme qui tenoit en sa main le rôle de ceux qui deuoient mourir. Là-dessus , mon guide s'auança , & me presenta à luy ; mais il le rabrouïa , & luy dit que ce n'estoit pas moy qu'il falloit amener , mais un de mes voisins qui estoit malade. Je retournay donc tout ioyeux , ayant recouuré la santé ; & mon voisin mourut aussi-tost , comme ie le prédis à ceux qui me vinrent voir. Je ne trouue pas cela étrange , reprit le Médecin qui estoit present ; car j'ay veu un homme qui auoit esté mort vingt iours ; & l'ay traité deuant & apres sa resurrection. Mais comment , luy dis-je , ne s'estoit-il point corrompu pendant tout ce temps-là , si ce n'estoit quelque Epiménide ? Sur ces entrefaites arriuerent les fils d'Eucrate qui reuenoient des exercices , & s'assirent sur le liét de leur pere.

après qu'on m'ût donné vn siège. Alors ce bon-
homme , comme si cela l'ût fait souuenir de
quelque chose ; Te iure , dit-il , par l'amour que
ie porte à ces enfans , que ie ne diray rien que
de véritable. Tout le monde fait combien i'ay
aimé leur mere , & ie l'ay témoigné à sa
mort. Car ie brûlay sur son bûcher ce qu'elle
auoit de plus précieux. Mais sept iours après ,
comme i'estois en ce mesme liçt , où me voilà ,
& que ie lisois le Dialogue de Platon de l'Im-
mortalité de l'ame , pour me consoler de sa
perte , elle s'aparut à moy , & s'assit où est cét
enfant , montrant le plus ieune de ses fils , ce qui
le fit tressaillir ; car il pâlissoit déjà à ce recit.
Mais son pere continuant , Je commençay , dit-
il , à pleurer lors que ie la vis , & à l'embrasser ;
mais elle me consola , & me dit que parmy tant
de témoignages que ie luy auois rendus de mon
affecton, elle auoit trouué à dire que i'eusse man-
qué à brûler avec elle vn de ses patins qui estoit
doré. A ces mots , vn petit chien qui estoit sous
mon liçt aboya , & elle disparut ; mais ie fis re-
chercher ce patin , qui fut trouué sous vn cofre , &
le fis brûler. Hé bien , incrédule , me dit-il , ne
croiras-tu point des choses toutes publiques ?
Non , dis-ie , ie meriterois d'estre fessé de ce
patin , si i'en doutois tant soit peu. Sur ces entre-
faites ariua vn Philosophe Pythagoricien aux che-
ueux longs , qu'on surnommoit le Diuin , à cause
de son éminent saoir , qui le faisoit renommer
par tout ; ce qui me réjouit , croyant que c'estoit
vn Dieu qui acouroit à ma défense , & que son au-
torité fermeroit la bouche à l'imposture. Cléo-
dème donc lui ayant fait place auprès de lui , il
demanda au malade des nouuelles de sa santé , &

luy témoigna la ioye qu'il auoit de ce qu'il commençoit à se mieux porter. Mais que ie n'interrompe point, dit-il, vostre entretien ; car i'ay bien oüy en entrant que vous parliez de choses tres-hautes. Nous tâchions, dit Eucrate en me montrant, d'amolir ce cœur de roche, qui ne veut pas croire qu'il y ait des démons, ni qu'il reuiene des esprits. A ces mots, ie baiffay la veuë de honte : & le Pythagoricien prenant la parole, s'il n'entend parler, dit-il, que des ames de ceux qui sont morts de mort naturelle, ie ne le condamne point. Il entend parler de toutes, repart Dinomaque. Quoy ? dit-il en me regardant de trauers, tu nies des choses toutes visibles, & que tout le monde sait ? Je ne trouue pas étrange, luy dis-ic, que ceux qui les sentent & qui les voyent, y ajoutent foy ; mais pour moy qui ne voy rien, il m'est pardonnable de ne rien croire. Si tu vas iamais à Corinthe, reprit le Pythagoricien, demande le logis d'Eubatide, qui est près du Cranée ; & en y entrant, prie le portier de te montrer l'endroit où estoit le démon que ie chassay. Dy-nous ce que c'est, interrompit Eucrate. Ce logis, poursuivit-il, estoit abandonné, à cause d'un malin esprit qui tourmentoit ceux qui y demeuroient ; de sorte qu'il s'en aloit tout en ruine, & personne n'y osoit entrer. Sur ces nouuelles ie pris quelques liures Egyptiens, dont i'ay grand nombre qui traitent de ces choses, & y allay sur le minuit, quoy que mon hôte fit tout ce qu'il pût pour m'en diuertir. I'y entray seul avec vne lampe à la main, que ie pendis dans vn grand vestibule, puis ie me couchay aupres, & m'amusay à lire. Sur ces entrefaites le démon s'aparut à moy en plusieurs formes toutes hideuses, pour tâcher à m'épouuanter.

Mais ie n'eus pas plustost acheué de lire vne con-
 juration éfroyable, qui estoit dans mon liure, qu'il
 s'ala cacher en vn coin, où ie le suiuis, & le
 vis entrer sous terre. Le lendemain qu'on croyoit
 me trouuer mort, i'alay dire au maistre du lo-
 gis qu'il pouoit maintenant y aler demeurer
 sans crainte; & le prenant par la main, ie l'y me-
 nay sur l'heure, suiui d'une grande foule de peu-
 ple; & ayant fait creuser à l'endroit que ie mon-
 tray, on trouua vne carcasse de mort que ie fis
 enterrer ailleurs, & depuis on ne vit plus rien.
 Après que le Philosophe eut acheué ce recit, il
 n'y eut personne dans la compagnie qui ne con-
 dannast mon opiniastrété, si ie n'ajoutois foy à
 vn personnage si vénérable, & d'une si profonde
 doctrine. Mais sans craindre ni sa mine ni sa répu-
 tation; Qu'est cecy, dis-je, Arignote? ie pensois
 auoir trouué vn trésor, comme dit le Prouerbe,
 & ce ne sont que des charbons. Tu trahis ainfi
 la verité, dont ie te prenois pour le défenseur.
 Le ne say pas qui tu croiras, répondit-il, puis
 que tu ne crois pas ceux-cy, non plus que moy.
 Je croiray Démocrite, luy dis-je, qui s'estant ren-
 fermé dans vn sepulcre qui estoit hors de la vil-
 le, pour estre moins interrompu dans ses estu-
 des, quelques jeunes gens vinrent la nuit sauter
 & dancer autour de luy, après s'estre déguisez en
 fantômes, pour luy faire peur. Mais sans leuer
 seulement les yeux de dessus son liure, tant
 il estoit persuadé que tout cela n'étoit que chi-
 mère: Ne cesserez-vous point, dit-il, de faire
 les fous? Il en estoit vn luy-mesme, dit Eucrate,
 s'il estoit de ton opinion; mais ie te veux dire
 encore vne chose à laquelle peut-estre tu te ren-
 dras; car i'en suis témoin oculaire. Comme on

*C'estoient
 des lieux
 où l'on
 pouoit
 demeurer*

m'eut enuoyé ieune estudier en Egypte, il me prit enuie de voir les raretez du pais, & entr'autres la statue de Memnon, qui fait du bruit au leuer du Soleil. I'y alay donc, & n'ouïs pas seulement quelque son comme les autres; mais elle me prononça vn Oracle, que ie rapporterois, si ie ne craignois d'ennuyer la compagnie. J'auois avec moy vn scribe de Memphis, qui auoit demeuré dans vne grotte sous terre, l'espace de vingt-trois ans, où l'on dit que la Deesse Isis luy auoit appris tous ses mysteres; de sorte qu'il estoit en grande vénération. C'est Pancrate mon précepteur, dit le Pythagoricien, qui est vn grand homme camus, vestu de lin, qui a les iambes gresles, les lèvres grosses, la teste rase, & parle bon Grec. Luy-mesme, reprit Eucrate, & ie ne le connoissois pas d'abord; mais voyant qu'il montoit sur des Crocodiles, & apriuoisoit des bestes farouches, ie reconnus que c'estoit vn homme diuin, & tâchay de gagner ses bonnes graces, pour aprendre ses secrets. Il fit si bien qu'il me persuada de le suivre, & de laisser tous mes gens à Memphis, sur l'assurance que nous ne manquerions de rien. En effet, comme nous estions ariuez à l'hostellerie, il coisoit vn baston ou quelque manche de balay, & l'habilloit en homme; & apres auoit prononcé dessus quelques paroles, on voyoit troser ce baston par le logis, & faire tout ce qu'il faloit; & quand c'estoit fait, il luy rendoit sa premiere forme. Comme il ne me vouloit point aprendre ce secret, quoy qu'il m'eût enseigné tous les autres, ie me cachay en vn coin, tandis qu'il faisoit ces mysteres, & ie l'ouïs prononcer vn mot à trois syllabes, que ie retins; & si-tost qu'il fut sorty, ie le prononçay sur vn

pilon qui fut aussi-tost animé, & commença à tirer de l'eau dont j'auois besoin. Mais comme il eut apporté vn seau, & que ie luy eus commandé de s'arrester, il n'en voulut rien faire, & se mit toujours à en tirer, iusques à ce qu'irrité de sa débilité, & craignant qu'il ne nous noyât, ie le coupay en deux d'un coup de coignée; mais chaque piece commença à puiser séparément; ce qui me mit fort en peine, tant que le Magicien arriva qui défit l'enchantement, & puis apres disparut. Sais-tu encore ce mot, qui put faire vn si grand miracle? interrompit Dinomaque. Oüy, dit Eucrate; mais si le fantôme se mettoit à tirer de l'eau, il faudroit abandonner la maison; car ie ne le pourrois faire cesser. N'avez-vous point de honte, leur dis-je, à vostre âge, & dans l'estime où vous estes, de venir conter ces fadaïses, quand ce ne seroit que pour le respect de ces ieunes gens, dont vous remplirez l'esprit de crainte & de superstition toute leur vie? Je voudrois bien sauoir, dit Eucrate, ce que tu crois des Oracles & des Propheties, car j'ay vn anneau qui porte empreinte la figure d'Apollon le Pythien, lequel m'entretient quelquefois; mais de peur qu'il n'y ait de la vanité, ie me contenteray de rapporter ce que j'ay veu & ouï, à Maies, à Pergame, & à Patare. Comme ie reuins d'Egypte, ayant appris la renommée de l'Oracle d'Amphiloque, qui répondoit clairement & ponctuellement sur tout ce qu'on desiroit sauoir, pourueu qu'on le donnast par écrit à son Prophete, j'eus la curiosité de le consulter en passant. Je me leuay là-dessus, voyant qu'il aloit commencer vn long discours, & pris congé de la compagnie, sous prétexte d'aler trouuer cét ami à qui j'auois à faire, outre que ie voyois bien que

210 LE MENTEVR, OV L'INCRE'DVLE.
ie leur estois à charge; mais ie leur dis en par-
tant, que puis qu'ils n'estoient pas satisfaits des
choses humaines, ils apellassent les Dieux à leur
secours, pour les aider à conter des fables. Cepen-
dant, ie t'ay rencontré tout à propos, pour me dé-
charger le cœur; car i'ay l'esprit encore tout plein
de ces contes, & il m'est aisé que ie ne voy que des
fantômes.

PHILOCLÈS. Tu m'as presque communiqué ton
mal; comme on dit que ceux qui sont mordus d'un
chien enragé, donnent la rage aussi bien que le
chien même.

TYQUIADE. Il ne faut que la verité pour te dé-
fendre contre ces mensonges, pourveu qu'on la
vueille écouter; car elle dissipera tous ces nuages
avec le flambeau de la raison.

HIPPIAS, OV LE BAIN.

*C'est la description d'un lieu pour les bains & les
étoües, fait par un excellent Architecte.*

ON ne sauroit trop louer les Philosophes
qui ont confirmé par leurs exemples les
regles de bien viure qu'ils nous ont laissées; &
ceux qui ne l'ont pas fait, méritent plustost le
nom de Sophistes que de Philosophes. Car on
n'appelle pas dans les maladies ceux qui discou-
rent le mieux du mal, mais ceux qui savent
donner les meilleurs remèdes; & le Musicien qui
joint la pratique à l'art, est bien plus excellent
que celui qui n'a que l'art sans la pratique. Les
Generaux d'armées qui combattent à la teste de

leurs troupes, tels que la Fable nous dépeint Agamemnon & Achille, & l'Histoire, Pyrrhus & Alexandre, sont bien plus estimez que ceux qui n'ont que la théorie d'une science si perilleuse. Aussi, à mon aise, Archimède & Sostrate, dont le premier brûla les Galeres des Romains au siege de Syracuse, par un artifice admirable; & l'autre défit Ptolomée, & prit la ville de Memphis sans combat, après avoir détourné le cours du Nil, sont bien plus admirables que ceux qui n'ont que de vaines spéculations qu'ils n'ont jamais mises en pratique. C'est ainsi que Thalès, qui estoit d'un esprit vif & adroit, ayant promis à Crésus, de faire passer le fleuve de la Lydie à pié sec à toute son Armée, en détourna aussi le cours, quoy qu'il ne fût ni ingenieur, ny Mathématicien. Mais pour venir aux excellens Artistes de nostre siècle, Hippias ne l'a cédé à pas un des anciens, tant pour ce qui concerne l'invention, que l'explication & l'exécution de son dessein. En effet, il n'excelloit pas seulement dans les choses qui ont esté trouuées par les anciens; mais il ajoutoit encore à leur invention, & tiroit de belles conclusions de leurs principes. Aussi n'estoit-il pas seulement versé dans la Mécanique, mais il ajoutoit toutes les parties de la Mathématique tres-parfaitement; & réussissoit si bien en chacune, qu'on eust dit qu'il ne savoit que celle-là. Car c'estoit le premier homme de son temps, tant dans la Geométrie & dans la Musique, que dans la Perspective, la Catoptrique, & l'Astronomie, où il monroit que les anciens n'avoient rien entendu auprès de luy. Mais le dernier ouvrage que j'ay veu de sa façon, m'a rempli d'étonnement, quoy que ce ne fust que

l'édifice d'un Bain, qui est une chose toute commune, mais ce qu'il y a fait, n'est pas commun. Il est bâti sur une pente assez roide, qu'il a égalée par le moyen d'une base soutenue par des fondemens convenables à la grandeur de l'édifice, qui est bien lié depuis le haut jusqu'en bas, pour durer à perpétuité. Le bâtiment n'excede pas l'étendue du lieu, & s'accorde fort bien avec le plan dans toutes ses proportions. On trouve d'abord en entrant un grand vestibule, où l'on monte comme insensiblement par de larges degrés, lesquels ont beaucoup de pente. De là on entre dans un grand salon; où tous les valets & les Officiers peuvent tenir commodément. A main gauche sont les chambres pour le plaisir accompagnées de lieux secrets fort propres & fort bien éclairés; ce qui est de grande commodité pour un bain. En suite est l'appartement pour les personnes de condition, qui a sur les aîles des garderobes pour se deshabiller. Au milieu est un autre, fort haut & fort bien percé, où il y a trois bains d'eau froide: Il est revêtu par dedans de pierre Laconique, & orné de deux Antiques de marbre, dont l'un représente la santé, & l'autre Esculape. De-là on entre dans un appartement en ovale, où l'on sent d'abord une chaleur douce qui s'augmente peu à peu; d'où l'on passe à main droite dans un autre fort clair, pour s'huiler, qui a des entrées de part & d'autre, revêtues de pierre Phrygienne, pour recevoir ceux qui viennent des exercices. Plus loin, est un autre appartement, le plus beau de tous, & le plus commode, tant pour se tenir debout, que pour se vautrer & s'asseoir; enfin, où l'on peut demeurer très-sainement, & qui est revêtu de la même

me pierre, depuis le haut iusqu'en bas. En suite est vn passage chaud, reuestu de pierre de Numidie, qui donne entrée au dernier appartement, lequel brille d'une clarté vermeille comme de pourpre. Il y a trois bains d'eau chaude, d'où l'on se peut retirer après, dans ceux d'eau froide, par une étuve, sans passer par les mesmes lieux par où l'on est entré. Tout l'édifice, comme i'ay dit, est tres-bien percé, & les apartemens dans une iuste proportion, de longueur, de largeur, & de hauteur. Enfin, tout rit à l'abord, comme Pindare veut que soient les entrées des ouvrages; & l'Architecte a tourné adroitement au Septentrion, les lieux qui ont besoin de froid, quoy que pour la liberté de l'air & de la veüe, il ait laissé quelques ouvertures du costé du Midy. Les autres apartemens sont exposez au Soleil. Ajoutez à cela les lieux pour les exercices, & pour ceux qui gardent les habits, qui sont tout proches des autres, tant pour la santé, que pour la commodité. Du reste, que personne ne s'imagine que j'encherisse sur la verité, pour vouloir faire l'Orateur; car tous ceux qui ont veu ce chef-d'oeuvre, tomberont d'accord de ce que i'ay dit; & auront avec moy, qu'il ne se pouoit rien faire de mieux pour joindre l'utile au délectable. Chaque appartement a double entrée, & double issue, sans parler des autres portes pour communiquer en diuers lieux; & deux horloges, l'une au Soleil, & l'autre à l'eau. Enfin, ne pas louer cette merueille, après l'avoir veüe, ce n'est pas seulement manquer d'esprit, mais de reconnoissance; c'est pourquoy i'ay voulu consacrer ce petit discours à la gloire. Que si ie m'y baigne jamais, ie ne manqueray pas d'entendre les loüanges des au-

tres, après vous auoir dit les beautez que i'y ay remarquées.

~~~~~

## BACCHVS.

*Cette piece & les deux suivantes sont des especes de préfaces & d'auant-propos, dans l'Auteur s'est seruy comme de petits discours Académiques, particulièrement des deux premières; car l'autre n'est qu'un exorde.*

*Tambour  
de Bas-  
que.*

BACCHVS fit l'entreprise des Indes, parmi la raillerie des vns & la compassion des autres, qui croyoient qu'il dût estre écrasé par les Elephans, quand il échaperoit la fureur des armes. Car son armée n'estoit composée que de femmes éprises d'une fureur diuine, qui au lieu de boucliers portoient des tambours & des cymbales pour lances ou javelots, des bastons entortillez de lierre; au lieu d'armet, des guirlandes du mesme arbre; & pour harnois, des peaux de Biches & de Pantheres. Elles estoient suiues d'une troupe de Satyres qui ne faisoient que sauter & dancer comme de ieunes cheureaux, dont ils auoient la queue & les cornes. Bacchus estoit aussi cornu, mais sans barbe, vestu de pourpre avec des brodequins dorez, & des pampres chargez de raisins, entrelassez parmy les tresses. Il estoit monté sur vn Chat traîné par des Tigres, qui est tout ce qu'il y auoit d'effroyable. Ses deux Lieutenans estoient, l'un vn petit vieillard camus, tout tremblant, vestu de jaune;

avec de grandes oreilles droites, & vn gros ventre, monté la pluspart du temps sur vn asne, ou à son défaut apuyé sur vn baston; mais du reste, grand Capitaine. L'autre, vn Satyre cornu, avec des cuisses veluës, & la barbe & les piez de bouc, qui tenoit de sa main gauche vne flûte, & de l'autre vn bâton courbé, & courroit par tout le camp en sautant & dansant, & faisant grand' peur aux femmes. Car il estoit prompt & coleres; & lors qu'il s'aprochoit, elles courroient toutes écheuclées, criant *Euebé*, comme le reconnoissant pour maistre. Cependant, ces enragées entre leurs autres exploits, mettoient en pieces les troupeaux, & en mangeoient la chair crüe. Les Indiens voyant vn si grotesque équipage, plus propre à vn balet qu'à vn apareil de guerre, dédaignerent d'abord de prendre les armes, & voulurent enuoyer leurs femmes pour le combattre, de peur de ternir leur valeur par vne indigne victoire. Mais lors qu'ils eurent appris que cette Armée, quoy que ridicule, mettoit le feu par tout; car le feu est le dard de Bacchus, qu'il a emprunté de la foudre de son pere; ils s'armèrent en haste, & montant sur leurs Elephans, vinrent pleins de rage & de dépit rencontrer ces boute-feux. Comme ils furent en présence, ils se rangerent en bataille, couurant le front de leurs troupes des Elephans. Bacchus rangea aussi son armée, & mit Silène à la droite, qui est ce gros camus dont i'ay parlé, Pan à la gauche, & pour luy il se plaça au milieu, après auoir répandu par tous les Satyres, comme autant d'Officiers & de Capitaines, & donné pour mot, *Euebé*. Aussitost les Baccantes sonnerent la charge avec leurs petits tambours & leurs cymbales; & vn Satyre

ayant entonné vn cor, l'asne de Siléne commen-  
ça à braire si terriblement ; qu'aidé du hurlement  
des Baccantes , qui découurirent alors le fer de  
leurs Thyrses , & les serpens dont elles estoient  
ceintes , les Indiens & leurs Elephans prirent la  
fuite , auant que d'estre à la portée du jaelot. Ils  
furent donc défaits & assujettis , ayant appris à  
leurs dépens , qu'il ne faut iamais mépriser son  
ennemy. Si l'on demande à quel propos i'ay ale-  
gué cette fable , ie diray qu'il me semble , sans  
vouloir faire comparaison avec vn Dieu , qu'il  
m'est arriué presque la mesme chose qu'à luy. Car  
la plupart persuadez que ces Dialogues ne sont  
que des grotesques & des chiméres , s'en mo-  
quent & les dédaignent ; mais ceux qui s'en  
aprochent , découurent le fer qui est caché sous  
les feuilles de lierre , & vne redoutable valeur sous  
vn apareil ridicule. Il font plus ; car s'apriui-  
sant petit à petit à leurs charmes , ils se mettent à  
la fin à sauter & à gambader avec moy. Chacun  
peut faire ce qu'il luy plaira ; car ie ne veux con-  
traindre personne à m'entendre ; mais tandis que  
ie suis aux Indes , ie vous veux encore régaler d'v-  
ne merueille du pais, qui fait à nostre sujet. On dit  
que chez les Machlyens , qui s'étendent le long  
du fleuve Indus iusqu'à la mer , du costé de main  
gauche en descendant , il y a vn petit bois sacré  
tout couuert de pampres & de lierres , qui font  
vn ombrage tres-agreable. Dans ce bois sont  
trois fontaines d'vne eau claire & argentine ,  
l'vne consacrée à Pan , l'autre à Siléne , & la troi-  
sième aux Satyres. Les ieunes gens boient de  
la premiere , les vieillars de la seconde , & les en-  
fans de la troisième ; car on s'y assemble à cer-  
tain iour tous les ans , pour ce sujet. De dire  
main.

maintenant ce qui leur arive à tous, après avoir bu, cela ne fait rien à mon dessein; mais les vieillards deviennent alors comme stupides & hébétéz, sans pouvoir prononcer vne parole; & quelque temps après ils se débordent en vn si grand torrent d'Eloquence, qu'on le peut comparer aux tempestes & aux tonnerres de l'Orateur dont parle Homère; & cette fureur leur dure iusqu'à la nuit. Ce qui est de plus admirable, c'est qu'ayant entamé vn discours, s'ils n'ont pas le loisir de l'acheuer, ils recommencent l'année d'après à l'endroit où ils en sont demeurez, & le continuent iusqu'à la fin. Il n'est pas nécessaire d'ajuster d'avantage cette comparaison; car vous voyez bien que c'est vne raillerie que ie fais contre moy-mesme; mais si ce que i'ay dit vous plaist, il le faut attribuer à la fureur du Dieu qui m'inspire; sinon, c'est vn éfet du breuage, qui a coustume de troubler les sens & la raison.

*C'est sans doute qu'il avoit recommencé sa harangue par où il avoit finy l'année précédente.*

## L'HERCVLE GAVLOIS.

**L**es Gaulois appellent Hercule, Ogmie, & le peignent tout blanc, chauve, ridé, basané; semblables à ces vieux Nautonniers, ou plustost à Caron luy-mesme, ou à Iapet, qu'on prend pour le plus ancien de tous les hommes. Enfin, à le voir, c'est tout autre chose qu'Hercule, quoy qu'il ait comme luy la peau de lion & la massue, avec vn arc rendu à la main gauche, & vn carquois sur l'épaule. Je crus d'abord qu'ils le faisoient pour se moquer des Grecs, ou pour se venger des courtes qu'il fit en leur pais, en son

2. Part.

K

voyage d'Espagne. Mais j'oubliois ce qu'il a de plus admirable, c'est qu'il tient enchaîné par l'oreille vne infinité de peuples, qui sont atachez à sa langue par des filets d'or fort déliés, comme par autant de chaînes, & qui le suivent volontairement sans se débattre; tant on diroit qu'ils se plaisent en leur captivité. Comme ie m'étonnois de ce spectacle, avec quelque indignation, vn des Docteurs du pais qui parloit fort bon Grec, me dit qu'il me vouloit apprendre le mystere qui estoit contenu sous cette énigme, & commença ainsi. Nous ne croyons pas, comme les Grecs, que Mercure soit le symbole, ou plustost le Dieu de l'Eloquence, comme on l'appelle, mais plustost Hercule, qui est beaucoup plus puissant: Et nostre opinion est qu'il a fait tout ce que nous admirons, non par la force de son bras, mais par celle de sa raison. Nous le peignons donc sous la figure d'un vieillard, parce que la raison n'est accomplie qu'à cet âge, c'est pourquoy Homère fait découler vn fleuve de miel de la bouche de Nestor qui avoit vécu trois âges d'homme, & compare à vn parterre de fleurs, les discours des vieillars de Troye. Ce Dieu tient tout le monde araché par les oreilles, qui est l'effet de la raison, & sa langue où ils sont pris est l'instrument de leur captivité. Ses dars sont la force de ses raisons, qui sont empennez, à cause que les paroles sont ailées, comme Homère les appelle. Pour apliquer cecy à mon sujet, ie vous diray que le souvenir de cette figure m'a donné courage, comme ie doutois si ie me devois remettre à mon âge, aux exercices de la ieunesse, de peur qu'on ne crût que ie retournaiss en enfance. Mais ie dis Adieu de bon cœur aux avantages

*Decla-  
rations.*

du corps, qui sont propres aux ieunes gens. Que ton petit Dieu, Anacréon, s'enfuye bien loin de moy avec ses ailes dorées, c'est le moindre de mes soucis, pourueu que ie rajeunisse en Eloquence, & que ie captiue tout le monde par la douceur & la force de mon discours, sans crainte que mon carquois soit iamais dégarny de flèches. Voilà ce qui me console dans mon arriere-saison, & ce qui me donne la hardiesse de me remettre sur mer, à la mercy des vents & de l'orage, pourueu que vostre faueur enfile mes voiles, afin qu'on puisse dire de moy ce qu'Homère dit d'un autre vieillart : *Dieux ! quelle force il cachoit sous de vieux haillons, ou plustost, sous vne contenance décrépité !*

~~~~~

DE L'AMBRE, OV DES CYGNES.

LORS que i'oyois dire en ma ieunesse que le long de l'Eridan il y auoit des arbres d'où découloit l'ambre, & que cet ambre estoit les larmes des sœurs de Phaëton qui auoient esté changées en Peupliers, & qui pleuroient encore son infortune ; ie m'imaginois que si ie passois iamais par là, i'étendrois mon manteau dessous, pour receuoir cette précieuse liqueur. Mais comme ie nauigeois depuis peu sur ce fleuve, ne voyant aucun de ces arbres sur ses bords, où le nom de Phaëton n'est pas seulement connu, ie demanday aux Matelots quand nous arriuerions en ces lieux qui sont si fameux chez les Poëtes. Ils se prirent à rire de mon ignorance, & s'étonnerent qu'il y eût des gés assez insolens pour débiter ces impostures. Ils ajoutèrent que s'il y auoit des

arbres en leur pais, qui produisissent vn si grand trefor, ils ne s'amuseroient pas à titer la rame, pouuant s'enrichir en vn instant. Cela me rendit tout honteux, de m'estre laissé ainsi duper par les Poëtes; & ie regrettois ces choses, comme si ie les eusse perdus. Je croyois aussi oïr chanter des Cygnes le long de ce fleuve, ayant appris que les compagnons d'Apollon y auoient esté changez en oiseaux, qui conseruoient encore leur chant, pour marque de leur excellence dans la Musique. Mais cela ne se trouua pas plus veritable que le reste; & comme ie m'en enquerois aux mesmes gens ils me dirent, qu'il se rencontroit bien quelquefois des Cygnes sur l'Eridan; mais que leur chant ou plustost leur cry n'estoit pas plus agreable que celuy des autres oiseaux de riuere. C'est ainsi qu'il s'est trouué de tout temps des hommes qui se sont plu à en faire acroire aux autres. Cependant, ie crains qu'il ne vous soit ariué la mesme chose qu'à moy, & que vous ne trouuiez pas que ie réponde à l'opinion que vous auiez conceüe de mon éloquence, sur le raport de la renommée. Mais ie vous puis bien assurer, pour le moins, que ie ne suis pas cause de cette erreur, & que ie n'ay iamais entretenu personne de ces vanitez. Vous en trouuerez assez d'autres dont le chat égalera celuy des Cygnes, tel qu'il est vanté par les Poëtes; le mien est simple & sans fard, & n'y a rien icy de plus recommandable que la verité. Prenez donc garde que vous ne fassiez comme ceux qui contemplent quelque objet dans l'eau, où il leur paroist plus grand, & qui s'étonnent après, lors qu'ils le voyent plus petit, c'est ce que vous iugerez tantôt de mon éloquence, à comparatison de ce que l'on en publie.

LOVANGE DE LA MOUCHE.

LOVANGE DE LA MOUCHE.

LA mouche n'est pas moins grande à l'égard des moucheron, & autres semblables insectes, qu'elle est petite à comparaison des abeilles. Mais on peut dire que la délicatesse de son aile surpasse autant celle des autres oiseaux, si on la peut mettre en ce nombre ; que la soye surpasse le fil ou la laine. Elle n'est pas comme eux couverte de plumes, mais d'un crêpe fin comme les Cigales ; & lors qu'on la regarde au soleil, elle brille de diverses couleurs, ainsi que la queue du Paon, ou le cou de la Colombe. Son vol n'est pas à tire-d'aile comme celui des oiseaux, ni par élans ou par bonds, comme celui des sauterelles ; mais flexible & qui tourne en un instant ; & le bruit qu'elle fait en volant, n'est pas si rude que celui des cousins & des guêpes, mais ressemble au son des flutes comparé aux haubois ou aux trompettes. Elle a un gros œil à fleur de teste, qui est dur & luisant comme de la corne, & sa teste n'est pas attachée à son corps, ainsi que celle des sauterelles ; mais elle y tient par le moyen du cou, & se remue de tous costez. Son corps est ramassé, ses jambes longues, & non pas courtes comme celles des guêpes, son ventre couvert de lames luisantes de même qu'une cuirasse à l'antique. Elle ne pique pas d'un éguillon, comme les abeilles, mais d'une petite trompe, qui luy sert de bouche, & qui a au bout une espèce de dent, dont elle mord, & suce le sang & le lait, mais sans faire

beaucoup de mal. Elle a six jambes, dont les deux de devant luy seruent comme de mains; car elle s'en débarbouille, & en porte son manger à la bouche, à la façon humaine. Sa naissance est abjecte; car elle naist de corruption; & de ver devient peu à peu oiseau, poussant dehors des pier & des ailles; puis elle engendre vn autre ver, qui se change apres en mouche. Elle est compagne de l'homme toute sa vie, & goust de tout ce qu'il mange, hormis de l'huile, qui luy est vn poison mortel. Sa vie n'est pas longue, mais agreable. Il est vray qu'il y en a qui viuent long-temps, qu'on appelle mouches canines ou militaires, qui sont vites & bruyantes, & se conseruent dans les maisons tout l'Hyuer, sans prendre aucun aliment. Il ne luy faut pas peu d'adresse pour éuiter les pièges de l'araignée, qui luy tend par tout des embûches; où sa hardiesse quelquefois la précipite. Car il ne faut point d'autre témoin de son courage ni de sa valeur qu'Homère, qui luy compare le plus vaillant de tous ses Héros; plutôt qu'aux lions ou aux tigres; & qui dit que ce n'est pas témérité, mais resolution & constance. Aussi tout ce qu'on fait pour la chasser, ne sert que d'éguillon à sa vertu; c'est pourquoy il ne se peut lasser de la louer, & a embelly de ses comparaisons diuers endroits de son Poëme. Tantost il décrit son vol, lors qu'elle va en troupe vers quelque vaisseau plein de lait, ou vers du sang qu'on a répandu des sacrifices. Tantost il se sert de son exemple, lors qu'il parle de l'assiduité & de la vigilance avec laquelle Minerve défend Menelaüs. En vn autre endroit il l'appelle douce & benigne, à cause qu'elle n'a point d'éguillon; & que ses blessures ne sont pas dangereuses, comme celles

des guêpes & des abeilles, & nomme les essains des Nations, à cause de leur multitude. Parleray-je de son pouvoir, qui est si grand que les hommes & les plus fiers animaux ne s'en sauroient défendre? Son amour est libre & céleste, car elle vole en l'air acouplée avec son masse; & l'on dit même qu'elle a les deux sexes comme les hermaphrodites, & qu'elle se sert tantost de l'un & tantost de l'autre. Mais ce qui est de plus merueilleux, c'est qu'elle vit, ayant la teste séparée du corps; & lors qu'elle est morte, elle ressuscite avec vn peu de cendres chaudes, & son ame vient r'animer son corps comme celle d'Hermotime Clazoménien, qui s'aloit promener, à ce que content les Fables; & ie m'étonne que Platon n'ait alegué cecy pour preuve de l'immortalité de l'ame. Elle a cét avantage, qu'ayant peu à viure, elle trouue toujours la nape mise; & l'on diroit que c'est pour elle que les vaches font le lait, & les abeilles le miel, qui sont les plus douces choses de la Nature. Elle s'assied la premiere à la table des Rois, & fait l'esfay de leurs viandes. Elle n'a point de retraite assurée, mais vagabonde à la façon des Arabes & des Scythes, elle se couche par tout où la nuit la surprend; car elle ayme la lumiere, & ne fait rien dans les ténébres. Les Poëtes feignent que c'estoit autrefois vne Musicienne, rituale de la Lune dans l'amour d'Endymion; mais parce qu'elle venoit trop souuent chanter & folastrier au tour de luy, lors qu'il estoit endormy, la Lune enuieuse la changea en mouche par ialousie. C'est pour cela qu'elle persecute encore ceux qui dorment, & principalement les ieunes gens, non point par haine, mais par amour.

224 LOVANGE DE LA MOUCHE.
pour prendre sur eux des baisers qui mordent vn
petit, comme ceux des Amans passionnez. Je n'a-
legueray point à la loüange qu'il y a eu autre-
fois vne Dame de son nom qui faisoit fort bien
des Vers, & vne Coustifane illustre à Athenes,
à qui l'on reprochoit qu'elle piquoit ses Amans
jusqu'au sang. Je ne parleray point aussi de la
mouche de Pytagore, puis qu'elle n'est que trop
connüe; outre que si ie m'étendois plus auant
dans ses loüanges, on pourroit m'accuser de vou-
loir faire d'une mouche vn Elephant.

CONTRE VN IGNORANT

qui faisoit vne Bibliotheque.

*C'est vne inuectiue contre quelqu'un qui l'auroit
offensé.*

TV penses passer pour habile-homme, en
achetant beaucoup de liures, mais cela ne
sert qu'à faire paroistre ton ignorance; car com-
me tu n'y connois rien, il faut que tu t'en fies au
raport d'autrui, qui est bien souvent trompeur;
de sorte que tu es le iouët des Sauans & des
Libraires. Dy-moy, ie te prie, à quoy peux-
tu discerner les bons Liures d'avec les mau-
uais, si ce n'est que tu iuges de leur bonté par
leur vieillesse, & que tu en fasses plus de cas
lors que tu les vois rongez de vers. Mais quand
tu les pourrois connoistre, quel auantage en
tirerois-tu, veu que tu ne les entens pas, &
que tu ne peux iuger des beaux endroits, non
plus qu'un auugle des couleurs? Ie te vois ou-
urir de grands yeux à l'ouerture d'un liure, & le

courir d'un bout à l'autre; mais cela n'est rien, si tu n'en peux remarquer les beautés ni les défauts. Car où l'aurois-tu appris, si ce n'est que les Muses t'ayent inspiré comme Hésiode? mais tu ne fais pas seulement où est l'Hélicon; & si tu y voulois monter, au lieu de te présenter une branche de laurier, comme à cet illustre Pasteur, elles t'en chasseroient à coups de fourches, de peur que tu ne vinsses troubler leur fontaine; outre que ta vie est trop infame, pour auoir commerce avec des vierges. Encore que tu sois bien éfronté, tu n'oserois dire que tu ayes appris leurs mystères en ta jeunesse, ou que la conuersation des Doctes te les ait rendu familiers; mais tu crois réparer ce défaut, en faisant une grande Bibliothèque. Je t'auertis pourtant que quand tu aurois tous les manuscrits de Démosthène, qui auoit écrit huit fois de sa main l'histoire de Thucydide; & que tu aurois tous les liures que Sylla emporta d'Athènes, cela ne te seruiroit de rien, non pas mesme quand tu les attacherois à ta ceinture, & que tu les ferois suivre par tout, ou que tu dormirois dessus. Un Singe est toujours Singe, comme dit le Prouerbe, fût-il tout couuert d'or & de pourpre. Il est vray que tu as tousiours un liure à la main, mais tu ne l'entens pas mieux qu'un asne fait la Musique. S'il fustoit pour estre docte, d'auoir beaucoup de volumes, les Libraires seroient les plus sauans de tous les hommes; car pour un liure, ou deux qu'un autre manie par iour, ils en manient cent; mais leur boutique sur tout, qui en contient une infinité, seroit tres-sauante. Tu n'as donc que faire de vanter ta Bibliothèque, pour marque de ta doctrine. Parle, ou si tu ne peux, fay moy signe au moins de la teste.

Quand quelqu'un qui ne sauroit pas ioier de la flûte, auroit celle de Timotée, ou cette autre qu'Isménias acheta si cher, en seroit-il plus sauant ? Non ; quand il auroit outre cela celles d'Olympe & de Marfias. On n'est pas Hercule pour auoir son arc ou sa massüe ; & pour se seruir de ses flèches, il faut estre vn Philoctète. Celuy qui n'est pas Pilote, ne sauroit conduire vn vaisseau, ni vn mauuais Ecuyer monter vn cheual de manège. Auouë-moy donc franchement que tout ce que tu fais, ne sert qu'à te faire moquer de toy. Il n'y a pas long-temps qu'il y auoit en Asie vn homme riche qui auoit perdu les pieds pour auoir trauersé de grandes neiges pendant la rigueur de l'Hyuer ; mais pour courir son defect, il aloit tousiours chauffé fort proprement, quoy qu'il ne pult marcher qu'à l'aide de deux grands valets, qui le soustenoient par deffous les bras. Ses souliers auoient beau estre bienfaits, ils ne luy seruoient que d'entraues, comme font les liures à vn ignorant, qui sont autant de pièges pour le surprendre. Il n'est pas que parmy tant d'autres tu n'ayes Homère, fais toy expliquer l'endroit où Thersite est décrit haranguant ; cas tu n'as que faire du reste. Crois-tu que ce petit homme tout contrefait, quand il eust pris les armes d'Achile, eust retardé le cours du Scamandre par des monceaux de corps morts, & tué Hector de sa main, avec plusieurs autres des Princes Grecs ? Je m'assure que tu diras que non, & qu'il se fust fait moquer de luy, lors qu'on l'eust vû courbé sous le faix de son bouclier, & broncher à chaque pas ; ou guigner à trauers son casque avec ses mauuais yeux ; & la balle faire leuer la cuirasse sur ses épaules. En

vn mot, il eust deshonoré par là le Heros qui portoit ces armes, & le Dieu qui les auoit faites. Ne peut-on pas dire la mesme chose de toy, quand tu lis quelque beau liure, dont tu corromps le sens & la phrase? car encore que tes flatteurs t'applaudissent, ils ne laissent pas d'en rire quand tu as le dos tourné. Il faut que ie te conte à ce propos, ce qui arriua vn iour aux jeux Pythiques. Il prit enuie à vn riche Tarantin, nommé Euangelus, d'y vouloir remporter le prix; & parce qu'il n'auoit pas assez de force ni de vitelle pour disputer celuy de la course ou de la lute, il se voulut hazarder dans la Musique. Il arriua donc à Delphes à la persuasion de ses flatteurs, & se présenta aux jeux avec vne robe de toile d'or, & vne couronne de laurier, dont les feuilles estoient d'or massif, & le fruit de grosses émeraudes. Sa lyre estoit aussi d'or, garnie de pierrieres, avec des figures d'Orphée, d'Apollon, & des Muses. Vn si superbe apareil raut tout le Théâtre en admiration, & fit naître l'esperance de voir & d'entendre des merueilles; mais comme il voulut faire paroître ce qu'il sauoit, & qu'il vint à chanter & à toucher des instrumens; au lieu des miracles qu'on en atendoit, on ouit vn misérable fausser qui n'estoit pas d'accord avec sa lyre; & pour comble de malheur, lors qu'il la voulut toucher plus fortement, il rompit trois cordes. Cela fit rire tout le monde, d'autant plus qu'il auoit patu sur le Théâtre, après vn autre qui auoit assez bien fait: puis l'indignation succedant à la risée, les présidens des jeux piquez de son insolence, le firent chasser du Théâtre à coups de foiet; si bien qu'il trauersa la Scène tout sanglant, ramassant les ornemens de sa lyre, que l'on foiet-

228 CONTRE VN IGNORANT
toit avecque luy. En suite parut vn excellent Musicien de l'Elide nommé Eutnèle, qui rauit chacun en admiration; de sorte qu'il fut proclamé victorieux, quoy qu'il fût fort mal vêtu, & qu'il n'eût qu'une lyre à l'antique. On dit qu'il se moqua assez plaifamment du Tarantin, qui auoit si mal réussi. Tu auois, dit-il, vne couronne d'or & de pierrieres, parce que tu es riche, & moy vne de laurier, parce que ie suis pauvre; mais tout pauvre que ie suis i'ay esté couronné, & tes richesses n'ont seruy qu'à faire éclater ta honte, & empêcher qu'on n'eût compassion de toy. Je trouue que cét exemple te vient fort bien, car tu ne fais non plus de cas que ce Tarantin de la risée des spectateurs. Mais pour t'acabler, ie veux ajoûter a ce conte, vne autre Histoire. Lors que les femmes de Thrace déchirerent Orphée, on dit que sa teste qu'elles auoient iettée dans la riuiere, flotta long-temps sur sa lyre, poussant des accens funébres à l'honneur de ce Héros, & que la lyre touchée par les vents, répondoit à ce chant lugubre. En cét état elle aborda en l'isle de Lesbos, où les habitans du pais luy dresserent vn sépulcre, à l'endroit où est basty maintenant le Temple de Bacchus. Mais ils pendirent la lyre en celuy d'Apollon, où elle fut gardée long-temps, iusqu'à ce que le fils de Pittacus, ayant ouï dire qu'elle sonnoit toute seule, & qu'elle auoit charmé les arbres & les rochers, la voulut auoir & l'acheta à grand prix du Sacriflain. Mais ne croyant pas en pouuoir iouer seurement dans la ville, il se retira la nuit aux faux-bourgs, où comme il la pensoit toucher, il fit vn tel chariuari au lieu de l'harmonie qu'il esperoit, que les chiens y acoururent & le déchirerent, qui fut la seule cause qu'il eut

commune avec Orphée. Car ce n'est pas en l'instrument que consiste l'art, mais en la main de l'Ouvrier. Mais pourquoy rechercher d'anciens exemples, puis qu'il s'est trouué vn homme en nos iours qui a acheté trois mille dragmes la lampe de terre du Philosophe Epictete, comme s'il eût acheté avec elle son saoir? Vn autre depuis donna vn talent du bâton du Philosophe Peregrinus, qu'il montre maintenant comme on feroit la massue d'Hercule, ou comme les Tégéates, montrent la peau du sanglier Calydonien, les Thébains le corps Gérion, & les Egyptiens les cheveux de la Déesse Isis. Celly-cy te passe, à mon auis, en impertinence; & ce bâton met à couuert ta Bibliothèque. On dit aussi que Denis le Tyran ayant fait vne Tragédie ridicule, & puny tres-cruellement Philoxène pour s'en estre raillé, acheta depuis les tablettes du Poète Eschyle, où il escriuoit ses belles pièces de Théâtre, s'imaginant peut-estre que cela seruiroit à rendre les siennes meilleures; mais il fit encore plus mal qu'il n'auoit fait auparauant. Peut-estre aussi que tes liures te gastent la ceruelle, & que tu ferois mieux, si tu ne les auois point. A quel propos donc les acheter si chèrement, & les faire relire avec tant de soin? En es-tu plus éloquent pour cela, ou plutôt, n'es-tu pas plus muet qu'un poisson? Mais tes débauches parlent assez, & te rendent odieux à tout le monde; Que si tes liures en sont cause, tu les deuerois fuir avec autant d'ardeur que tu les recherches, puis qu'ils ne te sont utiles, ni à bien faire, ni à bien dire, & qu'ils ne peuvent seruir que de pâture aux vers, d'exercice aux rats, & de suplice à tes gens, que tu châties.

750. liures

500. escuz

230 CONTRE VN IGNORANT
pour n'en auoir pas assez de soin. N'as-tu point de honte, lors que quelque Docte te rencontre avec vn liure à la main, comme tu aimes à en porter, & qu'il vient à louer ou à blâmer quelque endroit, de ne sauoir que répondre, & n'en rougirois-tu pas, s'il te restoit quelque pudeur? On dit que le Philosophe Cynique Démétrius, ayant trouué vn iour à Corinthe les Baccantes d'Euripide, entre les mains d'un ignorant, les déchira, & dit qu'il valoit mieux que Penthée fût déchiré par luy vne fois, que de souffrir tous les iours mille afronts de le main d'un sot. Pour moy, ie n'ay pû trouuer la raison pourquoy tu achetes tant de liures, quoy que ie l'aye recherchée avec grand soin; car c'est comme si vn pelé achetoit vn peigne, ou vn auetgle vn miroir, & vn sourd quelque instrument de Musique. Est ce pour montrer tes richesses en la possession de plusieurs choses superflues? Mais ie sçay fort bien que si tu ne te fusses introduit par fraude dans le testament d'un homme riche, il t'eust falu mourir de faim ou vendre tes liures. Il ne reste donc maintenant, sinon que tu en achetes pour entretenir ta réputation, & confirmer les louanges de tes flatteurs, qui disent que tu es non seulement beau & aimable, mais Philosophe, Orateur, & Historien. On dit mesme que tu lis tes harangues à table, & qu'ils ne boient point, qu'ils ne se soient altérez à force de les louer. Car tu es facile à surprendre, & à croire tout ce qu'on te dit; iusques-là qu'ils t'ont persuadé que tu ressemblois à l'Empereur, comme il y a eu autrefois de faux Alexandres, de faux Nérons, & de faux Philippes. Et il n'est pas étrange que tu l'ayes crû, estant sot comme tu es, veu que Pyrrhus

se laissa bien persuader qu'il ressembloit à Alexandre, iusques à ce qu'une vieille de Larisse chez qui il logeoit, le détrompa. Car comme il luy monstroît les portraits de Philippe, de Cassandre, d'Alexandre & de Perdiccas, & qu'il luy demandoit à qui de tous ceux-là il ressembloit, elle répondit qu'il ressembloit au Cuisinier *la Grenouillere*, comme en effet il y en auoit vn à Larisse de ce nom, qui auoit beaucoup de son air. Je ne voudrois pas dire à qui tu ressembles, car cela ne seroit pas peut-estre à ton auantage: mais ie sçay bien que tout le monde te prend pour vn fou, de croire ressembler à l'Empereur, & de tâcher à le contrefaire par l'habit, le regard, & la démarche. Il ne faut donc pas s'étonner qu'un homme qui se connoist si mal en ressemblance, croye ressembler à vn Docte, quoy qu'il n'en ait aucun trait. Mais i'ay decouvert à la fin où est l'encloteure, c'est que tu t'imagines que ta fortune seroit faite, si le Prince qui aime les Lettres, & ceux qui en font profession, venoit à te prendre pour vn sauant. Toutefois, crois-tu, sot que tu es, qu'il ne sache pas bien la vie que tu mènes, & que tu employes plus de temps à la débauche qu'à l'étude? Ne fais-tu pas que les Rois ont vne infinité d'yeux & d'oreilles, par où ils voyent & entendent tout ce qui se passe dans leur Empire? outre que ton infamie est si publique, qu'elle est connue de tout le monde. Dy-moy si quelqu'un de ces débauchez que tu hantes & qui t'apprennent à tout faire & à tout souffrir, estoit habillé en Hercule, le prendroit-on iamais pour luy? & quand il auroit sa peau de lion & sa massue, ne le reconnoistroit-on pas à sa démarche lasciuë, & à ses parures deshonestes, suivant le Prouerbe, qui dit, qu'on

Il y a en Grec sept. cacherôit plutôt vn Elephant sous sa robe, qu'un éfeminé. Ne pense donc pas te couvrir sous la peau d'un lion, puis qu'on reconnoitra toujours à ton cry que tu n'es qu'un âne. Enfin, ce n'est pas des Libraires, qui te mettront en pourpoint si tu n'y donnes ordre, que tu dois attendre la réputation de sauant; mais des personnes qui s'y connoissent, & de la verité. Tu deurois vendre plutôt ta Bibliothèque, pour payer ta sole dépense, & les frais que tu fais en esclaves; car ce sont-là tes deux passions, dont vne seule est capable de te ruiner. Suy donc mon conseil; & au lieu de tant de gens inutiles, aye quelque honneste homme auprès de toy qui te détrompe, & qui n'aille pas diulger tes débauches, comme ils font. Car i'en vis vn l'autre iour sortir de chez toy de grand matin, qui les publioit tout haut, iusqu'à en montrer des marques, & prendre des gens à témoin pour le confirmer. Mais i'ateste les Dieux & ceux qui estoient présens, que ie faillis à le battre, tant i'en estois indigné pour toy. En tout cas, s'il est difficile de quitter vn métier où l'on est acoustumé, garde plutôt ton argent pour tes débauches, que pour tes liures. Car à quoy sert d'entasser volumes sur volumes? tu es assez sauant pour ce que tu fais; outre que tu n'as pas seulement en la bouche toute l'Antiquité; mais tu connois tous les Poëtes, les Orateurs, & les Historiens, & fais tous les défauts & toutes les vertus de la langue; car rien n'empêche que nous n'insistions dauantage sur ces choses. Mais ie te demanderois volontiers, quels liures tu lis principalement? Est-ce Platon, Antisthènes, Archiloque, Hipponax; ou si tu quites les Philosophes & les Satyriques pour les Orateurs? As-tu

vû la harangue d'Eschines contre Timarque ?
 mais tu fais peut-estre tout cela , & aimes la Co-
 médie ? As-tu lû les Baptes, ou plutôt les as-tu pu
 lire sans rougir ? Dy nous, quel liure t'est familier ?
 car quoy que tu en portes toujours, on ne t'en
 voit jamais lire. Est-ce de iour ou de nuit, de-
 vant ou apres tes débauches, que tu t'apliques à la
 lecture ? Quite, quite, toutes ces choses, pour vi-
 ure comme tu fais, quoy que ta vie soit encore
 plus honteuse que ta doctrine, & que tu dusses
 apprehender les reproches que la Phédre d'Euri-
 pide fait aux femmes, & prendre garde que les
 murailles ne divulguent ton infamie. Que si tu
 as resolu de mourir, comme tu as vécu, & d'a-
 cheter toujours des liures, laisse-les là pour le
 moins sans les lire, ni toucher aux paroles & aux
 actions des Anciens, qui ne t'ont fait ni bien ni
 mal. Je say que tout ce que ie dis, ne te seruira
 de rien, & que tu ne laisseras pas de continuer
 à te faire moquer de toy, par les habiles gens,
 qui ne prennent pas garde à tes liures, mais à
 ta doctrine. Tu penses, toutefois, couvrir par
 là ton impertinence, comme ces mauuais Chi-
 rurgiens qui ont des étuis dorez, dont ils ne se
 fauroient seruir ; au lieu qu'un excellent Artisan
 se fait admirer avec des outils ordinaires. Encore
 ceux-là les presentent-ils quelquefois à ceux qui les
 peuuent mettre en oeuvre : mais tu ressembles
 à ce chien des Fables, qui estant ataché au rate-
 lier, ne pouuoit manger du foin, ny souffrir
 que le cheual en mangeast. Voilà ce que i'auois
 à dire de ta doctrine ; Je parleray vne autre fois
 plus amplement de tes débauches.

*C'est qu'il
y traitoit
des vices
où il e-
stoit suies*

*Qu'elles
ne crai-
gnent
point les
révébres
complices
de leur
débauché.*

DE LA CALOMNIE.

DE LA CALOMNIE.

*Qu'il ne faut pas ajoûter foy témérairement au
raport d'autrui.*

C'EST vne mauuaife chose que l'ignorance, & qui est cause de beaucoup de maux : Car elle aveugle les hommes de telle sorte, qu'ils bronchent à chaque pas, sans voir ce qui est à leurs piez, & qu'ils n'appréhendent pas vn danger présent, tandis qu'ils en craignent quelquefois vn qui est bien éloigné. C'est elle qui fait la pluspart des Tragédies dont on oit retentir les Théâtres, & qui excite des diuisions dans les Etats & dans les Familles, qui les entraînent à leur ruine, par le moyen de la calomnie, qui est son plus dangereux éguillon. Je veux donc faire icy la description de ce monstre, & en emprunter le rableau, d'Apelle. Car ayant esté accusé par vn Peintre jaloux de sa gloire, d'auoir conjuré contre le Roy Ptolomée, & causé la reuolte de Tyr & la prise de Peuse ; Ce Prince qui auoit esté nourry toute sa vie dans les flateries de la Cour, prit tellement feu là dessus, que sans considérer la jalousie qui est ordinaire entre les personnes de mesme profession, & le peu d'aparence qu'il y auoit qu'un Peintre eust entrepris vn si grand dessein, & vn Peintre qui luy deuoit sa fortune, il s'emporta contre luy comme contre vn traître & vn assassin ; & il luy eust fait trancher la teste, si l'un des complices ne l'eust déchargé à la question. Mais lors qu'il eut appris son innocence, il fut touché

d'un tel repentir, qu'il luy donna cent talens, & luy mit entre les mains l'accusateur, pour en faire ce qu'il luy plairoit. Apelle donc pour se vanger de la Calomnie qui luy auoit fait un si mauuais tout, fit le portrait que voicy. Il peignit un Prince avec de grandes oreilles, comme on en peint à Midas, assis sur un Trône, environné du Soupçon & de l'Ignorance. En cet état il tend de loin la main à la Calomnie, qui s'avance vers luy le visage tout en feu, avec des attraits & des charmes extraordinaires. Elle tient de la main gauche un flambeau, & traîne de l'autre par les cheveux un ieune innocent, qui tend les mains au Ciel, & implore son assistance. Deuant elle marche l'Enuie au visage hâné, & aux yeux louches, accompagnée de la Fraude & de l'Artifice, qui parent & aident la Calomnie, pour la rendre plus agreable. Apres vient le Repentir, sous la figure d'une Dame vêtue de deuil avec ses habits déchirez, qui tourne la teste vers la Verité, & pleure de regret & de honte. Voilà l'Emblème de la Calomnie, dont ie te veux faire en suite un portrait à ma façon, & la dépeindre de toutes ses couleurs. Pour commencer par sa définition, c'est un faux rapport que l'on fait d'autrui en son absence, auquel d'ordinaire on ajoute foy, sans donner les moyens à l'accusé de se iustifier. On doit donc considérer trois choses dans la Calomnie; le Calomniateur, le Calomnié, & celui à qui l'on s'adresse pour médire, qui est comme le Juge, & les autres les Parties. Commençons par le Calomniateur, puis qu'il ioué le principal personnage. Personne ne doute que ce ne soit un méchant homme; car les gens de bien ne se mêlent point de ce métier, & tâchent plutôt

à réconcilier les ennemis, qu'à semer de la diuision parmy les amis. Mais le Calomniateur n'est pas seulement méchant, il est injuste; car il ne se contente pas d'accuser à faux, il empêche qu'on n'oye l'accusé en sa défense, contre l'ordre de la Iustice, qui veut qu'on entende également les deux Parties. Et celuy qui fait autrement, commet vne iniustice, quand il rendroit vn Iugement iuste, & offense mesme les Dieux; ce qui fait que le Calomniateur n'est pas seulement iniuste, mais impie. Cependant, il tâche d'exciter la colere dans l'esprit de celuy à qui il parle, pour l'empêcher d'entendre les raisons de l'accusé; ce qui ajoûte encore à ses crimes la mauuaise foy. Mais l'homme de bien, quand il accuse, veut que la défense soit publique, aussi bien que l'accusation, parce qu'il a interest que la verité soit conneuë; comme celuy qui peut vaincre son ennemy à force ouuerte, n'usc point de trahison ni de ruse. Le trône de la Calomnie est dans la Cour des Princes, où regne l'Enuie & la Haine, & où se présentent à route heure mille occasions de mentir & de flater. Car où l'on voit croistre à tous momens l'esperance & l'ambition, là sont les enuies les plus cruelles; les haines les plus irreconciliables, & les calomnies les plus fines & les plus dangereuses. Vn Courtisan est toûjours en garde, comme vn Gladiateur, pour porter le coup de la mort à son ennemy, s'il luy donne la moindre prise; de sorte qu'à la Cour vn homme de bien qui croit que tout le monde luy ressemble, est en vn instant supplaté, quoy que celuy qui prend sa place n'y dure pas quelquefois plus long-temps que luy, & que le vainqueur & le vaincu soient enuolopez souuēt.

dans vne meſme ruine. Car comme il ne s'agit pas de peu de choſe , & qu'il y va de la faueur du Prince , on eſt perpetuellement aux écoutes pour l'obtenir; & la calomnie ſemble le plus court chemin & le plus ſeur. Mais ce n'eſt pas le métier d'un ſots & il faut eſtre tres-habile pour y reüſſir. Car ſi ces traits ne ſont trempéz dans la vrayſemblance, ils ſont ſans eſet, parce que la verité ne peut eſtre vaincuë que par un ennemy qui luy reſſemble. Or la calomnie , comme fille de l'en- uie, s'atache toujours à ceux qui ſont les plus éle- uez , par un deſir au eugle de remplir leur place. Mais comme dans vne carriere , chacun tâche de deuaner ſon compagnon , ſoit par art ou par vireſſe; les gens de bien à la Cour tiennent le chemin de la vertu, pour arriuer à la gloire, où les autres ne peuuent paruenir que par ſur- priſe. Cependant celuy qui eſt le premier, eſt toujours en bute aux autres, & l'objet de l'en- uie & de la haine, ſi bien qu'on luy dreſſe mille pièges le plus adroitement que l'on peut; car ſ'ils viennent à eſtre découuerts, ils ſont inutiles. Ordinairement la calomnie prend pour fonde- ment la profeſſion de celuy qu'elle veut calom- nier. On acule vn Medecin d'empoifonne- ment, vn Miniſtre de trahiſon, vn Grand de faire des entrepriſes; mais la paſſion du Prin- ce fournit le plus ſouuent de matiere. On dit à vn jaloux qu'on a deſſein ſur ſa femme; à celuy qui ſe pique d'eſprit, qu'on ſe moque de ſes ou- urages, comme on acula Philoxène auprès de Denys le Tyran, de blâmer ſa Tragédie. Si le Prince eſt pieux, on calomnie vn homme auprès de luy d'impieté ou de libertinage. Car chacun ſ'emporte dans ſa paſſion, & n'eſt plus capable

238. DE LA CALOMNIE.
 d'entendre des raisons ni des excuses. Voilà ce que font les calomnieurs, pour irriter davantage celui à qui ilss'adressent, de peur que s'il n'estoit pas assez animé, il ne donnast du temps à la recherche de la verité, & à l'examen de leur calomnie; quoy qu'ils fassent ordinairement le crime si noir, que l'horreur de l'action empêche qu'on n'en veuille ouïr la défense. On acula le Philosophe Démétrius devant Ptolomée, de ne s'estre pas voulu déguiser aux Bacanales, & de n'y auoir bû que de l'eau, comme condamnant les plaisirs & les inclinations du Prince. Et si le lendemain il ne se fust traesté, & n'eust bû du vin en la présence du Roy, & dancé avec des Cymbales, il estoit perdu. C'est ainsi que c'estoit vn grand crime deuant Alexandre, de ne pas reconnoître Ephestion pour vn Dieu: Car non content de luy faire vne pompe funèbre, qui coûta plusieurs millions, les villes luy dressèrent à l'enuy des Temples & des Autels; de sorte que c'estoit le plus grand de tous les sermens, que de iurer par son nom, & vn crime capital de s'en moquer. Car les Courtisâns pour flater la passion du Prince, luy contoient des chimères & des visions; Qu'Ephestion leur estoit aparu en songe; Qu'il guérissoit ceux qui l'inuoquoient; rapportant de faux Oracles, & le prenant pour leur Protecteur; si bien qu'Alexandre qui auoit toujours les oreilles batus de ces discours, les crut à la fin; & se glorifia de pouoir faire vn Dieu qui estoit encore plus que de l'estre. Combien pensez-vous qu'il y eut alors d'honestes gens disgraciez, pour auoir résisté à la passion du Prince, ou témoigné de l'auersion pour ses frénésies. Le Capitaine Agathoclès qu'il

Comme
 qui droit
 Ange
 Gardien.

estimoit, aloit estre exposé aux lions, pour auoir pleuré deuant le sépulcre d'Ephestion, comme s'il l'eust crû mortel, si Perdicas n'eust iuré ses grands Dieux, & particulièrement Ephestion, que ce nouveau Dieu luy estoit aparû à la chasse; & luy auoit commandé de dire à Alexandre, qu'il pardonnast à Agathoclés, s'il auoit laissé couler des larmes au souuenir de son ami, & qu'il eust pitié de l'infirmité humaine. Alexandre estant donc de cette humeur, ouuroit vne large porte à la calomnie. Car, comme on ataqe toujours vne place par l'endroit qui est le plus foible, le Calomniateur prend toujours celuy qui l'écoute par la partie qui est la plus ouuerte à la médifance; parce que c'est le lieu le moins défendu. Voilà les forces de la Calomnie au dehors: mais au dedans elle a pour ministres, le dégoust du présent, & l'amour de la nouveauté, avec le plaisir qu'on prend à entendre des choses extraordinaires & incroyables; outre qu'il n'y a rien qui chatouille tant l'oreille d'un homme soupçonneux & défiant que les faux rapports. Il est donc aisé d'emporter vn cœur exposé de tous côtez à la baterie, & de perdre vn innocent qui ne se défend point; car l'aculé en cette rencontre meurt comme vn homme endormi qu'on tuë dans vne prise de ville. Ce qui est de plus déplorable, c'est qu'on va trouuer son ami, comme auparauant, sans sauoir rien de ce qui se passe; & qu'on donne soy-mesme dans le piège. Mais vn homme d'honneur ne condamne point son ami sans l'oïr, & sans luy donner les moyens de se iustifier; au lieu que ceux qui prêtent volontiers l'oreille à la calomnie ne l'écourent pas, ou font semblant de receuoir ses excuses,

en attendant l'occasion de s'en venger ; sur tout, quand le Calomniateur est leur ami, ou qu'il feint de l'estre de celuy qu'il accuse. Car alors on ne peut s'empêcher d'ajouter foy à son rapport ; sans considérer qu'il aime tous les iours mille sujets de rompre, mesme entre les plus grands amis. D'ailleurs, la Calomnie n'attaque jamais vn ennemi decouvert, parce qu'elle perdrait créance ; mais souvent son propre ami, ou pour le moins celuy qu'on feint estre tel, pour montrer qu'on veut tout sacrifier aux interets de celuy à qui l'on parle. Quelques-vns honteux d'auoir ajouté foy à de faux rapports, & n'ayant pas la hardiesse de souffrir le visage de leur ami offensé, rompent avec luy, comme s'il étoit coupable de leur faute. Cela me fait quelquefois déplorer la misere de nostre vie, dont la calomnie est vn des principaux fleaux. Quelques-vns nous accusent du crime dont ils sont coupables. Il faut que tu meure, s'écrie Antia, à son mary, ou que tu tuës Bellerophon, qui a atenté à ma chasteté ; quoy que ce fust elle-mesme qui l'eût sollicité à l'aimer. Il s'en salut peu pourtant qu'il ne portast la peine du vice d'autrui, & de sa propre vertu, & qu'il ne perist au premier combat qu'il eut contre la Chimere ; car pour vn semblable sujet, Phédre perdit Hippolite. Mais, dira quelqu'un, il faut ajouter foy aux rapports, lors qu'ils partent de personnes vertueuses. Y a-t'il quelqu'un de plus iuste qu'Aristide ? il ne laissa pas de conspirer contre Themistocle, par la faulx de sa gloire, comme les plus gens de bien ont leurs defauts & leurs passions. Le plus sage & le plus vertueux d'entre les Grecs, ne dressa-t'il pas des embuches à son

Ulysse à
Palame
de,

parent,

parent, à son ami, & à son compagnon d'armes? Socrate fut accusé d'impiété, Miltiade, & Thémistocle de trahison, après avoir rendu de très-grands services à leur patrie. Je passe plusieurs autres exemples qui sont connus de tout le monde. Que fera donc en cette occasion l'homme sage? Il fermera les oreilles à la Calomnie, comme Ulysse au chant des Sirènes, & n'ajoutera point de foi aux rapports qu'avec beaucoup de circonspection, mais demeurera sur la défiance. Il est ridicule de mettre garde aux portes & aux entrées des villes, & de laisser celles de nostre ame dégarnies. Quand on nous fera donc quelque rapport, il faut examiner la chose en soy-même, sans avoir égard aux personnes. Car le contraire est la marque d'un esprit bas & abject, qui se laisse emporter en jeune homme; & c'est l'une des plus grandes injustices qu'on puisse commettre. Il ne faut déferer ni au jugement, ni à la passion d'autrui; ne considérer pas davantage l'accusateur que l'accusé, & se défier toujours de celui qui a le plus d'esprit & le plus d'adresse. Cependant, la cause de ce mal-heur est en l'obscurité & en l'ignorance du cœur de l'homme; car si l'on pouvoit pénétrer dans ses sentimens, la Calomnie seroit contrainte de quitter le monde; pour faire place à la Verité, qui dissiperoit toutes ses tenebres par la lumière.

L' APOPHRADE, OV LE MAVVAIS

GRAMMAIRIEN.

*C'est une inuective contre un homme qui auoit
condamné le mot d'Apophrade, qui signifie
proprement un tour malencontreux.*

*Anciens
Satyri-
ques.*

ON voit bien que tu ne fais ce que signifie le mot d'*apophrade* ; autrement tu ne m'aurois pas aculé de barbarie pour t'y auoir comparé. Mais nous parlerons tantost de sa signification ; ie me contenteray de te dire pour cette heure, que tu as pris par l'aîle la Cygale, comme dit le Poëte Archiloque. Car cette insecte qui crie assez haut d'elle-mesme, fait encore plus de bruit quand on la touche. Ainsi, ce Poëte porté de son naturel à la Satyre, laissoit à iuger ce qu'il feroit, estant ofensé. C'est dequoy ie t'auertis maintenant, non pas pour me comparer à vn si grand personnage, mais pour te dire que tu as fait plusieurs choses qu'Archiloque ne pourroit reprendre dignement, quand il associeroit aueque luy Hipponax & Simonide ; car tous ceux qu'ils ont ataquez, n'estoient rien au prix de toy. Cependant, il semble que quelque Dieu t'ait mis dans la fantaisie, de reprendre ce mot, pour decouvrir ton ignorance, qui ne fait pas les choses les plus vulgaires, & pour faire éclater tes autres defauts. Car outre que i'ay quelque talent dans la Satyre, ie connois tes vices

dés l'enfance, & ne manque ni de capacité ni de hardiesse pour les publier. Je parle de la sorte, parce qu'il ne seruiroit de rien de t'en auertir en particulier, pour tâcher de t'en corriger; puis que tu ne peux non plus changer de nature, que ces fa-
les animaux qui viuent dans l'ordure & dans le fumier; outre que tes crimes ne sont gueres plus secrets que ceux de ces célèbres criminels des Fables; & que ton ignorance est si publique, qu'il n'est point besoin que personne t'oste la peau de lion, pour montrer que tu n'es qu'un asne. Mais ie le veux mettre icy, de peur qu'on ne croye que ie sois le seul qui les ignore. Qui appellera-t-on à nostre secours pour cela? Sera-ce quelque Dieu des Comédies de Ménandre, tel qu'Elencus, Dieu de liberté & de verité, qui est ton plus grand ennemi, puis qu'il fait tout ce que tu fais, & ce que tu souffres tous les iours, & qu'il le veut publier. Il fera donc icy le prologue de ma Satyre, comme il fait quelquefois chez cet Auteur; afin d'apprendre à tout le monde, que nous n'entreprenons pas cecy en vain, ni par vne inimitié particuliere, mais pour vanger le public. Et quand il aura parlé, il se pourra retirer à la bonne heure, & nous laisser faire le reste, parce que nous sommes assez capables pour te confondre, & qu'il n'est pas sçant à un Dieu de parler de si grandes abominations. Voicy donc ce qu'il dira par forme d'auertissement. Ce Sophiste qui contrefaisoit le Philosophe, c'est de toy qu'il parle, vint un iour aux jeux Olympiques pour y réciter vne harangue, qu'il auoit composée sur le sujet de Pytagore, lors qu'on le voulut empêcher de participer aux mysteres d'Eleusine, à cause qu'il estoit étranger, & qu'il auoit esté

Comme
qui di-
roit la
Raison,

Euphorbe durant la guerre de Troye. Sa harangue, comme la Corneille d'Esopé, estoit toute parée de plumes d'autrui, & bâtie de piéces rapportées. D'ailleurs, elle estoit préméditée de long-temps: mais pour faire croire qu'il l'auoit faite sur le champ, il fit tant par l'un de ses amis, que lors qu'il demanda vn suiet tout haut, on luy donna celui-cy. Cependant, comme il ne jouïoit pas bien son personnage, & qu'il raportoït des choses tirées de loin & étudiées, personne ne se pouuoit empêcher de rire, & de faire signe à cét ami qu'on reconnoissoit bien la fourbe; quoy que nôtre Sophiste tâchast de suplêr à tout par son impudence. Quelques-vns donc à mesure qu'il parloit, ne faisoient autre chose que remarquer les endroits qu'il auoit dérobez des Anciens. Celuy qui a fait ce Discours, & qui m'a introduit icy, estoit de ceux-là; car il ne se pouuoit tenir de rire, non plus que les autres. Et pourquoy n'eust-il pas ry d'une si grande & si publique éfronterie? Outre qu'il est assez porté au ris de son naturel. Mais il ne pût s'empêcher d'éclater vne fois tout haut, entendant cét asne qui vouloit, comme on dit, iouer de la lyre, ce que ce galand-homme aperceut en se retournant, & c'est ce qui les a mis mal ensemble. Or c'estoit le commencement de l'année, ou plutôt le troisiéme iour de la grande nouvelle Lune, où les Romains suiuant vne coûtume ancienne, font des vœux & des sacrifices, pour tout le reste de l'année sur la créance que les Dieux écoutent alors plus attentiuement nos priéres. En cette grande feste, donc, & ces Calendes sacrées, celui-cy voyant nôtre imposteur qui étaloit ses larcins sous le nom de Pytagore; comme il le connoissoit parfaire-

*Du mois
de Janvier.*

ment, & qu'il fauoit ce qu'il faisoit, & ce qu'il soufroit tous les iours, où il auoit esté meisme surpris, il dit à vn de ses amis qui estoit près de luy, Sortons d'icy, que cét infame par ses abominations ne nous change ce iour heureux en vn funeste, & il se seruit pour cela du mot d'*Apophrade*. Cependant, nostre imposteur ne l'eut pas plûtost ouï, que pour se vanger de cette raillerie, il s'écria; *Quelle beste est-ce qu'Apophrade?* Est-elle masle ou femelle, terrestre, ou aquatique? car pour moy, ie ne la connois point. Mais en pensant exposer l'autre en risée, il s'y exposa lui-mesme, & fit voir son ignorance. C'est-là le sujet dont on va vous entretenir, pour vous faire voir que ce grand Orateur, qui fait des harangues à l'improuiste, ignore les choses les plus vulgaires, & que les artilans de le Grece sauent. Voilà ce qu'auoit à dire le Prologue; c'est à moy d'acheuer le reste, & de représenter icy ce que tu as fait en diuerses parties du monde, & ce que tu fais présentement à Ephése, qui est le comble de ta doctrine, & le chef-d'œuvre de ta Morale. Mais auparavant il faut parler du mot d'*Apophrade*, que tu as repris. Dy-moy, par les Dieux, pourquoy te choque-t'il si fort? Est-ce qu'il est barbare, & que tu ne l'as pû souffrir, parce que tu as l'oreille délicate? Mais y a-t'il rien de plus commun à Athènes? Tu prouueras plûtost à vn Athénien, que Cecrops & Erectée étoient étrangers, que ce terme icy. Car il y en a plusieurs qui leur sont communs, avec le reste des Grecs; mais celui-cy leur est propre, & ils s'en seruent pour exprimer vn iour mal-heureux, où l'on ne fait aucune affaire ni publique ni particuliere, soit pour quelque grande défaite qui est arriuée ce iour-là, ou pour

248 L'APOPHRADE, OV LE
quelqu'autre calamité. Mais il n'est pas peut estre
seant d'apprendre ces choses à ton âge ; outre qu'il
y en a tant d'autres que tu ne sais point , qui sont
beaucoup plus importantes , que tu peux bien
ignorer encore celle-là. Toutefois , d'où es-tu,
de ne la pas savoir ? car encore qu'on te dût per-
mettre d'ignorer les autres choses , tu ne pourrais
pas , quand tu voudrais , appeler vn iour malen-
contreux , d'un autre nom , si tu veux parler com-
me l'on a fait à Athènes. Mais tu diras peut-estre
qu'il n'est plus en vſage, & qu'il ne se faut pas ser-
uir de mots que l'on n'entend point. Il est vray
que i'ay failly de m'en seruir en ta présence ; car
ie deuois parler Cappadocien , Paphlagonien , ou
Bactrien, pour faire que tu m'entendisses ; mais il
faut parler Grec avec les Grecs. D'ailleurs, ce mot
est de ceux qui se sont conseruez en vſage dans
cette grande réuolution qui ariue tous les iours
dans les Langues ; & ie rapporterois le nom de
ceux qui en ont vſé , si ie ne craignois de troubler
ta memoire , par tant de Poètes , d'Orateurs , &
d'Historiens qui te sont inconnus. I'aurois plu-
tost fait de dire ceux qui ne s'en sont pas seruis ;
quoy que pour te dire la verité , ie n'en sache
point, & ie t'offre quelque honneste présent , si tu
peux nommer quelqu'un qui ait exprimé autre-
ment la chose qu'on veut signifier par là. Car ce-
luy qui ignore ce mot , peut ignorer où sont si-
tuées les villes d'Athènes, de Sparte, & de Corin-
the. Mais tu diras peut-estre qu'il est bon , mais
non pas au sens que ie l'ay pris, ou bien que ie l'ay
alegué hors de propos. Je te satisferay encore
là-dessus , si tu es capable de raison. Car les An-
ciens se sont seruis de plusieurs pareilles méta-
phores, contre ceux qui te ressembloient ; Ils ont

apellé vn Orateur qui changeoit à toute heure d'avis, *Cathurnes*, pour marquer son instabilité; à cause de la peine qu'il y a de marcher avec ces brodequins. Vn autre, *Eypae*, qui auoit acoustumé de troubler les Assemblées. Vn autre, *Hebdomas*, qui railloit & folastroit avec le peuple, comme les écoliers font aux iours de congé. Pourquoy donc ne pourra-t'on pas nommer de, vn malencontreux personnage, comme toy? Car il est certain que lors que nous rencontrons quelque chose de mauuais augure, & particulièrement le matin, soit vn châtré, vn boiteux, ou vn singe, nous auons coûtume de rentrer aussi-tost, comme si ce iour-là nous deuoit estre funeste. Si le premier iour de l'and on, on trouue vn homme comme toy, qui passe pour vn infame, vn méchant, vn imposteur, vn parjure, vn monstre, vne peste, ne le fuira-t'on pas comme vn oiseau de mauuais augure, capable de troubler le plus beau iour, & de le rendre malencontreux? Tu ne te dois pas fâcher de ces mots, car il me semble que tu fais gloire de la chose, outre que tu aurois bien de la peine à prouuer le contraire à tes citoyens, qui sauent comme tu as vescu dès ton enfance, & comme tu te mis au seruice d'un gendarme, pour faire tout ce qu'il luy plairoit, iusqu'à ce qu'il te quita, comme on fait vn habit lors qu'il est vû. Tu seruis depuis au Théâtre, & fus avec vne compagnie de Farceurs & de Baladins, où tu faisois le Prologue, & entrois paré avec des brodequins dorez, & vn habit magnifique, pour annoncer la piece, & demander bonne audience. Mais maintenant tu es devenu Orateur; c'est pourquoy quand on le saura en ton pais, on croira voir deux Thèbes & deux So-

248 L'APOPHRADE, OV LE
leils, comme cét Ancien des Fables. Tu fais donc
bien de n'y pas aler, quoy que ce soit la plus
grande & la plus belle ville de la Phénicie, & vn
tres-agreable séjour. Mais tu as honte de ton
premier métier, & craindrois d'oïr en alant par
les rues : Voilà celui que nous auons veu Bâteleur
& Comédien. Mais pourquoy m'amuser à ces
chofes; car quelle impudence égale la tienne? &
qu'as-tu jamais trouué de honteux? L'apprens que
tu possèdes dans la ville de ta naissance vn grand
Palais, à prendre le tonneau de Diogène pour
le Trône de Iupiter. Tu ne pourrois donc em-
pêcher que tes citoyens ne te prissent pour
l'opprobre & le deshonneur de leur ville. Le
reste de la Syrie est de mesme sentiment.
Toute Antioche a veu comme tu débauchas
ce ieune garçon qui venoit de Tarse. Mais
il n'est pas honneste de remuër ces ordures, & tu
fais comme on vous surprit tous deux, si ce n'est
que tu l'ayes oublié, à cause que tu n'as point de
mémoire. Tu n'es pas moins connu en Egypte,
où tu fus receu fugitif après ces beaux exploits de
Syrie, lors que tu estois talonné par les Fripiers,
qui t'auoient presté les habits, avec lesquels tu
trouuois à dîner, & hantois les bonnes compa-
gnies. La ville d'Alexandrie n'est-elle pas témoin
de tes débauches, aussi bien que celle d'Antioche?
Où sans doute, puis qu'elles y ont esté plus gran-
des & plus célèbres. Tu ne rencontras qu'un hom-
me dans toute la ville, à qui tu pusles persuader
ton innocence, & qui te seruiſt de suport, &
te donnaſt à viure. Tu me permettras de taire
son nom puis-qu'il est connu de tout le monde,
& des principaux de l'Empire. Te souuiens-tu
quand il te surprit entre les genoux de ce ieune

Echanson ? Quelle opinion penſes-tu qu'il eut
 alors de ta preud'homme, s'il n'auoit perdu les
 yeux ? Auſſi te chaſſa-t-il honteuſement, & pu-
 riſſa ſa maiſon après ton départ. Toute la Grèce
 & l'Italie furent remplies en ſuite de ta renom-
 mée & de ta gloire ; & ie m'étonne qu'il y en ait
 maintenant qui trouuent à redire à ce que tu fais
 dans Ephéſe, ſ'ils n'ont perdu la memoire, auſſi
 bien que toy. Il eſt vray que tu y aſajouſté à tes
 autres débauches, celles des femmes ; & après
 cela tu trouues étrange que pour exprimer l'hor-
 reur de tes vices, on ſe ſerue d'un terme d'abomi-
 nation. Voudrois-tu point qu'on t'allât baiſer
 pour récompénſe ? Il vaudroit mieux baiſer un aſ-
 pic ou une vipere ; car encore pourroit-on guerir
 de leur morſure, à l'aide de quelque contrepoi-
 ſon ; mais après s'eſtre ſouillé de tes baiſers, on
 n'oſeroit aprocher des Autels ; & c'eſt un cri-
 me pour lequel il n'y a point d'expiation. Ce-
 pendant, tu railles les paroles des autres, ſans
 prendre garde à tes actions. Pour moy, j'aurois
 honte d'ignorer le mot que tu condamnes, bien
 loin de me repentir de l'auoir dit. Ce ſont les
 barbariſmes & les ſolécismes que tu prononces
 tous les iours, dont il faut rougir. Que les Dieux
 te confondent avec ta belle Rhétorique. Où l'au-
 rois-tu auſſi ariſe ? ſi ce n'eſt dans quelque vieux
 bouquin, ou dans les liures de Philénis, que tu
 as toujours entre les mains, & qui ſont dignes
 de toy & de ta bouche impure. Mais puis-que
 j'en ſuis venu iuſques-là ; Que dirois-tu, ſe te prie,
 ſi ta langue t'apelloit en Juſtice, & qu'elle te fiſt
 ces reproches ? Quoy ingrat ! après t'auoir retiré
 de la neceſſité, & t'auoir rendu célèbre ſur les
 Théâtres, en te faiſant joier le perſonnage tan-

250 L'APOPHRADE, OV LE
 roist d'un Héros, & tantost d'un Dieu; Après
 t'auoir nourry maistre d'Ecole; Apres t'auoir fait
 passer pour Orateur, & reciter ces belles Haran-
 gues empruntées qui t'ont acquis tant de gloire,
 estoit-il iuste pour récompense, de me faire ser-
 uir à tes saletez? N'est-ce pas assez des menfon-
 ges & des parjures que tu me fais prononcer tous
 les iours, sans parler de tes sotises & de tes imper-
 tinences? Me faloit-il occuper la nuit à un in-
 fame ministère, & me faire souffrir mille opro-
 bres? Il y a d'autres membres qui sont destinez
 à cet office. Plût aux Dieux qu'on m'eût coupés,
 comme on fit celle de Philomèle. Car les lan-
 gues de ceux qui ont déuoré leurs enfans, ont
 moins eu à souffrir que moy. Dy-moy, par les
 Dieux, si ta langue parloit de la sorte, & qu'elle
 prist ta barbe à témoin, que luy répondtois-tu?
 Ce que tu fis n'aguères à celui qui te reprenoit
 d'un crime que tu venois de commettre? Que
 c'estoit par là que tu t'estois mis en crédit. Car
 d'où vient, à ton auis, la grandeur de ta réputa-
 tion? Crois-tu que ce soit de tes Harangues? Il su-
 fit, me diras-tu, que ie sois illustre par quelque
 biais que ce soit. Veux-tu que ie raporte tous les
 sobriquets qu'on t'a donné en diuers lieux, où tu
 as esté? C'est vne chose étrange, que tu n'ayes pu
 souffrir un mor, après auoir souffert tant d'infamies.
 On t'apelloit en Syrie, Rhododaphné.
 Pour quel sujet? i'ay honte de le dire, & il ne
 tiendrapas à moy qu'on ne l'entende point. En
 Palestine on t'apelloit la Ronce, à cause que ta
 barbe piquoit tes beaux amoureux; car tu te ra-
 fois alors. En Egypte on te nommoit l'Esqui-
 nancie, parce que tu faillis à estre susoqué par
 un matelot, qui te l'enfonça iusqu'au gosier.

*Laurier-
rose.*

Pour les Athéniens, sans tant de mystère, ils ne firent qu'ajouter vne lettre à ton nom, & te nommerent Atimarque; car tu dénois auoir quelque chose de plus que celui contre lequel Esquinés a fait cette belle harangue. Mais en Italie tu remportas le nom heroïque de Cyclope, pour auoir contrefait celui d'Homère dans vne débauche, afin d'ajouter cela à tes autres infamies. Car tu estois le verre en main à demi yvre, qui atendois l'attaque de ton Ulysse, c'est à dire d'un jeune garçon qui venoit la lance en arrest, pour te creuer l'œil; mais il gauchit vn peu, & t'enfonça la machoire, ou plutost comme vn autre Carybde, tu ouris la gueule pour l'engloutir luy & son navire. Cependant, d'une débauche si publique, tu n'eus point d'autre excuse le lendemain, que ton yuognerie. Et après cela tu trouues étrange que l'on te nomme Apophrade? Et que dis-tu quand on t'appelle Lesbien? N'entens tu pas aussi ce mot, & crois-tu que ce soit pour te louer? ou si tu l'entens mieux, parce que la chose t'est plus familiere? Tes vices sont connus maintenant, iusques aux femmes. Car depuis peu, comme tu en faisois rechercher vne en mariage à Cyzique; Je ne veux point, dit-elle, d'un homme qui en a besoin d'un autre. Et après cela, tu te cabres pour des paroles? Mais certes tu as raison; car tout le monde ne peut pas inuenter de belles phrases comme les tiennes; Qui seroit si insolent que de demander vn trident, au lieu d'une épée, pour vanger trois adulteres, & de dire que Théopompe parlant sur trois chefs, auoit défait les principales forces de la Grèce avec vne arme à trois pointes, & qu'il estoit le chien à trois testes? Il y a cent autres choses dans tes Harangues, dont

Sans honneur; Timar- que,
Ou, pour le Tricampanus,

il ne se faut pas souvenir, non plus que des fautes que la pauvreté te contraint de faire, comme de dénier un dépôt en jugement, dérober en demandant l'aumône, & plusieurs autres friponneries. Il faut pardonner à un homme qui meurt de faim, s'il tâche à subsister du mieux qu'il peut; mais ce qui est insupportable, c'est que tes débauches absorbent ce que tes crimes ont acquis. Il est vrai que tu as fait depuis peu un trait qui mérite d'être loué; c'est que sachant le métier de Tisias, tu as joué le personnage de Discorax, en dérobant trente pièces d'or à ce vieux fou, qui à cause de Tisias a donné par surprise sept cens cinquante dragmes d'un liure. Je pourrais dire bien d'autres choses, mais je n'en ajouterai qu'une. Fais ce que tu voudras, & ne cesse de pécher contre toi-même; mais ne fais plus ceci, car il n'est pas juste que ceux qui vivent de la sorte, & qui trahissent leurs amis, comme tu fais, soient sous un même couvert, ni boient & mangent avec les autres. N'ajoute point aussi les baisers aux complimens, & particulièrement quand tu salueras ceux qui t'ont rendu la bouche malencontreuse. Enfin, puis que j'ay commencé à t'avertir en ami, ne ramule plus à parfumer une teste blanche, ni à te faire arracher le poil où tu fais. Car si c'est pour la propreté, tu en devrais faire autant par tout; mais pourquoy te parer en des lieux qu'il n'est pas honneste de montrer? Il ne te reste que les cheveux blancs, pour paroître sage; épargne-les donc, & particulièrement ta barbe; & si tu peux, ne fais tes sautez que de nuit, afin que la lumière n'en soit point souillée. Tu vois qu'il ne falloit pas réveiller, comme on dit, le chat qui dort, ni cou-

*Ou mer-
re du
dépila-
toire.
Ou, pour
la santé.*

damner le mot de malencontreux, qui rendra toute ta vie malencontreuse. En veux-tu davantage? car ie t'en diray tant que tu voudras, bien assuré que ie ne manqueray point de matière. Vn infame comme toy deuoit craindre d'offenser vn homme d'honneur. Tu diras peut-estre que ie t'ay ataqué par des Enigmes que tu n'entens point; Comme si tu ne sauois pas le nom des crimes que tu commets. Mais ie te permets d'en rire, si ie ne suis vangé au double. Pren garde seulement à l'auenir comme tu viuras, & ne te prens qu'à toy de cette Satyre, puis-que selon le dire d'Euripide, *l'infelicitè est la fin d'une bouche sans retenue, aussi bien que de la folie & de la méchanceté.*

LOVANGE D'VNE MAISON.

ON dit qu'Alexandre fut si transporté, en voyant la beauré de la riuiere du Cydne, avec la clarté & la fraicheur de ses eaux, qu'il ne pût s'empêcher de s'y baigner, parce qu'elle n'estoit pas trop profonde, ni son cours trop violent. Je me sens de mesme épris d'amour, à la veüe d'un Palais si beau & si magnifique, & touché du desir d'en connoître toutes les perfections, & d'en célébrer les loüanges. Car ie ne croy pas qu'il y ait vne plus grande marque de stupidité & de barbarie, que de s'estimer indigne de posséder ce qui est beau, & comme s'en bannir volontairement. D'ailleurs, les personnes d'esprit n'admireront pas en silence les belles choses, comme font les autres; mais ils aiment à se répandre en loüan-

ges; pour payer en quelque sorte leur hôte, & faire voir qu'ils sauent bien remarquer ce qui est digne de l'estre, & reconnoître les faueurs que l'on leur fait. Or de le louer simplement, cela peut estre bon pour ceux qui ne peuuent rien dauantage, comme ce ieune Insulaire qui contemploit le Palais de Ménélaüs, & qui comparoit son marbre & son or à ce qu'il y auoit de plus beau dans le Ciel, parce qu'il ne connoissoit rien de si excellent sur la terre; Mais de faire vne harangue à sa louange, dans vne compagnie aussi illustre que celle-cy, il me semble que c'est contribuer quelque chose à sa gloire. Ajoutez à cela, qu'il y a du plaisir à parler dans vn si auguste lieu, & que la voix y retentit agréablement. Si l'Eco se plaist à redire les chansons des Bergers, & à exprimer le son rustique de leurs musettes, dans le creux de quelque rocher; Que ne fera-t-il point des douceurs d'Apollon & des Muses, dans vn Palais tout brillant d'or & de lumiere? D'ailleurs, il semble que la magnificence du lieu fournit de plus belles pensées & de plus belles expressions, & qu'elle réueille les forces de l'esprit, pour essayer de l'égalier, comme le courage d'Achille se sentit ému par la veüe des armes, & piqué du desir & de l'honneur. Socrate se plaçoit à entretenir Phédre sous l'ombrage frais d'un Platane, & sur les bords verdoyans d'une fontaine, & n'auoit point de honte à son âge d'inuoquer les Muses, quoy que vierges, pour entendre des discours d'amour; Et ne croirons-nous pas qu'elles acourront volontairement, point inspirer celuy qui vient chanter les loüanges d'un séjour si agréable? Car nous ne parlons pas icy sous des arbres, ni dans vn Palais

qui n'ait rien de recommandable que son opulence, comme celuy du Roy de Perse ; mais dans vn chef-d'œuvre d'Architecture, où l'art surpasse encore la matiere, toute précieuse qu'elle est, & qui ne demande pas vn spectateur rustique, mais sçavant. Pour commencer donc la description, il est tourné au Soleil levant à l'exemple des anciens Temples. Toutes les proportions & les regles de l'art y sont gardées. Les vens le peuvent rafraichir en toute saison ; & comme il est percé de tous costez, la liberté de la veüe ne contribue pas peu à son embellissement. Les ornemens n'y sont pas entassez les vns sur les autres, ni l'or répandu par tout ; mais comme vne honneste femme, il n'en a qu'autant qu'il en faut pour l'agrément, & non pas pour le luxe ; à l'exemple du Ciel, qui n'est pas tout semé de feux, car autrement, au lieu d'estre agréable, il seroit terrible. Il n'appartient qu'aux Courtisanes d'estre toutes éclatantes d'or & de pierreries, pour se faire admirer par la richesse de leurs ornemens ; au lieu que les autres brillent assez par leurs vertus, & aimeroient mieux estre sans parure, que d'en trop avoir. L'or est donc icy ménagé, comme dans les beaux ouvrages, où on le mesle parmy la pourpre & l'ivoire : pour en rehausser l'éclat, & non pas pour l'étoufer ; & il semble ajouster à la lumiere du iour, vne lumiere plus précieuse. Qui auroit donc la liberté & la licence des Poëtes, on pourroit comparer les plafons de ce superbe édifice, au plancher des Cieux ; & les beauttez des peintures & des tapisseries, aux fleurs d'un parterre, si ce n'est que celles-cy flétrissent, & que les autres sont immortelles, comme n'estant jamais souillées par l'atouchement d'une main

grossière , & ne souffrant que l'ap proche de la veuë. D'ailleurs, il y a icy vn Printemps per petuel, au lieu que dans la Nature il ne fait qu'une partie de l'année. Qui ne seroit donc touché de tant de merueilles , & piqué de les décrire, quand on deuroit estre surmonté par la grandeur de sa matière ? Car la beauté a des charmes inex plicables , pour nous attirer à soy ; & il sem ble qu'il y ait du plaisir à courre dans vne belle carrière , où l'on imprime doucement ses pas , & que c'est alors qu'on s'abandonne à la course. Le Pan à l'entrée du Printemps , lors qu'il voit nai stre les premieres fleurs , qui sont non-seulement plus belles, mais, s'il faut ainsi dire, plus fleurs que les autres; le Pan, dis-je, étale alors avec plus de ma gnificence l'or & l'azur de ses ailes; & dispute avec le Printemps, à qui produira de plus belles cho ses. Il fait la rouë ; Il se tourne & se mire dans ses plumes , dont l'éclat est redoublé par celuy de la lumiere ; qui ne se contente pas d'embellir ses couleurs, mais qui les multiplie. Cela ariue par culierement à ces cercles d'or, qui couronnent l'émail de ses ailes, & ressemblent chacun à vn arc-en-ciel, qui change de couleur selon les di vers aspects de la lumiere. Combien la Mer a-t elle de charmes pour nous attirer à soy , quand sa surface est vnie comme la glace d'un miroir , & qu'on la peut appeler à bon droit, le miroir des Cieux ? Les plus grands ennemis des eaux de firent alors de s'embarquer & de s'éloigner du riuage ; sur tout , lors qu'on voit vn petit vent enfler doucement les voiles , & le naui re couler légèrement sur les ondes. Il en est de même de ce Palais, dont la beauté m'enchan te & me ra uir , iusqu'à me perdre dans ses loüanges. Et ie

m' imagine que quand ie serois sans éloquence, elle suppléeroit à mon défaut. Mais ne me trompé-je point aussi dans ce raisonnement; & les merueilles qui sont icy, ne nuisent-elles point plutôt à mon dessein? Car comme la multitude des ornemens nuit à la beauté des femmes, & détourne les yeux des spectateurs de dessus leur visage, pour les jeter sur leurs pierreries; Celuy qui harangue dans vn lieu si rempli de tant de beautez diuerses, a ce mal-heur que les yeux des auditeurs sont plus occupez que leurs oreilles; & que la lumiere de son discours est obscurcie, comme celle d'vn flambeau par vne plus grande lumiere. Ajoûtez à cela, que la voix retentit trop en des lieux si éleuez, & qu'on ne l'entend pas si distinctement, soit parce qu'elle fait comme vn Eco qui la trouble, ou parce qu'elle est absorbée dans ces voûtes, comme le son de la flûte, par celuy de la Trompette, & le cry des Nautonniers par le bruit de la tempeste. D'ailleurs, tant s'en faut que la magnificence de ce lieu excite celuy qui parle, qu'elle l'étonne plutôt, & l'intimide, par vne iuste crainte, de n'auoir rien qui soit digne d'vn Palais si admirable, & d'vn auditoire si célèbre. Car, comme l'éclat des armes de celuy qui fuit, ne sert qu'à rendre sa fuite plus éclatante, la beauté du lieu ne sert qu'à decouurir dauantage les défauts de l'Orateur, & à faire paroistre sa foiblesse. C'est ce que celuy-là dans Homère semble auoir bien reconnu, lors qu'il s'excuse sur son ignorance, pour faire que sa Harangue soit plus admirée. parce que ce qui est beau, ne tire pas son lustre de ce qui l'égale ou qui le surpasse, mais de ce qui est moins beau que luy. Ioignez à cela, que la veüe de celuy qui parle, aussi bien

258 LOVANGE D'VNE MAISON.
que l'oreille de celuy qui entend, est diuertie par la beauté des objets qui l'empêchent de songer à ce qu'il veut dire. Il faut qu'il die de belles choses, pour détourner les assistans de la contemplation de ce qu'ils voyent; car d'auditeurs, ils sont deuenus spectateurs. Si-tost qu'on est entré icy, on se trouue ébloüi de tant de clartez, qu'il faudroit auoir perdu l'usage des yeux, pour conseruer celuy des oreilles, ou s'assembler de nuit comme le Senat de l'Aréopage. Les Fables des Gorgones & des Sirènes enseignent assez les auantages de la veüe sur l'ouïe, puis-que les vnes changeoient en rochers ceux qui les regardoient; & qu'en passant viste on s'exemtoit du charme des autres. L'exemple mesme du Pân fait contre nous. Car toutes les Musiques du monde ne seroient pas capables de nous diuertir de la contemplation de sa beauté, quand il déploie ses ailes au Printemps, & qu'il étale toute sa pompe & sa magnificence. Herodote dit que l'ouïe est plus infidelle que la veüe, & par là il donne l'auantage aux yeux par dessus les oreilles; & avec raison. Car les paroles ont des ailes, & s'enuolent en mesme temps qu'on les prononce; mais le plaisir de la veüe subsiste, & lance coup sur coup des traits redoublez, & par ce moyen inéuitables. Mais pourquoy chercher des preuues plus loin, puis que tandis que nous parlons, ie vous voy ietter les yeux de routes parts, & contempler la beauté des tableaux & des dorures; de quoy vous ne deuez pas auoir honte, car le plaisir des yeux nous emporte, & ce qu'on entend icy, vaut beaucoup moins que ce qu'on y voit? D'ailleurs l'excellence de l'art, iointe à la beauté & à l'utilité des hystoires anciennes qui y sont dépeintes, a beaucoup de pouuoir sur l'esprit humain. Mais

de peur que vous ne m'abandonniez tout à fait pour les regarder, ie vous les veux décrire, pour joindre en quelque sorte le plaisir de la veüe à ce-luy de l'ouïe, & remporter ainsi l'avantage. Car pour m'excuserez aisément quand ie n'ateindray pas à la perfection de ce qui est icy dépeint, parce que la peinture de la parole est bien plus foible que l'autre, & qu'il faut que ie vous représente sans couleur & sans pinceau, ce qui y est exprimé avec toutes les couleurs & tous les artifices de la peinture. Mais pour commencer, regardez à main droite en entrant, vous y verrez l'Histoire Grecque iointe à celle d'Ethiopie. Voilà Persée qui tuë vn monstre marin, & qui enlue Andromède. Considérez comme en peu d'espace le Peintre a bien exprimé la crainte & la pudeur de cette Belle, qui toute nuë regarde le combat du haut d'un rocher. Considérez l'épouvantable regard du monstre qui vient à elle pour l'engloutir, & l'amoureux hardiesse du Cheualier. Voyez comme il luy oppose son bouclier, qui le pétrifie par la force des regards des Méduse, tandis qu'il luy décharge vn coup d'estramacon sur la teste. Le Peintre a peint comme hors d'oeuvre, son vol vers les Gorgones, d'où il remporte ce fameux bouclier, sans lequel il ne pouuoit mettre fin à l'avanture. Après vient vn exemple illustre d'amitié, qui semble estre tiré de Sophocle ou d'Euripide. Pilade & Oreste, qu'on croit morts, sont cachez derriere le Palais d'Agamemnon; où entrant à la dérobee, ils tuënt Egyste; car Clytemnestre est déjà morte, & étendue sur vn lit à demy nuë. Voyez comme toute la Cour est étonnée de cét assassinat; les vns pleurent, les autres crient, ou semblent crier; ceux-cy cher-

chent à se sauver, ceux-là résistent en vain. Mais le Peintre a passé adroitement ce qu'il y avoit de plus criminel, & n'a pas voulu représenter le fils tuant sa mere, parce que cela eût fait trop d'horreur; mais il le dépeint tuant l'adultère de sa famille, & le meurtrier de son père. En cet autre tableau est vn passetemps amoureux de Brancus & d'Apollon. Voyez ce ieune chasseur assis sur ce roc, avec vn lièvre à la main, qu'il montre aux chiens qui veulent sauter après. Apollon, qui aime ce beau fils, est tout proche, qui sourit de cette action. En suite est encore Persée, qui exécute l'entreprise des Gorgones, & coupe la teste à Méduse, estant à couvert du bouclier de Minerve. Mais il ne fait pas encore quelle sera la fin de l'aventure, & n'a pas vu la teste de la Gorgone placée dans le bouclier; car il sait bien que la

*Ou au
dessus,
vers le
milieu de
la sale.*

veuë en est mortelle. Vis à vis de la porte est en relief sur le paroy, le Temple de Minerve, où l'on voit cette Déesse de marbre blanc, sans son équipage de guerre. Elle paroist en vn autre état au tableau voisin, où Vulcain la poursuit, transporté de son amour; & de la violence de sa passion, naist vn monstre demi-dragon & demi-homme. Ce qui suit est vne vieille histoire d'Orion aveugle, qui porte quelqu'un, qui lui montre le chemin qu'il doit tenir, pour recouvrer la lumiere; & le Soleil qui paroist, guérit son aveuglement; ce que Vulcain contemple de l'Isle de Lemnos. Après, est Vlyssé qui contrefait le fou, pour ne point aler au siège de Troye. Voyez les Ambassadeurs d'Agamemnon, qui l'y conuient de la part de leur Maistre. Que le Peintre a bien exprimé les feintes marques de sa fureur, tant en son vilage éfaré, qu'en sa charnè

*Ou qui
voisine de
celle.*

attelée à rebours, de deux animaux dissemblables, avec lesquels il laboure le riuage. Palamède pour opposer vne feinte à vne autre, fait semblant de vouloir tuer son fils, ou plutôt le couche sur le sillou, afin que le contre de la charuë le tuë en passant. Le pere à ce danger s'arreste; & en ce faisant découure sa fourbe. La dernière histoire est celle de Medée, qui, transportée de rage & de jalousie, regarde ses enfans de trauers, & médite déjà vn sanglant dessein. La voyez-vous avec vne épée nuë à la main, toute prestée à l'exécuter? Ces petits innocens luy sourient, ne sachant rien de son crime. Vous voyez bien maintenant, Messieurs, que toutes ces choses arrestent vostre veüe, & la détournent sur des objets étrangers; si bien qu'on peut dire que la beauté de ce Palais nuisoit en quelque sorte à ma harangue. Je ne me dédis pas pourtant, de ce que j'ay dit à son auantage; mais j'ay esté bien aise de vous faire voir cette difficulté, pour redoubler vostre atention, & pour vous représenter les merueilles de ce chef-d'oeuvre, dont j'auois entrepris la louange.

~~~~~

## DE CEUX QUI ONT LONG-TEMPS VÉCU.

**V**OICy la liste de ceux qui ont long-temps vécu, que ie te présente, illustre Quintile, après l'auoir faite sur vn auertissement que i'eus en songe, le iour que tu donnas le nom à ton second fils, comme ie le dis alors à quelques-vns. Mais ne sachant à qui l'adresser pour l'heure, ie



ie me contentay de prier les Dieux qu'ils te conseruaſſent long-temps en vie avec toute ta famille, tant pour l'intérest de tous les honnestes gens, que pour le mien particulier. Depuis, comme ie réuois là-dessus, parce que le songe me sembloit pronostiquer quelque chose de bon; ie crus que c'estoit de toy qu'il vouloit parler; & i'ay attendu le iour de ta naissance, comme le plus propre à te faire ce présent, & à te consacrer quelque fruit de mes études. Cela te pourra donner avec l'esperance d'une longue vie, les moyens d'y ariuer, en viuant comme ceux dont ie te conteray l'histoire. Et pour commencer, Homère qui est le plus ancien Ecriuain, qui nous reste de l'antiquité, dit que Nestor, qu'il propose pour vn exemple de prudence & de sagesse, auoit vécu trois âges d'homme, sain de corps & d'esprit; car ie ne parleray que de ceux-là; & les Poëtes Tragiques en donnent vne fois autant à Tircésias; ce qui vient peut-estre de la sainteté de ses mœurs, & de la pureté de sa façon de viure. Il y a des professions où l'on vit long-temps. Témoin les Prestres d'Egypte, & les Interprètes des mystères parmy les Assyriens & les Arabes, sans parler des Mages de Perse & des Gymnosophistes des Indes, à cause du regime qu'ils gardent, pour mieux vaquer à la contemplation. Il y a mesme des Nations toutes entieres qui mènent vne longue vie comme les Seres, soit à cause de la bonté du pais & du climat, ou parce qu'ils ne boient que de l'eau. Mais on dit qu'ils viuent iusqu'à trois cens ans, les Athotes cent-trente, & les Caldécens vn peu moins, en se nourrissant de pain d'orge, qui éclaircit la veüe & rend les sens plus vigoureux. Venons maintenant aux particuliers,

*Les Scribes,*

qui ont long-temps vécu pour auoir mené vn forme de vie conuenable à leur nature, tant pour ce qui concerne le boire & le manger, que les exercices. Le plus illustre exemple que nous en ayons, est celuy de nostre Prince, de qui l'heureuse & longue vie, comble de toutes sortes de félicité cet Empire. Numa Pompilius plein de pieté & de respect enuers les Dieux, & dont le regne a esté tres-florissant, vécut plus de quatre-vingt ans, comme fit aussi Seruius Tullius, tous deux Rois des Romains. Mais Tarquin le Superbe en vécut plus de quatre-vingt-dix, dans vne parfaite santé, s'estant retiré à Cumes depuis son exil. J'ajouteray à ces exemples, celuy des autres Rois qui ont aussi vécu long-temps, & à la fin ie redonneray la liste des Romains qui sont paruenus à vne longue vieillesse, tant à Rome qu'en Italie; ce qui nous donne l'esperance de conseruer encore l'Empereur plusieurs années, pour le bien général de tout le monde; & refute ceux qui condamnent ce climat. Argantonius Roy des Tarrétiens, vécut cent-cinquante ans, si l'on en veut croire Anacréon & Hérodote; car les autres n'en sont pas d'accord; & Agathoclés Roy de Sicile, quatre-vingt-quinze, au raport des Historiens Démocarés & Timée. Hieron Roy de Syracuse, mourut de maladie à l'âge de quatre-vingt-douze ans, après en auoir regné soixante & dix, comme disent Démétrius Castillianus, & plusieurs autres. Antas Roy de Scythie, mourut en vne bataille contre Philipe, âgé de plus de quatre-vingt-dix ans; & Bardylis Roy des Illyriens aussi enuiron le mesme âge, en combatant à cheual, dans vne guerre qu'il eut contre ce mesme Prince. Terés Roy des Odrysiens, ala iusqu'à quatre-

Marc  
Aurele

vingt-douze ans, à ce que dit Théopompe ; & Antigonus Roy de Macédoine, surnommé le Borgne, mourut à quatre-vingt-vn, dans vn combat contre Séleucus & Lyſimachus en Phrygie, au raport d'Hieronyme, qui y estoit, & qui dit presque la mesme chose de Lyſimachus aussi Roy de Macédoine. Antigonus fils de Démétrius, & petit fils de ce premier Antigonus, regna quarante-quatre ans en Macédoine, & en vécut quatre-vingt, au raport de Medie, & des autres Historiens ; & Antipater fils d'Iolas, qui gouverna la Macédoine sous plusieurs Rois, en vécut autant & vn peu dauantage. Ptolomée fils de Lagus, le plus heureux de tous les Princes de son siècle, vécut quatre-vingt ans, après en auoit régné quarante-deux ; & auant sa mort, il laissa l'Empire au plus ieune de ses fils, surnommé Philadelph. Philétère le premier Roy de Pergame, qui estoit Eunuque, mourut à quatre-vingt ans, & Attalus, l'vn de ses successeurs, qu'on a nommé aussi Philadelph, vers qui Scipion fut enuoyé, en a vécu quatre-vingt-deux. Mitridate Roy de Pont, surnommé le Bâtisseur, mourut âgé de quatre-vingt-quatre ans, pourſuiuy par Antigonus le borgne, à ce que dit Hieronyme, & les autres Historiens. Ariarathés Roy de Cappadoce, vécut quatre-vingt-deux ans, au raport du mesme Auteur, & ne mourut pas de mort naturelle, mais fut araché à vn gibet par Perdicas, après auoir esté pris en vn combat. Le vieux Cyrus, premier Roy de Perse, mourut âgé de cent ans, comme il est gravé sur les colonnes qui seruent de bornes à la Perse & à l'Assyrie, à quoy semble s'accorder Onésicrite ; encore ne mourut-il pas de mort naturelle ; mais de dépit ;

pir; ayant appris que la plupart de ceux qu'il aimoit auoient esté tuez par son fils Cambyles, sous vn faux ordre. Artaxerxés Mnémon, à qui le ieune Cyrus fit la guerre, mourut de maladie à l'âge de quatre-vingt-six ans; encore Dinon dit-il quatre-vingt-quatorze. Vn autre Roy de Perse de mesme nom, qu'Isidore Caracénien dit auoir regné vn peu auant son temps, fut tué en trahison à quatre-vingt-treize ans par son frere Gosthrés. Si-narthocié Roy des Parthes, estant de retour de Scythie, commença à regner à l'âge de quatre-vingt ans, & en regna sept. Tigranés Roy d'Arménie, à qui Lucullus fit la guerre, mourut de maladie à quatre-vingt-cinq ans. Hispasine, Roy des Caraciens, vers la mer Rouge, mourut aussi de maladie à mesme âge; & Terée le troisiéme d'après luy, à quatre-vingt-douze. Artabaze, le septième après Terée, commença à regner à quatre-vingt-six ans, à son retour des Parthes. Mnasirés Roy des Parthes, vécut quatre-vingt-seize ans; & Massinissa Roy de Numidie, quatre-vingt-dix, après en auoir regné soixante; & eut vn fils à quatre-vingt-six ans, tant il estoit robuste & vigoureux à cet âge. Azandre, qu'Auguste fit Roy du Bosphore, combatit vaillamment & à pié & à cheual, à l'âge de quatre-vingt-dix ans, & se laissa mourir de faim à quatre-vingt-treize, ayant appris qu'Auguste auoit donné l'intendance de la guerre à Scribonius. Isidore Caracénien dit que Goëse, qui de son temps estoit Roy des Omaniens en l'Arabie heureuse, mourut de maladie à cent-quinze ans. Voilà tous les Princes de longue vie dont l'Histoire fait mention. Mais comme les gens de Lettres ont vécu aussi fort long-temps, par vn grand soin

*On, red-  
mené par  
les Scy-  
thes.*

*On, qui  
ses Solo-  
dans s'é-  
toient mis  
du party  
de Scri-  
bonius.*

de leur santé, nous en rapporterons aussi les exemples, & premièrement ceux des Philosophes. Démocrite si célèbre, mourut d'abstinence à cent-quatre ans. Xénophile Musicien qui faisoit profession de la Philosophie de Pythagore, mourut à cent-cinq ans & plus, dans Athènes, où il avoit ébly sa demeure, au rapport d'Aristoxène. Trois des sept Sages, Solon, Thalés, & Piræus, vécurent chacun cent ans; & Zénon chef de la secte Stoïque, quatre-vingt-dix-huit. On dit qu'ayant bronché à l'entrée de son Ecole, il

*C'est qu'il prenoit cela pour un avertissement de Dieu.*

s'écria; Que me veux-tu: & étant de retour chez luy, il s'abstint de manger, & mourut. Cléante son successeur & son disciple, eut vne apostume à la lèvre à l'âge de quatre-vingt-dix-neuf ans, & se laissa mourir de mesme; avec cette particularité, qu'ayant receu lettre dans cet intervalle de quelques-uns de ses amis qui le prioient de diverses choses, il se fit apporter à manger pour y donner ordre; & l'ayant fait, poursuivit son dessein, & mourut. Xénophanes fils de Dexine, & disciple du Philosophe Archelaüs, vécut quatre-vingt-onze ans; & Xénocrate disciple de Platon, quatre-vingt-quatre. Carneades chef de la nouvelle Académie, en vécut quatre-vingt-cinq; Chrysipe le Stoïcien quatre-vingt-un, & Diogène Seleucien de la mesme Secte, quatre-vingt-huit. Posidonius Philosophe & Historien natif d'Apamée, ville de Syrie, & depuis citoyen de Rhodes, mourut à quatre-vingt-quatre ans; Critolais le Péripatéticien à plus de quatre-vingt-deux, & le divin Platon à quatre-vingt-un. Athénodore de Tharsé Philosophe Stoïque, qui fut précepteur d'Auguste, & obtint de lui un droit d'exemption pour

son païs, c'est pourquoy on luy sacrifie tous les ans, comme à vn Héros, mourut à quatre-vingt-deux ans. Nestor précepteur de Tibere, du mesme païs, & de la mesme secte, en vécut quatre-vingt-douze; Xénophon plus de quatre-vingt-dix. Voilà la liste des Philosophes. Pour les Historiens, Ctésibius mourut en se promenant à l'âge de six-vingt-quatre ans, selon la Cronique d'Apollodore. Hieronime, dont i'ay desia fait mention, après auoir souffert toute sa vie beaucoup de blessures & de fatigues à la guerre, mourut à cent-quatre ans; au raport d'Agarharcydés au neuuième liure de l'Histoire d'Asie. Hellanicus de l'Isle de Lesbos, & Phérécidés l'Historien, ont vécu chacun quatre-vingt-cinq ans; Timée Tauroménire quatre-vingt-seize; & Aristobule de la ville de Cassandre en Macédoine, quatre-vingt-dix, après auoir commencé son Histoire à l'âge de quatre-vingt-quatre, comme il dit luy-mesme en sa Préface. Polybe Mégalopolitain, fils de Lycortas, mourut à 82. d'une cheute de cheual, au retour de la campagne; Hypsicrate Amisénien, homme de grande érudition, à quatre-vingt-seize. Pour les Orateurs, ou ceux qui ont fait son d'éloquence, le Rhéteur Gorgias mourut faute de manger, à cent-huit ans, & répondit à ceux qui luy demandoient comment il estoit ariué à vn si long âge, que c'estoit en viuant chez soy, sans fréquenter les bonnes tables. Isocrate fit son Panegyrique si célèbre à l'âge de quatre-vingt-seize ans, & mourut à quatre-vingt dix-neuf, sur la nouuelle de la bataille de Chéronée, après auoir préueu la captiuité de la Grece, & dit en pleurant le vers d'Euripide, *Cadmus quitans un iour la ville de Sidon.*

268 DE CEVX QUI ONT LONGT. VESC.  
Apollodore de Pergame, précepteur d'Auguste  
en éloquence, comme Athénodore en Philoso-  
phie, vécut quatre-vingt-deux ans; & Potamon  
Orateur assez illustre, quatre-vingt-dix. Pour  
les Poètes, Sophocle fut étranglé d'un grain de  
raisin à l'âge de quatre-vingt-quinze ans; & un  
peu avant sa mort, étant accusé par son fils de  
n'estre plus capable du gouvernement de son  
bien, il lût aux Iuges la Tragédie d'Edipe, qu'il  
venoit de composer, & fut renvoyé absous; & son  
fils déclaré fou par Arrest. Le Poète Comique  
Cratinus vécut quatre-vingt-dix-sept ans, ayant  
remporté encore à cet âge le prix des jeux, pour  
une Comédie qu'il venoit de faire. Polémon, au-  
tre Poète Comique mourut au même âge à force  
de rire, pour avoir veu un asne manger des figues  
qu'on avoit servies sur la table. Epicarme de mè-  
me profession en vécut autant, & Anacréon Poë-  
te Lyrique, quatre-vingt-cinq; Stésicore de mè-  
me; Simonide de Céc plus de quatre-vingt-dix.  
Pour les Grammairiens, Eratosthène le Cyré-  
nien, qui a esté aussi Poète, Mathématicien, &  
Philosophe, mourut à quatre-vingt-deux ans;  
& Lycurgue le Législateur, à quatre-vingt-cinq.  
Voilà la liste de tous les Princes & de tous les  
hommes de Lettres de longue vie, dont l'Histoire  
fait mention. Je feray, s'il plaist aux Dieux,  
un Traité à part des Romains, comme ie l'ay  
promis.

LOVANGE DE LA PATRIE.

## LOVANGE DE LA PATRIE.

IL y a long-temps qu'on dit qu'il n'y a rien de si doux que la Patrie, il faut ajouter, ni de si aimable, & qui merite tant de respect & de vénération. Car elle est la première cause de tout le bien que nous faisons, puis que c'est à elle que nous devons nostre naissance & nostre éducation. Chacun admire la beauté & la magnificence des grandes Villes; mais on aime sa Patrie, telle qu'elle est; & quelque voyage qu'on fasse dans les pais Etrangers, on en revient toujours là, ou l'on y veut revenir; c'est comme le but où se terminent tous nos desirs. Celuy qui fait donc vanité d'avoir vne illustre Patrie, ignore à mon avis, l'amour & l'honneur qu'on doit au lieu de sa naissance, puis-qu'il témoigne par là qu'il l'estimerait moins, si elle estoit moins illustre, au lieu que c'est assez pour se faire aimer, qu'elle soit nostre Patrie. Lors que l'on compare ensemble les pais, on fait cas de l'un pour le commerce; de l'autre pour l'abondance; mais on a vne passion pour le sien, qui ne considère point tout cela. On souhaiterait bien qu'il fust plus riche ou plus agréable; mais tel qu'il est on l'estime, ou du moins on s'en contente. Comme vn honneste homme ne changerait pour rien dumonde son pere ni ses enfans, iusques-là qu'il couvre leurs defauts, & qu'il fait valoir leurs avantages: Il en est de mesme de la Patrie, qui a encore quelque chose de plus tendre. Et véritablement elle nous doit



estre en plus grande considération, puis qu'elle nous est plus proche, & que la Loy ni la Nature ne content le deuoir enuers les parens, qu'après celuy-là. Car ils sont tous enfermez dans la Patrie, comme dans le centre où toutes les lignes aboutissent. Les Dieux mesmes semblent aimer leur Patrie, & n'auoir soin du monde, que comme estant leur pais, puis qu'ils sont comme nous Citoyens de l'Vniuers; mais ils considèrent particulièrement le lieu où ils ont pris naissance. Leur ville leur est toujours plus agréable, & les Isles où ils sont nez, plus saintes, iusques-là que les vœux & les sacrifices qu'on leur fait aux lieux de leur naissance, sont mieux receus d'eux. Si donc le nom de Patrie est aimé des Dieux mesme, qui n'ont point proprement d'autre Patrie que le Ciel; comment ne le sera-t-il point des hommes? C'est là qu'ils contemplent premièrement la lumière du Soleil, lequel encore que commun à tous, est estimé neantmoins particulier à chacun, à l'endroit où il le voit. C'est là qu'ils commencent à former les premiers mots, & à auoir quelque connoissance des choses du monde. Que si quelqu'un a vne Patrie si desauantageuse, qu'il en ait besoin d'une autre pour apprendre ce qu'un honneste homme doit sauoir, il ne laisse pas de luy auoir toujours de l'obligation, puis que c'est elle qui le rēd capable de tout. Aussi l'on n'apprend les Arts & les Sciences que pour estre, s'il faut ainsi dire, plus vtile à sa Patrie, & l'on ne possède du bien que pour l'employer à la seruir dans la nécessité. Que si l'on fait autrement, on manque non seulement de reconnoissance, mais de raison, puis qu'elle enferme tout ce que nous auons de plus cher, & ce qui nous

doit faire aimer la vie. Si nous sommes obligez aux particuliers qui nous font du bien, nous le sommes à plus forte raison à la source de tous nos biens. Il faut donc croire que les Loix qu'on a établies contre les ingrats & les parricides, regardent particulièrement la Patrie, comme la mere commune, & comme nostre bien-saïctrice. Aussi personne n'est si peu amoureux de son païs, qu'il ne s'en souviene quelquefois, & qu'il n'en demande des nouvelles, lors qu'il est absent; & la plupart s'écrient dans les païs étrangers, qu'ils ne goûtent aucun plaisir; c'est pourquoy quelque fortune que nous fassions hors de là, nous croyons qu'il manque toujours quelque chose à nostre félicité. Ceux qui se sont rendus illustres parmy les autres Nations, soit pour leur savoir, ou pour leurs richesses, meurent d'enuie de reuenir là, pour y faire montre de leurs auantages, d'autant plus qu'ils ont acquis plus de bien ou plus de réputation. Les ieunes gens sont portez de l'amour de la Patrie, & à plus forte raison les vieillars, qui ont plus de connoissance des choses; c'est pourquoy ils veulent venir mourir aux lieux où ils ont pris naissance. Chacun craint d'en estre banni même après la mort, & desire d'estre enseuely dans le sepulcre de ses pères. Ceux qui demeurent en des Païs étrangers, sont estimez comme des bâtards, & ne se soucient point de ce qui peut arriuer, pourueu qu'ils ayent dequoy viure, comme les bestes. Les autres l'aiment, quoy que stérile; & ne la pouuant louer par la fertilité, la louent par le nom de Patrie. Encore qu'ils sachent qu'il y en a de plus heureuses, ils ne la quittent pas pour cela, & aiment mieux voir monter la fumée de leur toit, comme dit le Poëte, que de goûter hors de là

272 LOVANGE DE LA PATRIE.  
 tous les plaisirs imaginables. Mais il n'y a rien qui  
 montre tant l'avantage de la Patrie, que ce que  
 le bannissement est conté entre les plus grands  
 supplices. Les Législateurs n'ont pas esté seuls de  
 ce sentiment ; car les grands Capitaines n'ont  
 point de plus bel éguillon à la Vertu , que de  
 dire aux Soldats qu'ils combattent pour leur Pa-  
 trie, pour laquelle il est mesme glorieux de mou-  
 rir. Cela réveille le courage des plus lâches , &  
 fait qu'on ne considère plus le péril.

~~~~~

DES DIPSADES.

*C'est une espece d'Avant-propos, ou plutôt un petit
 Discours Académique, comme celui de Bacchus
 & de l'Hercule Gaulois.*

LE costé Méridional de la Lybie, n'est qu'un
 ne vaste plaine de sablons ardens, sans aucu-
 ne plante ni verdure ; & si l'on trouve par hazard
 de l'eau dans le creux de quelque rocher, c'est
 de l'eau puante & bourbeuse, reste de quelque
 torrent, dont le plus alteré ne sauroit boire. Il
 ne faut donc pas s'étonner si c'est un pays inha-
 bité ; car qui voudroit habiter des lieux si secs
 & si stériles, & dont l'air est comme de feu ? Les
 seuls Garamantes, Nation sauvage & vagabon-
 de, & qui se plaît à la chasse, y font quelque-
 fois des courses vers le Solstice d'Hyver, lors que
 l'air est rafraîchi, & le sable affermy par les pluyes ;
 & leur chasse est d'Ânes sauvages, & d'Autruches ;
 mais particulièrement de Singes, & quelquefois
 d'Elephâs ; car ce sont-là les animaux qui endurent

mieux la soif & la chaleur. Mais ces peuples s'en retournent si tost qu'ils ont consumé leurs provisions, & que le Soleil reuiet, de peur que les sables venant à sécher, ne rendent leur retour impossible; car on y enfonce comme dans de la neige. Mais tout ce que ie viens de dire, n'est rien au prix des serpens qui rampent sur terre, ou qui sont cachez dans ces sablons, & qui infectent tout de leur morsure & de leur haleine. Aspics, Vipères, Cerastes, Bouprestes, Physales, Tauelots, Dragons, Amphibènes, & autres monstres éfroyables pour leur forme, leur grandeur, ou leur multitude, mais sur tout pour leur venin. Il y a des Scorpions de deux sortes, les vns terrestres, qui ont l'épine du dos fort souple, avec quantité de vertèbres; les autres aériens & plus petits, qui ont des ailles de crespes comme les chauue-souris, les cygales, & les sauterelles, qui volēt & qui rendent ces lieux inaccessibles. Mais de tous les serpens qui habitent dans ces solitudes, le plus cruel est la Dipsade, qui n'est pas plus grande que la Vipère; mais dont la piqueure cause des douleurs éfroyables iusqu'à la mort. Car c'est vn venin grossier qui brûle, altere & pourit; & ceux qui en sont affigez, crient comme s'ils estoient dans vn feu. Ce qui les tourmente le plus, c'est qu'ils souffrent vne soif extrême, sans le pouuoir desalterer; car plus ils boient, & plus ils ont enuie de boire. Cela mesme les altere davantage, comme si le bruuage seruoit d'aliment au brasier qu'ils ont dans le corps, & qu'on versast de l'huile sur du feu; ce que les Medecins attribuent à la qualité du venin, qui est vn poison grossier, lequel estant détrempé par l'eau, augmente ses forces, & s'épand par tout. Je n'ay

M v

jamais voyagé en des pais si déserts & si reculés, ni n'ay vû personne qui ait esté mordu de ce serpent; mais i'ay oûi dire à vn de mes amis, qu'il auoit lû l'Epitaphe d'un homme qui en estoit mort, en trauersant les rochers qu'on nomme la grande Syrte; parce qu'il n'y a point d'autre chemin de la Lybie en Egypte. Il dit que son sepulcre est batu des flots de la mer, & qu'on voit au dessus la statüe d'un homme, comme on peint Tantale dans vn marais, qui puise de l'eau pour boire, & qui a vne Diplade entortillée autour de son pié. Il est enuironné de femmes qui versent de l'eau sur luy, & à ses costez a des œufs d'Austruches, qu'il aloit querir aparemment quand il fut piqué. Car les peuples voisins recueillent ces œufs avec grand soin, non seulement pour les manger, mais pour en faire des coupes & des vases; parce qu'ils n'en ont point d'autres; & qu'ils n'en peuuent faire de leur terre qui est sablonneuse; outre qu'il y en a de si grâds, que chaque moitié peut couvrir la teste d'un homme. Mais ces serpens en font comme les gardiens, & sortent du sable pour piquer ceux qui en aprochent. I'ay raporté cette merueille, non pas pour vous entretenir des mysteres de la Nature; car c'est plûtozt aux Medecins de s'enquerir de ces choses, pour essayer d'y trouuer quelque remede; ni pour le disputer au Poëte Nicandre, qui en a parlé; mais parce qu'il me semble qu'il m'est arriué quelque chose de semblable; & ie vous prie de ne pas condamner ma comparaison, pour estre vn peu hardie. Car depuis que i'ay eu l'honneur de vostre conuersation, ie ne m'en puis plus desalterer. Et avec raison certes; car où pourroit-on trouuer ailleurs des es-

*Où, leur
fert de
chapeau.*

prits mieux faits & plus raisonnables? Pardonnez-moy donc si ie recherche de nouveau vostre entretien, comme ceux qui sont mordus des Dip-sades ont recours à l'eau, pour me plonger dans la source. Dieu veuille qu'elle ne tarisse iamais, & que ie ne demeure pas bâillant après, comme vn Tantale. Car pour ma soif, elle sera eternelle, puis que, comme dit Platon, on ne se lasse jamais de voir & d'aimer ce qui est beau.

DIALOGVE

DE LVCIEEN ET D'HESIODE.

C'est vne raillerie contre Hesiode, qui s'est vanité d'auoir eu commerce avec les Muses.

LVCIEEN. **T**Es vers témoignent assez que tu és grand Poëte; car tu ne dis rien de commun, & l'on voit bien que tu as receu vne branche de laurier de la main des Muses. Mais ie voudrois bien sauoir pourquoy ayant dit que ce diuin present t'apprendroit le passé & l'auenir; tu as parlé de l'vn, sans nous rien dire de l'autre? Car tu as chanté la Genealogie des Dieux, à commencer depuis le Ciel & la Terre, le Cahos & l'Amour; tu as donné en suite des préceptes de l'Astrologie, pour le pilote & le laboureur; tu as parlé de la vie rustique, des vertus des femmes, & d'autres choses semblables; mais tu n'as pas dit vn seul mot de l'auenir, ce qui eust mieux marqué ton inspiration, & eust esté plus auantageux aux hommes. Est-ce que tu nous as fait

M vj

acroyre, ou que tu as voulu cacher ton secret, ou bien que tes prophéties ne sont pas venuës iufqu'à nous? Car il n'y a pas d'apparence que les Muses n'ayent tenu qu'une partie de leur promesse, & qu'elles ayent oublié à t'apprendre l'auenir, qui estoit le principal. Dy-nous hardiment ce qui en est, car personne ne le fait mieus que toy; & il est iuste que vous autres fauoris des Dieux les imitez, en faisant comme eux du bien aux hommes, & dissipant leurs tenebres par ces lumieres.

HÉRISTO. Il est aisé de te répondre, que n'ayant rien dit que par l'inspiration des Muses, c'est à elles à te rendre conte de leurs actions, mais si tu desires de sauoir quelque chose de mon métier, ie te diray ce que ie sçay de l'Agriculture. Comme les Dieux ne se réuelent qu'à qui il leur plaist, ils ne réuelent aussi que ce qu'il leur plaist, & ne m'ont rien appris de ce que tu desires sauoir. D'ailleurs, il ne faut pas attendre des Poëtes vne verité historique, ni leur demander raison de toutes leurs fictions; outre qu'ils ont coûtume d'ajouter beaucoup de choses pour remplir la mesure de leurs vers, ou pour causer plus d'admiration; & si tu leur retranchois cette licence, tu ferois tarir leur veine. Mais sans prendre garde aux beautez de l'inuention & de l'expression, qui sont leurs principaux talens, tu t'amuses à chicaner leurs paroles, comme tu ferois celles d'un contract, qui est la marque d'un esprit pointilleux; à l'exemple de ces Critiques, qui censurent les vers d'Homère. Je laisse à part que tu trouueras dans mon Poëme, qui s'intitule, *les Oeuures & les Iours*, diuerses prédictions que ie fais à ceux qui cultiuieront bien ou mal leur champ.

LYCIEN. Tu parles véritablement en Berger, ou plutôt en Enthoufiaste, de ne pouvoir rendre raison de ce que tu as dit, ni de dire pourquoi tu l'as dit. Car du reste nous n'attendons pas des Muses des préceptes de l'Agriculture, qu'un Laboureur nous peut mieux apprendre qu'elles: mais des secrets où l'esprit de l'homme ne peut pénétrer. Ce n'est pas pronostiquer l'avenir, que de prédire à un homme qui marche pieds nus, qu'il s'enrhumera, ou qu'il se piquera à quelque épine, & autres choses semblables que l'expérience nous apprend mieux que tous les Poètes. Laisant donc là toutes ces excuses frivoles, dis que tu ne savois ce que tu disois, ou que tu parlois par inspiration; ce qui n'est pas encore bien assuré, puisque tu n'as tenu que la moitié de ce que tu avois promis.

~~~~~

## LE NAVIRE, OV LES SOUVHAITS,

### DIALOGUE

DE LYCINVS, DE TIMOLAÛS,  
de Samipe, & d'Adimante.

*Il prend occasion d'un Navire qui estoit arivé au port de Pirée, pour se vire de l'extravagance de nos souhaits.*

LYCINVS. **N**E disois-je pas bien qu'un amoureux oublieroit plutôt le logis de sa Maistresse, que Timolaüs ne perdroit son humeur curieuse, & que pour voir quel-



que chose de nouveau il iroit plutôt iusqu'au bout du monde.

**TIMOLAÛS.** L'estois allé voir ce grand vaisseau nouvellement ariué au port de Pirée, qui est chargé d'une partie des bleds qu'on transporte tous les ans de l'Egypte en Italie; & ie croy que ni roy ni Samipe n'estiez sortis de la ville à autre dessein.

**LYCINVS.** Il est vray, pour ne t'en point mentir; & Adimante venoit avecque nous, mais il s'est égaré dans la foule.

*Tu, vestu  
de lin.*

**SAMIPE.** Sais-tu en quel endroit? C'est lors que nous auons veu sortir en chemise ce beau garçon, qui auoit ses cheueux retrouffez & noiez par derriere. Car si ie le connois bien, il s'est arresté à ce spectacle, & en a esté touché.

**LYCINVS.** Je ne le trouue pas si beau, que tu dis, avec ses grosses lèvres & ses jambes grêles; outre qu'il est noir de visage, qu'il ne fait que bredouiller, & a vn mauvais accent. D'ailleurs ses cheueux noiez par derriere, montrent que c'est vn esclau; & tu fais qu'il y a tant d'autres beautez à Athènes pour qui il est plus honneste de soupirer.

**TIMOLAÛS.** Ne te trompe pas, tous les enfans de bonne maison en Egypte ont les cheueux de la sorte, & c'est vne marque de noblesse en ce Pais-là. Nos ancestres mesme de Pallène nourrissoient leur chevelure, & la portoient retrouffée avec vn crochet d'or.

**SAMIPE.** Tu me remets en mémoire ce que Thucydide dit de nostre ancien luxe, dans sa Préface, lors que nous enuoyâmes vne peuplade en Ionie.

**TIMOLAÛS.** Il me souuient maintenant

où nous auons laissé Adimante; ç'a esté dans ce nauire; lors que nous nous sommes arrestez près du mast; à comprer la multitude de ces cuirs entassez les vns sur les autres, & à admirer l'affurance de ce Matelot qui montoit par les cordages, & qui couroit au haut de l'antenne; en empoignant les deux bouts.

SAMIPÉ. Tu as raison, l'atendrons-nous icy; ou si ie l'iray querir?

TI M O L A Û S. Continuons plutôt nostre chemin; car il y a aparence qu'il aura passé outre, & qu'il s'en sera retourné à la Ville, après nous auoir cherchez en vain. En tout cas il fait trop bien le chemin pour s'égarer.

L Y C I N V S. Alons, si Samipe le trouue bon, quoy qu'il ne soit pas trop honneste de quitter sa compagnie.

SAMIPÉ. Alons, peut-estre que nous trouuerons encore le lieu des exercices ouuert. Mais tout en allant, faisons reflexion, ie vous prie, sur la grâdeur de ce vaisseau, qui a six-vingt coudées de long, vingt-neuf de haut, & plus de trente de large; pour ne point parler de la hauteur du mast, de la grandeur de l'antenne, & de la grosseur de la corde qui sert à la remuer. Auez-vous remarqué cōme d'un costé la poupe s'eleue peu à peu en rond, & porte au sommet vn oiseau d'or qui a les ailes étendues; & de l'autre, la prouë auance vn long bec, & a de part & d'autre la Décasse Isis, qui est le nom du Nauire; Parleray-ie du reste des ornemens: des Peintures, de la Banderole flamboyante, des Anchres, des instrumens à tourner & à manier le Vaisseau, des apartemens de la poupe? Tout en est admirable. Je laisse à part ceste foule de Matelots, & la charge épouuantable qu'il porte, capable de

nourrir tout vn an, à ce qu'on dit, la ville d'Athènes, & tout le païs. Cependant vn seul homme gouverne tout cela avec vne perche dont il rémuë le Gouvernail, qui est d'une grandeur excessiue. C'est ce petit vieillard qui estoit chauue & crêpu, nommé, s'il me souuient bien, Héron.

TIMOLAÛS. On dit qu'il est admirable en son art, & plus sauant qu'un Protée dans la Marine; car vous sauez ce qui leur est ariué en chemin.

LYCINVS. Nulement, nous serons bien aises de l'apprendre.

TIMOLAÛS. Il me l'a conté luy-mesme; car il est bon hōme & fort civil. Il dit qu'ils partirēt d'Alexandrie par vn assez beau temps, & qu'ils veirent le septième iour le Promontoire d'Acamas: mais qu'il se leua tout à coup vn vent d'auāl, qui les repoussa sur la coste de Phénicie. Que de là ils furent portez par la tempeste iusqu'aux Isles Quelidoniennes, où ils faillirent le dixième iour d'estre submergez. L'ay passé par là, & lay comme les vagues y sont enflées par les vêts du Sudouest. Car c'est là qu'est la separation de la mer de Lycie & de celle de Pamphylie, où s'auance vn cap qui n'est qu'un amas d'écueils, & qui rompt les flots avec tant de violence, qu'il les eleue quelquefois aussi haut que luy. Il ajoutoit que sur le point de perir, il auoit paru des feux sur la coste, à la lueur desquels ils s'éroient reconnus la nuit, & à celle d'un Astre, qui estoit sans doute Castor ou Pollux, qui s'estant posé au haut du mast, auoit dressé le cours du Vaisseau en pleine Mer, comme il aloit donner contre les rochers. Que de là voguant par la mer Egée, après auoir perdu

lent route, ils auoient esté contrains de nauiger à la bouline, parce que le vent estoit contraire. Si bien qu'au lieu de laisser l'Isle de Candie à main droite, & prendre au dessus du Promontoire de Malée, ils estoient abordez en ce port, sans tirer en Italie où ils deuroient estre déjà.

LYCINVS. Ce bon homme s'est bien égaré, mais ne voy-ie pas Adimante ?

TIMOLAÏS. C'est luy-mesme, apellons-le, Adimante, Adimante.

LYCINVS. Il faut qu'il soit sourd, ou en colère, qu'il ne nous répond point ; Car te le reconnois à son habit & à sa démarche, sans parler de ses cheveux courts ; doublons le pas pour l'attraper. Demeure là. Quoy ! tu ne t'arresteras pas si l'on ne te prend par le manteau ? ou tu rêves profondément, ou tu ne fais pas semblant de nous ouïr.

ADIMANTE. Il est vray que j'entretenois mes penitèes.

LYCINVS. Dy nous à quoy tu pensois, si ce n'est vn trop grand secret ; mais nous sommes initiés dans les mysteres, & sauons bien ce qu'il faut taire, & ce qu'il faut publier.

ADIMANTE. C'est vne chose trop ridicule pour vous en entretenir.

LYCINVS. Est-ce quelque pensée amoureuse ? Nous ne sommes pas ignorans non plus, dans les mysteres d'amour.

ADIMANTE. Je ne pensois pas au Dieu d'amour, mais à celui des richesses, & nageois dans l'opulence, lors que vous estes venus interrompre ma réverie.

LYCINVS. Fay nous part de tes tresors, puis que nous sommes tes amis.

ADIMANTE. Vous n'en seriez pas plus riches, ny moy plus pauvre, quand ie vous aurois tout donné. Mais ie vous diray à quoy ie réuois puis que vous le voulez sauoir. Ie vous ay perdus en entrant dans le nauire, comme ie m'amusois à mesurer l'Anchre. apres auoir mis en seureté Lycinus. Quand i'eus donc bien considéré tout, ie demanday à l'un des Marelots combien ce Vaisseau pouuoit rapporter par an à son maistre, & il me dit douze talens; Si bien que ne sachant que faire, ie me mettois en sa place, & songeois ce que ie ferois s'il estoit à moy. Ie bâtissois donc vn Palais au dessus du Pecile; dresseois mon train & mon équipage; & nauigeois déjà avec les acclamations de tout le monde, aimé des vns, respecté des autres, & enuié de tous; lors que vous estes venu troubler ma félicité, & submerger mon nauire au sortir du port, comme il vogueoit à pleines voiles.

24. Mil  
francs.

LYCINUS Ie suis d'avis que tu nous fasses vn procès comme à des Pirates qui t'ont enleué ton Vaisseau, si tu n'aimes mieux en équiper vn autre sur l'heure, ou plustost cinq ou six; car cela ne te coûtera pas dauantage. Mais toutefois tu serois trop insupportable; Car si n'ayant qu'un Nauire; tu ne faisois pas semblant de nous écouter, que ferois-tu dans vne si grande opulence? Continuë donc ton voyage, & nous demanderons de tes nouvelles à ceux qui viendront, ou d'Egypte, ou d'Italie.

ADIMANTE. N'auois-je pas raison de ne vous pas dire à quoy ie pensois, estant bien assuré que vous ne manqueriez pas de vous en moquer: Adieu ie me vais rembarquer tout présentement: car i'aime mieux encore entretenir mes

matelos que des gens qui se moquent de moy.

LYCINVS. Tout beau, nous voulons estre de la partie.

ADIMANT. Je vous en empêcheray bien; car ie tireray l'échelle lors que ie seray monté.

LYCINVS. Nous te suivrons à la nage; car ne pense pas estre seul qui ayes droit de faire des souhaits. I'en feray vn de nager plus viste que ton Vaisseau. Tu sais que nous auons passé tous ensemble en l'Isle d'Egine à la feste de Diane sans que tu te puisses plaindre de nous, & maintenant que tu es deuenu grand Seigneur, tu méprises tes vieux amis, & ne les veux pas souffrir en ton Nauire. Tu te méconnois bien dans ta fortune; Je ne m'étonne pas que tu ayes quité la maison de ton pere, pour en bâtir vne près du Pécile, & dressé vn si grand équipage. Apporte nous du moins au retour quelque saline d'Egypte, ou des parfums de Canope. Si tu n'aimes mieux charger l'vne des Pyramides sur ton vaisseau, s'il est capable de la porter.

*Ville  
d'Egypte*

TIMOIAÏS. C'est trop Lycinus, après auoir ruiné Adimante, de se moquer encore de luy. Mais comme il nous reste beaucoup de chemin iusqu'à la Ville, partageons-le en quatre si vous voulez, & que chacun dans son partage puisse faire quel souhait il luy plaira; cela seruira a nous faire trouuer le chemin plus court, & à nous réueiller l'esprit. On verra pour le moins, qui fait mieux faire des souhaits, & qui vseroit mieux de son bien, s'il estoit riche.

*4. flades*

SAMP. Je le veux, & ie ne m'y épargneray pas, lors que ce sera à mon tour. Mais il faut que Lycinus le veuille aussi.

LYCINVS. Je ne m'oposeroi jamais à votre félicité ; mais qui commencera ? Je suis d'avis que ce soit Adimante ; car il doit avoir la préférence : Puis Samipe & Timolaüs : Je me garderai pour le dernier , & ne veux que le demy stade le plus proche de la Ville , encore le ferai-je en courant.

ADIMANTE. Je ne quitterai point mon premier souhait , si vous le trouvez à propos : mais j'y ajouterai encore quelque chose sous le bon plaisir de Mercure. Imaginez-vous donc , que le Vaisseau est à moy avec tout ce qui est dedans , & qu'il est chargé de ce qu'il y a de plus précieux au monde.

SAMIPE. Ce beau garçon que nous avons vu , y est-il aussi ?

ADIMANTE. Ouy , & de plus , tous les grains de bled qui y sont , sont autant de grains d'or.

LYCINVS. Tu ne vois pas que cela enfoncera ton Vaisseau , & te fera périr roy & ton souhait : car l'or est bien plus pesant que le bled.

ADIMANTE. Je te prie , ne borne point mes souhaits , ni ne porte envie à ma fortune. S'il est besoin , je ferai que cet or ne pesera pas plus que du bled. Quand ce sera à ton tour , je te laisserai faire toutes tes extravagances sans te venir troubler hors de saison.

LYCINVS. Je le faisois pour ton profit , de peur que tu ne vinsses à périr avec toutes tes richesses , & à entraîner dans ton malheur ce beau fils qui ne fait pas peut-être nager.

TIMOLAÛS. Ne crain point , les Dauphins le chargeront plutôt sur leur dos comme ils fi-

rent Arion, ou cét enfant mort qu'il portèrent à Corinthe. Croy - tu qu'il ne merite pas aussi bien leur assistance qu'un Mort ou un Musicien?

ADIMANTE. Quoy, tu te méles aussi de me railler? Nous verrons quand ce sera à toy, si tu réues plus régulièrement.

LYCIVS. Veritablement il me semble qu'estant maître de ton souhait, tu le deuois faire plus raisonnable; & mesme il eût esté plus commode de trouver ce tresor dans ton logis pour n'auoir point la peine de le transporter.

ADIMANTE. Tu as raison pour ce point, ie veux qu'il soit sous le Mercure de nostre sale, & qu'il y en ait dequoy la remplir. L'acheteray d'abord une maison comme un commencement de ménage, ainsi que dit Hesiodé; mais ie veux qu'elle soit grande & magnifique. En suite l'acquerray toutes les terres qui sont autour de la Ville; hormis ce qui est consacré aux Dieux, ou ce qui borde la Mer, & quelque peu vers l'Isthme pour voir les jeux, s'il me prend enuie d'y assister; Puis toute la plaine de Sicyone; & en un mot ce qu'il y a de meilleur dans toute la Grèce. Ie veux que tout cela soit à moy, sans contrôleur; Et ne veux point d'autre vaisselle que d'or; non pas quelques coupes legeres comme celle d'Equécrate; car les miennes peseront chacune deux talens.

LYCIVS. Où trouueras-tu des gens pour les porter? Il te faudra donner à boire comme l'on fait aux malades; car tu ne pourrois pas tenir une coupe d'or si pesante.

ADIMANTE. Ie te prie, laisse dormir ta raison, quand ie feray des souhaits, ie veux pour te faire enragier que ma table & mon lit soient d'or; & si



tu me fâches, mes valets en feront aussi.

LYCINVS. Et ton boire, & ton manger, si tu veux; quand tu deurois mourir de faim comme vn autre Midas.

ADIMANTE. Tu feras des songes raisonnables, quand ce sera à ton tour; pour moy ie veux que les miens soient extrauagans comme ils ont acoustumé d'estre. Après ces meubles, ie veux des habits magnifiques, vne table somptueuse & délicate, vn doux sommeil, d'agréables songes; Que mes amis me fassent tousiours quelque demande, que ie leur acorderay. Que les plus Grans me viennent faire la cour, & se promènēt de grand matin deuant ma porte, & parmy eux les Ministres de l'Empereur; & i'ordonne que lors qu'ils voudront entrer on leur ferme la porte au nez, comme ils font maintenant aux autres. En sortant, quand ie ietteray les yeux de tous costez, comme le Soleil fait ses rayons, ie ne les veux pas seulement regarder, ni tous ceux qui leur ressemblent. Mais si ie voy quelque honneste homme qui soit pauvre, comme ie l'estois auant mon souhait, ie le prendray par la main & le meneray dîner chez moy. Cependant ils enrageront, tant par le mépris que ie feray d'eux, que par l'estime que ie feray des autres, & par la contemplation de ma grandeur & de ma gloire. Quand ie porteray à quelqu'un vne santé dans vne coupe d'or, ie veux lors qu'il m'aura fait raison, que la coupe luy demeure, pour montrer ma liberalité; car les plus riches ne seront que des coquins auprès de moy. Dionique ne fera plus montre de quelque chétive vaisselle d'argent que son pere luy a laissée, voyant que ce sera le seruice de mes valets. Je donneray tou-

*Le Grec  
dit Bour-  
geon.*

les mois càt dragmes par teste à chaque Pauvre de la Ville, & cinquante à ceux de dehors. Je cōstruiray des bains publics, des amphithéatres & d'autres édifices pour la neccessité, le plaisir, ou l'ornement. Je feray venir la mer iusqu'au Dipyle par le moyen d'un grand canal, afin que mes richesses abordent de plus près. Mais non, il n'en sera plus de besoin; car j'ay trouué tout ce qu'il falloit dans ma sale; Enfin pour conclure; puis que ce ne seroit iamais fait, & qu'il n'y a point de fin aux souhaits des hommes, ie vous donneray à chacun vingt tonnes d'or, excepté à Lycinus qui n'en aura qu'une pour punition de ses importunes remonstrances. Voila la vie que ie veux mener, passant mon temps dans les diuertissemens de la Ville & de la Campagne, ainsi soit-il.

LYCINVS. Quand ie deurois perdre encore ma tonne d'or, ie ne puis m'empescher de te dire que ton souhait ne tient qu'à vn filet, & que s'il vient à rompre, adieu toute ta félicité.

A D I M A N T E. Pourquoi?

LYCINVS. Parce que tu n'as point limité le temps que tout cela deuoit durer, & peut-estre que la mort te prendra au milieu de tous tes Trésors avant que d'en auoir joüy. Veux-tu que ie t'alegue l'exemple de ceux à qui le semblable est arriué? Ne fais-tu pas que Crésus & Polycrate, qui estoient plus riches que toy, furent dépouillez en vn instant? D'ailleurs, qui t'a dit que tu ne deuiendras point malade? Ne vois-tu pas ordinairement les riches mener vne vie languissante, sans pouuoir goustier aucun plaisir? Je ne parle point des pieges qu'on leur dresse tous les iours, ni de la haine, & de l'enuie qui s'attachent à eux, & qui ne les sauroient quitter.

ADIMANTE. Tu en es vne bonne preuve ; car tu n'as cessé de me persecuter depuis vn moment que i'ay dequoy. Tu n'auras pas seulement la tonne d'or que ie t'ay promise.

LYCINVS. Tu es déjà de l'humeur des Grans, qui ne veulent point qu'on les contredise, & de qui les promesses ne sont que du vent. Mais ie te quite de bon cœur la tienne, aussi bien voila l'érenduë de ta felicité passée. C'est à Samipe à souhaiter à son tour.

SAMIPE. Pour moy qui ne suis pas voisin de la Mer, ie ne souhaiteray point de Nauire ; car ie veux que mon pais contemple ma gloire. Et ie ne feray point de petits souhaits comme Adimante : Mais ie veux estre Roy, & pour mieux goûter ma félicité, monter par degrez à l'Empire. Car ie ne veux point deuoir le Trône au merite de mes Ancestres, mais au mien ; Il n'est rien de plus grand ni de plus diuin que d'estre soy-mesme l'Auteur & l'Arbitre de la fortune.

LYCINVS. Courage, c'est souhaiter que cela ; Car il est vray qu'il n'y a rien de plus beau que de commander. Ton pais ne croyoit pas auoir éléué vn Empereur en ta personne. Mais regne, triomphe, équipe des Flotes & des Armées ; Que feras-tu après tout dans vne si haute condition ?

SAMIPE. Je feray la guerre ; Ecoute, suy moy : car ie te veux faire Général de ma Cauallerie.

LYCINVS. Je vous remercie, grand Prince, & me prosterne à vos pieds, à la façon des Perses, pour vous rendre grace d'une si grande faueur. Mais que vostre Majesté donne ce commandement à vn autre : car ie suis vn fort mauvais écuyer, & ie croy qu'il me faudroit atacher à la selle pour m'em-

m'empêcher de tomber, particulièrement si i'é-  
tois sur quelque cheval de bataille qui vint à se  
cabrer au son des Trompettes; outre le danger  
qu'il y auroit qu'il ne m'emportast au milieu des  
Ennemis. Mais dites moy, pourquoy voulez-  
vous faire la guerre? Voilà vn beau passé-temps d'a-  
ler tourmenter les autres, & soy-mesme! Ne vau-  
droit-il pas mieux iouir en paix de vostre Empire?

SAMPE. Tu es vn poltron, qui ne sait  
que c'est que d'estre Prince.

ADIMANTE. Donnez-moy ce commande-  
ment, Sire, ie m'en aquiteray mieux que luy; & ie  
mérite quelque faueur, pour vous auoir départy si  
liberalement mes trésors. Ce sera assez pour luy  
de commander quelque corps d'Infanterie.

SAMPE. Il faut sauoir premierement si  
ma Cavalerie te voudra bien recevoir. Que tous  
ceux qui sont de cét avis, leuent la main. Voilà qui *Il fait xl.  
l'usson a*  
va bien, tu seras mon General, & Lycinus com- *Xénophon.*  
mandera mon aile droite. Je donneray la gauche  
à Timolais; car pour moy ie me placeray au mi-  
lieu, selon la coûtume des Rois de Perse, dont  
ie ne veux point d'autre témoin que Xénophon.  
Mais commençons à marcher, voilà mon Armée  
en bataille; Tirons vers Corinte par le chemin  
des Montagnes; apres auoir imploré l'aide des  
Dieux par des holocaustes, & particulièrement  
celle de Jupiter, qui est le Protecteur des Rois.  
Quand i'auray subiugué toute la Grèce, qui ne  
peut résister à ma puissance, i'embarqueray mes  
troupes, & gagneray l'Ionie. Car mon Armée  
navale m'attend déjà à Cenchrées, où sont toutes  
mes munitions de guerre & de bouche. De là  
ayant sacrifié à Diane, & laissé par tout des Gou-  
verneurs, ie passeray victorieux dans la Carie, la

Lycie, & la Pamphilie; d'où j'entreray en Syrie, apres auoir trauerfé la Pisidie, & la Cilicie, & viendray iusqu'à l'Euphrate.

LYCINS. Je supplie vostre Maiefté de donner le commandement de son aile droite à vn autre; car ie voy bien que vostre dessein est de marcher contre les Arméniens, & les Parthes, & ie craindrois trop que leur Caualerie ne me passast sur le ventre, ou qu'ils ne me perçassent à coups de flèches. Laissez-moy, ie vous prie, pour vostre Antipater en Grèce, afin de tenir le pais en paix, & empêcher qu'il ne se reuolte en vostre absence.

SAMPE. Tu recules, poltron! Et ne fais-tu pas qu'on punit de mort les déserteurs? Mais puis que nous auons tout conquis iusqu'à l'Euphrate, & donné ordre aux Troupes que nous y laissons, de nous subiuguer l'Egypte, la Phénicie & la Palestine, passe le premier à la teste de l'aile droite, sur le pont de bateaux qui est tout prest; ie te suiuray avec la bataille, & Timolais aura soin de conduire l'arrière-garde. Auance toy, Adimante, avec la Caualerie. Dieu soit loüé, voilà toute la Mésopotamie sous nostre pouuoir. Tout se rend, personne ne se présente, Babylone ouure les portes. Le Roy de Perse s'est retiré à Ctésiphonte, & assemble ses Troupes à Selencie. Les Coureurs raportent qu'il a déjà vn million de combatans, sans les forces de l'Arménie, de la Bactriane, & de la Mer Caspienne, qui ne sont pas encore ariuées. Il faut tenir vn conseil de guerre pour sauoir ce que l'on fera.

ADIMANTE. Je suis d'auis que l'Infanterie tire droit à Ctésiphonte qui est vn pais montueux, & que la Caualerie demeure icy dans les plaines.

SAMIPE. Quoy tu trembles aussi, Adimantes, lors qu'il faut venir aux mains ! Quel est ton aui, Timolaüs ?

TIMOLAÛS. Qu'il ne faut point partager nos forces, mais marcher en diligence contre l'Ennemy, auant que toutes les siennes soient assemblées.

SAMIPE. Et toy Lycinus ?

LYCINVS. Le mien est de nous reposer sous ces Oliviers auprès de cette colonne: car c'est vne assez grande traite, d'aler au port de Pirée, & d'en reuenir pendant la chaleur qu'il fait.

SAMIPE. Tu crois estre encore à Athènes, malheureux ! tandis que nous sommes victorieux sous les murs de Babylone, & que nous délibérons par quel chemin nous ataquerons l'Ennemy.

LYCINVS. Tu as bien fait de m'en faire souuenir, car iene croyois pas rêuer.

SAMIPE. Marchons donc, & que tous se portent en gens de cœur. Voila les Ennemis qui se présentent, Choquons brusquement, qu'ils ne nous acablent de leurs flèches. Bon, nous voilà aux mains, sans qu'elles nous ayent fait beaucoup de mal. L'aile gauche triomphe desia sous la conduite de Timolaüs. Mais les Perfes se défendent bravement à la bataille, animez par la présence de leur Roy. Courage Lycinus, ne trahis point ta gloire, ni ma fortune.

LYCINVS. Que voulez-vous que ie fasse ? J'ay toute la Cavalerie ennemie sur les bras. Si vous ne me secourez en diligence, ie me vais sauuer tout courant dans le lieu des exercices, & i'abandonneray là toute la conquête de la Perse.

SAMIPPE. Nullement; Te voilà dégagé. Timolaüs victorieux a pris les ennemis en queue & en flanc, il ne reste plus qu'à vaincre le Roy qui m'a enuoyé défier au combat.

LYCINVS. Pren garde que tu n'y sois blessé; on perd souuent la vie en disputant vne Couronne.

ADIMANTE. Le coup ne m'a fait qu'éfleurer la peau: mais ie l'ay percé luy & son cheual, de mon jaelor. Coupons luy la teste, & la mettons au bout d'une pique. A cet aspect, tout se rend, ou prend la fuite. Voyez comme les Barbares se prosternent deuant moy, pour m'adorer à leur façon: mais ie ne veux pas le souffrir des Grecs, ni enfreindre les loix de mon pais. Combien ie m'en vais bastir de Villes, & en détruire d'autres! Toutefois il faut que ie me vange auparauant de cet vsurier, qui m'a chassé de mon héritage pour l'auoir.

LYCINVS. Tout beau, la clémence sied bien aux Rois; Puis il est temps de se reposer apres vne si grande victoire, & de festiner nos amis dans Babylone: Mais voilà ton temps acheué, c'est à Timolaüs à souhaiter à son tour.

SAMIPPE. Hé bien, m'entens-ie à faire des souhaits?

LYCINVS. Le t'y trouue encore plus impertinent qu'Adimante. Car encore bernoit-il les siens à des richesses, & à faire bonne chere à ses amis, qu'iest vne chose assez douce. Mais tu vas t'exposer aux dangers par vaine gloire, & souhaiter vne condition où tu n'auras pas seulement à craindre tes ennemis, mais tes domestiques; sans goustier iamais aucun repos, non pas meisme en songe. Car

tu feras acablé de mille fâcheux foudris , & tourmenté de la crainte , tantost d'une reuolte de tes sujets , tantost d'une inuasion de tes ennemis. Tu t'es laissé éblouir, mon ami , à l'éclat d'une Couronne; & pour vne félicité qui n'est que dans l'opinion d'autrui , tu en abandonnes vne véritable. Quand il n'y auroit autre chose , ne seroit-ce pas vne indignité de voir que la mort ne respectera point ton Diadème , & que tu feras malade comme les autres? Que dis-ic ? pour vne maladie que les autres ont , tu en auras cent ; & il ne te restera à la fin de toute ta Royauté , que quelque vain tombeau , ou des statües qui seront ruipees par le temps ; & quand tout cela subsisteroit , il ne t'en reuiendroît aucun profit. Voilà donc ta félicité durant ta vie, des craintes , des soupçons, des défiances ; des soins , des veilles , des inquiétudes ; & après ta mort , ou l'oubli , ou le mépris , ou l'exécration , ou tout au moins l'insensibilité. Mais il est temps que Timolais entre en lice. Pren garde de n'aler point faire des souhaits extravagans , comme les autres.

TIMOLAYS. Considère Lycinus , si l'on peut condamner celui-cy. Je ne demande ni les trésors , ni les grandeurs : mais premièrement la santé ; & vne santé vigoureuse qui ne puisse estre ébranlée par aucun accident ; puis la force , la beauté , la vitesse , & par dessus tout, l'invulnérabilité ; Estre aimable à toutes les Dames , ouvrir toutes les portes fermées , voler , estre invulnérables ; Et tous ces auantages , non pas pour vn siècle ni pour deux , mais pour sept ou huit cens ans ; toujours à la fleur de son âge & sans vieillir , ni rien perdre de sa vigueur. Considère ce souhait , ne te semble-t'il pas raisonnable? Car par ce moyen tous



les trésors me seront ouvers; ie seray à couvert de tous les dangers; ie pouray voir tout ce qu'il y a de rare au monde, sans avoir besoin de le faire venir avec beaucoup de temps & de dépense. J'auray avec la science des choses cachées, la jouissance de tous les biens qui sont répandus en divers lieux; outre le plaisir qu'il y auroit, par exemple de dîner à Athènes, & de coucher en Babylone; Savoir en vn instant des nouvelles de tout le monde, iusqu'à celles des Antipodes, s'il y en a; En vn mot tout ce qui se passe sur la terre & dans le Ciel; car l'élément du feu ne me pourroit nuire. D'ailleurs ie pourrois en cét estat faire tout le bien & le mal que ie voudrois, à mes amis & à mes ennemis; Chastier tous les tirans qui sont au monde, sans courre fortune, par le moyen de mon invincibilité. Coucher avec les plus belles Dames, sans crainte des maris ni des mères; assister sans peril à tous les combats, & donner à qui il me plairoit la victoire, par le moyen de ma force. Car ie ne voudrois pas avoir ces qualitez en vn degré ordinaire, mais au plus haut point. Que peux-tu reprendre en ce souhait?

LYCINVS. Rien, car il ne fait pas seut de contredire vn homme qui a de si grands avantages. Mais ie te demande par les Dieux, toy qui as vû tant de pais sur l'aile de tes souhaits, si tu as vû quelque part vn petit bon homme, camus & pelé comme toy, qui fût aimé de toutes les Dames, & qui triomphast des Armées, estant si foible! Tu n'as oublié qu'une chose dans ton souhait, c'est d'estre sage: car cela seul eust suffi sans tout le reste, & n'eust empêché de faire routes ces extravagances.

TIMOLAÏS. J'atens le tien pour voir ce que tu

diras ; car il n'y aura rien à redire.

**L Y C I N V S.** Il n'en est pas de besoin : car nous voilà ariuez au Dipyle où se doiuent terminer tous nos souhaits, & vous auez consumé le mien par la longueur des vostres. Mais ie ne m'en plains pas : car ie n'ayme point les félicités en peinture, ni à faire bonnechere en songe, pour mourir de faim en éfet. Il me fâcherait trop, lors que ie viendrois chez moy, de ne trouuer rien de tout ce que i'aurois souhaité ; Comme ces Comediens qui viennent de faire le personnage d'Alexandre, & qui sont contrains chez eux de iouer celuy de faquin. En vn mot tous ces beaux souhaits ne seruiron qu'à vous rendre vostre condition plus insupportable ; & particulièrement à Timolaüs, de qui les ailes seront tantost fonduës comme celles d'Icare. Pour moy ie ne veux de tous vos souhaits que le plaisir d'en rire, Car qui eust iamais pensé que de telles chimères fussent entrées dans l'esprit de trois Philosophes ?

296  
DIALOGUES  
DES  
COURTISANES

*Il décrit icy les mœurs des Courtisanes, & décon-  
ure leurs défauts & leurs artifices, à l'exemple de  
Ménandre, & des anciens Comiques, qu'il a  
joints en ce point.*

DIALOGUE.

DE GLYCERA ET DE THAÏS.

GLYCERA. **T**E souvient-il de ce Ca-  
pitaine étranger qui est  
toujours si magnifique, & qui a entretenu  
l'une de mes compagnes, avant que de me faire  
l'amour?

THAÏS. Il m'en souvient fort bien, c'est celuy  
qui fit la débauche avec nous, l'année dernière, à  
la Feste de Cérés; mais qu'a-t'il fait? car il sem-  
ble que tu en veuilles dire quelque chose.

GLYCERA. Isante qui fait profession d'amitié  
avecque moy, me l'a débauché.

THAÏS. Et cela te pique?

GLYCERA. Qui en doute? Je ne te cele point,  
que cela me touche sensiblement,

THAÏS. Je ne l'approuve pas non plus que  
toy; mais il est assez ordinaire aux Courtisanes de  
s'enleuer ainsi leurs Galans; de sorte que si tu  
m'en crois, tu ne rompras pas avec elle pour cela,

non plus que Philis ne rompit pas avecque toy, pour luy avoir fait le meſme tour Mais ie m'étonne comme il t'a pû quitter pour elle, s'il n'est tout à fait aveugle. Quel charme a-t'il trouué en des lèvres mortes & des joües pendantes ? Est-ce pour son beau nez qu'il l'a prise, ou pour sa teste chauve, & son grand col éfilé ? En vn mot, ie ne luy voy rien de raisonnable que la taille & le ſouris.

GLYCERA. Crois-tu que ce soit ce qui l'a touché ? C'est que sa mere est vne magicienne, qui se change la nuit en hibou, & va criant par les cimetières. On dit qu'elle peut faire descendre la Lune en terre par ses sortilèges. Sans doute qu'elle luy a baillé quelque bruage amoureux, & maintenant la mere & la fille le plument ensemble.

THAIS. Comme tu l'as plumé, & comme tu en plumeras vn autre, mais pour celuy-cy, ie te conseille de le laisser en paix, pour songer à d'autres conquestes.

~~~~~

DIALOGUE

DE MYRTIVM, DE PAMPHILE, ET DE DORIS.

MARTIVM. **Q**VOY, Pamphile ! tu te maries à la fille du pilote Hiéron ? Et que sont deuenus tant de pleurs & de ſoupirs, & tous ces sermens, de ne m'abandonner iamais ? As-tu oublié que ie suis grosse de toy, & toute preste d'acoucher, qui est vne chose fort auantageuse à vne Courtisane :

N v

Mais ne crain point que l'exposé l'enfant ; ie veux l'élever pour me servir de consolation, particulièrement si c'est vn fils, afin qu'il te rapproche vn iour ta perfidie. Encore, si tu prenois quelque Dame qui valust mieux que moy ? mais j'ay honte sans mentir de te voir épris de si peu de chose. Car ie vis l'année passée cette belle avec sa mère à la feste de Cérés, & ie n'auois garde alors de croire qu'elle me dût faire vn si mauuais tour. Epluche bien, ie te prie, tous les défauts auant que de t'y engager. Considere ses yeux éteins, & ses regards de trauers ; Enfin elle est toute faite comme son père, qui n'est pas fort beau, comme tu fais.

P A M P H I L E. Ie ne puis plus long - temps t'oïir parler d'une fille, que ie ne sâis si elle est belle ou laide. Ie ne sâis pas seulement si celui dont tu parles, a vne fille; outre qu'il est mal avec mon père, qui a eu bien de la peine à se faire payer de quelque argent qu'il luy deuoit ; & ie croy qu'il luy en est dû encore quelque chose. Que si ie me voulois marier, i'épouserois bien plutôt la fille de Déméa, dont le pere a commandé l'année derniere les Armées de la République, & qui m'est alliée du costé de ma mère. Dy-moy si c'est tout de bon que tu dis cela, ou seulement pour m'éprouuer.

M Y R T I V M. Quoy ! il n'est pas vray ?

P A M P H I L E. Que tu es fole ! Ie croy que tu te sens encore de la débauche d'hier ; quoy qu'il me semble qu'elle fut fort modeste.

M Y R T I V M. C'est Doris qui m'a donné l'alarme ; car estant alée acheter quelque chose pour mes couches, & faire des vœux pour moy à Diane, elle rencontra Lesbia, qui luy dit.....

Mais qu'elle te le conte elle-même, si elle ne l'a inventé.

DORIS. Je puisse mourir si j'ay menti d'un seul mot. Lesbia m'aborda en riant, & me dit. Hé bien, Doris, vostre Galant se marie ! Et comme ie faisois l'étonnée; Tu n'as qu'à passer par ta rue, dit-elle, tu verras la porte couronnée de chapeaux de fleurs, & entendras la musique.

PAMPHILE. Et tu y as tu passé?

DORIS. Oüy, & j'ay troué ce qu'elle m'auoit dit.

PAMPHILE. C'est que tu as pris vne porte pour l'autre. Car ma mère me dit hier au soir: Hé bien, Pamphile, quand veux-tu quitter tes débauches? Voilà le fils de nostre voisin qui se marie, qui est beaucoup plus ieune que toy, & tu t'amuses encore à entretenir des femmes? Je m'endormis à ce discours, & suis sorti aujourd'huy de grand matin; de sorte que ie ne say ce qui en est: Que si tu ne me veux croire, enuoye l'y vne seconde fois, & tu trouueras ce que ie dis veritable.

MYRTIVM. Ha Pamphile! tu me rens la vie, car ie fusse morte de déplaisir.

PAMPHILE. Ne crain pas que ie te quite iamais, & à plus forte raison en l'état ou ie te voy.

~~~~~

## DIALOGUE

DE PHILINE ET DE SA MERE.

LA MERE. **E**S-tu fole, ma fille, ou si tu estois yvre hier, car

N vj

Diphile m'est venu voir ce matin pleurant, & criant, que quoy qu'il te pût dire, tu te leuas de table pour dancer; & comme tu vis que cela le piquoit, tu t'allas assëoir auprès de Lamprias, & te mis à le caresser, pour le faire enrager davantage. Il dit mesme que tu te dérobas la nuit, & que tu alas coucher sur vn petit lit toute seule, où tu ne fis que chanter, quoy que tu le visses pleurer de regret.

LA FIZLE. Il ne vous a pas dit qu'il m'auoit quitée auparauant pour entretenir la maîtresse de Lamprias, auant qu'il fust ariué; & qu'il commença à la caresser, quoy que ie luy fissé signe qu'il s'arëstast. Pour me faire plus de dépit, il la prit par le col, & la baïsa si amoureuxment, qu'il ne pouuoit retirer ses lèvres de dessus sa bouche. En suite il luy parla à l'oreille, & ie vis bien que c'estoit de moy qu'il luy parloit: car elle me regardoit de temps en temps en souriant; Et comme il me vit pleurer de regret, il se prit à rire. Après qu'ils furent las de s'entretenir, & de se baiser, Lamprias estant ariué, ie ne laissay pas de m'aller mettre à table auprès de luy, afin qu'il n'eust point d'excuse. Alors Thais se leuant commença à dancer, troussant sa robe pour montrer sa belle jambe; Et mon galand de la louer; car Lamprias ne disoit mot. Mais Diphile ne se pouuoit lasser d'admirer ses perfections; & disoit quelle auoit le pied & l'oreille excellente, & que iamais il n'auoit vû mieux dancier. Cependant vous la connoissez; car vous l'avez veüe aux bains avecque moy. Si vous saluez alors comme elle fit la coquette, Elle me dit que ie n'osois dancer de peur de montrer

mes longues flûtes, voulant parler de mes jambes, & plusieurs autres choses, qui me piquèrent si fort, que ie sautay en place, & me mis à dancer aussi-bien qu'elle. Cependant Diphile regadoit en haut, & ne baissa iamais la veüe, quoy que Lamprias fist tout ce qu'il pût pour me louer. Voudriez-vous que j'eusse souffert tout cela, & laissé regner Thais en ma présence ?

LA MERE. Mais il n'estoit pas nécessaire d'aler caresser en suite Lamprias.

LA FILLE. Diphile auoit bien caressé Thais, pourquoy n'aurois-je pas eu mon tour ?

LA MERE. Mais après, ne vouloir pas coucher avecque luy, & se mettre à chanter tandis qu'il pleuroit ; c'en est trop, ma fille ; Que fusions-nous deuenues cét Hyuer sans luy ?

LA FILLE. Et pour cela ie souffriray qu'il me méprise ?

LA MERE. Non, mais ie ne le mépriserois pas aussi ; car tu fais que le mépris fait perdre l'amour ; D'ailleurs tu ne luy as iamais témoigné aucune tendresse, qui est ce qui touche le plus vn Amant. Pren garde que pour en vouloir trop faire, tu ne gastes tout.

~~~~~

DIALOGVE

DE MELISSE ET DE BACCHIS.

MELISSE. **I**E te prie Bacchis, de m'amener quelque Magicienne qui donne des bruages pour faire aimer, si tu en connois

quelqu'une; car ie donnerois tout ce que j'ay au monde, pour r'avoir Charmide, & pour faire qu'il eust autant d'averfion pour Cloris, qu'il a eu d'inclination pour moy.

BACCHIS. Quoy! Charmide te quite pour elle, apres avoir souffert pour toy la haine de ses parens, & refusé le meilleur parti de la Ville?

MELISSE. Il est vray Bacchis, & l'on dit qu'il est enfermé présentement avec elle, chez vn de ses amis.

BACCHIS. Je te plains, Mélisse, mais encore d'où vient sa froideur?

MELISSE. De jalousie. Comme il reuenoit l'autre iour du port de Pirée demander quelque argent que l'on deuoit à son pere, il entra chez moy sans me saluer. Et lors que ie courus l'embrasser selon ma coutume, il me repoussa, & me dit que i'alasse caresser Hermotime, & que nostre amour estoit si public, que les murailles en parloient. Alors il se coucha sans me répondre, & ne voulut point souper; Et comme ie fus près de luy, il me tourna le dos, quelque chose que ie luy pusse dire, iusqu'à me menacer de se lever, & de s'en aler en plein minuit, si ie l'importunois dauantage.

BACCHIS. Est-il vray aussi que tu vois Hermotime?

MELISSE. Je ne say pas seulement qui c'est: mais comme Charmide fut parti, j'en voyay dès le point du iour ma seruante au Céramique, où elle trouua écrit contre les murailles, *Mélisse aime Hermotime, & Hermotime Mélisse.*

BACCHIS. C'est vne piece qu'on luy a faite, pour luy donner de la jalousie, à cause qu'on le connoist de cette humeur. Si ie le voy, ie me

moqueray bien de luy, & l'appelleray bien innocent de se laisser ainsi surprendre à ces petites finesses.

MELISSE. Où le trouueras-tu ? maintenant qu'il est enfermé avec ses nouvelles amours chez vn de ses amis, tandis que les parens le viennent chercher chez moy ? Tu me ferois bien plus de plaisir si tu pouuois trouuer quelque femme de Thessalie qui me le ramenast par ses charmes.

BACCHIS. Je connois vne Syrienne qui fera bien ton fait : car elle fit reuenir Phantias apres vne absence de quatre mois, comme ie desespérois de le reuoir.

MELISSE. Et que fit-elle pour cela ?

BACCHIS. Quelque sortilège selon leur coûtume, apres que ie luy eus donné ce qu'elle me demanda, qui n'estoit pas de grande valeur, & qu'elle eut bû toute seule dans vne coupe, mais il faut auoir quelque chose de ton Galand.

MELISSE. Quoy ?

BACCHIS. Des cheueux, ou quelqu'autre bagatelle.

MELISSE. J'ay les mules de chambre.

BACCHIS. C'est assez. Elle les pendra à vne cheuille, & mettra dessus quelques parfums, puis elle iettera du sel dans le feu, en prononçant ton nom & le sien. Alors tirant de son sein vn miroir magique, elle le tournera de tous costez, murmurant tout bas quelques paroles. Du moins voilà ce qu'elle fit pour moy, & Phantias reuint aussi-tost malgré les remonstres de ses amis, & les pleurs de sa nouuelle maistresse. Elle m'aprit aussi le moyen de faire hair, en marchant sur les pas de quelqu'un, mettant le pié gauche où il a mis le droit, & le droit où il a mis le

gauche; puis disant, *Je te surmonte, & fais plus fort que toy*; ie l'ay éprouvé, & il m'a réussi.

Servante
de Melisse

MELISSE. Ne tarde pas davantage à en-
uoyer querir cette femme; Et toy, Philine, pré-
pare ce qu'elle a dit.

DIALOGUE

DE CLEONARIVM ET DE LEENA.

CLEONARIVM. *O*N dit d'étranges cho-
ses de toy, Léena;
Que Mégille cette riche Dame de Lesbos, te
caresse comme feroit vn homme; Qu'en est-il?
Tu rougis; Cela est-il vray?

LEENA. Il en est quelque chose.

CLEONARIVM. Mais à quoy aboutissent
toutes ces caresses? ie ne le puis comprendre.
Tu ne m'aime point; car tu ne me le célé-
rois pas.

LEENA. Je t'aime plus que personne, mais
i'ay honte de le dire; C'est vne étrange fe-
melle.

CLEONARIVM. Pensez que c'est quelque
Tribade, comme on dit qu'il y en a beaucoup
en cette Isle, qui n'aiment pas les hommes, &
qui caressent les femmes.

LEENA. C'est quelque chose de semblable.

CLEONARIVM. Contre moy comment
elle te déclara sa passion, ce que tu luy répondis,
& le reste de cette auanture.

LEENA. Elle faisoit la débauche avec Dé-
monasse de Corinthe, qui est de son humeur, &

elles m'enuoyerent querir comme Musicienne , pour chanter & iouer des instrumens pendant leur repas. Après auoir fait bonne chère , elles me re-
 retinrent à coucher , & me dirent que ie couche-
 rois avec elles , & qu'elles me mettroient au mi-
 lieu ; ce que ie n'osay refuser , parce qu'il me sem-
 bloit qu'elles me faisoient honneur, Lors que
 nous fûmes au li&,elles commencerent à folâtrer,
 & à mettre la main dans mon sein , non pas en
 riant comme font les filles ; mais avec témoigna-
 ge d'une passion violente, dont ie demeuray tou-
 te interdite , ne pouuant deuiner ce que c'estoit.
 A la fin Mégille toute en fureur, osta sa coiffure,
 & parut toute nue, & la teste rase comme vn
 Athlète ; ce qui me surprit encore plus. Alors
 prenant la parole , As-tu vû , dit-elle , vn plus
 beau garçon ? Je ne vois point là , luy dis-je , de
 garçon. Ne m'offense point , dit-elle , ie ne m'a-
 pelle pas Mégille , mais Mégel, & voilà ma fem-
 me , montrant Démonasse. Je me pris à rire à ce
 discours , & luy dis ; Quoy ! tu nous as trompées
 si long-temps,estant homme & passant pour fem-
 me,comme Achille parmy les filles ? Mais tu n'es
 pas faite comme luy. Non , dit-elle, mais ie n'en
 ay pas de besoin ; & si tu veux l'éprouuer,tu trou-
 ueras qu'il ne me manque rien pour acomplir tes
 desirs & les miens. N'es-tu point hermaphrodite,
 luy dis-je,comme on dit qu'il y en a plusieurs? ou
 comme ce Deuin de Thebes, dont m'a parlé ma
 compagne Isménodore , qui deuint homme après
 auoir esté femme. Non , dit-elle , mais i'ay rou-
 tes les passions & les inclinations des hommes.
 Alors elle me fit présent d'un colier & de quelque
 linge qui estoit fort beau ; & m'embrassant me
 baïsa , & satisfist à sa passion.

CLEONARIVM. Mais que fit-elle, & comment ? car c'est là la difficulté.

LEENA. Ne t'en enquiers pas davantage, car il ne m'est pas honeste de le dire, ni à toy de l'entendre.

~~~~~

# DIALOGUE

DE CROBYLE' ET DE CORINNE.

CROBYLE'. **E**T bien, Corinne, est-ce vne chose si fâcheuse, de perdre son pucelage ? Tu y as plus gagné que perdu ; car il te reste de l'argent dequoy auoir vn colier.

CORINNE. Qu'il y ait de beaux rubis, comme à celui de Philenis.

CROBYLE'. Il sera tout semblable, mais il faut que tu aprennes maintenant à viure avec les hommes ; car tu fais que nous n'auons point d'autre moyen de nous entretenir. Depuis la mort de ton pere, nous auons subsisté du mieux que nous auons pû, de ce qu'il nous auoit laissé ; car de son viuant nous n'auions faite de rien ; Dieu mercy. C'estoit le meilleur ouurier de la ville, & tout le monde dit encore qu'il n'aura iamais son semblable ; mais depuis sa mort, nous auons vécu comme tu fais en grande misère, & vendu pièce à pièce toute sa boutique, en attendant que tu fusses en âge d'en gagner.

CORINNE. Comment feray-ie pour cela ?

CROBYLE'. Comme tu viens de faire, & comme fait ta voisine.

CORINNE. Mais c'est vne Courtisane.

CROBYLE. Qu'importe ? Tu deviendras riche comme elle , & auras de beaux Galans. Tu pleures , petite sote ? Voy-tu pas le train qu'elle a , & comme on luy apporte des présens de tous costez ? J'ay vû le temps qu'elle n'auoit que des haillons , maintenant elle est vêtue comme vne Princesse.

CORINNE. Et comment a-t elle fait ?

CROBYLE. Elle a esté adroite à gagner les cœurs, toujours propre & bien mise, témoignant beaucoup de douceur & de modestie , & ne riant pas à gorge déployée comme toy , qui fais toujours la fole. D'ailleurs , elle auoit l'entretien doux & charmant , receuoit bien tous ceux qui la venoient voir , sans s'amuser à les railler ni à les reprendre ; & lors qu'on la mettoit de quelque partie , elle ne se creuoit pas de boire & de manger comme tu fais , car il n'y a rien que les hommes hayssent tant ; mais elle mangeoit proprement & délicatement , & buuoit à petits traits , & non pas tout d'un coup.

CORINNE. Quoy ! elle n'osoit boire tout son soul , quand elle auoit soif.

CROBYLE. C'est alors qu'elle estoit plus retenuë , de peur de faire quelque chose de mauuaise grace. Après , elle n'entretenoit que celui qui la menoit , sans rire comme toy à tout le monde ; à lors qu'on la vouloit caresser , elle n'estoit ni sote ni éfrontée. En un mot , elle n'auoit autre but que de donner de l'amour & du plaisir , à ceux qui faisoient de la dépense pour elle , qui est ce que les hommes desirent. Si tu retiens bien cette leçon , tu me rendras heureuse & toy aussi ; car tu es plus belle & plus agréable.

qu'elle n'estoit : Songe seulement à conserver ton embonpoint & ta gayeté.

CORINNE. Mais ma mere, tous ceux qui me viendront voir, seront-ils aussi beaux que celui qui vient de partir ?

CROBYLE. Il y en aura de plus beaux, & de plus laids.

CORINNE. Et faudra-t'il que ie caresse ceux-cy, aussi bien que les autres ?

CROBYLE. Encore plus, car ce sont ceux qui aiment mieux qu'on les caresse, & qui donnent davantage; les autres veulent passer pour beaux: mais il faut toujours avoir soin de faire bouillir la marmite. Que tu seras aise d'entendre en passant par la rue, Dieux! qu'elle est brave & bien parée, & que la mere est heureuse! Qu'as-tu? tu ne répons rien. Ne feras-tu pas ce que ie dis? Ouy, ie le say bien, car tu es bonne fille; & tu passeras toutes les autres; mais va au bain, si par hazard ton Galant reuenoit ce soir, comme il l'a promis.

~~~~~

DIALOGUE

DE MYSARIYM ET DE SA MERE.

LA MERE. **N**OUS sommes trop heureuses, ma fille, si nous trouuons toujours vn Galant comme celui-cy. Quoy! depuis deux mois qu'il t'entretient, il ne t'a donné que des paroles? *Si mon pere meurt! Si ie suis iamais le maitre! Si ie puis auoir du bien, & autres choses semblables: mais pour de l'argent ou des pré-*

sens, point de nouvelles, il ne te donne pas seulement des parfums. Croit-il nous payer tousiours d'excuses & de réuérences. C'est faire l'amour à bon marché.

LA FILLE. Il m'a iuré qu'il n'en auroit iamais d'autre que moy.

LA MERE. Et tu le crois? Et pour cela l'autre iour qu'il n'auoit point d'argent pour payer, tu mis ta bague en gage pour luy, & tu as souffert qu'elle fust vendue, & que l'argent fust dissipé? Tu luy as encores donné tes bracelets, & diuerses hardes, Et tout cela sans m'en parler?

LA FILLE. Comme il a le cœur généreux, il n'oublira iamais les faueurs que ie luy fais; Et si tost que son pere aura les yeux clos, il ne manquera pas de m'épouser. Vous saluez que c'est le meilleur party de la ville; Puis il est beau, ieune galand, de bonne maison; Que voulez-vous davantage?

LA MERE. Mais ma fille, quand il faudra payer le loiage de la chambre, ou quelqu'autre chose, se contentera-t'on de cela? & sera-ce assez de dire, attendez, s'il vous plaist, que le pere de Cherea soit mort? N'est-ce pas vne honte, qu'il n'y ait que toy, de toutes tes compagnes, qui n'ayes ni colier ni pendans d'oreilles?

LA FILLE. Elles ne sont pour cela, ni plus belles ni plus heureuses que moy.

LA MERE. Non; mais elles sont plus sages & ne prennent pas pour argent contant, les promesses des amoureux, qui sont tousiours prests à iurer qu'ils vous adorent, & qu'ils n'en épouseront iamais d'autres; mais tout cela n'est que du vent. Cependant, tu te piques de chasteté, qui est vne chose assez plaifante pour vne Courtisane. Et

hier qu'on t'ofroit bien de l'argent pour te posséder vne nuit ; tu fus si sotte que de le refuser.

LA FILLE. Eussiez-vous voulu que j'eusse chassé Chéréa, pour faire entrer vn ie ne say qui ?

LA MERE. Mais, ce ie ne say qui auoit de l'argent, & ton beau mignon n'en a point. Et le fils de nostre voisin, qui est si beau & si poly, pourquoy n'en as-tu point voulu ?

LA FILLE. Chéréa iura de nous tuer tous deux, s'il nous trouuoit iamais ensemble.

LA MERE. Ha ! c'est trop, ma fille, d'estre à mesme temps gueux & jaloux ; Il faudra donc pour luy obeir, que tu viues comme vne Prestresse de Cérés. Mais à propos, c'est auourd'huy la feste de cette Déesse, t'a-t'il enuoyé seulement dequoy la faire ?

LA FILLE. Que voulez-vous qu'il fasse ? il n'a pas vn sou ?

LA MERE. Qu'il ne fasse pas l'amour. Est-il le seul de la jeunesse qui n'ait point d'inuention ? Ne sauroit-il extorquer à son pere ? Que ne menace-t-il sa mere d'aler à la guerre ? Plus à Dieu qu'il fust desia si loin, qu'on ne le reuist iamais, sans nous estre à charge, en ne donnant rien, & ne permettant pas qu'on nous donne. Crois-tu estre toujours ieune, en que la passion dure tousiours ? Quand il sera riche, ma fille, & qu'on luy proposera quelque bon party, il te plantera là ; & tu te lamenteras alors inutilement.

LA FILLE. Je say qu'il a refusé des mariages tres-avantageux, pour l'amour de moy.

LA MERE. C'est qu'il t'aime présentement, & que la fantaisie de se marier ne luy est pas encore venue ; mais atens vn peu. Dieu veuille que ie m'abuse, & que tu ne te repentes pas vn iour de ne m'auoir pas voulu croire.

DES COVRTISANES

DIALOGVE

D'AMPE'LIS ET DE CHRYSIS.

CHRYSIS. **Q** Voy Ampélis! si l'on n'est jaloux, & qu'on ne bate & tempeste, on n'est point amoureux? Dieu me garde de telles amours.

AMPE'LIS. Ce sont pourtant les marques d'une passion violente. Car les larmes, les soupirs & les caresses, ne sont que des jeux d'enfant; la jalousie est la preuve que l'Amour est ariué à son période. Sache donc que ton Galant t'aime, puis qu'il te traite de la sorte; & Dieu veuille que cela dure.

CHRYSIS. Quoy! qu'il me bate tous jours.

AMPE'LIS. Non; mais qu'il ne puisse souffrir que tu en aimes vn autre; car s'il ne t'aimoit, pourquoy s'en mettroit-il en peine?

CHRYSIS. Mais ie n'en aime point d'autre; & par son caprice il m'empêchera de voir compagnie? Pour auoir loué en sa présence le fils d'un Banquier, il a mal à la teste.

AMPE'LIS. Il n'y a pas de danger qu'il croye que l'on te recherche; car il en redoublera ses caresses & ses présens.

CHRYSIS. Mais il ne donne que des coups.

AMPE'LIS. Atens, il donnera autre chose. Il n'y en a point de plus amoureux que ceux qui sont bien jaloux. Veux-tu que ie te die ce que ie fis vn iour à vn Galant, dont la passion commençoit

à se refroidir? Je luy fermay la porte, & en fis entrer vn autre; Alors il commença à faire l'enragé & le desesperé; mais tout cela n'aboutit qu'à me faire de nouvelles faueurs, & à ne plus decoucher d'avecque moy. Cependant sa femme croit que ie l'auois enforcélé, & que ie luy auois donné vn bruuage pour me faire aimer; mais tout ce bruuage n'estoit qu'un peu de jalousie meslée bien à propos. Vse de cette recette, & tu t'en trouueras bien; l'ay deux fois ton âge, & sai mieux que toy comme il se faut gouverner.

~~~~~

## DIALOGUE.

DE DORCAS, DE PANNYQVIS,  
de Philostrate, & de Polémon.

DORCAS. **N**OVS sommes perduës, ma Maîtresse, nostre Capitaine est de retour avec vn équipage de Prince, & tout le monde le va voir, & luy fait la réuérance; l'ay trouué Parménon à qui i'en ay demandé des nouuelles, & il me l'a confirmé.

PANNYQVIS. N'as-tu fait que cela? C'est bien débuté. Tu deuois ioindre les mains en le voyant, & rendre graces aux Dieux de ce qu'il estoit reueu en bonne santé; luy dire que ie ne faisois que pleurer & soupirer en l'absence de son maistre, & m'enquerir de ce qu'il faisoit.

DORCAS. Je l'ay fait aussi; mais ie voulois rapporter simplement ce qu'il m'auoit dit; car ie commençay d'abord. Ah Dieux! Parménon, ie croy que les oreilles vous ont bien corné en vostre absence;

absence ; car nous n'auons fait autre chose que parler de vous. Mais ma Maistresse estoit si nulle, qu'elle ne vouloit voir personne ; & elle estoit plus morte que viue, lors qu'il arriuoit quelque Courier qui disoit qu'on s'estoit batu.

PANNYQVIS. Voilà qui est bien.

DORCAS. En suite ie luy dis ce que ie vous viens de dire ; & il me répondit, qu'il en estoit encore plus, qu'on n'en disoit.

PANNYQVIS. Quoy ? sans dire auparauant que son Maistre pensoit tousiours à moy ; & qu'il ne cessoit de boire à ma santé, ou qu'il n'aprehendoit rien tant que de me trouuer malade à son retour ?

DORCAS. Il a dit quelque chose de semblable ; mais le principal est, qu'ils sont reueus riches, & que Polémon a quantité d'argent & de bonnes nipes. Parménon mesme auoit au petit doigt vn gros rubis taillé à facettes, qui iettoit vn feu merueilleux. Je l'ay laissé, comme il me vouloit conter ses proüesses, pour me haster de vous venir dire ces nouuelles, afin que vous auez à ce que vous auez à faire. Car Polémon viendra icy, si-tost que la foule sera écoulée ; & s'il y trouue Philostrate, ie ne say ce qu'il fera, ou plutôt ce qu'il ne fera point.

PANNYQVIS. Nous trouuerons quelque inuention ; car tu sais que ie ne le puis chasser, après ce qu'il m'a donné tout nouuellement, & ce qu'il m'a promis. De desobliger aussi Polémon dans vne si haute fortune, il est dangereux ; car s'il vouloit tout tuer quand il n'auoit rien, que fera-ce maintenant, qu'il est si riche ? D'ailleurs, ie puis profiter beaucoup de son opulence.

DORCAS. Voilà Philostrate & luy, qui

2. Parr.

O

ariuent à mesme temps par diuers endroits.

PANNYQUIS. Ah Dieux! nous sommes perdus. Je voudrois estre cent piez sous terre; car ie ne say que faire, ni que dire.

PHILOSTRATE. Et bien Pannyquis, ne ferons-nous point la débauche ce soir?

PANNYQUIS. Vous me perdez, Philostrate. Bon iour, Polémon, ie suis rauie de vous reuoir, après vne si longue absence.

POLEMON. Qui est ce Galant-homme, qui vous traite si familièrement? Vous ne répondez rien, Pannyquis? Ha! ie voy bien ce que c'est; vous auez fait vne nouuelle amitié en mon absence. l'ay eu grande raison de me hastier de reuenir, pour apprendre plustost vostre honte & mon malheur. Voilà ce que c'est de vous auoir trop bien traitée; mais cela me fera sage à l'auenir. Qui estes-vous le beau fils?

PHILOSTRATE. Qui és-tu, toy-mesme?

POLEMON. Le Colonel Polémon, qui ay aimé Pannyquis, tandis qu'elle l'a merité.

PHILOSTRATE. Et moy, Philostrate, qui l'aime maintenant qu'elle le merite; & qui la paye fort bien. Suiuiez-moy, Pannyquis, Adieu Monsieur le Colonel.

POLEMON. Elle peut faire ce qu'il luy plaira.

PANNYQUIS. Que feray-ie, Dorcas?

DORCAS. Il n'y a point d'aparence de demeurer avec Polémon irrité. Rentrons.

POLEMON. Vous pouuez bien vous réjouir pour la dernière fois; car après auoir répandu tant de sang innocent, ie ne laisseray pas vn si grand crime impuny. Moy qui vange les querelles des autres, ne vangerois- ie pas les miei-

nes : Parménon, fay auancer mes gens, & les range à droit & à gauche; mets en teste les mieux armez, & le reste sur les ailes, avec vn gros de réserve à leurs épaules.

PHILOSTRATE. Que pense faire ce Fanfaron ? croit-il nous épouuenter de paroles ? Il me porte bien la mine de n'auoir iamais vû la guerre qu'en peinture, & d'estre tousiours demeuré renfermé dans quelque méchâre garnison.

POLE'MON. Tu le sauras tantost, lors que nous serons aux mains.

PHILOSTRATE. Je ne veux que ce petit laquais pour me défendre, & pour t'empescher à coups de pierre, d'entrer.

~~~~~

DIALOGVE

DE QVE'LIDONIVM ET DE DROCE'.

QVE'LIDONIVM. D'Où vient, Drocé, qu'on ne voit plus icy Clinias ?

DROCE'. C'est son Maistre qui l'empesche d'y venir.

QVE'LIDONIVM. Qui ? Diotime. Il est de mes amis ; si tu veux, ie luy en parleray.

DROCE'. Non, c'est Aristénet ; le plus débauché de tous les Philosophes.

QVE'LIDONIVM. Quoy ! ce vieux Barbon, tousiours pensif & mélancolique, qu'on voit se promener avec ses Ecoliers au Pécile.

DROCE'. Oüy ; ce glorieux Pédant, que ie voudrois auoir vû traîner par la barbe à la voirie.

QVELIDONIVM. Mais d'où vient cela ?

DROCE'. Je ne say ; mais auparavant Clinias ne bougeoit de chez moy , & il y a dix iours qu'il n'y est entré. Cependant , i'ay enuoyé ma seruantte à la decouverte , qui m'a raporté qu'elle l'auoit trouué à la promenade avec son Maistre ; mais si-tost qu'elle luy fit signe, il rougir & baissa la veüe, sans plus tourner la teste de son costé , de sorte qu'elle reuint toute surprise. En quel estat pen-ses-tu que ie fus alors ? Tantost ie m'imaginois qu'il estoit amoureux d'un autre. Tantost qu'il estoit piqué contre moy. Tantost que son pere luy auoit défendu de me voir , mais à la fin il m'enuoya ce Billet par son laquais. Tien , lis-le toy-mesme.

QVELIDONIVM. N'y a-t'il rien de secret ?

DROCE'. Non , que tu ne puisses voir.

QVELIDONIVM. Il est assez mal écrit , on voit bien qu'il l'a fait à la haste. BILLET DE CLINIAS A DROCE'. *Les Dieux me font témoins, ma chere Droce, que ie t'ayme plus que moy-mesme, mais Aristenet à qui mon pere m'a donné pour apprendre la Philosophie, me suit par tout, & ne me preche que la Vertu, pour me diuertir de ma passion. Il promet de me rendre heureux, si ie le veux croire: mais ie ne trouue point de plus grande felicité, que de se posséder. Vis contente, & n'oublie iamais son* CLINIAS.

DROCE'. Que dis-tu de cette lettre, Quelidonium ?

QVELIDONIVM. Que la fin laisse quelque esperance.

DROCE'. C'est ce qu'il me semble : mais cependant , ie meurs de dépit & d'amour. Au reste, i'ay entretenu le laquais , qui dit que ce Philoso-

phe aymé les beaux garçons, & qu'il ne lit autre chose à son disciple que des Dialogues d'amour de quelques anciens Philosophes ; insqué-là qu'il a menacé d'en donner aus au pere de Clinias.

QVELIDONIVM. Il le faloit bien faire boire.

DROCE. Je l'ay fait aussi, & suis assée de luy, car il est amoureux de ma seruante.

QVELIDONIVM. Aye bon courage, Droce, tout ira bien ; Je feray écrire aux lieux où le pere se promène, que le Philosophie Aristenet carelle son disciple ; ce qui ioint au raport du laquais, fera sans doute quelque éfer.

DROCE. Mais comment pourra-t'on écrire cela, sans estre aperçu ?

QVELIDONIVM. La nuit avec du charbon, sur les parois du Céramique.

DROCE. C'est bien dit ; ioins tes forces aux miennes, pour me venger de ce Pédant.

~~~~~

## DI A L O G U E.

### DE TRYPHENE ET DE CHARMIDE.

TRYPHENE. COMMENT ! après auoir donné de l'argent à vne fille, pour coucher avec elle, luy tourner le dos & ne faire que soupirer, & outre cela, auoir réué pendant tout le repas ? Pour qui soupirez-vous, Charmide ? Ne me le celez point, que i'apprenne le nom de cette Belle, pour i'compense de la mauuaise nuit qu'elle me fait passer auprès de vous.

CHARMIDE. Je me meurs d'amour, Tryphene, ie le confesse.



TRYPHENE. Je voy bien que ce n'est pas pour moy, car on diroit que vous auez peur de me toucher, tant vous estes bien enuêloppé de la couverture. Mais encore, quelle est cette ciuelle ? peut-estre que ie vous y pouray seruir.

CHARMIDE. Elle est assez illustre.

TRYPHENE. Son nom ?

CHARMIDE. Philematium.

TRYPHENE. Laquelle ? car il y en a deux ; celle qu'entretient le fils de nostre Général, qui est la plus ieune ; & vne autre déjà vieille, qu'on nomme le Trébucher.

CHARMIDE. C'est ce trébucher qui m'a pris.

TRYPHENE. Y a-t'il long-temps, ou si vostre amour ne fait que de naistre ?

CHARMIDE. Il y a plus de six mois, dès la premiere fois que ie la vis.

TRYPHENE. Auez-vous bien remarqué son âge & ses rides ?

CHARMIDE. Elle jure qu'elle n'a que vingt-deux ans.

TRYPHENE. Mais croirez-vous plutôt à ses sermens qu'à vos yeux ? Voyez-vous pas que le poil commence à luy blanchir autour des temples ? Que si vous l'auiez veüe toute nue.

CHARMIDE. Elle ne me l'a iamais voulu permettre.

TRYPHENE. Avec raison ; car elle a le corps marqueté comme vn Leopard. Et c'est pour cette belle que vous soupirez ? Vous estes à plaindre, Charmide ; mais se peut-il faire qu'elle vous méprise ?

CHARMIDE. Pour ne luy auoir pas voulu donner l'argent qu'elle me demandoit ; car tu

fais l'avarice de mon pere, elle m'a fermé la porte, & a fait entrer mon rival, de sorte que ie ne te cèle point que c'est pour la faire enrager que ie t'ay enuoyé querir.

TRYPHENE. Vrayment ie vous ay bien de l'obligation. Si ie l'eusse seu.... Mais ie me vais leuer, aussi bien est-il desia iour.

CHARMIDE. Non, mon coeur; car si cela est, ie n'en veux point d'autre que toy.

TRYPHENE. Demandez-le à vostre mere, qui peut l'auoir veü au bain. Car pour son âge, vostre grand'mere vous le pourra apprendre, si elle est encore en vie.

CHARMIDE. Embrasse-moy donc, ma chere mignonne, & pardonne à ma froideur; ostons tous ces obstacles qui nous empêchoient de nous toucher; Je dis Adieu pour iamais à Philematium.

## DIALOGUE

DE IOESSE, DE PYTHIE, ET DE LYSIAS.

IOESSE. **T**V te moques de moy, Lysias, & avec raison; parce que ie ne t'ay iamais demandé d'argent, comme font les autres, ni ne t'ay fermé la porte de mon logis, ni ne t'ay obligé à dérober ton pere ou ta mere, pour me faire quelque presët; mais ie t'ay reçu d'abord, sans me rien donner. Cependant, tu fais comme bië i'en ay écöduit pour l'amour de toy. Premièrement Etöocle, qui est maintenät du corps du Senat, puis le Patton d'une Galère, & Mélisté l'un de tes

*Avoir eu  
un enfant  
de roy.*

camarades, qui est nouvellement enrichi de la succession de son pere ; le tout, pour te posséder seul comme vn Adonis. Car insensée que ie suis, ie croyois à tes sermens, & vivois en Pénélope pour ton sujet, malgré les reproches de ma mere. Cependant, comme tu me vis bien éprise de ton amour, tantost tu loüois en ma présence l'une de mes compagnes, tantost tu faisois des caresses à vne autre, pour me faire dépit ; ce qui me rendoit toute confuse. Te souvient-il de la débauche que tu fis dernièrement avec deux de tes amis, où vous fistes venir deux de mes plus grandes ennemies ? Tu baillas cinq fois la plus laide en ma présence, en quoy tu te faisois plus de tort qu'à moy : mais combien fis-tu de caresses muettes à l'autre ! tantost luy faisant signe des yeux que tu alois boire à sa santé, tantost disant à l'oreille de ton laquais, qu'il ne donnast à boire à personne dans ton verre qu'à elle. Tantost luy jettant des fleurs, tandis que son Galant regardoit de l'autre costé ; & elle les mettoit dans son sein, après les avoir baissées. Car pour me faire plus de dépit, vous ne vous cachiez point de moy. Pourquoi fais-tu cela ? t'ay-je ofensé en quelque chose ? ay-je fait quelque faueur à d'autre qu'à toy ? Vis-je pour autre que pour toy seul ? Croy-moy, ce n'est pas vne grande victoire, que de triompher d'une fille ; & il n'y a point de gloire à mépriser, vne personne qui nous adore : Mais les Dieux me vangeront, & ne laisseront point ton crime impuny. Tu me regretteras vn iour, lors que ie seray morte de desespoir. Pourquoi grinces-tu les dents ; & me regardes-tu de trauers ? Dy ce que tu as sur le coeur, i'en feray iuge Pythie. Quoy ! tu t'en vas sans me répondre ? Regardes, ma Compagne ! comme il me traite.

Pythie. Ha cœur de rocher ! car il faut estre bien barbare , pour n'estre pas touché des larmes d'une Maistresse ! C'est toy Ioesse qui l'as perdu, en luy témoignant trop de passion. Il falloit estre plus fine & plus retenuë ; mais si tu m'en crois, tu cesseras de te plaindre, & le banniras de ton logis & de ton cœur.

Ioesse. Ne m'en parle point , ie ne le puis faire.

Pythie. Le voilà qui revient.

Ioesse. Ah ! tu m'as perdue ! sans doute qu'il t'a ouïe.

Sysias. Ce n'est pas pour toy que ie retourne , Ioesse , n'en prens point de vanité. C'est pour ta Compagne , de peur qu'elle n'ait mauuaise opinion de moy ; car tu m'es trop indifferente , pour faire quelque chose en ta faueur.

Pythie. Tu-as bien fait de reuenir, car i'eusse publié par tout ton infidelité.

Lysias. Dy moy , Pythie, voudrois-tu que ie souffrisse vne infame , qui dit qu'elle meurt d'amour pour moy , après l'auoir trouuée couchée avec vn Galant ?

Pythie. Quand cela seroit, Lysias, tu fais la fragilité du sexe, & ce que c'est d'une Courtisane ; Mais où fut-ce que cela arina ?

Lysias. Chez elle-mesme. Car comme mon pere ayant decouvert mon amour, eut fermé la porte du logis, auant que de se coucher, & en eut emporté la clef, ie montay par dessus la muraille, à l'aide de mon laquais ; & me rendant chez elle, i'oufris doucement sa porte, parce que ie sauois le secret, & entrant dans sa chambre, ie la trouuy endormie entre les bras d'un ieune garçon. Alors, pour n'en point mentir, si i'eusse eu mon

épée, ie les eusse tuez tous deux. Mais dequoy riez vous ?

IOESSE. Voila le beau fils entre les bras de qui ie dormois.

PYTHIE. Non, ne luy dispoint.

IOESSE. Pourquoi non ? c'estoit elle-mesme que i'auois priée de coucher avecque moy en ton absence.

LYSIAS. A d'autres, il n'auoit point de cheueux ; Luy sont-ils crus en vn iour ?

IOESSE. C'est qu'elle s'est fait raser dans sa derniere maladie. Ie te prie, Pythie, souffre que ie te décoiffe, pour luy faire voir son impertinence. Tien jaloux, voila mon Galant.

LYSIAS. Qui n'y eust esté trompé ? car il n'y auoit point de clarté dans la chambre, & ie touchay seulement sa teste de la main.

IOESSE. Hé bien ! me crois-tu à present ? & ne crains-tu point que ie te fasse enrager à mon tour ?

LYSIAS. Non ; mais faisons la débauche ce soir, & que Pythie en soit, puis qu'elle a seruy à nostre réconciliation.

IOESSE. Ie le veux, quoy qu'elle ait esté cause de tout le mal.

PYTHIE. Pren garde, Lysias, de ne rien dire à personne de ce que tu as vû.

## DIALOGVE

DE LEONTIQUE, DE QUENIDAS,  
& d'Hymnie.

LEONTIQUE. **C**Onte-luy vn peu, Quénidas, comme au combat contre les Galates, ie m'auançay hors du front de la bataille, monté sur vn superbe cheual, & mis tellement l'épouuante dans le cœur des ennemis, que iamais personne n'osa se présenter deuant moy. D'y comme en suite ie tuay d'vn seul coup le Général de leur Caualerie; & le perçay luy & son cheual; Puis tournant sur l'Infanterie, qui s'estoit serrée en vn gros bataillon pour me faire teste, ie passay sur le ventre de sept des principaux Officiers; & d'vn reuers fendis la teste avec l'armet à vn colonel, & fis vne large voye à ceux qui marchoiert sur les pas de ma victoire.

QUENIDAS. Ce n'est rien à comparaison du Satrape, que vous défites en Paphlagonie.

LEONTIQUE. Tu as raison; car outre son énorme grandeur, qui l'eust pû faire passer pour Geant, il défit seul toute nostre Armée, avec vn courage inuincible; & cependant tu fais comme ie me presentay deuant luy, quelque effort qu'on fist pour me retenir.

QUENIDAS. Je ne vous cele point que i'eus peur alors; mais vostre résolution me rassura, aussi bien que le souuenir de vos Triomphes.

LEONTIQUE. A qui me comparois-tu en cet estat glorieux, tout couuert d'armes brillantes?

O vj

QVENIDAS. A Hector, ou à Achille.

LEONTIQUE. Il me souvient encore que le Satrapé rompit sa lance sur mon écu, sans m'ébranler non plus qu'un rocher; mais ie le perçay d'outre en outre avec la mienne; Puis sautant légèrement en terre, ie luy séparay la teste des épaules, d'un coup d'épée, & la raportay toute sanglante, & qui dégoutoit sur mes habits.

HYMNIE. Ha Dieux! vous me faites horreur, ie n'ay plus garde de vous embrasser.

LEONTIQUE. Ne crain point, ma mignonne, si ie suis un Mars à la guerre, ie suis un Adonis en amour.

HYMNIE. Il me semble que ie vous vois encore porter la teste de ce Satrape.

LEONTIQUE. Que dirois-tu donc, si tu m'avois vu les armes à la main, tout couvert de sang & de poussière?

HYMNIE. Je m'enfuirais, & ie pense desia voir deuant moy les ombres de ceux que vous avez tuez, & sur tout de ce misérable à qui vous fendistes la teste en deux avec son casque.

LEONTIQUE. Que tu es foible! ie ne dis ces choses que pour te réjouir.

HYMNIE. Cela seroit bon pour les Danaïdes, qui tremperent leurs mains dans le sang de leurs maris; mais pour moy qui n'ay pas seulement le courage de voir tuer un poulet, ie frissonne au récit de vos exploits; & tandis qu'il fait jour, ie m'en retourne au logis. Suiuez-moy, Lydé, Adieu Monsieur le Colonel, qui tuez tout ce que vous voyez.

LEONTIQUE. Areste, areste, Hymnie. Quoy! elles'en va, j'ay beau la prier.

QVENIDAS. A quoy pensez-vous aussi, de luy

aler conter ces extrauagances ; ie la voyois à tous coups pâlir & changer de visage.

LEONTIQUE. C'est toy qui m'as mis en humeur , par la défaite de ce Géant.

QVENIDAS. Je le faisois par complaisance , pour vous aider à mentir ; mais vous vous estes laissé transporter au recit de vos loüanges.

LEONTIQUE. Suy-la, Qvenidas, & luy persuade de reuenir.

QVENIDAS. Que voulez-vous que ie luy die ? Qu'il n'est rien de tout ce que vous auez dit , & que c'estoit pour luy faire peur.

LEONTIQUE. Non , cela seroit honteux.

QVENIDAS. Elle ne voudra pas reuenir autrement ; Il vous faut résoudre à perdre vostre maîtresse , ou vostre valeur.

LEONTIQUE. Tu me iettes dans de grandes extrémités. Dy luy ce que tu voudras , pouruü que tu la ramènes.

~~~~~

DIALOGUE

DE DORION ET DE MYRTALE.

DORION. **T**V me chasses, Myrtalé, maintenant que i'ay mangé tout mon bien avecque toy : mais lors que i'estois riche , j'estois ton tout & ton fauory ; & depuis que ce Marchand de Bithynie est venu , l'on me ferme la porte , & l'on ne me considère plus.

MYRTALE. O les grands présens que tu m'as faits ! Veux-tu que nous comptions tout ce que tu m'as donné ? Premièrement , des escarpins de

Sicyone, qui valent enuiron deux drachmes; & pour cela tu couchas avecque moy deux nuits; puis vne boîte de parfums, lors que tu reuins de Syrie. Que veux-tu que nous mettions pour cela?

DORION. Elle coutoit, par mes grands Dieux, autant que les escarpins.

MYRTALE. Mais lors que tu partis, ie te donnay aussi vne petite casaque de Matelot, qu'un Pilote auoit laissé chez moy.

DORION. Il est vray; mais il la reprit en Sicyone, apres m'auoir bien froté, croyant que ie la luy auois dérobée. Outre cela, ie t'ay rapporté des oignons de Cypre, avec vn cabat de figues, & vn fromage de Gythie; sans parler de huit pains de Naure que ie t'ay donnez, & des pantoufles de Patare; ingrate!

MYRTALE. Tout cela ne vaut pas plus de cinq drachmes.

DORION. C'est tousiours beaucoup pour vn pauvre homme comme moy, qui n'ay rien donné en toute ma vie à ma propre mere. Apres i'ay mis pour pour toy vne dragme d'argent aux pieds de Venus, au iour de la feste; & en ay donné deux autres à ta mere pour auoir des souliers, & de temps en temps quelques sous à ta seruante; Tout cela ensemble, fait la fortune d'un Matelot.

MYRTALE. Quoy! tes oignons & tes figues?

DORION. Je ne serois pas Matelot, si i'estois riche; mais ie voudrois bien sauoir ce que ton vsurier t'a donné.

MYRTALE. Premièrement la jupe & le colier que tu vois.

DORION. Ha! ie t'ay vû le colier, ne mens point.

MYRTALE. Celuy que tu m'as vû, estoit plus petit, & n'auoit point d'émeraudes. Il m'a donné aussi des pendans-d'oreilles, avec vn tapis, & a payé le louage de ma maison. Ce ne sont pas là des bagatelles comme roy.

DORION. Mais tu ne dis pas que c'est vn vieux pelé tout iaune, & qui n'a plus de dents, quoy qu'il veuille faire le beau; mais cela luy sied, comme à vn asne de chanter. Dieu te conserve vn si beau Galant, & te fasse la grace d'auoir de sa race; Pour moy, ie trouueray vne fille de ma condition, qui m'aimera. Tout le monde ne peut pas donner des pendans-d'oreilles, & des coliers de pierreries.

MYRTALE. Ha que celle qui te possedera sera heureuse! quand tu luy rapporteras tes beaux présens. Adieu mes pantoufles de Patare, mes oignons de Chypre, & mes escarpins de Sicyone?

~~~~~

## DIALOGUE

DE COCHLYS ET DE PARTHENICE.

**COCHLYS.** **Q**V'AS-TU à pleurer, Parthenice? Qui t'a ainsi mal-traitée?

**PARTHENICE.** L'Amant de Crocale, qui ariua hier pendant le souper, & renuersa la table & les verres; puis me bailla vn soufflet de rage, pour estre venuë chez elle à la prière de son rival. Il ne le traita pas mieux que moy; car il le traîna par les cheveux, & luy donna cent coups de pied & de poin; de sorte que ie ne say si le pauvre homme en pourra échaper.

COCHLYS. Etoit-il fou ou yure, de faire ces insolences?

PARTHENICE. C'estoit jalousie ; car sa maistresse luy ayant demandé deux talens, comme il ne les pût donner, elle fit entrer chez elle le fils d'un riche laboureur, qui l'aimoit il y avoit long-temps, & comme ils soupoient ensemble, ce mal-heur là arriva.

COCHLYS. Conte-moy la chose plus particulièrement.

PARTHENICE. Comme la débauche commençoit à s'échauffer, & que ce laboureur se préparoit à danser au son de la flûte, on ouït tout à coup un grand bruit, & l'on vit entrer aussi-tôt ce fanfaron avec sept ou huit de ses camarades, qui firent le desordre que je viens de dire. Crocalle se sauva chez une de ses voisines, & ils me traitèrent de la sorte que tu vois, dequoy ie me vais plaindre à mon maistre ; & l'autre assemble ses amis, pour en tirer raison.

COCHLYS. Voilà ce qu'on gagne avec ces gens-là ; Ils font les Grans & les fanfarons : mais lors qu'il faut payer, ils n'ont pas un sou, & vous remettent toujours à la monstre & au quartier d'hiver : Aussi ay-ie fait vœu de n'en recevoir pas un chez moy ; & j'aimerois mieux un Matelot, ou un Courtaut de Boutique, que tous ces fendeurs de naseaux, qui ont plutôt la main à l'épée qu'à la bourse.

## LA MORT DE PEREGRINVS.

*C'est l'histoire de la vie & de la mort d'un Philosophe, qui se brüla publiquement aux jeux Olympiques.*

LUCIEN A CRONIVS.

**C**E malheureux Peregrinus a eu le même destin que le Protée d'Homere, dont il aimoit à porter le nom. Car apres s'estre changé en mille formes, à la fin il est devenu feu, & s'en est allé en fumée comme Empedocle, avec cette difference, que ç'a esté à la veüe de tout le monde, & dans la plus illustre Assemblée de toute la Grece; au lieu que l'autre déroba sa mort aux yeux des hommes. Il me semble que ie te voy éclater de rire à cette nouvelle; & s'écrier, Ah la grande folie! & que l'amour de la gloire nous fait faire d'extravagances! l'en ay dit autant que toy, à la veüe de ce spectacle; mais tu ne cours point de danger pour cela, au lieu que i'ay failly à estre déchiré par les Cyniques, comme Actéon le fut par ses chiens, & Penthée par les Bacchantes. Voicy donc l'histoire de cete Tragédie; tu en connois l'Auteur, & tu fais qu'il en a fait en sa vie plus qu'Eschyle ny Sophocle. Lors que ie fus ariué à Elide, i'aperçeus en passant par le lieu des exercices, vn Philosophe Cynique, nommé Theagène, qui crioit contre tout le monde, selon leur coustume, & prêchoit tout haut la vertu. En

suite, il vint à tomber sur nostre Protée, & s'emportant contre ceux qui l'acusoient de vaine gloire; il s'écria, ô Ciel! ô Terre! ô Mer! ô Hercule, nostre Patron! Quoy? Peregrinus pour te, vouloir imiter, est accusé d'ambition! Mais s'il eust esté ambitieux, eust-il donné tout son biens comme il a fait à sa Patrie, au lieu de l'employer à son agrandissement? Eust-il abandonné deux ou trois millions d'or, pour disputer de la Vertu avec Iupiter? Pour estre emprisonné en Syrie, chassé de Rome, & errer vagabond par le monde, comme le Soleil pour éclairer l'Vniuers? Hercule ne s'est-il pas brûlé auant luy? Bacchus & Esculape n'ont-ils pas esté consumez du feu celeste? Empédocle ne s'est-il pas ietté tout vif dans la fournaise du mont Etna? Comme il disoit cela avec de grans cris, ie demanday à l'un de ceux qui estoient presens, qu'auoit cecy de commun avec nostre Protée? & ce qu'on entendoit par le feu dont il vouloit estre consumé? C'est, dit-il, qu'il se doit bruler publiquement aux ieux Olympiques. Comment, dis-je, & pourquoy? Mais le Cynique faisoit tant de bruit, que ie ne pûs entendre la réponse. Il faut donc écouter le reste de sa Harangue, où il se répandit en de vaines & excessiues louanges de son Heros. Car non content de le mettre au dessus d'Antisthène, de Diogène, & de Socrate, il le compara à Iupiter Olympien; & dit que le monde voyoit deux grands chef-d'œuvres, le Iupiter de Phidias, & le Philosophe Pérégrius; l'un l'ouurage de l'art, & l'autre celuy de la raison: mais qu'enfin, le dernier aloit prendre place dans le Ciel, parce que la terre n'en estoit pas digne. Comme il eut dit cela avec beaucoup de chaleur, il fit semblant

de s'arracher les cheveux, & commença à pleurer si ridiculement, qu'il faisoit rire les vns, & donnoit de la pitié aux autres, tant que ses camarades l'emporterent, dans les transports de cette feinte douleur. Là dessus vn Philosophe de Secte contraire, prenant sa place, commença sa Harangue par vne risée; & dit qu'il estoit bien iuste de faire succeder le ris de Démocrite, aux pleurs d'Héraclite; Car qui pourroit s'empescher de rire, dit-il, en voyant vn Philosophe Cynique, faire des tours de passe-passe, & sauter dans vn brasier ardent, pour se faire admirer du genre humain? Mais afin que vous sachiez quel est cet illustre Batelur, & ce grand chef-d'œuvre de la Raison, comme son camarade l'appelle; Voicy ce que i'en ay vû moy-mesme, & ce que des gens dignes de foy m'en ont appris. Comme il fut deuenu grand, ear ie ne veux point parler de son enfance, il fut surpris en adultère, & contraint de se ietter du haut en bas d'une maison, avec vne raue dans le cul, après auoir esté bien froté. En suite, il débaucha vn ieune garçon, & pour se sauuer de la Iustice, donna mille liures au père & à la mère qui estoient pauvres. Mais ie ne luy veux pas reprocher les fautes de sa ieunesse; car ce diuin portrait n'estoit encore qu'ébauché. Voicy ce qu'il a fait depuis, qui merite bien la peine qu'il va souffrir. Ennuyé de ce que son pere luy retenoit trop long-temps son bien, par vne longue vieillesse, il l'étoufa comme vous auez pû entendre; & fut contraint de s'enfuir, changeant à tous momens d'air & de pais, tant qu'il se messa parmy les Chrestiens en Iudée, & aprit leur admirable doctrine. Mais il leur monstra bien-tost qu'ils n'estoient que

Où, simplement  
vn autre  
homme.

Ancien  
opprobre  
des adultères.

des nouiees aupres de luy ; car il ne deuint pas seulement Prophete, mais chef de leur Congregation ; Il interpretoit leurs écritures, & en composoit luy-mesme ; si bien qu'ils le confideroient comme leur Législateur & leur Patron, & en parloient comme d'un Dieu. Cependant celuy qu'ils adorent, a esté crucifié dans la Palestine, pour auoir introduit cette Secte. Sur ces entrefaites, nostre Protée ayant esté arresté à cause de sa nouuelle doctrine, cette disgrâce contribua beaucoup à sa gloire, & aida à le mettre en crédit. Car, sur cette nouuelle les Chrestiens, qui de son mal-heur particuliers faisoient leur calamité publique, commencerent à remuer Ciel & Terre, pour racher à le tirer de là ; Et comme ils virent qu'ils n'en pouuoient venir à bout, ils luy rendirent tous les deuoirs imaginables, pour essayer d'adoucir son mal. On voyoit dès le point du iour à la porte de la prison, vne troupe de vieilles, de veuves, & d'orphelins, & les principaux pasteurs de la nuit avecque luy, apres auoir corrompu le Geolier. Ils y banquetoient mesme, & y célébroient leurs mysteres ; & il y vint des deputez de leurs Eglises d'Asie, pour luy témoigner leur déplaisir, & luy offrir leur assistance. Car c'est vne chose incroyable, du soin & de la diligence qu'ils apportent en ces rencontres ; n'épargnant rien pour s'entresecourir au besoin ; si bien qu'on luy enuoyoit de l'argent de toutes parts, sous ce prétexte ; & cela luy fut de grand reuenue. En vn mot, ces misérables méprisent toutes choses, & la mort mesme, sur l'espérance de l'immortalité ; & s'offrent volontairement aux supplices. Car

*Ou, luy  
enuo-  
yoient  
toute sorte de rafraichissemens.*

leur premier Législateur leur a fait acroître qu'ils sont tous freres, depuis qu'ils ont renoncé à nostre Religion, & qu'adorant le Crucifié, ils vivent selon les loix; de sorte qu'ils méprisent tout, & croyent que tout est commun, recevant les dogmes avec vne obeissance auugle. S'il se trouue donc quelque imposteur parmy eux, qui soit adroit à prendre son temps, & à se servir de l'ocasion, il s'enrichit en moins de rien, & abuse de leur credulité. Cependant Peregrinus (car c'est ainsi encore qu'il se nommoit) fut élargy par le Gouverneur de Syrie, qui aimoit les Lettres & ceux qui en font profession, & qui auoit pitié de luy, sachant que par vaine gloire il ne se soucioit pas de mourir. A son retour il trouua toute la ville irritée, pour le meurtre de son pere, & plusieurs se vouloient déclarer partie contre luy. La moitié de son bien auoit esté dissipée en son absence, de sorte qu'il ne luy restoit plus que les heritages, qui pouuoient monter à quinze talens, & non pas à quinze mille, comme a dit cet imposteur; veu que toute la ville, avec cinq des meilleures des enuiron, ne vaut pas cela. Comme le meurtre donc estoit tout récent, on croyoit à toute heure qu'il se présenteroit vn dénonciateur; car on murmuroit tout haut pour le regret qu'on auoit de ce bon vieillart, qui auoit esté meurtrey si indignement. Mais nostre imposteur, pour esquiuier ce danger, se présente à l'assemblée du peuple en équipage de Philosophe, avec le baston à la main & la besace sur l'épaule, couuert d'un meschant manteau; & s'estant laissé croistre le poil, car il commençoit desia à contrefaire le Cynique. Il dit tout

7500 écus.

Paria.



haut, qu'il donnoit au public tout ce que son père luy auoit laissé. Cela fut reçu avec des applaudissemens extraordinaires du peuple, qui bâille apres les distributions & l'on croit qu'il n'y auoit que luy de veritable Philosophe, & qu'il estoit le digne successeur de Cratés & de Diogène, ce qui ferma la bouche à ses ennemis; & ceux qui en voulurent parler, faillirent à estre lapidez. Il sortit donc vne seconde fois de son pais, ayant assez de reuenu en la simplicité des Chrestiens, qui le suiuoient par tout, & qui ne le laissoient manquer de rien. Mais ils l'abandonnerent quelque temps après, pour l'auoir surpris mangeant de quelques viandes défendues; si bien que n'ayant plus de quoy subsister, il présenta requeste à l'Empereur, pour estre relcé de sa donation; & pour rentrer dans son bien; mais sa ville s'y opposant, il n'en put venir à bout. Il sortit donc pour la troisiéme fois, & se transporta en Egypte vers Agatobulus, où il s'exerçoit d'une étrange sorte à la vertu. Car il aloit tout nud par la rue, avec le visage barbouillé de bouë, & la moitié de la teste rase; & deuant tout le monde faisoit ce dont on accuse Diogène, comme vne chose indifferente, & cent autres extrauagances; se donnant la discipline sur le derriere avec vne ferule, & souffrant mesme d'estre fessé par les autres. Ainsi discipliné il passa en Italie, où il se mit à crier contre tout le monde, & particulièrement contre l'Empereur, qui le souffrit avec sa modestie ordinaire, ne voulant pas qu'on luy pût reprocher d'auoir puni vn Philosophe pour des paroles, & particulièrement vn Cynique, qui fait profession de dire des iniures; ce que le Galand n'ignoroit pas, & c'est ce qui le rendoit si hardi.

Cependant, cela le mit en estime parmi le peuple, tant que le Gouverneur de Rome fut contraint de le chasser pour ses insolences, & dit que la ville se passeroit bien de luy; ce qui contribua encore à sa réputation, comme ayant esté banni pour auoir dit la verité trop librement; & par là il s'égaloit à la gloire de Dion, de Musonius, & d'Épictète, & autres semblables Philosophes qui auoient esté traitez de mesme. Il passa donc en Grèce, où tantost il inuorioit ceux d'Elide; tantost il sollicitoit les Grecs à la réuolte; Et il fut si insolent, que de crier en public contre vne personne de merite & de dignité, qui entr'autres seruices qu'il auoit rendus au pais, auoit fait venir de l'eau à grands frais, dans la ville d'Olympie, pour la commodité des ieux, où l'on mouroit de soif auparauant. Il s'emportoit contre luy, comme contre le corrupteur des mœurs de la Grèce, quoy qu'il ne laissast pas de se seruir de cette eau, ainsi que les autres, & de iouir du bénéfice qu'il condamnoit. Mais il eût esté lapidé par le peuple, pour cette extrauagance, s'il ne se fût réfugié à la statue de Iupiter Olympien; de sorte qu'aux ieux d'après, il se dédit tout haut, par vne harangue préméditée, & loua celuy contre lequel il auoit tant déclamé; quoy qu'il tâchast d'excuser ce qu'il auoit fait. Comme il se vit par là décrié, & qu'il n'auoit plus d'inuention nouuelle pour rétablir sa réputation, ni pour iouir de la gloire dont il estoit si amoureux, il s'auisa, pour se faire admirer, de sortir du monde par vne extrauagance, & fit courre le bruit qu'il se brûleroit aux ieux suiuaus. Il rauaille maintenant à cela, & creuse vne fausse, à il porte luy-mesme du bois pour son bucher,

afin que rien ne manque à la Tragédie. Mais il deuroit plustost rémoigner la force de son esprit, à arendre la mort en patience, sans sortir de la vie comme vn fugitif; ou s'il a résolu absolument de mourir, choisir vne fin moins tragique. Que si la mort d'Hercule luy plaît tant, que ne va-t-il se brûler, à son exemple, sur quelque montagne reculée, en la présence de Theagène, qui luy servira de Philoctète. Mais de vouloir mourir sur vn bucher aux jeux Olympiques, à la veüe de toute la Grèce, c'est vne vanité insupportable; quoy qu'il ait meritè le feu par ses crimes. Il faudroit seulement que ce fût dans le Taureau de Phalaris, par vne afreuse & longue mort, & non pas estre dévoré en vn instant par les flammes. Car on dit qu'il n'y a qu'à ouvrir la bouche, pour estre incontinent suffoqué. Mais ce spectacle luy plaît, & il fait gloire de mourir en vn lieu où il n'est pas seulement permis d'enterrer les morts; ce qui me fait souvenir de celuy qui brûla le Temple d'Ephèse, pour se rendre illustre. En éfet, cela part d'une mesme vanité, quoy que'il publie que c'est pour apprendre aux hommes à mépriser la mort. Mais premierement, il est dangereux de faire ces leçons aux meschans, qui en pouroient abuser; car la crainte de la mort est la seule chose qui les peut retenir en leur deuoir. Que s'il dit qu'il ne le fait que pour les autres; comment en pourra-t-il faire la distinction? D'ailleurs ie say bien que vous ne voudriez pas qu'aucun de vos enfans suiuit cét exemple; & son compagnon luy-mesme, qui chante si haut ses loüanges, ne le veut pas suivre; En quoy il me sem-

*C'est le  
nom de  
celuy qui  
venoit de  
haran-  
guer.*

blé

ble qu'il est sans excuse ; car puis qu'il le prend pour modèle, il le deuroit imiter en sa principale partie, & aler trouver Hercule dans le Ciel avec luy. Ce n'est pas dans les choses extérieures, que l'imposteur peut contrefaire, qu'il faut imiter les grans hommes ; mais dans le dernier acte de leur vie, qui est toujours le principal. Il me semble aussi qu'il deuroit dresser vn bucher de bois vert, pour estre étouffé par la fumée, & que cela conuiendroit mieux à sa vanité ; sans affecter le destin d'Hercule & d'Esculape, qui est aussi celuy des assassins & des sacrilèges. D'ailleurs, Hercule, s'il est vray ce qu'on en dit, se brûla pour éviter les tourmens qu'il enduroit : Mais qui peut obliger à cela nostre Protée, que son extrauagance ? Il ne sert de rien d'aleguer l'exemple des Bracmanes : Comme s'il n'y auoit point de fous aux Indes, aussi bien qu'ailleurs, & qu'on ne fût pas tourmenté par tout, de la mélancolie, & de l'amour de la gloire. Dauantage, s'il les veut imiter, que ne fait-il comme eux ? Car ils ne se iettent pas dans le feu, pour estre déuorez en vn instant ; mais au raport d'Onésicrite, qui a vû mourir Calanus, ils se couchent doucement sur le bucher, sans changer de posture ni de contenance, tant que le feu les ait consummez entièrement. Il y en a qui disent qu'il ne moura pas, & qui content de certaines fables, comme si Iupiter ne deuoit pas souffrir que l'on profanast vn lieu qui luy est consacré. Mais qu'il soit en repos de ce côté-là ; car ie ferois serment qu'il n'y a pa vn Dieu qui ne soit bien-aise de luy voir souffrir la peine de son parricide. D'ailleurs, il ne luy sera pas aisé d'en échaper ; car outre que la fosse est profonde, il a des aboyeurs à ses costez, qui l'empêchent

de se dédire ; & il feroit vn beau coup , s'il en pouuoit entraîner deux ou trois après luy pour se vanger. On dit aussi qu'il ne veut plus qu'on le nomme Protée , mais le Phénix ; comme s'il deuoit renaistre de ses cendres , ou parce qu'il dresse son bûcher luy-mesme , comme cét oiseau , qui se brûle à ce qu'on dit , en sa vieillesse. Il publie mesme des Oracles & d'anciennes Propheties , qui disent qu'il sera le Dieu de la Nuit ; & l'on voit bien qu'il médite déjà des Autels & des Statuës. Pour moy , ie ne doute point que parmy tant de fous , il ne s'en trouue quelqu'un qui iure qu'il aura esté guéry par son moyen du mal des dents , ou de la fièvre , & que ce Dieu de la nuit , luy sera aparu durant les ténébres. Il me semble que ie voy desia ses disciples dresser vn Oracle sur son bûcher , où il prédira l'auenir , comme le Protée des Fables , & établir des Prestres qui se foiteront , ou se feront quelque brûlure à son intention. On ne manquera pas de célébrer quelque cérémonie nocturne à sa mémoire , où l'on portera des torches à son bûcher. Théagène publie déjà vn Oracle de la Sybille , qui dit , *Quand le meilleur de tous les Cyniques se brûlera près du Temple de Iupiter , Es montera au Ciel par cette voye , qu'on ne manque pas de l'adorer comme le Dieu de la Nuit , Es le compagnon de Vulcain Es d'Hercule.* Mais i'en say vn autre de Bacis , tout contraire , *Quand le Cynique à plusieurs noms , piqué de l'éguillon de la gloire , se précipitera dans les flâmes , il faut que ses disciples suivent son exemple , s'ils ne veulent estre lapides , comme des lâches , qui préchent la Vertu , Es qui ne la veulent pas pratiquer.* Que vous en semble , Messieurs ? Cét Oracle n'est-il pas aussi bon

que l'autre ? pour le moins, il est aussi véritable. Il ne reste plus à ses disciples, que de choisir vn lieu comme luy pour s'en aler en fumée & s'évaporer ; car c'est ainsi qu'ils parlent. Alors toute l'assistance s'écria qu'ils l'auoient bien mérité ; & celui qui auoit harangué, se retira en souriant. Mais Théagène ayant ouï la huée, remonta en chaire, & commença à crier contre luy. Pour moy, ie le laissay déclamer tout son foul, & sortis pour voir les jeux ; car on disoit que les Iuges auoient desia pris leur place. Voilà ce qui se passa à Elide. Depuis estant ariué à Olympie, le derriere du Temple estoit plein de gens qui loüoient ou qui blâmoient son dessein ; & des injures on en vint aux coups, iusqu'à ce qu'il sortit suiuy d'une foule de peuple, & discourut de sa vie passée, & des dangers qu'il auoit courus ; rapportant tout ce qu'il auoit souffert pour l'amour de la Vertu. Mais ie n'en pus entendre qu'une partie à cause de la foule, & sortis de peur d'estre étouffé dans la presse ; disant vn long Adieu à nostre imposteur, qui faisoit son Oraison funébre auant sa mort. I'ouïs seulement qu'il disoit, Qu'il vouloit couronner vne illustre vie, par vne mort encore plus illustre : & qu'ayant vécu comme Hercule, il vouloit mourir comme luy. Qu'il apprendroit du moins par là, à mépriser la vie, & qu'il vouloit que tous les hommes luy seruissent de Philoctètes. Alors, le peuple commença à crier, qu'il se conseruast à son pais : mais les Sages l'encouragerent à pouruiure son dessein, ce qui l'étonna & le fit pâlir, de sorte qu'il se retira tout tremblant, sans plus rien dire : car il s'estoit imaginé que tout le monde s'opposeroit à sa résolution. Je te laisse à penser, si ie n'ois

de toute ma force : car ie ne pouuois auoir pitié de luy à cause de sa vanité : mais sa passion fut satisfaite, lors qu'il vit tout le monde le suivre, sans considérer qu'on en fait autant aux criminels que l'on conduit au suplice. Enfin, les ieux Olympiques estant finis, qui furent les plus beaux que ie vis iamais ; ie ne pus partir avec les autres, faute de voiture, & fus contraint de demeurer. Cependant, nostre Philosophe après auoir tousiours diferé, choisit la nuit pour l'exécution de son dessein, afin que le spectacle fût plus beau. Vn de mes compagnons m'ayant donc éveillé sur le minuit, j'alay avec luy où le bûcher estoit préparé, qui estoit à plus de demy lieuë de la ville du costé de l'Hipodrome, vers le Soleil leuant. Lors que nous fîmes atuez, nous trouuâmes que le bûcher estoit enfoncé dans terre enuiron la hauteur d'une brassie, & composé de fagots & de branches de sapin, pour prendre feu plus aisément. Comme la Lune fut leuée, car il falloit qu'elle fût de la Comédie, il sortit avec ses habits ordinaires, tenant vne torche à la main, suivi d'une troupe de Cyniques, parmi lesquels estoit Théagène, qui ioüoit assez bien son personnage, & portoit aussi vne torche. Comme ils eurent mis le feu au bûcher, l'un deçà l'autre delà, il s'aluma en vn instant : mais il faut récueiller icy ton attention. Alors nostre Hercule mettant bas la peau de lion, & la masquée, c'est à dire son baston & sa besace, avec son méchant manteau, demeura en chemise, & en chemise bien sale. Aussi-tost ay ietté quelques grains d'encens dans le feu, il se tourna du costé du Midy ; car cela estoit aussi de la farce, & commença à inuoyer ses Dieux paternels & ma-

eternels, pour receuoir son ame. Aprés cela il se lança dans le feu, où il fut en vn instant enuolopé de la flâme, & dérobé à la veüe. Il me sembla que ie te voy rire encore de cette Catastrophe, & avec raison. Pour moy, ie ne trouuay pas étrange qu'il inuouast les Dieux de sa mère; mais lors qu'il parla de ceux de son pere, me ressouenant du crime qu'il auoit commis, ie ne pûs m'empêcher de rire, & le pris pour vne iuste punition de son parricide. Cependant, les Cyniques enuironnant le bûcher, témoignoient leur douleur par vn triste & morne silence, ayant tousjours les yeux fichez dessus, sans verser de larmes. Tant qu'indigné de voir tant d'extravagance, ie m'écriay, Sortons d'icy, fous que nous sommes! quel plaisir y a-t'il à voir rostir vn vieillard, & à estre susoqué de la puanteur? Attendons-nous que quelque Peintre vienne faire vn tableau de nous, comme des amis de Socrate dans la prison? A ces paroles les Cyniques commencerent à murmurer; & quelques-vns leuoient le baston, lors que ie menaçay de ietter dans le feu le premier qui branleroit; ce qui les arresta. Je me retiray donc, réuant en chemin à la vanité des hommes, dont les plus sages ont de la peine à se défendre; & à plus forte raison celui-cy, qui n'estoit pas digne d'un meilleur traitement. A mon retour i'en rencontray plusieurs qui acouroient au spectacle, sur le bruit qui auoit couru le iour d'aparauant, qu'il ne commenceroit qu'après le leuer du Soleil, lors que ce Heros auroit salué cet astre à la façon des Brachmanes. I'en ramenay donc plusieurs, à qui ie contray par le chemin comme la chose s'estoit passée, sans rien ajoûter ni diminuer, non plus que ie fais maintenant, sinon lors que ie voyois



que c'estoit des fots qui bâilloient après des miracles. A ceux-là ie disois que le Philosophe n'auoit pas plûstost esté dans le feu, qu'il s'estoit fait vn tremblement de terre, avec des mugissemens éfroyables; & qu'un vautour s'estoit enuolé du milieu de la flâme, criant en voix humaine, Que c'estoit l'ame de Protée qui laissoit la terre, pour gagner le Ciel. Ils demeueroient comme immobiles à ces discours; & leuant les yeux & les mains en haut, me demandoient si le Vautour auoit tiré vers l'Orient ou vers l'Occident; & ie leur répondois ce qui me venoit à la bouche. Comme ie fus ariué au lieu des assemblées, ie trouuay vn vénérable vieillard qui contoit ce qui s'estoit passé, & ajoûtoit que le défunt luy estoit aparû en habit blanc, couronné de branches d'olivier, & qu'il l'auoit laissé tout ioyeux, qui se promenoit sous le portique des sept Ecos. Il ajoûtoit la piece du Vautour, que ie venois d'inuenter moy-mesme, & iuroit qu'il auoit vû cet oiseau. Tu peux iuger par là de la suite. Combien d'essains d'abeilles se trouueront sur son sépulcre? Combien de Cigales? Combien de Corneilles, comme en celuy d'Hésiode, & autres fantaisies semblables? Il me semble que ie voy desia vne infinité de statues dressées à son honneur, tant en Elide que par toute la Grèce. Car on dit que cét imposteur a enuoyé des instructions à toutes les grandes villes, par forme de testament; & qu'il les a fait porter par ses principaux amis, comme s'il dépelchoit des Couriers de l'autre monde. Voilà la fin d'un homme qui n'a iamais eu de passion que pour la gloire, sans aucun amour de la verité; & qui s'est à la fin brûlé, pour aquerir de la reputation, lors qu'il ne seroit plus capable d'en iouir.

Je finiray par vn conte qui te fera rire. Le t'ay déjà dit à mon retour de Syrie, comme ie n'auigey avec luy depuis la Troade; & qu'entre les autres débauches, il corrompit vn beau garçon pour luy seruir d'Alcibiade, sous prétexte de le faire de la Secte; Qu'une tempeste estant suruenue en suite, il se mit à pleurer avec les femmes, luy qui faisoit semblant de mépriser tant la mort. Mais huit ou neuf iours auant la fin, il eut vn grand vomissement; pour auoir peut-estre trop mangé, qui fut suivi d'une fièvre violente. Le Médecin qui le traita, m'a dit qu'il le trouua par terre, qui ne pouuoit souffrir l'ardeur de la fièvre; & qui demandoit de l'eau fraîche; mais il ne luy en voulut point donner, & luy dit que s'il souhaitoit la mort, il la faisoit prendre maintenant qu'elle se présentoit d'elle-mesme; & qu'elle luy épargneroit la peine d'un bûcher. A cela il répondit qu'elle ne luy seroit pas assez glorieuse. Il me souuient que quelques iours auparauant, ie le vis froter d'un médicament si acré, qu'il le faisoit pleurer; qui est à peu près comme si vn criminel se faisoit penser d'un mal de doigt, auant que d'aler au supplice. Qu'en penses-tu qu'eust fait Démocrite, en voyant cela? Crois-tu qu'il eust eu vne assez grande source de ris, pour ne se point épuiser? Ry tout ton soul comme luy, car la chose le merite bien; & sur tout, lors que tu verras des fots faire le paranymphe de cette mort.

## LES FUGITIFS.

## DIALOGUE.

D'APOLLON ET DE IUPITER.

Où plusieurs autres parlent.

*C'est une Satyre contre trois coquins qui auoient embrassé la Philosophie, pour s'exempter du travail & de la peine, & qui abusoient de ce nom en leurs débauches.*

APOLLON. **E**ST-IL Vray, mon pere, qu'un Philosophe s'est brûlé publiquement aux jeux Olympiques, quoy qu'on die que c'estoit vn Galant, qui auoit fait assez d'autres tours, pour faire encore celuy-là ?

IUPIER. Il est vray, mon fils ; & ie voudrois que cela ne fût pas ariué.

APOLLON. Pourquoi ? Est-ce qu'il estoit indigne de mourir de la façon ?

IUPIER. Ce n'est pas cela ; mais c'est qu'il s'exhaloit vne si mauuaise odeur du bûcher, que ie fus contraint de me sauuer parmy les parfums de l'Arabie ; Et le souuenir seul me fait encore mal au cœur.

APOLLON. Mais qu'auoit-il fait, pour vouloir mourir d'une si cruelle mort ? Et quel auantage y a-t-il à se brûler tout vif ?

IUPIER. Tu aurois la mesme demande à faire à Empédocle, qui se ietta dans la fournaise du mont Etna.

APOLLON. C'est l'effet d'une grande mélancolie. Mais encore, que dit celui-cy pour ses raisons ?

JUPITER. Veux-tu que je te die ce qu'il alegua pour sa justification, dans l'assemblée de toute la Grèce ? Il dit, s'il m'en souvient bien... Mais qui est cette Dame qui s'avance à grands pas tour-tes éplorée ? C'est la Philosophie, qui vient implorer mon assistance, pour quelque injure qu'on luy a faite. Qu'as-tu à pleurer, ma fille ? & pourquoy quittes-tu le monde ? Le peuple te persecutera-t'il encore comme autrefois, lors qu'il fit mourir Socrate ?

LA PHILOSOPHIE. Non ; à peine qu'il ne m'adore ; quoy qu'il n'entende rien à mes mystères. Mais ceux qui m'ont offensée, je ne le puis dire sans rougir, ce sont ceux qui empruntent mon nom, & qui se disent mes disciples.

JUPITER. Qui ? les Philosophes ?

LA PHILOSOPHIE. Non pas les véritables ; mais quelques-vns qui n'en ont que l'apparence, & dont la vie est toute contraire à la doctrine.

JUPITER. Cela est honteux. Mais encore, que y'ont-ils fait ?

LA PHILOSOPHIE. Regardez, mon père, si j'ay raison de me plaindre. Comme vous vistes le monde remply de terreur & d'injustice, vous en eustes pitié, & vous m'enuoyastes, pour faire changer aux hommes, leur vie brutale en une meilleure. Car s'il vous en souvient, vous me dites : Tu vois, ma fille, en quel estat sont les hommes, par leur ignorance & leur malice : Va les trouver ; car tu es seule capable de les détromper, & de les guérir.

**JUPITER.** Il me souvient bien que ie te dis quelque chose de semblable ; mais conte-moy vn peu comment ils te reçurent d'abord ; & ce qu'ils t'ont fait depuis.

**LA PHILOSOPHIE.** Ie n'alay pas du commencement vers les Grecs , mais ie commençay par la cure la plus difficile , qui estoit celle des Barbares. Car pour les autres , ie crûs en venir à bout aisément , & qu'ils receuroient mes remontrances avec allegresse. I'alay donc vers les Indiens , qui est vn grand peuple , que ie fis descendre de ses Elefans , pour m'écouter ; & toute la nation des Brachmanes , voisine des Nécréens & des Oxydraques , reçut ma doctrine , & vit encore selon mes loix , admirée & respectée de tout le monde.

**JUPITER.** Tu veux dire les Gymnosophistes , de qui l'on dit entr'autres choses , qu'ils se brûlent sur vn bûcher , sans témoigner la moindre appréhension ; & tu as pû voir depuis peu la mesme chose aux jeux Olympiques.

**LA PHILOSOPHIE.** Ie n'y alay pas , pour éviter la rencontre de certaines gens qui aboyent tout le monde. Mais pour reprendre mon discours , i'alay en Ethiopie au sortir des Indes , & de là chez les Egyptiens , où i'enseignay le culte des Dieux à leurs Prestres & à leurs Prophètes. En suite , ie passay en Babylone , pour instruire les Caldéens & les Mages : Puis en Sythie ; d'où reuenant par la Thrace , ie conuersay avec Eumolpe & Orphée , & les enuoyay deuant moy en Grèce ; avec ordre au premier d'instruire les Grecs dans mes mystères ; & à l'autre de leur apprendre la Musique. Ie ne tarday point à les suivre ; mais à mon arriuée , on ne me reçut ni bien ni mal. Toute-

fois avec le temps, ie gagnay les sept Sages; l'un en vn lieu, & l'autre en vn autre; mais sur ces entre-faites s'éleuerent les Sophistes, qui sont d'une nature mixte comme les Centaures. Car ils veulent sauoir la verité, sans quitter leurs vices, & particulièrement la présomption & l'arrogance, comme qui voudroit contempler le Soleil, ayant mal aux yeux. C'est d'eux qu'est venue cette Philosophie contentieuse, qui met tout en controuersé, & qui ne sauroit rien resoudre; Ces réponses doubles & trompeuses; Ces questions frivoles; Ces interrogations confuses & embroüillées. Cependant, lors qu'ils sont repris & conuaincus par mes disciples, ils se mettent en colere, & les tirent en iustice, iusqu'à les faire condamner à mort, comme ils firent Socrate. Je me voulois retirer de-lors, ne pouuant plus souffrir cette injure; mais Antisthène & Diogène; & en suite Cratès & Menippe, m'arrestèrent; Plût à Dieu que ie ne les eusse pas crûs! ie n'aurois pas tant souffert que j'ay fait depuis.

**JUPITER.** Mais tu t'emportes contr'eux, sans en dire le sujet.

**LA PHILOSOPHIE.** Le voicy. Il y a vne certaine sorte de gens fardes & mercénaires, qui n'ont pû s'adonner dès leur ieunesse à la Philosophie, à cause de leur pauvreté; & qui ont esté contrains, pour gagner leur vie, de se mettre au seruice des Grans, ou d'apprendre quelque métier; si bien qu'ils ne connoissent pas seulement mon nom. Mais lors qu'ils sont deuenus en âge, & qu'ils ont veu l'auantage qu'ont mes disciples, & le respect qu'on leur porte; qu'on se gouverne par leurs loix, & qu'on les écoute comme des Oracles; ils ont crû cette profession

tres-avantageuse , & aprochante de la tyrannie. Et parce que leur métier ne leur fournissoit pas dequoy viure , qu'avec beaucoup de travail & de peine , ou qu'ils estoient las de la seruitude , ils ont eu recours à moy , comme à vn dernier azile. Mais comme il leur eust esté trop long , & presque impossible d'apprendre tous mes mystères , & encore plus de les pratiquer ; ils se sont contentez de p.ennre l'habit & la mine de Philosophes , & ont apellé l'éfronterie au secours de leur ignorance. Ils ont crû que le peuple , qui ne iuge que par l'extérieur , ne reconnoistroit pas leurs défauts ; & comme l'asne d'Esopé , qu'ils passeroient facilement sous la peau du lion ; mais ils ont esté reconnus à leur cry. Cependant , ils ne se contentent pas de peu , comme les autres ; mais ils vivent dans la débauche , & ne travaillent qu'à amasser ; tirant tribut de leurs disciples , ce qu'ils appellent tondre leurs oûailles ; outre que plusieurs leur donnent , soit par respect , ou pour les empêcher de crier. Car ils aboyent tout le monde ; & lors qu'on les ataque , ils se défendent par des iniures , qui est vne belle marque de vertu , dont le plus beau caractère est l'humilité. Mais ils ont tort de croire , qu'en faisant ces choses on les confonde avec les vrais Philosophes ; car la différence en est trop visible. Lors qu'on reprend leurs paroles , ils veulent qu'on iette les yeux sur leur vie ; & lors que l'on condanne leur vie , ils ont recours à leur doctrine. Cependant , tout le monde en est remply , & particulièrement de ceux qui se disent disciples de Cratés , d'Atisthene , & de Diogène , qu'on nomme Cyniques , à cause de leur impudence ; Car ils n'ont ni la vigilance ni la fidélité du

chien ; mais la luxure , la gourmandise , & la flatterie ; avec cette propriété d'emporter d'une maison tout ce qu'ils peuvent. Je ne sçay pas ce qui en ariuera ; car les Arts sont aujourdhuy abandonnez , à cause de la peine & du peu de profit qu'il y a , tandis que des paresseux & des charlatans vivent à leur aise dans l'orgueil & dans l'opulence , demandant hardiment , prenant de-mesme ; & disant des iniures quand on les refuse , sans remercier seulement quand on leur donne. Cependant , ils croyent vivre comme des Dieux , & faire refleurir le siècle d'or. Non contents de ces choses , ils débauchent iusqu'aux femmes de leurs hostes ; & quelques-uns en ont emmené une depuis peu , comme pour luy apprendre à philosopher. Ils disent qu'ils suivent en cela , la doctrine de Platon , qui aprouve la communauté des femmes , ne sachant pas comme un grand personnage l'entendoit. Il seroit trop long de rapporter toutes leurs débauches , & comme ils se creuent dans les festins , tandis qu'ils crient contre la gourmandise & l'ivrognerie. En un mot , il n'y a rien de si contraire , que leur vie & leur doctrine. Ils condamnent la flatterie , & en pourroient faire leçon aux courtisans , ne préchant que la vérité , & débitent par tout le mensonge ; condamnent en public la volupté , & crient tous contre Epicure ; & en particulier , ils n'adorent qu'elle. Pour la colere , ils y sont plus sujets que les enfans ; & vous les verrez s'emporter pour des choses de neant , pour peu que l'on leur résiste. Car incontinent leur visage est tout en feu , leurs yeux renuersez , leur bouche pleine d'écume , ou plustost de venin , contre ceux qui les reprennent. Cependant , ils



font un sale trafic de la Philosophie, & il n'y a point de métier qui raporte tant à son maître; & lors qu'ils ont bien amassé, ils quittent le bâton & la besace, & commencent à faire leur maison, & à dresser leur équipage. Le peuple qui voit cela, s'en prend à moy & me méprise; de sorte, que ie ne puis plus gagner personne; & comme la toile de Pénélope, tout ce que ie fais de iour, est défait par eux la nuit; & par tout l'ignorance & l'injustice triomphent du saoir & de la vertu.

**IUPITER.** Dieux! combien la Philosophie a souffert de ces mal-heureux fripons, mais il faut auiser aux moyens de les punir; En tout cas, un coup de foudre ne leur peut manquer.

**LA PHILOSOPHIE.** Ils ne sont pas dignes d'une si illustre mort; & ie vous conseille, mon père, pour l'honneur des Muses, dont j'épouse les intérêts, d'envoyer Mercure, qui discernera bientôt les véritables Philosophes, de ceux qui ne le sont pas; & qui châtera les uns, & récompensera les autres.

**IUPITER.** Qu'Hercule y aille aussi, pour accompagner la Philosophie, & la défaire de tous ces monstres.

**HERCULE.** J'aimerois mieux nettoyer une seconde fois l'étable d'Augie, que d'avoir à faire à ces maraudeurs qui m'iront dire quelque sottise; mais ie suis enfant d'obéissance.

**LA PHILOSOPHIE.** Et moy aussi, quoy que ie n'y aille qu'à regret.

**MERCURE.** Descendons tout à cette heure, afin d'en défaire une partie dès aujourd'hui. Où penses-tu que nous les devons trouver, ma sœur? Ne crois-tu pas que ce soit en Grèce?

**LA PHILOSOPHIE.** Nullement, le pays est

trop pauvre ; il les faut chercher où il y a quelque mine d'or ou d'argent.

MERCURE. Alons donc en Thrace.

HERCULE. Tu as raison, ie vous y conduiray ; car ie connois le país, pour l'auoir bien fréquenté en ma ieunesse. Il nous faut passer entre ces deux hautes montagnes, dont l'une est le mont Hémus, & l'autre celuy de Rhodope, pour descendre de là dans la plaine, qui est tres fertile, & qui s'eleue en petites colines qui seruent comme de forteresse à la ville de Philépes, dont le fleuve Hébrus baigne les murailles. Nous voilà desjà au dessous des nuës ; Mettons pié à terre.

MERCURE. Mais comment ferons-nous pour decouurir où sont ceux que nous cherchons ?

HERCULE. C'est à toy, qui fais le métier de Sergent, de les trompeter.

MERCURE. Mais ie ne say pas leur nom.

HERCULE. Que la Philosophie te l'enseigne ; car elle les doit bien connoistre.

LA PHILOSOPHIE. Je ne les connois pas trop bien, car ie n'ay pas grand commerce avec eux ; mais comme ils aiment la gloire, les richesses, & les présens, ie croy qu'on ne sauroit faillir de les nommer Posidoniens, ou de quelque autre nom semblable.

MERCURE. Qui sont ceux qui s'aprochent de nous ? il semble qu'ils ayent quelque chose à nous dire.

SERGENS. Ne sauez-vous point où nous trouuerons trois imposteurs, avec vne Dame rasée à la Laconique ; d'une façon masle & vigoureuse ?

LA PHILOSOPHIE. Ils cherchent la

même chose que nous faisons.

SERGENS. Ce sont trois fugitifs qui ont emmené vne femme, & nous les alons crier devant vous. Si quelqu'un a trouvé vn esclave de Sinope, dont le nom signifie posséder, qui a la barbe longue, & les cheveux courts, avec vn visage pâle & défait, la mine triste, la parole rude, le balton, la besace, & le manteau de Philosophe; du reste colere, ignorant, injurieux: Qu'il l'enseigne, & on luy donnera son vin.

LE MAISTRE DE L'ESCLAVE. Je le connois: C'est mon valet l'escarbot, qui a coupé ses cheveux & laissé croître sa barbe, depuis qu'il m'a quitté.

SERGENS. Et quel mestier faisoit-il?

LE MAISTRE. Celuy de foulon, comme moy.

SERGENS. Il contrefait maintenant le Philosophe, tant il est changé.

LE MAISTRE. Vrayment c'est bien à luy à faire! Cependant on l'admire, & personne ne nous regarde. Mais ie le reconnoistray bien.

LA PHILOSOPHIE. Qui est celui-cy qui s'avance avec vne lyre à la main: il a bonne mine.

HERCVLE. C'est Orphée, Dieu de la garde, le Patron des Musiciens: Il me semble que ie suis encore dans le vaisseau des Argonautes, & que tu nous y délaisses par la douceur de tes chansons. Ne connois-tu plus Hercule, ton ancien camarade?

ORPHE'E. Si fais bien, & Mercure même avec la Philosophie: mais que me donnierez-vous, si ie vous enseigne ce que vous cherchez?

MERCURE. Les nourrissons des Muses ne travaillent que pour la gloire, & ne font rien pour la récompense.

ORPHE'E Tu as raison : Ceux dont ie parle demeurent proche d'icy ; mais ie ne veux pas qu'ils me voyent ; car ils ne cesseroient de m'aboyer , s'ils sauoient que ie vous eusse decouvert leur giste.

MERCURE. Montre-le nous seulement.

ORPHE'E. Le voilà.

MERCURE. Arettez : J'enten la voix d'une femme , qui chante quelque chose d'Homere.

VNE FEMME. *Je ne hais pas moins que l'enfer, celuy qui ayme l'or, & qui fait semblant de le hayr.*

MERCURE. Il faut donc haïr celuy que nous cherchons , qui de plusa debauché la femme de son hoste.

LE MARY. C'est moy qui suis cét hoste , & à qui ce traistre témoignoït tant d'amitié.

LA FEMME. *Jurogne, qui as l'ail de chien & le cœur de cerf ; qui n'es bon ni pour le conseil, ni pour l'exécution ; & qui ne fais que crier comme un malencontreux corbeau !*

LE MAISTRE DE L'ESCLAVE. Ces paroles luy viennent parfaitement.

LA FEMME. *Cerbère à triple teste, monstre plus grand que la Chimère, qui as le deuant d'un chien, le derriere d'un lion, & le milieu d'une chèvre.*

LE MARY. Dieux ! que ma femme a souffert de ces miserables Cyniques ; On dit mesme qu'elle en est grosse.

MERCURE. Console-toy , elle te fera quelque Géryon , ou quelque petit Cerbère ; mais les voilà qui sortent.

LE MAISTRE. Je te tiens , meschant. Voyons un peu ce qui est dans ta besace ? Quelque bri- *Espece de*  
be , sans doute , ou quelques lupins ? *pois.*

MERCURE. Non, par les Dieux; mais vne ceinture d'or.

Or, &c. HERCVLE. Ne t'en étonne point? il estoit Cynique en Grèce, & il est icy Chrysipe. Mais ie t'enuoyeray bien-tost vers Cléanthe, méchant; car tu seras pendu icy par la barbe.

VN AUTRE. Et voicy mon valet, La Bou-teille! O la plaisante chose, qu'il soit deuenu Philosophe!

MERCURE. Et ce troisiéme-cy, n'a-t-il point de maistre?

LE MAISTRE. Oui; mais ie l'abandonne.

MERCURE. Pourquoi?

LE MAISTRE. Parce qu'il pût; & lors qu'il estoit dans ma boutique, ses compagnons l'apeloient le parfumeur.

MERCURE. Et comment est-il deuenu Phi-losophe? Tien, mon amy, repren ta femme.

LE MARY. Je n'en veux point, qu'elle ne m'aille faire quelque monstre.

LES FUGITIFS. C'est à toy, Mercure, de prononcer la Sentence.

MERCURE. J'ordonne qu'elle retournera avec son mary, de peur qu'elle n'engendre quelque nouvelle Secte. Pour ces deux fugitifs, ils seront remis entre les mains de leurs maistres, pour faire leur premier métier, l'un de blanchisseur, & l'autre de rauaudeur; mais auparavant ie veux qu'on laue bien celui-cy après luy auoir mis du dépila-toire, & qu'on le pède sur le mont Hémus, pour l'é-uërter, iusqu'à ce qu'il ait perdu sa mauuaise odeur.

LE VALET. Ah quel suplice!

LE MAISTRE. Qu'est-ce que tu veux crier? sui-moy; mais quite auparavant ta peau de lion, pour montrer que tu n'es qu'un asne.

## LES SATVRNALES.

## DIALOGVE.

DE SATVRNE ET DE SON MINISTRE.

*Il décrit l'origine de cette Feste, & ce qui s'y passe.*

LE MINISTRE. **P**VISQVE nous sommes maintenant sous ton regne, ô pere des Dieux ! & que nous te faisons des vœux & des sacrifices ; Dy - moy, ie te prie, que me donneras tu pour les ofrandes que ie t'ay faites ?

SATVRNE. Penles-tu que ie sois Deuin, pour sauoir ce qu'il te faut ? Tu n'as qu'à songer ce que tu desires, ie ne te refuseray rien de ce qui sera en mon pouuoir.

LE MINISTRE. Il y a long-temps que i'y songe ; mais ie n'ay rien à demander, que ce que demandent tous les autres, les richesses, les honneurs, les dignitez, pour tirer quelque fruit de l'honneur que i'ay d'estre ton Ministre.

SATVRNE. Cela n'est pas encore en mon pouuoir, mon ami ; Il te faut adresser à Iupiter, lors que ce sera son tour de regner, qui sera dans peu de iours ; Car pendant tout mon regne, qui ne dure qu'une semaine, il ne m'est pas permis de faire aucune affaire, ni publique ni particuliere ; mais seulement de boire, chanter, iouïr, faire des Rois imaginaires ; mettre les valets à table avec leurs maîtres, & les barboüiller de suyc, ou les

faire sauter dans l'eau la teste la premiere , lors qu'ils ne font pas bien leur deuoir. Le reste est de la iurisdiction de Iupiter , qui m'osteroit mon petit Empire , si l'auois entrepris sur le sien.

LE MINISTRE. Mais ie suis las de luy demander , & crains sa foudre & son Egide ; outre que s'il acorde quelquefois ce qu'on luy demande , c'est si tard que cela ne sert presque plus de rien ; & souuent il prefere les sots & les meschans , aux gens de bien & d'esprit. Mais encore ? ton pouuoir ne s'étend-il qu'à ces bagatelles ;

SATVRNE. Non. Quoy tu te renfrongnes ; Penfes-tu que ce soit si peu de choses , de gagner quand on ioüe ? Ne voy-tu pas que plusieurs s'entretiennent du ieu , tandis que les autres s'y ruinent. D'ailleurs , ne contes-tu pour rien , de sçauoir boire & chanter le mieux de la compagnie , remporter l'honneur du festin , estre élu Roy par le sort , commander en maistre & n'estre point obligé d'obeir à des commandemens ridicules ; comme de s'injurier soy-mesme ; danser ou chanter tout nud , avec des postures & des contenance lasciuës ; faire trois tours avec vne Musicienne sur ses épaules , & autres semblables extrauagances. Que si cela te semble peu de chose , parce que ie ne fais trembler personne comme Iupiter , adresse-toy à luy.

LE MINISTRE. Mais le meilleur de tous les Titans , ie n'ay que faire de tout cela ; car ie ne boy ni ne ioüe. Dy-moy seulement s'il est vray ce qu'on dit , que tu deuores tes enfans , & que tu en eusses fait autant de Iupiter , si ta femme ne l'eût enleué , & n'eût mis vne pierre en sa place , que tu aualas comme vne pilule. Mais lors

qu'il fut deuenu grand, il te déposseda & te précipita dans les enfers, avec tous ceux qui auoient tenu ton party.

SATVRNE. Si nous n'estions en vn temps où l'on peut dire impunément tout ce qu'on pense; le vous apprendrois bien, maistre sor, à me porter plus de respect, & à ne me pas venir dire des iniures, sous prétexte de me faire des questions ridicules.

LE MINISTRE. Cen'est pas moy qui le dis, grand Dieu; c'est la voix publique, après Hésiode & Homère

IUPITER. Et penses-tu qu'un berger & un aueugle soient bien informez de ce qui se passe dans le Ciel? Considere toy-mesme, si tu as iamais veu de père assez méchant, pour déuorer ses enfans? Tu fais combien le crime de Thyeste fait d'horreur sur les Théatres, encore fut-ce vne supercherie. Mais quand j'aurois esté assez fureux pour cela, pourrois-je manger vne pierre sans m'étrangler, ou me casser les dents? Iupiter aussi ne m'a point dépossédé, mais ie luy ay cédé le trône volontairement; & ie ne suis pas dans les enfers, comme tu vois, si tu n'es plus aueugle qu'Homère.

LE MINISTRE. Mais qui t'a mû de te défaire de ton Empire?

SATVRNE. C'est que i'estois vieil & gouteux, d'où vient qu'on dit qu'il m'a mis les fers aux piez; de sorte que i'estois incapable de pourvoir à tout, & de punir les méchans, dont le nombre augmente tous les iours. Car il faut auoir incessamment la foudre en main, & ie ne voy point de charge plus pénible, ni qui requiere plus de vigilance, lors qu'on s'en veut bien acqui-



ter. D'ailleurs, il me semble que c'est le fait d'un bon père, de partager son bien à ses enfans durant sa vie, pour éviter les querelles apres sa mort; outre que par ce moyen il se décharge d'un faix inutile. Je voulois viure en repos, sans auoir la teste rompue de mille importunes demandes, qui se contredisoient l'une l'autre, pour ne rien dire de la peine qu'il y a à tousiours tonner, pleuvoir, vent & gresler. Maintenant ie vis à mon aise, & me soule de Nectar & d'Ambrosie, m'entretenant avec Iapet & les autres vieillards de mon âge, sans m'embarasser des affaires du monde, dont Iupiter est acablé. Car il n'a point de relâche que pendant ma Feste, que ie reprens l'Empire pour quelques iours, afin de n'estre pas méprisé; & pour faire souuenir les hommes de la douceur de mon regne, où le blé venoit sans semer, & où il couloit des fleues de lait, & des sources de miel & de vin. Tout estoit alors en commun, il n'y auoit ni pauvre ni riche; on ne trompoit ni ne trahissoit personne; enfin c'estoit le siecle d'or; C'est pourquoy pendant les Saturnales qui en sont l'image, il n'y a ni maistre ni valet, & l'on ne fait que rire & danser.

LE MINISTRE. Je croyois que ce qu'on en faisoit, c'estoit pour réjouir les valets, & adoucir leur seruitude, par le souuenir de la tienne.

SATVRNE. Ne cesseras-tu point de me dire des injures?

LE MINISTRE. Ce n'est pas mon dessein. Mais dy-moy, iouïoit-on aux dez de ton temps, comme l'on fait à ta feste?

SATVRNE. Oüi; mais non pas des millions comme à present; on iouïoit des noix & autre chose semblable, ou à qui boiroit le premier, pour

passer le temps & se réjouir, sans se mettre en colere, comme l'on fait aujourd'huy, lors qu'on a perdu son argent, ni en perdre le boire & le manger.

LE MINISTRE. On faisoit bien : car à quoy eût-il seruy de gagner, quand tout estoit en commun ? Mais tandis que tu parlois, ie pensois en moy-mesme que si quelqu'un de ce siecle d'or reuenoit maintenant, il auroit beaucoup à souffrir & courroit fortune d'estre mis en pieces comme Acteon ou Penthee. Car combien tout est-il changé à cette heure, qu'on ne cherche qu'à gagner, & mesme à tromper aux iours de Festes ? c'est alors qu'on iouie le plus beau ieu. Tandis que les vns se leuent de table, après auoir depouillé leurs amis ; les autres renient, maugréent, & rompent les dez, comme s'ils estoient cause de leur perte. Mais ie m'étonne, que toy qui es vn Dieu de plaisir & de débauche, ayes pris pour ta Feste le temps le plus desagrecable de toute l'année, où les arbres & les champs sont depouillez, & où l'on ne voit que glace & que neige. Il me semble que cela n'estoit pas fort propre à vn vieux gouteux comme toy.

SATVRNE. Il n'y en a point de plus propres pour faire bonne chere ; outre que cela adoucit la rigueur de la saison. Mais tu fais trop de questions en vn temps où il ne faut parler que de boire, & tu me dérobes vne partie de mes plaisirs, pour vouloir trop philosopher. Vien-r'en rire & iouër avec moy, & faire des Rois comme les petits enfans ? car ie veux faire voir que ce qu'on dit est veritable, que pendant cette feste les vieillards retournent en enfance.

LE MINISTRE. Tu as raison ? Que celuy

360 LES SATURNALES.  
qui condamne tes innocens plaisirs, n'en goust  
iamais ; & comme Tantale, qu'il soit toujours  
alteré sans pouoir boire. Je suis satisfait de ce  
que tu m'as dit, & en vais faire vn Dialogue, que  
ie communiqueray à tes suppôts, & à ceux qui en  
sont dignes.

~~~~~

CRONOSOLON,

O V L I

LEGISLATEUR DE SATVRNE,

Aux Riches de son Empire.

I'A y écrit dans vne autre lettre les loix qui
concernent les pauvres, & qu'ils obserueront
ponctuellement, s'ils ne veulent estre chastiez :
Mais pour vous autres, Messieurs, qui n'avez
pas acoustumé d'obeir, si vous ne gardez celles-cy,
n'attendez pas moins que le courroux de nostre
Dieu, qui me les a dictées luy-mesme. Car il
m'est aparu de iour, & non en dormant & n'é-
toit point crasseux, ni chargé de chaisnes, com-
me le feignent les Peintres trompez par les
Poëtes ; mais plein de vigueur & de maiesté,
& vestu en Prince avec vne faux tranchante à la
main. En vn mot, tel qu'on ne le pouoit mépriser
impunément. Comme il me vit réueur & mé-
lancolique, il en deuina aussi-tost la cause,
parce que les Dieux n'ignorent rien, & se douta
bien que c'estoit la pauureté ; car ie n'auois
qu'vn méchant habit pour mon Hiuier, sans au-
cune

cune provision pour la Feste ; au lieu qu'on a coutume de faire de grands préparatifs pour ces iours là. Il s'aprocha donc de moy par derriere, comme ie me promenois tout pensif ; Et me tirant par l'oreille, Qu'as-tu, me dit-il, d'estre ainsi triste ? Qui ne le seroit, luy dis-je, de me voir gueux & méprisé, tandis que les méchans triomphent dans les honneurs & dans l'opulencé ? Et ce mal-heur s'en va commun à tous les gens de Lettres, si tu n'y apportes quelque régleme[n]t, & ne remets les choses dans l'égalité. Il est difficile, dit-il, de changer l'ordre des Parques ; mais pour ce qui concerne ma Feste, ie veux que la pauvreté en soit bannie, & que les riches communiquent leurs biens aux pauvres ; sans manger, comme on dit, leur pain dans leur poche. Comme ie m'excusois d'estre fort mauvais Législateur, il dit qu'il me dicteroit les Loix de mot à mot ; & lors qu'il leut fait, il ajouta. Dy leur que s'ils ne les observent, ie leur apprendray que ie ne porte pas vne faux en vain ; & qu'après avoir châtré mon pere, il me tiendroit mal d'épargner des coquins & des rebelles. Le premier donc qui y contreviendra, n'a qu'à faire provision de flutes & de cymbales, pour devenir Prestre de Cybelle, assuré que le reste ne luy manquera point. Voilà ce qu'il me dit, à quoy vous ferez bien de prendre garde, & voicy les Loix toutes diuines qu'il m'a dictées.

D'estre dicté.

LOIX DES SATVRNALES.

ON ne fera aucune affaire ni publique ni particulière , pendant tout mon regne ; & de tous les métiers il n'y aura que celui de Cuisinier & de Pâtissier , & autres semblables , qu'on puisse exercer. Tous les exercices du corps & de l'esprit en seront bannis , si ce ne sont ceux de récréation ; & l'on n'y pourra rien lire ni reciter , qui ne soit conforme au temps & au lieu.

Tous seront égaux , riches , pauvres , maîtres , esclaves.

Il n'y aura ni débats , ni querelles , ni reproches , ni injures , ni menaces , il ne sera pas seulement permis de se mettre en colère.

On ne tiendra aucun compte du revenu , ni de la dépense ; & l'on ne fera point d'inventaire des meubles , ni de la vaisselle d'argent , qui seront employez à ma feste.

Les riches feront vn estat auparavant de tous ceux qu'ils veulent traiter , ou à qui ils doivent enuoyer des présens ; & mettront à part pour cela la dixième partie de leur revenu , sans qu'on la puisse diuertir à autre chose , sous quelque prétexte que ce soit. Ils sépareront aussi ce qu'ils ont de trop , soit en meubles ou en habits , & ce qui ne leur sert de rien , ou n'est pas à leur usage , pour en faire présent à leurs amis incommodez.

La veille , après auoir purifié leur maison de toute souillure , & en auoir banny l'orgueil , l'ambition , & l'avarice , pour sacrifier à la douceur , à la courtoisie , & à la libéralité , ils reliront la liste

qu'ils auront faite ; & ayant mis à part pour chacun ce qui luy est propre , ils enuoyeront sur le soir leurs présens par quelques personnes fidelles , qui auront ordre de ne rien prendre , si ce n'est vn coup à boire ; & pour plus grande seurété du présent , on en fera mention dans vn biller

On enuoiara tousiours le double aux personnes de Lettres , comme à ceux qui le méritent le mieux , & qui en ont plus de besoin ; sans qu'ils soient obligez pour cela de renuoyer des loüanges & des flateries ; mais tant celuy qui donne , que celuy qui reçoit , ne parlera que fort modestement du présent , ou n'en parlera point du tout.

Les riches ne pourront faire de présens aux riches , ni les traiter pendant toute la Feste.

Ils payeront les dettes des paurres , iusqu'au loüage de leur maison , s'ils ne sont pas capables eux-mesmes de le payer ; & auront grand soin de voir ce qui leur manque , pour les en assister au besoin ; que s'ils ne sont pas à la ville durant ce temps , ils leur enuoyeront au retour , ou l'année suivante , ce qu'ils leur auront destiné.

Personne ne se repentira de son présent , après l'auoir fait , & encore moins auant que le faire , & donnera sans réserve ni lésine , ce qu'il aura enuie de donner.

On ne pourra enuoyer aucune chose qui soit bonne à boire ou à manger ; mais on sera obligé de la garder chez soy , pour en traiter ses amis. On ne pourra aussi donner en présent des bagatelles , pour faire fraude à la Loy ; mais quelque chose de solide & de considérable. Toutefois , quoy que ce puisse estre , les paurres seront obligez de s'en contenter , & de le recevoir sans murmure. Ils pourront donner en reuanche quelque plat de

leur métier ; & si c'est vn homme de Lettres , vn ouvrage de sa façon , ou quelque liure ancien qui traite de choses agréables & conformes au temps & au sujet Et les riches seront obligez de le recevoir de bonne grace , & de témoigner d'en faire estat , à peine d'estre chastiez. Que s'il ariue à vn pauvre d'enuoyer à vn riche de l'argent , ou quelque autre chose de prix , i'ordonne qu'il sera confisqué & mis dans mon trésor , & que pour punition , le riche luy donnera vne douzaine de coups de fouët.



LOIX DV FESTIN.

*Lors que
la ligne
sera de
six piet.*

ON entrera au bain vn peu deuant le repas , & auparauant on pourra iouët aux dez , comme i'ay dit , par forme de diuertissement ; mais quiconque iouëra de l'argent , i'ordonne que pour punition , il soit condamné à ieûner le reste du iour.

On se mettra à table comme on se trouuera , sans aucune distinction de mérite ni de rang , & l'on seruira les conuiez également & de même viande , car il n'y aura ni haut ni bas bout.

Tout le monde boira de même vin , sans qu'on en puisse donner de meilleur au maistre ou à quelqu'autre , sous aucun prétexte ; & les valets auront l'oreille atentiue pour donner à boire si-tost qu'on leur en demandera , & ne desseruiront trop tost ni trop tard , ni l'vn plüroist que l'autre.

On boira à tout le monde , & il y aura de toutes

sortes de verres, grands & petits, où chacun boira, quand il luy plaira, & tant & si peu qu'il luy plaira, sans pouuoir estre forcé sous prétexte de boire à la santé de quelqu'un, non pas mesme du maître de la maison.

Si l'on fait entrer vn ioueur de lyre, ou quelque baladin, pour réjouir la compagnie, on aura soin de prendre tousiours les meilleurs, parce que ces choses-là ne valent rien, si elles ne sont en leur perfection.

Lors que le maistre de la maison traitera ses gens selon la coutume, ses amis serviront à table avec luy. Et il sera permis de railler, pouruû que la raillerie soit délicate, & que celuy qu'on raille, en puisse rire le premier.

Après le repas on pourra iouer ou danfer, & faire tout ce qu'on voudra, sans que personne le puisse trouuer mauvais; & se retirer aussi, ou demeurer si l'on veut.

Ces Loix seront grauées sur vne Colonne d'airain, qui sera plantée au milieu de la maison de chaque riche; & tandis qu'elle subsistera, il n'entrera dans le logis, ni peste, ni guerre, ni famine, ni aucun autre fleau du genre humain: Que si l'on vient à l'oster, il arriuera tout le contraire.

EPISTRES SATVRNALES.

Sur le mesme sujet.

CRONOLOGON A SATVRNE.

IL y a desja écrit le danger que ie courtois, d'estre priué des réjoüissances de ta Feste, & la honte que c'estoit de voir les vns mourir de faim, tandis que les autres se créuent; mais n'ayant point receu de réponse, i'ay crû qu'il estoit de mon deuoir de faire vne recharge. Car il est de ton honneur d'oster cette inégalité, & de remettre les choses en commun, pour le moins en ce temps-là, à cause que tout est si peruertie maintenant, que c'est comme on dit, l'aliance de la fourmy & du chameau; ou si tu veux, c'est chauffer vn escarpin d'un pié, & vn cothurne de l'autre. Car on voit les vns haut-montez, tandis que les autres rampent contre terre, qui ioueroient aussi bien leur personnage, s'ils auoient d'aussi beaux habits. Cependant, les Poëtes m'apprennent qu'il n'en estoit pas ainsi du commencement, & que la terre fournissoit de tout en abondance, sans estre cultivée; les fleues découloient de lait & de miel, & quelques vns mesmes donnoient du vin. En vn mot, c'estoit le siècle d'or; au lieu que celuy-cy n'est pas seulement de fer. Car la plupart gagnent leur vie à la sueur de leur corps, avec beaucoup de trauail & de peine; tandis que quelques-vns se gorgent de biens sans rien faire, & sans daigner seulement regarder les autres. Il faut

donc reformer cela , & ordonner aux riches de faire part aux pauvres de leurs richesses , sur peine de remettre tout en commun , & de faire vn nouveau partage. Ne vaudroit-il pas mieux qu'ils leur donnassent quelques habits , dont leurs garderobes sont pleines , que de les laisser manger par les vers dans leurs cofres ? & qu'ils admissent à leurs tables ceux qui meurent de faim , veu qu'il y a tousiours à manger dix fois plus qu'il ne faut , que de se souler tout seuls , & manger les bons morceaux , sans en faire part aux autres ? N'est-ce pas vne honte de les voir s'entretenir trois heures à table , quand ils sont fous , tandis que leurs valets sont derriere eux qui meurent de faim , & qui n'ont quelquefois ni bû ni mangé de tout le iour ? Il y a vn autre defaut tres-confidérable ; C'est que quand ils traitent quelqu'un , ce qu'ils font rarement , vous n'avez pas plûtoſt commencé à manger , qu'ils vous font deſſeruir ; & s'il y a quelque bon morceau , Monsieur qui est au haut bout , le mange tout seul , & ne vous enuoye que la carcasse. Ajoutez à cela , qu'il faut demander dix fois à boire auant que d'en auoir , parce que les valets ne font pas semblant de vous entendre ; & qu'ils ne vous donnent iamais du meſme vin qu'à leurs maistres. Si tu reformes ces choses , tu feras qu'on célébrera véritablement les Saturnales. Sinon , ie prie Dieu que tout aille ſans deſſus-deſſous , afin que les riches ne puissent iouir de leurs richesses ; Que leurs cuifiniers brûlent leurs viandes , & gâstent leurs sausses , & que les chiens & les chats les déniaissent ; Que les cheureuils & les ſangliers ſe ſauuent tout roſtis de leur broche ; Que le gibier ſ'enuole tout plumé ; Que les fourmis emportent leur or ;

Que les rats rongent leurs beaux meubles, & la tîgne leurs habits; Que leurs petits Ganymédes, qui sont si beaux & si polis, deuiennent en vn instant vilains, pelez, & barbus. Voilà les imprécations que ie fais contr'eux, & plusieurs autres, s'ils ne veulent changer de vie.

RE'PONSE DE SATVRNE.

A Quoy réuois-tu, mon amy, de m'aler écrire ces extrauagances? Ne fais-tu pas que quand il seroit iuste de remettre tout en commun, ce seroit à Iupiter à le faire, & non pas à moy? Es-tu le seul qui ignores que mon regne est passé, & que ie ne me suis réservé que les ieux, les ris, & la bonne chere? encore n'est-ce que l'espace d'une semaine. Mais si pendant ce temps-là, il se passe quelque chose qui deshonnore ma Feste, & qui soit contraire à mes Ordonnances, ie sauray bien y remedier. I'éciray donc aux riches, comme ie veux qu'ils se gouvernent pour ce regard; car tes remontrances me semblent iustes, s'ils n'ont quelque chose à dire au contraire, qui ne me soit pas connu. Du reste, ils ne sont pas si heureux que vous les faites, vous autres pauvres; & vous vous trompez de croire que la félicité consiste dans les richesses. Car la peine qu'elles coustent, vaut bien le contentement qu'elles donnent; & la peur de les perdre, égale presque le plaisir de les posséder. Si vous sachiez les craintes & les soins qu'ont les riches, vous trouueriez leur condition misérable. Il faut toujours qu'ils soient sur leurs

gardes, pour empêcher qu'on ne les trompe, ou
 que l'on ne les dérobe; Qu'ils fassent les pauvres,
 pour s'exempter de l'envie, de peur qu'on leur
 impute quelque crime pour avoir leur bien. Si
 la gloire & la grandeur estoient si considérable,
 que vous penlez, ie ne m'en ferois pas défait,
 mais comme elles n'ont qu'un faux éclat, & vne
 apparence trompeuse, j'ay esté bien aise de m'en
 décharger sur vn autre. Ce que tu dis est quel-
 que chose; que les riches mangent tout seuls
 les bons morceaux; mais tu ne dis pas qu'ils
 sont tousiours malades ou languissans, & que le
 repentir des plaisirs dure plus que le plaisir
 mesme. Je ne parle point des maux qui suivent
 leur intemperance, sur tout; s'ils ont ajouté les
 passe-temps du liect, à ceux de la table, com-
 me il ariue ordinairement. Lors qu'ils sont de-
 uenus vieux, ils ne se peuvent plus tenir sur
 leurs iambes, & il les faut porter à quatre dans
 vne chaise comme s'ils estoient morts. Ils sont
 tout couverts d'or par le dehors, & tout pouris
 au dedans. Mais pour vous autres, vous possé-
 dez la santé, qui est vn bien inestimable. D'ail-
 leurs, on se lasse des plaisirs, & l'abondance en-
 gendre le dégoût; Au lieu que dans vos petits
 repas, vous ne manquez iamais d'apetit, qui
 vaut mieux que tous les ragoufts du monde; &
 ils enuient plus vos festins que vous ne faites les
 leurs. Je laisse à part les calamitez, ausquelles ils
 sont plus sujets que vous. Car plus vn homme
 tient à la fortune, plus il est capable de recevoir de
 déplaisir; & lors qu'il luy est ariué quelque mal-
 heur, il ne se réjouit pas tant de ce qui luy reste,
 qu'il s'afflige de ce qu'il a perdu. Ajoutez à cela les
 débauches de leurs fils qui les tourmentent, avec

L'incontinence de leurs femmes & de leurs filles. S'ils aiment, n'est-ce pas vn mal-heur, qu'ils ne sauroient saoir s'ils sont aimez ? & si on les recherche pour l'affection qu'on leur porte, ou pour leur argent ? Il y a vne infinité de choses semblables ; mais vous ne regardez que l'extérieur ; & vous admirez leur pompe & leurs délices, sans aller plus loin. Que si vous les méprisez & les laissez jouir tout seuls de leurs richesses, vous verriez qu'ils vous viendroient rechercher eux-mêmes ; car ils ne sauroient que faire de leurs biens, sans vous ; & c'est peu de chose que la fortune, qui n'a point d'admirateurs ; car toute sa félicité consiste en l'opinion d'autrui. Voilà ce que j'auois à vous dire, apres auoir éprouué l'une & l'autre condition ; C'est pourquoy ie vous conseille de laisser ces soins, & de ne songer qu'à vous réjouir. Considérez qu'après tout il faut mourir, & qu'il est bien plus facile de quitter cinq sols, que dix mille écus de rente. Je ne laisseray pas de leur toucher quelque chose de vos plaintes ; & ie croy qu'ils y auront quelque égard pour l'amour de moy.



SATVRNE AVX RICHES.

LEs pauures m'ont écrit depuis peu, que vous ne leur donnez plus rien, & parlent de remettre tout en commun, & de faire de nouveaux partages. Et véritablement, il n'y a rien de plus iniuste que de voir les vns se souler, tandis que les autres meurent de faim. Mais ie les ay renuoyez pour ce sujet à Iupiter : Toutefois, pour ce qui concerne ma Feste, j'ay promis de

vous en écrire, parce que cela est de ma infidélité, & qu'il semble qu'ils n'ont pas tort. Car le moyen de se réjouir, comme il faut, aux Saturnales en mourant de faim & de froid ? Ils m'ont donc prié de vous dire, que vous leur accordiez une partie de ce que vous avez de trop, ce qui ne vous sera pas difficile ; car vos maisons & vos tables sont remplies de meubles & de mets superflus. Ils ajoutent, que si vous les priez quelquefois à dîner, c'est si rarement, & avec tant de mépris, que cela leur fait plus de mal que de bien. Quelle honte de voir qu'on ne leur donne pas à boire de même vin, & qu'ils ne mangent pas de même viande ? Veritablement, ie trouve qu'ils sont de grands coquins de le souffrir, & qu'ils vous deuroient laisser manger vostre dîner tout seuls. Quelques-uns disent même qu'ils ne boient pas tout leur soul, & que vos gens font la sourde oreille, lors qu'ils leur demandent à boire, & demeurent plantez derrière vous comme des statues, sans vouloir se remuer qu'à vostre commandement. Ils se plaignent encore d'autres desordres contraires à la liberté des festins, qui a esté si chere à nos Ancestres, qu'ils ont éabli quelqu'un pour y présider, afin qu'il ne se fust point d'injustice. Donnez donc ordre que ie n'entende plus à l'avenir ces murmures, de peur que ie n'y apporte quelque sévere règlement, qui ne vous plaitoit pas trop. Ne seriez-vous pas plus aises de vous voir chéris & adorer de tout le monde, que d'ouïr crier perpetuellement contre vous, & vous maudire mille fois le iour ? S'il prenoit envie aux pauvres de se retirer, & de vous laisser-là, ils vous mettroient bien en peine ; car vous ne demeureriez pas tout seuls dans les villes ;

& vostre félicité seroit bien estropiée, si vous estiez contrains de vous servir vous-mêmes, & que vous n'eussiez personne pour contribuer à votre diuertissement. Donnez-y donc ordre de bonne heure, & faites qu'on le puisse louer de vostre courtoisie & de vostre liberalité. Pour peu de chose que vous leur donnerez, ils se tiendront obligez toute leur vie; & cela vous garantira de l'envie & de la haine qui s'attachent à vous, & ne vous sauroient quitter. Car qui voudroit haïr celui qui n'est pas chiche de ses biens, & qui en fait part à tout le monde? On feroit des vœux continuels pour vostre prospérité, & vos maux deviendroient des calamitez publiques. Je ne say quel plaisir vous prenez à viure tout seuls comme des loups-garoux, & que vous ne faites plus d'état de ceux qui font tout ce qu'ils peuvent pour vous faire rire. Il me semble que cela mérite bien quelque chose. Je laisse à part la haine que vous encouragez, & le danger même; car il ne fait pas peur d'estre hay de tout le monde. Prenez donc là dessus vne bonne résolution, conuenable à vostre sécurité & à ma Feste.

~~~~~

### RE' PONSE DES RICHES.

**C**E n'est pas à Saturne seul que les pauvres adressent leurs plaintes, Jupiter n'a la teste rompuë d'autre chose, & ils ne font que pester contre luy & le destin, mais il s'en moque; car il fait qu'ils sont cause eux-mêmes de leurs malheurs. Cela n'empeschera pas que nous ne nous défendions des choses dont ils nous accusent,

pour ce qui concerne les Saturnales. Nous tombons d'accord qu'il n'y a rien de plus honneste, que de faire part de ses biens à ceux qui en ont besoin; mais premièrement ils disent qu'il ne leur faut pas grand' chose, & on ne les sauroit contenter jamais: Car depuis qu'on leur a donné vne fois, ils ne font autre chose que de demander, & entassent requeste sur requeste; si bien qu'il se faut résoudre ou à ne leur donner rien du tout, ou à estre réduit comme eux à la mendicité. D'ailleurs, lors qu'on les a traités, ils ne peuvent s'empeschér de caresser la maistresse ou la servante du logis, & ont aussi-roist oublié les faueurs qu'on leur a faites. Que si vous avez de la peine à le croire, vous n'avez qu'à vous souvenir d'Ixion, qui après auoir esté admis à la table de Iupiter, luy voulut planter des cornes. Voilà vne partie des raisons pourquoy nous les ations chassés, & pourquoy nous ne leur faisons plus de bien; Que s'ils veulent estre à l'auenir plus modestes, nous promettons de leur continuer nos faueurs comme auparauant, & de leur donner dequoy rassasier leur faim, & couvrir leur nudité. Mais c'est à la charge, que de flatteurs ils deuiendront nos amis; & qu'au lieu d'iniures & de reproches, ils nous combleront de benedictions & de loüanges.



LES LAPITHES

# LES LAPITHES

OV

## LE BANQUET DES PHILOSOPHES.

### DIALOGVE

DE PHILON ET DE LYCINVS.

*C'est la description d'une Née, où des Pedans con-  
uiez font & disent cent extravagances, jusqu'à en  
venir aux mains, & à s'estropier l'un l'autre.*

PHILON. **O**N dit qu'il y eut hier grande  
dispute chez Aristénet, & qu'on  
y agita diuerfes questions de Philosophie, où l'on  
vint des paroles aux coups; & si l'on en veut croire  
Carinus, il y eut bien du sang répandu.

LYCINVS. D'où l'a-t'il pu saüoir, qu'il n'y  
estoit pas?

PHILON. Du Medecin Dionique.

LYCINVS. Il est vray qu'il y eut grand scanda-  
la; mais Dionique n'a pas tout vü, car il n'auia  
que sur le milieu de la querelle, vn peu auant qu'on  
en vint aux mains.

PHILON. Aussi, dit-il, qu'il le falloit apprendre  
de toy, qui auois assisté à tout, & qui te souuien-  
drois de tous les discours qu'on auoit tenus. Le te  
coniuire donc de me régaler de ce recit, comme  
du festin le plus agréable que tu me puisses faire;  
d'autant plus que ie seray à l'abry des coups, &

que ie n'auray pas la teste embrouillée des fumées du vin & des viandes.

LYCINVS. Je ne say s'il ne seroit point plus à propos, de couvrir ces choses du voile du silence, que de publier les defauts de ces grands hommes, ou les rechercher trop curieusement. Il vaudroit mieux, à mon auis, rapporter leurs admirables entretiens; outre que le Prouerbe ne veut pas qu'on se souuienne de ce qui s'est passé dans vne débauche. Car il n'y en auoit pas vn qui n'eust la ceruelle échauffée des mystères de Bacchus. Dionique eust mieux fait de ne point réuélér la honte de sa mere, qui est la Philosophie.

PHILON. Ce n'est pas à moy qu'il faut faire ces discours; Je connois trop ton humeur, & fais que tu as plus enuie de me le dire, que ie n'en ay de l'entendre; & que s'il n'y auoit personne pour l'écouter, tu le conteroies plutôt aux forêts & aux rochers, comme disent les Poëtes. Il me prend enuie de me retirer, afin que tu me rapelles, & que ie te iouë à mon tour, en feignant de n'en vouloir rien sauoir.

LYCINVS. Je te le diray donc; mais c'est à la charge que tu ne l'iras dire à personne.

PHILON. Si ie te connois bien; Tu l'iras assez trompeter toy-mesme. Mais dy-moy premiere-ment, si ce n'estoit pas la noce du fils d'Aristénet?

LYCINVS. Non; mais de sa fille, qui se marioit au fils d'un Banquier.

PHILON. Je le connois; c'est vn garçon bien fait, qui aime la Philosophie; mais il est encore bien ieune pour se marier.

LYCINVS. On n'en a point trouué de plus propre, tant pour le bien que pour la personne; car c'est vn fils unique.

PHILON. Tu dy là le point. Il vaut bien autant pour estre fils d'un Banquier, que d'un Philosophe; mais qui estoient les conuiez?

*à cause de ses discours embrouillez*  
 LYCINVS. Sans parler de ceux dont tu n'as que faire; Il y auoit le vieux Stoïcien Zénothémis, avec Diphile de la mesme Secte, surnommé le Labyrinthe, qui est le Precepteur de Zénon fils d'Aristéner; Puis le Péripatéticien Cléodème, qu'on nomme l'épée & le poignard, à cause de son adresse à attaquer & à défendre. Aioütez à cela Hermon l'Epicurien, que les Stoïques regardoient de trauers, comme si ç'eust esté vn sacrilège ou vn parricide; Tous amis d'Aristéner, auxquels on auoit ioint le Grammairien Istiée, & le Rhéteur Dionysodore, avec Ion le Platonicien, qui estoit le Précepteur du marié. Tu fais comme il est beau, & de bonne mine, & qu'on le nomme la Règle, parce que c'est vn esprit fort réglé; aussi tous luy faisoient honneur. Comme on fut assemblé, & qu'il falut se mettre à table, les femmes qui estoient en assez grand nombre, & l'épousée au milieu, couuerte d'vn voile, prirent le costé de main droite; & ceux que j'ay dit, se mirent vis à vis, pour ne point parler des autres. Le Banquier Eucrite au haut bout, puis Aristéner; en suite Zénothémis & Hermon, apres auoir contesté quelque temps à qui passeroit le premier, à cause que celuy-cy estoit Prestre de Castor & de Pollux, & des meilleures Maisons de la ville. Mais le Stoïcien dit tout résolument qu'il s'en iroit, si l'on faisoit asséoir vn Epicurien deuant luy; & comme l'autre luy eut alegué sa qualité, il dit qu'il ne faisoit point de cas d'un Prestre Epicurien; de sorte qu'Hermon fut contraint de luy céder. Apres euz

s'assit le Péripatéticien Cleodème, puis le Platonicien, & ensuite le marié; Moy après; le Précepteur de Zenon après moy, puis son disciple, le Rhéteur & le Grammaicien.

PHILON. C'estoit-là véritablement le banquet des Muses; car il n'y auoit que des personnes choisies, & les Chefs de chaque secte. Je louë Aristénet; d'en auoir usé de la sorte.

LYCINUS. C'est qu'il ne ressemble pas aux autres riches, & qu'il aime les Lettres, & y a passé vne grande partie de sa vie. Mais pour continuer, on mangea assez paisiblement d'abord; car il y auoit quantité de viandes, & fort bien aprestées. Toutefois mon dessein n'est pas de te faire vn inuentaire de toutes les sauces, & de tous les ragoûts qu'on y seruit. C'est assez de dire qu'après auoir esté quelque temps à table, Cléodème se baissant à l'oreille du Platonicien; Voy vn peu, dit-il, comme ce bon homme, montrant Zénothémis, mange avec tant d'auidité, qu'il en laisse tomber vne partie sur ses habits; Et voy comme il en donne vne autre à son valet qui est derrière luy, sans s'apercevoir que tout le monde le regarde. Auertis-en Lycinus, afin qu'il ait sa part du plaisir. Mais il n'en estoit point de besoin; car ie l'auois déjà remarqué. Sur ces entre-faites, Alcidas le Cynique entre, avec ces paroles d'Homère qu'on a coustume de dire en ces rencontres; *Que Menelaüs venoit sans estre prié.* Mais plusieurs le trouuerent mauuais; & l'on murmura tout bas d'autres mots d'Homère; *Tu es fou Menelaüs, Et Ces choses ne plaisoient pas à Agamemnon,* & autres semblables reparties; car personne n'osoit luy contredire querrelement, à cause de son insolence; & que c'est le plus in-

iurieux de tous les Cyniques. Mais le maistre de la  
 maison luy dit qu'il estoit le bien venu, & qu'il  
 prist vn siege près de Dionysodore & d'Istie. Vous  
 m'estimeriez bien lâche, dit-il de m'asseoir à  
 table, ou de me coucher comme ie vous vois, à  
 demy renuersez sur ce liât, avec des carreaux  
 de pourpre, comme s'il estoit question de dormir,  
 & non pas de manger. Je me veux tenir debout,  
 & paistre deçà & delà, à la façon des Sythes; au-  
 si le fit-il, sans se faire beaucoup prier, s'ar-  
 rant comme eux, aux endroits où il y auoit plus  
 grasse pasture. Car Aristénet luy laissa faire tout  
 ce qu'il voulut. Cependant, il discourroit à tors  
 & à trauers de la Vertu, & crioit contre la vaissel-  
 le d'or & d'argent, comme contre vn crime; di-  
 sant, que celle de terre suflisoit. Mais Aristénet  
 pour le faire taire, fit signe à l'un de ses gens qu'il  
 luy donnast à boire vn grand trait de vin assez  
 pur, pensant par là faire vn beau coup; mais il ne  
 s'aperceuoit pas de combien de maux ce grand  
 verre seroit cause, & que c'estoit comme la boite  
 de Pandore. Car l'ayant pris, il se tint quelque  
 temps; puis ietta son manteau par terre, se cou-  
 cha dessus, s'apuyant à demy nud sur son coude,  
 & tenant son verre de la main droite, comme  
 l'on peint Hercule au festin du Centaure. D'autre  
 costé, les santez courroient à la ronde; & l'on s'en-  
 tretenoit de diuers discours, tant qu'on apporta la  
 lumiere, à la lueur de laquelle i'aperçeus vn beau  
 garçon qui donnoit à boire à Cléodème, & se  
 souuoit. Car ie croy estre obligé de te rendre vn  
 conte fidelle de toutes les particularitez du fe-  
 stin, & principalement quand elles ont quelque  
 chose de remarquable, comme celle-cy. Lors  
 qu'il reprit le verre, Cléodème luy serra le

*Phole,*  
*filz d'I-*  
*xion &*  
*de la*  
*nué.*

doigt, & luy mit dans la main deux piéces d'argent; mais soit qu'il ne les aperçust pas, ou autrement, elles tomberent à terre avec quelque bruit; ce qui les fit rougir tous deux. Chacun tourna la teste de ce costé-là; mais on ne sauoit à qui estoit l'argent. Car le ieune garçon nioit qu'il fust à luy, & Cléodème ne faisoit pas semblant de rien; de sorte que la chose passa doucement, par l'adresse d'Aristénet, qui l'aperceuant, conuia chacun à boire; & cependant fit signe au garçon de se retirer, & en mit vn autre à sa place, qui estoit moins dangereux. Cependant le Cynique qui auoit déjà bu, ayant demandé le nom de la mariée, & s'estant fait faire silence, tourna la veuë du costé des femmes, & dit; Le boy à toy, Cléanthis, au nom d'Hercule nostre Patron; & comme tout le monde se fut pris à rire; Quelle impertinence, dit-il, de se moquer de ce que j'ay bu à elle, au nom d'Hercule? Si elle ne me fait raison, & ne prend le verre de ma main, elle ne fera pas vn enfant robuste & vigoureux comme moy, tant de corps que d'esprit; & en disant cela; il se decouurit iusqu'à la ceinture; ce qui fit rire encore dauantage. Il se leua donc tout en courroux, avec vn regard menaçant; & eust peut-estre frapé quelqu'un de son baston, si l'on n'eust apporté tout à propos vne grande tourte, sur laquelle il alla décharger sa colere, se promenant à grands pas, tout en mangeant. La compagnie estoit desia gaye, & l'on faisoit fort grand bruit; car le Rhéteur s'amusoit à débiter des tripes de ses Harangues, & estoit admiré par les valets qui estoient derrière; & le Grammairien entrelaissoit parmy cela des Vers d'Hésiode, d'Anacréon & de Pindare; ce

Ou, ie ne  
porte la  
santé

Ou, ga-  
stain.

qui faisoit vn concert étrange d'yurognerie & de doctrine. Mais il sembloit prophétiser l'auenir, lors qu'il disoit; *Ils s'entrechoquerent de corps & de boucliers*; Et, *Tout retentit de plaintes & de cris*. Cependant Zénothémis s'amusoit à lire vn manuscrit tout grifonné, que luy auoit donné son valet. Comme on tarδοit à apporter vn nouveau seruice, Aristhénét qui ne vouloit pas qu'il se passast vn moment sans quelque diuertissement, fit entrer vn boufon, pour réjouir la compagnie. Il commença à faire mille postures extrauagantes, avec sa teste rase & son corps tout disloqué, & à chanter des Vers en Egyptien; après quoy il se mit à railler chacun, dont on ne faisoit que rire. Mais lors qu'il s'adressa à Alcidas, l'apelant son petit chien, le Cynique menaça de le barre, si pour le satisfaire il ne lutoit contre luy; & iettant son manteau, le défia au combat; de sorte qu'il fut contraint de l'accepter. Ce fut alors vn beau spectacle, de voir vn Philosophe & vn Basteleur aux prises, avec diuers succès. Les vns en auoient honte, les autres en rioient, tant qu'à la fin le Cynique fut bien froté; ce qui fit rire encore plus. Là dessus ariua le Medecin Dionique, s'excusant de n'estre pas venu plustost, sur vne auanture assez étrange qui luy estoit arriuée; Car estant alé voir vn Musicien de sa connoissance, qu'il traitoit de la frénésie, ne sachant pas que son accès l'eust encore pris, il ne fut pas plustost entré, que l'autre ferma la porte; & tirant son épée, menaça de le tuer, s'il ne iouoit d'une flûte, qu'il luy donna; ce que n'ayant pû faire, il luy bailla vn grand coup de fouët. En cette extrémité le Medecin s'auisa d'un stratagème, qui fut de le défier à qui en ioueroit le

mieux , à la charge que le vaincu recevroit quelques coups du vainqueur. L'autre accepta la condition ; & le Medecin prenant la flûte , commença à en joïer du mieux qu'il put ; puis la luy rendant , il prit le fouët de sa main , & se saisissant de son espée , tandis qu'il joïoit , la jetta par la fenestre , & apela les voisins à son aide. Ils accoururent aussi tost , & enfonçant la porte , les trouverent tous deux aux prises ; le Medecin ayant déjà reçu quelques coups , dont il portoit les marques sur le visage. Cette avanture ne fit pas moins rire la compagnie , que le combat du Cynique. Après cela , le Medecin se mit à table près d'Istrie ; & l'on peut dire qu'il vint à la bonne heure , pour les maux qui ariuerent en suite. Car sur ces entrefaites entra vn valet d'Etémocle le Stoïcien , qui dit que son Maistre luy auoit donné charge de lire tout haut vn billet qu'il tenoit en main : Après en auoir obtenu la permission d'Aristénet , il s'aprocha de la lumiere , & commença à lire.

PHILON. C'estoit sans doute quelque Paranymphe de la mariée , ou quelque Epithalame , selon la coûtume.

LYCINVS. Nous le croyions ainfi d'abord , mais cela en estoit bien éloigné ; car le billet portoit ces mots, ETE'MOCLE A ARISTE'NET. *Ma vie passée témoigne assez combien j'ay l'esprit éloigné de la débauche ; car importuné tous les iours par de plus grands Seigneurs que toy , de manger avec eux , ie ne leur ay iamaïs voulu acorder cette grace , à cause du dérèglement des festins ; mais j'ay raison de me plaindre de ce que faisant profession d'amitié avecque moy depuis tant d'années , tu as oublié de me prier à la noce de ta fille ; en quoy tu as d'autant*



plus de tort, que ie suis ton voisin. Ie n'en suis donc pas fâché pour moy, mais pour toy, comme une marque d'importunité. Car du reste, ie ne mets pas ma félicité à faire bonne chere; & si ie l'aimois, ie reçois assez de présens de ceux qui sauent mieux leur deuoir que toy. Auourd'huy mesme i'ay pu manger chez Pammenés, l'un de mes disciples, en un festin d'importance. Mais ie n'y ay pas voulu aler, croyant que ie serois prié icy. Ce qui me fâche le plus, c'est que tu en as prié d'autres, qui ne me valent pas; en quoy tu montres que tu n'as pas la cervelle trop bien faite. Ie voy bien que tu l'as fait à la sollicitation de Zénosémis & de Diphile, à qui ie voudrais fermer la bouche d'un seul argument; car ils ne sauent pas seulement les elemens de la Philosophie, pour ne point parler des questions plus obscures & plus épineuses. Mais sois à la bonne heure de leur conuersation; car pour moy qui ne trouue rien de grand que la vertu; le mépris ny la honte ne me touchent point. Toutefois, pour te rendre tout à fait inexcusable; ie t'ay abordé deux fois auourd'huy, l'une chez toy, & l'autre dans le Temple de Castor & de Pollux, afin que tu ne puisses dire que tu n'as pas songé à moy. Voilà ce que s'auois à te représenter sur ce sujet. Que s'il te semble que ie me mette en colere pour peu de chose, songe à celle qu'eut Diane, pour n'auoir pas esté conuée à un sacrifice avec les autres Dieux, & comme elle s'en vengea cruellement. Cependant, tu as négligé un Personnage comme moy, pour prier un Diphile; qui aime peut-estre trop son fils, pour estre son Précepteur; & son valet s'en pourroit bien dire des nouuelles. Mais il ne faut parler mal de personne, ni troubler l'alégresse des festins, encore

que Diphile le méritaſt bien , pour m'auoir débauché deux de mes diſciples ; dont ie veux bien me taire , pour le reſpect de la Philoſophie. Du reſte , i'ay défendu à mon valet de rien prendre , quand on luy voudroit donner quelque choſe , pour montrer que ce n'eſt pas cela qui me fait parler. Tandis qu'on liſoit ces choſes , ie ſuois de dépit & de honte , & euſſe voulu eſtre bien loin. Car tout le monde rioit à chaque parole ; ſur tout ceux qui connoiſſoient le perſonnage , & l'on s'eſtonnoit de ce qu'il leur auoit pû impoſer ſi long temps par la hauteur de ſes ſourcils , & la profondeur de ſa barbe. D'ailleurs , Ariſténét ne l'auoit pas fait par mépris ; mais parce qu'il ne croyoit pas qu'il dût venir , à cauſe de ſa grauité. Comme le valet eut acheué , chacun ietta les yeux ſur Diphile & ſur ſon diſciple , qui eſtoient ſi confus , qu'ils ſembloient par là confirmer ce que l'autre en auoit dit. Cela ſurprit auſſi Ariſténét ; mais pour le diſſimuler , il tourna la choſe en raillerie & inuita tout le monde à boire , renvoyant le valet , avec ordre de dire à ſon Maître qu'il y ſongeroit. Quelque temps après , Zénon ſe déroba du feſtin , Diphile luy ayant fait ſigne qu'il ſe retirajt , & que ſon pere le ſouhaitoit ainſi. Mais Cléodème qui ne chetchoit qu'une ocaſion de donner à dos aux Stoïques ; Comment, dit-il ; Cléanthe, Zénon , & Chryſipe ſont ces extrauagances ? Certes , on dira que toute voſtre ſageſſe ne conſiſte qu'en paroles , & que vous n'avez que le malque de la vertu. Que voilà vn graue Perſonnage , de ſe mettre en colère , pour n'auoir pas eſté prié d'un feſtin , & de ſe comparer à Diane ! & que cét exemple eſt de bonne grace en cette rencontre , & conforme à

*Il fait  
allusion  
au Sanglier Ca-  
lydonien,  
qui estoit  
l'effet de  
la colere  
de Diane.*

la réjouissance du jour ! Par les Dieux ! dit Hermon, qui estoit assis au dessus de luy, & fauoir qu'on deuoit seruir vn Sanglier, il en faut enuoyer vn morceau à Etémocle, de peur qu'il ne sèche sur le pié, comme Méléagre ; quoy que cela luy dult estre indifferant, selon la doctrine de Chrysipe. Quoy maraus ? dit alors Zénothémis en se leuant ; Vous parlez de Chrysipe & de Cléanthe, & iugez par vn imposteur de la vertu de ces grands Hommes ? Et qui estes-vous, Hermon & Cléodème, dont l'un a coupé la perruque d'or de Castor & de Pollux, de qui il est sacrificateur ; & l'autre a corrompu la femme de son disciple Sostrate ; & ayant esté pris sur le fait, a souffert ce qu'il vouloit faire ? Et après cela vous ne rougissez point, de parler des Stoïques ? Mais ie ne suis pas le maquereau de ma femme, reprit Cléodème ; & ie n'ay iamais dénié vn déposit en Iustice, ni presté à usure, ni voulu étrangler mes écoliers, pour ne m'auoir pas payé assez tost. Tu ne peux nier, reprit Zénothémis en courroux, que tu n'ayes donné du poison à Criton, pour faire mourir son pere ; & en disant cela il but la moitié de son verre, & luy ietta le reste au nez ; dont le Platonicien qui estoit procheur sa part, aussi bien qu'Hermon, qui commença à s'esluyer, & à se plaindre de cette insolence. Mais Cléodème sans s'amuser aux paroles, empoigne Zénothémis par la barbe, & l'aloir assommer à coups de poin, si Aristénet ne l'eût retenu, & ne se fust assis entre deux pour les séparer. Pour moy, contemplant ces choses, ie disois en moy-mesme, que la Science sans les mœurs, ne seruoit de rien ; & qu'elle corrompoit plustost l'esprit, qu'elle ne l'éclaircit. Car on voyoit là les plus sçauans hommes,

mes, qui se faisoient moquer d'eux par leurs impertinences; & il n'y en auoit pas vn d'eux tous, qui n'eust déjà fait quelque sottise, sans qu'on le peust attribuer à la débauche; puis que celui qui auoit fait la plus grande, l'auoit faite à ieun. Au lieu donc que les Philosophes ont acoûtumé de se rire des autres, les autres se rioient icy des Philosophes, & commençoient à se repentir de la bonne opinion qu'ils en auoient eue, comme ayant esté trompez par vne fausse aparence. Car au lieu d'estre sages & modestes, ils faisoient les fous, & tout en mangeant se disoient des iniures; puis venoient aux mains, lors qu'ils estoient las de crier. Le Cynique qui estoit yure, pissait deuant tout le monde, pour montrer sa liberté, sans aucun respect des femmes; & l'on eust dit que c'estoient les noces de Thetis & de Pelée; car la lettre d'Étémocle fut véritablement la pomme de discorde, qui fut cause de tout le mal. Comme Cléodème & Zénorhémis continuoient à se harceler, quoy qu'Aristénet fust entre deux; C'est assez, dit le premier, que ie t'aye conuaincu auourd'huy d'ignorance, demain je me vengeray d'une autre sorte. Répond-moy cependant, & ton compagnon aussi, pourquoy vous criez tant contre les richesses, & que vous ne songez qu'à amasser; que vous preschez la sobriété, & que vous vous creuez tout publiquement, & enragez lors que vous perdez quelque bon morceau. Et disant cela, il voulut déplier la seruiete que tenoit son valet qui estoit derriere; & eust tout répandu, si le garçon n'eust esté plus fort que luy. Courage, dit Hermon, Qu'ils te disent vn peu, ie te prie, pourquoy ils condamnent tant la volupté, & qu'ils sont plus déréglez que les autres? Qu'il réponde plutôt, dit

Zénothémis, pourquoy il ne met pas les richesses entre les choses indifférentes? Mais toy-mesme, dit l'autre; & là dessus la dispute aloit recommencer, lors que le Platonicien prenant la parole; Cessez, dit-il, de vous entrebatre, & ie vous proposeray des questions pour entretenir la compagnie, où chacun parlera à son tour, comme dans les Dialogues de Platon. Comme chacun eut aprouvé la proposition, & particulièrement Aristénet & Eucrite, pour se déliurer de la peine où ils estoient, Aristénet s'ala remettre en sa place, croyant que tout estoit apaisé, & l'on aporta le dernier service, où il y auoit pour chacun vne pièce de gibier, & vn morceau de venaison, de poisson, & de dessert; En vn mot, tout ce qu'on peut honnestement, ou manger, ou emporter chez soy. Mais on auoit seruy deux portions à chaque plat. En l'vn, pour Aristénet & Eucrite; en l'autre, pour Hermon & Zénothémis. Pour Ion & Cléodème, en vn troisième; puis pour le marié & pour moy; & pour le Précepteur, & son disciple. Retien bien tout cecy, car il est nécessaire au sujet. Alors Ion commença à dire, après s'estre excusé de ce qu'il parloit le premier. Qu'il eust esté à propos de parler des idées & des substances incorporelles, ou bien de l'immortalité de l'ame; mais parce qu'il y auoit là des gens qui ne manqueroient pas d'y contredire, qu'il discoureroit du mariage; Et premièrement, qu'il seroit à souhaiter qu'on se peust passer de femmes, suivant la doctrine de Platon & de Socrate, & se contenter de l'amour des Philosophes; mais puis que cela ne se pouoit, qu'elles deuroient estre pour le moins communes, pour bannir la jalousie. Cela fit éclater de rire tout

*De sanglier, de lièvre, &c.*

le monde, qui admira le iugement du Philosophe, de loier l'amour des garçons devant des Dames, & de parler de la communauté des femmes en vne noce. Mais le Rheteur ne pût s'empêcher de reprocher tout haut au Platonicien, son extravagance; Et comme la dispute commençoit à s'échauffer, le Grammairien pour les faire taire, lut l'Epithalame qu'il auoit fait, où il comparoit la mariée à Venus & à la Lune; & le marié, à Nérée & à Achille; ce qui fit encore rire la compagnie. La risée estant passée, il ne restoit plus, sinon que chacun prist sa part du seruice. Aristénet & Eucrite n'eurent aucun différent pour ce sujet, non plus qu'Ion & Cléomède, ni le marié & moy. Car outre que les parts estoient égales, on auoit mis à chacun la sienne de son costé. Mais Diphile voulut prendre celle de son disciple avec la sienne, parce que le disciple s'estoit retiré, & il tirailloit contre les valets, qui furent à la fin plus forts que luy, ce qui fit rire chacun; sur tout, lors qu'on vit qu'il s'en faisoit, comme d'une grande iniure. Zénothémis aussi s'empara de l'oiseau d'Hermion; qui estoit plus gras que le sien; à quoy l'autre s'oposant; il naquit entr'eux vn grand combat, comme entre les Grecs & les Troyens, pour le corps de Patrocle. Là dessus s'estant fait vne grande huée, ils commencerent à s'entrebatre chacun avec leur oiseau, & à s'en donner par les jouës; puis se prenant à la barbe, apellerent à leur secours, l'un Cléodème, & l'autre Alcidas & Diphile; de sorte que tous les Philosophes prirent party, hormis le Platonicien, qui demeura neutre. Comme on estoit aux mains, Zénothémis prit la grande coupe d'Aristénet, & la ietta à la geste d'Hermion, mais il faillit son

*Il fait allusion à l'incertitude de l'Académie.*

coup, & ala casser la teste du pauvre marié; & qui fit ietter vn grand cry aux femmes, qui entrerent là dessus dans la mêlée, & la mariée toute la premiere, comme celle qui y auoit le plus d'intérest; puis la mère toute transie, de voir couler le sang de son fils. Cependant, le Cynique faisoit le moulinet avec son baston, & en rompit la teste à Cléodème, & à Hermon la mâchoire; puis blessa quelques valets qui se voulurent entremettre de les secourir. Les autres ne laissoient pas de se bien défendre; & Cléodème d'un coup de poing ietta vn oeil hors de la teste à Zénorhémis, & luy aracha le nez à belles-dents; & comme Diphile acouroit à son secours, Hermon le renuerla cul par dessus teste. Le Grammairien fut aussi blessé, comme il se vouloit mesler de les séparer, & reçut dans les dents vn coup de pié de Cléodème, qui le prenoit pour Diphile, de sorte qu'il vomissoit le sang avec les dents, comme dit son Homère, Tout estoit plein de cris & de tumulte; les femmes enuironnoient le marié en pleurant, & l'on auoit bien de la peine à les apaiser. Mais le plus grand de tous les maux, estoit Alcidas, qui admirant son Hercule, faisoit des merueilles de sa massue; & si elle ne se fust rompue dans sa main, ie ne say ce qui en fust arriué. Pour moy ie me tenois colé contre la muraille, sans m'entremettre des querelles des Philosophes, ni me mêler de ce que ie n'auois que faire; instruit par l'exemple d'Iltée, qui auoit reçu vn *qui pro quo* fort dange-reux, en se voulant mêler de les séparer. On eust dit que c'estoit le combat des Centaures & des Lapithes. Car vous eussiez vû renuerter les tables & les bufets, voler les plats & les assiettes, ietter les coupes à la teste, & couler le sang avec

*De bout  
du doigt  
dès l'œil.*

le vin. A la fin, Alcidas ayant renuersé d'un coup de baston la lumière, le danger crût par l'obscurité; mais les valets en ayant rapporté quelque temps après, tout se tourna en risée. Car on vit Alcidas qui leuoit la iupe à vne Musicienne, & Dionysodore qui s'estoit acommodé d'une coupe d'or, qui luy tomba de dessous son manteau dans la surprise; mais il s'excusa sur ce qu'on la luy auoit donnée pour la garder, de peur qu'elle ne fust rompue; & on le confirmoit. Voilà comme le combat finit par vne raillerie. Cependant, on emportoit les blesez en fort piteux état, & particulièrement Zénothémis, mutilé du nez & de l'œil, & criant fort haut de la douleur qu'il souffroit; ce qui ne pût empêcher Hermon avec sa mâchoire fracassée, de crier, Victoire, & les Stoïques auoüerent que la douleur estoit vn mal. Le Médecin Dionique mit le premier appareil à la playe du marié, qui estoit fort profonde; & il luy emporté avec sa teste entortillée, dans le char qu'on auoit préparé pour sa maistresse. En suite, il pensa les autres, qui furent emportez aussi chacun chez eux, après auoir reposé quelque peu; & ne se pûrent empêcher la plupart de rendre gorge par les chemins. Alcidas se coucha de trauers sur vn lit, d'où l'on ne pût iamais le faire leuer. Voilà comme se passa le festin, dont tu as voulu sauoir le détail, & duquel on peut dire avec le Poëte; *Qu'il arrive bien des choses, contre l'esperance des hommes.* Car qui eust iamais crû voir des Philosophes s'estropier à vne noce? Mais cela nous apprend à ne nous point mêler parmy eux, quand nous n'y auons que faire.



## LA DEESSE DE SYRIE.

*C'est la description d'un Temple, où il est parlé de son origine, & de ses cérémonies. Du reste, ie doute que cette piece soit de Lucien; car il y a quelque chose qui sent la superstition; outre qu'elle est en langue Ionique.*

*Ierapolis.* **I**L y a en Syrie, assez près de l'Euphrate, une ville qu'on nomme Sacrée, à cause qu'elle est dédiée à Iunon l'Assyrienne; car il semble qu'elle ne se nommoit pas de la sorte du commencement, & qu'elle ait pris ce nom depuis que les grands mystères s'y célèbrent. J'ay fait dessein de mettre icy ce qu'elle a de plus remarquable, non seulement pour les Fêtes & les Sacrifices; mais encore pour ce qui concerne le Temple, & son origine. Et ie ne diray rien que ce que j'ay vu moy-même qui suis du pays; ou ce que j'ay appris des Sacrificateurs de la Déesse; encore ne sera-ce que pour les choses qui se sont passées devant moy, & que ie n'ay pu savoir que par le rapport d'autrui. Les Egyptiens sont les premiers de tous les peuples que nous connoissons, qui ayent eu quelque lumière des choses divines, & qui ayent établi des Temples, des mystères, & des cérémonies. Car les Assyriens l'ont appris d'eux quelque temps après, & ont ajouté au culte des Dieux, celui des Idoles, parce qu'il n'y en avoit point d'abord chez les Egyptiens. Il y a des Temples en Syrie presque aussi anciens que ceux d'Egypte, dont j'ay vu une gran-

de partie. L'Hercule de Tyr est beaucoup plus ancien que celui des Grecs, quoy que l'Egyptien le soit encore plus que luy. Il y a aussi vn grand Temple en Phénicie parmy les Sidoniens, qui est dédié à Astarte, que ie croy estre la Lune; encore qu'un Prestre du Temple m'ait dit que c'est Europe, la sœur de Cadmus & la fille d'Agénor, qui disparut ie ne say comment; & qu'en suite ceux du pais luy bastirent ce Temple, & publièrent que Iupiter l'auoit rauie pour sa beauté. On la voit encore grauée sur leur monnoye, assise sur vn Taureau; mais il y en a qui ne croient pas que ce soit elle à qui ce Temple est dédié. Il y a encore dans le pais vn grand Temple d'un autre Dieu qui n'est pas Assyrien, mais Egyptien, de la ville d'Héliopolis; toutefois ie ne l'ay pas vû, quoy que ie sache qu'il est aussi fort ancien. Mais i'ay vû à Byblis le grand Temple de Vénus, où l'on célèbre tous les ans les mystères d'Adonis, auxquels ie suis initié. Car on dit que ce fut en ce pais-là qu'il fut tué par vn sanglier; & en memoire de cette auanture, on luy fait tous les ans vn deuil public, où l'on se bat & se lamente; puis on luy dresse des funeraillles comme à vn mort, bien que le lendemain on célèbre sa resurrection. Car on dit qu'il s'est enuolé dans le Ciel; & l'on se rase la teste comme font les Egyptiens, à la mort du bœuf Apis. Les femmes qui ne veulent pas estre rasées, sont contraintes de se prostituer tout vn iour aux étrangers; & l'argent qui vient de cette débauche, est consacré à la Déesse. Mais il y a des Bybliens qui disent que c'est pour Osiris que se font toutes ces cérémonies; & qu'il est enterré en leur pais, & non en Egypte. Et pour marque de cela, qu'il

arrive tous les ans vne feste, du bois qu'on nomme Papyrus, qui est portée par mer, d'Egypte à Byblis, en l'espace de sept iours; & ie l'ay veüe moy-mesme. Il y a encore vne autre merueille en ce pais-là; c'est qu'une riuere qui porte le nom d'Adonis, & se rend du Liban dans la mer, change de couleur en certains temps, & teint la mer comme de sang, ce que l'on impute à miracle, & c'est le temps qu'on prend pour célébrer les mystères d'Adonis, parce qu'on croit que ce fut alors qu'il fut blessé dans la forest du Liban. Voilà comme la plupart le content; mais un homme du pais m'a dit une raison plus vray-semblable de cette merueille: Que la terre du Liban estant rougeastre, est soufflée par les vents dans la riuere à certains temps de l'année, ce qui la rend de cette couleur; & ie trouue cela plus raisonnable, quoy qu'on puisse imputer ces vents à une cause supérieure. Du reste, j'ay montré de Byblis sur le Liban, le chemin d'une journée, pour voir un Temple de Venus fort ancien, qui a esté basty par Cynise. Voilà tous les vieux Temples de quelque considération, qui sont en Syrie. Mais parmy cette quantité, ie ne pense pas qu'il y en ait de plus beau ni de plus auguste que celui dont ie veux parler. Car outre les Ouvrages de grand prix, & les ofrandes qui y sont en tres grand nombre, il y a des marques d'une diuinité présente. On y voit les statuës suër, se mouvoir, rendre des Oracles; & l'on y entend souuent du bruit, les portes estant fermées. Aussi est-ce le plus riche de tous ceux qui sont venus à ma connoissance. Car on y aporte des présens de routes parts, d'Arabie, de Phénicie, de Capadoce, de Cilicie, d'As-

syrie, & de Babylone; Et j'ay vû le thresor, avec tous les ornemens, & les autres choses qui égalent le prix de l'or & d'argent. Pour les festes & les solemnitez, il ne s'en trouue tant nulle part. Comme ie m'enquerois de l'origine du Temple, & du Dieu qu'on y adore, j'apris plusieurs choses, les vnes secrètes, les autres publiques; mais la pluspart fabuleuses, quoy qu'il y en ait de conformes à celles de la Grèce; & ie les veux rapporter icy, bien que ie ne les aprouue point. La plus commune opinion est, que Deucalion de Sythie en est le fondateur. Car les Grecs disent que les premiers hommes estant cruels & insolens, sans foy, sans hospitalité, sans humanité, périrent tous par le déluge; la Terre ayant poussé hors de son sein quantité d'eaux, qui grossirent les fleuves, & qui firent déborder la Mer, à l'aide des pluies; de sorte que tout fut inondé. Il ne demeura que Deucalion, qui s'estoit sauvé dans vne Arche avec sa famille, & vne couple de bestes de chaque espèce, qui le suivirent volontairement; tant sauvages que domestiques, sans s'entremanger ny luy faire mal. Il vogua ainsi iusqu'à ce que les eaux furent retirées, puis il repeupla le genre humain. Mais ceux de la ville dont ie parle, ajoutent à cecy vne autre merueille; qu'il s'ouvrit vn abîme en leur pais, qui engloutit toutes les eaux, & que Deucalion en mémoire de cette auanture, y dressa vn Autel, & bastit vn temple; qui est celuy dont nous parlons. On y voit encore vne ouuerture qui est fort petite; mais ie ne say si elle n'a point esté autrefois plus grande. Pour preuve de ce qu'ils disent, les habitans du pais avec toute la Syrie, l'Arabie, & les peuples de delà l'Euphrate, acourent

deux fois l'an à la Mer voisine, d'où ils puissent de l'eau en quantité, qu'ils viennent verser dans le Temple, où elle se perd par ce trou; & l'origine de cette cérémonie est encore attribuée à Deucalion, pour faire souvenir de cet accident. Voilà la plus ancienne opinion, touchant ce Temple; mais il y en a qui croient qu'il a esté fondé par Sémiramis, en l'honneur de sa mère Derceto, dont j'ay vû la figure en Phénicie, qui est vne femme de la ceinture en haut; dont le bas finit en queue de poisson; mais la statue qui est en ce Temple, porte la ressemblance d'une femme toute entière; & cette opinion n'a point de preuve certaine. Cependant, les poissons & les colombes sont sacrés en Syrie, de sorte qu'on n'en mange point; ce qui vient à ce qu'on dit de Derceto & de Sémiramis, dont l'une est demy poisson, & l'autre a esté changée en colombe. Pour moy, je croy aisément que le Temple a esté basti par Sémiramis; mais je ne croy pas que ce soit en l'honneur de sa mère; car il y a assez de gens en Egypte qui ne mangent point de poisson, & si ce n'est pas à cause d'elle. On dit encore vne autre chose, que j'ay apris d'une personne digne de foy; que ce Temple a esté consacré à Rhéa par Atis, qui a le premier enseigné aux hommes ses mystères. Car tout ce qu'en savent les Lydiens, les Phrygiens, & les Samothraces, vient de luy, qui estoit Lydien. Depuis que Rhéa l'eut fait Eunuque, il vécut en femme; & en prit l'habit; & en cet état il courut le monde, où il diuulgua ses cérémonies & ses mystères. Lors qu'il fut arriué en Syrie, & qu'il vit que les peuples de delà l'Euphrate ne le vouloient pas recevoir, il s'y aresta, & y bastit vn Temple à la Déesse

comme plusieurs choses le témoignent. Car la statue est sur vn char atelé par des lions, & tient vn tambour à la main, estant coiffée de tours, comme les Lydiens la dépeignent. Voilà ce qu'on en dit, & que ces Prestres ne le châtrent pas en l'honneur de Iunon, mais de Rhéa, à l'imitation d'Atis, dont ie rendray pouttant ailleurs vne raison plus vray-semblable. Cependant, ce qu'on publie de ce Temple, qui se raporte aux Grecs, me plaist fort; que la Déesse est Iunon, & le Temple l'ouvrage de Bacchus, fils de Séméle, lors qu'il passa par cette contrée, en son voyage d'Ethiopie. Car on voit encore dans le thresor, des vestemens étrangers, des pierres précieuses des Indes, des dents d'Elephant; & il y a au paruis du Temple deux Priapes d'une grandeur extraordinaire, avec cette inscription; *Que Bacchus les a consacré à Iunon sa belle-mere.* Ces preunes-là suffiroient, s'il n'y en auoit encore de plus fortes; car les Grecs dressent des Priapes à Bacchus; & dans ses cérémonies portent de petits hommes de bois, qui en sont fort bien fournis, que l'on nomme Neurospastes; & il se trouue vn petit homme d'airain dans ce Temple à la main droite, qui en a vn tres-grád. Ie parleray maintenant du Temple, de sa situation, & de son origine. On dit que celui qui est à present, n'est pas l'ancien, qui a esté ruiné par le temps; mais que celui-cy a esté basti par la Reine Stratonice, qui est celle comme ie croy, qui fut aimée par son beau fils, & dont l'amour fut découuert par l'adresse d'un Médecin. Car ce ieune Prince estant tombé malade, comme ce Médecin luy vit les yeux mourans, la voix languissante, la couleur palle, & le reste des marques de cette passion, sans autre mal aparent, il se douta

de ce que c'estoit ; & pour en decouvrir la cause, il fit entrer toutes les Dames de la Cour dans la chambre du Prince, l'une après l'autre, tandis qu'il avoit la main sur son cœur, & vit qu'il ne s'émût pour pas une que pour Stratonice, & que le cœur commença à luy battre, lors qu'il la vit, avec un tremblement & une sueur par tout le corps. Alors il fut trouver le Roy, qui estoit fort en peine de la maladie de son fils, & luy dit qu'il se faisoit résoudre à le perdre, parce que son mal estoit incurable. Comme ce Prince luy eut demandé ce que c'estoit, C'est, dit-il, un crime, plutôt qu'une maladie ; car il est amoureux de ma femme. Alors, le Roy commença à le conjurer de luy en accorder la jouissance, & de n'estre point cause de la perte, qui causeroit un deuil général par tout l'Empire. Il ajouta à cela plusieurs choses, pour excuser la passion de son fils. Mais le Médecin feignant d'estre mécontent, de se voir contraint d'abandonner sa femme, demanda au Roy si le jeune Prince estoit amoureux de la sienne, s'il voudroit faire ce qu'il luy conseilloit ; ce que le Roy ayant assuré : C'est d'elle, dit-il, qu'il est amoureux ; mais ie ne l'ay pas voulu déclarer d'abord, que ie n'eusse decouvert vostre sentiment. Cela eut tant de pouvoir sur l'esprit du Roy, qu'il ceda à son fils, la Reine & l'Empire, & se retira vers Babylone, où il fit bastir une ville de son nom, sur l'Euphrate. Voilà comme le Médecin decouvrit la maladie de ce jeune Prince & la guérit. Mais avant que cette Princesse eust quitté son premier mary, Junon luy aparut en songe, & luy commanda de bâtir un Temple dans la ville sacrée, la menaçant de plusieurs maux, en cas de refus. Elle négligea cet avertissement d'abord ; mais étant tombée

malade d'une grande maladie, elle le dit à son mary ; & par son aui, fit vœu de bastir ce Temple, après auoir apaisé la Déesse, par des sacrifices. Elle ne fut pas plustost guérie, qu'elle partit par ordre du Roy, pour aler accomplir son vœu, avec vne suite nombreuse, dont vne partie estoit pour l'accompagner, & l'autre pour servir à la structure du Temple. Le Roy mesme enuoya avec elle vn ieune Seigneur qu'il aimoit extrêmement, nommé Combabe, quoy que celuy-cy fist tout ce qu'il pût pour s'en excuser, de peur que sa iennesse & sa beauté ne donnassent quelque prise à la médifance. Mais comme il vit que le Roy le vouloit absolument, il se retira chez luy fort triste, après auoir obtenu sept iours pour se préparer au départ. Il commença là à déplorer sa condition, de se voir sur le point de perdre les bonnes grâces du Prince, dont il estoit le fauory, & peut-estre la vie, s'il venoit à estre accusé du crime qu'il appréhendoit. Dans ce desespoir, il se coupa les parties qui pouuoient donner du soupçon de luy ; & les ayant fait embaumer, les porta au Prince dans vn vase cacheté, & luy dit qu'il le prioit de luy garder ce thresor iusqu'à son retour, ce que le Prince luy promit, & après l'auoir scellé de son seau, il le remit entre les mains de ceux qui auoient la garde de son cabinet. Combabe partit en suite, & fut trois ans à son voyage. Cependant, ce qu'il auoit appréhendé, arriua ; car cette ieune Princesse deuint amoureuse de luy, par vne longue fréquentation, en l'absence de son mary. Ceux du pais l'attribuent à la colere de Iunon, pour auoir trop tardé à exécuter ses commandemens, & au desir qu'eut cette Déesse de faire paroître.



la vertu de Combabe. Du commencement, Stratonice fit tout ce qu'elle pût pour vaincre ou dissimuler son amour ; mais comme elle vit que cela ne seroit qu'à l'augmenter ; & que l'entretien continuel d'un jeune Seigneur si accompli , l'allumoit de plus en plus, elle résolut à la fin de se déclarer. Pour le faire plus adroitement , elle fit un grand festin , afin d'avoir moins de pudeur , & de le pouvoir attribuer à gaieté. Et comme ils eurent soupé elle entra dans l'appartement de Combabe , & luy découvrit sa passion. Il luy répondit premièrement qu'il voyoit bien que c'estoit par galanterie ; & pour l'éprouver , afin de se moquer après de luy ; & lors qu'il vit qu'elle persistoit dans son dessein , il s'excusa sur la fidélité qu'il devoit à son maître. A la fin , comme elle ne recevoit aucune excuse , il luy fit voir qu'il n'estoit pas en estat de la servir , ajoutant les raisons qui l'auroient pu obliger à se faire ce sanglant outrage. La Princesse surprise d'un accident si imprévu , quitta sa poursuite , & non pas son amour ; de sorte qu'elle ne pouvoit vivre sans luy ; & tâchoit à divertir sa passion , dans la douceur de son entretien. Cette affection a passé depuis aux Prestres du Temple , qui deviennent ainsi amoureux des femmes , & elles d'eux , sans que les maris en prennent aucune jalousie , l'imputant à la divinité. Cependant , l'amour de la Reine devint si public , qu'il vint jusqu'aux oreilles du Roy , dont ce Prince indigné , rappela Combabe en diligence. Quelques-uns disent que ce fut la Princesse même qui l'accusa de l'avoir voulu corrompre , comme Phédre fit Hipolite , voyant qu'elle n'en pouvoit venir à bout. Mais

*Mr. sous  
Enu-  
ques.*

ie ne puis croire, si elle l'aymoit véritablement, qu'elle se pût résoudre à le perdre. Quoy qu'il en soit, comme il se fut rendu en diligence près du Roy, assuré sur sa vertu, il ne fut pas plustost arrivé, qu'il fut arresté prisonnier; & le Roy ayant assemblé son Conseil, l'acusa publiquement d'avoir débauché sa femme, trahy son bien-faiteur, & souillé les mystères des Dieux, par un adultère. Toutes les excuses qu'il eût pu aleguer, ne luy eussent seruy de rien, parce que la vray-semblance faisoit contre luy, & qu'il y avoit là une infinité de faux témoins pour le condamner. Aussi ne répondit-il rien à ces aculations; mais comme il vit qu'on l'aloit enuoyer au supplice, il pria le Roy de luy remettre entre les mains le dépôt qu'il luy avoit donné, comme l'aculant sous main de se le vouloir approprier. Le Prince l'ayant fait venir aussi tost, il rompit le cachet, & fit voir les pièces justificatives de son innocence. Alors le Roy tout confus, courut l'embrasser, & se plaignit à luy du crime qu'il avoit commis contre soy-mesme. Mais pour le consoler du mal qu'il luy avoit fait, il enuoya sur le champ tous les accusateurs au supplice; & ils receurent la mort, sur le point qu'ils atendoient la récompense. En suite, il combla ce jeune Seigneur de nouvelles faveurs, & voulut qu'il n'y eût rien de secret pour luy, & qu'il pût entrer à toute heure où estoit le Roy. Après, il le renuoya à sa priere, travailler à l'accomplissement de l'ouvrage qui estoit demeuré imparfait; & pour récompense de sa vertu, il luy fit dresser une statue d'airain dans ce mesme Temple, en habit d'homme, avec un visage de femme, fait de la main du meilleur Maître de ce temps-là. On dit que plusieurs de ses amis, par complai-

Hermocrates le Rhodien

sance ou par inspiration, se firent Eunukes à son exemple; & qu'ils alerent passer là avec luy, le reste de leurs iours, pour le consoler. Cette coutume se conserve encore parmy les Prestres de ce Temple, mais ils n'ont plus ni d'autre habit, ny d'autres occupations que celles des femmes, & cela par vne rencontre malheureuse qui arriva encore à Combabe. Car on dit qu'une ieune estrangere estant devenue amoureuse de luy, se tua de desespoir, apres qu'elle eut appris ce qu'il estoit de sorte que touché veritablement de ce malheur, il ne s'habilla plus depuis qu'en femme, afin que personne à l'avenir n'y fût trompé. Voilà l'histoire de Combabe. Je parleray tantost plus particulierement de ces Prestres, & diray leurs coutumes & leurs ceremonies; mais ie veux auant cela vous décrire le Temple & la situation. Il est basti au milieu de la ville sur vne colline, & ceint de deux murs, dont l'un est fort ancien, & l'autre tout nouveau. Il y a vn paruis de cent toises, où sont ces priapes dont i'ay parlé, qui ont trois cent brasses de haut. Nonobstant tout cela, il y a vn homme qui y monte deux fois par an, & qui y demeure perché l'espace de sept iours. La plupart croyent qu'il converse là haut avec les Dieux, qui entendent de plus près ses prières, & qu'il leur demande l'abondance & la fertilité du pais. Mais les autres croyent que c'est en memoire du déluge, où les hommes se sauverent au plus haut sommet des arbres & des rochers. Toutefois, ie croy plustost que c'est en l'honneur de Bacchus, parce que les priapes qu'on luy dresse sont acoustumés d'auoir vn homme de bois au haut bout, dont ie ne diray pas la raison. Or ces gens-cy y montent

Ou, par  
ce qu'il

de cette sorte; Ils se lient à trauers le corps avec la statue; & apuyant le bout du pié sur les droits qui débordent, se guindent en haut, leuant la corde où ils sont arachez, à mesure qu'ils montent, comme font ceux qui grimpent sur les palmiers en Egypte & en Arabie. Lors qu'ils sont au haut, ils iettent en bas vne corde qu'ils ont portée avec eux; par le moyen de laquelle ils tirent à eux du bois pour se huter, & le reste de leurs commoditez. Ceux qui entrent leur donnent quelque piece, soit d'or ou d'argent, ou de cuiure; & disent leur nom à vn homme qui est en bas, qui en auertit celuy qui est en haut, lequel prie aussi-tost pour eux, en sonnant vne clochette qui fait grand bruit. On dir qu'il passe là les nuits entieres sans dormir; & que si tost qu'il veut sommeiller, il y a vn Scorpion qui le réueille, ce que ie ne say point; mais cela fait partie de ces mystères; Et véritablement, la crainte qu'il a de tomber, pourroit toute seule luy dérober le sommeil. Le Temple est tourné vers l'orient & ressemble à ceux d'Ionie; il est élevé hors de terre de la hauteur de deux toises, & l'on y monte par de petites degrés de pierres; après quoy l'on trouue vn grand portique, d'vne structure admirable. Les portes du Temple sont d'or, aussi bien que la couuerture, sans parler du dedans qui brille par tout de mesme métal. On y sent vne odeur telle qu'on dit qu'il y a en l'Arabie heureuse, qui dure soit longtemps, & qui se fait sentir de fort loin; de sorte qu'on s'en souuient toute sa vie. Le Temple est distingué en deux parties dont l'vne est comme le sanctuaire, où l'on monte par quelques degrés; mais il n'est permis qu'aux Prestres d'y

entrer, & seulement aux principaux, encote qu'il soit tout ouvert. Au dedans sont des statues d'or de Jupiter & de Junon, toutes deux assises; mais l'une portée sur des bœufs, & l'autre sur des lions. Ils appellent Jupiter d'un autre nom, quoy que la statue soit toute semblable aux autres

*Minerve,* du même Dieu. Mais celle de Junon a quelque chose de plusieurs autres Déeses; car elle tient une *Venus, la* septre en une main, & en l'autre une quenouille; *Lune,* elle a la teste couronnée de rayons, elle est coiffée *Rhea,* de tours; elle est ceinte d'une écharpe, comme la *Diane,* *Némésis,* Venus céleste. Elle est aussi ornée d'or & de pierres de diverses couleurs, qu'on apporte de toutes

*Sardes,* parts, tant d'Egypte & d'Ethiopie, que d'Arménie, Médie, Babilone, & des Indes mêmes; *Hya-* Mais ce qui est de plus merveilleux, c'est une pierre précieuse qu'elle a sur la teste, qui jette tant de clarté, que tout le Temple en est éclairé la nuit; c'est pourquoy on luy a donné le nom de lampe; mais de jour elle n'a presque point de lumière, & paroist seulement comme de feu. Cette statue a une autre merveille; c'est que de quelque costé qu'on la considère, il semble tousiours qu'elle vous regarde. Entre cette figure & celle de Jupiter, il y en a une autre de même métal, qui n'a point de nom; aussi ne ressemble-t-elle à aucune

*Ou,* ni statue des Dieux, & l'on se contente de la nommer, la statue. Les uns disent que c'est Bacchus, *de forme* les autres Deucalion ou Sémiramis, à cause qu'elle *particul-* a une colombe d'or sur la teste. C'est elle qu'on *lière,* porte deux fois l'an vers la Mer, lors qu'on va puiser l'eau dont j'ay parlé. A la main gauche du Temple, il y a une niche pour la statue du Soleil; *mais* mais elle n'y est point. Car ces peuples ne font point de représentation du Soleil ni de la Lune

Parce qu'ils disent que ce sont des Dieux visibles, au lieu que les autres ne se voyent point ; c'est pourquoy on en garde l'image. En suite est la statue d'Apollon, puis Atlas, Mercure & Lucine ; mais Apollon est peint barbu, & en vn âge parfait, & non pas en jeune homme, comme de coutume, parce qu'ils disent que c'est vne imperfection. Sa statue a encore cela de particulier, qu'elle est habillée, au lieu que les autres statues de ce Dieu ne le sont point. L'en pourois conter plusieurs autres particularitez ; mais ie me contenteray de remarquer la principale, qui est l'Oracle, qu'Apollon rend luy-mesme ; au lieu qu'ailleurs ce sont ses Prestres. Quand il veut prédire, il s'ébranle. Alors les Prestres le prennent sur leurs épaules ; & s'ils ne le font, il se meut de luy-mesme, & sué. Lors qu'ils le tiennent, il les conduit où il veut, & les guide comme vn cocher fait ses chevaux, tournant deçà & delà, & passant de l'un à l'autre ; tant que le souverain Prestre l'interroge de ce qu'il veut sauoir. Si la chose luy déplaist, il recule ; sinon il s'avance, & ie l'ay veu vne fois s'élever & marcher par l'air. Voilà comme ils deuinent sa volonté ; & ils ne font rien en public ni en particulier, sans l'auoir consulté auparavant. Il prédire le changement des temps & des saisons, & la mort mesme ; iusques-là que cette statue sans nom, que l'on porte vers la Mer, ne se remue que par son ordre. Voilà comme le Temple est fait par dedans. Dehors il y a vn grand Autel d'airain, avec plusieurs statues, tant de Rois que de Sacrificateurs, dont ie diray les principales. Celle de Sémiramis est à main gauche, étendant la main, & montrant le Temple ; & voicy la raison qu'on en dit. Comme elle eut commandé vn iour qu'on

n'adorast qu'elle par tout son Empire, elle tomba dans de grandes calamitez, qui l'ayant fait devenir sage, elle ordonna qu'on adoreroit deormais Iunon au lieu d'elle; c'est pourquoy elle fait signe de la main que c'est elle qu'il faut adorer. Il y a veu aussi les statues d'Hélène, d'Hécube, & d'Andromaque; celles de Pâris, d'Hector, d'Achille, de Nérée, de Progné & de Philomèle; celles-cy en l'estat qu'elles estoient avant que d'estre changées; & Térée peint en oiseau. Il y en a encore vne autre de Scmiramis, celle de Combabe dont j'ay parlé, vne de Stratonice, qui est fort belle; & vne autre d'Alexandre, peint au naturel, avec Sardanapale tout auprès; mais en autre figure & en autre habit. Au parvis du Temple sont plusieurs bestes sauvages & domestiques, qui vivent ensemble sans se faire mal, ni à personne; ce qu'on impute à la diuinité, à laquelle elles sont consacrées. Il y a plusieurs Prestres; dont les vns sont employez à égorger les victimes, les autres à faire des éfusions; ceux-cy à porter le feu, ceux-là à servir à l'Autel. Il y en auoit de mon temps plus de trois cent, seulement occupez aux sacrifices. Ils sont tout habillez de blanc, & portent vn chapeau sur la teste; mais le souverain Pontife est vestu de pourpre, avec vne Tiare d'or, & s'élit tous les ans. Il y a vne autre multitude de gens qui seruent aux Cérémonies, comme ioieurs de flûtes & de chalumeaux, & Prestres chastez; sans parler des femmes éprises de fureur prophetique. On sacrifie deux fois le iour, & chacun se trouue au sacrifice; mais l'on ne dit mot à ceux de Iupiter, au lieu qu'on célèbre ceux de Iunon avec force chansons; au son des flûtes & des cymbales, sans qu'on sache la

*Che-  
vaux,  
bœufs,  
lions,  
ours,  
aigles.*

*Ou, por-  
cs.*

raison de cette diuersité. Il y a vn estan fort poissonneux près du Temple, où il y a de grands poissons qui ont chacun leur nom, & qui viennent quand on les appelle. J'en ay veu vn plusieurs fois qui auoit sur l'aïeron de l'épine du dos, vn petit ouurage d'or qu'on y auoit appliqué. On dit; mais ie ne l'ay pas éprouué, que cét estan à deux cent brasses de profondeur; mais il y a vn Autel de pierre au milieu, qu'on diroit qui se remüe, & plusieurs le croient; mais ie pense qu'il est porté sur des colonnes, qui sont au fond de l'eau. Cét Autel est tousiours couronné & encensé par des personnes qui y abordent à toute heure à la nage, pour faire leurs deuotions. On y fait aussi de grandes festes, qu'on appelle les décentes du *Amac*, où l'on porte tous les Dieux, & Iunon toute la premiere; de peur que Iupiter n'envisage deuant elle les poissons; car on tient que cela les feroit tous mourir. Elle le deuance donc, & le prie de se retirer; ce qu'il fait à la fin, après quelque contestation. Les plus grandes cérémonies se font à la Mer, dont ie ne diray rien, parce que ie ne m'y suis pas trouué; mais ceux qui y vont, en rapportent chacun vn vase plein d'eau, qui se doit ouvrir par l'vn des Prestres Eunuques, qui demeure sur le bord du Lac, & qui rompt le cachet pour de l'argent; ce qui luy est de grand reuenue. Au retour, on épanche l'eau dans le Temple, à l'honneur du Dieu; & apres auoir sacrifié, on se retire. La plus grande feste que i'y aye veüe, est au commencement du Printemps, & s'appelle la Torche ou le bûcher. On coupe pour cela de grands arbres, que l'on plante à l'entrée du Temple; & l'on y pend des brebis & des chèvres, & autres animaux tout vif, avec des habits, & des ouurages d'or & d'ar-



gent; puis on y met le feu, après avoir promené les Dieux à l'entour.

Plusieurs acourent à cette feste, tant de la Syrie que des Prouinces voisines; & chacun y apporte ses Dieux. On s'assemble à certains iours dans le Temple, où sont plusieurs de ces Eunuques dont j'ay parlé, & d'autres qui sont employez au seruice diuin, qui se donnent le fouët les vns aux autres sur les épaules, après s'estre tirez du sang des coudes.

Cependant, on iouë du tambour & de la flûte, & l'on chante des Hymnes & des Cantiques, qui sont inspirez sur le champ; mais cela se fait hors du Temple, & ceux qui le font, n'y peuvent entrer.

Quelques vns entrent alors en fureur; & après auoir ietté de grands cris, tirent leurs couteaux & se coupent les parties naturelles, puis courent tout nus par la ville, les tenant en leur main, & les iettent dans vne maison, d'où l'on est obligé de leur fournir des habits de femmes. Quand ces Eunuques sont morts, on ne les porte pas au bûcher comme les autres, mais leurs compagnons les chargent sur leurs épaules, & les transportent hors de la ville, où ils les couurent de pierres, puis se retirent; mais ils n'oseroient entrer de sept iours au Temple, encore faut-il qu'ils se purifient auparavant.

*Quand.*

Lors qu'ils ont veu vn corps mort, ils n'oseroient aussi y entrer que le lendemain: mais les parens du mort n'y peuvent aller, qu'après trente iours; & seulement après s'estre rasé la teste. Les bestes qu'on immole, sont des taureaux, des vaches, des brebis, & des chèvres: mais on n'y sacrifie iamais de pourceau, quoy que quel-

ques-vns croyent que ce n'est pas par abomination, mais par respect; & que c'est pour cela aussi qu'ils n'en mangent point.

De tous les oiseaux, le pigeon leur est le plus saint, & ils ne l'oseroient seulement toucher; Qu'ils le font par hazard, ils sont pollus le reste du iour; c'est pourquoy les pigeons conuersent parmy eux sans crainte, & mangent deuant tout le monde.

Ceux qui arriuent la premiere fois à cette feste, se font raser la teste & les sourcils; & apres auoir sacrifié vne brebis, l'aprestent & la mangent; puis étendant la peau ils s'agenouillent dessus, & se coisant des piez & de la teste, prient les Dieux en cet état, d'auoir agreable le sacrifice, à la charge de leur en faire vn autre plus grand. Apres, ils se couronnent d'une guirlande, & en font autant à tous ceux qu'ils rencontrent; mais depuis qu'ils sont sortis de leur pais, iusqu'à leur retour, ils ne se lauent ni ne se desaltèrent qu'avec de l'eau fraiche, & ne se couchent que sur terre. Lors qu'ils arriuent dans la ville où est le Temple, ils se logent chez vn homme de leur pais, que chaque ville y entretient pour ce sujet, & qu'on nomme le Montreux, parce qu'il enseigne tout ce qu'il faut faire. On ne sacrifie pas dans le Temple; mais apres auoir amené sa victime à l'Autel, & fait ses étussions, on la ramene chez soy, où l'on fait ses prieres & son sacrifice. Il y en a encore d'une autre sorte, que l'on fait en cette façon. On couronne la victime, puis on la lâche à la porte du temple, d'où elle se précipite en bas du roc sur lequel il est basty, & se romp le cou. Quelques-vns en font autant à leurs enfans,

*Cela a du  
raport à  
nos my-  
steres.*

*Hiera-  
polite.*

*Espèce de  
barbe fine  
de fer.*

408 LA D'ESSE DE SYRIE.  
horsmis qu'ils les enferment auparavant dans un  
sac, puis les iettent en bas, leur reprochant que  
ce ne sont pas des hommes, mais des bestes. Ils se  
brûlent tous, les uns au poignet, les autres au  
cou; c'est pourquoy tous les Assyriens ont des  
marques de brûlure. Ils pratiquent vne autre  
coutume, qui est de laisser croistre les cheveux  
aux enfans, iusqu'à ce qu'ils soient grands, puis  
de les couper dans le Temple, & de les consacrer  
à Dieu dans un vase d'or ou d'argent, après auoir  
écrit leur nom dessus. J'en ay fait autant quand  
j'estois ieune; & ma chevelure est encore au Tem-  
ple dans un vase; mais les ieunes gens consacrent  
aussy les premices de leur barbe. Il n'y a que les  
Trézéniens de tous les Grecs, qui imitent cette  
coutume; car les ieunes gens de l'un & de l'autre  
sexe ne se marient point, qu'ils n'ayent coupé  
leurs cheveux, à l'honneur d'Hipolite.

~~~~~

LA LOVANGE DE DEMOSTHENE.

*Ce Panegyrique est d'une façon toute particulière;
car outre qu'il se fait comme en passant, il finit
par un Dialogue d'Archias & d'Antipater, &
non pas de ceux qui ont parlé d'abord.*

C O M M E ie me promenois à Athènes sous
le Portique, un peu avant midy, ie trou-
uay en sortant à main gauche, Tersagore, dont
le nom peut-estre ne vous est pas inconnu; C'est
un petit homme robuste, assez blanc, qui a le
nez aquilin. Je luy criay d'abord, D'où vient le
Poëte Tersagore; & ou va-t-il? Je viens, dit-il,
de

de chez moy, pour me promener icy; car ie me suis leué la nuit, & ay trauaillé tout le matin, pour faire quelque chose à l'honneur d'Homère, dont on célèbre aujourd'huy la naissance; & si tu es de loisir, ie te montreray ce que i'ay fait, car ie l'ay apporté avec moy. Ie n'ay rien à faire, luy dis ie; & i'entendray volontiers de ta bouche les loüanges d'Homère, comme autant de remerciemens des auantages que tu as tirez de sa Poësie. Pour moy, dit-il, ie suis plutôt venu pour luy faire des prières, que des actions de grâces: Et en disant cela, il me montra son image qui est peinte comme tu fais, avec de grands cheueux, à la main droite du Temple des Ptolomées. Plût à Dieu, luy dis-ie, que les vœux y seruissent de quelque chose; car il y a long-temps que i'aurois fait le Panegyrique de Démosthène. Mais il me semble que tu fais comme celuy qui ayant vaincu à la course, & netoyé la poussiere de ses piez, vouloit entretenir vn Athlète qui estoit prest d'entrer à la lute; mais l'autre luy répondit, qu'il ne causeroit pas tant, s'il estoit encore au commencement de la carrière. Ainsi ayant remporté la victoire, tu te soucies peu de ceux qui veulent tenter la fortune du combat. Comme si c'estoit vne chose si difficile, me dit-il, que de louer Démosthène. Est-ce, luy repartis-ie, que tu fais plus de cas d'Homère que de luy; & que tu te glorifies d'auoir acheué le Panegyrique de l'un, & crois qu'il y a peu d'affaire à celuy de l'autre? Ie ne voudrois pas, reprit-il, faire naistre quelque diferend entre ces Héros; mais il est vray que i'ay plus d'inclination pour le premier. Ne te semble-t-il pas, luy dis ie, que i'ay le mesme sentiment pour Démosthène.

que tu-as pour ton Homère ? Tu-és peut-estre de ceux qui croient que la Prose n'est rien , à comparaiſon des Vers , & qui nous méprisent comme les Cavaliers font les gens de pié ? Dieu me garde , dit-il , d'estre ſou iuſqu'à ce point , quoy qu'il faille de la fureur pour la Poëſie. Il en faut auſſi pour la Proſe , luy repartis-ie ; & l'Orateur ne peut rien faire de grand ni de ſublime , ſans quelque eſpèce d'enthouſiaſme. Je me'plais quelquefois , dit-il , de comparer les plus beaux endroits d'Homère , avec ceux des principaux Orateurs , & particulièrement de Démoſthène , comme l'inuective d'Achile contre Agamemnon , avec celle de ce grand homme contre Philippe , à qui il reproche preſque les meſmes vices. *C'eſt un bon augure , dit l'un , de combattre pour ſon païs ; Et l'autre. Il faut que les gens de bien qui entrent dans le maniement de affaires publiques, n'ayent que de belles eſperances.* En vn autre endroit, *Quels ſoupirs ne pouſſeroient point ces Grans hommes qui ſe ſont immolez pour la gloire & pour la liberté de leur païs ?* Ce qui ſe raporte à ce que dit Homère. *Que le vieux Pelée ſetteroit de grandes clameurs , ſ'il avoit apris ces choſes.* Je compare auſſi le torrent de Python, avec les tempeſtes d'Ulyſſe ; Et, *Si nous eſſions exemts de mort & de vieillesſe , avec ces mots ; La mort eſt commune à tous les hommes ; & les Palais des Rois ne ſont pas plus exemts de ſes coups , que les Cabanes des Bergers.* Enfin , leur eſprit s'eſt rencontré en mille endroits , où l'on voit la meſme vigueur , les meſmes mouvemens , les meſmes figures , les meſmes transitions , les meſmes comparaiſons , & les meſmes penſées , exprimées avec la meſme facilité. Mais il me ſemble que Démoſthène a repris plus délicatement la moleſſe des

Athéniens, que s'il les eût appelez sœurs, à l'exemple d'Homère, & qu'il représente plus fortement les choses que luy, qui fait tenir de grands discours à ses Héros, dans chaleur du combat. Les nombres mesmes & les cadences de cet Orateur charoüillent autant mon oreille, que celles du Poëte; comme celui-cy ne remplit pas moins les figures de l'Oraison, que l'Orateur mesme. Car les graces de l'Art se trouuent souvent iointes dans ses ouurages à celles de la Nature. Je ne méprise donc pas ton vant, quoy que ie croye que la loüange d'Homère soit beaucoup plus difficile que celle de Démosthène. Car on ne sait ni ce qu'il estoit, ni ce qu'il faisoit, ni son pais, ni sa race, ni le temps auquel il a vécu. Autrement, il n'y auroit pas tant de dispute, qu'il y en a sur ce sujet. Et l'on ne douteroit pas si Colophone est sa patrie, ou Chio, ou Smyrne, ou Cumes, ou Thèbes, ou cent autres villes: Ni si son père est Méon, le fleuve de Lydie, ou quelque homme de ce nom; & sa mère Ménalopis, ou quelque Nymphé d'entre les Dryades; & s'il a vécu du temps des Héros, ou depuis. Car on ne sait pas mesme s'il n'est point plus ancien qu'Hésiode, sous le nom de Mélégéne, & s'il estoit pauvre & aveugle, ainsi qu'on le crie. Comme on ne peut donc faire fondement sur des choses incertaines, il se faut renfermer dans les loüanges de la Poësie, au lieu que tout est illustre en Démosthène; & qu'il ne couste rien à aprestier des viandes qui sont exquisés, parce qu'elles sont bonnes, mesme sans aprest. Premièrement, il estoit d'Athènes, qui est si célèbre pour les Lettres & pour l'Eloquence, & comme le rempart de toute la Grèce. Que si c'estoit la patrie de mon Héros, ie pourrais parler des Dieux à qui elle doit

Thèbes
d'Egypte

son origine ; de leurs amours , de leurs iugemens ; de leur habitation , de leurs présens , de leurs mystères ; Je dirois ses Loix , ses Arrests , ses Assemblées , ses Colonies , ses Victoires , & ses Trophées , qui sont si grands & en si grand nombre , tant sur mer que sur terre ; qu'il faudroit plus d'un Démosthène pour les pouvoir dignement décrire , & qu'ils fourniroient tout seuls la matière d'un Panégyrique. Car on peut ioindre aux loüanges d'un Héros , celles de sa Parrie ; Isocrate même a inséré les loüanges de Thésée , parmy celles d'Hélène , à cause qu'il fait à la gloire d'une Dame , d'avoir d'illustres Galans ; & les Poètes sont encore plus libres. Mais tu craindrois peut-estre d'avoir trop de matière , & de faire comme on dit , le portail plus grand que l'édifice. Laisant donc là Athènes , venons à la dignité de son père , qui est , comme dit Pindare , un fondement d'or pour la loüange du fils ; Il estoit Amiral , & l'on fait qu'en son pais il n'y avoit point de plus belle charge. Que s'il a laissé son fils orphelin , cela n'a servi qu'à faire éclater davantage la gloire de nostre Orateur. On ne fait rien de l'éducation ni des exercices d'Homère ; & pour le louer on ne peut pas se servir du laurier d'Hésiode , qui inspiroit la Poésie aux Bergers de la contrée ; Mais pour toy , tu as dans les loüanges de Démosthène , Callistracte , Isocrate , Isée , Alcidas , Eubulide ; Tu peux ajouter , qu'encore qu'il y eût mille sujets de débauche dans Athènes , capables de corrompre jusque aux enfans de famille , qui sont sous la discipline de leurs pères ; tout cela ne fit aucune impression sur l'esprit de Démosthène , nonobstant la négligence de ceux qui avoient soin de sa conduite , & la fragilité de sa jeunesse. Mais l'amour

de l'honneur & de la vertu le transporta de la maison de Phrynée, à l'école de Platon; d'Aristote, de Théophraste, & de Xénocrate. Tu pouras dire là dessus, qu'il y a deux sortes d'amour; l'un brutal, & véritablement né de la mer, puis qu'il est comme elle impetueux, & sujet aux tempestes & aux orages; l'autre céleste, qui nous attire à soy par vne douce violence, comme par la chaîne d'or de Iupiter, & nous approche de son trône. C'est cet amour qui luy aplanit toutes les difficultez qui estoient sur son passage; Qui luy fit razer la moitié de la teste; Qui luy rendit facile la grotte, le miroir, & l'épée; Qui luy fit vaincre les défauts de sa langue, de sa prononciation, de sa memoire; mépriser les bruits du peuple, & passer les nuits & les iours entiers à l'étude. Il ne se faut donc pas émerveiller si son éloquence nous étonné, tant par la multitude des pensées, & par la force de l'expression, que pour ce qui concerne les passions & les mouvemens. Il a par tout de la force, de la grandeur, de la sagesse, de la variété. Enfin, il est le seul des Orateurs, comme dit Leosthène, dont le discours est animé. Car on ne luy peut reprocher, comme à Bich, le, qu'il travailloit après avoir bu, afin d'avoir plus de feu; vû qu'il ne buvoit que de l'eau. Delà vient la raillerie de Démadès, que les autres Orateurs haranguoient à l'eau; mais que Démosthène y composoit: Et Pythéas disoit que ses harangues sentoient l'huile, à cause de la peine qu'il y prenoit. Voilà ce que nous avons de commun dit-il, dans les loüanges d'Homère & de Démosthène; mais venons à ce que ce luy-cy a de particulier, sa douceur, son humanité, sa vigilance, sa vigueur à entreprendre & à exécuter. Comme il vouloit continuer, je l'interrompis.

Voiez les remarques.

Horloge d'eau.

& lui dis qu'il auoit enuie de me noyer, & non pas de me defalterer. Ouy, dit-il, si ie venois à parler de ses grandes & immortelles actions, de sa magnificence dans les festins publics & dans les spectacles, des dépenses qu'il a faites pour armer des Galères, pour fortifier la ville d'Athènes, pour déliurer les captifs, pour marier les pauvres filles. Quand ie considère toutes ces choses, avec le reste de son Gouvernement; ses Loix, ses Decrets, ses Ambassades, ses Harangues; Je dis en moy-mesme, Comment vn homme peut-il appréhender de manquer de matière, dans les loüanges de Démosthène? car à te voir faire des vœux & des souhaits, il sembloit que tu en fusses en peine. Mais tu deurois plutôt appréhender d'en estre acablé, & de ne pouuoir contempler tant de lumière. Car il m'est arriué la mesme chose dans les loüanges du Prince des Poëtes; & ie faillis à tout quitter, pour ne les pouuoir bien comprendre. Mais pour ne point passer pour vn faux aiglon dans la Poësie, i'y acoûtumay peu à peu mes regards. Toutefois, ton travail, comme ie dis, me semble plus aisé que le mien. Car toute la loüange d'Homère est renfermée dans la Poësie, parce qu'on ne fait rien du reste, que ce qu'on en conjecture par là; mais celle de Démosthène est comme vn parterre de fleurs, où l'œil ne fait que choisir; ou comme ces festins de voluptueux, où l'on trouue dequoy contenter tous les sens. Ainsi, l'on ne fait sur quoy arester sa veüe, lors qu'on vient à considérer, ou sa nature, ou son art, ou son esprit, ou son éloquence, ou sa conduite, ou sa résolution; ou le mépris qu'il a fait des richesses, ou sa foy, ou sa justice, ou son humanité, ou sa prudence, ou le nombre innom-

brable de ses belles actions; Euboee, Mégare, Béotie, Chio, Rhodes, l'Hellepont, Bisanee, qui nous font écrire avec Pindare, *Que chanteray-je le premier, ou Ismène, ou le javelot doré, ou les soldais engendrez des dents du serpent, ou Thèbes aux sept portes, ou la force d'Hercule l'indomptable, ou les diuers honneurs de Bacchus, ou le mariage de la belle Harmonie?* Ainsi, l'on ne fait que louer, ou ses paroles, ou ses actions, ou sa vie, ou sa mort, ou son éloquence, ou sa doctrine; mais pour ne se point tromper, il les faut prendre séparément, & s'exercer sur l'une de ces choses, comme s'il n'y en avoit point d'autres. Si l'on parle de son Eloquence, on la mettra en paralele, avec celle de Périclès, qui a esté comparée à des foudres & à des tonnerres, & qui laissoit un éguillon dans l'esprit; mais la nostre a cét avantage, qu'elle a souffert l'éfort des temps, & le jugement de la postérité; au lieu que celle de Périclès est morte avec luy. Mais ie te laisse cela à traiter, si tu prens ce sujet; Que si tu te proposes de louer ses vertus ou ses actions, tu en pouras prendre une, ou bien deux ou trois, si tu veux t'estendre davantage; car elles te fourniront une assez ample matière pour un Panegyrique. C'est ainsi qu'Homère se contente de louer quelquefois une partie de son Héros, comme la teste, les piez ou la chevelure, les armes mesmes, ou les ornemens; & les Poëtes ne feignent point de célébrer les dars d'Apollon & l'Egide de Jupiter. Démosthène donc te pardonneroit aisément, quand tu n'entreprendrois de louer qu'une de ses vertus, puis qu'il auroit bien de la peine luy-mesme à les louer toutes ensemble. Comme Thersagore faisoit ce discours, avec beaucoup de véhémence; Je croy, luy dis-je, que tu veux faire

*Ou, Me-
lie à la
quenouil-
le dorée.*

voir que tu n'es pas seulement grand Poëte, mais grand Orateur. Je l'ay fait, dit-il, afin que n'étant plus en peine de traiter ton sujet, tu m'écoutes plus attentivement. Tu n'as rien fait pour moy, luy dis-je, & Dieu veuille seulement que tu n'ayes fait tout le contraire, comme ces Médecins ignorans qui traitent vn mal pour vn autre. Car tu as donné des règles pour vn apprentif, & il ya long-temps que ie say toutes ces choses. Il en est, dit-il, comme du grand chemin, qui est toujours le meilleur, & il faut imiter ce conducteur de chariots, rival de la gloire de Platon & de ses disciples, qui pour monstrier son adresse, fit plusieurs tours sur vne mesme ligne, à l'entour de l'Académie, sans qu'il parût que la trace d'un chariot. Je suis de sentiment tout contraire, luy dis-je, car ie fais tout ce que ie puis, pour m'éloigner du chemin battu, & pour quitter la route des autres; ce qui est assez difficile, quand on court dans vne mesme carriere. Il faut faire, dit-il, comme ce Peintre, à qui l'on auoit commandé de faire vn cheval qui se veustrast dans la poussière. Car comme il y trauiilloit, celuy qui l'auoit commandé estant arriué, & se mettant en colere de ce qu'il faisoit vn cheval courant, qui éleuoit vne grande poussière sous ses piez; il ne fit que renuerser le tableau, & luy demanda si ce n'estoit pas comme cela qu'il le vouloit. Tu es plaisant, luy dis-je, de croire que ie n'aye es-sayé encoré qu'un chemin; tu dois plustost craindre que ie n'aye tenté toutes les voyes, & que ie ne sois contraint à la fin de faire comme Protée; qui s'estant changé en mille formes, reprit la sienne, parce qu'il n'y en auoit plus d'autre. Du moins, dit-il, tu fais autant de tours que luy,

pour t'empêcher de tomber dans mon sentiment. Nullement, luy dis-je, j'aime mieux laisser tout là, pour t'entendre. Car peut-être qu'étant défait de ce qui te met en peine, tu commenceras à songer à moy. Après nous estre donc assis sur les sièges les plus proches, il me lût son Poëme, que ie trouuay fort beau; mais comme il estoit au milieu, il ferma tout à coup le liure, & me dit qu'il me vouloit payer de ma vacation, comme on fait le peuple à Athènes, lors qu'il vaque au iugement des procès, & aux affaires publiques. Car j'ay recouré avec grand soin, dit-il, les mémoires des Rois de Macédoine, où sont entr'autres choses les gestes d'Antipater, avec quelques particularitez touchant Démosthène, que tu seras bien aise d'entendre. Pour récompense, luy dis-je, ie te donneray vne favorable audience afin que tu achèues le reste de ton Poëme; mais après cela ie ne te quitteray point, que tu ne m'ayes fait voir la pièce que tu me promets. Et veritablement, ie puis dire que tu m'as traité splendidement à la naissance d'Homère, & que tu as célébré mesme en quelque sorte celle de Démosthène. Comme il eut acheué de lire, nous ne tardâmes qu'autant qu'il fa-

*Ou, que
tu en
veux fai-
re de mes-
me de,
etc.*

loit pour le louer; puis il me mena chez luy, où après auoir esté assez long-temps à chercher parmi ses papiers, enfin il m'aporta ces mémoires; & si vous voulez, ie vous diray ce qui y estoit, sans y rien changer. Car ce n'est pas moins d'honneur à Esculape, lors qu'on récite à sa feste des vers de Sophocle, ou de quelqu'autre des anciens Poëtes, quand il n'y a rien de nouveau, que si l'on l'on en faisoit exprès; & l'on commence déjà à ne plus iouer de nouuellés pièces, aux festes de Bac-

chus, mais on se contente des anciennes, qui ne sont pas moins agréables lors qu'elles sont bien représentées. Voicy donc l'endroit du liure qui concerne Démosthène ; & il est conçu en forme de Dialogue. Comme on eût rapporté à Antipater qui gouvernoit les affaires de la Macédoine, qu'Archias qu'il avoit enuoyé pour se saisir des bannis, estoit ariué, il le fit entrer aussi-tost ; car il l'atendoit avec impatience, & luy avoit donné ordre d'amener Démosthène, sans luy faire aucun déplaisir. Le liure vous dira le reste.

ARCHIAS. Les Dieux te gardent, Antipater.

ANTIPATER. Les Dieux me gardent, si tu as amené Démosthène.

ARCHIAS. Je l'ay amené autant qu'il a esté en mon pouvoir. Car voilà son vne.

ANTIPATER. Qu'ay-je à faire de ses os, & de ses cendres ?

ARCHIAS. Il a esté impossible de l'amener vif, quelque promesse que ie luy aye pû faire ; & il eust esté plus aisé de forcer les murs de Bisançe, que de le corrompre.

ANTIPATER. Si quelque Athénien faisoit plus de cas de moy que de sa Patrie, ie luy donneroie de l'argent, & non pas mon amitié. Mais lo-s qu'il me hait pour son pais, il m'est en grande vénération ; & vne ville me semble heureuse, qui a vn tel Citoyen. Pour les traîtres, après m'en estre seruy, ie tâche de m'en défaire ; mais ie voudrois avoir auprès de moy vn Ministre aussi incorruptible que celui-là, & i'en ferois plus de cas que de toutes les troupes étrangères. Car ie préfère les charmes de la

persuasion à l'effort des armes.

ARCHIAS. Cependant, ie suis en peine de ceux qu'on a envoyez d'Athènes avec Diopithe.

ANTIPATER. Quoy ! tu apprehendes maintenant les forces des Athéniens ? Pour moy, ie me moque du Pirée & de ses Galères. Quel mal peuvent faire des gens qui passent toute leur vie dans les jeux & dans la débauche ? Sans Démosthène i'eusse pris Athènes plus facilement, qu'on n'a fait Thèbes ou la Thessalie ; mais il se trouvoit par tout, pour rompre mes desseins, ou les traverser. Nous ne l'avons iamais pû surprendre par aucune entreprise, ni secrette ni publique. C'étoit le rempart de toute la Grèce. Combien nous a-t-il contesté Amphipolis, Olynthe, la Phocide, le Pyle, l'Helléspont, la Querlonèse. Il estoit continuellement à animer ses Citoyens, & à les réveiller de leur assoupissement. Il leur faisoit employer les dépenses de leurs jeux, à l'entretienement des soldats. Il rétablissoit la marine, en faisant observer les loix abolies par le temps ou par la négligence. Il faisoit souvenir le peuple d'Athènes de Marathon & de Salamine, lors qu'ils ne songeoient plus qu'à vivre honteusement aux dépens du public. Il réunissoit contre nous toute la Grèce. On ne le pouvoit ni tromper ni surprendre, ni corrompre. Il estoit plus redoutable luy seul, que toutes les Flores & les Armées ; il égaloit la prudence de Périclés, la magnanimité de Thémistocle, & la probité d'Aristide, & servoit autant à son pais que tous les trois ensemble. Que s'il eust eu le commandement des Armées, & l'administration des Finances, que n'eût-il point fait, puisque nous avions tant de peine à nous défendre de la force seule

de ses paroles ? Mais pourquoy ne l'as-tu pas amené vif ?

ARCHIAS. Je n'ay pû.

ANTIPATER. Est-ce qu'il est mort en chemin ?

ARCHIAS. Non ; mais en l'Isle de Calauré.

ANTIPATER. Peut-estre , par vostre négligence , parce que vous n'en avez pas eu soin.

ARCHIAS. Il n'estoit pas en nostre pouvoir.

ANTIPATER. Tu me contes-là des Enigmes ; Vous l'avez pris vif , & il n'estoit pas en vostre pouvoir. N'as-tu pû empêcher qu'on ne luy fît aucune injure ?

ARCHIAS. Cela n'est pas ariué par nostre faute.

ANTIPATER. Peut-estre que vous l'avez tué vous-mêmes.

ARCHIAS. Non ; quoy que nous ayons tâché de le forcer , parce qu'il ne vouloit pas obeir. Mais qu'en eusses-tu fait , quand nous te l'eussions amené tout vif , sinon de le faire mourir ?

ANTIPATER. Tu ne connois ni Démosthène , ni moy ; Archias ; mais tu crois qu'on trouve des Démosthènes comme des Himerées , des Aristoniques & des Eucrates , qui se sont élevez pendant les diuisions , & ont passé comme des correns ; gens sans cœur , insolens dans la bonne fortune , & lâches dans la mauuaise. Ou , comme le déloyal Hyperide , qui n'eut point de honte de l'acuser , quoy qu'il fit profession d'amitié avec luy , & de seruir de ministre à vn crime , dont les autres se repentirent incontinent : Car Dé-

mosthène fut aussi-tost rapellé, & son retour fut plus illustre que celuy d'Alcibiade. Toutefois, il falloit couper la langue à cét imposteur, qui s'en estoit serui contre son amy. Mais Démosthène, me diras-tu, n'estoit-il pas le plus grand de tous nos ennemis? Non, quand ie considère sa foy, son intégrité, sa iustice, car ie respecte par tout la vertu, mesme dans vn ennemy; & ie n'ay pas le courage moins bon que Xerxés, qui laissa aler ces deux illustres Lacédémoniens, Bulis & Sperquis, après auoir admiré leur valeur. Ie réuere donc Démosthène, quoy que ie ne l'aye vû que deux fois dans Athènes, sans le pouuoir entretenir que fort peu; mais i'ay appris ailleurs ses perfections, & les ay remarquées moy-mesme dans son gouvernement. Car ce n'est pas son éloquence que i'admire, quoy que Python comparé à luy, ne fût rien, ni tous les Orateurs d'Athènes, tant pour la beauté des pensées & la force du raisonnement, que pour l'adresse, l'élégance, & la vigueur de la prononciation, & de l'action. Après auoir donc assemblé les Grecs à Athènes, pour acuser deuant eux les Athéniens, nous nous repentimes d'auoir crû à Python & à ses promesses, lors que nous eûmes ouï les raisons de Démosthène, où l'on ne pouuoit que répondre. Mais comme ie dis, ie ne mets qu'au second rang son éloquence, & i'admire bien d'auantage sa conduite & sa résolution, d'auoir demeuré ferme & inébranlable, contre toutes les secousses de la fortune. Et ie say que Philippe de Macédoine auoit le mesme sentiment que moy. Car comme on luy eut présenté vn iour vne harangue que Démosthène auoit faite contre luy, & que Parménion ne put s'empescher d'en aux-

murer : Laissons, dit-il, la liberté de parler à Démosthène, puis qu'il n'est point à nos gages, quoy que j'ayasse mieux l'entretenir que pas vn des Officiers de ma maison ; veu que c'est luy qui dissipe tous mes conseils, & qui ruine toutes mes entreprises. Voilà ce que me disoit alors ce grand Prince, & ce qu'il m'a repeté plusieurs fois depuis ; contant entre ses bonnes fortunes, de ce qu'on ne donnoit pas le commandement des armées à Démosthène ; & songeant assez combien il feroit redoutable avec des forces, puisque les foudres de son éloquence estoient tant à craindre. Apres la bataille de Cheronée, il ne cessoit de publier le danger où il l'auoit mis, pour auoir réuni contre luy toutes les forces de la Grèce, & luy en auoir fermé l'entrée. Car il deuoit plustost sa victoire à la Fortune, qui est la maistresse des éuenemens, & au défaut des ennemis, qu'à sa conduite ou à sa valeur. Comme on luy disoit donc que le peuple d'Athènes estoit son Antagoniste, il disoit qu'il n'en auoit point d'autre que Démosthène ; & que sans luy, il ne feroit pas plus de cas de cette grande ville, que d'un vaisseau sans Pilote. Aussi, lors qu'il enuoyoit des Ambassadeurs vers les autres Citez de la Grèce, si Démosthène y alloit pour le contrecarrer, il desespéroit du succès de son entreprise ; Il disoit que tous ses desseins estoient renuersez, & qu'il estoit impossible de triompher de l'éloquence de cet homme. Si j'auois donc entre les mains vn si grand Personnage, ie me garderois bien de le faire mourir, & me seruirois de ses conseils, à l'établissement de nostre Empire. J'ay eu de l'affection pour luy, dès l'heure qu'Aristote l'amena à Alexandre, auquel

il le fit voir depuis plusieurs fois témoignant de faire plus d'estat de luy, que de tous ceux qui le venoient voir; & admirant la force & la grandeur de son genie, sans parler de ses autres vertus. Cependant, vous auez les mesmes sentimens de luy, disoit-il, que d'un Eubule, d'un Phrynon, & d'un Philocrate; & vous croyez corrompre par argent, celuy qui a dépensé tout son bien pour afranchir son pais. Mais comme vous saluez que cela ne peut rien sur son esprit, vous tâchez de l'étonner par la crainte des dangers, luy qui a fait vœu de mourir pour sa Patrie, & qui ne craint pas seulement le peuple d'Athènes, qui est le plus redoutable de ses ennemis. C'est l'amour qu'il porte à son pais, qui l'a fait entrer dans l'administration des affaires; & il a pris cet employ comme vne étude, & vn exercice de vertu. Je desirois donc, Archias, de le posséder, pour auoir son aui sur les affaires présentes, & pour ouïr la voix de la liberté, parmi les applaudissemens des flateurs, & vn conseil sincere au lieu des cajoleries de la Cour. Du reste, si Démosthène mérite quelque blâme, c'est pour auoir trop aimé vne ville ingrate, & pour auoir mis sa vie en danger, pour des gens qui ne le méritoient pas, veu qu'il eût pû trouuer ailleurs des amis plus constans & plus fidelles.

ARCHIAS. Tu pouuois obtenir de luy d'autres choses; mais non pas celle-là, Antipater; car il estoit trop passionné de l'amour de sa Patrie.

ANTIPATER. Je le croy, Archias; mais comment est-il mort?

ARCHIAS. Tu t'en étonneras dauantage, quand tu le sauras; car nous-mesmes qui

*La grandeur, la tempe-
rance, la patience, la promptitude & la lib-
erté.*

l'aions vû , ne cessons de nous en étonner. Il méritoit sa fin dès long-temps, comme tu le iugeras par la suite, & se retira dans vn Temple, d'où nous tâchâmes inutilement de le faire sortir.

ANTIPATER. Mais encore, que luy dites-vous pour cela?

ARCHIAS. Je luy offris le pardon, quoy que ie ne fusse pas assuré de l'obtenir; car ie te croyois plus irrité contre luy; mais ie ne voyois que ce moyen là, de le tirer d'où il estoit.

ANTIPATER. Comment reçût-il cette proposition? ne me le cèle point. Je voudrois y auoir esté présent; car il y a du plaisir d'observer les derniers momens d'un grand Personnage, & de voir s'il a pû conseruer son ame droite & sans gauchis iusqu'à la mort.

ARCHIAS. Il ne témoigna aucune apprehension; Au contraire, il me dit en raillant, que j'estois vn trop mauuais Acteur, pour luy persuader de ta part vn mensonge auantageux.

*Archias
auoit
joué des
Comedies.*

ANTIPATER. Il se resolut donc à la mort sans accepter tes ofres.

ARCHIAS. Nulement. Quand tu entendras le reste, tu iugeras qu'il y auoit quelque autre chose. Il dit qu'il n'estoit pas étrange que les Macédoniens prissent Démosthène, après auoir pris Olynthe, Amphipolis, & Oroe; & ajouta; car j'auois donné ordre qu'on écriuist tout ce qu'il diroit, & ie ne te le celeray point, puis que tu le desires sauoir; il ajouta, dis-ie: Pour moy, Archias, j'aprehendois de paroistre deuant Antipater, de peur qu'il ne me fist souffrir la mort, ou quelque chose de pire; Mais s'il est vray ce que tu dis, ie dois plus aprehender ses caresses, de

crainte qu'elles ne me fassent perdre l'estime que
 j'ay acquise, & que toute la Grèce ne me considère
 comme vn traître & vn déserueur, qui l'a
 abandonnée pour passer au party de ses ennemis.
 Si ie dois viure, il faut que ce soit le Pirée qui
 me conserue, & les vaisseaux que j'ay équipiez
 pour la Republique, & les fortifications que j'ay
 faites à mes dépens, & les frais que j'ay fournis
 volontairement à la Tribu de Pandion; & Solon,
 & Dracon, & la Liberté que j'ay défendue ius-
 qu'à la mort; & les loix nauales & militaires que
 j'ay rétablies, & les vertus de nos ancestres,
 & leurs trophées, & l'affection de mes Ci-
 toyens, qui m'ont souuent couronné, & la
 Grèce dont iusqu'icy j'ay maintenu la puissan-
 ce. Que si ie dois viure aux dépens d'autrui, que
 ce soit aux dépens des captifs que j'ay rachetez,
 & des pères dont j'ay marié les filles, ou des pau-
 ures dont j'ay aquis les dettes. Et si toutes ces
 choses ne peuuent rien, ni l'empire des Isles & de
 la Mer, que j'ay aquis à mon pais, ni la franchise
 du Temple de Neptune, ni son Autel que j'em-
 brasse, ie mourray plutôt que d'aler en Macédoine
 ne faire la cour à Antipater. Ce n'est pas que ie ne
 püsse gagner l'affection des Macédoniens, aussi
 bien que celle de mon ingrate Patrie, si ie vou-
 lois imiter l'exemple de Callimédon, de Pythéas,
 & de Démadés, mais j'ay trop de cœur pour me
 repentir de ma vertu, & trop de respect pour Co-
 drus, & pour les filles d'Ercétée. Je ne veux pas
 qu'on me puisse reprocher d'auoir changé avec la
 Fortune, d'autant plus que j'ay la mort en mon
 pouuoir, qui est vn azile sans reproche. Je n'iray
 point faire la cour à vn Tyran, pour deshonorer
 ma Patrie, & perdre ma liberté, sans laquelle il

*Qui s'a-
 frivent à
 la mort
 pour leur
 pais.*

m'est honteux de viure, & dans laquelle il m'est honneste & auantageux de mourir. Il te souvient bien, toy qui as ioué des Tragedies de ce Poète qui dit d'une Dame ; *Qu'elle eut soin en tombant, que sa chute fust honneste.* Si vne fille a eu cette consideration, Démosthène preferera-t'il vne vie honteuse à vne mort honorable ; & aura-t'il oublié si tost les beaux discours de la Philosophie, & les Traitez de l'immortalité de l'Ame de Platon, & de Xenocrate ? Après auoir dit ces choses, il s'emporta contre ceux qui reprochent aux miserables leur malheur, & comme i'employois les prieres & les menaces, pour le persuader de sortir ; ie le ferois, me dit-il, si i'estois Archias ; mais tu pardonneras bien à Démosthène, s'il n'est pas né pour seruir. Alors, le voulant enleuer par force, il s'ouit ; & iettant les yeux sur la statue de Neptune, Archias, dit-il, croit qu'il n'y a que les flotes, les rempars & les armées, qui puissent défendre nostre liberté : mais i'ay vn azyle, que toute la puissance des Macédoniens ne peut forcer, & qui vaut mieux que les murs de bois à qui l'Oraele vouloit que les Atheniens confiaissent leur salut. I'ay vescu libre dans l'administration de la République, ie mourray de mesme, sans craindre ni Archias, ni Antipater, comme ie n'ay craint, ni Philippe ni Alexandre. Ayant ainsi parlé, Ne me forcés point dit-il, ie ne prophane-ray point, si ie le puis, ce Temple, & ie te suivray volontairement, après auoir pris congé de Neptune. Comme il portoit dans ce moment la main à la bouche, ie m'imaginay que c'estoit pour prendre congé du Dieu ; mais il n'estoit pas encore hors du sucil du Temple, que me regardant, Emmene, dit-il, ce corps à Antipater ; car tu

n'emmeneras pas Démosthène ; Non par les
 Je crûs qu'il aloit iurer par les morts de Mara-
 thon ; mais il rendit l'esprit en cét instant. En sui-
 te vne seruantte qu'on a mise à la question , nous a
 appris , qu'il gardoit sur soy du poison , il y auoit
 long-temps , pour ce suiet.

ANTIPATER. O l'homme heureux & in-
 vincible ! Qu'il y a de courage & de résolution
 dans cette mort ; & de prudence à porter sur soy
 les gages de sa liberté. Il est alé mener vne autre
 vie dans le Ciel , ou dans les champs Elysées.
 Renuoyons son corps à Athènes , dont il sera vn
 plus grand ornement , que tous ceux qui sont
 morts à Marathon.

~~~~~

## L'ASSEMBLÉE DES DIEUX.

*Momus veut purger le Ciel à l'imitation d'Athènes ,  
 des étrangers qui s'y sont introduits , au préjudice  
 des véritables Citoyens.*

### DIALOGUE

DE IUPITER , DE MOMVS , ET DE MERCURE  
 en la présence des autres Dieux.

IUPITER. **N**E murmurez plus , Mes-  
 sieurs & ne chuchetez plus à  
 l'oreille les vns des autres comme vous auez de  
 coutume , pour vous plaindre de ce qu'on a admis  
 à la table des Dieux , des gens qui n'en sont pas  
 dignes. Je vous ay assemblez aujourdhuy , pour  
 y donner ordre ; & ie laisse à chacun le pouuoir de

dire son sentiment en toute liberté. Mercure; fay la publication.

MERCURE. Paix, écoutez; Que celuy qui a droit de parler en cette assemblée, parle, s'il a quelque chose à représenter touchant les nouveaux venus, & ceux qui se sont introduits depuis peu dans le Ciel.

MOMVS. C'est moy, s'il plaist à Iupiter.

IUPITER. Il n'est point besoin d'autre permission.

MOMVS. Je dis donc, Messieurs, que c'est vne honte de voir des hommes, qui non contents d'auoir esté faits Dieux, veulent mettre dans le Ciel iusqu'à leurs valets; & i'en veux dire ce qui m'en semble. Car tout le monde connoist ma franchise, & sait que ie ne saurois rien taire de ce que i'ay sur le cœur, au hazard de passer pour vn enuieux & vn médisant, comme quelques-vns déjà m'appellent. Mais puisque Iupiter & le cry public me le permettent, ie commenceray sans crainte, & parleray comme i'ay fait, de ceux à qui il ne s'agit pas d'estre Dieux, s'ils ne desient les autres, qui prennent part aux sacrifices & aux distributions célestes, auant que d'auoir esté reçus dans la congrégation, & d'auoir payé leur bien-venue.

IUPITER. Ne parle point par énigmes; mais dy clairement ton auis, iusqu'à nommer publiquement les coupables, de peur qu'on n'accuse secrètement les innocens, & que cela n'engendre parmy nous des soupçons & des défiances. Il faut qu'un Dieu libre comme toy, parle de tout librement.

MOMVS. Grand-mercy, Iupiter; c'est me grater, comme on dit, où il me demange. Cette

permission part d'un grand cœur, & véritablement Royal. Pour commencer donc, Voila Bacchus, sans aller plus loin, qui a fait ce que ie dis, luy qui n'est qu'un homme, & petit fils d'un Marchand Phénicien. Car sans parler de son yuognerie & de ses débauches, qui sont connues de tout le monde, quelles gens nous a-t'il amenez avec luy ! L'un est cornu, avec une barbe de bouc, & la moitié du corps de meisme, suivy d'une troupe de Bastelents qui luy ressemblent, tousiours sautans & gambadans d'une façon ridicule & faisant peur aux petits enfans, avec leurs oreilles pointues, & leur longue queue. L'autre est un petit vieillard chauve & camus, la plupart du temps monté sur un asne. Ne voila-t'il pas de beaux Dieux, pour ne point parler de ses deux concubines, Ariadne & Brigone, dont il a mis la Couronne de l'une parmi les Astres, & le chien de l'autre, comme pour luy servir de jouet, de peur que la pauvre fille n'eust pas dequoy s'entretenir dans le Ciel ? N'est-ce pas là se moquer des Dieux & des hommes ? Passons aux autres.

**IUPITER.** Ne va point parler d'Hercule ni d'Esculape, car ie voy bien que la chaleur du discours t'emporte. Tu sais que l'un est plus utile, que beaucoup d'autres Dieux, & qu'il guerit les maladies ; & l'autre a purgé l'Univers de monstres.

**MOMVS.** Je n'en diray rien, puis qu'il te plaist, quoy qu'il y eust beaucoup de choses à dire, & qu'ils portent encore sur le corps des marques de brûlure, comme des esclaves. Mais s'il m'estoit permis de parler de Iupiter luy-mesme, que ne dirois-je point ?

**IUPITER.** Dis-en ce qu'il te plaira, j'aime



encore mieux que tu parles de moy, que d'un autre; Tu ne me reprocheras pas pour le moins, d'estre un étranger & un inconnu.

MOMVS. On le dit pourtant en Candie, & quelque chose de pis; car on y montre ton sépulchre. Mais ie ne veux pas croire aux Candiots, qui sont des menteurs, ni aux Egiens qui disent que tu es un enfant supposé; Ie me contenteray de dire que tu es la premiere cause de tous les desordres, en peuplant le Ciel de bâtards. Tes belles métamorphoses, m'ont quelquefois fait appréhender; tantost qu'on ne t' alast égorger, ou ateler à la charrue, lors que tu estois taureau; tantost qu'on ne te mist au creuset, lors que tu estois or; tantost qu'on ne te fist rostir, lors que tu estois Cygne. Cependant ces beaux Dieux me font rire, lors que ie considere Hercule dans le Ciel, tandis qu'Euristhée est dans les Enfers; & le Temple du valet près du sépulchre du maistre. Bacchus le Thébain est adoré, & ses trois cousins germains, Penthée, Actéon, & Léarque sont les plus misérables de tous les hommes. En suite, le desordre s'augmentant par l'impunité, les Déeses ont faillly à ton exemple; Témoin Tithon, Endymion, Iason, & Anchise. Mais ie laisse ces choses qui sont trop communes, & en trop grand nombre.

IUPITER. Ne parle point de Ganimede; car ie ne veux pas qu'on le fâche.

MOMVS. Ie m'en tairay pour l'amour de toy, & de l'Aigle que tu as preché iusques sur ton Trône; Mais qui nous a amené ces beaux Dieux, Atis, Corybas & Sabaze, avec Mythrés, qui porte la Tiare & l'habit des Médes; & qui n'entend pas seulement la langue Gréque; de sorte qu'il ne sâit que répondre quand on boit à

luy ? Cela nous a mis en tel mépris , que les Sythes & les Gètes nous ont laissé là pour se faire d'autres Dieux ; comme entr'autres vn Zamolxis qui a esté leur esclave. Mais ce n'est encore rien , au prix des Egyptiens. Que fais-tu là , vilage de chien , entortillé d'un linge ? As-tu bien l'assurance de veqir aboyer dans le Ciel ? Et que fait icy le boeuf Apis , avec ses Prophetes & ses Oracles ? J'ay honte de parler des Singes , des Boucs , & des Cigognes , & d'autres Dieux encore plus ridicules. Comment souffrez-vous , Messieurs , qu'on leur rende les mesmes honneurs qu'à vous & quelquefois de plus grands ? Et toy , Jupiter , endureras-tu toujours qu'on te donne des cornes , & qu'on t'adore sous la figure d'un Belier ?

**JUPITER.** Veritablement , cela est vn peu scandaleux ; mais ces figures sont mystérieuses ; & comme tu n'y entens rien , tu n'en deurois point parler.

**MOMVS.** Il faut de grands mystères , pour discerner les Dieux d'avec les Animaux ; Ne le voit-on pas bien , en les regardant ?

**JUPITER.** Laisse-là ces Dieux d'Egypte , il se presentera vn autre temps plus propre pour en parler , & acheue ce que tu as à dire.

**MOMVS.** Passons donc à Trophonius , & à Amphiloque , qui rendent des Oracles ; & ce qui me sâche dauantage , c'est que le dernier est fils d'un scélerat , qui auoit tué sa mère ; & cependant il a l'insolence de prophétiser en Cilicie , où il dit tout ce qu'on veut pour deux carolus ; si bien qu'il a osté la pratique à Apollon. Quedis-ie ? il n'y a maintenant ni pierre ni Autel , qui ne s'en veuille mesler , lors qu'il a esté huilé , &

couronné; & que pour se faire valoir, il a trouvé quelque imposteur, dont le nombre augmente tous les iours. La statue de l'Athlète Polydamas guerit de la fièvre Olympie, comme celle de Théagène en l'Isle de Thale. On sacrifie à Hector dans Ilium, & vis à vis à Protétilas dans la Querfonéle. Cependant ces faux Dieux sont cause que l'on méprise les autres, & il n'y eut jamais tant de patures, ni de sacrilèges. Voilà une petite partie de beaucoup de choses qu'on pourroit dire sur ce sujet. Mais encore les Dieux bâtards & étrangers, ne me font pas tant rire que ceux qui ne sont point, & qui ne peuvent estre. Où est cette Vertu tant vantée; & ces vains noms de Destin, de Fortune, & de Nature, qui se détruisent l'un l'autre, & qui n'ont point d'autre estre que dans la cervelle des Poètes & des Philosophes? Cependant; ils ont tant gagné sur l'esprit du simple peuple, qu'on ne nous veut plus sacrifier; par une fausse opinion, que quand on nous auroit immolé cent Hécatombes, la Fortune ne laisseroit pas d'exécuter l'ordre du Destin, & ce qui est ordonné à chacun, dès le point de la naissance. Dymoy, Iupiter, as tu jamais vû ces Dieux? car pour moy, j'avoue franchement que ie ne les connois point, quoy que i'en aye souvent ouï parler. Mais pour mettre fin à ce discours, qui n'est déjà que trop long, ie liray si l'on veut le Decret que j'ay fait sur ce sujet.

I V P I T E R. Je le veux; car tu as représenté plusieurs choses bien à propos, & qui ont besoin de réformation, pour empêcher que le désordre n'aille plus avant.

DECRET

*A la bonne heure.*

**MOMVS.** Les Dieux assemblez à l'ordinaire  
Le septième du courant, sous le  
regne de Iupiter qui présidoit, assisté d'Apollon  
& de Neptune, où Momus seruoit de Grefsier,  
le Dieu du Sommeil a prononcé cet Arrest la nuit.  
Sur ce qu'il nous a esté representé que plusieurs,  
tant Grecs que Barbares, se sont intrus dans le  
Ciel, qui n'ont que le nom de Dieux, & ne sont  
pas dignes de cet honneur; & que non contents  
de iouir des priuileges célestes, & de se fouler de  
Nectar & d'Ambrosie, qui sont encheris de moi-  
tié depuis leur venue, ils sont si insolens que de  
s'aroger les premiers honneurs parmy les hom-  
mes, & de se mettre à table deuant les autres; de  
sorte qu'il n'y a tantost plus de place pour les an-  
ciens Dieux; Il a semblé bon au Senat & au peu-  
ple, de conuoyer les Etats vers le Solstice  
d'huy, pour remédier à ce desordre, & d'élire  
sept Commissaires, trois du regne de Saturne,  
autant de celuy de Iupiter, & Iupiter luy-mesme  
pour le septième, deuant lesquels chacun sera  
obligé de faire ses preuues. A la charge toutefois  
qu'auant qu'exercer leur commission, ils pré-  
teront le serment en la forme & maniere accou-  
tumée, & iureront par le Styx, de s'acquiter bien  
& deuëment de leur charge, sans rien prendre,  
& sans rien donner à la recommandation, ni à la  
faveur. Ceux qui n'auront point de preuues suffi-

## 2. Part.

**T**

santes, seront renuoyez en leur pais, leurs Autels profanez, & leurs statues renuerfées, & s'ils s'ingèrent à l'auenir d'entrer dans le Ciel, ou sont trouuez sur le chemin, ils seront précipitez dans les Enfers. Que si quelqu'un manque à faire ses preuues, il sera condamné par defect. Il est ordonné aussi, que chacun à l'auenir se mêlera de son métier, sans entreprendre sur celuy d'autrui; & que par conséquent, Minerue ne s'ingérera plus de guérir personne, ni Esculape de rendre des Oracles; & qu'Apollon sera contraint d'opter, s'il veut estre Prophète, Médecin, ou Violon; sans faire tant de métiers, à quoy il ne sauroit suffire. Enfin, que les Philosophes seront admonestez de ne plus faire de nouueaux noms, ni de parler de ce qu'ils n'entendent point.

**IUPITER.** Le Decret est iuste; Quiconque est de cét aui, leue la main. Mais non, à cause que dans certe assemblée il y en a plusieurs qui ont intérêt à ce droit, j'ordonne par prouision qu'il sera exécuté. Que chacun se retire où il luy plaira, à la charge de reuenir au premier mandement, & de rapporter le nom de son père, de sa mère, & de sa tribu, avec les titres & autres preuues de sa diuinité; sans quoy il sera chassé du Ciel, quand mesme il seroit adoré parmy les hommes.

## LE CYNIQUE.

## DIALOGUE

DE LYCINVS, ET D'VN PHILOSOPHE  
CYNIQUE.*C'est une défense des Cyniques, & de leur façon  
de vivre.*

LYCINVS. **P**OURQUOY portes tu de si longs cheveux, & vne si grande barbe, & vas-tu ainsi mal vestu, & sans souliers, couchant par terre, & menant vne vie sauvage, & plutôt d'une beste que d'un homme? Pourquoi es-tu vagabond, sans t'arrester en pas vn lieu, mortifiant ton corps, & ne luy donnant iamais ce qu'il te demande? bien loin de le flater & de luy complaire comme font les autres.

LE CYNIQUE. C'est que ie n'ay pas besoin de beaucoup de choses, & que ie n'aime que ce qui ne couste guère, & qui ne donne pas grande peine à aquerir. Mais, dy-moy, ne crois-tu pas que le luxe soit vn vice?

LYCINVS. Qui en doute?

LE CYNIQUE. Et se passer de peu, vne vertu?

LYCINVS. Tout de mesme.

LE CYNIQUE. Pourquoi donc me voyant viure de la sorte que tu aprouues, & les autres tout au contraire, ne les condamnes-tu plutôt que moy?

LYCINVS. Parce qu'il y a bien de la différence

entre se passer de peu , & mener la vie que tu mènes , qui est tout à fait misérable , & qui ne diffère en rien de celle des gueux , qui sont toujours en peine de chercher à vivre.

LE CYNIQUE. Veux-tu , puisque nous'en sommes venus si avant , que nous épluchions tous deux ce que c'est que de la disette & de l'abondance ?

LYCINVS. Comme tu voudras.

LE CYNIQUE. Ne suffit-il pas à chacun d'avoir ce qui luy est nécessaire , ou s'il luy faut quelque chose davantage ?

LYCINVS. Non.

LE CYNIQUE. Il ne me manque donc rien ; car j'ay tout ce qu'il me faut , & par conséquent ie ne suis pas pauvre ; car la pauvreté est de manquer de ce dont on a besoin.

LYCINVS. Comment cela ?

LE CYNIQUE. Tu le sauras , en considérant par le menu pourquoi l'on a besoin de chaque chose ; comme par exemple d'une maison pour se loger , d'un habit pour se vestir , & ainsi du reste. Or tu vois que ie ne m'en porte pas plus mal , pour n'en point avoir.

LYCINVS. Je ne say.

LE CYNIQUE. Tu le vas savoir. A quoy servent les pieds ?

LYCINVS. A marcher.

LE CYNIQUE. Et ne marchay-ie pas aussi bien que toy ?

LYCINVS. Il te semble.

LE CYNIQUE. Et mon corps le trouves-tu moins vigoureux que le tien ? car la perfection du corps consistedans la vigueur ; autrement , il ne feroit pas bien ses fonctions.

LYCINVS. Je le trouue meſme plus vigoureux.

LE CYNIQUE. Tu voy donc que mes pieds ni mon corps, n'ont pas beſoin de couuerture, puis-que pour n'en point auoir, ils ne s'en portent pas plus mal. Car quand on a beſoin de quelque choſe, on ſouffre lors qu'on en manque. Je ne me porte pas auſſi plus mal, pour ne manger que des choſes ordinaires.

LYCINVS. Il le paroift.

LE CYNIQUE. Or ſi la nourriture que ie prens eſtoit mauuiſe, ie ne me porterois pas ſi bien; car la mauuiſe nourriture ruine la ſanté?

LYCINVS. Il eſt vray.

LE CYNIQUE. Puisque cela eſt, pourquoy donc condamnes-tu ma façon de viure, & la trouues-tu ſi miſérable? vñ qu'elle n'altère point mon corps, mais l'entretient en ſanté & en vigueur.

LYCINVS. Parce qu'elle eſt contraire à la Nature, que tu prens pour regle. Car cette bonne mère a donné les biens de la Terre aux hommes, non ſeulement pour en iouir; mais ſ'il faut ainſi dire, pour s'en réjouir; & tu te priues volontairement d'une grande partie; Tu te contentes de boire de l'eau, tu manges de tout comme les chiens; & tu ne te couches pas plus molement qu'eux; Tu vas tout nud ou mal veſtu, & ſi tu es ſage en faiſant cela, la Nature ne l'eſt pas, d'auoir fait ce qu'elle a fait. Car elle a donné la laine aux troupeaux pour te veſtir, & la plume aux oiſeaux pour te ſeruir de couſſin; les raiſins aux vignes, pour te produire vn breuuage délicieux, & les autres choſes de meſme, qui ſeruent à la vie humaine, ſans parler des Arts, qui ſont vn préſent du Ciel. En vn mot, elle a couuert noſtre table de toutes ſortes de mets; elle nous a donné de quoy baſtir pour nous mettre



à couuert des injures de l'air & des saisons; & nous a fait cent présens, qui ne sont pas seulement pour la nécessité, mais pour la volupté; de sorte que c'est estre misérable, que d'estre priué de tous ces biens; mais de s'en priver volontairement, c'est estre fou.

LE CYNIQUE. Mais dy-moy, si vn grand Prince faisoit vn magnifique festin, où il y eust des viandes aprestées pour toutes sortes de personnes, grands & petits, riches & pauvres, foibles & forts, sains & malades, ne condamnerois-tu pas vn homme qui voudroit manger de tout? & ne trouuerois-tu pas plus sage, celuy qui se contenteroit de manger ce qui seroit conforme à son humeur & à sa condition, sans étendre la main par tout, pour manger la part des autres?

LYCIVS. Sans doute.

LE CYNIQUE. Veux-tu maintenant que nous fassions l'application de cet exemple, ou s'il est assez visible? Car vous ressemblez à ces gourmans qui mangent la part d'autrui avec la leur; puis que sans vous contenter de ce qui vous est nécessaire, vous allez chercher iusques dans les pais étrangers, la matière du luxe & de la débauche, & fouillez les terres & les mers, pour ioindre le superflu au nécessaire. Cependant, ces choses vous coûtent plus qu'elles ne valent; & pour ne vous pouuoir passer de peu, vous vous donnez bien de la peine inutilement. Considérez, ie vous prie, combien toutes ces superfluités vous tourmentent. Combien elles engendrent de haines, de rancunes, de diuisions, de meurtres, & d'empoisonnemens. Pour cela, le fils dresse des embûches à son père, la femme à son mary, les amis à leurs amis. Cependant, ces riches étofes présentent dauantage, &

n'échauffent pas tant ; & ces Palais si somptueux & si dorez , ne défendent pas si bien contre les iniures de l'air ; mais sont plus froids en Hyuer , & plus chauds en Esté. On ne boit pas plus fraîchement , mais plus dangereusement , dans ces vases précieux ; & l'on ne dort pas mieux dans ces lits d'or & de pourpre , au contraire , la pluspart du temps on n'y peur dormir. Tout ce grand amas de sauces & de ragoûts n'apaise pas mieux la faim , mais nuit beaucoup plus à la santé. Disons-nous les maux que causent les autres débauches, quoy qu'il n'y ait rien de si aisé , que de contenter la Nature ? Mais on se plaît à faire servir toutes les choses à vn autre vſage qu'elles ne sont destinées. Il est trop naturel d'aler à pié , & de se servir de ses iambes , il faut aler à cheual ou en chaize , & se faire porter sur les épaules des hommes, qu'on fait servir comme des bestes de voiture. Après , on s'estime heureux , par cette extrauagance ; mais tout ce qui n'est pas naturel , est dangereux ou superflu ; & à faute de faire exercice , le corps n'en est pas si sain , ni les membres si vigoureux. Que diray-ie du luxe , qui se sert de la chair d'un poisson , à reindre des vestemens , comme si la Nature l'auoit fait pour cela ? C'est à peu près comme qui feroit servir de por, vne tasse. Mais ie n'aurois iamais fait , si ie voulois conter toutes les choses où le luxe s'étend , aussi bien que toutes les maladies qu'il cause , & tous les maux qu'il engendre. Et puis tu me condamnes , de ce que ie fais , comme celuy qui estant à ce superbe festin , se contentoit de manger ce qui estoit deuant luy, sans étendre la main à toutes les viandes , & tu m'accuses de viure en beste , qui est vn reproche que tu pourrais faire aux Dieux.

qui se passent encore à moins que moy. Mais considère que c'est vne imperfection, de ne se pouuoir passer de peu : Il faut plus de choses aux malades qu'aux sains, aux femmes qu'aux hommes, aux enfans qu'à ceux qui sont en âge parfait. En vn mot, ce qui est de plus excellent dans la Nature, se passe tousiours de moins ; c'est pourquoy, les Sages n'ont besoin que de peu de chose, & les Dieux de rien du tout. Crois-tu qu'Hercule qui faisoit la félicité des autres, & regnoit par tout où il aloit, fust misérable, pour ne rien posséder, & pour aler comme moy à demy nud ? Thésée qui l'imitoit, n'étoit-il pas Roy des Athéniens, & fils à ce qu'on dit, de Neptune ? Cependant, il marchoit pieds-nuds, & se laissoit croistre le poil & la barbe, sans souffrir non plus qu'un lion genereux, qu'on le dépouillast des marques de sa valeur. Car c'est vn présent que la Nature nous a fait, pour nous distinguer des femmes, qui ont la peau plus douce & plus délicate ; c'est pourquoy les Anciens en vsoient ainsi ; & comme ils estoient hommes, ils le vouloient paroistre. Ne trouue donc pas étrange, si ie veux imiter ces Héros, plutôt que de petits éféminez, qui ne sauroient demeurer comme la Nature les a faits, & qui prennent les vices des femmes, aussi bien que leur ressemblance. Pour moy, j'aimerois mieux auoir les pieds de corne comme Chiron ; coucher par terre comme les lions, & manger de tout comme les chiens, que de leur ressembler. Que la terre me serue de lict, & le Ciel de couuerture ; Que tout le monde soit ma maison, & toutes sortes de viures, mon aliment ; Que le pernicieux desir d'amasser, soit bien loin de moy, puis qu'il est cau-

*C'est que  
le long  
poil sert  
d'orne-  
ment au  
lion.*

se de tous les maux. En vn mot, que ie souffre plutôt la disette, que d'aimer la superfluité! Voilà mon humeur, qui est bien éloignée de celle du peuple. Ne t'étonne donc point, si étant si dissimblables, nous vivons diuersement. Les Acteurs prennent diuers habits, selon les diuers personnages qu'ils représentent; Et tu ne veux pas que l'homme de bien ait quelque marque particulière qui le fasse reconnoître? Que s'il en veut vne pour les vestemens, il ne peut choisir d'habit qui luy vienne mieux que le mien, & qui soit plus contraire au luxe & à la mollesse. Mais maintenant, les hommes s'habillent comme les femmes, se couchent mollement, se traitent délicatement, se vestent lasciuement, marchent aussi négligemment, ou plutôt ne marchent point; mais sont tousiours chargez sur quelque chariot, ou sur quelque beste de voiture, comme du bagage. Pour moy, ie me sers de mes iambes, à ce à quoy la Nature les a destinées; & i'ay cette obligation à ma pauvreté, que ie supporte le chaud & le froid, sans grand déplaisir. Mais vostre félicité vous rend toutes choses insupportables; Vous condamnez le présent, regrettez le passé, apprehendez l'auenir, souhaitez tout ce que vous n'avez point; Vous voulez auoir chaut, quand il fait froid, froid quand il fait chaut; toujours changez & dégoûtez comme des malades; car le vice fait en vous, ce que fait en eux la maladie. Ce qui m'étonne le plus, c'est qu'estant si misérables, vous voulez corrompre les autres, & les rendre compagnons de vostre misère. Vous ne faites rien d'ordre, & avec regle; mais vous vous laissez emporter au torrent des passions & des voluptez, qui vous entraînent où il leur plaît,

comme celuy qui estant monté sur vn cheual fort en bouche ; crioit à ceux qui luy demandoient où il aloit ; où il plaira à celuy-cy. Mais vous n'estes pas emportez par vn seul ; vous estes emportez par plusieurs, tous furieux & indomtez ; la cruauté, la colére, la vengeance, l'ambition, l'auarice, & la volupté, qui vous précipitent dans des abîmes, sans que vous vous en aperceuiiez qu'après vostre chûte. Mon manteau déchiré, dont tu te moques, & ma chevelure négligée, me conseruent la paix, la seureté, & la liberté. Ce sont eux qui me sauuent de l'entretien d'un sor & d'un ignorant, & particulièrement de celuy d'un voluptueux, à qui ma pauureté fait horreur. Mais ceux qui aiment l'honneur & la vertu, n'en ont point de honte ; & ce sont ceux-là dont j'aime la conuersation. Car ie ne me plais pas à faire la cour aux Grands, & ie méprise leur faste & leur pompe. Enfin, que celuy qui dédaigne mon habillement, sache que c'est celuy des Dieux ; & qu'on ne les adorerait pas, si on les voyoit vestus & parer en Courtisans.

---

*Il y a icy à l'Original vn Traité DV FAISEVR DE SOLECISMES, qui contient diuerses fautes contre la langue Gréque, que Lucien reprend en ce maunus Grammérien. Mais outre que cela n'a aucun usage en nostre langue, il ne peut pas seulement y estre traduit, & ne seroit pas entendu, comme le reconnoistront ceux qui auront recours à l'Original. Et il n'y a point icy de grace particulière, qui mérite qu'on l'ajuste à nostre air, & qu'on le rende par équivalens.*

PHILOPATRIS, ou LE CATECVMENE. DIALOGUE DE CRITIAS ET DE TRIE'PHON.

PHILOPATRIS,

*L'Amou-  
reux de  
sa Patrie;*

ou

LE CATECVMENE.

DIALOGUE

DE CRITIAS ET DE TRIE'PHON.

*On doute qu'il soit de Lucien. Du reste, il contient des  
railleries contre les premiers Chrétiens, & quel-  
ques-unes contre le Christianisme; mais il ne faut  
pas s'étonner, si parlant mal de sa Religion, il ne  
dit pas du bien de celle des autres.*

TRIE'PHON. **Q**V'as-tu, Critias, que tu es ain-  
sant la veuë, & réuant profondément; tout mor-  
ne & pensif, comme vn homme qui couue vn  
mauuais dessein? Hécate t'est-elle aparue, ou si  
Cerbère t'a aboyé? En éfer, tu ne serois pas plus  
interdit, quand l'Vniuers seroit menacé d'vn se-  
cond déluge. Répond-moy, c'est à toy que ie  
parle: Ne m'entens-tu pas crier? Es-tu sourd, ou  
en colère? Et atens-tu que ie te tire par l'oreille;  
& que ie te réueille de ton assoupissement?

CRITIAS. Ie roue à vn discours qui m'étonne;  
& ie bouche mes oreilles, pour n'en plus ouïr de  
semblable, de peur d'estre pétrifié comme Niobe,  
ou transporté de fureur comme Cléombrote  
d'Ambracie, qui se précipita, après auoir leu

T vj

444 PHILOPATRIS,  
le Traité de Platon, de l'immortalité de l'Ame.

TRIEPHON. Il faut que tu ayes eu d'étranges visions, pour estre ainsi éperdu, toy qui ne fais que rire de toutes les extravagances des Poëtes, & de toutes les réueries des Philosophes.

CRITIAS. Tout beau, Triéphon, ne me presse pas dauantage, j'auray égard à tes remontrances.

TRIEPHON. Tu repasses, sans doute, dans ton esprit, quelque chose de grand & d'important, & peut-estre quelque mystère; car tu as la couleur toute changée, & les regards de trauers, & tu vas deçà & delà, sans prendre garde à ce que tu fais; Mais repren vn peu tes esprits, & conte moy ton auanture, pour te soulager.

CRITIAS. Retire-toy, que l'esprit ne t'enleue d'icy, & ne t'emporte par l'air, pour tomber encore quelque part, & donner ton nom à quelque Océan inconnu. Car ie suis tout plein des réueries & des impostures, que ie viens d'entendre.

TRIEPHON. Je veux bien me retirer; mais tâche cependant à te décharger l'estomach.

CRITIAS. Fy, fy, fy, de toutes ces fadaïses, qui me font mal au cœur: Arriere toutes les impertinentes pensées, & toutes ces esperances vaines.

TRIEPHON. Courage, te voilà vn peu déchargé, il est sorty vne grosse vapeur de ton estomach, dont le Ciel est presque obscurci: Quelles ténébres tu auois là dedans! Il faut que tu ayes eu autant d'oreilles que la Renommée, pour ouir tant de choses à la fois, & ie ne say si tu n'en auois point iusqu'au bout des ongles.

CRITIAS. Cela ne seroit pas impossible, Triéphon. Car on nous conte encore des choses

bien plus étranges : Des enfans sortis de la cuisse ou de la teste, des hommes changez en femmes, & des femmes en oiseaux. En vn mot, la vie est toute pleine de prodiges, si l'on en veut croire les Poëtes. Mais puisque tu veux sauoir mon aventure, alons prendre le frais sous ces arbres, & nous remettre l'esprit, par le doux chant des oiseaux, & l'agréable murmure de ce ruisseau.

TRIEPHON. Alons, mais ie crains que ce que tu as ouï, ne soit quelque enchantement, & qu'au seul récit ie ne deuienne marbre, ou statue.

CRITIAS. Cela ne t'ariuera pas, ie te le iure par Iupiter.

TRIEPHON. Tu m'étonnes, de t'ouïr iurer par vn Dieu qui ne sauroit punir les parjures.

CRITIAS. N'a-t-il pas foudroyé Salmonée & les Titans, comme il se voit encore, par les épithetes que les Poëtes luy donnent?

TRIEPHON. Tu dis ce qui luy est auantageux ; mais tu ne dis pas les dangers qu'il a courus dans ses diuerses métamorphoses, & la honte que ce luy est d'engendrer tantost par la teste, tantost par la cuisse : pour ne point parler de ses amours avec Ganymède, & de ses débauches chez les Ethiopiens, où il est quelquefois douze ou quinze iours à boire, sans aucun respect de sa dignité.

CRITIAS. Veux-tu que ie te iure par Apollon, qui est tout ensemble, & Prophete & Medecin?

TRIEPHON. Qui ? cét imposteur, qui par ses Oracles trompeurs, a perdu Crésus & ceux de Salamine, avec vne infinité d'autres?



CRITIAS. Par Neptune donc, porte-trident, qui fait trembler la terre quand il luy plaît, & qui mène plus de bœuf luy seul, que cent autres, tant il se tempeste & se démène.

TRIEPHON. C'est un infâme qui débaucha la fille de Salmonée, & qui fut cause que Vulcain délia Mars, lors qu'il le surprit en adultère avec Venus; & qu'il les prit tous deux comme au trébuchet.

CRITIAS. Et Mercure?

TRIEPHON. Laissons-là ce maquereau, qui n'est pas plus sage que son Maître.

CRITIAS. Il faut donc laisser aussi Mars & Venus, qui ne sont pas en meilleure réputation; & prendre à témoin Pallas, cette sage & vaillante fille, qui porte dans son écu la teste de la Gorgone & qui a défait les Géans. Tu n'as rien à dire contre elle.

TRIEPHON. Pourquoi non, si tu me veux répondre?

CRITIAS. Dy ce que tu voudras.

TRIEPHON. A quoy luy sert la teste de Méduse?

CRITIAS. A épouvanter ses ennemis, & à porter la victoire où il luy plaît.

TRIEPHON. Que n'invoques-tu donc la Gorgone, plutôt qu'elle, puisque c'est ce qui la rend terrible?

CRITIAS. Elle ne peut nous défendre de loin, comme les Dieux; & il la faudroit porter sur soy.

TRIEPHON. Qui estoit cette Gorgone? car je ne suis pas sçavant comme toy dans ces mystères.

CRITIAS. C'estoit une belle fille, à qui le

braue Persée, qui estoit grand Magicien, coupa la teste; apres l'auoir enchantée par des sortilèges; & les Dieux l'ont prise depuis, pour s'en seruir de bouclier.

**T R I E' P H O N.** Les Dieux ont donc besoin du secours des hommes. Mais que faisoit-elle? le métier de Courtisane, en public ou en particulier?

**C R I T I A S.** Non, par le Dieu inconnu des Athéniens; car elle demeura vierge iusqu'à la mort.

**T R I E' P H O N.** Si la teste d'une vierge auoit tant de force, ie t'en eusse rapporté de l'Isle de Candie, qui est si fameuse par le sépulcre de Iupiter, où l'on montre les valons toujours verdoyans, qui luy ont seruy de retraite; & les Poëtes m'eussent préféré à Persée, qui n'en auoit qu'une; car i'en pouuois rapporter plusieurs, à cause du massacre qui s'y est fait.

**C R I T I A S.** Mais tu ne fais pas les paroles ni les mystères, dont il se faut seruir pour cela.

**T R I E' P H O N.** S'il la fit mourir par enchantement, il la pouuoit faire reuiure aussi; mais ce sont-là des fables mal digerées. C'est pourquoy, si tu m'en eroy, nous laisserons-là & Minerve & la Gogone.

**C R I T I A S.** Et Iunon, qui est femme & sœur de Iupiter, qu'en dis-tu?

**T R I E' P H O N.** Passons aussi cette incestueuse, toujours prestée à faire l'amour.

**C R I T I A S.** Par qui veux-tu donc que ie te iure?

**T R I E' P H O N.** Par le Père céleste, Eternel, & Tout-Puissant; Par le Fils, issu du Père; Par le S. Esprit procédant du Père; Vn de trois, & de trois vn. C'est là le vray Dieu, & le Souuerain, qu'il te faut adorer.

CRITIAS. La Diuinité esbdonc vn nombre & vn sectet d'Arithmetique, tel que celuy de Nicomaque le Gerasénien: & ie n'entens point tes trois d'un, & ton vn de trois. Est-ce le fameux *Quatre* de Pytagore, ou le nombre de 8. & de 30.

TRIEPHON. Il ne faut pas diuulguer ces mystères, mais ie t'apprendray, si tu veux, ce que c'est que cét Vniuers: Comment, & par qui il a esté formé, ainsi que me l'a enseigné ce Galiléen chaunc au grand nez, qui a esté rauy au troisiéme Ciel, où il a appris des choses merueilleuses. Car i'estois auparauant comme toy: mais il m'a renouellé par le Batême, & racheté des Enfers, pour me mettre dans le chemin des Bienheureux. Et si tu me veux croire, ie te feray veritablement homme.

CRITIAS. Parle, diuin Triéphon: car ie suis saisi d'une sainte horreur, & s'aproche de ces mystères avec crainte.

TRIEPHON. As-tu iamais leu la Comedie d'Aristophane, intitulée *les Oiseaux*, qui porte, Qu'au commencement estoit la Nuit, le Cahos, & le noir Erébe, avec l'ample Tartare; sans qu'il y eût ni Terre, ni Ciel, ni Air?

CRITIAS. Je say cela; & qu'ariua-t-il en suite?

TRIEPHON. Les lumieres furent dissipées par vne lumiere inuisible, incorruptible, incomprehensible; & le Cahos dissous d'une seule parole, qui fonda la terre sur les eaux, comme l'a dit ce Begue, étendit le Firmament, forma les Etoiles fixes, & donna le cours aux Planetes que tu adores comme des Dieux, qui orna la terre de fleurs, & crea l'homme du neant: C'est cét

Moïse.

Esprit qui est dans le Ciel, d'où il contemple les justes & les iniustes, & écrit en vn liure toutes les actions des hommes, pour rendre à chacun selon ses ceuures, au iour qu'il a determiné.

**CRITIAS.** Mais écrit-il aussi les Destins que filent les Parques ? Car Homère dit que leurs ordres sont inuiolables, & que toute la puissance de Iupiter n'en pût exempter Sarpédon, dont il pleura la perté avec des larmes de sang. Il témoigne en vn autre endroit, que tous les changemens qui arriuent dans la vie, sont prédestinez ; que tout ce que nous auons à faire & à souffrir, nous est ordonné en naissant. Car il attribué à la force du Destin ; les erreurs d'Vlyse, & la raison pourquoy Eole qui l'auoit si bien receu, ne le ramena pas en son pais. C'est pourquoy tu dois réuerer les Parques, quand tu aurois esté rauy dans le Ciel avec ton Maistre, & instruit dans ses mystères.

**TRIEPHON.** Mais comment ce Poète dit-il en vn autre endroit, que le Destin est douteux, & qu'Achile demeurant à Troye, mourroit glorieusement ; ou qu'il viuroit sans honneur, s'il retournoit en sa Patrie ? Qu'Euquenor sauoit ses Destins auant que partir, & qu'il auoit appris de son père, qu'il mourroit de maladie en son pais, ou par la main des Troyens, dans le camp des Grecs ? I'ajousteray à cela, si tu veux, ce que Iupiter dit à Egesthe, qu'il luy estoit ordonné de viure long-temps, s'il pouuoit échaper les embusches d'Agamemnon ; mais qu'il periroid, s'il aloit commettre adultère. I'en dirois bien autant que luy ; Si tu tués ton prochain, tu mourras sinon, l'on te laissera en vie. Ne voy-tu pas combien les fantaisies des Poètes sont trompeuses.

& incertaines ? Laisse donc toutes ces choses pour te faire écrire dans le Ciel, au liure des Bien-heureux.

CRITIAS. Tu as raison ; mais répon-moy ? Ce qui se passe en Sythie, est-il écrit aussi dans le Ciel ?

TRIEPHON. Ouy, puisque Christ a été parmy les Nations.

CRITIAS. Il faut qu'il y ait bien des écrivains dans le Ciel, pour tenir registre de tout ce qui se passe icy bas.

TRIEPHON. Tout beau, n'aye point de sentimens indignes de la Divinité ; mais comme Catecuméne ; soufre que ie t'instruise, si tu veux viure éternellement. Si Dieu a étendu le Ciel comme vne peau, fondé la terre sur les eaux, formé les Astres, & tiré l'homme du néant, pourquoy trouues-tu étrange qu'il ait soin de ce qu'il a fait ? Si tu avois éably quelque petite République, tu voudrois bien savoir tout ce qui s'y passe : A plus forte raison, celuy qui a créé l'homme, doit savoir tous ses secrets. Car pour vos Dieux, ils passent pour des Chimères dans l'esprit des sages.

CRITIAS. Je le croy : mais tes discours m'ont fait tout le contraire de ce qui arriva à Niobe ; car de statuë, ils m'ont rendu homme. C'est pourquoy ie te iure par ce Dieu, que ie ne te feray aucun mal.

TRIEPHON. Si tu m'aimes, ta parole ne sera point contraire à ta pensée : Mais dy-moy, enfin, ce que tu-as ouï d'admirable, afin que ie l'admire à mon tour ; & que ie sois changé en vn autre homme, non pas pour perdre la parole comme Nicobe, mais plustost pour l'aller publier par tout, comme Philomèle.

CRITIAS. Cela n'ariuera pas, ie te le iure par le Fils issu du Pere

TRIEPHON. Parle, après en auoir receu la puissance de l'Esprit, ie t'entendray paisiblement.

CRITIAS. I'estois allé dans la grand' rue acheter quelque chose dont i'auois besoin, lors que ie vis vne troupe de gens assemblez, qui chuchetoient à l'oreille les vns des autres: & ie iettay les yeux par tout, pour voir si ie n'y reconnoistrois personne qui me pût apprendre ce que c'estoit, lors que i'aperceus le politique Craton, qui auoit esté mon camarade en jeunesse, & avec qui i'ay souvent fait la débauche

Où, grand chemin.

TRIEPHON. Je say qui tu veux dire, c'est le Commissaire des Tailles; & que dit-il?

CRITIAS. Je m'approchay de luy, après auoir fendu la presse; & l'ayant salué, i'entr'ouïs vn petit vieillard tout cassé, nommé Caricène, qui commença à dire d'une voix greffe, & parlant du nez, après auoir bien toussé & craché, pour tirer vn flegme jaune du creux de son estomach: Celuy dont ie viens de parler, dit il, payera les restes des tributs, aquitera toutes les dettes tant publiques que particulières, & recevra tout le monde, sans s'enquerir de sa profession. Il dit plusieurs autres telles fadaïses, avec applaudissement du peuple, amoureux de la nouveauté. Vn autre, nommé Chléuocarme, sans chapeau ni fouliers, & couuert d'un méchant manteau, parloit entre ses dents; & ce fut vn homme mal vestu qui venoit des montagnes & qui auoit la teste rase qui m'en fit apercevoir. Ce Chléuocarme, dis-je, applaudissant au discours de Caricène, dit que le nom de ce libérateur estoit

Où, venant flante.

Où, comme me me montra.

écrit dans le Theatre en lettres hieroglyphiques, & qu'il couvrirait d'or le grand chemin. Ces songes, dis-je, Messieurs, selon la doctrine d'Aristandre, & d'Artemidore, ne vous pronostiquent rien de bon : car il faut prendre tout le contraire, & croire que les detes de l'un multiplieroit, & que l'autre n'aura pas un sou. On diroit que vous vous estes endormis sur le rocher de Leucade, ou en l'Isle des Songes, de faire de semblables resveries si proche de la nuit. Alors ils se prirent tous à rire de mon ignorance : mais me tournant vers Craton, N'ay-je pas bien deviné, luy dis-je & suivant la règle de ces grands Interprètes des songes ? Tais-toy, me dit-il, Critias ; car si tu veux m'écouter, ie t'apprendray de grands mystères, & des prédictions qui ne sont pas fabuleuses ; mais qui auront leur accomplissement vers le mois qu'on nomme Méforti. Comme j'eus oüy cela, & reconnu que ces gens avoient la cervelle mal faite, ie rougis & me retiray tout chagrin, accusant en moy même Craton. Mais l'un d'entr'eux qui avoit le regard farouche, me tira par le manteau, croyant que ie fusse des leurs, & me persuada à la malheure, à l'instigation de cette ancienne Divinité, de me trouver à leur assemblée. Car il disoit qu'il savoit tous leurs mystères. Nous avions déjà passé le seuil d'airain & les portes de fer, comme dit le Poète, lors qu'après avoir grimpé au haut d'un logis, par un escalier tortu, nous nous trouvâmes, non pas dans la salle de Menelaüs, toute brillante d'or & d'ivoire ; aussi n'y vîmes-nous pas Hélène : mais dans un méchant galetas, où contemplant tout, comme ce jeune étranger dans Homère, j'aperçus des gens pâles & défaits »

courbez contre terre , qui n'eurent pas plustost ietté leurs regards sur moy , qu'ils m'aborderent tout ioyeux , pour sauoir quelque mauuaise nouvelle : car ils se plaissent à cela , & n'annoncent que des choses tristes & qui font horreur , comme les furies sur le Théâtre. Après auoir donc quelque temps chucheté ensemble , ils me demanderent qui i'estois , parce que ie leur paroissais Chrestien. Il y en a peu qui le soient , à ce que ie voy , leur dis-je ; & là dessus ie leur dis mon nom & mon pais , qui estoit le mesme que le leur. Alors , il me demanderent des nouvelles du monde , comme s'ils n'en eussent pas esté ; & ie leur répondis que tout aloit bien , & que l'auenir ne donnoit que de belles esperances. Mais fronçant le sourcil , ils me dirent que non , & qu'il se couuoit quelque mal , qui estoit tout prest à éclore. Je feignis de m'acorder à leurs sentimens , & leur dis : Pour vous , Messieurs , qui estes déjà dans le Ciel , vous decouurez bien mieux de là haut tout ce qui se passe icy-bas , que nous ne faisons nous autres pauvres mortels. Mais encore , comment vont les choses de ce pais-là ? N'ariuera-t-il point bien-tost quelque éclipse de Soleil , par l'interposition de la Lune ? Mars regarde-t-il , Iupiter de trauers ? & Saturne le Soleil en diamètre ? Ne se fera-t-il point quelque conjunction de Mercure & de Venus , qui produira des hermaphrodites , qui sont ceux que vous ayez , & qui enuoyera de la gresle & des orages , qui apporteront la peste ou la famine ? Ce grand vaisseau suspendu , qui enferme le tonnerre , ne creuera-t-il point sur nos testes ? Là dessus , comme s'ils eussent eu cause gagnée , ils commencerent à débiter les choses où ils se plaissent. Que

*Ou , de  
bonnaire.  
Voyez les  
Remar-  
ques.*



les affaires aloient changer de face , Rome se troubler de diuisions , & nos Armées estre défaites. Alors , ne me pouuant plus contenir , non plus que de l'eau qui bour , ie m'écrie , O pauures mal-heureux ! ne vous éleuez point de paroles , de peur d'irriter les lions qui ne respirent que le sang & le carnage ; & que les maux que vous annoncez à vostre Patrie , ne retombent sur vos têtes. Car vous n'avez pas appris cela dans le Ciel , & n'estes pas fort verlez dans l'Astrologie. Que si vos Prophetes vous l'ont dir , vous estes encore plus miserables de les croire. Car ce sont des contes de vieille , dont on fait peur aux petits enfans.

TRIEPHON. Et que te répondirent ces Messieurs à teste rase & l'esprit de mesme ?

CRITIAS. Ils passerent cela doucement avec leurs échapatoires ordinaires : Qu'ils voyoient toutes ces choses en songe , après auoir ieulné dix Soleils , & passé les nuits à chanter leurs Hymnes & leurs Cantiques.

TRIEPHON. Et que leur répondis-tu ? car cela le meritoit bien.

CRITIAS. Ce qu'on a coûtume de leur dire, Que tout ce qu'ils aleguent , ne sont que des songes. Alors , avec vn faux souris , s'estant vn peu auancez hors de leur banc : Si vous ne vous y prenez d'une autre sorte , leur dis-je , Messieurs les Célestes , vous ne découurirez iamais la vérité ; mais embabouinez de vos resueries , vous débiterez des choses qui ne sont point , & qui ne furent iamais. Cependant , vous avez en horreur ce qui est bon , & vous ne vous plaisez qu'à ce qui est mauvais ; mais vous n'auancez rien par là. Quittez de bonne-heure ces impertinens conseils , & toutes ces pensées extrauagantes , aussi-

bien que ces faux Oracles, de peur qu'on ne vous chasse comme des gens qui pronostiquent des maux à leur Patrie, & qu'on ne vous fasse peut-estre pis. Alors, ils commencerent tous ensemble à me reprendre; car ils disent qu'ils sont animés d'un mesme esprit; & si tu veux, ie t'ajoutéray ce qu'ils me dirent, qui me rendit muet comme vne statue, iusqu'à ce que tes discours m'ont resuscité.

TRIEPHON. Ne me débite pas davantage de ces songes; car il me semble que i'enste comme ceux qui ont avalé du poison, ou qui ont esté mordus de quelque beste venimeuse; & si ie ne prens quelque breuvage qui me fasse reposer & oublier tout cela, le seul souvenir m'en demeurant dans l'esprit, est capable de me causer bien du mal. Laisse-les donc là, commençant ton Oraison par le Pére, avec le Cantique ordinaire à la fin. Mais ne voy-je pas Cléolaüs tout échauffé, qui marche à grand pas, comme s'il auoit bien haste: l'appellerons-nous?

CRITIAS. Pourquoy non?

TRIEPHON. Passes-tu ainsi deuant tes amis, sans les saluer, & leur dire quelque bonne nouvelle, si tu en as?

CLEOLAUS. Dieu garde le couple des vrais amis.

TRIEPHON. Qu'as-tu que tu es ainsi hors d'haleine? Y a-t-il quelque chose de nouveau?

CLEOLAUS. L'orgueil des Perses est abatu, & Suse assujettie à nostre Empire. Toute l'Arabie

*Il semble  
que ce  
soit sous  
Trajan.*

CRITIAS. Voilà comme Dieu aime les gens de bien, & augmente tous les iours leurs auantages. Ie me réjouis de ces nouuelles; car i'estois

456 PHILOPATRIS OV LE CATEC.  
en peine de ce que ie laisserois à mes enfans. Tu  
connois mes affaires, comme ie fais les tiennes, &  
tu fais que ie ne suis pas riche; mais ils auront as-  
sez de bien dans les victoires de nostre Empereur:  
car rien ne nous manquera sous vn regne si heu-  
reux, & nul ennemi ne viendra troubler nostre  
repos

TRIÉPHON. Et moy ie laisseray aux miens  
en partage, la chute de Babylone, avec la capti-  
vité des Perses, & la conquête de l'Egypte. Les  
courtes de Sythes seront reprimées, & s'il plaist  
à Dieu, finies pour iamais. Pour nous, adorons  
le Dieu inconnu des Athéniens, que nous auons  
découvert; & éleuant les mains au Ciel, rendons-  
luy grace d'auoir esté rendus dignes d'estre as-  
sujettis à vne telle puissance. Laissons refuer les  
autres tout leur soul: C'est dequoy Hippocli-  
de ne se soucie point, comme dit le Prouerbe  
Grec.

~~~~~

CARIDÈME.

OV

LA LOVANGE DE LA BEAUTE.

*Le titre sert d'Argument. Du reste, cette
pièce est des moindres de Lucien, si
sans est qu'elle soit de luy.*

HERMIPPE. COMME i'estois allé hier au
faux-bourg pour prendre l'air,
& travailler en repos à quelque chose que i'auois
dans

dans l'esprit, ie rencontray Proxéne, & luy demanday, selon la coûtume, d'où il venoit, & où il aloit. Il me dit qu'il venoit là pour se diuertir par la beauté de la campagne, au sortir de chez Androclés qui les auoit traitez magnifiquement au sacrifice d'action de grace qu'il auoit fait à Mercure, pour auoir remporté le prix de l'éloquence, à la feste de Iupiter. Il dit qu'entr'autres choses on y auoit fait la louange de la Beauté; mais qu'il n'auoit pas la mémoire assez bonne, pour se souuenir de tout ce qu'on en auoit dit, & que ie pourrois l'apprendre de toy.

CARIDE' M E. Il est vray que i'y estois, & que ie célébray comme les autres ses louanges; mais i'aurois bien de la peine, aussi à te les rapporter, à cause qu'on ne s'entend pas l'un l'autre dans ces grands festins; outre que la débauche ne contribuë pas fort à la mémoire. Je ne laisseray pas pourtant de te redire ce dont il me souuiendra.

HERMIPE. Dy-moy auparavant qui en estoit, & comme Androclés remporta le prix, afin que ie t'aye l'obligation toute entière;

CARIDE' M E. Les conuiez estoient ses parens & ses amis; mais ceux qui parlerent sur le sujet de la Beauté, furent Philon, Aristipe, & moy. Du reste, il remporta la victoire par la louange d'Hercule, qu'il auoit faite, à ce qu'il dit, par un auertissement qu'il eut en songe; & son Compétiteur Diotime de Mégare, récita celle de Castor & de Pollux, qu'il auoit faite aussi pour leur rendre grace d'un peril qu'il auoit échapé sur mers où ils se montrèrent sur la hune, au plus fort de la tempeste.

HERMIPE. Ne passe pas outre, que tu ne

458 CARIDÈME, OY LA
m'ayes dit la raison qui vous obligea à entrepren-
dre ce discours.

CARIDÈME. Tu retardes toy-mesme ta curiosité. Ce fut le beau Cléonyme qui estoit présent, & qui paroist auoir de l'esprit; car il écoutoit atentiuement tout ce qu'on disoit. Comme il estoit donc à table entre son oncle Androclès, & moy, plusieurs ne pouuoient s'empescher en le regardant, de dire quelque chose à sa loüange; de sorte que nous eûmes honte, nous qui faisons profession d'éloquence, de nous taire & de laisser parler les autres. Mais parce qu'il n'eust pas esté honnesté de louer ce jeune-homme en sa présence, nous primes sujet de parler de la Beauté en général; non pas par discours interrompus, comme on auoit fait, mais par des harangues continuës. Philon donc, s'il m'en souuient bien, commença ainsi; Puis-que tout ce que nous disons & que nous faisons, a quelque secret raport à la Beauté; car nous ne le dirions, ni ne le ferions pas, si nous ne le trouuions beau, il seroit iniuste de ne point parler d'une chose qui est le sujet de toutes nos paroles, & de toutes nos actions. Pour encourager donc les autres par mon exemple, à publier les loüanges, ie diray que c'est vn bien que peu de gens possèdent; mais que chacun veut posséder, & qui n'a pas seulement fait des Déeses de personnes mortelles, mais qui a mis les hommes mesmes dans le Ciel. Pélops fut admis à la table des Dieux, pour sa beauté; & pour le mesme sujet Ganymède rauy par Iupiter, qui non seulement transporte ce qui est beau dans le Ciel, mais descend luy-mesme en terre pour en jouir. Ne s'est-il pas changé en Cygne pour

Léda, & en Taureau pour Europe ? mais sans parler de ses autres métamorphoses, il prit la figure d'un homme lors qu'il voulut engendrer Hercule, qui est l'exemplaire de la Vertu. Ce qui est de plus étrange en cela, & de plus avantageux pour la Beauté, c'est que luy qu'on dépeint si sévère, qu'il fait trembler tous les Dieux & Junon mesme, se rend si doux & si traitable en faveur de ce qui est beau, qu'il se dépouille non seulement de sa foudre & de ses éclairs, mais de sa qualité mesme, de peur de l'épouvanter, & prend la forme qu'il croit luy estre la plus agréable. Mais de peur qu'on ne croye que ce discours ne contienne plustost vne secrète accusation de Jupiter, qu'une loüange de la Beauté, ie feray voir la mesme chose des autres Dieux. Neptune fut épris de la beauté de Pélops, Apollon de celle d'Hyacinthe, Mercure de celle de Cadmus. Les Déessees mesmes font gloire de posséder un si grand trésor, & ne se contestent pas l'une à l'autre le reste de leurs avantages; mais pour la Beauté, chacune en veut remporter le prix; & la Discorde ne trouua point de plus beau secret pour les mettre mal ensemble, que de leur faire naistre un diferent sur ce sujet. Jupiter aussi pour le décider, ne les renuoya point au plus riche ni au plus vaillant, au plus grand ni au plus sage; mais au plus beau, comme donnant l'avantage à la Beauté, par dessus tout. Et veritablement, Minerue & Junon contestant cette aimable qualité à Venus, à qui elle semble appartenir, font voir qu'elles en font plus d'estat, que des grandeurs & des sciences, dont elles sont les Déessees, sans parler de la force & de la valeur. C'est pour cela qu'Homere ne les loué pas tant par leurs au-

260 CARIDE'ME, OV LA
 tres avantages, que par quelque épithète, qui
 marque ce qu'elles ont de plus beau. Si la beauté
 donc est vne chose si diuine & si estimable, c'est
 à nous en imitant les Dieux, de la réuerer & de
 parole & d'effet. Il finit par ces mots; & ajouta,
 qu'il en eust dit dauantage, si l'entretien des fe-
 stins souffroit de plus longs discours. En suite,
 Aristipe prit la parole, après s'estre excusé quel-
 que temps, pour faire parler les autres auant luy.
 Plusieurs, dit-il, afin de faire paroistre leur esprit,
 au lieu de louer les choses viles & excellentes,
 prennent des sujets fantastiques, pour exercer leur
 plume. Mais pour ne les pas imiter, ie diray
 quelque chose à la loüange de la Beauté, qui est
 estimée de tous ceux qui ne sont pas auengles.
 Du reste c'est vne chose si féconde, que ie ne
 crains pas qu'on me reprenne, si i'entreprends
 d'en parler après Philon; car on ne sauroit s'é-
 puiser en vn sujet si abondant. Quand ie con-
 sidere donc l'honneur que les Dieux & les Hé-
 ros luy ont rendu, & qu'elle suffit pour se faire
 aimer, comme son contraire pour se faire haïr,
 ie croy qu'il n'y a point de voix capable de chan-
 ter dignement ses loüanges. Je n'entreprendray
 donc point de décrire tous ses avantages, mais
 i'en choisiray seulement vn ou deux; encore
 crains-je de ne m'en pouoir aquiter assez
 bien. Pour ne point parler des Dieux, après
 ce que Philon en a dit, les hommes l'ont en si
 grande estime, que Thésée, qui est vn des plus
 grands de tous les Héros, ne creut pas pouoir
 estre heureux avec toute sa vertu, s'il ne possé-
 doit Hélène, & l'enleua auant qu'elle fût en âge
 d'estre mariée, sans auoir égard ni à la puissance
 de son pere, ni au danger qu'il couroit par là.

Et il se tint si fort obligé à son amy, qui l'auoit seruy dans ce dessein, qu'il ne crût pas pouuoir s'aquiter de l'obligation qu'il luy auoit, s'il ne l'aidoit à enleuer Proserpine iusques dans les Enfers, sans craindre de s'embarquer dans vne entreprise si hazardeuse. Cette mesme Héléne estant retournée depuis chez son père, en l'absence de Thésée, tous les Princes Grecs en deuinrent amoureux; & de peur que cét amour ne fût fatal à leur país, ils iurerent tous ensemble de seruir celuy qui seroit préféré; & employèrent depuis toutes leurs forces, pour remettre cette Belle en la puissance de son mary. Pâris mesme la préfera à toutes les grandeurs & à tous les auantages que Pallas & Iunon luy prométoient; & les Troyens voyant fondre sur leurs bras toute la Grèce, & pouuant se déliurer de cette guerre en rendant Héléne, la voulurent conseruer au peril mesme de leur vie, comme ne la pouuant hazarder pour vne cause plus belle. Les Dieux aussi ne voulurent pas détourner leurs enfans de cette entreprise, quoy qu'ils préussent leur perte, & se parragerent eux-mesmes pour vne si noble querelle, qui est vne grande preuue de l'estime qu'ils font de la beauté. Mais pour ne m'arrester pas plus long-temps sur cette histoire, comme s'il n'y en auoit point d'autre; Hippodamie estant en âge d'estre mariée, son père Enomaüs qui la vit si belle, en fut épris comme tous les autres Princes de la Grèce; & désirant se conseruer ce trésor, il s'auiä d'un moyen plus criminel encore que son amour. Il auoit le chariot le plus leger, & les plus vistes cheuaux de tout le país, faisant donc semblant de chercher à sa fille vn mary qui fût digne d'elle, il la proposa pour prix à celuy qui pourroit

*Piri-
thoüs.*

le vaincre à la course ; mais avec cette condition, que tous ceux qui seroient par luy vaincus, souffriroient la mort. Il vouloit même que la belle montaist sur le char de ses amans , afin que sa beauté les arétât & fut cause de leur défaite. Par ces artifices il vainquit & tua iusques à treize de ces Princes. Enfin les Dieux irrités des abominations de ce pere furieux, donnerent des cheuaux immortels à Pélops, qui courut le quatorzième, & qui demeurant victorieux par ce secours, fut le possesseur de cette Merueille. Qu'on ne trouue donc point étrange, si nous célébrons les loüanges de la Beauté, dont les Dieux & les Héros font tant de cas. Apres auoir dit cela, il se tût.

HERMIPPE. Qu'ajousta à ces loüanges Caridème ?

CARIDÈME. Dispense-moy, ie te prie, de le rapporter, & te contentes de ce que tu as oüi, puis qu'il est vray que ie ne me souuiens pas si bien de ce que i'ay dit, que de ce qu'ont dit les autres.

HERMIPPE. Ne pense-pas t'en excuser, si tu ne veux perdre toute l'obligation que ie t'ay ; Car sans cela, le reste me passera pour rien.

CARIDÈME. Puisque tu le veux, il faut tâcher de s'en aquiter, quoy qu'il m'eust esté plus auantageux de me taire en cette rencontre, que de repeter de mauuaises choses. Je commençay donc de la sorte. Si ie parlois le premier, i'aurois besoin d'un long discours, pour vous préparer à m'entendre ; mais ce que vous venez d'oüir me tient lieu d'exorde. Que s'il s'agissoit d'autre chose que de la beauté, il ne faudroit rien ajouster à ce qui a esté dit ; mais c'est un champ si ample & si vaste, qu'il peut fournir de matièrç à plusieurs Panégyriques. En effet,

il se présente tant de choses à moy, qu'il ne
 sçay que choisir; & c'est comme vn parterre de
 fleurs, dont la dernière qu'on regarde, paroist
 toujours la plus belle. Premièrement, cecy ne
 fait pas peu à sa loüange, de voir que nous por-
 rons enuie aux autres perfections; mais que nous
 sommes épris de la Beauté, si tost qu'elle se dé-
 couure, & faisons gloire de servir la personne
 en qui elle se rencontre. Que dis-je? nous som-
 mes plus aises de luy obeir, que de commander
 aux autres. Dans les autres choses, l'esprit se con-
 tente d'une perfection médiocre, sans désirer par
 exemple d'estre le plus vaillant ou le plus iuste:
 Mais quand les Belles surpasseroient tout ce qu'el-
 les connoistroient de beau; elles ne seroient pas
 encore contentes, si elles croyoient qu'il y eût
 quelque chose qui leur pût disputer cet hon-
 neur. Ajoutez à cela, que la Beauté est com-
 me le but de toutes nos paroles & de toutes nos
 actions; ainsi qu'a dit Philon; & que les plus excel-
 lens artisans ne s'en proposent point d'autre dans
 leurs ouvrages; au lieu que toutes les autres per-
 fections sont bornées dans vn certain espace,
 sans que tout le monde y prétende. Et pour
 montrer qu'on ne trouue rien de meilleur que
 la Beauté, c'est qu'on se sert de ce mot, pour ex-
 primer la perfection des autres choses, & de son
 contraire pour en marquer le défaut. On a en hor-
 reur ceux qui seruent & qui cajolent les Tyrans;
 mais personne ne trouue mauvais qu'on serue
 ni qu'on adore ce qui est beau, & la beauté regne
 par le seul respect qu'on luy porte. Puisque c'est
 donc vne chose si précieuse & si diuine, égale-
 ment estimée des Dieux & des hommes, nous ne
 serions pas excusables si nous n'employions tout

464 CARID. OV LA LOVANGE, &c.
nostre esprit à publier ses loüanges. Voilà à peu
près ce que ie dis sur ce sujet, laissant à part plu-
sieurs choses, pour ne point ennuyer la compa-
gnie, à cause du long-temps qu'il y auoit que cét
entretien duroit déjà

HERMIPE. Elle a esté trop heureuse d'oüir de
si belles choses; & moy, ie te suis trop obligé de
m'en auoir voulu faire part.

~~~~~

NERON,

o v

Détroit  
de terre  
entre  
deux  
monts

L'ENTREPRISE DE PERCER L'ISTHME

DIALOGUE

DE ME'NE'CRATE ET DE MYSONIUS,  
en présence de quelques-autres.

*C'est une espèce de Déclamation contre ce Prince ;  
& ce Dialogue semble avoir esté fait de son  
temps ; & par conséquent , n'estre pas de Lu-  
cien.*

ME'NE'CRATE. **C** E dessein te semble-t-il  
auoir quelque chose de l'air  
de la Grèce, que ce Prince affecte tant?

MYSONIUS. Il eût épargné sans doute beau-  
coup de peine aux voyageurs & aux marchands,  
& particulièrement aux Pilotes, qui sont long-  
temps à tourner le Peloponèse ; & eût seruy à  
la défense & à l'utilité de la Grèce, qui eût pû

NERON OV L'ENTREPRISE &c. 46;  
s'entrecommuniquer plus commodément par ce  
moyen.

ME'NE'CRATE. Tu nous obligeras de nous  
faire le recit de ce qui se passa en cette rencontre,  
puisque tu t'y es-trouvé.

MVSONIUS. Je le feray tres-volonties. L'a-  
mour de la Musique, & l'opinion que Neron auoit  
que les Muses ne chantoient pas mieux que luy,  
le porterent en Grèce, pour se faire couronner  
aux jeux Olympiques. Car pour les Pythiques,  
il y croyoit auoir plus de part qu'Apollon mef-  
me ; & ie ne say s'il ne s'imaginoit point que  
ce Dieu n'eût osé chanter ni iouer de la lyre  
après luy. Ce dessein donc n'estoit pas prémé-  
dité de longue main ; mais comme il se trouua  
sur les lieux, & qu'il vit le peu de distance qu'il  
y auoit d'une mer à l'autre, qui est d'environ trois  
quarts de lieuë, il luy prit enuie de se signaler  
par cét Ourage, à l'exemple d'autres grands  
Princes, qui en ont entrepris de semblables. Car  
Agamemnon, à ce qu'on dit, retrancha l'Isle  
de Négrepont de la Béocie. Darius fit vn pont  
sur le Bosphore, & Xerxés voulut percer le mont  
Athos. D'ailleurs, il estoit bien aisé d'oüir cé-  
lébrer ses loüanges : Car les Tyrans ne sont ia-  
mais si cruels ni si aueugles, qu'ils ne desirent de  
faire quelque chose pour le public, ou pour leur  
gloire. Après auoir donc chanté sur le théâtre de  
Corinthe, les loüanges de Neptune & d'Am-  
phitrite, avec vn autre petit Poëme à l'honneur  
de Leucothée & de Mélicerte, il prit vn hoyau  
d'or qu'on luy presenta ; & marchant avec chan-  
sons & acclamations publiques, vers le lieu où l'on  
deuoit faire le canal, il donna quelques coups en  
terre ; puis ayant recommandé l'ourage à ceux

*On, aux  
princi-  
paux  
Magi-  
strats.*

*On, es-  
claves.*

qui en auoient l'intendance, il retourna dans la ville, croyant auoir surpassé tous les travaux d'Hercule par cette action. Il auoit partagé la chose en telle sorte, que son Armée travailloit à ce qu'il y auoit de plus facile, qui estoit de tirer vn canal dans la plaine; & les malfaiteurs qu'on auoit tirez des prisons, faisoient le reste. Comme on eut travaillé douze iours, il vint vn bruit sourd de Corinthe, que les Mathématiciens disoient qu'une des Mers estoit plus haute que l'autre; & que si l'on continuoit, on inonderoit l'Isle d'Egine. Mais outre que ces bruits estoient faux, il n'estoient pas capables d'ébranler la résolution d'un Prince qui affectoit de faire des choses grandes & incroyables; de sorte que quand tous les Mathématiciens du monde l'eussent assuré de ce qu'on disoit, il n'eût pas abandonné l'entreprise, s'il n'eût receu la nouuelle de la réuolte de Vindex, & que tout branloit dans Rome.

MENECRATE. Dy-nous maintenant ce qui le porta à ce violent amour pour la Musique, & s'il a si bonne voix que quelques-vns disent; car les autres assûrent le contraire.

MYSONIVS. Sa voix n'est proprement digne ni d'admiration ni de risée, parce qu'elle n'est ni fort excellente ni fort mauuaise, quoy qu'elle ne soit pas naturelle. C'est vne espeece de fausset qu'il ne conduit pas mal, & qu'il acorde assez bien avec sa lyre, aussi bien que son geste & sa contenance; outre qu'il entend parfaitement le Théâtre, & mieux qu'il ne conuient à vn Prince. Mais lors qu'il prétend égaler les maistres de l'Art, il se fait moquer de luy, quelque danger qu'il y ait: Car il se balance trop; &

quand il veut reprendre son vent, il se contraind, *Où, se*  
 & se redresse sur le bout des piez. D'ailleurs, *contourne*  
 il rougit par trop de contention, & trop d'envie *comme*  
 de bien faire, outre qu'il est assez rouge de son *ceux qui*  
 naturel; & comme il n'a pas beaucoup de voix *sont sur*  
 ni d'haleine, elles luy manquent souvent au be- *une route*  
 soin.

M E N E C R A T E. Mais comment fait-on,  
 pour entrer en lice contre luy?

M V S O N I V S. Il fit mourir vn Comédien aux  
 ieux Isthmiques, qui eut la hardiesse de luy dispu-  
 ter le prix; car il n'y a pas moins de danger à le  
 surpasser, qu'à se moquer de sa voix.

M E N E C R A T E. Comment cela? nous n'en  
 auons rien feu.

M V S O N I V S. Cela se fit aux yeux de toute  
 la Grèce, & arriva en cette sorte. Quoy qu'on  
 n'eût pas acoustumé de représenter des pièces de  
 Theatre à ces ieux, non plus que de chanter aux  
 jeux Olympiques, il y voulut remporter l'hon-  
 neur de la Tragédie. Entre ceux qui se présen-  
 terent pour luy disputer le prix, estoit vn Comé-  
 dien d'Epire, fort célèbre qui voulut auoir dix  
 talens pour luy céder cet honneur; ce qui le fai-  
 soit creuer de dépit, outre que ce Comédien  
 auoit déjà représenté en particulier; ce qui em-  
 pescha Neron de lui acorder ce qu'il demandoit.  
 Mais comme il vit qu'il récitoit avec grand aplau-  
 dissement, il luy fit dire par vn de ses gens,  
 qu'il céda cet honneur à son Prince, & sur ce  
 qu'il n'en voulut rien faire, & qu'il redoubla ses  
 efforts avec de grandes acclamations, il fit entrer  
 ses Acteurs sur le Theatre, comme si cela eût  
 esté de la piece, & ces Acteurs l'ayant poussé  
 contre vne colonne, luy couperent la gorge

*Sous la  
 Scene.*

468 NERON, OVL'ENTREPRISE, &c.  
auec des tablettes d'yuoire qu'ils tenoient à la  
main, qui estoient tranchantes comme des ra-  
soirs.

M E'N E' C R A T E. Et apres cette action, eut-  
il l'aplaudissement des Grecs, & remporta-t-il la  
victoire?

M V S O N I V S. Cela passoit pour ieu, en vn  
homme qui auoit tué sa mère

M E'N E' C R A T E. Il est vray qu'il n'est pas  
étrange qu'il ait voulu faire taire vn Comédien,  
après auoir tâché à fermer la bouche à Apollon,  
en empeschant sa Prestresse de plus rendre d'O-  
racles, à cause qu'elle l'auoit mis au nombre des  
paricides, quoy qu'elle l'eust encore épargné;  
Car Oreste & Alcmeon, à qui elle le comparoit;  
auoient tué leur mère pour venger leur père, ce  
qui auoit quelque ombre de gloire; mais le cri-  
me de Neron estoit sans couleur.

M V S O N I V S. Tandis que nous parlons vn  
vaisseau s'approche du port, qui semble porter  
quelque bonne nouuelle; car tout le monde y est  
couronné comme dans vn chocur de Comédie,  
lors qu'il y a quelque chose de bon à annoncer.  
J'en voy vn qui nous fait signe de la main & qui  
nous crie, ce me semble, qu'il n'y a plus rien à  
craindre, & que Neron est mort.

M E'N E' C R A T E. Il est vray, on l'oit plus  
distinctement à mesure qu'il s'approche, réjouis-  
sons-nous; mais ne faisons point d'imprécations  
contre ce Prince, car il ne faut point insulter à  
vn mort.

les lettres de l'alphabet, ou l'usage & la grammaire parlent.

DIALOGUE

DES LETRES DE L'ALPHABET,  
où l'Usage & la Grammaire parlent.

Par Monsieur de Frémont, neveu du Traducteur.

Si LE JUGEMENT DES VOYELLES avoit Dialogue  
pû se rendre en nostre langue, avec toutes ses mai- de Lu-  
tez & ses graces, on n'auroit pas entrepris cét Ou- cich.  
vrage. Mais comme c'est une pièce pleine de jeux  
d'esprit, dont la rencontre ne consiste que dans les  
mots, il a esté impossible de luy donner un sens en  
Français en gardant celuy de l'Auteur. Tout ce  
qu'on a pû faire, s'a esté de profiter de son inven-  
tion, & pour avoir plus de matière de s'égarer on  
a fait parler toutes les lettres de l'alphabet l'une  
après l'autre, deuant l'Usage & la Grammaire,  
dont l'un est comme le Juge, & l'autre comme  
l'Avocat Général. Du reste, cette galanterie n'est  
pas inutile, car on y peut apprendre plusieurs choses  
tres-curieuses, touchant l'Orthographe & la Pro-  
nonciation.

L'USAGE PUISQUE nous nous sommes assem-  
blez pour ouïr les plaintes des Le-  
tres, & que vous vous estes chargée de les intro-  
duire, que ne les fait-on entrer?

LA GRAMMAIRE. Il faut, savoir premiere-  
ment de quelle façon vous voulez qu'elles se pré-  
sentent; Si vous souhaitez de les voir en estat de  
suppliantes, avec les cheveux épars, & les bras



étendus elles s'habilleront à l'Arabesque ; Si vous estes en humeur de leur acorder le combat, ie les armeray à la Iuive ou à la Syriaque ; Si vous les aimez mignardes, ie les orneray à l'Italienne ou à la Grecque ; Si vous les voulez voir brillantes d'or & d'azur, quoy qu'un peu grossieres, ie les pareray à la Gothique ; Si simples & ramassées, ie les accommoderay à la Françoisé.

L'VSAGE. A quoy bon tant de mystères ? Puisque nous sommes en France, & qu'il s'agit d'un différent entre les Lettres Françoises, il faut qu'elles se présentent habillées à la mode du pais.

LA GRAMMAIRE. Mais comme elles ont droit de se faire grandes ou petites, de quelle sorte voulez-vous qu'elles viennent ?

L'VSAGE. Vous y faites trop de façons ; Ouurez Huiffiers ; Entrez A, B, C, D, E, F, G, H, I, K, L, M, N, O, P, Q, R, S, T, V, X, Y, Z.

LA GRAMMAIRE. Puisque vous en visez avec tant de précipitation, souffrez que ie vous parle des diferens de la Prononciation, & de l'Ecriture : car cela est nécessaire à l'éclaircissement du sujet.

L'VSAGE. Je say les prétentions de l'une & de l'autre. La Prononciation voudroit obliger l'Ecriture à représenter aux yeux les choses, de la façon qu'on les prononce ; mais comme cela ne se peut faire sans blesser l'Etymologie, elle me prendroit à partie incontinent. Laillons donc décider cette affaire au Temps, mon Seigneur & Maistre, qui sans craindre personne, fait le procès à tout le monde ; Aussi bien l'Ecriture qui ne s'est formée que sur la Prononciation, ne pourroit souffrir qu'on luy enleuast un bien dont elle est en possession depuis si long-temps. L'une & l'autre sont fondées

En raisons & en exemples ; mais moy qui ne me fonde ni en exemple ni en raison, i'en vseray comme ie le trouueray à propos, & plutôt que de faire de nouvelles loix ; i'aime mieux obseruer les anciennes.

LA GRAMMAIRE. Qu'il me soit permis pour le moins, de parler du genre des lettres, de leur valeur & de leur force.

L'VSAGE. Que ie suis las de toutes ces pedanteries, & que ie serois fâché de dépendre de la Science qui m'osteroit tout mon agtément, & corromproit ce bel Air qu'on admire en moy, que j'ay emprunté de la Cour.

LA GRAMMAIRE. Mais voulez-vous abolir l'ancienne coûtume de haranguer à l'ouerture des Assemblées ; & me voulez-vous empêcher de rapporter plusieurs belles antiquitez, touchant l'origine des Lettres ; comme elles sont passées de Phénicie en Grèce, & de Grèce en Italie, & comme l'Alphabet n'a pas esté acheué tout d'un coup ; mais qu'on y a ajouté diuerses lettres en diuers temps, les vnes nécessaires, les autres superflus. Je say vne belle curiosité là dessus, que vous serez bien aise d'entendre, qui concerne l'origine des Lettres Françoises, d'où on est reuenable à l'amour. Car vn ieune Chasseur amoureux, n'ayant pas la liberté de voir sa Maistresse, traçoit sur le sable du riuage où la belle venoit tous les iours, la figure d'un jaelot ; tournât la pointe du costé où il deuoit estre ce iour-là ; & si elle y arriuoit la premiere, elle faisoit à mesme dessein diuerses empreintes de son Cor ; si bien qu'il se passoit peu de iours qu'ils ne se rencontraient, ce qui donna la naissance à l'I, & au C, qui furent les premiers caractères

CONTINUÉ  
L'X, &c.

François, d'où naquirent tous les autres. Lors qu'ils se vouloient donner auis qu'on les épioit, si c'estoit pour auertir la Nymphé qu'elle se donnast de garde de son père, le Chasseur traçoit la figure d'un Iaelor la pointe en bas, avec un Cor derrière; & lorsqu'il le mettoit deuant, c'estoit pour éviter la rencontre de quelqu'autre. Voilà l'origine du p, & du q. La Belle pour rendre la pareille à son Amant, donna la naissance au b, & au d, en mettant la pointe du Iaelor en haut, & le Cor deuant ou derrière, selon les diuerses personnes dont ils auoient à se garder. Lors qu'il estoit nécessaire qu'ils se cachassent tous deux, ils figuroient pour s'entre-donner auis, un Iaelor & un Cor, avec un autre Iaelor penchant; ce qui fut le commencement de l'R. Cependant, la Nymphé pour tirer son Amant de la peine qu'il enduroit, lors qu'il la sauoit en danger, faisoit deux empreintes de son Cor, l'une au dessus de l'autre; mais tournées diuersement, pour signifier qu'elle estoit sur ses gardes; ainsi naquit l'S. D'ailleurs, quand cet infortuné Chasseur ne pouuoit conter ses peines à sa Dame, il luy témoignoit sa douleur par deux Iaelors en croix, d'où vint l'X, & le T, selon leur diuersé situation. Et lors que la Belle rencontroit ces caractères, elle joignoit deux Cors ensemble qui s'entre-regardoient, pour l'assurer que son amitié seroit sans fin, comme l'O. Ainsi pour diuerses raisons qui seroient trop longues à déduire, sont venues les autres Lettres.

L'VSAGE. J'aime mieux encore cette inuention, que ie trouue assez spirituelle, que toutes les pedererics que vous auez coutume de dire sur ce sujet. Mais c'est trop parler, leuez-vous A, &

dites en peu de mots vostre affaire.

A. Tandis que l'E ne m'a fait que des iniures particulières, ie me suis tû pour ne point troubler le repos public; mais aujourd'huy qu'il entreprend sur toutes les lettres, ie ne puis plus reténir mes plaintes. Il s'est déjà rendu si nécessaire aux consonnes, qu'elles ne viennent plus sans luy, lors qu'on les appelle; & comme le K, pour éviter la tyrannie, se fut donné à moy, il le fit interdire, iusques-là que par son crédit, l'H, qui me considère vn peu plus que luy, ne passe plus que pour vne aspiration. Enfié de cét heureux succès, & voyant que de toutes les consonnes il n'y auoit plus que le Q, qui luy fist teste, il en conçut vn tel dépit que iamais depuis il ne l'a voulu suivre, qu'il n'y eust quelqu'vn entr'eux deux pour les séparer. Non content de cela, il se foure en cent endroits où il n'a que faire; & parce qu'on n'a borné ni son esprit, ni ses espérances, il a corrompu la Gascogne, & fait dire au peuple de Paris les *édegres* & les *estatuës*. D'ailleurs, il s'est ioint à l'M & à l'N; pour me contrefaire avec tant de succès qu'on ne fait plus si c'est luy ou moy qui parlons, lors que l'I ne se trouue pas pour l'en empêcher, encore se moque-t'il quelquefois de luy à bon escient, comme on le voit par experience. Que si ces places luy sont deuës, que ne les tient-il en son nom, comme il fait Ierusalem & Bethleem, & quelques autres, sans me donner autant d'ennuy qu'il m'en donne? Car il ne s'est pas contenté de me bannir de la compagnie des Demoiselles; il m'a encore attiré chez les ennemis, d'où i'ay bien de la peine à me sauuer. Cependant quoy que i'aye beaucoup d'autres plaintes à faire, tant contre les autres, que contre luy,

*Bé, Cl, Dé*

*Ka,*

*Achei*

*Auecque Bibliothèque, etc. Esprit, espérance, etc. sans é au Latin.*

*esphère, espartule, esquette, etc. em, en se prononce ain, au, Femme seudre.*

*En penultimé l'E ne se prononce pas.*

*qui se prononce par an.*

*En Ierusalem & au Iree l'E ne se prononce pas comme*

*A.*

*Autrefois on disoit Demoiselle, & il y en a qui prononcent*

*encore An-  
nemis.**âge.**vété.*

ie me contenteray de vous dire , pour ne point abuser de vostre audience, qu'encore que ie sois presque le seul qui ne cache rien de mon aage, on m'en retranche maintenant vne partie. Je vous prie, est-il raisonnable que les E, se trouvent quelquefois troisenemble, & que les A, ne puissent marcher de compagnie?

*Si on écrivoit  
comme on  
prononce, on  
écriroit con-  
tentemens.*

E. Je ne sáy pourquoy vous vous plaignez; car c'est vous qui vous entendez avec la Prononcia-  
tion, pour me dérober les M & les N, & il de-  
vous reste plus que de corrompre l'écriture, puis  
vous iouïrez seul de tous mes contentemens. Ce-

*Il y en a qui  
prononcent  
boirais man-  
gerais, allie-  
rais.*

pendant sera-t'il dit que vous boirez & mange-  
rez à mes dépens, & que pour en mieux venir à  
bout, vous vous allierais avec l'I, pour me con-  
trefaire. Je veux bien que vous sachiez que ie puis  
seul autant que vous deux ensemble: toutefois ie

*Feste se pro-  
nonce fesse.*

suis prest d'oublier toutes vos iniures, pour vi-  
ure en paix, quand ce ne seroit qu'en faueur  
de nostre ancienne alliance qui rendoit l'Æ si  
célèbre.

A. Vous avez raison de souhaiter la paix, pour  
jouir en repos de vos conquestes, ou plutôt de  
vos larcins. Est-il si étrange, que l'I & moy  
croyions valoir autant ensemble que vous toute  
seule: Gourmande que vous estes, qui de cinq ou

*Mets ville, six mets n'en faites qu'un?**Mets verbe,  
mes pronom,  
mais, parti-  
cule aduer-  
sative; mais,  
il n'en peut  
mais.**On prononce  
pléjirs & af-  
fères.*

LA GRAMMAIRE. Il seroit à souhaiter  
pour le bien public, qu'on peust regler de telle  
sorte vos différens, que vous n'eussiez rien à dé-  
mêler l'un avec l'autre, & que chacun eust son  
partage séparé. Mais puisque cela ne se peut,  
qu'à l'auenir l'A ne se radoucisse plus tant, quand  
il est avec l'I, s'il ne veut perdre ses pléjirs & ses  
affères.

L'USAGE. Nous ordonnons que l'A sera maintenu dans tous ses droits, & qu'il luy sera permis de se joindre à l'I, pour faire vn E, tandis que l'E se joindra à l'M & à l'N, pour faire vn A. Nous voulons cependant, qu'on prononce boirez & mangerez, comme on fait les autres E, c'est à dire comme voyelles, & non pas comme diphtongues; Défendons à l'A d'aler plus en compagnie, si ce n'est dans chaulons, & ne luy laissons que les Dames, sans toucher aux Demoiselles.

B. Quel ordre y peut-il auoir dans l'Empire des Lettres, si la seconde personne de l'Estat est chassée de la fin des mots, excepté de quelques mots barbares, & si l'on ne la trouue plus qu'en plomb, comme si elle estoit trépassée. Mais ce n'est pas en cela seul qu'on me traite comme si i'estois mort; On me fait perdre mes débtés; On empesche mes subjets de me rendre leurs deuoirs & leurs submissions; On me retranche du second des mois, & du dernier iour de la semaine. Il n'est pas iusqu'au P, tant il est subtil, qui ne s'efforce d'obtenir ma place; & ie ne voy point d'autre moyen de le réduire, qu'en luy ostant le soubçon que ie veuille cabrioler à ses dépens. Du reste, j'ay tant de confiance en vostre bonté, que i'espere que vous augmenterez ma dignité, plutôt que de la diminuer.

LA GRAMMAIRE. Si i'en suis crüe, on vous châtiara tres-rigoureusement, d'auoir la hardiesse de vous nommer la seconde personne de l'Estat, sous ombre que vous estes le second dans l'ordre de l'Alphabet, plutôt par hazard qu'autrement. Sachez que vous n'estes pas plus que la dernière lettre; & que s'il y a quelque

Net, premier  
etc.

Ioab, Moab,

On retranche  
le B de tous  
ces mots, &  
de Feurier &  
de Samedi.  
On prononce  
presque les  
uns comme  
s'il y auoit  
un P, & les  
autres comme  
un B.

prérogative, c'est aux voyelles à y prétendre, & non pas à vous.

*On n'est point obligé de mettre de B, qu'aux endroits où il se prononce & se fait sentir.* L'VSAGE. Nous ordonnons que l'on rende au B, tout ce qui luy est légitimement dû, sans qu'on soit obligé pourtant de luy rien donner, qu'il ne le demande. Défendons en outre très-expressement au B & au P, de rien entreprendre l'un sur l'autre. Et au regard de l'augmentation des dignitez que le B prétend, il se contentera de faire B-carre, & B-mol.

*Termes de Musiques.*

C. N'est-ce pas vne grande ingratitude à l'S, qui me doit sa naissance, de me persecuter en tous lieux? Je ne puis faire de leçon, sans estre accompagné d'une cedille; Je crains, si elle continue, qu'à la fin elle ne me desarçonne; & qu'après m'auoir pris, elle ne me veuille pas seulement mettre à rançon. Le T d'autre costé, me fait perdre patience; il ne me peut souffrir en deuotion, & il y veut estre, quoy qu'il ne s'y entende pas. Il m'a rauy iusqu'aux Prophetes, qui me

*On l'écrit maintenant sans c. Bienfaiteur.*

promettoient que ie serois vn iour remis en auctorité. Je n'oserois plus me renfermer avec luy dans vne mesme syllabe, de peur qu'il ne me fasse taire, & perdre mes droicts. Après m'auoir enleué les bien-faits, il me veut enleuer le bien-facteur; & ie n'auray plus, si on l'en croit, que les bien-factrices. Il est vray que les Doctes, soit par instinct ou par contract, ou si ie l'ose dire, par le respect qu'ils ont pour mon caractère, qu'ils portent assez souuent sur le front, font tout ce qu'ils peuuent pour me conseruer mes sujets, & maintenir ma iurisdiction; & le plus abiect n'est pas d'autre sentiment. D'ailleurs n'ay à me plaindre du Q, qui me veut empescher de paroître avecque luy en publique; & après

*On croiffait; Il n'y a que les Doctes, qui prononcent ou écrivent ces mots avec un S.*

m'auoir défendu l'entrée du Zodiaque, me veut encore bannir de toute l'Afrique: & si ie le laisse faire, il m'enleuera Senecque avecque toute ma Bibliothecque. Je demande donc pour le punir de sa témérité, qu'on ait à le bannir du quartier. Car enfin, s'il est permis à tout le monde, de me rongner ainsi les ongles, il ne me restera que le bec, & ie seray réduit au biffac. Mais auant que cela ariue, ie perdray le Q, où ie le reduiray à quia.

S. Quoy que ce me soit vne chose fort pénible de me tenir debout, à cause de ma taille, ie ne laisseray pas de me leuer pour dire vn mot en ma défense. Quand ie ne tiendrois la vie que du C & de la cedille, n'est-ce pas assez bien le reconnoître, que de les souffrir parmy les François, & en cent autres lieux où ie ferois fort bien leur charge? Que le C se contente de passer à la montre dans les Sciences, & qu'il prenne garde encore qu'en parlant on ne l'y remarque de peur qu'on ne luy fasse son procès comme à vn passe-volant.

L'V S A G E. Il est ordonné au C de s'accompagner d'une cedille, par tout où il en sera besoin, sur peine de mettre l'S en sa place. Le Q jouira paisiblement du Zodiaque & de l'Afrique; mais défense à luy de se montrer en public, quoy qu'on ne le veuille pas bannir de la Republique.

D. I'ay extrêmement à me plaindre de la légereté avec laquelle on m'a chassé de plusieurs lieux. Quoy qu'on veuille dire, il y va de la gloire des Grands. & de la leureté des Marchands que ie les accompagne, particulièrement quand ils sont seuls; Que si lors qu'ils sont en compagnie on me reiette, pour le moins que le T n'en pro-

*Ces mots  
commencent  
à s'écrire  
sans c.*

*Cedille est  
un mot  
Espagnol.*

*C'est qu'il ne  
s'y prononce  
ce pas.*

*On commen-  
ce à les écrire  
au pluriel  
sans d.*



site pas. Car i'ay sujet de le craindre voyant ses autres vsurpations. Il prend si bien son temps, quand ie suis suiuy d'une voyelle, qu'il se vient mettre en ma place, ou du moins il s'y fait sentir. Ainsi, l'on ne me considère plus de pied en cap, & il m'a ruiné de fond en comble. Cela fait bien voir qu'on a conclud sans moy, que l'on me retrancheroit le plus qu'on pourroit de la fin des mots, sans considérer qu'on ne saura plus à l'auenir, surquoy former les feminins; car si de verd on a fait verse, peut-estre qu'un iour, de gaillard, on fera gaillarde. L'ay tâché par droit de represaille, de faire d'un Lieutenant une Lieutenantade; mais ie ne l'ay pû encore obtenir que dans les Prouinces. Si l'on me veut retrancher ainsi par tout, comme les beaux Esprits ont commencé, on me contraindra de passer le reste de mes iours en aduersité.

*On prononce icy le d, comme un t.*  
*Ajouter, changer, &c. sans d.*  
*Haras sans d.*  
*Pied nud, le d ne se prononce point.*  
 L'V S A G E. Lors qu'il y aura trois consones à la fin des mots, nous enioignons au D de se retirer; & entendons aussi qu'il ait à sortir des lieux inconnus à l'oreille, si ce n'est à la fin des monosyllabes, où il peut bien paroistre, pouruë qu'il ne die mot.

E. On voit par les discours de l'A, l'auerfion que mes Compagnes ont pour moy; quoy que ie ne leur aye iamais donné aucun sujet de me haïr. Car bien loin d'entreprendre sur leur jurisdiction, elles entreprennent toutes sur la mienne. Soit que l'I se joigne à l'A ou à l'O, il leur fait entreprendre mon nom. Mais il ne croiroit pas m'auoir fait assez de mal, s'il ne m'en faisoit de son chef. Il m'a enleué boîte, coëse, & mirouer, & feint fort souuent que ie ne suis pas auprès de luy. L'V ne m'épargne pas dauantage, de sorte

qu'il n'y a point de sûreté pour moy, de m'en  
 aprocher. Voilà comme toutes les voyelles s'é-  
 forcent à l'enuy de me perdre. L'ay horreur de  
 dire le reste; elles ne me rencontrent jamais à la  
 fin d'un mot sans me manger, si ie ne suis armé <sup>d'a pour de</sup>  
 d'un accent. Quand ie suis placé aussi avantageu-  
 sement qu'elles, ie ne les crains pas; & ie m'en  
 vengerois bien, si le T, sans aucune raison, ne se  
 venoit point mettre entre-deux. Car si ie ne <sup>dira-t-elle,</sup>  
 leur rendois alors la pareille, ie les choquerois  
 si rudement, qu'elles s'en tiendroient offensées,  
 ou elles n'auroient point de sentiment. Ie me  
 suis déjà vengé de l'A dans les articles, & i'en <sup>l'espée, pour</sup>  
 eusse fait de même dans les pronoms, s'ils n'eus-  
 sent eu la discretion, pour quitter mon imperuo-  
 sité, de changer leur A en on. Enfin, il n'est pas <sup>mon espée,</sup>  
 iusqu'aux consonnes, qui ne me mangent entr'el-  
 les, sur tout quand ie parle de ma grand-mere; &  
 i'ay grand' peur qu'elles n'en demeurent pas là; <sup>l'E ne se</sup>  
 car elles ont bien des imaginations extravagantes, <sup>pr. nonce</sup>  
 qui me regardent. <sup>point en des,</sup>  
<sup>les, &c.</sup>  
<sup>quand une</sup>  
<sup>voyelle suite</sup>

*En cet endroit les voyelles faisoient un tel bruit pour  
 interrompre l'E, que n'eust esté que l'S & le T, se met-  
 tant ensemble, firent Ss, elles ne vouloient pas se taire;  
 Car toutes les autres consonnes n'osoient parler sans leur  
 permission. Le bruit estant apaisé, l'A répondit en  
 cette sorte, pour le reste des voyelles.*

A. Si l'on n'estoit persuadé de nostre inno-  
 cence, nous nous défendrions aisément du crime  
 dont l'E nous accuse. Mais c'est assez pour nostre  
 iustification, que chacun sache que c'est un gour-  
 mand qui se mange luy-même, sans aucun  
 respect pour l'h, qui se met souvent entre-deux, <sup>l'e & l'h se</sup>  
 pour l'en empêcher. Ainsi, ce pauvre hébété se <sup>mangent icy</sup>  
 détruit par sa gourmandise.

LA GRAMMAIRE. Comme il est de la Politique d'abaissier ceux qui s'eleuent trop ; & de redresser ceux qui panchent à leur ruine : ainsi, l'usage, à mon auis, deuroit retrancher vne partie de l'autorité de l'E ; pour en faire part aux autres voyelles, parce que toutes quatre ensemble, ne sont pas si employées que luy.

L'VSAGE. Nous voulons que les choses demeurent en l'état où elles sont maintenant, iusques à ce qu'il en soit autrement ordonné.

F. Comme ie suis la première en *Fidelité*, ie trouue fort étrange qu'on m'oste les clefs, & qu'on me veuille couper les nerfs ; car après cela, comment pourrois- ie atteindre les cerfs à la course ? Cela est bien éloigné de la promesse qu'on m'auoir faite de bannir le Ph, afin d'étendre les bornes de mon Empire. Iusqu'icy il m'a toujours défendu l'abord des *Prophetes* & des *Philosophes*, & il ne veut pas mesme que i'aspire à *Philis*, quoy qu'elle n'ait que moy à la bouche. Si i'auois esté

aussi séuère, i'amaïs l'V ne se seroit mis en possession de toutes les veuves, tant *recreatives* que *rebarbatives* ; cependant, comme i'ay vû qu'elles l'aimoient plus que moy, ie luy ay cédé tout ce que i'y pouuois prétendre.

P. Quand vne longue possession ne seroit pas vn iuste titre ; après nous auoir fait trauerfer tant de Terres & de Mers, debité tant de beaux *Apophtegmes*, & enrichy ce pais de tant de *Phrases* & de *Paraphrases*, il semble qu'il y auroit de l'inhumanité, à nous séparer de la compagnie de *Philis* & de *Philomele*, puisque nous sommes de mesme contrée, & que nous auons iusqu'icy couru les mesmes auantures.

L'VSAGE. I'ordonne que l'on conserue le Ph

On prononce  
ces mots sans  
f.

FF.

Ces mots ont  
vne fin sin-  
gulier.

C'est qu'il  
vient des  
Grecs.

Ph le plus qu'on pourra ; mais du reste , quand on veut s'établir en vn pais , il en faut prendre l'habit & les mœurs.

H. Helas ! Helas !

LA GRAMMAIRE. Veritablement , il y a de l'injustice d'oster les mots Grecs au Ph ; mais quoy , l'V sage fait ce qu'il luy plaist.

G. Je meriterois bien quelque priuilege , moy qui marche à la teste de la Grammaire ; mais ie suis si malheureux , qu'il n'y a que moy qu'on retranche du commencement , du milieu & de la fin des mots. L'I semble n'auoir chagé de nature , & ne s'estre fait consone que pour m'enleuer mon bien.

Enfin ; il n'est pas iusqu'à l'N qui ne me persecute , & qui ne m'en oste vne partie ; mais ce n'est pas à moy seul qu'elle fait iniure , car après auoir décredité le T. & l'auoir empesché d'estre receu aux emprunts , elle veut chasser le C de son banc , & bannir le D du rond de la terre.

C. Quoy que vous puissiez dire en ma faueur , ie ne puis m'empescher de faire voir que vous faites encore pis que ceux dont vous vous plaignez ; Car après auoir fureté mes clapiers , & reuelé mes secrets , vous avez voulu , par vne cruauté sans seconde , me tuer avec vn canif , pour me voler mes Patacons.

LA GRAMMAIRE. Comme le C & le G ont du rapport , ainsi que le B & le P , le D & le T , il y a toujours entr'eux quelque différent , qu'il faut tâcher d'apaiser , pour empescher la confusion.

L'VSAGE. Nous ordonnons que l'I & le C garderont les places qu'ils occupent , avec pouuoir de les tenir en leur nom , ou sous celuy du G. Nous voulons aussi que l'N se puisse passer de luy , à la fin & au milieu de quelques mots ,

2. Part.

X

*Tummeu, &c.  
pour gemen  
soin sans g,  
&c.*

*sans r.  
Le c ni le d  
ne se pronon-  
cent point  
icy.*

*Clapiers ;  
secrets , ga-  
nif , Pata-  
cons.*

*Autrefois on  
écrivait te-  
moins & re-  
cognoissances,  
mainte-  
nant on ote  
le g.*  
sans h.  
Hélas,

*C'est qu'elle  
ne s'y pro-  
moune point.*

sans qu'elle se puisse pourtant prévaloir de té-  
moins & de recognoissances, pour atenter sur le  
sang & le rang du G.

H. Qu'on vante tant qu'on voudra, le vaste  
Empire des Lettres, si ie n'y possède rien, il sera  
toujours tres-petit à mon égard. Qui est-ce qui  
peut plus légitimement que moy, aspirer aux  
Honneurs? Et cependant quand i'y suis, on ne  
veut pas que ie parle. On en use ainsi en plusieurs  
autres rencontres; & à force de m'en plaindre ie  
me suis tellement enroué, qu'on ne m'entend  
plus; Les voyelles entr'elles ne me content pour  
rien, les consonnes me rejettent; & i'ay beau dire  
la verité, l'on ne veut plus prendre de mes Alma-  
nacs. Ainsi, ie ne suis presque plus que dans la  
bouche des asligez. Quand ie considère tous ces  
outrages, ie ne puis m'empêcher de vous prier de  
m'accorder mon congé; & ie croy que le K est sur  
le point d'en faire autant.

K. En éfet, puis qu'on n'en fait plus de cas,  
& que toutes les fois que ie me suis voulu plain-  
dre, on m'a renvoyé aux Kalendes Grecques,  
ie suis résolu de quitter la France, pour m'éta-  
blir au Septentrion, où i'auray part à vne bonne  
partie des Seigneuries & des Villes. Ie ne pense  
pas qu'après m'avoir voulu bannir, on me veuille  
retenir par force.

LA GRAMMAIRE. Ce n'est pas d'aujourd'uy  
qu'on a parlé de se défaire du K. Mais toutes  
les fois qu'on a mis cette affaire en délibération,  
on a esté retenu par quelque considération im-  
portante. Pour moy, ie suis d'avis, que pour le  
moins, on le garde pour les Kébus, où il fait vn  
tres-bel éfet.

L'V S A G E. Nous voulons, pour réprimer

l'insolence de l'H, qu'elle aspire toute sa vie, sans pouvoir rien obtenir; & commandons au K de vider tout presentement de l'estenduë de l'Alphabet.

J. Je n'ay qu'un mot à dire, c'est qu'il plaise au luge d'ordonner que l'Y suive le K, puisque ie feray bien sa fonction, & que c'est un étranger, qui n'a que voir en nostre pais. Je suis prest d'abandonner pour cela toutes les prétensions que j'ay sur l'Espagne & sur l'Alemagne.

*On écrivoit  
autrefois  
Espagne &  
Alemagne.*

Y. Je m'en vais vous montrer deux chemins par où ie prétens me sauver, Premièrement, ie suis plus digne de croyance que l'I; & si le Roy ne m'auoit, on y trouueroit à redire. Après, on ne me prendra iamais pour une consone; au lieu que cela ariue à ma Patrie deuant toutes les voyelles; & sans cela il y a long-temps qu'il m'auroit araché les yeux. Pour le moins, comme ie ressemble à un verre, que l'on me conserue pour les yuogues.

LA GRAMMAIRE. Il est iuste de le conseruer, quand ce ne seroit que pour montrer l'origine des mots qui viennent du Grec, comme il en porte le nom; outre qu'il ne fait point d'Equiuoque comme l'I, quand il est avec les voyelles.

L'USAGE. Nous ordonnons que l'Etymologie maintiendra l'Y de tout son pouuoir, & permettons neantmoins à l'I, à cause qu'il est François, de s'établir en sa place le plus qu'il pourra, iusqu'à ce qu'on ait renuoyé l'autre en son pais; mais il ne luy faut pas faire ce déplaisir de le bannir tout d'un coup.

L. Pour estre voisine de l'I, il ne m'en traite pas plus ciuilement; car s'il ariue qu'il passe de-

*On apelle  
une I  
moûillée*

quand l'i se uant moy, il me mouille en vn clin d'œil; & s'il  
 prononce ariue qu'une de mes sœurs vienne à mon secours,  
 avec. fût-elle accompagnée d'une voyelle, il nous  
 mouille toutes deux. Il est vray qu'il a la con-

sidération de nous épargner dans la ville, & en  
 quelques autres lieux; au lieu que l'V est tout  
 à fait sans pitié. Depuis le grand procès que

nous eûmes ensemble pour les pluriels, où les  
 Consuls que j'auois pris pour Juges, disant que ie  
 faisois la Belle ne me laisserent presque que les  
 Ba/s, les Euentails & les Parasols; Il s'est telle-  
 ment enorgueilluy de sa victoire, que non content  
 de m'auoir rongé la robe iusqu'au genou, il m'a  
 voulu rompre le cou, & ne m'a pas laissé le sou.

Enfin, l'on me maltraite en mille façons; & ie ne  
 scay comment l'on peut souffrir qu'estant fidele  
 & utile, comme ie suis, ie ne bate en ces lieux-là  
 que d'une L.

On en a re- L'USAGE. Sans auoir égard aux plaintes de l'L,  
 tranché une. nous ordonnons, en confirmant la Sentence des  
 Consuls, que l'V se seruira des pluriels qui luy  
 ont esté à jugez. Mais attendu qu'il empiète sur les  
 singuliers au préjudice de l'I, nous voulons pour la  
 dédommager, qu'il ne puisse iamais passer Beau,  
 deuant une voyelle.

M. S'il estoit honneste de se louer soy-mesme,  
 ie pourrois dire sans vanité, que j'ay plus de ren-  
 dresse que personne pour mes Compagnes, puis-  
 que j'ay résolu de souffrir plutôt toutes choses,  
 que de me plaindre. Toutefois, pour ne paroistre  
 pas insensible en vn iour de Plaintes, ie demande  
 qu'on ait à retrancher les abreuiations. Car c'est  
 une chose bien rude, de voir qu'on me coupe  
 deux iambes à tout propos, & qu'on se contente  
 de mettre la troisième en potence, pour me dessi-

m. par abre-  
 uiation.

gnier; sans parler de ma suite, qu'on retranche ordinairement dans les aduerbes, pour auoir plutôt *sans en* fait. C'est bien peu respecter celle qui marche devant les Magistrats; qui fait la *majesté*, les *merueilles*, & les *miracles*; sans qui il n'y auroit n'y *hommes*, ni *femmes*, ni *animaux*; & sans qui le monde mesme ne seroit point.

LA GRAMMAIRE. Chacun est *aveugle* dans ses intérêts. Sans les abreuviations vous ne ferez pas toute seule, mille, comme vous faites; ni Monsieur & Madame avec vn R & vn E; vous meriteriez vn châtiment exemplaire pour vne si injuste plainte. M.  
Mr. Mes

L'VSAGE. Encore que j'aye cela de commun avec les autres Législateurs, que nos loix sont également faites pour tout le monde: Neantmoins elles diferent en cecy, que les Grands se dispensent des leurs, & que j'ay bien de la peine à faire observer les miennes au Peuple. J'ordonne pourtant; à telle fin que de raison, qu'on n'ait plus à abreger les M ni leur suite, si ce n'est lors qu'il n'y aura point de lieu de faire autrement, ou bien lors qu'un supérieur agira avec un inférieur, ou un égal avec son pareil dans la familiarité. Monfr. ou  
Mr.

N. Si ie me leue avec tant de précipitation, c'est pour épargner à l'M la peine de se rasseoir. Chacun fait la passion que j'ay toujours eue pour le P & pour le B; cependant, toutes les fois que ie me présente pour en aprocher, cette presomptueuse se préualant de ce qu'elle a trois iambes, & que ie n'en ay que deux, accourt pour prendre ma place; & sous mon nom, ioluit d'un bien qui n'est dû qu'à moy.

M. Pour aimer le B & le P, croyez-vous en estre aimée? Non, non, sachez qu'ils ne vous peuuent



On prononce  
n pour m.  
Exempter &  
donner s'é-  
crirnoient au-  
tresfois avec  
vn P. & l'm  
en ces deux  
mots se pro-  
nonce comme  
une n.

souffrir ; & que ce que i'en fais , n'est que parce qu'ils le desirent. Si ie ne travaillois que pour satisfaisre à mon ambition , ie ne vous en laisserois pas tout l'honneur. Cependant , vous me ruinez en parfums , vous m'empeschez de paroistre en Automne , & vous vous attribuez à vous seule , les Colomnes qu'on n'a dressées que pour nous deux. Vous faites plus ; car vous mangez ce P , que vous aimez tant. Si vous me vouliez faire du mal , ne pouviez-vous vous exenter de luy en faire ? & croyez-vous que ce soit vn bon moyen pour me douter , que de nous chasser tous deux d'une place. Ou vous ne pourrez iamais faire reuenir le P. quelque amitié que vous luy portiez , si vous ne me laissez avec luy.

N. Ie ne vous en oste pas encore à demy ; car vous estes inutile en cent endroits : Qu'avez-vous que faire de paroistre , où c'est moy qui parle & nō pas vous ? Si i'en estois cruë , on vous osteroit nom & surnom , & l'on ne vous laisseroit que la faim.

L'USAGE. Atendu que les deux Lettres qui sont en dispute , sont proches voisines , & qu'une plus longue contention pourroit causer entr'elles quelque froideur ; Nous voulons & entendons que l'M continuë ses soins , pour empescher l'N de se mettre deuant le B & le P. D'autre costé , l'N pourra tenir quelquefois la place de l'M auprès du P , pourueu qu'elle en vse sans presumption , & sans rien attendre sur exemption ni redemption , sur indemniser ni indemnité. Nous ordonnons aussi que l'M gardera nom , surnom , & pronom ; & que l'N conservera les Colomnes , avec esperance d'auoir bientôt l'Autonne aussi toute seule.

L'm se pro-  
nonce icy.

O. Quelque forte que soit vne amitié , il suruient quelquefois des accidens si impréueus , qu'il

semble que tout se doit rompre. Mais souvent aussi cette tempeste ne sert qu'à l'afermir & à luy faire ietter de plus profondes racines. L'espere qu'il en ariuera de mesme, dans le fâcheux dé-meslé que ie suis forcé d'auoir avec mes sœurs & mes meilleures amies. Mais que ne fait-on point tous les iours, pour conseruer son bien ? Je supplie donc l'A de me rendre la moitié des villes de Laon & de Craon, & de ne pas manger tout seul les P<sup>re</sup>ons & les F<sup>re</sup>ons. Outre cela, ie voudrois bien qu'il ne se joignist plus à l'V, pour me contrefaire. Pour l'E, il s'est approprié tout ce que nous auions en commun ; & ie ne suis plus auprès de luy qu'un o en chiffre. Il a fait pis ; car il m'a osté ce que ie possédois sans luy ; & ie n'oserois plus paroistre avec l'I ; car on ne me pourroit plus reconnoistre. S'il continué, j'ay peur de n'auoir plus à la fin ni Foy, ni Roy, ni Loy. L'V, d'autre costé, m'oste Tolosé & Cologne, qui m'appartiennent, & cent autres places semblables. Pour me pouuoir maltraiter impunément, on m'empesche d'aler en compagnie ; mais il me semble qu'on me le deuroit bien permettre, pour résister à tant d'ennemis. Cependant, lors que de deux O on en a osté vn, pour empescher son compagnon de courre après, on l'aresté avec vn accent.

A. Ie suis tout prest de vous rendre ce que vous me demandez, pourueu que vous fassiez restitution de vostre part ; Donnez-moy ce qui m'appartient de la riuère de Saone ; Partageons ensemble le mois d'Aoust, & ne vous saulez pas tout seul à mes dépens.

O. Qu'on auroit grand tort de me faire passer pour estre de mauuaise conscience, veu que de

toutes les lettres, il n'y en a point qui aille plus rondement que moy !

LA GRAMMAIRE. L'Etymologie a intérêt de maintenir l'O dans la plupart de ses demandes. La Prononciation d'autre côté, n'y veut pas consentir ; c'est à l'Usage à en ordonner ce qu'il luy plaira.

*On prononce  
seigneux,  
sans i, as-  
soir sans e.  
Norice à Pa-  
ris, sans u.*

L'USAGE. L'O a beau se plaindre qu'on luy fait tort ; l'A a déjà montré qu'il luy en fait tout autant ; il empiète sur l'I, quelque seigneux qu'il soit de se défendre ; Il empêche l'E de s'asseoir, & il a voulu enlever à l'V la Norice. C'est pourquoy j'ordonne que les choses demeurent en l'état qu'elles sont, jusqu'à ce qu'il en soit plus amplement informé. Cependant, il continuera ses bons offices dans les chiffres ; car quoy qu'il n'y passe que pour un zéro, il ne laisse pas d'y estre aussi nécessaire que les autres ; & a cét avantage par dessus eux, qu'il n'est pas sujet à division.

*Tous ces  
mots se pro-  
noncent sans  
P.*

P. Tant qu'on ne nous a défendu que les lueps, les Sirops & les Prilanes, nous nous sommes fort bien portez ; mais aujourd'huy qu'on ne veut plus que nous nous trouvions aux Noces, nous nous portons fort mal. Cependant, on ne nous veut pas donner Baptême, non pas seulement une paire de sept Pseaumes ; & à un besoin on nous laisseroit manger des loups. Je n'ay jamais vu une telle cruauté ; qu'on nous laisse pour le moins la clef des champs, sans nous tenir toujours renfermez dans un camp, comme dans un rempart.

*Sans P.*

L'USAGE. Nous ordonnons que le P ne se prononcera point dans les mots où il est trop rude ; qu'il sera mesme permis de le rejeter en quelques-uns ; & que cét Arrest sera mis promptement à exécution.

**Q.** Comme l'V se pourroit bien prévaloir de ce que ie le souffre toujours près de moy, il me semble qu'on me deuroit permettre de paroistre quelquefois sans luy. Et puis-qu'on a renouellé l'Arrest contre le K, ie demande part à sa confiscation; Car, à mon auis, Kalendrier & toute la Xirielle me seroient mieux deus qu'au C. aussi bien que ceuillir, & cerceuil.

**LA GRAMMAIRE.** Taisez-vous, Q, & laissez faire à l'V sage, qui saura bien quand & comment il vous faut employer.

**L'V SAGE.** Nous défendons au Q de s'entremettre des affaires du K, ni de rien prétendre à sa dépouille, sur peine d'estre traité comme luy.

**R.** L'I & l'E m'ont tellement afoiblie en diuerses occasions, & sur tout à la fin des mots, qu'on ne m'entend presque plus aller ni venir. Je taschay d'abord de me rétablir par la douceur; mais voyant que cela n'y faisoit rien, i'y employay le fer & l'Enfer, & si ie n'en ay pû venir à bout.

**L'V SAGE.** Nous ordonnons à l'R de filer doux quand elle sera la dernière, sur peine d'estre châtiée, si ce n'est assez de la negliger.

**S.** Je ne say ce qui a pû obliger les Auteurs modernes, à me retrancher comme ils font; ie pretens bien renuerser toute leur écriture; car quoy qu'ils fassent, l'ancienne coustume sera pour moy. Suis-je si dangereuse, qu'il faille que les voyelles se couurent d'un accent, de crainte de m'approcher? C'est estre trop méconnoissantes de la faueur que ie leurs fais de me mettre entr'elles, pour les empêcher de s'entremanger. Toutefois, comme chacun se peut tromper, si l'on trouve que i'aye tort de le faire, ie me condamne, mais comme ie me soumets, il faut que les autres

*ne se prononce point aux premiers, mais aux derniers.*

*ne s'y se. & presque plus*

*On met quelquefois une entre-deux mots, pour adoucir la prononciation.*

en fassent autant ; & si l'on m'en croit , on commencera la reformation par le bannissement de l'H. vn accent suffira pour marquer où il faudra aspirer. Le C, le K, & le Q, n'estant qu'une mesme chose, ce sera assez de retenir le C ; Et puis que nous devons estre toutes simples, il faut faire le procès à l'X, comme double ; & renvoyer en Grèce l'Y & le Z, pour décharger l'Alphabet de ces lettres superflues. Mais pour faire voir que ie plains moins mes peines que mes paroles , ie suis presté à faire la fonction de l'X & du Z ; & si ie n'en puis venir à bout , j'appelleray le C à mon secours.

*Rangon.*

*Quant s-hier*

Z. Je tiens que de toutes les Lettres, il n'y en a point de plus dangereuse que l'S, non-seulement à cause qu'elle a la figure & les siffemens du Serpent, mais à cause qu'elle se glisse comme luy, & se va mettre entre les mots où elle n'a que faire. D'ailleurs, elle se change en deux ou trois façons, sans aucune considération du C, ni de moy, ni du Zele que j'ay pour vostre service. Mais bien loin de luy acorder ses demandes, il lui faut faire porter la peine qu'elle a ordonnée contre les autres. Le C & la cedille rempliront fort bien sa place ; & lors qu'ils ne le pourront faire, ie ne leur manqueray pas au besoin.

S. Je ne sçay si j'ay l'air d'un Serpent ; mais il faut bien que j'en aye la prudence, pour souffrir toutes ces iniures.

L'V S A G E. Nous permettons d'oster l'S des lieux où l'on ne la sent point, pourvu qu'on marque l'endroit de quelque accent, iusqu'à ce que l'œil y soit accoutumé ; Et pour la punir de ce qu'elle se fourre aux endroits où elle n'a que faire, nous voulons que le Z profite de toute la gloire qui luy en pourroit reuenir.

*Elle sonne  
comme un z  
en ces lieux.*

T. Il est bien difficile d'acquiescer beaucoup d'amis, sans faire des enuieux. Tandis que ie fais tout ce que ie puis pour tenir les autres en paix, & que ie m'intrigue assez heureusement entre les voyelles, pour leur servir de liaison, les consonnes en sont enuieuses; & l'S ne marche point avecque moy qu'elle ne me fasse taire, & évanouir à tous momens.

*dirait-on,*

*sans, ou du moins il ne s'y sent point.*

L'USAGE. En consequence de ce qui a esté ordonné, qu'il n'y aura plus que deux consonnes à la fin des mots, l'entens quand il y en aura trois, qu'on rejette la plus inutile, sans que cela puisse préjudicier au corps ni aux Arts, ni à d'autres particuliers qui ont interest à les conserver.

*temps, champs, doigts, &c.*

V. A considérer ma condition dans vne partie de l'Europe seulement, ie ne croy pas qu'il y en ait de plus bizarre. Je sers de voyelle, & de consonne; & la plupart des diphthongues ne se sauroient passer de moy. Il faut que ie me radoucisse la veüe, & que ie me fortifie à la vertu. Les vns me prononcent V, les autres Ou; Ceux-cy font de moy vn B, ceux-là vn G. Il y en a qui me font servir d'E, & d'autres qui me mettent double, pour me faire passer pour ce que ie suis. Cependant, sans considérer en combien de façons ie suis utile, on me traite si fort en cadette, à cause que ie suis la dernière de mes sœurs, que dans la crainte qu'on a que ie ne quite la fin d'une syllabe, pour me mettre à la teste de celle qui suit, on a tousiours les deux poins leuez sur moy.

*Gualterus pour Vualterus, Vlessingue, Vveimar pour Vei-mar.*

L'USAGE. Nous ordonnons, ayant égard aux plaintes de l'V, que les deux poins ne se mettront plus sur luy, mais sur la voyelle qui le suit.

*connüe.*

*pour mon-trer que c'est celle-là qu'il faut déraciner.*

X. L'S fait bien voir son ignorance, lors

On prononce  
excellent, ec-  
cécuter,  
exemption,  
Saintonge,  
soiffante,  
fluxion,  
deuxième,  
Chimenes.

## 492. DIALOGUE DES LETRES

qu'elle dit que ie suis vne lettre superflue. Ie fers de C à excellent, de deux C à executer, de G & de Z à exemption, d'une S à Xaintonge, de deux X à soixante, de C & de T à fluxion, de Z à deuxiesme; sans parler du Phénix, où ie suis en ma propre signification; & du Cardinal Ximenés, où ie fers de Ch. Et après cela, il faut qu'un pauvre serpent me traite de superflue? Bien-loin de me retrancher, on deuroit souffrir que ie fusse toujours en action; Car que deviendroient sans moy les Xerxés, les Xénophons, & les Alexandres?

par un cf.

S. S'il ne tient qu'à cela, on trouvera bien le moyen de les faire subsister sans vous. A-t-on jamais vu une insolence pareille à la vostre? vous faites gloire de vos larcins, & les autres s'en défendent.

X. Hé bien! qu'on me fasse mon procès; le mieux qu'il vous puisse arriver, c'est qu'on vous donne ma place. Qu'il vous fera beau voir estre deux, à faire la fonction d'une lettre superflue? D'ailleurs, comment garderez-vous la médiocrité, qui est nécessaire en cette occasion, vous qui vous hauffez & baissez sans cesse, & qui n'avez jamais marché droit en aucune affaire? Vous ne m'empescherez pas, pour le moins, de tenir ma place dans les lettres numérales.

LA GRAMMAIRE. Ni là, ni ailleurs, vous ne faites la fonction que d'une double lettre. Avant que les diuerses façons de compter fussent inuentées, on ne comptoit que par les doigts, dont chacun faisoit un; & pour marquer cinq, on monroit le pouce avec le doigt qui le suit, qui font une espèce d'V. Si bien que deux V l'un sur l'autre, faisoient dix; & c'est de là qu'est venu l'X.

**L'Y S A C E.** Nous auons maintenu & maintenons l'X, dans toutes les fonctions de sa charge, & meſme à la fin des mots, pourueu qu'elle ſoit laſans ſe faire trop ſentir. Mais haſtons-nous, <sup>Peux-  
comme  
ſ'il y  
auoir un</sup> le temps preſſe.

**LA G R A M M A I R E.** C'eſt fait; car l'Y & le Z n'ont rien à repreſenter, que ce qu'ils ont déjà dit.

**L'Y S A G E.** Si cela eſt, auant que de finir cette Aſſemblée, ie veux dire vn mot aux Lettres, comme ami, apres les auoir iugées comme Souuerain. Ie vous conjure donc, Belles lumières des Eſprits, Elemens de la parole, ſacrez Atomes dont s'eſt formé ce grand monde des Sciences, de mettre fin à vos plaintes, & de viure en bonne intelligence à l'auenir. Vous eſtes les Gardien- nes fideles de ce que les hommes ont de plus précieux. C'eſt en vous qu'ils trouuent la ſeureté de leurs affaires, & leurs plus ſolides plaiſirs. Sans vous, l'abſence ſeroit le plus grand de tous les maux. Par voſtre moyen, on paſſe à couuert à trauers les ennemis. Vous ſauiez le ſecrer de fasciner la veuë des ialoux, & de tromper la garde la plus fidèle de voſtre petit nombre ſont nez comme par miracle, vn million de mots diſerens: Vous eſtes les fondemens inébranlables des Loix, & les dépoſitaires de la Verité. Enfin, ſans vous on ne ſauroit que conſulément la naiſſance du Monde, & les plus belles actions ſeroient enſeuellies dans les ténébres de l'Qubly.



## SUPPLEMENT

## DE L'HISTOIRE VERITABLE.

Lucien ayant dit à la fin du second liure de cette Histoire, qu'il aloit décrire en suite les merveilles qu'il auoit veuës aux Antipodes; & cela ne se trouuant point, soit que les Liures ayent esté perdus ou autrement; il a pris enuie à celuy qui a fait le precedent Dialogue, de se iouer à son exemple, en des auantures estranges & inouïes. Mais comme il n'y a rien de si facile, que de feindre des choses qui n'ayent aucun fondement dans la Raison ni dans la Nature, il n'a pas crû le deuoir imiter en ce point; & n'a rien dit, qui n'ait quelque sens alegorique, ou quelque instruction meslée avec le plaisir.

## LIVRE TROISIEME.

*I. Description de la Republique des Animaux. II. Hommage qu'ils viennent rendre au Phénix. III. Passage de Lucien aux Antipodes. IV. Bataille des Animaux contre les Sauvages. V. Pacification par l'entremise de Lucien.*

*I. Description de la Republique des animaux.* **L**E plus resolu demeura sans force & sans courage, voyant nostre Vaisseau brisé, & toute l'esperance du retour perduë; mais après nous estre consolez du mieux que nous pûmes, les uns alumerent du feu, les autres se répandirent le long de la coste, ou entrerent plus auant dans le

pais pour le découvrir. Sur le soir, ceux qui  
 estoient alez à la découverte, rapporterent que  
 le pais estoit cultivé & rempli de toutes sortes  
 d'Animaux dont plusieurs leur estoient inconnus,  
 mais qu'ils n'avoient point veu d'hommes. Ce  
 qui les avoit le plus étonnez, c'est qu'on voyoit  
 d'un costé des Agneaux paître parmy les Loups;  
 de l'autre des Faucons voler en la compagnie  
 des Colombes; icy des Cygnes se joüant avec  
 des Serpens; & là des poissons nageans parmy  
 des Castors & des Loutres. Sur ces entrefaites,  
 ariverent des Singes vestus à la Grecque,  
 qui nous vinrent faire commandement de la  
 part du Roy de l'aler trouver; Ils portoient  
 chacun sur le poin vn Perroquet qui leur ser-  
 voit de Trucheman, & parloit bon Grec; sans  
 quoy l'on n'eût pû jamais rien entendre au  
 jargon de ces Ambassadeurs. Cependant, obeis-  
 sant aux ordres du Prince, nous-nous achemi-  
 nons vers le lieu où il estoit, & aprenons d'eux  
 en chemin, Que nous estions dans l'Isle des Ani-  
 maux, qui dépendoit du vaste Empire des Fa-  
 bles, Qu'elle estoit environnée de celles des  
 Géans, des Magiciens, des Pygmées, & autres  
 semblables, qui releuoient toutes de la iurisdic-  
 tion des Poètes, dont l'Isle estoit assez prôche.  
 Que cét Empire estoit partagé en sept Comtez,  
 gouvernées par autant de Comtes; qui sont les  
 Contes pour rire, les Contes de la Cigogne,  
 les Contes jaunes, les Contes violets, les Con-  
 tes borgnes, les Contes à dormir de bout, &  
 les Contes de vieille, sans parler de plusieurs au-  
 tre petits Comtes de moindre importance, qui  
 sont tous compris sous le nom des Contes de  
 l'autre monde. Que parmy tous ces peuples, le

plus grand crime estoit de conter deux fois vne  
 mesme chose ; Qu'on n'y estoit point introduit  
 qu'on ne lassast son jugement à la porte , avec  
 permission de le reprendre au retour ; mais qu'on  
 le retrouuoit presque toujours ou égaré ou co-  
 rompu ; Que la République des Animaux estoit  
 gouvernée par le Phénix, & que celuy qui regnoit  
 alors , auoit esté curieux de nous voir , parce qu'il  
 ne faisoit que de naistre , & n'auoit iamais veu  
 d'hommes ; Que sans cela , on ne nous auroit pas  
 soufferts plus long-temps dans l'isle ; parce qu'il  
 leur estoit défendu tres-étroitement par leur Lé-  
 gislateur, d'auoir aucun commerce avec ceux de  
 nostre espèce , sur peine de retourner en leur pré-  
 miere seruitude ; Que ce Législateur estoit vn  
 petit bon-homme tout contrefait , qui n'estoit  
 guere diferent d'un Singe pour la figure ; mais au  
 reste d'un saoir & d'une connoissance admira-  
 ble ; Que c'estoit luy qui les auoit établis, policez  
 & rassemblez de toutes les parties du monde ; &  
 qui leur auoit enseigné à s'entr'aimer & à s'en-  
 tendre l'un l'autre ; mais qu'il n'auoit iamais pû  
 apprendre à parler qu'aux Perroquets , & à quel-  
 ques autres oiseaux ; Que les Singes , comme  
 ils sont ingenieux , & adroits à contrefaire tout  
 ce qu'ils voyent , auoient appris de luy l'art de  
 se vestir , & vne partie de ce qu'ils auoient veu  
 faire aux hommes ; Qu'ils auoient basty le Palais  
 que nous verrions , à l'aide des Hirondelles,  
 cultiuoient la terre par le moyen des pourceaux  
 & des taupes qui se plaisent à la remuer , & fai-  
 soient la moisson par l'entremise des fourmis,  
 qui auoient en moins de rien emporté toute la  
 graine d'un champ , & la serroient dans des gré-  
 niers où on l'aloit prendre quand on en auoit

besoin : Que comme il n'y auoit point de so-  
 cieté sans quelque Religion, ils adoroient tous  
 le Soleil, & que le Phénix qui luy estoit consa-  
 cré, auoit ioint à la Royauté le Sacerdoce, & se  
 brûloit luy-mesme sur son Autel, seruant & de  
 Prestre & de victime : Qu'il y auoit des animaux  
 qui auoient quelque réuérénce pour les autres  
 Astres ; Que l'Elephant adoroit la Lune, & l'Orix  
 l'Etoile de la Canicule : Qu'Esopé ( car c'est ain-  
 si que se nommoit leur Législateur ) se voyant  
 forcé de les quitter, auoit éably pour Roy  
 le Phénix, comme le plus propre à cét honneur,  
 parce qu'il estoit vnique ; & qu'on n'estoit point  
 sujet par ce moyen aux guerres ciuiles, que l'am-  
 bition des Grands, & le desir de regner, ou le  
 dépit & la ialousie ont coûtume d'allumer en  
 l'ame des Princes. D'ailleurs, comme il viuoit  
 plusieurs siècles, on estoit exempt par là des ré-  
 uolutions, que causent dans les Empires le fré-  
 quent changement de Monarques ; Que pour se  
 décharger des soins de l'Estat, il auoit éably di-  
 uers Animaux sur chaque espece qui les gouver-  
 noient sous son autorité ; car il se faisoit voir fort  
 rarement, soit pour conseruer sa majesté, ou pour  
 quelque autre raison : Que les Singes luy seruoient  
 d'Officiers & de Ministres ; les Tigres & les  
 Lions, de Soldats ; les Oyes & les Chiens, de garde  
 & de sentinelle ; les Perroquets, d'Interprete & de  
 Trucheman ; les Cigognes, de Medecin : Car à  
 cause de son naturel solitaire & mélancolique, il  
 auoit besoin de se purger de temps en temps ; à  
 quoy les Cigognes sont fort adroites : Que les  
 Licornes faisoient l'essay deuant luy, pour la pro-  
 priété qu'elles ont de chasser les venins ; & qu'en-  
 fin tous ces Animaux viuoient en paix & en bon-

*Elles se  
 donnent  
 des laves-  
 mens,*

ne intelligence sous son Empire. Mais ceux qui se nourrissent de proie, dequoy vivent-ils ? leur dis-je. Vous avez raison, répondirent-ils, de faire cette demande ; car ils ne peuvent pas paître comme les autres, ni manger comme nous des fruits de la Terre. Voicy donc comme on les nourrit. Outre les criminels qu'on leur abandonne ; lors que les Animaux deviennent vieux, & qu'ils ne se peuvent plus soutenir, on les engraisse, tant qu'ils meurent ; & tous les iours on va dans leurs appartemens recueillir ceux qui sont morts ; mais cela est cause aussi quelquefois que ceux qui vivent de carnage, sont deux ou trois iours à ieuser.

Dans ces Entretiens & autres semblables, nous ariuâmes à la Cour du Phénix, qu'il estoit déjà nuit ; Il estoit dans vne grande sale toute brillante de lumière ; par le moyen des vers luisans, & d'autres insectes lumineux, qui estoient atachez au plancher, ou qui voloient par l'air comme autant d'étoiles errantes. D'autre costé, la voûte estoit garnie de plumes d'azur, accommodées fort proprement avec le bec des Hirondelles ; si bien que cela ne ressembloit pas mal à vn Ciel. Il y auoit deux Corps-de-Garde à la porte, l'un de Lions, & l'autre de Tigres, qui nous éfrayerent d'abord ; mais nous passâmes en assurance sous la conduite de nos guides. Au fond de la sale estoit le Phénix posé sur vn Trône d'or enrichy de perles, avec vn dais d'ambre & de corail, où l'on auoit enchassé des pierreries ; Mais de tout son Trône, rien n'estoit si brillant que luy, & il n'en receuoit pas tant d'éclat qu'il luy en donnoit. Car il auoit le cor d'or, les ailes de feu, doublées d'un azur celeste, & il portoit un

Astre estincelant sur la teste. A ses costez estoient rangez en forme d'Amphithéâtre, un grand nombre d'oiseaux de taille & de plumage tout differens, mais d'une beauté merueilleuse, sans parler de ceux qui pendoient en l'air par des filers, comme des bouquets de plume. Au bas estoient une infinité de Pâons qui faisoient la rouë à l'entour, & étoient avec pompe & magnificence les cercles d'or de leur queue, où brilloient autant d'yeux qu'il y en avoit dans le Ciel. Ce spectacle nous ravit tellement en admiration, que nous demeurâmes comme immobiles, jusqu'à ce que le Prince nous enuoya complimenter par divers oiseaux de sa suite, qui imitent nostre langage. Lors que nous fûmes près de luy, après luy avoir fait la reuerence, il nous dit par la bouche d'un petit Perroquet qui se perchoit sur son Trône, que nous estions les bien-venus; & qu'ayant sen nostre arriuée, il avoit esté bien aise de nous voir, & avoit enuoyé au devant de nous quelques-uns de ses Officiers, afin qu'on ne nous fist aucun déplaisir. Après cela, il s'enquit du sujet de nostre voyage, & témoigna d'estre fort surpris au récit de nos avantures; Mais parce qu'il estoit temps qu'il se retirast, il nous congedia, après avoir donné ordre qu'on nous logeast dans son Palais, & qu'on nous traitast avec toutes sortes de magnificence. Nous n'eûmes pas plustost pris congé de luy, que nous fûmes environnez de Geays & de Pies, qui ne faisoient que caqueter à nos oreilles, & nous rompoient la teste d'une infinité de questions & de demandes. D'ailleurs, il me tarδοit que ie fusse seul, pour m'entretenir à mon aise des merueilles que j'auois veues, & ie soupirois déjà après mon

retour en Grèce, pour auoir le plaisir de les conter. Nous fûmes conduits en nostre appartement, par les mesmes Ambassadeurs qui nous estoient venus recevoir, & le trouuâmes meublé d'estoffes exquisés, filées par des vers à soye, & tissées par des araignées; de sorte que l'ouvrage en estoit tres-ingénieux & tres-délicat. Si tost que nous fûmes arriuez, on courut pour le souper, où nous fûmes seruis magnifiquement de toutes sortes de mets, & mangeâmes de petits oiseaux qui n'estoient que comme des pelotons de graisse. Nos Ambassadeurs prirent place avec nous; mais les Perroquets se percherent deçà & delà, au dessus de nos testes, où l'on leur donnoit à manger de tout ce qu'il y auoit sur la table, comme l'on fait aux enfans; mais ils aimoient particulièrement le pain trempé dans du vin. Pendant le repas, il y auoit des Singes acoustrez en Charlatans, qui faisoient cent tours de passe-passe, & auoient avec eux des petits chiens qui contrefaisoient les Soldats, avec l'épée au costé, & la pique sur l'épaule, passoient à trauers des cerceaux, marchoient sur des baltons, sautoient pour l'amour des Dames, & faisoient plusieurs galanteries semblables; Après souper les Pies dansèrent vn Ballet, où elles imitoient le saut des Gruës, passant l'une dans l'autre avec vne adresse & vne agilité admirable. Les Rossignols firent le récit, & les Sereins le concert.

II.

Hom-  
mage des  
Ani-  
maux.

Le lendemain dès le point du iour, nostre escorte nous vint prendre pour assister à l'hommage que les Animaux venoient rendre au Phénix, qui est la plus belle cérémonie de toute l'Isle; Il estoit à l'entrée de son Palais, pour les mieux recevoir, & pour en faire la reueüe avec plus de

magnificence. Nous remarquâmes en passant , qu'à toutes les portes du Palais , il y avoit vn Chien en sentinelle , & vne Oye sur chaque fenestre , avec vn Aigle au haut du donjon , pour decouvrir de plus loin ; & on les releuoit d'heure en heure , autant la nuit que le iour. Si tost que nous fûmes arivez , le Phénix nous fit assoir auprès de luy sur des sièges ; Il estoit environné de tous les Animaux de la garde , & de tous les Oiseaux de la suite , comme le iour précédent. Après que son Perroquet eut harangué assez long-temps sur le sujet de la cérémonie , avec grande satisfaction de toute l'Assemblée , qui estoit charmée de la douceur de son éloquence ; on vit venir de loin les oiseaux en magnifique apareil , sous la conduite de l'Aigle , qui apres avoir fait vne pointe en l'air , fondit tout à coup aux piez du Phénix , pour luy faire hommage , puis se guinda dans le Ciel , & s'ala perdre dans les nuës. Aussi-tost les oiseaux de la suite se perchèrent deça & delà sur les arbres , tandis que ceux qui sauoient chanter , célébrèrent les louanges du Phénix , & remplirent l'air de leurs doux concerts , où le Cygne tenoit le Tacet , & le Coucou battoit la mesure. Mais auparavant , quelques Faucons , pour donner du plaisir au Prince , lièrent en l'air des Perdrix ; & passant devant son Trône , les laisserent enuoler , sans leur auoir fait aucun mal. Cette galanterie fut trouuée de bonne grace , aussi-bien que celle des Coqs , qui après auoir paru à la teste des Oiseaux domestiques , se séparèrent en deux bandes , qui vinrent iouster l'une contre l'autre , avec tant d'animosité & de furie , que le Phénix fut contraint de les enuoyer séparer. Mais les Cail



*On les  
faisoit  
rouler en  
Grece  
comme  
des Coqs*

les qui s'estoient mises de la partie , estoient si acharnées au combat , qu'elles ne voulurent point obeir ; Si bien que pour conseruer la majesté de l'Empire , & punir leur crime , il fit signe aux Espreuiers , qui enleuerent en vn instant les plus opiniaïstres , & les alerent plumer hors de sa présence. Cependant , les Pâons dansoient vn Ballet avec beaucoup d'art & de iustesse , mais encore plus de grauité , traçant diuerses figures selon les diuers Aires que leur chantoient les oiseaux , & marquant la cadence d'une façon admirable ; Mais les Coqs-d'Inde les ayant voulu imiter , se firent moquer d'eux avec leur graisse rouge & bleuë , entre-coupée de rides ; leur mine de vieille , & leur peau pendante sur le nez ; ce qui fit bien voir la difference qu'il y a de la vaine gloire , avec la gloire véritable. Comme le Phénix s'étonnoit de ce que les oiseaux de nuit & ceux de riuere , ne paroïssoient point , vn Perroquet prenant la parole , dit qu'il auoit charge de luy représenter de leur part , que les premiers atendoient la nuit , pour luy venir rendre leur hommage , de peur de troubler les autres oiseaux de leur présence ; & que les derniers s'estoient assemblez à l'endroit où il deuoit recevoir celui des poissons , comme estant plus en leur lustre dans l'eau. Après , vinrent les Animaux à quatre piez , que le Lion conduisoit avec vne majesté & vne contenance digne d'un Prince , & lors qu'ils furent tous passez deuant le Phénix , ils se separerent en deux , comme pour le combat : Mais le combat parut étrange , pour l'inégalité des combatans , car ceux qui viennent de proye , s'estoient mis tous d'un costé , & le reste de l'autre ; dequoy le Phénix s'estonnant , vn Singe

qui les avoit disposez, luy dit, Que c'estoit pour faire paroistre la moderation des vns, & la confiance des autres. Car les oiseaux n'eurent pas plustost sonné la charge, qu'on vit les Chèvres & les brebis courir de toute leur force contre les Tigres & les Lions, & les choquer de leurs testes si rudement, qu'ils tomberent à la renverse, comme s'ils eussent esté morts; puis se relevant legerement, se iouèrent avec elles sans leur faire aucun déplaisir. Il n'estoit pas iusqu'aux rats & aux souris, qui ne voulussent estre de la partie, & ne vinssent affronter les chats, qui se couchaient par terre en les voyant; & de peur de les blesser, faisoient la pate de velours. En suite, les Ours se leuerent sur leurs piez de derriere; & se tenans tous par la main, commencerent à danser en rond fort grauelement, ayant vn Singe au milieu qui iouoit de la flûte, tandis que d'autres tout noirs, montez sur de grands Ours blancs, contrefaisoient les Bâteleurs, & faisoient cent tours de souplesse. Car les Singes en cette occasion faisoient mille singeries; Les vns iouoient à la boule, avec des Hérissons, ayant mis des gans de fer, de peur de se piquer; les autres se batoient à outrance, comme des Gladiateurs, tandis que quelques-vns de leurs compagnons pendus par la queue aux arbres voisins, faisoient les luges du camp. Ceux-cy couroient la bague sur des chevaux de manège; ceux-là faisoient des tournois, comme on en voit faire à Rome aux enfans de bonne Maison. Les Licornes couroient aussi, la lance baissée l'une contre l'autre, ayant mis vne pomme à la pointe de leurs cornes, comme l'on met vn bout aux fleurets, de peur de se faire mal. Cependant, on

voyoit des cheuaux bondir tout-seuls par la plaine, & faire des voltes & des passades, avec des caracols, où ils tournoient plus iuste que les meilleurs Escuyers du monde. Il n'estoit pas iusqu'aux Elephans, qui pour montrer leur adresse, ne voulussent danser sur la corde, & faire admirer leur agilité dans vne si grande masse de chair. De quelque part que le Phénix iettast la veüe, il ne voyoit que des objets diuertissans. Il y auoit de petits animaux qui se tenoient sur le dos de leur mere, soit qu'elle courust ou qu'elle iouïst; D'autres estoient renfermez dans son sein, comme dans vne bourse, d'où ils sortoient & se promenoient; puis ils y rentroient au premier cry qu'elle faisoit. Les Porcs-épics se laissoient poursuire par les chiens; & lors qu'ils estoient prests de les atraper, ils leur lançoient de leurs dars, qui les faisoient crier & prendre la fuite. Sur ces entrefaites, on entend de loin le sifflement des Serpens, qui fit cesser tous les ieux; Ils se traïsnoient lentement, la teste haute, pour témoigner plus de majesté, & auoient quité leur vieille peau, & pris vne robe nouvelle, pour en paroistre plus beaux. Ils venoient tous rendre hommage au Phénix, sous la conduite du Basilic, qui couuoit vn dépit mortel en son sein, & prétendoit deuoir regner sur les Animaux, à cause qu'il les fait tous trembler. Il lança donc d'abord ses regards sur luy, au lieu de luy rendre son hommage. A cét Aspect, le diuin Oiseau panche la teste mourante, comme vne fleur que le coûtire de la charuë a renuersée; l'or, l'azur, & la pourpre de ses plumes se ternissent, & il aloit rendre l'ame, si au cry que ietterent les Animaux, la Licorne qui repoloit à ses piez, ne l'eût touché

*On n'a veu  
cela au-  
trefois à  
Rome.*

*Il n'eût de  
sa veüe.*

de

de la corne, dont elle chasse les venins; & qu'en  
 mesme temps l'ardente Belette n'eût sauté sur le  
 Basilic, & imprimé sa dent mortelle sur les taches  
 blanches de sa couronne, l'étendant mort sur la  
 place. Aussi-tost le Phénix redresse la teste pan-  
 chante, & reprend son vif éclat éfacé par les om-  
 bres de la mort; & les Animaux iustement irri-  
 tez, viennent fondre de toutes parts sur les Ser-  
 pens, tandis que les Cicognes les attaquent d'en-  
 haut, & que les Aigles percent de leurs ongles tran-  
 chans les Dragons qui vouloient prendre l'effor.  
 Ils furent donc en moins de rien déchirez & mis  
 en pieces; & la Nature purgée de ces monstres.  
 Cependant, l'unique Oiseau qui auoit repris sa  
 force & sa beauté, voulut acheuer la cérémonie,  
 & ala vers la Mer pour y recevoir l'hommage des  
 poissons & des oiseaux de riuère. Il rencon-  
 tra en chemin les abeilles, qui n'ayant pu mon-  
 trer leur diligence acoustumée, pour auoir aten-  
 du les fourmis qui ne vont pas si viste qu'elles,  
 venoient avec les autres insectes rendre leur bour-  
 donnant hommage au Phénix, & luy apportoient  
 du miel de leurs ruches, qu'elles luy présentè-  
 rent sur les ailles des papillons. qui brilloient  
 d'autant d'yeux que la queue des Pâons. A leur  
 teste marchoient de petits oiseaux de diferentes  
 especes; & de plumages diuers, qui ne sont gue-  
 res plus gros qu'elles, & qui ne pèsent chacun  
 avec leur nid, que quarante-huit grains. Les  
 poissons s'estoient assemblez dans vne espee de  
 Golfe, qui faisoit comme vn Amphithéâtre, sur  
 lequel se rangerent tous les Animaux; & les Oi-  
 seaux se percherent sur les Arbres, pour augmen-  
 ter la magnificence du spectacle qu'ils venoient  
 voir. Car les Baleines rangées en forme d'arc, du

Elle est  
 ennemie  
 du Basi-  
 lic.

costé qui regardoit la mer, faisoient vn rond d'eau où l'on voyoit ialir cent fontaines par ces ouuvertures qu'elles ont sur la teste, par lesquelles elles iettoient l'eau de la grosseur d'vn muid, & de la hauteur de demy pique; qui retombant avec bruit sur leurs musles, couuroit toute la mer de bouillons d'écume. Mais avant que le Phénix ariuast au lieu du spectacle, les poissons l'enuoyerent recevoir à deux cens pas de la mer, par de petits poissons volans, suivis d'Amphibies, pour montrer que leur iurisdiction s'étendoit sur la terre & dans l'air, aussi bien que dans les eaux. Après, venoient cent grandes Tortues chargées de tous les trésors de ce vaste & liquide Element. Les vnes portoient sur leur dos des montagnes d'ambre; les autres des rochers de corail, enrichis de Nacres de perle; qui en arivant entr'ouurirent leurs coquilles, & firent voir des ioyaux d'vn prix & d'vne valeur inestimable. C'estoient de grosses perles rondes, d'vne blancheur nompareille, dont le vif éclat estoit redoublé par la noirceur des mains des Singes, qui les tiroient de leurs huîtres pour les présenter au Prince. Il fit serrer les parfums dans ses magasins, pour s'en servir à l'honneur de la sepulture, & destina le reste à l'ornement de son cabinet, & à l'embellissement de son trône. Dans ce grand cercle que les Balaines formoient d'vn costé, & les rochers de l'autre, parurent premierement tous les oiseaux de riuere, ayant le Cygne à leur teste, qui s'estoit ioint à eux, avec quelques autres oiseaux de la Cour du Phénix. Il paroissoit là en son lustre, haussant son col voûté entre ses ailes à demy leuées; ce qui faisoit vn enfoncement qui luy donnoit plus de ma-

jesté. Aussi-tost qu'il vit arriuer le Phénix, il prit son vol avec les autres, & vint tourner trois fois à l'entour de luy, comme pour faire la reueüe de ses sujets; & luy en faire admirer la beauté & le plumage. Le brillant Phénicoptère aux ailes de pourpre, fut choisi pour aller rendre l'hommage au Phénix, comme luy deuant estre plus agreable, à cause qu'il porte son nom: Au retour, ils se ioüerent en l'air avec les poissons volans, qu'il abatoient dans l'eau, du vent de leurs ailes; puis ils vinrent fondre tous dans la mer, avec grand bruit. Alors, pour donner du plaisir au Prince, les barbets se lancerent apres eux, & commencerent à les poursuire: Ils les laissoient approcher fort près; puis se plongeant tout à coup, ils trompoient leurs dents & leurs esperances. Ils se déroboient de mesme des Oiseaux de proye, qui venoient pour donner dessus, & qui moistilloient les cerceaux bigarez de leurs ailes, sans auoir pris que du vent. A la fin ils disparurent tous au seul cry du Cygne, & se coulant sous les eaux, alerent reparoitre bien loin, & faire vne triple couronne au dedans des rochers & des Baleines, pour donner le temps aux poissons de se faire voir, & finir la magnificence du iour. Aussi-tost on vit tout la mer couuerte de monstres, differens de grandeur & de figure; parmy lesquels rien ne satisfit tant le Phénix que les petits herissons de mer, qui ne sont pas plus gros que des ceufs de poule, & qui sont tout semez de pointes rouges, vertes, & bleuës. En cét estat ils roulent sur l'eau, comme de petites boules de lumiere; si bien qu'on eût dit que toute la mer estoit en feu; & leurs ceufs atachez à leur peau, paroissent comme autant d'étoiles.

708 SUPPLEMENT DE L'HISTOIRE  
brillantes. D'autre costé voguoient de petites  
huîtres d'une nacre transparente & ciselée; C'est  
vn poisson qu'on voit le dos appuyé contre la co-  
quille, qui luy sert comme de prolie; & la teste  
qu'il leue, luy tient lieu de voile; Ses ailerons sont  
les rames; la queue luy sert de gouvernail; enfin,  
c'est comme vn vaisseau vivant & animé, qui  
semble n'auoir esté fait par la Nature que pour  
instruire les hommes à la navigation.

III.  
*Passage  
de Lu-  
cien aux  
Antipo-  
des.*

Comme le spectacle ne faisoit que de com-  
mencer, & que les Dauphins qui sont les Singes  
de la mer, se plongeioient tout d'un coup au  
fond de l'eau, & puis se lançoient en l'air avec  
vne vigueur incroyable, pour montrer leur agi-  
lité: On vit ariuer la babillarde Hirondelle,  
qui s'approchant du Phénix, commença à luy dé-  
biter ce qu'elle auoit appris dans les pais estran-  
gers, & mit toute la Cour en rumeur. Car elle  
rapporta que les animaux des Antipodes s'estoient  
réuoltez contre les Sauvages, & qu'ils enuoyent  
demander secours au Prince, & le prier de leur don-  
ner quelqu'un pour les commander, parce que  
leur plus grand défaut venoit de leur mes-intel-  
ligence. On assemble donc sur le champ le con-  
seil des animaux ruminans, où il fut arresté  
qu'on feroit partir en diligence le premier Mini-  
stre du Phénix, qui estoit vn vieux magot tres-  
sâtant dans la Politique. Cela me toucha telle-  
ment, qu'il me prit enuie de l'accompagner, quoy  
que le Prince fit tout ce qu'il pût pour m'en diuer-  
tir, me representant le danger que ie courrois avec  
tant d'animaux diférens qui n'estoient pas poli-  
cez, & n'auoient pas appris à obeir comme les  
siens; mais il n'en pût venir à bout. Cependant,  
on dressa le train de l'Ambassadeur, & l'on me

donna deux Dauphins, l'un pour me porter, &  
 l'autre pour porter mon équipage. Nous parti-  
 mes donc dès la nuit, parce que la chose ne sou-  
 froit point de retardement, & que tous les Bar-  
 bares estoient en armes, pour remettre les Ani-  
 maux dans l'obeissance. Cependant, les Baleines  
 eurent ordre de tenir la mer libre, & de nous  
 servir comme d'escorte; de peur qu'on ne nous  
 vinst enuoloper. Car vne partie des Sauvages  
 estoient sauez sur les eaux, pour éviter la fu-  
 reur des bestes farouches, qui baroient la cam-  
 pagne & déchiroient tous ceux qu'elles rencon-  
 troient. Si tost qu'ils nous virent, ils vinrent pour  
 nous ataquier avec leurs petits bateaux faits d'un  
 seul tronc d'arbre; mais les Baleines se mettant  
 entre-deux, en renuerferent autant qu'il s'en  
 présenta, & leur firent faire la culbute. En cet en-  
 droit, ie ne puis taire la valeur & l'obstination des  
 Barbares, qui d'un courage invincible sautoient  
 sur le dos des Baleines, apres auoir eu bien de la  
 peine à esquivier la fureur d'autres poissons qui les  
 atendoient dans l'eau pour les déuorer; & mon-  
 rant sur la teste de ces monstres, leur enfonçoient  
 des pieux dans leurs ouuertes, qui sont comme  
 des sôupiraux par où elles iettent l'eau & elles res-  
 pirent; de sorte qu'ils venoient à bout d'un si  
 grand animal, par leur valeur & leur adresse. Ce-  
 pendant, nos Dauphins prenant leur temps, ga-  
 gnoient pais, & deuantant la vitesse des Sauua-  
 ges, par la leur, nous vinrent exposer sur le ri-  
 uage, où les animaux auertis de nostre venue,  
 par les Hirondelles, nous atendoient avec gran-  
 de impatience. On ne peut exprimer la ioye  
 avec laquelle ils nous receurent, & les caresses  
 qu'ils nous firent, sans prendre aucun ombrage

*Réquiens  
 &c.*



de moy, à cause qu'ils sauoient que je n'estois pas là pour leur faire mal. Nous aprîmes en arriuant, que la cause de leur reuolte venoit d'un Perroquet, qui ayant esté emporté par un grand vent de l'Isle des Animaux en leur pais, leur auoit appris comme des bestes viuoient en paix dans cette Isle, & les auoit encouragez à secouer le ioug des hommes.

*V. Bataille des Animaux contre les Sauvages.* Sur ces entrefaites, la nouvelle ariue que les Sauvages s'auançoient avec toutes leurs forces pour les ataquer. Aussi-tost nostre vieux Singe qui estoit aussi sauant dans la guerre que dans la politique, quoy que sa force ne répondist pas à sa valeur, rangea tous les Animaux en bataille à l'entrée du bois, qui auoit au deuant vne grande plaine; & sur les ailes, d'un costé des rochers escarpez & inaccessibles, & de l'autre un grand marais, bordé en dedans d'une riuere qui n'estoit pas gayable. Il fit commandement d'abord à tous ceux qui n'estoient pas propres au combat, de se retirer dans le fond du bois, pour ne point embarrasser les autres; puis partageant le reste en trois corps, les rangea en cette sorte. Il mit à la droite vne espèce de Tigres tres-vaillans; car i'oublois à dire qu'il n'y a presque point d'animaux aux Antipodes, qui soient tout à fait semblables à ceux de nostre pais, si ce ne sont des Perroquets ou des Singes. En suite il rangea les Lions, qui sont beaucoup plus petits & moins courageux que les nostres, puis les Ours; les Sangliers après, qui ont vne ouuerture sur le dos, & enfin vne espèce de Lynx ou de Loups-ceruiers; qui faisoient la pointe de l'aile gauche: Car ils sont si vaillans, qu'ils vont ataquer les Sauvages en plein iour, iusques

dans leurs cabanes. Il avoit mis exprés, les plus courageux sur les ailes, afin que venant à enfoncer les bataillons des ennemis aux deux bouts, ils les enfermassent au milieu, & les empêchassent de prendre la fuite. Chaque Corps en avoit vn autre à ses épaules pour le soutenir, en cas qu'il fût enfoncé, & il estoit de la mesme espee, afin d'estre plus interessé à la défense. Dans les interuales des bataillons, estoit comme l'Infanterie legere composée de petits Animaux moins forts & moins vigoureux, qui ne laissent pas d'avoir du courage; pour se mesler parmi les autres dans le combat, & mordre les jambes des Sauvages, ce qui fut de tres grand service. De ce nombre estoient les Porcs-épics, & certains petits pourceaux qui sont armez par tout comme d'une cuirasse à écaille. Le front de la bataille estoit couvert d'animaux legers comme Cerfs, pour attaquer l'escarmouche, & de trois ou quatre especes de grands oiseaux qui ne sauroient voler, mais qui sont tres-vistes à la course; du nombre desquels estoient les Austruches, qui sont plus petites que les nostres. Voilà quelle estoit l'armée de terre: Mais il y en avoit encore deux autres; l'une dans l'air, qui n'étoit pas moins éfroyable que la premiere; estant composée d'une espee de grands Vautours & d'autres Oiseaux de proye, pour venir fondre d'enhaut sur les Sauvages, dans la chaleur de la meslée. Et l'autre dans l'eau, toute d'animaux Amphibies comme des Hipopotâmes & des Crocodiles, pour prendre les Barbares en queue & en flanc. Le General avoit autour de luy les Singes les plus adroits & les plus vaillans, pour porter les or-

512 SUPPLEMENT DE L'HISTOIRE  
dres par tout. Les autres estoient employez aux  
diuerſes neceſſitez du Camp, parce qu'ils n'é-  
toient pas aſſez forts ni aſſez vigoureux pour le  
combat. Pour moy, ie montay ſur vn arbre  
pour voir la bataille tout à mon aiſe, ne vou-  
lant pas qu'on me pût reprocher à mon retour,  
d'auoir tenu le party des beſtes contre les hom-  
mes. L'armée eſtant ainſi rangée, on vit pa-  
roître celle des Sauvages en vne tres-belle or-  
donnance. Les premiers bataillons estoient ar-  
mez de maſſuës & de grandes épées de bois, qui  
coupent comme du fer; & les autres d'arcs & de  
flèches pour les défendre contre les Oiſeaux, afin  
qu'ils ne fuſſent point ataquez d'enhaut, pendant  
la meſlée. Ils estoient tout-nuds, avec la peau  
noircie & peinte en figure de Serpens, pour don-  
ner plus de terreur; & portoient des bonnets &  
des ceintures de plume par magnificence; ayant  
la lèvre d'enbas & les iouës percées, & remplies  
de pierres de diuerſes couleurs, comme pour l'or-  
nement. Ils marchoient ſerrez dans vn grand  
ſilence, mais lors qu'ils furent proches, ils vin-  
rent aux mains avec de grands cris. I'oubliois à  
dire que le front de leur bataille eſtoit couuert de  
trois ou quatre rangs d'Archers, qui auoient or-  
dre de ſe retirer dans les interuales des batail-  
lons, apres auoir fait leur décharge. Ils écarte-  
rent d'abord à coups de flèches tous les animaux  
légers à la courſe, & ces grands oiſeaux qui ne vo-  
lent point, leſquels marchoient à la teſte. Mais  
le corps de la bataille s'auança auſſi-toſt en dili-  
gence, pour n'eſtre point percé de leurs flèches,  
auant que de venir aux mains. Les premiers ba-  
taillons des Sauvages furent enfoncez par la  
furie des animaux, & particulièrement des Ti-

gres & des Loups ceruiers , qui estoient rangez sur les ailes , & qui en firent vn grand carnage ; mais le Corps de reserve venant tout frais au combat , avec leurs arcs tendus & leurs flèches ap- prestées, percerent les plus courageux qui étoient aux premiers rangs; car ils ne tiroient aucun coup en vain dans vne si grande multitude. Cela donna lieu à ceux qui estoient armez de massues , de se rallier ; de sorte que tout ce qu'il y auoit de hardy & de courageux dans l'Armée des animaux , fut tué & assommé sur la place. Le reste prit la fuite, & se sauua dans le bois, où ils furent poursuuis par les Sauvages. Pour les Oiseaux , quoy que l'air fût obscurcy de leur multitude , ils furent écartez en vn tourne-main par vne nuée de dards, & incommodoient plus les hommes par leur cheute , que par leur bec & leurs grifes. Les Amphibies aussi ne firent pas grand éfet , parce que les Sauvages qui sont agiles & vaillans , tournerent teste à leur abord; & faisant front de tous costez, les reconneurent aisément dans la riuiere. Il ne restoit plus d'esperance pour les pauvres animaux, si les Serpens qui n'auoient pû s'assembler, ni arriuer si tost que les autres , ne fussent acourus à leur secours ; Mais les Sauvages n'eurent pas plustost entendu de loin leurs siffemens, qu'ils firent alte dans le bois , & voyant les vns sur les arbres, prests à se lancer sur eux ; & d'autres de vingt à trente piez de long , qui ouuroient la gueule pour les déuorer ; sans parler de ceux qui ont des sonnetres à la queue , & qui sont plus dangereux par leur venin , que les autres par leur grandeur , ils prirent la fuite & se sauuerent à la course. Les animaux se ralierent, les poursuivirent avec grande vigueur , & en

furent vn prodigieux carnage.

V.  
Pacifi-  
cation  
des ani-  
maux  
par l'en-  
treprise de  
Lucien.

Après la victoire, tout retentit de cris différens; & les Animaux qui s'estoient cachez dans le fond du bois, acoururent au bruit avec leurs petits. Cependant, l'Eco. résponnoit de la musique des Oiseaux, qui chantoient vn chant de triomphe; & rien n'eust esté égal à cette harmonie, si les animaux à quatre piez en se voulant réjouir, n'eussent fait vn éfroyable charivari. Sur ces entrefaïtes, on entendit vn bruit sourd de Trompettes & de Tambours, & on vit venir de loïn des troupes qui marchoient en tres-bon ordre, ce qui fit cesser l'alegresse; mais comme elles furent proches, on aperceut que c'estoient des Singes, qui pour faire peur aux autres, s'estoient armez de la dépouille des Sauvages. Ils frapioient sur des troncs d'arbres creuséz & couuerts de peaux, dont les Barbares se seruent pour s'animer au combat; & sonnoient de Cornets marins qui font vn bruit comme vne Trompette enrouïée; de sorte que la frayeur se changea en alegresse. Car on voyoit les vns se battre contre leurs compagnons avec des flèches; qui leur tenoient lieu d'espées, n'estant pas assez forts pour manier les massés; les autres dansoient vn Ballet de postures, où ils contrefaisoient les Sauvages dans leurs mariages, leurs assemblées, & leur funerailles. Là-dessus on ouit le cry de diuers oiseaux nocturnes, acompagné d'autres signes d'vn grand mal-heur; après quoy l'on vit ariuer quelques Singes de la suite du Général, qui dirent qu'il auoit esté tué dans le combat. Alors, ce ne furent que cris & que hurlemens, qui ne furent pas plustost finis, que les animaux faillirent à s'entremanger pour

l'élection d'un nouveau Roy ; Car les Serpens prétendoient à cet honneur , pour auoir esté cause de la victoire ; les bestes à quatre piez , pour leur grandeur & leur multitude ; & les oiseaux ; pour leur excellence ; outre qu'il semble que la Nature leur ait donné le dessus. Mais le Perroquet en qui ils auoient créance , & qui auoit esté cause de leur réuolte , aperceuant ce desordre , & craignant qu'on n'en vinst à la dernière extrémité, dit qu'il estoit d'avis qu'on me fist venir , pour sauoir mon opinion. Je descendis donc de mon arbre , que ie n'auois pas voulu quitter pour la crainte des serpens , dont i'auois veu vn si grand exemple de cruauté en la personne du Phénix , & représenray aux animaux , par l'entremise du Perroquet, Que i'estois d'avis qu'ils fissent la paix avec les Sauvages , qui ne manqueroient pas de profiter de leurs diuisions , & de prendre cette occasion pour les défaire ; & en cas qu'ils voulussent songer à vn accommodement, ie leur ofris mon entremise. L'affaire ayant esté mise en délibération , la chose passa tout d'une voix , par la timidité des vns & la sagesse des autres, qui virent bien que les animaux ne pourroient iamais s'accorder ; outre que les plus fiers & les plus vaillans auoient esté tuez dans le combat. Je partis donc avec ce Perroquet , & vn autre qui sauoit la langue du pais , & fus trouuer les Sauvages , qui ne furent pas difficiles à persuader , après vne si grande défaite ; & en passerent par tout ce que ie voulus. A mon retour , ie rencontray mes camarades , que le regret de mon départ & la mesme curiosité que moy , auoient portez à me suiure ; de sorte qu'ayant pacifié tous les diferens qui restoient , & mis les hommes & les animaux bien ensemble,

316 SUPPLEMENT DE L'HISTOIRE  
je m'embarquay avec mes compagnons ; tres-  
aise d'auoir euité vn si grand peril , & d'auoir veu  
des choses si étranges & si merueilleuses.



SUPPLEMENT  
DE L'HISTOIRE VERITABLE.  
LIVRE QUATRIESME.

*I. Arrivée dans l'Isle des Pyrandriens. II. Descri-  
ption du pais des Aparétiens. III. Royaume de  
Numismacie. IV. Isle des Poëtes. V. Celle des  
Pygmées. VI. Retour de l'Auteur en Grèce, par  
l'Isle des Magiciens.*

*I.  
Isle des  
Pyran-  
driens ,  
ou hom-  
mes de  
feu.*

*Pierres  
precieu-  
ses, qui  
ont cette  
propriété.*

APRES auoir dit adieu aux animaux , &  
pris congé des Sauvages , nous nous em-  
barquâmes mes compagnons & moy , pour voir  
le reste des Isles , dont on nous auoit dit tant de  
merueilles. La premiere où nous abordâmes ,  
sembloit estre toute de feu , ce qui fit que nous  
la découurîmes de fort loin ; & approchant nous  
trouuâmes le riuage bordé d'hommes flam-  
boyans , qui auoient le visage long & étroit , &  
le haut de la teste fait en forme d'alambic. Ils  
paroissoient fort dispos ; car ils voltigeoient sans  
cesse , & changeoient à tous momens de posture.  
Nous leur presentâmes quelques parfums , qu'ils  
receurent avecque ioye ; & en reuanche , ils nous  
donnerent à chacun vne chemise de toile incom-  
bustible , & force pantatbes pour nous garantir  
des ardeurs de leur pais : Mais auant qu'elles fus-

sent distribuées ; ces hommes de feu qui panchent naturellement vers les choses qui leur sont propres, s'estant courbez à dessein ou autrement, mirent le feu à vne des barques que les Sauvages nous auoient données. Ceux qui estoient dedans, s'étant iettez aussi-tost à nage pour se sauuer, firent par mal-heur réjallir de l'eau sur quelques-vns de ces Pyrandriens ; car c'est ainsi qu'on les nommoit ; ce qui leur fit de grandes playes : Si bien qu'au lieu qu'ils paroissent lumineux & transparens, ils deuiurent noirs & obscurs, par tout où l'eau les toucha. Pour les guérir, on ne fit que souffler dessus, iusqu'à ce que le feu qui leur tient lieu de peau, eût recouuert la blessure ; d'où vient, sans doute, qu'on a coûtume de souffler sur les endroits douloureux. Il seroit difficile d'exprimer avec quelle chaleur ils nous reçurent ; c'est assez de dire qu'ils n'épargnerent rien pour nous régaler, & qu'ils nous firent, comme on dit, bonne chère & grand feu. Ils se portent en avant, comme nous, pour prendre à manger ; mais ils s'éleuent incontinent au dessus, & tirent leur nourriture par le pié, comme les arbres ; aussi ne rendent-ils point d'autres excréments, que des vapeurs & des exhalaisons, qui leur sortent par le haut de la teste. Dans le fort de leur débauche, ils se font ietter quelques gouttes d'eau pour s'échauffer davantage ; & lors qu'ils veulent paroistre plus beaux, ils se saupoudrent de souphre de camphre ; ce qui leur fait faire du feu violet. Ils aiment sur tout l'eau de vie ; & en aprochant, ils l'alument, & l'aualent ainsi toute enflammée. Ils sont fort ardens amoureux, & aiment bien à baiser ; c'est pourquoy ils multiplient extrêmement ; car d'un seul baiser ils engendrent un enfant qui n'est



318 SUPPLEMENT DE L'HISTOIRE  
pas si-tost né, qu'il croist à veüe d'œil; & après  
auoir éclaté plus ou moins de temps, il dimi-  
nuë peu à peu, tant qu'à la fin il se couure d'une  
lepre farineuse, à quoy ils sont tous sujets. Ceux  
qui veulent éviter cette maladie, ou en guérir, se  
seruent perpetuellement d'éventail; mais cela  
les use beaucoup. Ils sont fort colères & fort ri-  
goureux, & il y a parmi eux des suplices pour les  
moindres fautes. Le plus ordinaire est de plonger  
dans l'eau, ce qu'ils suportent si impatiemment  
que cela leur fait ietter de grands cris. Au sortir  
de là, selon la grandeur du crime, on les laisse  
plus ou moins de temps dans de noirs cachots, où  
ils sont comme morts; mais ils ressuscitent à  
l'aprophe de leurs camarades: & quand le crime  
est grand, on les met en poudre, ce qui les fait  
mourir aussi-tost. Ils ne croyent pas comme nous  
que l'ame soit renfermée dans le corps; & sou-  
tiennent au contraire, qu'il n'y a qu'elle qui pa-  
roist; & que le corps qu'elle anime, luy est don-  
né pour nourriture. Aussi vivent-ils, tant qu'ils  
ont de quoy nourrir leur feu; mais lors qu'il n'y  
a plus de matière, leur ame faisant vn dernier  
effort, s'enuole en forme d'étincelle, qui se iouë  
long-temps par l'air, & se promene en diuers  
pais, cherchant les eaux comme pour luy servir de  
rafraichissement; & c'est ce que nous apelons des  
feux follets. Lors qu'elles ont erré tout le temps  
qui leur est prescrit, elles se rassemblent en vn,  
& composent les Comètes, & ces petits Astres  
semblables aux Etoiles qui se précipitent du Ciel  
en terre, pendant vne nuit fort claire. Tous les  
animaux de cette contrée sont de feu, iusqu'aux  
insectes, qui sont si brillans & si lumineux, qu'ils  
seruent de lampes aux peuples voisins. La plupart

ne vivent pas hors de leur pais, ni ceux des autres pais au leur, si ce ne sont des Salemandres. Il seroit impossible de voyager en ce Royaume, à cause des grandes ardeurs, si la Nature n'auoit eu soin d'y faire croistre des arbres, qui donnent avec l'ombrage, du rafraichissement dans leur tronc, tousiours plein d'une eau fort claire & fort bonne, qui n'augmente ni ne diminue, soit qu'on en prenne peu ou beaucoup. Ces peuples ne sont point d'accord de leur origine; les uns croient qu'ils sont engendrez des rayons du Soleil, ou des éclats du Tonnerre; les autres plus vray-semblablement, du choc de deux cailloux, comme nos ames s'engendrent, à ce que disent quelques-uns, du concours de celles de nos Peres. Pour moy, ie croy qu'ils sont descendus de l'isle des Lampes, dont quelqu'une cheut à terre par mégarde; aussi disent-ils que leur pais ne brûlé que depuis une pluye d'huyle & de feu qui tomba dessus. Comme nous estions fort échaufez sur cette dispute, il survint une troupe de Pyrandriens, qui demanderent secours contre un déluge; & comme on leur reprochoit qu'ils ne s'estoient pas opposez avec assez d'ardeur à l'effort de leur ennemy, ils répondirent que l'éuenement iustifioit le contraire; parce qu'ils auoient tousiours reculé en combatant, sans regarder derriere eux; de sorte que quelques-uns estoient tombez dans des gouffres qui sont au sommet des montagnes, d'où ils ne se peuuent plus retirer, & ne paroissent que de nuit. Chacun fut touché de cét accident, & il fut résolu qu'on députeroit sur l'heure vers de certains Pyrandriens, qui ont guerre continuelle contre les habitans du Royaume d'Aparétias, & qui n'ayan

II.

*Pais des  
Apar-  
tiens ou  
Septen-  
trion-  
naux.*

pas la force de brûler les choses les plus combusti-  
bles, ne laissent pas de nager sur l'eau, & de la  
consommer.

De cette Ile de feu, nous passâmes en vne au-  
tre de glace, tant ce pais des fables est plein de  
choses contraires & extravagantes, de quoy il ne  
faut pas s'étonner, puis qu'on tient qu'il est sor-  
ty de la ceruelle des Poëtes. D'abord nous ren-  
controns des gens transparens comme cristal, qui  
aloient & venoient d'une vitesse merueilleuse:  
Comme ils nous aperçurent, ils vinrent à nous  
en glissant. Ils avoient le pié fort étroit & tren-  
chant par dessous, ce qui les aidait à glisser; leur  
barbe estoit longue, & ne leur pend pas du men-  
ton comme à nous, mais du nez, en guise de  
trompe d'Elephant. Au lieu de langue, ils ont  
deux rateliers de dents bien garnies qui frappent  
les vnes contre les autres, quand ils veulent par-  
ler; comme celles des Fébricitans, dans le frisson  
d'une grande fièvre; & par le bruit qu'elles font,  
on entend ce qu'ils veulent dire; d'où vient peut-  
estre, qu'on nomme ceux qui parlent trop, des  
Claquedents. Il y en a parmy eux qui les remuent  
avec tant d'adresse, qu'on diroit qu'ils jouent  
du clausin. Ils portent pour ornement, de gros-  
ses perles & des diamans, qui ont une fort belle  
eau. Ils haïssent toutes sortes de lumière, hor-  
mis celle des étoiles, & ne sortent guères qu'en  
Hyuer, à cause que l'air froid & piquant sert  
beaucoup à les fortifier. L'Esté ils demeurent dans  
des cavernes, parce qu'ils craignent fort la cha-  
leur; & c'est une chose étrange, qu'estant si froids,  
ils suent en moins de rien; mais de leur suëur, on  
en fait d'autre tout sur l'heure, dont les plus  
acomplis se jettent en moule. Pour les faire

croître par tout également, on ne fait que les aroser au clair de la Lune; mais ils ne sont jamais plus beaux, que lors qu'ils cōmencent à foudre. Ils ont tous cette perfection, qu'ils rompent plutôt que de plier; & ils ne sont point dissimulez, car on peut lire tout ce qu'ils ont dans le cœur. Si nous fûmes étonnez de les voir, ils ne le furent pas moins de nous rencontrer, & nous firent présent de fruits glacez, & de grands plats de gelée; quoy que leur premier abord fut assez froid. Ils nous presserent fort de demeurer en leur pais; mais il y faisoit vn froid si insupportable, que nous n'y pouvions durer. Nous nous contentâmes, avant que partir, de voir le Temple de leur Dieu, qu'ils adorent sous la figure d'un Ours blanc; ce qui a donné le nom au pais. Il y a vne merueille dans ce Temple, qui ne se trouue nulle part; c'est vne glace de miroir qui a seruy de moule aux Dieux pour former les hommes. Car s'en estant approchez, ils animerent leur image; mais ils furent si fâchez de voir qu'elle faisoit tout le contraire de ce qu'ils faisoient, & qu'elle prenoit de la main gauche, ce qu'ils luy presentoient de la droite, que pour punir ce nouuel homme, ils ne luy voulurent point donner de femme, afin d'en faire périr la race. Mais comme il aimoit à se multiplier, il se présenta deuant le mesme miroir, & anima sa ressemblance, qui par vn iuste chastiment, luy contredit en tout & par tout. C'est de là que vient cet esprit de contradiction, qui est dans les femmes & les enfans; car la femme est l'image de l'homme, & les enfans sont la leur. Au sortir de ce pais, nous entrâmes dans vn autre fort temperé, & abordâmes par bonne fortune, au Royaume de Numismacie, après auoir admiré

Arctos,  
signifie  
Ours, en  
Grec.

la diuersité de la Nature, qui en vn meſme endroit du monde, auoit placé deux Nations ſi contraires.

**III.** I'ay dit que nous abordâmes heureuſement au Royaume de Numiſmacie, parce que c'eſt vn pays où l'on n'aborde pas quand on veut, & tel l'a cherché toute ſa vie, qui ne l'a jamais pû trouuer. Les habitans y parlent toute ſorte de Langues, c'eſt pourquoy ils ſont fort bons truſchemens, ſur tout les Chryſandriens & les Argyrandriens, dont l'organe touche plus au cœur; car on ne fait pas cas des autres, & ils ſont ſujets à eſtre fourbes. Ces peuples, pour eſtre engendrez de Mercure, & de la belle Sulfutie, ſont d'une figure fort étrange, car on ne leur voit ordinairement que le cou & la teſte: Quoy qu'ils ſoient tous Empereurs, Rois, & Souuerains, ils portent derriere eux leurs armes & leurs deuifes, & releuent de la Reyne Lydie, & non pas de l'Iſle des Poëtes, comme les autres. Du moment qu'ils ſont faits, ils ne croiſſent ni ne diminuent. Il eſt vray que les traits de leur viſage s'eſſacent peu à peu, & qu'ils ſont ſujets à vne certaine héréſipelle, qui les fait beaucoup déchoir. C'eſt vne choſe étrange, que de leur peau qu'on enleue, les fourbes dont j'ay parlé, ſe maſquent, & paſſent après pour eux; de ſorte qu'on y eſt ſouuent trompé: mais ces gens-là n'aprehendent rien tant, que la rencontre de leur Reyne. Car pour peu qu'elle les touche, elle les fait rougir ou pâlir, ſelon la diuerſité de leur crime; & auſſi-toſt on les met en quatre quartiers, & on les iette dans le feu: Mais ils ne ſont pas entièrement conſûmez; car tout ce qu'ils auoient d'impur s'en eſtant allé en fumée, on crée de nouveaux ſu-

*Pierre de touche.*

jets de ce qui reste, qui sont aussi parfaits que les autres, particulièrement après qu'on leur a imprimé le caractère du Prince, qui est comme le cachet de la Nature, dont Platon dit que nous sommes tous fellez. Ces peuples n'engendrent point, & sont de nature immortelle; principalement les Chrysandriens & les Argyrandriens, qui ne peuvent estre antant en quelque manière que ce soit, non pas même par le feu, qui au contraire les purge, quand ils sont malades, & les rend plus beaux & meilleurs. Nous fûmes fort bien traitez dans cette Isle: car encore que ce ne soit qu'un roc stérile, on n'y manque de rien, & l'on y apporte de tous costez: En effet, ce peuples sont si aimez de tout le monde, qu'on craint qu'à la fin ils ne se rendent maistres de l'Univers, non pas par force, mais par amitié. Car c'est vne chose étrange de la passion qu'on a pour eux, & comme tant d'hommes si différens de mœurs, de religion & de coutumes, s'accordent tous en ce point. Aussi fait-on tout ce qu'on peut pour les avoir, & quand on les tient, on les enferme sous la clef, de peur qu'ils ne s'en aillent; car ils sont d'une nature tres-inconstante, & pour peu qu'on les laisse à l'écart, on ne les retrouve plus. Du reste, ce sont les meilleurs esclaves du monde, car ils savent tout faire, & se mettent à tout. C'est par leur moyen qu'on a aplany les montagnes, comblé les valons, basti des villes, peuplé des deserts, cultivé des rochers, seiché des mers, aroué les lieux les plus arides, & frayé des chemins à trauers des abîmes & des précipices. Quoy qu'ils soient sujets à estre enterrez tout-vifs, & à demeurer long-temps sans voir ni Lune ni Soleil, ils ne s'en portent pas plus

dépens-  
siers.

mal, & n'en font point plus mauvais village; car ils savent que ce qu'on en fait, n'est pas par inimitié, mais par affection. Toutefois, il aiment fort les Dapiliens, parce qu'ils leur font voir en peu de temps bien du païs, & qu'ils ne les tiennent pas enfermez comme les autres. Aussi paroissent-ils plus entre leurs mains, que par tout ailleurs. Comme il n'y a que façon d'avoir ces Numismaciens, ie fis si bien, qu'en ayant gagné vne partie & pris l'autre, ie recourray par leur entremise, vn bon vaisseau équipé de tout ce qui estoit nécessaire, pour retourner en nostre pays.

IV.  
L'Isle  
des Poë-  
tes.

Cela nous vint bien à propos; car au sortir de là, nous fûmes surpris par vne tempeste, qui après nous avoir agitez long-temps, & consumé toutes nos provisions, nous ietta enfin en l'Isle des Poëtes, qui est vn pays fort éloigné du Royaume de Numismacie. La premiere rencontre que nous y fîmes, fut d'un grand vieillard de bonne mine, qui avoit la barbe fort vénérable, mais il avoit la ceruelle en écharpe, qui est vn mal où ils sont presque tous sujets. Au lieu de répondre à ce que nous luy demandions; il se contenta après quelques grimaces de nous faire signe de la main, pour nous montrer le chemin par où nous devions aller. Nous montâmes par son ordre sur le faiste d'une haute montagne qui avoit double sommet, où nous vîmes vn grand peuple assemblé, pour voir leur l'Aurore, qui est la Deesse qu'on y réuere avec le Soleil. Elle n'eut pas plütoست ouvert les yeux, qu'ils tirèrent les rideaux chamarez de son liect; & après luy avoir donné le bon iour en chantant (car ces peuples chantent, comme les autres parlent) ils la vestirent de pourpre & d'écarlate; mêlant l'or & l'azur parmy les opales & les ru-

bis, sans dessein & sans ordre, ils assuroient que cela ne laissoit pas de faire vn fort bel éfet de loin. En suite, ils mirent dans ses doigts de roses, quantité de perles & de diamans, pour répandre sur les herbes & sur les fleurs : Mais à peine eut-elle acheué de se parer, qu'un nuage s'éleva, causé par le soufle des chevaux du Soleil, qui la déroba à nostre veüe. Cependant, les Poëtes s'empressoient plus que deuant, pour célébrer aussi la naissance de cet Astre, car il meurt & naist tous les iours en leur país, & tandis que les Heures diligentes ateloient ses chevaux à son Char, ils ceignirent les Temples du ieune Phébus, d'une couronne de lumiere. Comme ie considérois ces choses avec atention, m'estant écarté pour chercher l'Aurore, ie trouuay au retour que le Soleil s'estoit aussi fort éloigné, & qu'il estoit desia bien haut dans le Ciel. Cependant, ces Messieurs ne répondoient à mes questions, qu'avec vn accent graue, & des termes empoulez, pour imiter le langage des Dieux, à qui ils ne ressembloient que par là : Car ils sont fort pauvres, logent dans des cabanes faites de roseaux, ne portent que des chapeaux de fleurs, & ne sont couverts que de feuilles de laurier & de lierre, qui est vn assez mauuais habit pour l'Hyuer. Les cheveux de leurs Maîtresses sont d'or, mais il n'y en a point sur leurs jupes ; & leurs dents sont autant de perles orientales, mais il n'y en a point à leur cou. Leur manger est de fruits sauuages & de miel ; & leur breuuage, d'eau & de lait : Neantmoins, ils sont si glorieux, qu'ils disputent de la félicité avec Iupiter. Du reste, leur país est tres-beau à la veüe, & ie m'étonne qu'ils ne sont plus riches : veu les richesses dont ils disent qu'ils abondent.



Car à les oïr parler, leurs prez ne sont que d'émeraudes, leurs guerets sont couverts d'espics dorrez; leurs fleurs sont de pourpre & d'azur; celles des arbres, d'argent, & leur fruit d'or. Le Nectar ne vaut pas le cristal de leurs fontaines; les petits cailloux du riuage sont autant de diamans & de pierres; & chaque goutte de rocher est vne perle. Avec tout cela, ils n'ont pas du pain, & l'on diroit que comme Midas, ils meurent de faim au milieu de leurs trésors. Aussi tout ce qu'ils disent ne paroist qu'à eux de la sorte, & i'auois beau ouvrir les yeux, ie ne voyois point tous ces trésors imaginaires. Ils sont fort bizarres, & sujets à vne infinité de caprices & de fantaisies, & quand leur verue les prend, on ne les sauroit gouverner. Ils sont d'étranges grimaces, & se contournent comme s'ils auoient des conuulsions, particulièrement quand ils enfantent; mais ce n'est pas de douleur; car ils prennent plaisir à acoucher. Ils ont cela de propre, que chacun fait des enfans, sans auoir besoin du secours d'autrui. Aussi sont-ils fort sujets à faire des monstres, que la plupart des pères trouvent neantmoins fort beaux; qui est vne grande grace qu'ils ont receuë de Iupiter; car s'ils en reconnoissoient les defauts, cela les rendroit chagrins & de mauuaise humeur, tant ils les aiment, & en sont fous. Mais les autres les traitent de mépris, c'est pourquoy ils ne durent pas longtemps; car on n'éleue les enfans en ce pais-là que d'vne viande fort délicate, qu'on appelle Estime. Ce qui est de plus étrange, c'est la façon dont ils conçoient, & dont ils acouchent; car ils engendrent dans le creux de leur teste, & acouchent par le bout des doigts. Ils portent leurs enfans plus ou moins de temps, selon qu'ils ont plus

ou moins de chaleur : Si l'enfant est gros, ils s'en déliurent à plusieurs reprises ; & quand il est tout fort, on le rassemble en vn Corps, sans qu'il s'en porte plus mal. Il y en a mesme qui ne sont faits qu'à deuy, dont le père a avorté de l'autre moitié ; cependant, ils ne laissent pas de viure ; & d'estre fort bien receus, quand ils viennent de bonne race, & d'un père qui en a fait d'autres qu'on estime. Ces peuples ne sont pas fort de-vots, & ne reconnoissent guères d'autre diuinité, que les yeux de leur Maistresse : Que s'ils célé-brent Apollon & les Muses, c'est plutôt par coutume qu'autrement. Au commencement que ie fus en leur pais, ie ne pouois assez m'éton-ner de les voir parler à des choses inanimées, comme aux forests & aux rochers ; mais après leur auoir veu faire de plus grandes extrauagances, ie leur pardonnay celle-cy. Comme nous nous préparions au départ, le Héros qui les nouris-sait, vint à mourir ; car ils sont si paresseux, qu'ils mourroient de faim, si quelqu'un ne pre-noit soin de leur nourriture. Aussi-tost il fut ordonné, pour perpetuer sa memoire, & faire vi-ure son nom apres la mort, qu'on l'embaûmeroit avec le sel de l'Esprit ; & qu'après l'auoir reuestu des plus belles couleurs de la Rhétorique, & paré des plus brillantes fleurs de la Poësie, on le mettroit en dépost entre les bras de la Renom-mée, afin qu'elle le portast par toute la Terre. Le iour venu, qu'on auoit destiné pour ce haut my-stère, chacun se rendit au lieu assigné, dans vn grand silence : Après quelques sanglots & quel-ques larmes, suiues d'élaus douloureux, & de pitoyables hélas ! le tout accompagné de cérié-

monies muettes, on découurit avec vne respectueuse hardiesse, ce grand & vénérable Nom, qui reposoit sur vne vrne d'or, environné de lauriers & de cyprés, qui couronnoient les legeres & froides cendres de cet inuincible Héros. En mesme temps on l'arma de tout ce qu'on auoit pu trouuer dans l'Vniuers de redoutable, de formidable, & d'intrepide : Puis on l'éleua au dessus de tout ce qu'on pût s'imaginer de majestueux, d'auguste & de sacré. Après, l'environnant de lumière, de splendeur & de gloire, on luy dressa des Autels, où tandis que les vns sacrifioient à sa magnanimité, à sa générosité & à sa clémence, les autres érigeoient des viuantes statues, d'éternels trophées, & d'inébranlables monumens à sa triomphante mémoire. On entendoit d'autre-part des concerts où l'on célébroit ses diuines actions, les charmes inexplicables, & les vertus immortelles. A ce bruit, la Renommée vint à tire-d'aile, qui osta ce précieux nom de la veuë des hommes, & l'ala semer par l'Vniuers. Voilà de quelle sorte ils donnent l'immortalité aux grands Personnages.

Après cette cérémonie, nous quitâmes cette *L'Isle* Isle, & abordâmes par vn doux vent en celle des *des Pygmées.* Pygmées, qui est de son ressort, aussi bien que les premieres dont j'ay parlé. Mais elle est fort petite, & n'a pas plus de quatre ou cinq lieues de long, au lieu que celle des Géans en a plus de cinq ou six cens de tour. Cependant quoy que ces deux Isles soient fort proches, elles ne faisoient pas de viure en bonne intelligence sous l'autorité des Poëtes, qui leur donnent telle loy qu'il leur plaist. Nous fûmes tout étonnez en arriuant, de voir que les plus grands hommes de

ce país-là n'auoient pas plus d'une coudée de haut, ce qui leur a donné le nom de Pygmées. Nous <sup>Le mot</sup> croyions du commencement que ce fussent des <sup>Grec s'</sup>lapins, d'autant plus que nous les voyions ramal- <sup>gnisse</sup> sez ensemble comme dans vne garenne ; mais nous reconnûmes en aprochant, que c'estoient des hommes. Ils reuenoient de faire la guerre aux Gruës, & auoient obtenu vne grande victoire: de sorte que chacun raportoit deux ou trois restes de son ennemy, qu'ils portoit sur l'épaule en guise de pique, & les tenoient par le bec. Ils auoient bien déniché quarante ou cinquante mille œufs après la bataille, que leurs femmes remportoient dans des hotes, pour aider à leur subsistance. C'est vne chose admirable, de voir avec quelle valeur ils affrontent leurs ennemis, qui paroissent comme des Geans à leur égard, & d'un coup de bec leur entament la ceruelle, s'ils n'ont de bons casques pour se remparer, faits de grandes cocques de noix : Mais la nature leur a donné beaucoup d'industrie, pour suplée à leur foiblesse, & l'on dit qu'ils se coulent sous elles dans le combat, & qu'ils leur cassent les jambes, qu'elles ont fort minces. Ils s'éfrayerent à nostre abord, mais lors qu'ils eurent veu nos certificats, & que nous auions passé sans desordre à trauers l'Empire des Fables, ils s'aprocherent de nous avec grande alegresse, & nous sautoient à la ceinture comme les petits chiens, quand ils veulent caresser leurs maistres. Les plus aparens estoient portez sur des Beliers & sur des Chèvres, qui s'agenouillent comme font les Chameaux, lors qu'ils veulent monter dessus. Nous les acompagnâmes iusqu'à leurs cabanes, qui sont creusées dans terre comme des clapiers; mais ils vont fort lentement,

& ne firent comme on dit qu'en quinze iours quatre-vingt lieues, ce qui nous ennuyoit fort. Vous direz, peut-estre, que ie me méprends; de leur faire faire tant de chemin, n'ayant donné que quatre ou cinq lieues de long à leur Isle; mais c'est qu'elle est toute composée de valons & de montagnes; de sorte qu'elle a deux ou trois fois plus d'étendue qu'il n'en paroist; & l'on diroit que la Nature l'a fait exprés, pour la commodité des habitans; qui se nichent dans des trous; outre que par ce moyen, elle contient beaucoup plus de peuple qu'elle ne feroit. Le lendemain de leur arriuée on partagea le butin; & la cérémonie se fit au son des chalumeaux, qui leur tiennent lieu de trompettes, comme les sonnettes de tambours; après quoy ils tirèrent à l'Oiseau, ainsi qu'ils ont acoustumé en vne réjouissance publique. Cét oiseau est vne mouche prise dans vne toile d'araignée, qu'il faut ietter par terre d'un grain de mil, & l'on tire avec un chalumeau. La carrière où l'on s'exerce, a plus de deux cens pouces de long; car ils comptent de la sorte en ce pais-là, comme on fait icy par toises. Il ne vivent pas plus de huit ans, comme d'autres ont remarqué auant moy; & les femmes engendrent à cinq. Si-tost que leurs enfans sont nez, ils les cachent dans des rabouilleres, ainsi que les lapins font leurs petits, de peur des Gruës, qui les aualent tout d'un coup, comme des naucis. Ces petits bouts d'hommes sont fort ingenieux; & le soir pour nous régaler, ils nous donnerent les Marionnettes, à quoy ils se plaisent, comme on fait parmy nous, à la Comédie. Ils sont fort sobres; & c'est un grand excès, quand ils mangent vne cuisse d'alouette; car pour leur ordinaire, ils n'ont que deux ou trois mouches en

broche, ou quelque peu davantage, selon que leur famille est plus ou moins grande. Leurs broches sont faites de pointes de Herisson, mais les grosses où ils rotissent les aloüettes, sont de dars de Porc-épic. Ils boient dans de petits vases faits de noyaux de cerises, & leur bruage sont deux ou trois gouttes de rosée, qu'ils recueillent au Printemps, & conseruent dans des œufs d'Autrûche, qui leur seruent comme de muids; & parce qu'ils aiment beaucoup cette liqueur, cela leur tient lieu de pipes de Malvoisie. Leurs assiettes sont des écailles de carpes, dont les plus belles sont les plus dorées, & leurs plats de petits bacinets de gland. C'est de là que viennent les arbres nains, car toutes leurs forets sont par buissons, ce que la Nature a fait exprés, afin qu'ils ne se rompent point le cou, en voulant grimper dessus. On y voit aussi de la vigne, qu'ils aiment fort; parce qu'ils croyent qu'elle rampe, pour s'accommoder à leur foiblesse. Ils sont tres-bien proportionnez, veu la petitesse de leur taille, & se moquent de la nostre, à cause du danger qu'il y a, lors qu'on vient à tomber de si haut.

Au sortir de cette Isle, nous voulûmes aller en celle des Souhairs; mais nous n'y pûmes jamais aborder, car en ce pais-là on n'arriue pas où l'on veut; de sorte que nous fûmes contraints de relâcher dans celle des Magiciens, sans pouuoir visiter seulement l'Isle des Géans, quoy que nous eussions grande enuie de la voir. Car on nous en contoit des merueilles, qu'ils enjamboient les riuieres, comme l'on fait vn ruisseau, peschoient à la ligne aux Baleines, avec de gros cables de navire, dont les anchres seruoient d'hameçon, joüoient à la boule avec des montagnes, qu'ils

VI.

L'Isle  
des Ma-  
giciens.

552 SUPPLEMENT DE L'HISTOIRE  
laissent quelquefois dans le jeu ; ce qui estoit  
cause qu'on en trouuoit de toutes seules au milieu  
des grandes plaines , où ils auoient joié. Comme  
nous eûmes mis pié à terre dans l'Isle des Magi-  
ciens , vn de nos Matelots qui auoit esté autrefois  
en ce pais-là , nous auertit, pour euitier , comme  
on dit, les fausses Propheties, de pisser sur nos piés  
en nous leuant , afin de nous précautionner contre  
toutes sortes de charmes. Il nous dit aussi , que si  
quelqu'un nous touchoit , nous luy rendissions le  
coup , afin que le sort retournaist sur celuy qui l'a-  
uoit donné. Dans cet entretien nous arriuâmes à  
la plaine de Zoroastrie , qui prend son nom de la  
capitale du pais , laquelle est bâtie au milieu. La  
nuit nous surprit , auant que d'y pouuoir arriuer ;  
de sorte que comme il ne fait pas bon voyager de  
nuit en ce pais-là , nous fûmes contrains de nous  
coucher sur l'herbe , & de manger ce que nous  
auions apporté de nostre barque. Mes compagnons  
dormoient déjà , lors que j'ouïs vn grand miaule-  
ment de chats , dequoy m'estant ennuyé , ie me  
leuay pour les chasser , à cause qu'ils m'empê-  
choient de dormir. Mais comme ie les poursui-  
uois assez loin , parce qu'ils ne vouloient pas s'en  
aller , ie me trouuy engagé dans vne grande ca-  
uerne éclairée d'une infinité de lampes. A mesu-  
re que les chats entroient , ils se changeoient en  
autant de belles & de jeunes Demoiselles , qui se  
mettoient à danser toutes nuës à reculons , tour-  
nant le dos les vnes aux autres , & renfermoient au  
milieu vn Bouc lascif , qu'elles imitoient par des  
postures dissoluës , se baissant de temps en temps  
pour le regarder par entre les jambes. Après que  
cela eut duré assez long-temps, ce Bouc s'alla mer-  
tre en vn coin , où elles le vinrent toutes baiser au

derriere ; & jetterent sur luy des fleurs, comme on a coutume de faire aux myſteres de Priape. Pendant cette cérémonie, on vit venir par l'air des hommes à cheual sur des balais ; & ils ne furent pas plütoſt ariuez , qu'ils firent vn ſacrifice. Mais le Bouc rejetta toutes leurs ofrandes ; de ſorte que croyant auoir manqué à quelque cérémonie , ils recommencerent tout de nouveau , & ſe tixerent du ſang de toutes les parties du corps, à coups de lancettes. Mais le Bouc continua à témoigner de l'aueſſion ; ſi bien que luy en ayant demandé la cauſe , ils ſeurent que c'eſtoit parce que i'eſtois là. Là-deſſus ils me vinrent prendre , & ie crûs qu'ils m'alloient immoler ; mais i'en ſus quitte pour eſtre mordu au derriere , & ſigner de mon ſang vn papier ; après quoy le Bouc me dit que i'eſtois à luy. Alors , ce ne furent que ieux & que ris , avec vn ſabat éſfroyable ; car on ne ſ'entendoit pas l'un l'autre ; & chacun faiſoit ce qu'il vouloit , à l'imitation du Bouquin , qui careſſoit les plus belles. Lors que cela fut fait , ie ſus étonné que ie vis la nape miſe ; & ſans voir ceux qui apportoient les plats, elle fut couuerte en vn inſtant. Comme tout le monde ſe fut placé, ſans ſe faire beaucoup prier, il ſe fit d'abord vn grand ſilence , & chacun m'enoit plus de bruit des dents , que de la langue ; mais parce que ie trouuois les viandes vn peu fades , ie ne pûs m'empêcher de crier qu'on apportast du ſel. A ce mor , tout diſparut ; & ie me trouuay ſeul & ſans lumière , dans vne carriere fort obſcure , où ie ſus contraint de demeurer iuſqu'au point du iour. En ſuite , ie me rendis où eſtoient mes compagnons , ſans leur oſer rien dire de ce qui m'eſtoit ariué ; parce qu'ils eſtoient ſi éſfrayez des contes qu'on leur auoit fait du païs , que la

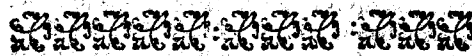


554 SUPPLEMENT DE L'HISTOIRE  
moindre chose estoit capable de leur troubler l'esprit. Malgré ces terreurs paniques, ie les amenay à Zoroastrie, où tous les logis nous paroissoient autant de Palais enchantez. On voyoit aux portes & aux fenestres, les plus belles Dames du monde, qui nous iettoient en passant des ceillades fort amoureuses; ce qui m'eust touché d'auantage, si ie ne les eusse pas conuës; mais c'estoient les mesmes que i'auois veuës dans la carriere. Comme nous passions de cette rue-là, à vne autre, nous eûmes la teste rompuë de cent valets de Marchands qui sortant de leurs boutiques nous crioient: *Messieurs, voulez-vous qu'on tire vostre Horoscope, pour voir si vous serez heureux en ce monde cy, ou en l'autre? Messieurs, c'est icy qu'on trouue toute sorte d'esprits familiers, & de caractères pour faire mille liens en un iour. Messieurs, voulez-vous auoir la précieuse racine que les Rois de Perse donnent à leurs Ambassadeurs, pour ne manquer de rien dans les grands voyages? C'est icy, disoit vn autre, qu'est le véritable secret pour retrouver toutes les choses perduës, & mesme son piteilage: C'est moy qui par la grace des Dieux, nettoye le corps de sa rouille, & qui le rend invulnérable. C'est icy, Messieurs, qu'on trouue de ces écus roulans & de ces bourses inépuisables, où l'on rencontre toujours de l'argent, quoy qu'on n'y en mette iamais. Messieurs, disoient d'autres, d'une voix toute entoüée à force de crier, Voicy la véritable veruëne cueillie auant iour, & séchée à l'ombre, lors qu'il n'y auoit ny Lune ny Soleil sur terre; Vous plait-il d'en auoir, quand ce ne seroit que pour voir vos Maistresses en songe. Enfin, deliurez de ces importuns criaillieurs, nous ariuâmes au logis d'une bonne femme, de la connoissance de nos Matelots, qui nous receut fort bien. Mais*

le ne say par quel accident, vn de mes compaignons tomba malade si dangereusement, que nous croyions à toute heure qu'il dût mourir. Son plus grand mal venoit de l'imagination qu'il auoit d'estre enforcélé; & pour en sauoir la verité, il fit tout ce qu'on luy conseilla. Entr'autres choses, on luy fit acheter vn cœur de bœuf, qu'on larda d'épingles sans teste, & d'éguilles sans cul; puis le metrant bouillir dans vn chauderon, on accompaignoit chaque bouillon d'vne parole magique, pour attirer dans la chambre celuy qui auoit fait le sort. Que s'il ne venoit pas, on auoit du moins la satisfaction de le faire mourir en langueur; car à mesure que le cœur se consumoit, celuy de l'enchantement se devoit consumer aussi. Comme il n'y auoit plus d'eau au chauderon, voicy venir vne grande femme noire, avec les yeux égarés & étincelans, l'écume à la bouche, & la fureur sur le visage. Si-tost qu'elle fut entrée, on mit vn manche de balay derriere la porte, pour l'empêcher de sortir; mais cette Mégère, sans prendre garde à cela, vint droit au liât du malade; & tirant le rideau, luy dir d'vne voix cassée & entrouée, *Que me veux-tu?* A mesme temps, quatre grands coquins qu'on auoit loiez pour la froter avec des bastons de sarment, sauterent en place. mais comme ils vouloient rabatre le bras qu'ils auoient leuë, elle troussa tout d'vn coup sa robe; d'où sortit vne si grande flâme, que ces galans furent tous grillez; & la Sorciere en mesme temps, se saisit du balay qui estoit derriere la porte, & se perchant dessus, s'enuola par la fenestre, laissant dans la chambre vne puanteur éfroyable. Cependant, nostre pauvre malade estoit à l'extremité, & dans la pensée que tout ce qu'on luy donnoit estoit char-

mé, il ne vouloit prendre aucune chose; ce qui ayant émeu nostre hostesse à compassion, elle nous mena chez la plus grande magicienne de la ville, qui estoit de ses amies, & logeoit dans vn vilain trou qui n'estoit basti que de gibets & de potences. Mais derriere s'éleuoit vn Palais superbe, où l'on voyoit sous les portiques iouer de petits enfans, quelle nourrissoit pour faire vn bain de leur sang, afin de guérir vn grand Prince qui estoit malade de la lèpre. Au milieu de la Cour estoit vne fontaine grande comme vn petit lac, où n'ageoient plusieurs poissons, & sur le bord vne vieille décrépète, dont le nez & le menton se rouchoient; & dans l'interualle de ses rides, s'éleuoient de gros porreaux ombragez de longs poils gris, qui se mouuoient au branle de sa teste, & se iouoient sur son visage. D'une main elle tenoit vne tasse, dans laquelle elle buuoit; & de l'autre elle étendoit les peaux de son menton, pour luy seruir de soucoupe, de peur qu'il ne tombast de l'eau sur ses habits. Si-tost qu'elle nous aperceut, elle vint à nous toute courbée sur vn bâton, ne faisant pas vn pas, sans laisser tomber vne roupie; & pour me régaler, elle me sauta au cou & me baïsa, à cause que ie luy paroïssois assez agréable. Cela me fit vne telle horreur, que ie courus aussi-tost à la fontaine pour me laver; mais ie n'eus pas plütoït pris de l'eau, que ie me trouuay enleuay par l'air dans vne des chambres du Palais, où i'entray par la cheminée. Elle estoit enrichie de fort belles peintures, où l'on voyoit Diane & ses Nymphes à demy nuës, en vn endroit cueillir des fleurs, en vn autre se baigner, ou poursuivre vne biche à la chasse; Mais tout à coup, comme ie prenois plaisir à les contempler, tous ces per-

sonnage s'animerent ; & se détachant des Tableaux , commencerent à danser autour de moy , avec grand bruit. L'un en passant me donnoit vne nazarde , l'autre vne croquinole ; & tous faisoient des postures extrauagantes , pour me faire peur ; mais n'en ayant pû venir à bout , ils disparurent en vn instant , & me laisserent parmy vn tas de vilaines bestes qui me couroient par tout le corps. Comme i'estois au desespoir de me voir en cét état , ie vis sortir d'une armoire la plus belle personne du monde , qui commença à m'acuser de la rigueur que ie luy auois témoignée près de la fontaine ; & me iura par l'ame des Contes de vieille de ses ancestres , que si ie ne luy voulois estre plus doux , elle s'aloit ietter dans vn feu qui s'étoit allumé à la cheminée. A ces mots , ie courus pour l'embrasser , ne pouuant résister à ses charmes ; mais ie fus retenu par vne main inuisible ; ce qui l'éfraya tellement , qu'elle se ietta dans le feu. Aussi-tost tout le Palais disparut , & ie me retrouvay dans la rue avec mes camarades ; où de crainte de pires accidens , nous alâmes tout de ce pas acheter des caractères , avec lesquels nous retournâmes en nostre pais ; & nous nous trouvâmes chacun vn matin dans nostre lit , comme si tout le voyage que nous auions fait , n'auoit esté qu'un long songe.



REMARQUES SVR LA TRADYCTION  
de la seconde partie de Lucien.

- Page. 1. **T**OI qui est épris d'un autre amour. Je ne veux pas exprimer davantage l'amour des garçons, ny m'étendre en des saletez.  
*Sa gorge.* Le deuant du visage est desia exprimé.  
*La teste nue.* C'est à dire, *sans voile.*
- Page 4. *Ce qui doit estre blanc.* La rougeur sera marquée en suite.  
*La noirceur des sourcils.* L'en marque la couleur, parce que cela ne fait point de difficulté.  
*Les paupieres de l'Aurore.* Il y a au Grec, que *Pindare luy fera les paupieres*; Mais cela ne dit rien. C'est pourquoy j'ay trouué à propos de mettre l'expression d'un autre Poëte Grec, qui se trouue aussi dans Iob.
- Sophocle. *Il commence à deuiner qui c'est.* Il veut parler de l'Imperatrice, quoy que ie n'en connoisse point de ce nom en ces temps-là; car la description qu'il en fait, ne peut conuenir à Faustine.
- Page 5. *On croit entendre Apollon luy-mesme.* Il seroit ridicule de comparer maintenant vne belle voix, au chant des Cygales & des Hirondelles; sans parler des Alcyons & des Cygnes, qui ne chantent point, ou qui chantent mal.
- Page 7. Effacez ce qui est en marge, qui est corrompu, & a esté transporté icy d'ailleurs.  
*Il nous en faut faire d'autres, de ses vertus.* Il en falloit venir là, après les connoissances.

*Il y a des Dames.* Il est mieux de le dire d'elles Pag. 11.  
que des hommes, parce que cela leur est plus ordinaire.

*Ayant un beau masque.* La chose est assez claire. *La mes-*  
*sans* aiouster *Phaon & Nérée*, qui ne font pas grace *me.*  
maintenant.

*La hauteur des Cédres.* Le mot de *peupliers* n'y  
vient pas si bien.

*Sa perruque d'or.* Qu'il feroit beau voir mainte-  
nant de dire avec l'Auteur des *cheneux d'Hyacinthe*,  
& les comparer à l'ache.

*Mais ie me ris.* Je ne suis pas icy comme Lucien, Pag. 12.  
qui change deux ou trois fois la harangue directe  
en oblique.

*Passer condamnation.* Je dis pas chanter la *Pali-* Pag. 14.  
*node*, qui feroit Pedantesque.

*Thersite de sa beausé, & Nestor de sa jeunesse.* Pag. 16.  
C'est assez de ces deux exemples.

*A celle du vent ou de la foudre.* Je mets les choses  
à nostre air; car la façon Grecque ne reuient pas à  
la nostre.

*Il y a encore cette différence.* Le reste est déjà dit;  
& n'a pas besoin d'estre ajoûté.

*L'image de l'homme à celle de Dieu.* C'est ainsi Pag. 17.  
qu'il l'appelle en suite.

*Des Grecs.* Je prens la liberté de tourner la pen- Pag. 22.  
sée de mon Auteur, de la façon la plus belle, pour  
trouver les graces que ie cherche.

*C'est à soy de commencer.* Le raisonnement vou- Pag. 24.  
loit qu'on ajoûtast cela.

*Famille ancienne.* La suite le déclare.

*D'une célèbre Coquette.* La qualité de son Pag. 25.  
mary sera exprimée plus bas. Du reste cecy est  
transposé.

*Tous ces petits présens qui tiennent lieu de grands*

*faueur à un Amant. Il seroit ridicule de dire, Des bouquets à demy secs, & des fruits qu'on a mordus.*

Pag. 26. *Des principaux de la ville d'Ephese. Il n'y a que le nom des deux amis, qui soit nécessaire au conte.*

*Enuoyoit tous les iours quelques-uns de ses amis la visiter. J'aime mieux dire cela, que de mettre qu'il les faisoit venir chez luy.*

Pag. 27. *Rendez-vous. Il faut ajoûter la nuit.*

Pag. 29. *Avec l'échelle du vaisseau. Je n'ajoute point des perches, parce qu'ils ne s'en seruiroient pas.*

Pag. 31. *Car comme tu vois. Le reste est exprimé plus haut.*

Pag. 32. *En habit de deuil. Ce qui suit, ne sert de rien.*

Pag. 35. *Il les mit tous deux en liberté, apres avoir justifié leur innocence. J'ay acourcy ou retranché ce dont on se pouuoit passer, afin d'estre plus court & plus net.*

Pag. 37. *le l'anoué. On a oublié de mettre devant, j'ay tort.*

Pag. 39. *Les effusions acoustumées. Cela fait voir que c'étoit la fin du repas.*

Pag. 41. *Comme pour luy communiquer quelque affaire d'importance. C'est assez de dire cela, sans ajoûter ce que fait l'Auteur, qui n'est que trop long en cet endroit.*

*Reuoltée, ou Ennemie.*

Pag. 43. *C'est une marque, &c. Je ne fais pas dire à l'autre, qu'il ne sera pas trop long; car j'en ay retranché ce qui l'estoit.*

Pag. 45. *L'un des 5. Il faut 7.*

en mar- *A Hypate. C'est plutôt Larisse, où il aloit & ge. il deuoit passer par Hypate; mais il n'est pas question icy d'une verité historique. Du reste, il*

Pag. 47. *sera parlé en suite de son valet & de ses hardes. Et il dit en quelque endroit, que son voyage de Larisse, n'estoit qu'une feinte.*

*Lors que ie fus arriué chez luy. Il ne sert de rien de dire qu'il y auoit un iardin à la maison; mais il*

dira en suite, que le logis estoit petit; & la chambre où on le mena; fort propre.

*Petite chambre. Otez petite.*

Pag. 48.

*Quelle n'auoit pas moins bonne grace au lit qu'à la table. L'ay changé la raillerie qui estoit sale.*

Pag. 49.

*Comme ie riois. L'ay reietté plus bas ce qu'elle diricy. Que quand elle luy jetteroit des pierres, &c.*

*Et vous acheray menu comme chair à pâté. Cela a du rapport à ce qu'il dit, & sent l'esprit d'une ser-*

Pag. 50.

*uante. Qu'elle estoit grande Magicienne, &c. L'ay agencé cela d'une autre sorte que l'Auteur, comme ie fais souvent, pour luy donner bonne grace.*

*Après quelques santéz. Il n'y a point d'apparence de dire, qu'ils beurent beaucoup, parce qu'ils reboient encore après; & qu'il n'est pas necessaire de tant boire, pour faire l'amour.*

*Le sujet de mon voyage. Je ne dis pas à Larisse, parce qu'il a dit qu'il n'y vouloit pas aller, ou pour le moins si-tost. Je ne touche pas aussi son auersion pour les femmes, qui n'est que trop exprimée dans ce liure.*

Là mes-

me

ES

51.

*Se durcissent en corne. Je l'ay trouué mieux de la sorte, que comme il le dit.*

Pag. 52.

*Qui me reçurent à grands coups de piez. Il est mieux comme cela, que de dire, Ils s'y préparèrent.*

*Qu'il n'est rien qui punisse un homme vicieux, comme son propre vice. Je ne me sers pas de cela, comme d'alégation, mais comme d'expression, parce que ce Vers exprime bien ce que ie veux dire.*

*Qu'on faisoit combattre contre des Ours. Il dit seulement, Capables de combattre; mais comme ie le dis, cela fait plus d'effet.*

*Promener sur mer. Le Grec dit seulement, sur le bord de l'eau, mais il ne faut point s'amuser à faire*

Pag. 54.



362 REMARQUES SUR LA TRADUCTION  
des évenemens extraordinaires, quand on peut  
faire les choses régulièrement.

Pag. 60. *Mufnier*. Le Grec dit, *Boulangier*; mais il tenoit  
lieu de *Mufnier*, parce qu'on tient que les An-  
ciens n'avoient point de moulins à vent ni à eau.

Pag. 62. *Comme une giroüette*. Le Grec dit, *Comme un  
fabor*; mais la comparaifon n'en est pas fi belle en  
notre langue.

*Laitües pouries*. Il y a au Grec, *dures & ameres*,  
mais le mot de *dure* est ridicule en cét endroit,  
pour vn asne; & celui de *pouries* donne fujet à  
vne galanterie qui fuit.

*Dequoy se nourrir*. Il y a au Grec, *se courrir*; mais  
vn asne n'a point besoin de couverture.

Pag. 63. *Enleué par une poulie*. Je me fuis fetuy de cette  
expreflion qui est plus gaye; outre que c'est ainfi  
qu'on charge les cheuaux dans les Nauires.

*Pour moy, on me liura*. Il y a icy vn proverbe  
Grec, qui n'est pas à nostre vfage.

Pag. 64. *Commencerent à se regarder de mauuais oeil*. C'est  
assez de cela, fans leur faire dire des injures.

Pag. 65. *Le bruit court par tout de cette merueille*. Le reste  
est exprimé en fuite.

*Et le mords de mefine*. Il y a au Grec, *d'or & d'an-  
gent*; mais ie ne pouuois pas commodément repé-  
ter le dernier mot.

Pag. 67. *Mais il ariua tout le contraire*. Je paffe icy plu-  
sieurs fautez, le plus délicatement que ie puis.

Pag. 68. *Et d'un Cynique*. L'Auteur en fait vn homme  
nommé Cynifcus; mais cela n'est pas nécessaire.

Pag. 69. *La fortune*. Je ne dis pas *le deftin*, qui n'est au-  
tre chose que l'ordre des Parques, comme ie l'ay  
dit à l'Argument.

*Enleuer des hommes & les éléments*. Cette fable  
est expliquée plus au long ailleurs.

DE LA SECONDE PARTIE DE LUCIEN. 563

*Tu vois la conséquence qu'on en peut tirer.* Je re- Pag. 70.  
tranche icy plusieurs petites interrogations, dont  
le sens est exprimé ailleurs.

*On ferois d'oc mieux.* Je dis en vn autre endroit qu'ils Pag. 71.  
ne sont que eôme vn outil en la main des Parques.

*Tandis que Callias & Alcibiade.* Ces exemples Pag. 73.  
suffisent; outre que les autres n'estans pas assez  
connus parmy nous, ne feroient pas d'effet.

*Nous le saurons quand nous y ferons.* Ce qu'il ajoû-  
te, est plüroft vne boutade qu'une raison.

*Triste & réveur.* L'exprime la pâleur plus bas. Pag. 74.

*Ici en prie, père des Dieux.* Il n'est pas à propos Pag. 75.  
qu'elle parle en Vers, parce qu'elle s'étonne de ce  
que Iupiter y parle.

*Les sanglots & les larmes.* Il est plus honeste de se  
mettre ainfi, que de dire tout crûment, que Iupi-  
ter pleuroit.

*Les fers en font au feu.* Je mets vn proverbe Fran-  
çois pour vn Grec, selon ma coûtume. Le reste est  
exprimé plus bas.

*Nulement, tout va bien.* Il n'est pas à propos de Pag. 76.  
mettre cecy en forme de Vers, parce qu'on l'a prié  
de parler en langage plus humain, & qu'il l'a fait.

*Dans une heure.* J'aiouste ces mots, parce qu'ils Pag. 77.  
arriuent aussi-tost.

*De m'exprimer à sa façon.* Je mets cela, pour  
n'estre point obligé à traduire des Vers.

*Selon son merite & son rang.* L'exprime en suite. Pag. 78.  
l'art & la matière.

*Dorée.* Il y a au Grec, d'or; mais cela ne reuient Pag. 79.  
pas à nostre Langue.

*Qu'il se mette sur ses genoux.* Cela est mieux, que  
de dire qu'il occupera le Siège d'une de ses fesses.

*Tout est perdu.* Je ne parle point icy de la chaise. Pag. 80.  
d'or de Iupiter, trop de fois repetée, & dont il

*Après n'estre enuélépé d'un nuage.* Cela estant, il n'a point besoin de prendre la figure d'un Philosophe.

*Qui disputois de la Providence.* La chose est expliquée plus au long en suite.

Pag. 82. *L'étendis la nue qui me couuroit.* Cela y vient mieux que la nuit, ou un nouveau nuage.

*Puissiez-vous devenir muets.* Je fais dire cela à Mercure, par forme de ressentiment, plutôt qu'à Momus.

Pag. 87. *Froter d'huile.* Il y a au Grec, *de poix*; mais il n'en est pas besoin pour servir de moule. Du reste Hermagoras parle icy en vers; mais cela ne sert de rien.

Pag. 89. *Dy-moy, méchant.* Je réunis plusieurs petites interrogations en vne.

*Tu pose ce qui est en dispute.* Quand cela ne prouuerait pas directement la Providence; cela prouuerait tousiours un principe tout sage & tout puissant; car ces choses ne peuuent auoir esté faites à l'auanture; & la sagesse du principe emporte avec soy la sagesse de la conduite & de la direction. Du reste, cet Auteur a malicieusement mis routes les bonnes raisons en trois mots; & pour rendre la chose plus ridicule, il fait étendre celuy qui les alegue en des vers, sans force ni autorité. C'est pourquoy ie les ay retranchez, parce que cela impose au lecteur qui voit passer légèrement sur ce qu'il y a de bon, & s'arreste sur des sotises, qui ne font qu'embarrasser, & ofusquer, s'il faut ainsi dire, la dispute.

*Mais il s'accorde.* J'aiousté cela, qu'il a oublié par malice, & qui sert à montrer que la connoissance d'une diuinité est comme un principe naturel dans l'homme.

*Voilà nostre ennemy.* L'Auteur se couronne icy Pag. 93.  
luy-mesme, comme il fait souvent en d'autres  
lieux; mais i'ay touché la réponse de ces choses,  
dans l'Argument du Dialogue.

*Qui quitte la parrie, la perd.* Je tetranche encore  
icy vn méchant Argument du Stoicien, qui insiste  
sur des choses qui n'ont point de force.

*Couché avec sa saur.* Je mets cela au lieu d'autres  
iniures, ou sales, ou qui reuiennent moins à nostre  
façon.

*Je luy torday le cou.* Cette expression est plus na- Pag. 94.  
turelle, que celle dont il se sert.

*Ou quelque chesne de la forest de Dodone.* Nous auõs Pag. 95.  
acoûtumé de le dire ainsi. Il y a *bestre*, au Grec.

*Les éperons.* I'ay aiousté ce mot, qui vient fort  
bien au sujet.

*Qui défendoit les viandes.* C'est assez de cela en Pag. 96.  
cét endroit.

*D'un cog en vn Philosophe.* Il ya au Grec, l'étran-  
ge chose d'un cog Philosophe.

*I'en ay l'esprit si plein.* Il y a deux choses icy, dont Pag. 97.  
i'exprime l'une dans la réponse; & l'autre n'est  
qu'une gentillesse, qui est aleguée ailleurs dans  
cét Ourage.

*Que l'eau est veritablement excellente, &c.* I'ay  
mis tout l'endroit de Pindare, pour n'auoir point  
besoin de le repeter.

*Tu tiendras la place d'un de mes amis.* Le reste Pag. 98.  
sera touché ailleurs; c'est assez de cela icy.

*Iusqu'au souper.* I'ay mis la chose à nostre air, car  
de dire *iusqu'au bain*, cela eust esté obscur.

*En attendant que l'heure sonnast.* Il est indifferant Pag. 99.  
qu'on en fasse vne horloge au Soleil, ou à ressorts,  
pour l'intelligence de l'Auteur: & quoy que le  
Grec marque que c'estoit vne horloge solaire,

neantmoins j'ay mieux aimé l'exprimer à nostre façon, vñtant tousiours dans cette traduction de là liberté de me dispenser des circonstances qui ne sont pas absolument nécessaires.

*Le Médecin dislogis.* Je l'ay trouué mieux, que d'en faire vn Médecin étranger; & plus à propos de luy faire dire cela, qu'au Maître.

- P. 101. *Avec des tresses d'or.* C'est assez de cela pour le sujet.  
*D'un plat de tripes.* Je mets la chose à nostre air;  
*Vne écuelle de terre.* Cela est plus aisé à emporter qu'un pot.

*S'estant enrichi depuis peu.* Le reste n'est pas de ce sujet, & ce qui suit, est déjà touché dans son songe.

- P. 103. *Qui me prirent pour un Dieu.* Il n'est pas honneste de luy faire dire qu'il n'est qu'un Charlatan; outre que moins qu'on peut injurier ces grands hommes-là, est tousiours le meilleur.

- P. 108. *Des souris & des manches.* Le Grec ajoûste, *des pieces de bois & des clous*; mais cela n'est pas ordinairement dans les statues.

- P. 111. *Je ne vole pas les plats.* Le Grec le dit d'une autre façon; mais je l'ay trouué mieux de celle-cy.

- P. 112. *Voilà la porte d'Eucrate.* J'ay reünny en vn, ce qu'il dit d'Eucrate, & de l'usurier Gnifon, afin que cela ne fust pas si long ni si ennuyeux.

*Fourmy ou Corbeau.* Le Grec met d'autres choses; mais cecy couient mieux à vn auare & à vn usurier; car le Corbeau cache & détobe tout ce qu'il peut.

*Sa fille entre les bras d'un Galant.* Je mets cela, au lieu d'une saleté qui est dans l'Auteur.

- P. 113. *Courut.* Le Grec dit, *dormis.* Celuy-cy m'a semblé mieux.

- P. 114. *Mais n'es-tu point.* Je retrâche les paroles inutiles.  
*Vn chasseur, &c.* Je mets en trois mots, ce que l'Auteur dit plus au long; mais il n'y a que cela de

DE LA SECONDE PARTIE DE LUCIEN. 567  
nécessaire au sujet, & il est mieux icy que plus bas.  
*Je consideray le Ciel & les Astres.* I'ay reiecté à P. 115.  
la fin vne periode qui est icy.

*S'il a eu commencement.* Il sera parlé de sa fin  
en suite.

*La distance qu'il y a d'une étoile à l'autre.* Il y a au  
Grec, *du Soleil & de la Lune*; mais cela fait le mes-  
me effet; & ces mots sont trop souvent repetez.

*Mais se m'étonne que faisant un Dieu Auteur du* P. 116.  
*Monde, &c.* Cela semble auoir quelque aparence;  
& n'est qu'une fausse couleur; car le monde est  
vn amas de plusieurs estres & non pas vn estre  
seul; mais vn tout, composé de pieces différentes,  
les vnes corruptibles & les autres incorruptibles; &  
partant, ce ne peut estre le premier principe. C'est  
pourquoy on en cherche vn autre; & celuy-là  
n'en a point de besoin, car cela iroit à l'infiny;  
& il faut s'arrestter quelque part.

*De la forme & de la matière.* Ce: choses sont  
plus haut dans l'Auteur,

*Ces vieillards, &c.* Le Grec dit, *les valets qu'on* P. 117.  
*oste du travail pour leur vieillesse*; mais mon exem-  
ple m'a semblé plus propre.

*Par l'inuention que j'ay dite.* Je l'ay expliqué  
plus haut, autant qu'il estoit nécessaire.

*Qu'en receuant l'aile de l'Aigle.* I'abrege ce qui P. 118.  
est trop long.

*Dequoy il me remercia, &c.* Cecy est plus haut  
dans l'Auteur; mais il vient mieux en cet endroit.

*Vn grain de blé.* Il y a au Grec, *la moitié*; mais P. 120.  
il vaut mieux mettre vn grain, à cause qu'il y a  
en suite, vn morceau de cosse de fève.

*Leur compagnon qui est mort.* I'ay ajouté cela, qui  
vient bien à vne république, & qui est vray; car  
elles nettoient leur trou, quand il y a quelque saleté.

- P. 121. *Du Soleil.* Il a dit plus haut que c'est vn fer chaud.  
*Pour ne les point voir.* Le Grec dit, *Pour cacher leurs débauches* ; mais il est plus honeste autrement.
- P. 123. *L'autre la santé.* Il y a au Grec, *de faire venir ses oignons & ses aulx* ; mais c'est assez de ce qu'il a parlé du lardinier ; & la santé y vient fort bien.  
*De son frère.* Il y a au Grec, *de son père* ; mais ie ne m'atache pas à la lettre.  
*Le Vigneron.* Il y a au Grec, *le Foulon* ; mais l'autre y vient mieux, à cause de l'oposition qu'il fait avec le lardinier ; & i'ay mis le lardinier pour le Laboureur, parce que le lardinier a presque toujours besoin de pluye, & le Laboureur non, *semper sitientibus hortis.*
- P. 124. *Dix mille muids.* Il y a au Grec *mille boisseaux* ; mais cela n'est pas si bien.  
*Venus les épices.* Il y a au Grec *le myrte* ; mais comme elle est Décise de l'Arabie, cela y vient mieux.  
*Le Cordage.* C'est vne danse de Satyres.
- P. 125. *Car si l'on demandoit.* l'ay transposé icy l'ordre, & n'ay pas mis tout ce qui est dans l'Auteur ; mais seulement ce qui estoit plus propre au sujet.  
*Qui vous soit utile & glorieuse* ; Ou bien, *utile aux hommes, & glorieuse aux Dieux* ; mais comme il ne s'agit icy que de l'intérest des Dieux, il n'est pas nécessaire de parler des autres.
- P. 126. *Que veulent dire les Philosophes.* En considérant Dieu comme vn homme, il auroit bien des affaires, à se mesler ainsi de tout : mais en le contemplant comme vne nature infinie, répandue par toute la Nature, & qui la meut, cette obiection n'a point de force.

DE LA SECONDE PARTIE DE L'YCIEN. 569  
Sans se reposer. Le Grec dit, *Qu'il n'a pas le loisir de se grater l'oreille* : mais cela seroit bas parmy nous.

*Qui ont l'haleine mauvaise.* J'ay mieux aimé P. 127  
mettre cela, que de parler des ordures du bassin.

*Où l'on rendoit la justice.* Ou bien, *Où le peuple s'assembloit.* P. 130.  
en mar-

*Vne flûte à la main, & des cornes à la teste.* Cela ge.

*Qui a ajouté, &c.* Je fais dire le tout à Mercure, P. 131.  
pour ne point faire d'interruption.

*Comme un Trompette qui s'efforce de sonner.* Cét P. 132.  
exemple est plus noble que celui de la flûte; outre qu'il nous est plus connu.

*Du reste &c.* Le Grec ajoute, *Que le peuple admire particulièrement ceux qui n'ont point soin de leur vie*; mais cela n'est pas proprement du sujet.

*Tirer au sort les Juges.* Le nombre sera assez expiqué en suite.

*Pour cause d'injures.* Il y a icy quelque distinction au Grec, qui est de leur chicane; mais cela P. 137  
ne s'entendroit pas parmy nous.

*Il faut épargner la bourse.* Ou, *Tout beau, épargne*

*Trahir leur foy & leur conscience.* Il y a au Grec, *de creuer à force de crier*; mais cecy est plus ioly, & assez conforme à la verité, & à l'esprit de l'Auteur.

*Elle ne connoist point de plus grand mal, que de travailler.* Il y a au Grec, *qu'elle se moque de la justice*; mais ce que ie dis, vient mieux à la suite; outre qu'il estoit permis à chacun, de prendre vn Avocat, s'il vouloit. P. 138.

*La molesse contre la vertu, &c.* Je retranche P. 140.  
quelques contestations inutiles : & j'ajoute que cette affaire a déjà esté jugée en celle de Pole.



570 REMARQUES SUR LA TRADUCTION  
mon ; parce qu'en éfet, elle y a beaucoup de rap-  
port.

*La vertu a encore beaucoup de choses à dire.* Je l'ay  
mis ainfi, pour ne pas confondre la vie d'Epicure,  
qui viuoit tres-fobrement, avec celle d'A-  
ristipe.

P. 141. *Qu'on appelle Esc.* Le reste est déjà dit.

P. 142. *Qui est un coquin.* Le reste est plus bas chez l'Au-  
teur.

P. 144. *Au lieu de Platon & d'Esquins.* J'ay mis ces  
mots, pour faire voir la raison pour laquelle il dit  
que le Dialogue ne parle que des Dieux. Du reste  
l'ortographe qui est icy au mot d'*Esquins*, est  
pour éuiter le defaut de la prononciation ; comme  
nous mettons *Chimene*, pour *Xymene* ; *Domqui-  
chote*, pour *Domquixote*, parce que c'est autre  
chose d'écrire vn mot en François & de l'écrire  
en sa Langue. Il faut prononcer les mots étran-  
gers, comme font ceux du pais : mais pour cela,  
il ne les faut pas écrire comme eux. Et les Espa-  
gnols en font autant, écrivant *Xarillon* & non pas  
*Chatillon*, afin de le prononcer en leur Langue,  
comme nous faisons en la nostre. D'ailleurs, cette  
ortographe est déjà en vſage à la fin des mots ;  
car on écrit *Andromaque* pour *Andromache*, &c.  
Il n'y a plus qu'à la pratiquer au commencement  
& au milieu, pour éuiter la mauuaise prononcia-  
tion que font des mots Grecs ; ceux qui ne les en-  
tendent pas. Il n'est donc pas nécessaire de garder  
l'ancienne ortographe en cet endroit, qu'aux mots  
où l'vſage l'a emporté, & la fait prononcer à la  
Françoise ; comme *Achile*, *Antioche*, &c.

P. 145. *Qui faisoit horreur par ses fréquentes découpures.*  
On voit par là, que ie ſuy le deſſein de mon Au-  
teur, quand ie réunis en vn, plusieurs petites

DE LA SECONDE PARTIE DE LYCIEN. 371  
interrogations & réponses; & que c'a esté son in-  
tention; quoy qu'il ne l'ait pas oblerué par tout.

*Pourquoy, puis que ie s'apelle par son nom?* Il y a P. 147.  
au Grec; *Pourquoy, puis que tu s'y appelles toy-  
mesme?* mais ce que ie dis, donne lieu à la répon-  
se, qui est assez viuë.

*De Philosophe.* Il y a au Grec, *de Phidias*; mais  
il n'y vient pas si bien.

*Où l'on rangeroit ces Arts.* L'orne la chose, en l'ex- P. 148.  
primant, sans m'aracher aux paroles de l'Auteur.

*C'est donc pas une faculté naturelle,* &c. l'ay P. 149.  
mis ces choses tout de suite, pour en faire mieux  
voir le raisonnement; & ie les ay agencées à ma  
façon.

*L'art de viure aux dépens d'autrui,* &c. Il y a  
au Grec, *l'art de boire & de manger*; mais cela  
vient mieux à vn Cuisinier ou à quelqu'autre,  
qu'à vn Parasite. C'est pourquoy i'ay mis la défini-  
tion comme elle deuoit estre, plustost que comme  
elle estoit; & en vse ainsi par tout où les choses ne  
sont pas à mon gré; afin qu'on ne croye pas, quand  
ie quite la pensée de l'Auteur, que ie l'ignore.

*Lors qu'il viuoit en Epicurien chez Calypso.* l'ay P. 150.  
osté ce qui n'estoit pas à nostre vsage.

*S'il est infiny.* Ou, *s'il y en a vn ou plusieurs*; mais  
ie ne m'atache pas à toutes les paroles.

*Il y a mille choses qui luy donnent de l'inquietude,*  
Le reste est expliqué plus bas.

*S'en aller triste au festin.* Il vaut mieux le dire P. 152;  
ainsi, que de dire, d'en reuenir; & cela se raporte  
mieux à la comparaison. Du reste, i'ay transposé  
& augmenté diuerses choses dans la suite.

*Les gens de mestier,* &c. Il y a au Grec, *ceux qui* P. 153;  
*veulent exceller dans les autres Arts, mangent peu,*  
*le Parasite beaucoup,*

- P. 154. *C'est une maxime en Philosophie.* L'ay redressé & racourcy tout ce raisonnement ; car en l'estendant trop, il ne paroîtroit pas bien iuste.  
*N'as tu point d'autorité ?* Le suy le raisonnement, sans m'attacher aux paroles.
- P. 155. *Aristoxène.* Le l'explique ainsi ; parce que sans cela, il ne répondroit pas à l'interrogation.  
*Je pourrais aleguer &c.* L'ay déjà dit, qu'il n'y avoit point d'exemple de *Parasie*, qui se fust fait *Philosophe*.  
*Comme plusieurs d'entr'eux.* L'ay ajouté cela par reproche.
- P. 155. *Le Parasite d'Armodius.* Le retranche. ce qui va au sale.  
*Aussi font-ils les leurs &c.* Parce qu'ils les mangent.
- P. 163. *Je s'ay déjà dit, &c.* L'ay changé tout cecy ; parce que ce qui est au Grec n'auroit point de grace en François ; & ce que j'ay mis, vaut pour le moins ce que j'ay osté.
- P. 167. *Je te diray maintenant.* Ces choses sont expliquées davanrage dans la suite.
- P. 169. *Que des bastimens, &c.* Le raisonnement vouloit qu'on donnast ce tout-là, à la pensée.
- P. 170. *La Géometrie.* Il n'y a au Grec que *l'Arithmétique* ; mais on aprenoit aussi aux ieunes gens la Géometrie.  
*La voix de l'Huissier.* Cela se raporte à la coutume de l'Aréopage.  
*Que ne feront ils point, &c.* Ce qui est icy, sera expliqué plus bas, pour ne point retoucher deux fois vne même chose.  
*D'ailleurs, ces exercices.* L'Auteur s'étend icy hors de propos, & est obscur dans vne comparaison, qui est vn grand défaut en ces matieres.

*Ceux qui les consolent.* Je dis ailleurs, qu'ils ne P. 178.  
 sçavent où le mort est allé, ni s'il a perdu ou gagné à  
 la mort. Ce qu'il dit plus bas de Pluton, est aussi  
 expliqué en suite.

*Vn grand marais.* Je parleray ailleurs de Caron. P. 179.  
*Minos & Radamante.* Il n'est point nécessaire  
 d'ajouter, *fils de Jupiter.*

*Maître de cérémonie.* Ceci est plus bas chez P. 180.  
 l'Auteur. Du reste, ie touche ailleurs les plaintes  
 des femmes.

*Moins Ridicules.* Le raisonnement veut cela, P. 182.  
 quoy que le Grec die le contraire.

*Mais ce linge.* Je touche plus haut ce qui est icy. P. 183.

*Voilà une partie.* J'ay dit plus haut, qu'ils crain- P. 184.  
 droient de passer pour des gens sans sentiment &  
 sans affection pour leurs proches.

*Mais pour en venir là.* J'ay changé icy mon Au-  
 teur: car ce qu'il dit des deux chemins, est ex-  
 pliqué en suite: outre que ce que j'ay mis, lie  
 mieux le discours.

*Perceur.* Le raisonnement veut qu'on l'explique  
 ainsi: car s'il n'eust esté question que de traverfer P. 185.  
 ces montagnes, sans faire vn chemin à trauers,  
 avec beaucoup de travail & de dépense, il eust esté  
 aisé de l'éprouuer.

*Je te veux décrire.* La comparaison de Cébés se  
 trouue en d'autres lieux de ce liure.

*Vn homme de bonne mine.* Il n'est pas besoin de  
 mettre plusieurs, parce qu'il n'en a mis qu'un plus P. 187.  
 haut, & n'en veut qu'à vne personne.

*Vestu à la mode.* Cela explique ce qu'il dit en  
 suite, en plus de paroles.

*Tu régneras dans les assemblées.* J'ay déjà dit qu'il  
 triomphera sur le char de l'Eloquence, pour faire  
 allusion à cela.

P. 188. *Passant la main sur mon front.* Je le mets ainsi, pour marquer la façon dont on caresse les ieunes gens : car il n'est pas nécessaire de faire agencer deux fois les cheveux, à cét Orateur.

*Pour deuenir donc.* L'adoucis ces choses le plus délicatement que ie puis : car l'Auteur, à mon auis, fait dire des sottises à cét homme, trop grossièrement.

*Des fraises à la mode.* L'Auteur dit, de vieux mots : mais cela ne s'acorde pas avec vn Orateur parfumé, vestu à la mode, & galant comme celuy-cy.

P. 189. *Avec quelque serment.* Cela est plus bas chez l'Auteur.

P. 190. *Perdre creance.* J'ay ajouté cela, comme ie fais plusieurs autres choses dans ce Traité, qui y viennent bien, & qui seruent à l'agencement des matieres.

P. 191. *Si vous vous apliquez.* Je retranche icy des salutes, qui ne seruent de rien au sujet.

P. 194. *Je le pardonne aux villes.* Il a desia dit plus haut, *passé pour les Poëtes.* C'est pourquoy ie ne le repete point : mais on peut ajouter, *Qui aurois osté les Fables de la Grèce, ceux qui manirent les raretez dans les villes, mourroient de faim, parce que personne ne veut entendre la verité pour neant mais cela interromps le raisonnement.* Du reste, i'oste plusieurs interruptions, pour estre plus court.

P. 195. *Car le Philosophe, &c.* Le Medecin sera touché plus bas. Il n'est pas assez illustre, pour le mettre icy.

*Dans celle d'une ieune biche.* Je n'insiste pas davantage sur des fadaïses.

P. 196. *Guerir un mal, de paroles.* Je change la couleur de l'Auteur, qui n'est pas bien iuste.

*Les maladies.* Il y a au Grec, *des bubons*, qui P. 197. font des apostumes; mais il est plus beau, dit en general.

*Fit un grand cerne.* On a coûtume de le dire ainsi: outre qu'il résulte en quelque sorte du suiet, puis qu'il fait trois tours.

*Marcher sur les eaux.* Je ne m'étens pas en des P. 198. particularitez trop affectées & fabuleuses.

*Pour de l'argent.* Le Grec dit, *beaucoup*: mais cela est mis malicieusement, & pourroit bien estre vne raillerie contre les miracles des Chrestiens.

*D'une croix.* Il y a au Grec, *des Croix*: mais il P. 200. ne faut pas plusieurs fers de Croix, pour faire vn anneau. C'est assez qu'il veuille designer par là, toutes sortes de Croix.

*Et que ie me promenois.* Je diray plus bas, que ces P. 201. gens estoient en vendange.

*De la ceinture en bas, elle estoit faite comme un P. 203. Dragon.* C. simplement, Elle avoit les pieds de Dragon.

*S'il n'entend parler, &c.* Cela insinuë assez, que P. 206. les ames des autres peuvent reuenir.

*Il coiffait un baston.* Je parleray du pilon en suite. P. 208.

*Ceux qui ne l'ont pas fait.* Cela est transporté icy, P. 210. de plus bas.

*C'est ainsi que Thalès.* Je ne parle point de l'au- P. 211. teur du cheval de Troie, qui n'est qu'une fable.

*Bastiment.* Les lumieres seront assez touchées P. 212. plus bas. Cependant, il faut remarquer que tous les appartemens dont il parle en suite, sont comme des pieces détachées, & non pas comme des chambres d'un mesme corps de logis; ce qui se iustifie par les anciennes peintures.

*Que personne ne s'imagine.* Il a desia dit, que ce P. 213. qu'auoit fait cet Auteur n'estoit pas commun.

*L'utile, au delectable.* La chose estant déjà assez expliquée, il la faisoit reprendre en d'autres termes.

P. 214. *Cymbales.* Ce mot n'est pas au Grec; mais il est exprimé plus bas.

*Panthère.* Celui cy n'y est pas non plus: mais il est de la Fable.

P. 215. *Vne flûte, Ou chalumeau.* Mais on confond souvent ces deux choses.

P. 216. *Car s'apriuoisants.* Je le mets positivement; au lieu que l'Auteur dit, *s'ils s'apriuoisents*: mais cela revient à vn.

P. 217. *Qu'on prend pour le plus ancien de tous les hommes.* J'ay ajouté cela pour l'explication. Du reste, quand on dit *plus vieux que lapet*, on entend à mon auis, qu'il est le plus ancien dont il est parlé dans l'histoire; qui n'est pas le sens que l'Auteur luy donne icy. Car aparemment, ce lapet est le fils de Noé, parce que le P, & l'F en Hebreu, ne font que la mesme chose.

P. 218. *Ce Dieu.* Je retranche icy quelque chose, qui n'est pas à nostre vsage.

P. 219. *Ils se prirent à rire.* La Fable de Phaëton est trop connue, pour estre expliquée dauantage.

P. 221. *Comme les Cygales.* C'est assez de cet exemple & les mots d'*Abeille* & de *Sauterelle*, sont exprimés deuant ou après.

*Des oiseaux.* Je ne dis pas *des chauue-souris*, parce que c'est vn oiseau de mauuais augure: & par consequent, qui vient mal à vne loüange.

*Haubois.* J'ay mis ce mot, au lieu de *Cymbales*, qui n'y vient pas si bien.

*Dur* & *luisant comme de la corne.* On peut se passer de mettre cela: car ie croy que *gros ail*, exprime tout ce que veut dire Lucien: outre que ie ne say si l'œil de la mouche est dur,

*Mouche canine.* J'ay ajoûté cela de plus bas ; Le P. 222.<sup>o</sup>  
reste de ce qui est icy , est reietté en suite.

*Lors qu'il parle de l'affiduité.* Il n'y auoit que cela de la comparaison qu'on pût mettre délicatement. Le reste ne luy est pas auantageux.

*On dit qu'elle a les deux sexes.* Cecy est transpor- P. 223.<sup>o</sup>  
té encore de plus bas.

*Je ne parleray point.* Le reste n'est pas assez considé- P. 224.<sup>o</sup>  
rable pour le mettre ; & on a déjà touché sa valeur.

*D'une mouche un Elefant.* Il estoit micux de fi-  
nir par là , que de rien aioulter. C'est pourquoy  
i'ay reietté plus haut , ce qui estoit icy.

*A coups de fourche.* J'ay micux aimé mettre cela, P. 225.<sup>o</sup>  
que de dire qu'elles le fouetteroient de feüilles  
de mauues, ou de myrtes; dont l'un est ridicule, &  
l'autre trop délicat. Je ne rends pas raison des au-  
tres changemens que j'ay faits , parce qu'ils sont  
touchez en general dans l'Epistre , qui tient lieu  
de Préface.

*Les Libraires.* Cét exemple suffit , sans aleguer  
celuy des riches. Il faut remarquer que les com-  
paraisons & les exemples , qui ne seruent pas de  
preuues , mais seulement de beauté ou d'éclaircif-  
sement , ne doiuent ppint estre multipliez ; car  
cela fait perdre le fil du discours , & l'alonge inu-  
tilement. C'est vn des defauts de cet Auteur , qui  
abonde plus en comparaisons qu'en raisons: ce qui  
est suportable, où il ne s'agit que de galanterie ;  
mais souuent où il deuroit payer de raison, il paye  
de fleurettes & de bagatelles.

*Tu n'ayes Homère.* Il n'est pas nécessaire de dire P. 226.<sup>o</sup>  
plusieurs fois : Ce que i'observe presque par tout ,  
de me renfermer seulement dans ce qui est du su-  
jet , pour estre plus net & plus clair.

*Sous le fais de son bouclier.* Je ne parle point de



578 REMARQUES SUR LA TRADUCTION  
de ses boites; Ou si vous voulez de ses greniers,  
parce que le reste suffit.

P. 228. *Vne autre Histoire.* Je n'ay pas mis *Fable*; car ce  
qu'il dit du fils de Pittacus, est historique.

*Elle aborda en l'Isle de Lesbos.* Cela dit assez,  
qu'elle passa de la riuere dans la mer.

P. 229. *Peut-estre aussi que tes liures te gâtent la cervelle.*  
Je retranche des alegations Grecques, qui ne fe-  
roient qu'embarasser le raisonnement; & qui sont  
sans grace en nostre langue.

P. 230. *Vn sourd &c.* C'est bien honestement de ces  
trois exemples.

*A l'Empereur.* C'est ce qu'il entend par le Roy,  
car encore qu'il die vn Roy, il veut designer vn  
certain homme: sans quoy le raisonnement ne  
vaudroit rien.

P. 232. *Archiloque.* Il y a au Grec, *Antiloque*: mais on  
voit bien qu'il parle des Satyriques.

*Aux paroles & aux actions.* Le Grec dit, *Poesie*  
& *harangue*, mais mon expression est plus forte.

P. 234. *Qui est cause de bien des maux.* Je dis aussi-tost,  
*dans les Estats & dans les Familles*

*Je veux faire icy la description.* Le reste est ex-  
pliqué en suite.

*Coniuré contre le Roy Ptolomée.* J'ometts les cir-  
constances qui ne seruent de rien icy.

P. 236. *A reconcilier les ennemis, plustost qu'à semer de la*  
*diuision parmi les amis.* Cela y vient mieux, que  
ce qui est au Grec. J'ay aiouté ce qui suit, pour la  
mesme raison: & i'ay acourcy cet endroit, pour  
estre plus elair.

*Il ne se contente pas d'acuser à faux.* L'Auteur se  
met en peine icy, de prouuer vne chose toute com-  
mune.

P. 238. *On acusa le Philosophe, &c.* J'ay desia dit que la

DE LA SECONDE PARTIE DE LUCIEN. 579  
passé du Prince, fournissoit souuēt de matiere, &c.

*De pouuoir faire vn Dieu, qui est encore plus que de l'estre.* Il y a au Grec, que d'en estre fils: mais il n'est pas si fort.

*Qu'il eust pitié de l'infirmité humaine.* C'est vne P. 239.  
couleur que j'aioute.

*Voilà les forces de la calomnie.* L'ay desia dit qu'à la Cour, il se presente mille occasions de mentir & de flater: ce qui m'empesche de m'entendre dauantage là dessus: outre que la plûpart est assez rebatu dans ce Traité.

*Il faut que tu meures, s'écrit Antia.* Mettez, Quelques-uns nous accusent du crime dont ils sont coupables. Il faut, &c.

*Aux entrees des villes.* Cela y vient mieux, que P. 241.  
des maisons.

*Le Poete Achiloque.* Ce n'est pas icy le lieu de P. 142.  
l'expliquer dauantage: c'est assez de dire qu'il estoit porté de son naturel à la Satyre: Le reste romproit le fil du raisonnement.

*Pour venger le public.* Il est mieux de le dire ainsi, P. 243.  
que de dire que c'est par vne vengeâce particuliere.

*Il fit sans par l'un de ses amis.* Il n'est pas neces- P. 244.  
saire d'en dire dauantage.

*Est-elle malle ou femelle?* l'exprime la chose à no- P. 245.  
stre façon: sans quoy cela n'auroit point de grace.

*En diuerses parties du monde.* Elles seront touchées en suite: & la comparaison de ceux de Troye, se trouue ailleurs chez cet Auteur.

*Comme l'on fait à Athènes.* Je le mets ainsi, parce P. 246.  
qu'il a dit qu'il estoit particulier aux Athéniens.

*Je t'offre quelq; humble present.* Je mets cela au lieu de ce qui est au Grec, qui n'est pas à nostre usage: & j'aioute les mots suiuaus, pour l'explication.

*Au sens que je t'ay pris.* J'aioute cela, pour aller à P. 247.  
tout.

*Les Anciens.* Je ne mets pas icy le mot d'abomination, parce que les exemples, qu'il allegue, n'y vont pas; & marquent seulement la legereté & l'extravagance.

*Comme un Chasté, ou un Singe.* On peut ajouter un boiteux.

P. 248. *Comme on vous surprit tous deux.* Je n'exprime pas des saletez, qui ne seront que trop marquées en suite.

P. 249. *Il vaudroit mieux.* Ce qui est icy, sera touché plus bas.

P. 251. *Lesbin.* On se sert encore de ce mot en Italie, pour dire *Bardache*.

*Il y a cent autres choses.* J'en passe icy quelques-unes qui ne s'entendroient point, ou qui ne peuvent pas s'expliquer en nostre Langue.

P. 252. *Si c'est pour la propreté.* Je l'ay mis ainsi, parce que je ne voy pas à quoy cela peut servir pour la santé; & si je ne say s'il n'entend point parler de la barbe simplement, à cause du peché dont il l'accuse. *Le chas qui dort.* C'est un proverbe François, pour un autre Grec, qui n'est pas à nostre usage.

P. 253. *Enigme.* Quoy que dans le Grec cela se rapporte aux mots que j'ay omis, cela se peut fort bien entendre de ce qu'il a déjà dit.

*Fus si transporé.* Je ne dis pas, que quand il eut sceu qu'il en eust deux tomber malade, il n'eust pas laissé de se baigner; car cela n'est pas l'Histoire, & est ridicule.

*Palais si beau.* Ses beautez seront exprimées en suite.

P. 254. *Si l'Eco.* Il n'est pas nécessaire de dire ce que c'est. *Entretenir Phédre.* C'est assez de cela pour le sujet; le reste ne serviroit qu'à l'embrouiller.

*Discours d'amour.* Je ne marque pas l'amour

DE LA SECONDE PARTIE DE LUCREN. 587  
des garçons, parce qu'il n'est pas nécessaire; &  
que ie veux éloigner les choses du sale.

*Comme celui du Roy de Perse.* Il n'est pas besoin P. 255.  
d'en dire davantage.

*Toutes les proportions & les regles de l'Art y sont  
gardées.* I'ay aiousté cela; car l'Auteur n'en dit pas  
assez.

*Les ornemens.* Le diray les plafons en suite; Cecy  
est beau, dit en general.

*Surmonté par la grandeur de la matière.* Le raisonnement P. 256.  
est plus beau de la sorte, qu'autrement.

*Les multiplie.* Il n'en faut pas dire davantage,  
pour vne comparaison.

*Dont la beauté m'enchanté & me ravit.* I'ay desia  
dit, qu'elle pique, & quelle prouoque, &c.

*Mais ne me trompé-je point?* L'Auteur fait icy P. 257.  
vne harangue sous le nom d'un autre, qui est un  
estrangé caprice, & qui plus est, sans nécessité; car  
ie dis la chose sans tant de façons; & pour le  
moins aussi bien.

*Herodote dit.* L'Auteur fait encore icy vne fiction P. 258.  
ridicule, pour vne chose que l'on peut dire en deux  
mots, & qui ne vaut pas la peine d'estre ornée.

*Ce qu'on entend icy, vaut beaucoup moins, que ce  
qu'on y voit.* I'ay aiousté cela, parce que cela fait  
la beauté.

*Qui enleue Andromede.* Je ne dis pas qu'il l'épou-  
séra, parce que cela n'est pas du tableau.

*Côme hors d'œuvre.* Le raisonnement vouloit qu'on P. 259.  
le mist de la sorte; car le tableau en est plus bas.

*Aux chiens.* Le Grec le dit au singulier; mais il P. 260.  
est mieux à nostre air, au pluriel.

*Avec lesquels il laboure le riuage.* I'ay embelly la P. 261.  
Fable, de ce que l'Auteur auoit oublié.

*Ne sachant à qui l'adresser pour l'heure;* Ou bien,

ne sachant ce que les Dieux vouloient dire, & de qui ils vouloient parler sous le nom de ceux qui auoient long-temps vescu; mais ie n'y voy pas grand sens.

- P. 262. *Qui est le plus ancien Ecrivain qui nous reste de l'antiquité. l'ay aiouté ces mots; car il est assez étrange de commencer vne autorité, par un Poète. De Perse. Je comprends sous ce mot, tous les peuples qui estoient contenus sous cét Empire.*

- P. 263. *Venons maintenant aux particuliers. Il a desia dit pourquoy les autres ont tant vescu.*

*Conuenable à la Nature. Je l'ay mis de la sorte, parce que c'est la regle qu'on doit suiure en ces matieres; & il y peut auoir de l'excés en l'abstinence, comme en la débauche.*

*Heureuse & longue vie. l'ometts ce qui n'est pas du sujet; & ie ne repete point ce qu'il a desia touché, Que cela luy pourra donner, avec l'esperance d'une longue vie, &c.*

- P. 264. *D'un autre Roy de Macedoine, Ou bien du mesme. Ptolomée fils de Lagus. l'ay restably cét endroit par l'histoire. Du reste, il y a au Grec 84.*

*Comme il est gravé sur les Colonnes, &c. Ou simplement, comme au l'histoire de Perse & d'Assyrie.*

*Onésicrite. Je n'aiousté point l'Historien d'Alexandre, car il est assez connu.*

- P. 265. *Un faux ordre. Ou bien, par son ordre; mais dont il ne se souuenoit plus: Toutefois, il a dit d'abord qu'il ne donnoit la liste que de ceux qui auoient long-temps vescu, sains de corps & d'esprit.*

*Quatre-vingts & dix. l'ay aiouté le reste, tiré de Valere Maxime, parce que cela faisoit au sujet.*

- P. 267. *Cent quatre ans. Je n'aiousté point, sain de corps & d'esprit, parce qu'il a dit qu'il ne parloit que de ceux-là.*

*Pour avoir vu.* Je retranche quelque chose, qui P. 268.  
n'est pas nécessaire en cet endroit.

*Encore qu'ils sachent &c.* Je le dis en général, P. 271.  
pour ne point descendre trop dans le particulier  
d'Ulysse, parce qu'il n'est pas assez connu de ce  
temps-cy.

*Monter la fumée, &c.* Le Grec dit, que la fumée  
de leur patrie leur semble plus claire & plus écla-  
tante que le feu d'ailleurs; mais cela n'auroit point  
de grace à présent.

*Les peuples voisins recueillent ces auzi.* Les Vers ne P. 274.  
disent presque que la même chose; c'est pour-  
quoy je les passe.

*Pour piquer ceux qui en approchent.* Je ne repete  
pas ce que j'ay déjà exprimé.

Je n'alegue point d'exemple à une chose trop P. 277.  
claire, & j'agence les comparaisons à notre façon.

*Vn amoureux oublieroit plutôt le logis de sa mai-  
resse.* Le Grec dit, qu'une charogne ne seroit pas si  
tôt découverte par des Vautours mais cette compa-  
raison est trop sale.

*S'est égaré dans la foule.* Il n'est pas nécessaire P. 278.  
d'en dire icy davantage; outre que le reste sera  
touché en suite.

*D'autres beautés.* J'altère la pensée; pour tirer  
la chose du sale.

*En jeunesse.* Il seroit étrange de dire en vieillesse.  
Et le Grec peut souffrir l'un & l'autre; mais il n'y  
a gueres d'apparence que les vieillards retrouffas-  
sent leurs chapeaux avec un crochet d'or. Du reste,  
il y a au Grec, *Cigale* pour *crochet*; mais c'est que  
le crochet estoit fait en Cigale; & cela eust fait  
icy quelque obscurité.

*En empoignant les deux bouts.* Ou quelques émi- P. 279.  
nences qui estoient à l'antenne.

*Il fait trop bien le chemin, pour s'égarer.* Le Grec dit, qu'il ne faut pas craindre qu'on le débauche; mais éviter toutes les pensées sales, le plus que je puis.

*Oiseau.* Il y a au Grec, *Oyson*; mais cela seroit ridicule.

- P. 280. *Chauve & crépu.* Cela n'est pas extraordinaire; car on peut estre chauve, sans avoir perdu tous les cheveux; & ordinairement on le dit de ceux qui n'en ont point au haut de la teste.

*Vous sachez ce qui luy est arrivé en chemin.* Il n'en faut pas dire là davantage.

*Vent d'amal.* Je ne dis pas zéphire, parce qu'il signifie en nostre langue, un doux vent.

- P. 281. *Ils estoient abordez, en ce port.* Il faut ajoûter, 70. jours apres leur départ.

- P. 282. *Comme à des Pirates.* Je n'exprime dans ces gentillesses, que les choses qui m'agrément, & qui peuvent recevoir les graces de mon pais, & les miennes.

- P. 283. *Quelques salines d'Egypte, & des parfums de Canopé.* Je n'ajoûte pas une Ibis; car cela seroit sans grace.

- P. 284. *Mais qui commencera?* Pour éviter les trop fréquentes découpages que Lucien condamne luy-même, je fais dire cela tout de suite à Lycinus.

*Grains d'or.* Cela est mieux, que de dire des pieces d'or.

- P. 285. *Sous le Mercure de nostre sale.* J'ay mieux aimé le mettre ainsi, que de dire, sous un porche, ou dans une cour.

*Veritablement, &c.* Je fais dire cela à Lycinus, afin de mieux fonder ce que l'autre luy reproche, qu'il s'opose toujours à sa félicité.

*On ce qui borde la mer.* Les terres du rivage de la mer, ne valent rien ordinairement; c'est pourquoy j'ay pris plustost ce sens, que celui de l'Interprete Latin.

*Ministre de l'Empereur.* J'ay mis cela, au lieu p. 286. des noms Grecs, qui ne disent rien; mais ie n'ay point particularisé les lieux d'où venoient les friandises; parce que cela ne feroit plus d'effet.

*Mais non.* J'ay ajoutté cela, à cause qu'il a changé son souhait. P. 287.

*Montré par degrez à l'Empire.* Cela est bien mieux P. 288. de la sorte, que de faire tout le circuit que fait l'Auteur, & souhaiter d'estre voleur qui est vne belle ambition.

*Mais dites-moy.* J'ajousté cela, qui fait la beauté.

*Leue la main.* Il n'est pas nécessaire d'ajouster, P. 289. que tout le monde y consent; car ce qui suit le fait assez entendre.

*D'autre témoin que Xénophon.* J'ay ajoutté cela, plutôt que de dire, quand ils veulent avoir quelque'un auprès d'eux; car c'est ignorer que celui qui est au milieu, est bien éloigné de la pointe de l'aile droite & de l'aile gauche, où se mettent les Chefs qui les commandent.

*Avance-loy, Adimante.* Je fais marcher la Cavalerie la premiere, parce que cela se fait toujours dans les plaines. P. 290.

*S'est retiré à Crésiphonte.* Je l'ay mis de la sorte, à cause que l'autre fait marcher les forces vers Crésiphonte: ce qui n'auroit point de couleur autrement, parce que les ennemis estoient ailleurs.

*Auprès de cette Colonne.* Il y a au Grec, sur cette Colonne; mais ie ne traduis pas de mot à mot; & j'aime mieux le faire reposer sous des Oliuiers, durant la chaleur du jour. P. 291.

*Mais premierement la suite.* J'ometts ces bagues, P. 292. qui sont tirées d'anciennes Fables, qui seroient maintenant ridicules; & ie n'exprime icy que



P. 295. *D'alexandre.* J'ay pris son exemple plütoſt que d'un autre, parce qu'il l'a voulu imiter dans vn de ſes ſouhairs.

P. 296. Quelques-vns mettent icy vne Tragédie en Vers; mais outre que ie ne traduis pas les Vers de l'Auteur, il eſt mieux de la rejettier avec ſes autres Poëſies à la fin.

*Iſante.* Je change les noms Grecs qui n'ont point de grace parmy nous; parce que ſi l'Auteur euſt écrit en François, il en euſt pris d'autres; outre que cela eſt indifférent. Mais ie n'en prens point que de Grecs, & ſouuent de ceux dont l'Auteur s'eſt ſeruy en vn autre endroit.

P. 297. *Ionas pendantes.* J'ajouſte cela, pour remplir le ſujet.

*Hieron.* Ce mot vient mieux là que *Philon.*

*Qui eſt vne choſe fort auantageuſe à vne Courtiſane.* Je n'ay pas voulu dire qu'elle ſeroit obligée de nourrir ſon enfant, parce qu'elles ne l'eſtoient pas en Grèce; & que c'eſt qu'elle veut dire par là, eſt expliqué dans la période ſuiuante.

*Ses yeux éreints.* Le mot, *bleus,* ne diroit pas aſſez en cét endroit.

P. 298. *A commandé, &c.* Ce n'eſtoit que comme des Colonels, quoy qu'ils s'appellaſſent Généraux; car il y en auoit pluſieurs.

P. 299. *La porte couronnée.* Le Grec marque que c'eſtoit les Porches, ou il y auoit pluſieurs portes, comme la ſuite le fait voir.

*Beaucoup plus ieunes que toy.* J'ay ajouté cela, parce que cela fait au raisonnement.

P. 300. *Par le col.* Le Grec dit, *par l'oreille:* mais cela eſt trop étrange à nos mœurs, pour eſtre mis ainſi; car ce n'eſt pas icy vne hiſtoire, mais vne ga-

lanterie. l'exprime ces coüumes en d'autres lieux, où cela a plus de grace.

*Charmide.* Je change les noms, pour les raisons que j'ay aleguées cy-dessus. P. 302.

*Cléonarium.* Il est plus beau que *Clonarium*. P. 304.

*Toute nue.* Cela n'est pas au Grec, mais le raisonnement le veut ainsi. P. 305.

*Alors, &c.* Je n'ajoute point, qu'elle a quelque chose qui luy tient lieu de ce qu'ont les hommes. l'ay adoucy encore d'autres endroits qui estoient sales.

*Elle n'entretenoit, &c.* Ce que l'Auteur dit icy, P. 307. est desia exprimé.

*Nous sommes trop heureuses.* Cela dit assez, sans ajouter des cérémonies anciennes, qui n'auroient point de grace à présent. P. 308.

*Il ne te donne pas seulement des parfums.* Je ne dis que cela; car d'ajouter des habits &c des souliers, cela seroit bas, & ne diroit pas assez: Car il n'y a guères de Galant qui ne donne des parfums à sa Maîtresse, mais non pas des souliers. C'est pour la mesme raison, que ie n'ajoute pas en suite son Ecot, parce que c'est trop peu de chose qu'un écot, pour vendre des bagues & des brasselets, pour le payer. P. 309.

*Tu te piques de chasteté.* Le Grec dit *fidélité*, mais il est plus ioly comme ie le dis; parce qu'il est plus éloigné de l'humeur d'une Courtisane. la mesme &c. P. 310.

*Nostre voisin.* l'aime mieux le mettre ainsi, qu'un mot qui ne dit rien.

*Plus morte que vive.* C'est trop de dire, qu'elle s'arachoit les cheveux, & qu'elle se frapoit l'estomac; cela seroit bon, s'il estoit blessé. P. 313.

*Un ruby taillé à facettes.* Il y a au Grec, Une pierre de trois couleurs, où le rouge éclate, taillée en triangles; mais l'un n'auroit point de grace, & l'autre approche

P. 315. *Parmenon, &c.* Il est plus vif ainsi, que de faire dire cela à *Parmenon*.

P. 316. *Dix iours.* Il n'y a que *trois* au Grec; mais c'est trop peu, pour se plaindre tant, & pour faire dire à vne voisine, qu'on ne le voit plus.

*Lis-le toy-mesme.* Je ne dis pas; car tu fais lire, parce que cela a quelque chose d'infame; & i'ajoute, *N'y a-t-il rien de secret?* parce qu'on a coutume de dire cela en ces rencontres.

*Billet de Clinias.* J'ay mis ces mots, pour faire voir ce dont on parloit: Du reste, ie fais lire la lettre sans interruption, parce que cela a plus de grace.

*Que la fin laisse quelque esperance.* Je ne dis pas, que le reste est Sytique, parce que cela ne paroist point. Il est vray que j'ay embelly quelques endroits; mais c'est que la lettre estoit trop plate, & Lucien faisoit mal des Billets d'amour, comme il se voit encore en celui d'Ulyse à Calypso.

P. 317. *Réuer.* Cela y vient mieux, que pleurer.

P. 319. *Grand' mère.* Il y vient mieux aussi que *grand père.*

P. 320. *Comme un Adonis.* Il n'y auroit point de grace parmy nous, à dire *Phaon*: Il faut auoir égard à la diuersité du temps & des Langues.

*Deux de mes plus grandes ennemies.* Le Grec ne dit qu'une; mais c'est que l'autre estoit vne Musicienne, qui n'estoit là que pour chanter. Toutefois, comme il met trois Galans à la débauche, j'ay troué à propos de mettre trois Courtisanes.

P. 321. *Entre les bras d'un jeune garçon.* Je toucheray en suite les autres particularitez nécessaires.

P. 322. *Un iour.* Le Grec dit *six*; mais cela n'est pas im-

DE LA SECONDE PARTIE DE LVCIEEN. 389  
portant au sujet, & il est mieux, de faire ariuer  
la chose dès le lendeman.

*Superbe cheval.* L'Epithète de blanc, n'est pas si P. 323.  
fort.

*Je me presentay deuant luy, &c.* Le reste n'a point  
besoin maintenant d'estre exprimé.

*Rompit sa lance sur mon écu.* Je l'ay mis le plus pa- P. 324.  
thétiquement que i-ay pû, parce que c'est vne ro-  
domontade.

*Toute sanglante.* Je ne dis pas au bout de ma lance,  
parce que cela feroit vn mauuais son.

*Danaïdes.* C'est assez de cét exemple: Il ne faut  
point se piquer d'érudition dans les galanteries.

*Lyde.* Il y a au Grec, *Grammé*; mais il n'est  
pas si agréable en nostre Langue.

*Ce marchand de Bithynie.* C'est assez de cela en P. 325.  
cét endroit.

*Premierement.* I'oste l'interruption, pour estre  
plus court.

*Marelos.* J'aime mieux mettre ainsi, que forçat: P. 326.  
*Et Pilote*, qu'espazier de Galère, ou quelqu'autre  
mot semblable, parce que ce ne sont pas choses  
historiques; & partant, il faut éuiter ce qui est  
trop bas.

*Sicyone.* C'est vne faute de copiste, pour *Samos*.

*Je l'ay raporté.* Je n'ajouste pas les salines, &c.  
parce qu'il n'y a que trop de chose icy, pour vingt-  
cinq sols.

*Tes figures.* J'ay mis cela, au lieu du mot Grec,  
que ie n'ay pas exprimé plus haut.

*La jupe.* Le mot Grec signifie plutôt ce  
que nous apellons *hongrelime*; mais comme cela  
est indifférent, ie prens le plus beau mot pour  
m'exprimer.

*Il m'a donné.* Je n'ajouste point, qu'il a donné

D'avoir de sa race. Il y a au Grec ; de faire des en-  
fans qui luy ressemblent : mais cette pensée est desia  
ailleurs.

P. 329. *S'en est allé en fumée.* Il sera marqué en suite  
plusieurs fois, qu'il a fait cela par vaine gloire, &  
il n'estoit pas nécessaire de le mettre icy. Du  
reste, le Grec dit *en charbon* : mais mon expres-  
sion est plus belle de la sorte. Les autres par-  
ticularitez seront touchées en vn autre en-  
droit.

P. 330. *Deux ou trois millions d'or.* Le Grec dit 7. ou 8.  
mais la menterie seroit insupportable : Toutefois,  
ie n'ay pas laissé de garder le nombre des talens,  
qui est exprimé plus bas, parce que cela ne fait  
pas tant d'effet en nostre langue.

*Erren vagabond par le monde, comme le Soleil pour  
éclairer l'Univers.* Je mets la chose d'une autre fa-  
çon que l'Auteur, pour la rendre plus belle,  
qui est vne liberté dont ie rends raison dans la  
Préface.

*Brûler publiquement.* La suite expliquera le  
temps, qui n'est pas nécessaire icy.

P. 331. *La Raison.* Le Philosophe est plutôt l'Ouvra-  
ge de la raison, que de la Nature.

*Sept cens cinquante livres.* L'Interprete Latin a  
pris icy des dragmes pour des sesterces, qui ne sont  
guères que la quatrième partie d'une dragme.

P. 332. *Qu'ils adorent.* Cela marque assez grand homme,  
qui est dit par raillerie.

*Il y vint des Députés.* Le Grec dit qu'ils l'apel-  
loient le nouveau Socrate ; mais premièrement ce-  
la est icy hors d'œuvre, & puis c'est trop peu de  
chose, pour faire vne interruption, particulière-  
ment apres auoir dit, qu'ils le prenoient pour vn

Dieu, qui est beaucoup plus; outre que les premiers Chrestiens ne rendoient pas tant d'honneur à Socrate que les Grecs, & l'ont apellé *Scurra Atticus*.

*Croyent que tout est commun.* Cela se rapporte, à P. 333. mon aui, à ce qu'il a dit, qu'on luy apportoit de tous costez, pour montrer que les Chrestiens s'aideroient l'un l'autre de ce qu'ils auoient, &c.

*Dont on accuse Diogène.* C'est le peché d'Onam, P. 334. dont parle la sainte Escriture.

*Car ils ne se iettent pas dans le feu.* Le Grec ajoûte, avec esperance peut-estre qu'on les en tirera: mais cela n'est pas vray-semblable, outre qu'il le détruit luy mesme, en disant, que la fosse estoit profonde.

*Du mal des dents.* L'ay ajousté cela par raillerie. P. 338.

*Sans témoigner la moindre appréhension.* L'ay dit P. 346. plus haut, sans changer de posture & de contenance.

*Sans en dire le sujet.* Lisez, sans dire le sujet qui s'ameine icy. P. 347.

*Ils se sont contentez de prendre l'habit & la mine de Philosophes.* Cela dit en deux mots, ce que l'Auteur explique plus au long en suite. P. 348.

*S'élève en petites colines.* Il y a au Grec, trois.

*Possidans.* Je n'ay pas gardé les termes Grecs, P. 351. parce qu'ils n'eussent point fait d'effet dans vne Langue où ils sont inconnus.

*Nous les allons crier devant vous.* Le Grec dit, si vous voulez, nous les crierons ensemble; mais cela n'est pas nécessaire. P. 352.

*Je le reconnoistray bien.* C'est assez de remarquer celui-là, car c'est de celui-là dont il s'agit.

*Ceux dont je parle demeurent proche d'icy.* Je les mets tous en général, parce qu'ils sont ensemble, & qu'on les cherche tous. P. 353.

*Blanchisseur, Ou laveur de draps.*

P. 454.

P. 355. *Lors-qu'ils ne font pas bien leur deuoir.* J'ay transporté cecy de plus bas, le reste sera expliqué en suite.

*Quand on iouë.* Je marqueray en suite que c'est aux dez, qui n'estoient pas faits à nostre façon; mais en espee de Toton.

*Dancer, ou chanter tout nuds.* Il y a des choses rejettées icy de plus haut.

P. 356. *Le ne boy ny ne iouë.* Cela m'a semblé comme nécessaire au raisonnement.

P. 359. *Atteon, Ou Panthée.* C'est bien assez de cela, sans ajouster encôre Orphée.

P. 360. *Le Législateur de Saturne.* C'est comme l'interpretation du mot de *Chronosolon*.

P. 362. *Loix des Saturnales.* J'ay mis plusieurs choses icy, en vn autre ordre que l'Auteur, parce qu'elles y venoient mieux.

P. 364. *Vne douzaine,* Il y a au Grec, *deux cens cinquante*, mais c'est assez de cela.

P. 366. *Tandis que quelques-uns se gorgent de biens, sans rien faire.* J'abrège icy plusieurs choses, qui sont assez souvent retouchées dans les autres Dialogues, & mesme dans ceux-cy.

P. 368. *Encore n'est-ce que l'espace d'une semaine.* Le reste est desia expliqué.

P. 369. *Qui vaut mieux que tous les ragoists du monde.* Il faut toujours se souuenir de ce que j'ay dit d'abord, que j'éuie de descendre dans le particulier, parce qu'il ne se raporte pas à celuy de ce temps-cy: Si bien que cela paroist sans grace, & cela est cause aussi que j'ajouste d'autres choses de ma façon, comme par forme de supplément.

*Prenez, &c.* Je ne repete pas les extrauagances qui sont desia exprimées.

P. 373. *On ne les sauroit sarnais contemser.* Je touche

DE LA SECONDE PARTIE DE LUCIEN. 599  
plus bas, les iniures & les reproches.

*Leurs admirables entretiens.* L'entens par là, P. 375.  
les choses dont ils s'entretiennent ordinairement.

*L'épée & le poignard.* Le Grec ne dit pas le poignard, mais cela y fait grace, car la perfection est est à bien ataqer, & à bien défendre. P. 376.

*Pour ne point parler des autres.* Ces autres-là estoient sur vn autre costé de la table. Il faut remarquer qu'aux tables des Anciens, on ne se mettoit que sur trois costez, & on en laissoit vn pour servir. L'Auteur dit, qu'ils estoient vis à vis de la porte, mais cela ne fait rien au sujet, & pour ne point embarrasser son lecteur, il ne faut exprimer que les particularitez nécessaires.

*Paisire deçà & delà.* Le luy fais dire cela, parce P. 377.  
qu'il est plus galant de la sorte, que d'en faire vne simple considération des conuiez, & i'exprimeray plus bas ce qu'il dit icy.

*Les santez couroient à la ronde.* Je parle François, sans m'enquérir si les Anciens buuoient à la santé ou non; car cela signifie icy seulement boire à quelqu'un.

*Hercule nostre Patron.* Il y a au Grec, *Archégètes*, P. 379.  
comme qui diroit, qui conduit la Cérémonie; mais cela ne pouuoit pas s'expliquer assez bien icy, & Hercule estoit comme Patron des Cyniques, ainsi qu'il est marqué aussi-tost au Grec.

*Si elle ne me fait raison.* Le Grec dit simplement, *si elle ne prend le verre de ma main*; & quelques-vns croyent que celui à qui l'on portoit vne santé, buuoit le premier.

*La teste rase.* Le Grec marque, qu'il auoit quel- P. 380.  
ques poils de resie; mais ie ne m'atache pas à toutes les paroles, comme ie l'ay déclaré dans la Préface.



*Son petit chien.* C'est vne alusion, au mot de Cynique. Le Grec dit, *son petit chien de Malte*; mais cela n'auroit point de grace en nostre Langue. C'est comme si nous disions *son petit bichon*.

*Il ne luroit.* C'estoit au Pancrade, qui estoit vne espèce de lute à coups de piez & de poin.

P. 381. *Enfonçant la porte.* Faute de changer vne lettre au Grec, les Interpretes font icy vne extrauagance.

P. 382. *Tu n'as pas songé à moy.* Ajoutez, *parmy le tracas des noces.*

*Et comme elle s'en vengea cruellement.* Les vers qu'il alegue, ne disent presque que la mesme chose, & il n'est point à propos de les mettre icy.

P. 385. *Ils faisoient les fols.* Il est assez exprimé ailleurs, qu'ils se creuoient de boire & de manger.

P. 387. *Pour le corps de Patrocle.* Cecy estoit alegué plus haut; mais il venoit mieux icy.

P. 388. *Les plats & les assiettes.* J'ajoute cela pour l'amplification, & j'ayme mieux dire, ietter les coupes à la teste, que de les faire tomber, puis que cela est vray.

P. 389. *Fort profonde.* Cela est rejezté icy de plus haut.

P. 391. *Quoy que l'Egyptien.* Cela n'est pas au Grec, mais il semble qu'il le faille ajouster.

*Rauy pour sa beauté.* Le reste de la Fable est trop connu.

*Auquel ie suis inisié.* Sans cela, il ne les sauroit pas.

P. 392. *Du bois qu'on nomme Papyrus.* C'estoit vne espèce de roseau dont on enleuoit, comme de grandes lames, sur lesquelles on écrivoit.

*Beau.* Le Grec dit *grand*, mais l'un & l'autre est vray par la description.

P. 393. *La plussart fabuleuses.* Le mot de *la plussart* n'est pas au Grec, mais il résulte en quelque

*Bastit un Temple.* Il est dit d'abord, que c'estoit  
Iunon.

*Assez de gens.* Le Grec dit *quelques-uns*, mais le P. 394  
raisonnement demandoit cela, & il est vray.

*Comme ce Prince.* Toute cette narration est vn  
peu grossiere au Grec, & à l'antiquité: Je l'ay re-  
mise à nostre air, sans rien altérer de l'Histoire.

*Vne longue fréquentation.* Le Grec dit de 3. ans, P. 397  
mais cela n'est pas nécessaire.

*Comme Phédre fit Hippolite.* Il n'est point nécessai- P. 398  
re d'ajouter *Sithénobée*. Du reste, ce qui suit, vient  
bien également à toutes trois.

*Assuré sur sa vertu.* L'exprimeray en suite qu'il P. 399  
auoit laissé chez luy les pieces iustificatiues de son  
innocence.

*Alors le Roy.* Je tranche court ces choses, qui  
n'ont point besoin de long discours.

*Vn paruis de cent toises.* On verra en suite, que P. 400  
l'entrée du Temple estoit du costé de l'Orient,  
sans marquer icy de quel costé.

*Sur les endroits.* Le Grec dit, que *c'estoient des* P. 401  
*pieces de bois qui débordoyent, sur lesquelles on pou-  
uoit poser le pie.*

*Le reste de leurs commoditez.* Ce qu'il ajouste, est  
desia dit.

*Ceinte d'une écharpe.* Le Grec semble dire que P. 402  
*c'estoit sur la teste*; mais ie pense que *le Céléste* de  
Venus se mettoit à la ceinture, sinon, il faut lire  
*voile*, au lieu d'*écharpe*, & dire qu'elle l'auoit sur  
la teste.

*A aucune statue des Dieux.* I'ay mis en marge,  
ce qui est au Grec, parce que cela n'est pas bien  
clair; & mon expression, quoy qu'elle semble con-  
traire, reuiuent à ce qu'il veut dire; car il entend

- P. 403. *Mercuré, &c.* Cela est ailleurs sur l'Auteur.  
*Et la mort mesme.* Ou bien, *quand il n'y en aura plus*: C'est à dire, *de temps &c de saison.*
- P. 404. *Avec plusieurs statues.* Ajoutez, *de mesme métal.*  
*De grandes calamitez.* Mettez, *maladie &c calamitez.*
- P. 406. *Encore faut-il qu'il se purifie autrement.* Je l'ay suppléé de la suite.
- P. 408. *Dont le nom,* Ou *le visage*; mais cela est indifférent.  
*Je viens,* dit-il. Je retranche en ce discours plusieurs interrogations & réponses, qui causent de l'obscurité.
- P. 409. *L'entendray volontiers,* &c. J'oste quelques particularitez deſſa marquées ou inutiles.  
*Plût à Dieu,* &c. L'Auteur semble dire icy le contraire de ce que j'ay mis plus haut, *qu'il estoit venu pour faire des prieres, plutôt que des actions de grâces*; car il dit, *qu'il attribue à l'inspiration d'Homere, quantité de Vers qu'il a faits.* C'est pourquoy ie l'ay osté, de peur que cela ne choquaſt. Du reste, j'ay exprimé plus haut, *que s'il veut, il récitera ce qu'il a fait.*
- P. 410. *Les plus beaux endroits d'Homere.* Les vertus seront marquées plus bas.  
*Où l'on voit la mesme vigueur,* &c. On pourroit rapporter cela à Démosthène seul; mais il me semble qu'il est mieux de la façon. Du reste, j'ay ajouté quelque chose icy, qui estoit touché ailleurs.
- P. 413. *La grece, le miroir, l'épée, la conjure.* On dit qu'il déclamoit en vn lieu sous terre, avec vn miroir deuant luy, pour régler ses gestes & sa contenance; vne épée pendue en l'air, pour ne point hauffer

hausser trop le bras ; & qu'il s'estoit fait raser la moitié de la t'este , pour s'empescher de sortir.

*Sa douceur , &c.* Vne partie de ces choses est transportée icy de plus bas.

*Car à te voir.* L'oste l'interruption qui rompt le P. 414.  
fil du discours.

*Euboée.* J'ay desia exprimé les loix , &c. P. 415.

*Et les Poëtes.* Il n'est pas nécessaire de dire icy qu'on ne peut pas comprendre en vn , tous les bien faits des Dieux ; car cela oste la force à la cor. paraison.

*Il faut imiter.* Il vaut mieux que ce soit luy qui die cela , parce que cela fait à son sujet , que de le faire dire à l'autre. P. 416.

*Si quelque Athénien.* Je ne parle point de Par- P. 418.  
ménion , parce que cela ne fait rien au sujet , & causeroit de l'obscurité.

*Il m'est en grande vénération.* J'ay esté à la raison , plutôt qu'à ce qui est au texte.

*Cependant , &c.* L'Auteur fait icy vne inter- P. 419.  
ruption , comme s'il ne parloit pas par Dialogue ; mais nous ne souffririons pas ces libertez.

*En faisant obscurer les loix.* Ou , en en faisant de nouvelles.

*La probité d'Aristide.* J'ay transporté cecy de plus haut.

*Si nous auions.* Je ne repete point *Euboée*, *Mégare*, *Béotie*, *l'Hellepont* qu'il a desia dit. Du reste , en trouuant mauvais qu'on ne luy donne pas le commandement des Armées , il insinüe assez qu'on le donne à des incapables ; ou qu'il s'agit icy de ses loüanges , & non pas du blâme des autres.

*Comment enffions-nous résisté à ses actions ?* Je mets en suite combien il seroit redoutable avec ses forces , puisque les foudres de son éloquen-

- P. 421. *La beauté des pensées, &c.* Il faut remarquer que comme ces choses sont touchées en diuers endroits, i'en change ou ometts quelques-vnes, pour éviter les répétitions.

*Officiers de ma maison.* Il y a au Grec, *Secrétaire de Galères*; mais ie prens vne chose commune.

- P. 425. *Dont i'ay aquisé les dettes.* Ou, *à qui i'ay fait des distributions.*

- P. 430. *Perché iusques sur son trône.* Il y a au Grec, *son Sceptre &c qu'il fait presque ses petits sur sa teste*; mais ie mets les choses de la façon que ie trouue la meilleure à nostre air.

*Ne fait que répondre, quand on boit à luy.* I'ay mieux aimé le mettre de la sorte, que de dire, qu'il ne fait quand on boit à luy; car il n'est pas nécessaire de parler quand on boit à quelqu'un, le geste seul le fait entendre.

- P. 433. *Assisté d'Apollon &c de Neptune.* Le Grec se sert icy de termes qui n'ont point de raport aux nôtres.

- P. 434. *Leurs Autels profanez.* Cela est transporté icy de plus bas; & ce qui est au lieu, n'a point besoin d'estre exprimé.

*I'ordonne par provision qu'il sera exécuté.* I'ajoute cela, parce qu'il l'exécute en effet.

- P. 435. *Longs cheveux, &c grande barbe.* Ses Epithètes sont prouuez par la suite.

*Mal-vestu.* Le Grec dit *nû*; mais on voit par la suite, qu'il auoit vn manteau, quoy qu'il n'eust point de laye.

- P. 437. *D'une grande partie.* Il a desia parlé des bestes sauvages.

*La lame.* L'agence cét endroit d'une autre façon que l'Auteur; mais le tout reuiert à vn.

*Car vous ressemblez, &c.* Le ne repete point

ce qu'il vient de dire.

*Piez nus.* J'ay dit desia d'Hercule, qu'il aloit p. 440.  
piez-nus, & que celui-cy l'imitoit.

*Philopatrius, &c.* Ce Dialogue icy est assez mal p. 443.  
digeré; car Critias ne dit rien qui soit digne d'un commencement si tragique; & de ce qu'il dit des Chrestiens, est plutôt une marque de leur simplicité, qu'un crime. Triéphon est celui qui dit les choses les plus extraordinaires, parce qu'il parle de mystères où les Payens n'entendoient rien: Tant s'en faut donc, que ce Dialogue soit à rejeter, qu'il sert de quelque monument du Christianisme. Du reste, le mot de *Catécumène*, exprime bien ce qui est au Grec, & est allegué dans le Dialogue; sans quoy ie ne m'en serois pas seruy.

*Cerbère s'a aboyé.* Je n'ajoute pas, ou quelque Dieu de la Providence, parce que cela ne s'entendrait pas. C'est une raillerie contre ceux qui croyent un Dieu qui prend garde à tout; & par consequent est à apprehender, qui est l'opinion des Chrestiens & des Stoïques.

*Que ie se tire par l'oreille.* C'est ainsi que Lucien s'exprime en d'autres lieux.

*Que l'esprit ne s'enleue d'icy, & ne s'emporte par* p. 444.  
*l'air.* Il fait alusion à S. Paul, & en suite à Icare.

*Quelque marbre ou quelque statue.* Il y a au Grec p. 445.  
*un pilon, ou une barre de porte*, pour faire alusion à ce qu'il dit dans le Dialogue du menteur; mais cela n'eust point eu de grace icy.

*Foudroyé Salmonée & les Titans.* C'est assez de cela, sans ajouter précipiter sous les Dieux en bas du Ciel. Ce qu'il ne me souvient point d'avoir lû, que dans Vulcain.

*Les dangers qu'il a courus.* Comme ils ne font que d'estre exprimez dans le Dialogue de l'assemblée.

*Qui même plus de bruit luy seul.* L'ay mieux aimé faire alusion aux flots de la Mer, qu'à des vers d'Homère.

P. 447. *Par le Dieu inconnu des Athéniens.* Il fait alusion à ce qui est dit de S. Paul, dans les *Actes des Apostres*.

*Servir de retraite.* Il vaut mieux le dire de luy que de sa mère.

*Le père.* Ce mot n'est pas au Grec; mais il est inferé de la suite, & eust causé quelque obscurité, en ne l'y mettant pas. Du reste, j'ay mis *souverain*, pour *souverain*, qui vient après.

*Le fils issu du père.* Il y a au Grec, *le fils du père* mais cela eust fait de l'obscurité, & le mot d'*issu*, est insinué plus bas.

P. 448. *Tes trois d'un, & ton un de trois.* Il le faisoit répéter aux mesmes termes qu'il avoit esté dit. Il y a icy *trois un*, & *un trois*.

*Ce Galiléen chauve au grand nez, &c.* C'est S. Paul de qui il entend parler; & il peut avoir vû des gens barbez par luy, mais il ne peut pas l'avoir esté.

*Aux planètes.* Ces mots ne sont pas au Grec, mais ils semblent estre oubliés.

P. 449. *Homère dit, &c.* Je ne prens que le suc de toutes ces alegations qui sont ennuyeuses, pour ne point dire inutiles en cet endroit.

P. 450. *Christ.* Il y a au Grec *Chreste*, comme Suetone aussi l'appelle; ce qu'ils faisoient, ou par abus, ou par quelque sorte de mépris, comme qui diroit *simple* ou *débonnaire*, ce que ce mot signifie en Grec.

*Catechumène.* C'est ainsi qu'on nommoit alors ceux qu'on instruisoit au Christianisme.

*Trouvés-en étrange, &c.* L'agence ce raisonne-

DE LA SECONDE PARTIE DE LUCIEN. 601  
ment, pour le rendre vn peu plus iuste.

*Pour des chimères. Ou pour ieu.*

*Commissaire des Tailles.* Le mot Grec signifie P. 451.  
*qui égale les choses,* qui est le fait du Commissaire,  
de régler les impôts sur les particuliers égale-  
ment; & ce qui m'a donné lieu de l'interpréter  
des Tailles, c'est que le mot Grec est employé  
plus bas, dans le sujet des impôts.

*Il payera, &c.* Cela fait alusion à ce qui est dit  
de Iesus-Christ, mais on a pris des mystères à la  
lettre; qui est ce qui a fait vne partie des Fables de  
la Religion des Payens.

*Non pas dans la sale, &c.* L'explique la chose d'une P. 452.  
autre sorte que l'Auteur, pour en ôster l'obscurité.

*Chrétien.* Il y a au Grec le mot de *Chreste*, com-  
me i'ay dit plus haut sur la page 450. & il iouë icy  
sur l'ambiguité du mot.

*Orages.* Il y a au Grec *bruyné*, qui est vne cor- P. 453.  
ruption du blé, qui le gaste & le noircit; *blé em-  
bruiné*, cela vient de certaines pluyes froides,  
quand il est en fleur.

*L'eau qui boit.* Je me fers d'une comparaison  
plus familiere que la sienne.

*A teste rase.* Il l'a falu dire ainsi, pour faire que P. 454.  
la chose fust intelligible.

*Beste venimeuse.* Il y a au Grec, *chien enragé*; P. 455.  
mais mon expression vient mieux au sujet. Du  
reste, cecy est mal digéré, car Critias débite ces  
choses à vn homme qui en fait plus que luy, & qui  
se dit Chrétien, & paroist tel à ses discours, quoy  
qu'il le fasse par raillerie.

*Philon, Aristipe, & moy.* Il n'est pas honeste de P. 457.  
dire, qu'ils faisoient l'honneur du festin, puis que  
celuy qui parle est du nombre.

*La victoire.* Le Grec marque que les prix estoient



602 REMARQUES SUR LA TRADUCTION  
les épiques, mais cela n'est pas important icy.

*La Hune.* Le Grec dit, *le haut des voiles.*

*Ce fut, &c.* Il dit icy quelque chose de l'Ami-  
tié, qui est desia plusieurs fois dans ces Dialogues.

P. 458. *Nous ne le dirions.* L'ay réuni en un, ce qui est  
plus étendu chez l'Auteur, & retranché en suite  
en deux mots, des fables ennuyeuses & expliquées  
ailleurs.

P. 459. *Qu'il fait trembler tous les Dieux, &c. Junon mes-  
me.* C'est assez de cela, sans s'étendre davantage  
en des fables ridicules, & trop souvent répétées.

*Posséder un si grand trésor.* Je passe cela délicate-  
ment, sans dire *avoir affaire à de beaux hommes.*  
Il s'étend en suite dans une fable trop connue, que  
je tranche court, comme j'ay fait les précédentes.

P. 460. *J'en choisis seulement un ou deux.* Je mets cela,  
pour donner quelque couleur à cette harangue,  
qui n'est pas grande chose.

P. 463. *Les Artisans ne s'en proposent point d'autres dans  
leurs ouvrages.* C'est assez de cela, sans rien ajouter.

P. 464. *Ce dessein.* Je ne répète pas ce que le titre dit.  
*Et en s'feruy.* Il est mieux, de faire dire cela à  
Musonius, qu'à Ménécrate.

*D'ailleurs.* Ce qu'il dit icy de la défense de la  
Grèce, est exprimé au commencement.

*Qu'on luy présenta.* Le Grec marque que c'estoit  
le Gouverneur de la Grèce, & qu'il en frapa trois  
cous.

P. 466. *Tous les Mathématiciens du monde.* Le Grec dit  
*Thalés*, mais j'exprime la chose à nostre air.

*C'est une espece de fausseté.* Je ne m'enfonce pas  
davantage dans la Musique, parce qu'il faudroit  
pour cela, se servir de termes de l'art, qui ne se-  
roient entendus que de ceux qui la sauroient; ce  
qui ne se doit faire que dans les sujets où l'on

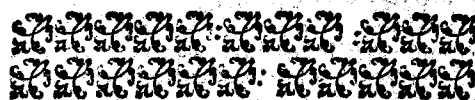
DE LA SECONDE PARTIE DE LUCIEN. 603  
en traite de dessein formé.

*Non plus que de chanter aux jeux Olympiques.* J'ay P. 467.  
rejeté cela icy de plus haut, où il dit que les jeux  
Olympiques sont les plus gymniques de tous les  
jeux, ce que l'Interprete Latin n'a pas entendu:  
car c'est seulement à cause qu'on n'y representoit  
que les jeux qui portent le nom de gymniques,  
comme la lute, &c. avec des courses de chevaux.

*Trenchantes comme des rasoirs.* J'ay ajoutté cety  
pour l'explication: Car sans cela, comment en  
eussent-ils coupé la gorge à vn homme: si ce n'est  
qu'il veuille dire seulement qu'ils l'étranglèrent  
& le suffoquèrent par là.

*N'oublions à dire qu'il n'y a point d'animaux aux* P. 509  
*Antipodes, qui &c.* C'est la raison pourquoy on a  
distingué l'Isle des Antipodes, parce qu'on y met  
des bestes de toute sorte, & pour cela l'on feint  
que l'Auteur arriva là auparavant.

*Fin des Remarques.*



# T A B L E

## DES MATIERES PLUS CONSIDERABLES DE LA II. PARTIE des Dialogues de Lucien.

### A

|                                                                                                                           |  |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|--|
| <b>S</b> On inuestitue contre l'E , à l'avantage des<br>autres voyelles. Page 473. 479                                    |  |
| <i>Abancus.</i> Quel , & combien bon & fidelle<br>amy. 45                                                                 |  |
| <i>Académie.</i> Plaidoyer de l'Académie ; pour la dé-<br>bauche & pour soy. 134. 135. <i>Es suis.</i>                    |  |
| <i>Achéron.</i> Quel est ce lieu , & où se void. 179                                                                      |  |
| <i>Achille.</i> Bouclier d'Achille , combien rempli<br>de figures. 119                                                    |  |
| <i>Adonis.</i> En quel lieu du monde se célèbrent ses<br>mystères. 391                                                    |  |
| Merueille d'une riuiere de ce nom. 392                                                                                    |  |
| <i>Adultere.</i> Ancien opprobre des Adulté-<br>res. 331                                                                  |  |
| <i>Agamemnon.</i> Par qui comparé aux Dieux. 18                                                                           |  |
| Agamemnon & Achille , quels nous sont repre-<br>sentez dans la Fable. 211                                                 |  |
| <i>Agathocles.</i> Combien l'amitié d'Agathocles &<br>de Dinias fut célèbre , & en quelle contrée ils<br>vivoient. 25. 26 |  |

# DES MATIERES.

|                                                                                                                                                                   |           |
|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----------|
| Agathoclés le Stoicien , pourquoy plaidoit ses<br>Ecoliers.                                                                                                       | 119       |
| Agathoclés. Roy de Sicile , combien vécur.                                                                                                                        | 263       |
| Agathoclés. Capitaine d'Alexandre, déliuré des<br>bestes par Perdicas , à quoy il aloit estre expo-<br>sé , pour auoir pleuré deuant le sépulchre<br>d'Ephestion. | 238.239   |
| Ajax. Comment défendoit Teucer.                                                                                                                                   | 160       |
| Alcidamas. Le Cynique , quel personnage.                                                                                                                          | 376       |
| Alcmeon. Pourquoi tua son père.                                                                                                                                   | 468       |
| Alexandre. Comme il s'est éleué vne statuë<br>plus grande que le mont Athos.                                                                                      | 12        |
| Alexandre Tyran de Thèbes , par qui tué.                                                                                                                          | 119       |
| Ce qui arriua au grand Alexandre , lors qu'il se<br>vid maistre de l'Asie , après la iournée d'Ar-<br>belles.                                                     | 185       |
| Amastris. Ville , où située.                                                                                                                                      | 43        |
| Ambre. Ce qui s'est crû autrefois de l'Ambre.                                                                                                                     | 220       |
| Ambrosie. Le manger des Dieux.                                                                                                                                    | 124       |
| Amy. Quel threlor c'est qu'un bon amy , &<br>combien estimé parmy les Scythes.                                                                                    | 23        |
| Amisié. Estrange façon de contracter ami-<br>tié.                                                                                                                 | 36        |
| Entre combien de personnes elle se peut con-<br>tracter de la sorte.                                                                                              | la me/me. |
| Amour. De combien de sortes.                                                                                                                                      | 413.      |
| Ampélis. Dialogue d'Ampélis & de Chrysis ,<br>fameuses Courtisanes.                                                                                               | 311       |
| Amphiloque. Quelle estoit la renommée de cét<br>Oracle.                                                                                                           | 209       |
| Amphiloque tenu pour un Dieu, & de qui estoit<br>fils.                                                                                                            | 435       |

|                                                                                             |                           |
|---------------------------------------------------------------------------------------------|---------------------------|
| <i>Anacarsis</i> . Pourquoi quita son païs, & traversa<br>la tant de terres & tant de mers. | 167                       |
| <i>Anacréon</i> . Quel estoit le Dieu d'Anacréon.                                           | 219                       |
| Anacréon Poëte Lyrique, de combien longue<br>vie.                                           | 268                       |
| <i>Anaxarque</i> . Parasite d'Alexandre.                                                    | 155                       |
| <i>Animaux</i> . Quelle est la condition des Ani-<br>maux.                                  | 109                       |
| Description de la Republique des Animaux.                                                   |                           |
| 494                                                                                         |                           |
| Hommage qu'ils viennent rendre au Phénix.                                                   |                           |
| 500                                                                                         |                           |
| Bataille des Animaux contre les Sauvages.                                                   |                           |
| 510                                                                                         |                           |
| Pacification des Animaux par l'entremise de<br>Lucien.                                      | 513. <i>Et suivantes.</i> |
| <i>Aniëus</i> . Roy de Scythie, combien vécut, &<br>où il mourut.                           | 263                       |
| <i>Antigonus</i> . Par qui aperceu couché avec sa bel-<br>le-fille.                         | 119                       |
| Antigonus fils de Démétrius, petit-fils du pré-<br>cédent, combien vécut.                   | <i>Le même.</i>           |
| Antigonus Roy de Macédoine, surnommé<br>le Borgne, combien vécut, & où il mourut.           |                           |
| 248                                                                                         |                           |
| <i>Antiochus</i> . Fils de Seleucus, de quelle façon<br>regardoit Strarouice sa belle-mère. | 119                       |
| <i>Antipater</i> . Fils d'Iolas, quel, & combien<br>vécut.                                  | 264                       |
| <i>Antiphile</i> . Combien aimé de Démétrius.                                               | 34.                       |
| 31                                                                                          |                           |
| <i>Antipodes</i> . Passage de Lucien aux Antipodes;                                         |                           |
| 507. <i>Et suis.</i>                                                                        |                           |
| <i>Anubis</i> . Quel Dieu, & de quelle figure.                                              | 78. 79                    |
| Où s'est mis en crédit.                                                                     | 123                       |

# DES MATIERES.

|                                                                                           |           |
|-------------------------------------------------------------------------------------------|-----------|
| Inuectiue de Momus contre Anubis dans le Ciel.                                            | 432       |
| <i>Aerne</i> . Rocher quel & combien dangereux.                                           | 186       |
| <i>Aparthiens</i> . Quelles sortes de peuples, & d'où ainsi nommez.                       | 520       |
| <i>Apelles</i> . Par qui aculé d'auoir conjuré contre le Roy Ptolomée.                    | 235       |
| Quel tableau fit, après auoir prouué son innocence, pour faire voir la calomnie.          | là mesme. |
| <i>Apis</i> . Quelle cérémonie les Egyptiens ont coûtume de faire à la mort du bœuf Apis. | 392       |
| Quelle diuinité.                                                                          | 431       |
| <i>Apollodore</i> de Pergame, Précepteur d'Auguste, combien vécu.                         | 268       |
| <i>Apollon</i> . A qui il rendit seruire.                                                 | 71        |
| Combien ses Oracles sont ambigus.                                                         | 85        |
| Où établit le bureau de ses Propheties.                                                   | 123       |
| Son travail.                                                                              | 127       |
| En quel endroit rend les Oracles luy-mesme.                                               | 403       |
| Inuectiue contre Apollon.                                                                 | 445       |
| <i>Apophrade</i> . Quel terme, & ce qu'il signifie.                                       | 242       |
| <i>Archelaüs</i> . Jusqu'à quand il eut Euripide pour Parasite.                           | 155       |
| <i>Archias</i> . Poëte, quel personnage.                                                  | 426. 427  |
| <i>Archimède</i> . Comment & où brûla les Galères des Romains.                            | 211       |
| <i>Arctos</i> . Terme Grec, que signifie.                                                 | 521       |
| <i>Aréopage</i> . Lieu de Iustice chez les Athéniens.                                     | 133       |
| Belle coûtume de l'Aréopage.                                                              | 169       |
| <i>Arète</i> . Quelle & sa fille Nauicaë.                                                 | 9         |
| <i>Arétas</i> . Amitié d'Arétas, d'Eudamidas & de Carixène.                               | 30. 31    |

|                                                                               |                 |
|-------------------------------------------------------------------------------|-----------------|
| <i>Argantonius.</i> Roy des Tartéfiens, combien de temps vécut.               | 263             |
| <i>Argyrandriens.</i> Quels peuples, & pourquoy ain-<br>si appelez.           | 521             |
| <i>Ariadne.</i> Par qui la couronne fut mise parmy<br>les Dieux.              | 230             |
| <i>Ariarathés.</i> Roy de Capadoce, combien vécut,<br>& comment mourut.       | 265             |
| <i>Aristide.</i> Comment conspira contre Thémis-<br>tocle & pourquoy.         | 241             |
| <i>Aristipe.</i> Pour quel sujet alla en Sicile.                              | 156             |
| <i>Aristogiton.</i> Libérateur des Athéniens, de qui<br>estoit Parasite.      | 160             |
| <i>Aristote.</i> Ce qu'il a fait en l'art de Parasite.                        | 156             |
| <i>Aristoxène.</i> Le Musicien, Parasite de Néléc.<br><i>la mesme.</i>        |                 |
| <i>Arsacés.</i> Par qui massacré, après avoir égorgé<br>sa femme.             | 119             |
| <i>Arsacomas.</i> Histoire de son amitié avec Lonca-<br>te & Masente.         | 39. 40. & suiv. |
| <i>Aspasie.</i> Pourquoy tant aimée de Périclés, de<br>Socrate, & d'Esquinés. | 8               |
| D'où elle estoit.                                                             | 97              |
| <i>Art.</i> Ce que c'est proprement qu'un Art.                                | 147             |
| <i>Arthabaze.</i> Roy des Caraciens vers la mer-rouge,<br>combien vécut.      | 266             |
| <i>Artaxerxés Mnémon.</i> A quel âge mourut.                                  | 265             |
| Et un autre de même nom Roy de Perse. <i>la mesme.</i>                        |                 |
| <i>Asne.</i> Comment Lucien fut métamorphosé en<br>Asne.                      | 52              |
| <i>Aspodèle.</i> Pré, en quel endroit.                                        | 179             |
| <i>Assyriens.</i> Quelle est leur principale divinité.                        | 90              |
| De qui apprirent les cérémonies de leur Reli-<br>gion.                        | 391             |
| <i>Astarte.</i> Quelle divinité, & où adorée.                                 | 391             |

# DES MATIERES.

|                                                                                              |                            |
|----------------------------------------------------------------------------------------------|----------------------------|
| <i>Athenes.</i> Combien differente de Rome.                                                  | 8                          |
| Loüange de cette ville, & ses grands auanta-<br>ges.                                         | 412                        |
| <i>Atheniens.</i> Comment se trouuent tous men-<br>teurs.                                    | 194                        |
| <i>Athlete.</i> Comparaisons de son corps à du blé<br>bien criblé.                           | 172                        |
| <i>Atroses.</i> De combien longue vie.                                                       | 263                        |
| <i>Atismarque.</i> Explication de ce terme.                                                  | 252                        |
| <i>Attis.</i> A quelle diuinité consacra le Temple qu'il<br>bâtit.                           | 394                        |
| <i>Attalus.</i> Par qui empoisonné.                                                          | 119                        |
| Attalus surnommé Philadelphe, quel & com-<br>bien vescu.                                     | 265                        |
| <i>Auocat.</i> Quel il faut estre pour estre bon Auo-<br>cat.                                | 188. 189. 56. <i>suiv.</i> |
| <i>Austraches.</i> En quel pais se rencontrent le plus,<br>& combien leurs ceufs sont viles. | 116                        |
| <i>Azandre.</i> Roy du Bosphore, combien vescu,<br>& comment il mourut.                      | 265                        |

## B

|                                                                                                                              |           |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----------|
| <b>B</b> <i>Accantes.</i> Quels furent leurs combats qu'ils<br>entreprirent pour la conqueste des Indes, &<br>leur équipage. | 216       |
| <i>Bacchis.</i> Dialogue de Bacchis & de Mélisse, fa-<br>meuses Courtisanes.                                                 | 301. 302  |
| <i>Bacchus.</i> Qui doit passer le premier de Bacchus<br>ou d'Hercule.                                                       | 80        |
| Comment fit l'entreprise des Indes.                                                                                          | 214       |
| Ses Lieutenans quels.                                                                                                        | 215. 216. |
| De quelle naissance.                                                                                                         | 219       |
| <i>Bain.</i> Description d'un bain construit par Hip-<br>pias, d'un artifice admirable.                                      | 212. 213  |
| <i>Bardylis.</i> Roy des Illyriens, combien vescu &<br>où il mourut.                                                         | 264       |



|                                                                      |                           |
|----------------------------------------------------------------------|---------------------------|
| <i>Barreau</i> . Quel il faut estre pour hanter le Barreau.          | 188. 189. <i>Es suis.</i> |
| <i>Basilic</i> . Pourquoi il prétend deuoir regner sur les Animaux.  | 505                       |
| <i>Béatitude</i> En quoy consiste.                                   | 352                       |
| <i>Beauté</i> . Description d'une parfaite Beauté.                   | 5                         |
| Sans esprit, à qui semblable.                                        | 6                         |
| Loüange de la Beauté.                                                | 459. <i>Es suis.</i>      |
| <i>Bélire</i> . Histoire de l'amitié qu'il portoit à son amy Basché. | 38                        |
| <i>Bellerophon</i> . Pourquoi Antia le voulut faire perir.           | 241                       |
| <i>Bendis</i> . Où se mit en credit.                                 | 123                       |
| <i>Bérusée</i> . Quelle ville, & où située.                          | 60                        |
| <i>Bien</i> . En quoy consiste le souverain bien.                    | 115                       |
| <i>Bosphore</i> . Par qui ses riuages furent ioints d'un pont.       | 465                       |
| <i>Brachmanes</i> . Comment ils peuvent estre imitez, ou non.        | 337                       |
| Comment receurent la Philosophie.                                    | 340                       |
| C                                                                    |                           |
| <b>L</b> A plainte du C, & l'Arrest qui ensuiuit.                    | 476                       |
| <i>Calamus</i> . Quel, & de quelle façon est mort.                   | 357                       |
| <i>Caléens</i> . De combien longue vie, & pourquoy.                  | 293                       |
| <i>Calendes</i> sacrées, comment célébrées par les Romains.          | 245                       |
| <i>Calomnie</i> . Comment dépeinte par Apelles                       | 235                       |
| Sa definition.                                                       | 236                       |
| <i>Candides</i> . Comment se trouuent tous menteurs.                 | 394                       |
| Ce qu'ils disent de Iupiter.                                         | 430                       |
| <i>Carixène</i> . Amitié de Carixène, d'Eudomidas, & d'Artéas.       | 30. 31                    |
| <i>Cassandre</i> . De Polignote, quelle.                             | 5                         |
| <i>Cassopée</i> . Comment attira sur soy le courroux                 |                           |

|                                                                                                             |                      |
|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------|----------------------|
| des Dieux.                                                                                                  | 12                   |
| <i>Catécumène.</i> Comment doit estre instruit.                                                             | 451                  |
| <i>Cedille.</i> Ce que c'est proprement.                                                                    | 484                  |
| <i>Cerbère</i> Quel animal, & ce qu'il fait.                                                                | 179                  |
| <i>Cheneux</i> noiez par derriere, quelle marque.                                                           | 279                  |
| <i>Chrétiens.</i> Quelle estoit la doctrine des Chrétiens de la Judée, selon les termes mesmes de l'Auteur. | 332                  |
| <i>Chrysandriens</i> Quelles sortes de peuples, & d'où ainsi nommez.                                        | 522                  |
| <i>Chrysipe.</i> Quels estoient ses syllogismes.                                                            | 113                  |
| Le Stoicien combien vescu.                                                                                  | 266                  |
| <i>Chrysis</i> Quelle, & ses amours avec Glaucias.                                                          |                      |
| p. 199. 200. <i>Es suis.</i>                                                                                |                      |
| <i>Cléanthe</i> Successeur de Zénon, comment mourut.                                                        | 266.                 |
| <i>Cléodème</i> Periparéticien, pourquoy surnommé l'épée & le poignard.                                     | 376                  |
| <i>Cleombrote</i> d'Ambracie, pourquoy se précipita.                                                        |                      |
| 444.                                                                                                        |                      |
| <i>Clinias.</i> Par qui vcu pillât le tēple d'Esculape.                                                     | 120.                 |
| <i>Cochlys.</i> Dialogue de Cochlys & de Parthenice, fameuses Courtilanes.                                  | 328                  |
| <i>Colombe</i> Par quels peuples adorée.                                                                    | 90                   |
| <i>Colosse</i> de Rhodes, comment receu en l'Assemblée des Dieux.                                           | 79. 80               |
| <i>Combabe.</i> Quel personnage, & comment s'exemta de la calomnie & du suplice.                            | 308. <i>Es suis.</i> |
| <i>Comedies</i> Quel doit estre l'usage des Comedies.                                                       | 171                  |
| <i>Comparaison.</i> Comment elle se doit faire.                                                             | 16                   |
| <i>Coq</i> Fils de Mars, pourquoy changé en Coq.                                                            | 96                   |
| <i>Corps</i> Combien différent d'un vaisseau.                                                               | 97                   |
| Cérémonies pratiquées du temps de l'Auteur, envers les corps des défuncts, quelles.                         | 180. 181             |

# T A B L E

|                                                                                                    |                      |
|----------------------------------------------------------------------------------------------------|----------------------|
| En quoy consiste la perfection du corps.                                                           | 457                  |
| <i>Cosburne</i> . Ce que c'est , & à quel usage.                                                   | 172                  |
| <i>Courisants</i> . Comment ils sont tous Parasites                                                | 163                  |
| Pourquoy toujours en garde.                                                                        | 237                  |
| <i>Cratinus</i> . Poëte Comique , de combien longue vie.                                           | 268                  |
| <i>Crésus</i> . En quelle extrémité se trouua.                                                     | 108                  |
| En combien peu de temps il fut dépoüillé.                                                          | 287                  |
| <i>Ctésias</i> . Historien, en quelle estime chez nostre Auteur.                                   | 194                  |
| <i>Cydne</i> . Quelle est la beauté de cette riuere.                                               | 254                  |
| <i>Cygnés</i> . En quel endroit les compagnons d'Apollon furent changez en Cygnés, selon la Fable. | 220.                 |
| <i>Cylléniens</i> . Quelle est la principale diuinité que ces peuples adorent.                     | 90                   |
| <i>Cynéthus</i> . Courtisan de Démétrius, de quoy le louoit.                                       | 17                   |
| <i>Cyniques</i> . Quelle sorte de gens , & pourquoy ainsi appelez.                                 | 349                  |
| Leurs mœurs.                                                                                       | 350                  |
| De la façon de viure des Cyniques                                                                  | 435. <i>Es suis.</i> |
| <i>Cyrus</i> . Premier Roy de Perse , combien vescu.                                               | 165.                 |

## D

|                                                                                                        |                         |
|--------------------------------------------------------------------------------------------------------|-------------------------|
| <b>L</b> A plainte du D, & l'Arrest qui en ensuiuit                                                    | 478. 479                |
| <i>Damis</i> . Dispute de Damis l'Epicurien , contre le Stoïcien Timoclés , au sujet de la Prouidence. | 32. <i>Es suis.</i>     |
| <i>Damon</i> . Histoire de l'extrême amitié d'Euthydique & de Damon.                                   | 29. 30. <i>Es suis.</i> |
| <i>Dandamis</i> . Ce qu'il fit pour son amy Amizoque , qu'il voyoit emmener Captif.                    | 37                      |
| <i>Dauphins</i> . Combien amoureux des hommes.                                                         | 275                     |

# DES MATIERES.

|                                                                                                                |                           |
|----------------------------------------------------------------------------------------------------------------|---------------------------|
| <i>Défunt.</i> Ceux celebrez à la memoire des défunts, combien inutiles, aussi bien que les Oraisons funébres. | 183                       |
| <i>Demades.</i> Orateur, combien timide de son naturel.                                                        | 156                       |
| <i>Démétrius.</i> Combien aime Antiphile.                                                                      | 32                        |
| <i>Démétrius.</i> Philosophe Cynique, pourquoy déchira vn iour les Bacantes d'Euripide.                        | 230                       |
| <i>Dequoy</i> accusé deuant Ptolomée.                                                                          | 238                       |
| <i>Démocrise.</i> Combien peu susceptible de la crainte.                                                       | 203                       |
| <i>Comment</i> mourut, & à quel âge.                                                                           | 264                       |
| <i>Démofthène.</i> Pourquoy n'osa iamais sortir hors des portes de sa ville.                                   | 157                       |
| <i>Quelle</i> estime on fait à present de son éloquence, & dès le temps de l'Auteur.                           | 189                       |
| <i>Combien</i> de fois auoit écrit de sa main l'histoire de Thucydide.                                         | 225                       |
| <i>Loüange</i> de Démofthène, & comparaison du mefme avec Homère:                                              | 411. <i>Et fuiv.</i>      |
| <i>Sa</i> Patrie & ses patens.                                                                                 | 412. 413.                 |
| <i>Denys</i> le Tyran. A quelle extremité réduit.                                                              | 108                       |
| <i>Depilatoire.</i> Ce que c'est, & à quoy bon.                                                                | 253                       |
| <i>Derceus.</i> Mere de Semiramis, de quelle figure.                                                           | 394.                      |
| <i>Destin.</i> Si les ordres du Destin font inuiolables:                                                       | 68. <i>Et fuiv.</i>       |
| <i>Dencalion.</i> Comment il repeupla le genre humain.                                                         | 394                       |
| <i>Déuil.</i> Quelles extrauagances se font dans le Déuil.                                                     | 179                       |
| <i>Dialogue.</i> Plaidoyer du Dialogue contre Lucien.                                                          | 144. 145. <i>Et fuiv.</i> |
| <i>Repartie</i> de Lucien à cette plainte.                                                                     | 145                       |
| <i>Diane.</i> Quels sacrifices font les Scythes à cette                                                        |                           |

# TABLE

|                                                                                                  |           |
|--------------------------------------------------------------------------------------------------|-----------|
| Déesse.                                                                                          | 92        |
| Où elle se mit premièrement en credit                                                            | 123       |
| Sa feste en l'Isle d'Egine                                                                       | 126       |
| <i>Dieux.</i> S'ils sont sujets aux ordres des Parques.                                          | 69.       |
| S'ils se peuvent mettre en colere.                                                               | 72        |
| Decret des Dieux.                                                                                | 433       |
| <i>Dinias.</i> Combien fut célèbre l'amitié d'Agatoclés & de Dinias & en quel pais ils viuoient. | 25. 69.   |
| <i>Diogene</i> Seleucien, combien vescu.                                                         | 266       |
| <i>Dion.</i> Combien excellent Philosophe.                                                       | 335       |
| <i>Dionysius.</i> Comment se laissa emporter à la volupté.                                       | 138. 139  |
| <i>Distime.</i> Quelle Dame, & en quoy recommandable.                                            | 9         |
| <i>Dipsade</i> Combien cruel animal, & combien douloureuses sont ses morsures.                   | 275       |
| <i>Discorax</i> Quel personnage.                                                                 | 252       |
| <i>Discorde.</i> Quel fut le sujet de la Discorde parmy les Déeses.                              | 459       |
| <i>Diuinité.</i> Quelle contrariété parmy les Philosophes anciens, au sujet de la Diuinité.      | 117. 118. |
| Par quelle Diuinité quand il faut iurer, on le doit faire, & quelle est la veritable.            | 448       |
| Ce que ce n'est pas.                                                                             | là mesme. |
| <i>Dorcas.</i> Dialogue de Dorcas & de Pannyquis, fameuses Courtisanes.                          | 513       |
| E                                                                                                |           |
| <b>R</b> Eplique de l'E, à la plainte que l'A auoit formée contre luy.                           | 474       |
| La plainte de l'E, & l'Arrest qui s'en ensuiuit.                                                 | 479. 480. |
| <i>Eaque</i> Cousin de Pluton, de quelle charge pourueu.                                         | 172       |

# DES MATIERES.

|                                                                                                                |          |
|----------------------------------------------------------------------------------------------------------------|----------|
| <i>Exornisterie</i> Comment prouuée estre vn Art ; & le plus excellent de tous les autres. 83. <i>Et suis.</i> |          |
| <i>Eau</i> Par quels peuples adorée.                                                                           | 90       |
| <i>Egyptiens</i> Combien superstitieux.                                                                        | 19       |
| Quelle diuinité principalement adorée par ces peuples.                                                         | 90       |
| Egyptiens, les premiers de tous les peuples qui ayent eu connoissance des choses diuines.                      | 390      |
| <i>Egypthe</i> . Quel estoit son destin.                                                                       | 450      |
| <i>Eleucus</i> Quel Dieu c'estoit.                                                                             | 243      |
| <i>Elephans</i> Où ont esté veus danser sur la corde.                                                          |          |
| 504.                                                                                                           |          |
| <i>Elisées</i> . Champs Elisées, quel lieu.                                                                    | 180      |
| <i>Eloquence</i> . Combien cét Art excelle par dessus tous les autres.                                         | 154      |
| Eloquence combien difficile à acquerir ; & combien demande de temps.                                           | 184      |
| Où elle habite.                                                                                                | 185      |
| <i>Empedocle</i> Où porté par la fumée du mont Ethna.                                                          | 118      |
| <i>Enomaüs</i> A quel prix mit sa fille Hippodamie.                                                            |          |
| 462.                                                                                                           |          |
| <i>Enuie</i> Comment dépeinte en compagnie de la Calomnie.                                                     | 236      |
| <i>Eole</i> . Pourquoi Eole qui auoit si bien receu Vlyse, ne le remena pas en sa maison.                      | 449      |
| <i>Ephestion</i> . Quel crime c'estoit deuant Alexandre, de ne reconnoistre pas Ephestion pour vn Dieu.        | 238      |
| Merueilles qui se contoient de luy.                                                                            | 239      |
| <i>Epicarme</i> Poëte Comique, combien vescu.                                                                  | 268      |
| <i>Epiëte</i> . Sa lampe de terre par qui achetée trois mille dragmes.                                         | 229      |
| Combien excellent Philosophe.                                                                                  | 335      |
| <i>Epicure</i> . Son plaidoyer pour la volupté.                                                                | 138. 139 |

|                                                          |                 |
|----------------------------------------------------------|-----------------|
| <i>Epicuriens.</i> Quels entre tous les Philosophes.     | 126             |
| Combien differens des Stoïciens.                         | 155             |
| <i>Eratosthène.</i> Le Grammairien , de combien          |                 |
| longue vie.                                              | 268             |
| <i>Erechon.</i> Comment nâquit selon l'opinion des       |                 |
| Athéniens.                                               | 194             |
| <i>Erigone.</i> Par qui son chien fut mis au nombre      |                 |
| des Dieux.                                               | 429             |
| <i>Esquins.</i> Comment deueni le Parasite de De-        |                 |
| nis le Tyran.                                            | 155.            |
| <i>Esquile.</i> Par qui furent achetées les tablettes de |                 |
| ce Poëte , & à quel vsage.                               | 229             |
| Ce quel'on reprochoit à l'Orateur Esquile.               | 414.            |
| <i>Esculape.</i> Où establit vne boutique d'Apoti-       |                 |
| caire.                                                   | 123             |
| Son travail.                                             | 127             |
| Quel fut le destin d'Esculape.                           | 337             |
| <i>Ethiopiens.</i> Quelle est leur principale diuinité.  | 90              |
| <i>Euangelus.</i> Riche Tarentin , que fit aux ieux      |                 |
| Pythiques.                                               | 227             |
| <i>Eudamidas.</i> Amitié d'Eudamidas , de Carixène       |                 |
| & d'Arétas.                                              | 30. 31          |
| <i>Eumèle.</i> Musicien d'Elide , proclamé victorieux    |                 |
| aux ieux Pythiques.                                      | 228             |
| <i>Eumensides.</i> Quelles Déeses , & où estoit leur     |                 |
| Autel.                                                   | 129             |
| <i>Euphorbe.</i> Quel , & où tué.                        | 103             |
| <i>Euquenor.</i> Quel & comment sçauoit son destin.      |                 |
| 450.                                                     |                 |
| <i>Europe.</i> En quoy se changea Iupiter , pour la      |                 |
| beauté d'Europe.                                         | 459             |
| <i>Eurhydique.</i> Histoire de l'extrême amitié d'E-     |                 |
| thydique & de Damon.                                     | 29. 30. & suiv. |
| <i>Exercice.</i> Traité des exercices du corps.          | 164.            |
| 165. & suiv.                                             |                 |

## F

**P**lainte de l'F, & le iugement qui s'en ensui-  
uit. 480

*Félicité*. En quoy consiste. 100. 101

*Felicité parfaite*. 151. 155

*Femme*. Combien il seroit à souhaiter que l'on  
se pût passer de femme. 386

*Feu*. Par quels peuples il est adoré. 90

*Flaterie*. Ce que c'est précisément, & comment  
distingüée de la loüange 10. 11. 15. 16.

*Flûtes* de Timotée & d'Ismenias, &c. combien  
renommées. 226.

*Fourmilleres*. Comparées aux villes, & l'occupa-  
tion des fourmis à celles des habitans 120

*Fraude*. Comment dépeinte en la compagnie de  
l'Enuie, & de la Calomnie. 235

## G

**G**lans illustres. Combien accroissent la  
gloire d'une Dame. 412

*Ganyméde*. Pour quel auantage rauy par Iupiter.  
458.

*Garamantes*. Quelle nation, & en quel temps ils  
font leurs courses dans la Lybie. 272

Quels animaux ils y chassent particulièrement.  
*la mesme*.

*Garbatines*. Espèces de chausses, de quoy se  
font. 198

*Géryon*. Comment vn symbole de l'amitié 46

En quelle estime estoit son corps, chez les Thé-  
bains. 229

*Glaucias*. Ses Amours avec Chrysis, & quel en  
fut le progrès & le succès. 198. 199

*Glycéra*. Dialogue de Glycéra & de Thaïs, fa-  
meuses Courtisanes. 296. *Et suis.*



# T A B L E

*Goeſe* Roy des Omaniens en l'Ara bie heureuſe ,  
combien veſcut. 265

*Gorgones*. Deſcription d'un tableau de l'entre-  
priſe des Gorgones & de la mort de Méduſe.  
260. 446.

Et quel meſtier elles faiſoient. *là meſme.*

*Gorgias* Rhéteur , comment mourut , & à quel  
âge. 267

*Grans*. Quel beſoin ils ont des Paraſites. 162

Quel honneur ils en tirent. *là meſme & ſuiu.*

*Grecs*. Comment receurent la Philoſophie ,  
& comment elle y gagna les ſept Sages. 346. 347

*Gyges*. Quelle eſtoit la vertu de l'anneau de Gy-  
ges. 139

*Gymnoſophiſtes*. De combien longue vie , &  
pourquoy. 262

## H

**P** Lainte de l'H , & ce qui ſ'en enſuiuit.  
482.

*Hicdomas* Orateur , pourquoy ainſi appellé.

247.

*Hector*. En quel endroit avoit ſes ſacrifices. 432

*Helene* Quelle , & ſi elle eſtoit ſi belle qu'Ho-  
mère la décrit. 103

Par qui elle avoit eſté ravie , durant la première  
guerre de Troye. *là meſme.*

Pourquoy enlevée par Thélée , & depuis aimée  
par tous les Princes Grecs. 460. 461.

*Hemus*. Mont , où placé. 351

*Hercule*. En quoy particulièrement louable. 16

Qui doit paſſer le premier de Baccus ou d'Her-  
cule & ſes travaux. 79. 83

Comment a paſſé toute ſa vie. 138

Hercule , comment ſurnommé & dépeint par  
les Gaulois. 217. 218.

# DES MATIÈRES.

|                                                                                 |          |
|---------------------------------------------------------------------------------|----------|
| Et pourquoy sous la figure d'un vieillard. <i>Idem</i> .                        | 12       |
| Hercule pourquoy se fit brûler.                                                 | 337      |
| Hermocles le Rhodien, renommé Statuaire.                                        |          |
| 399                                                                             |          |
| Hermodore l'Epicurien, pourquoy se parjura.                                     | 119      |
| Et par qui foudroyé.                                                            | 123      |
| Hermos l'Epicurien, pourquoy regardé de travers par les Stoïques.               | 376      |
| Hermotime. Que faisoit l'ame d'Hermotime Clazoménien.                           | 223      |
| Hérodote. Comment a voulu consigner ses Fa-<br>bles à la postérité.             | 124      |
| Hérophile le Cynique, par qui vû entre les bras<br>d'une Courtisane.            | 120      |
| Hésiode. Comment devint grand Poète.                                            | 184      |
| Quelles sont ses œuvres.                                                        | 276      |
| Hieron. Roy de Syracuse, combien vécut.                                         | 264      |
| Hieron Pilote, combien expert.                                                  | 279      |
| Hippias. Combien excellent Artisan.                                             | 212      |
| Hippocrate. Statué d'Hippocrate courant toute<br>la nuit.                       | 202      |
| Hippodamie. A quel prix mise par son père<br>Enomaüs.                           | 462      |
| Hippomax, Ancien Satyrique.                                                     | 242      |
| Historien. En quoy distingué de l'Orateur                                       | 17       |
| Homère. Comment excellent Peintre.                                              | 4        |
| Quel en ses comparaisons.                                                       | 19       |
| Loüange d'Homère, sa comparaison avec plu-<br>sieurs Orateurs, & de son pais.   | 410. 411 |
| Homme. Quelle est la condition la plus heu-<br>reuse de l'homme ou de la femme. | 106      |
| Hymette. Forteresse, ou pointe de rocher, en<br>quelle contrée.                 | 139      |
| Hypare. Ville, où située.                                                       | 47.      |

*Hyperide.* Combien timide de son naturel, 156.

157

*Hyppocrate.* Amisienier, à quel âge mourut. 267

*Hyppasus.* Roy des Caraciens, à quel âge mourut. 265

## I

**S**A demande contre le K & l'Y, & ce qu'il en fut ordonné. 483

*Idee.* De quelle nature, & par qui veüe. 199.

200

*Idole.* Quels peuples ont les premiers introduit le culte des Idoles. 390

*Idoménée.* Fils de Jupiter, au raport de qui estoit Parasite. 158

*Ierapolis.* Pourquoi ainsi apellée, & où située. 390

*Ieunesse.* Comment doiuent estre instruits les ieunes gens. 170

*Ignorance.* Combien dangereuse, & combien de maux elle cause. 234

*Immortalité des Dieux.* A quoy leur sert. 70

*Inconnu.* Dieu inconnu des Athéniens, quand & par qui découuert. 456

*Indes.* Comment Bacchus fit l'entreprise des Indes. 214

De quelles gens son armée estoit composée. *là me/mé.*

Et de quelles armes. *là me/mé* 215

Dédaïn qu'en conceurent les Indiens. 215

Mot de la bataille. *là me/mé.*

*Ioësse.* Dialogue de Ioësse & de Pythie, fameuses Courtisanes. 319

*Iou.* Philosophe Platonicien, en quelle estime parmy les siens. 195

*Iour.* Quels sont les peuples qui adorent iour. 90

*Iphigénie.*

DES MATIERES.

|                                                                                           |           |
|-------------------------------------------------------------------------------------------|-----------|
| <i>Iphigene</i> Prestresse de Diane, comment enlevée.                                     | 22        |
| <i>Ise</i> . Quelle estime les Egyptiens faisoient de ses cheveux.                        | 229       |
| <i>Iscariot</i> . Combien timide de son naturel.                                          | 356       |
| Quelle est à present estimée son Eloquence.                                               | 389       |
| A quel âge il fit son Panegyrique, & à quel âge il mourut.                                | 267       |
| <i>Isthme</i> . Declamation contre l'entreprise que Neron avoit faite de percer l'Isthme. | 464. 465  |
| <i>Isis</i> .                                                                             |           |
| <i>Isthmique</i> . Quel estoit le prix qui se donnoit aux jeux Isthmiques.                | 165       |
| <i>Iunon</i> d'Euphranor, quelle.                                                         | 4         |
| La statue de Junon admirable.                                                             | 402       |
| Inuective contre Junon.                                                                   | 447       |
| <i>Jupiter</i> . Ce que l'on croit de luy en Candie.                                      | 91        |
| Combien a plus de peine que les autres Dieux.                                             | 127. 128  |
| Inuective de Momus contre Jupiter mesme.                                                  | 430       |
| Ses avantages & ses vices.                                                                | 445       |
| <i>Iustice</i> . Par qui loüée, jusqu'à estre estimée le souverain bien.                  | 119       |
| <i>Ivan</i> . Quelle fut son ingratitude.                                                 | 373       |
| K                                                                                         |           |
| <b>P</b> Lainte du K, & ce qui s'en ensuiuit.                                             | 482       |
| Où particulièrement necessaire.                                                           | la mesme. |
| L                                                                                         |           |
| <b>P</b> Lainte de l'L, principalement contre l'L, & ce qui s'en ensuiuit.                | 485       |
| <i>Lapithes</i> . Description d'un combat semblable à celui des Lapithes & des Centaures. | 387. 388  |
| <i>Leuco</i> .                                                                            |           |
| <i>Leda</i> . En quoy se changea Jupiter pour la beauté de Leda.                          | 458. 459  |
| 2. Part.                                                                                  | Ce        |

# T A B L E

|                                                                                                              |                  |
|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------|------------------|
| <i>Lettres.</i> Quel mal-heur est commun aux Gens de Lettres.                                                | 461              |
| Origine des lettres Françoises.                                                                              | 471. 472         |
| Eloge de toutes les lettres.                                                                                 | 493              |
| <i>Licurgue</i> Combien timide de son naturel.                                                               | 156              |
| 157.                                                                                                         |                  |
| En quel temps establit ses Loix.                                                                             | 178              |
| Quel en l'esprit d'Anacarsis.                                                                                | <i>La mesme.</i> |
| A quel âge mourut.                                                                                           | 268              |
| <i>Louanges.</i> Quand c'est qu'elles sont bonnes, & ce que c'est.                                           | 10. 11           |
| Comment distinguées de la flaterie.                                                                          | 16. 17           |
| <i>Luite</i> Quel exercice, & comment se faisoit.                                                            | 165              |
| <i>Luiteurs.</i> Pourquoi les Luiteurs se frottoient de sable & de poussiere, après s'estre frottez d'huile. |                  |
| 173.                                                                                                         |                  |
| <i>Lune.</i> Quels peuples adorent la Lune.                                                                  | 190              |
| Ses plaintes contre la curiosité des Philosophes.                                                            |                  |
| 120. 121                                                                                                     |                  |
| <i>Libye.</i> Costé Meridional de la Lybie, quel.                                                            | 272              |
| <i>Lycie.</i> En quel endroit est la separation de la mer de Lycie & de Pamphylie.                           | 279              |
| <i>Lypasé,</i> Orateur, pourquoy ainsi appelé.                                                               | 219              |
| <i>Lysimachus</i> Roy de Macedoine, iusqu'à quel âge vescu.                                                  | 264              |

## M

|                                                                                  |                      |
|----------------------------------------------------------------------------------|----------------------|
| <b>D</b> emande de l'M, contre les abreuviations, & quel iugement s'en ensuiuit. | 484. 485.            |
| <i>Maclyens</i> Quels peuples, & où ils habitent.                                | 216                  |
| <i>Mages</i> de Perse, pourquoy de si longus vic.                                | 262                  |
| <i>Magiciens.</i> Description de l'Isle des Magiciens.                           | 551. <i>Es suis.</i> |
| <i>Maison.</i> Louange d'une maison de plaisance.                                | 233. 254.            |

# DES MATIERES.

|                                                                                                                                     |          |
|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|----------|
| <i>Marc-Aurele.</i> De combien longue vie, & pour-<br>quoy.                                                                         | 263      |
| <i>Mars.</i> Comment surpris avec Venus par Vul-<br>tain                                                                            | 95       |
| <i>Masiniſſe.</i> A quel âge il eut vn fils, & à quel âge<br>il mourut.                                                             | 265      |
| <i>Medecins.</i> Du temps de l'Autheur faiſoient eux-<br>meſmes les remedes.                                                        | 202      |
| <i>Medee.</i> Deſcription d'un tableau de Medee<br>transportée de rage & de jaloſie.                                                | 161      |
| <i>Meliſſe.</i> Courtiſane, quelle.                                                                                                 | 303      |
| <i>Memnon.</i> Quelle eſt ſa ſtatue, & en quelle con-<br>trée.                                                                      | 208      |
| <i>Memphis.</i> Comment cette ville fut priſe & par<br>qui.                                                                         | 218      |
| <i>Ménécrate.</i> Pourquoi déclaré infame, & tous<br>ſes biens conſiſquez.                                                          | 31       |
| <i>Ménippe.</i> Pourquoi vola dans le Ciel.                                                                                         | 114. 115 |
| <i>Menſonge.</i> D'où vient que les hommes ne ſe<br>contentent pas de debiter des menſonges, mais<br>ſont bien aiſés d'en entendre. | 191. 193 |
| <i>Mer.</i> Quand ſe peut appeller le miroir des<br>Cieux.                                                                          | 256      |
| <i>Mercur.</i> Inuective contre Mercur.                                                                                             | 450      |
| <i>Merioné.</i> De qui eſtoit le Courtiſan & le Para-<br>ſite.                                                                      | 159      |
| <i>Metempeſychoſe.</i> Ce que c'eſt, & quelques exem-<br>ples memorables d'icelle.                                                  | 122      |
| <i>Mefſier.</i> Quel eſt le meſtier qui ne conſte rien<br>à apprendre, mais bien à enſeigner.                                       | 152      |
| <i>Miltiade.</i> De quoy aculé.                                                                                                     | 241      |
| <i>Minerve.</i> Deſcription d'un tableau du Temple<br>de Minerve.                                                                   | 260      |
| <i>Minos.</i> Quel honneur il receut des Dieux.<br>Où veſcut, & quelles furent les Loix qu'il éta-                                  | 160      |

# TABLE

|                                                                                                      |                  |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------|------------------|
| blir.                                                                                                | 176. 177         |
| <i>Mitridate</i> , Roy de Pont, surnommé le Bâtisseur, combien vécut.                                | 264              |
| <i>Mnasivres</i> Roy des Parthes; combien vécut.                                                     | 265.             |
| <i>Mnestibée</i> . Quel sacrifice il fit à Jupiter & autres Dieux, après estre eschappé du naufrage. | 81               |
| <i>Monnoye</i> . Distinction de plusieurs sortes de monnoyes.                                        | 522. 523         |
| <i>Morts</i> . Combien inutiles sont les plaintes qui se font autour des morts.                      | 181              |
| Réponse imaginaire de quelqu'un de ces morts.                                                        | 182.             |
| Combien différentes sortes de sepultures.                                                            | 183              |
| <i>Mouche</i> . Description agreable de la mouche.                                                   | 221.             |
| En quoy comparée aux Cygales, au Paon, & à la Colombe.                                               | <i>La mesme.</i> |
| Comme elle est compagne de l'homme, durant toute sa vie.                                             | 222              |
| Quelle sorte de mouche est de longue vie.                                                            | <i>la mesme.</i> |
| Sa métamorphose.                                                                                     | 223              |
| <i>Moyse</i> . Comment appelé par l'Auteur.                                                          | 448              |
| <i>Muses</i> . Quelle promesse firent à Hésiode, & quels sont leurs principaux talens.               | 276              |
| <i>Musique</i> Combien puissante sur l'esprit humain.                                                | 172              |
| <i>Musonius</i> . Combien excellent Philosophe.                                                      | 335              |
| <i>Myrmidons</i> . Quelle nation, & d'où venue.                                                      | 120              |
| <i>Myrtale</i> , Courtisane, quelle.                                                                 | 325              |
| <i>Myrtium</i> . Dialogue de Myrtium avec Pamphile & Doris, fameuses Courtisanes.                    | 297. 298         |
| <i>Mythres</i> . Invective de Momus contre ce Dieu.                                                  | 439              |

- A**cusation d'... par elle, & de ce qui s'en  
ensuivit. 485  
Réponse de l'M. *la mesme.*  
Réplique de l'N. 486  
*Nature.* Pourquoi la Nature a donné les biens  
aux hommes. 437  
*Nauire.* Description d'un Nauire, avec tout  
son amaraage. 279  
*Nausicaé.* Quelle Dame, & en quoy particulie-  
rement recommandable. 9  
*Nestor.* Bieuuage des Dieux. 124  
*Negrepont.* Isle, par qui retranchée de la Beo-  
cie. 465  
*Neptune.* Quelle fut son auanture. 70  
Inuectiue contre Neptune. 446  
*Néron.* Déclamation contre l'entreprise que Ne-  
ron auoit faite de percer l'Isthme. 464. *Suin.*  
A quel dessein il alla en Grèce. 465  
Ses folles imaginations, & sa présomption.  
*la mesme.*  
*Nestor.* Quel, & de qui il estoit Parasite. 178  
Combien de temps a vescu. 262  
*Niobe.* Par qui & pourquoy chagée en rocher. 19  
*Numa-Pompilius.* Combien de temps vescu. 263  
*Numismacie.* Royaume, en quel endroit, & que  
signifie ce terme. 522

## O

- S**es pretentions contre les autres voyelles.  
486. 487.  
Réponse que luy fait l'A. *la mesme.*  
Replique qu'elle va plus rondement en beso-  
gne. *la mesme.*



# T A B L E

|                                                                                                |                           |
|------------------------------------------------------------------------------------------------|---------------------------|
| <i>Obole</i> Quelle sorte de monnoye, & de quelle valeur.                                      | 180                       |
| <i>Offence.</i> Belle coustume des Scythes, lors que quelqu'un d'entr'eux a receu une offense. | 40                        |
| <i>Olympique.</i> Quel estoit le prix du vainqueur aux jeux Olympiques.                        | 165                       |
| <i>Or.</i> Quelle description en fait Pindare.                                                 | 100                       |
| Par qui comparé aux Grâces.                                                                    | 101                       |
| Ses beaux effets.                                                                              | <i>là mesme.</i>          |
| Comment il est la source de tous maux.                                                         | 102                       |
| <i>Oracles.</i> Principalement ceux d'Apollon, combien ambigus, & à quoy semblables.           | 85. 91                    |
| <i>Orateur.</i> Distinction entre l'Orateur & l'Historien.                                     | 16. 17                    |
| Combien sujets à l'avarice sont les Orateurs                                                   | 161                       |
| Le moyen de se rendre en peu de temps grand Orateur, & leurs deux chemins.                     | 186. 187. <i>Et suis.</i> |
| <i>Oreste</i> & <i>Pilade</i> , de quels sacrifices honorez, & en quelle qualité.              | 22                        |
| Leurs belles actions.                                                                          | <i>là mesme.</i>          |
| Pourquoy <i>Oreste</i> tua son pere.                                                           | 468                       |
| <i>Orion.</i> Histoire ancienne d' <i>Orion</i> .                                              | 260                       |
| <i>Orphée</i> Comment sa teste aborda en l'Isle de <i>Lesbos</i> .                             | 228                       |
| Sa lyre par qui achetée; & ce qui en arriva.                                                   | <i>là mesme.</i>          |
| Le Patron des Musiciens.                                                                       | 352                       |
| <i>Ortolans.</i> Quels sont les meilleurs.                                                     | 500                       |
| <i>Osyris.</i> Quelles ceremonies se font pour sa feste.                                       | 391                       |
| <i>Oüye.</i> Au rapport de qui est plus infidèle que la vue.                                   | 258                       |

P

**D**ispute du P, & de son compagnon l'H, contre l'usurpation de l'E. 482

DES MATIERES.

|                                                                                 |                   |
|---------------------------------------------------------------------------------|-------------------|
| Le iugement enuiuy.                                                             | la mesme & 481    |
| Plainte du P, contre l'usage d'à present.                                       | 488               |
| Et son Arrest.                                                                  | la mesme.         |
| Pacite d'Apelles, quelle.                                                       | 4                 |
| Palais. Description & loüange d'un Palais magnifique.                           | 453.254. & suisu. |
| Palay. Ce que c'est proprement.                                                 | 173               |
| Pamphile. Dialogue de Pamphile avec Myrtium & Doris, fameuses Courtisanes.      | 207.208           |
| Pamphylie. En quel endroit est la séparation de la mer de Lycie & de Pamphylie. | 279               |
| Pan, Compagnon de Bacchus, où logé.                                             | 131               |
| Ses plaintes.                                                                   | la mesme.         |
| Son inuectiue contre les Philosophes.                                           | la mesme, & 132   |
| Pancrate Pythagoricien, quel personnage.                                        | 208               |
| Pansarbes. Pierres precieuses de quelle propriété.                              | 617               |
| Pant. En quel temps il estale plus magnifiquement ses beautez.                  | 256               |
| Paradis. Description des oiseaux de Paradis, & pourquoy ils sont ainsi appelez. | 498.499           |
| Parasite. Si l'exercice de Parasite peut estre appelle vn mestier.              | 146.147           |
| Si ce peut estre vn art, & s'il peut estre rangé parmy les arts.                | la mesme.         |
| Sa définition & preuue.                                                         | 149               |
| Pâris. Par qui comparé à Achille.                                               | 18                |
| A quoy prefera Helene, & pourquoy.                                              | 461               |
| Parnes. Mont, en quelle contrée.                                                | 150               |
| Parques. Quelle est leur puissance, & si les Dieux y sont sujets.               | 69.70.71          |
| Patras Ville, où située.                                                        | 67                |
| Patrie Combien douce & aimable, & pourquoy.                                     | 269               |

# T A B L E

|                                                                |                  |
|----------------------------------------------------------------|------------------|
| Comment les Dieux semblent aimer leur Pa-                      |                  |
| trie, & quelle elle est.                                       | 270              |
| Recommandation & louanges de la Patrie.                        |                  |
| <i>là mesme.</i> 271. <i>Es suivantes.</i>                     |                  |
| <i>Parole.</i> Quel, & de qui estoit le Parasite.              | 158              |
| <i>Pauvreté.</i> Des auantages de la Pauvreté.                 | 499              |
| <i>Es suisu.</i>                                               |                  |
| <i>Peintres.</i> D'où vient que les Peintres ne sont           |                  |
| pas responsables en l'Esice de leurs imaginatiōs.              | 15               |
| <i>Peinture.</i> Combien differente de la parole.              | 259              |
| <i>Pelops.</i> Pour quelle raison admis à la table des         |                  |
| Dieux.                                                         | 418              |
| <i>Pelops</i> cōment vainquit Hippodamie.                      | 461-462.         |
| <i>Penelope.</i> Dequoy peut seruir d'exemple.                 | 9                |
| <i>Penibée.</i> Femme d'Abradate: quelle.                      | 10               |
| <i>Peregrinus.</i> Combien le bâton de ce Philosophe           |                  |
| fut estimé & acheté.                                           | 229              |
| <i>Quel,</i> & la mort.                                        | 329              |
| <i>En quoy comparé à Empedocle.</i> <i>là mesme.</i> <i>Es</i> |                  |
| <i>suiuantes.</i> iusqu'à 344                                  |                  |
| <i>Persée.</i> Description de la peinture de Persée &          |                  |
| d'Andromède.                                                   | 259              |
| <i>Perses.</i> Quelle est la principale diuinité qu'ils        |                  |
| adorent.                                                       | 90               |
| <i>Phalés.</i> Par quels peuples adoré.                        | <i>là mesme.</i> |
| <i>Phédre.</i> Comment perdit Hypolite.                        | 240              |
| <i>Phidias.</i> Quel estoit le plus excellent de ses ou-       |                  |
| urages.                                                        | 6.14             |
| <i>Philetère</i> premier Roy de Pergame, combien               |                  |
| vescut.                                                        | 264              |
| <i>Philina.</i> Courtisane, quelle.                            | 299.300          |
| <i>Philocrate.</i> Combien timide de son naturel.              | 158              |
| <i>Philosophes.</i> Combien incertains.                        | 115              |
| Leur impudence & leur curiosité.                               | 116              |
| Quelle sorte de gens, & leur grand nombre.                     |                  |
| 124. 125                                                       |                  |

# DES MATIERES.

|                                                          |           |
|----------------------------------------------------------|-----------|
| Si l'on peut donner exemple de quelque Philo-            |           |
| sophe qui soit mort les armes à la main.                 | 157       |
| Combien sujets à l'avarice.                              | 161       |
| <i>Philosophie.</i> Combien cét Art excelle par des-     |           |
| sus les autres.                                          | 154       |
| Ses plaintes à Iupiter, touchant les faux Philo-         |           |
| sophes.                                                  | 344. 345  |
| <i>Philoxène.</i> Pourquoi puny tres-sévèrement par      |           |
| Denis le Tyran.                                          | 229       |
| <i>Phénix.</i> Pour quelle particulière considération    |           |
| élu Roy par les Animaux.                                 | 497       |
| <i>Phrygiens.</i> Quelle est leur principale diuinité.   | 90        |
| <i>Pilade.</i> En quelle qualité on sacrifioit à Pilade  |           |
| & à Oreste, & leurs actions heroïques.                   | 22        |
| Description d'un tableau de Pilade & Oreste,             |           |
| cachez derrière le Palais d'Agamemnon.                   | 259       |
| <i>Pilote.</i> Comparaison du Pilote & de la Proui-      |           |
| dence.                                                   | 92        |
| <i>Pindare.</i> Quelle description il fait de l'or.      | 97        |
| <i>Perithous.</i> Par qui aidé à l'enlèvement de Pro-    |           |
| serpine.                                                 | 461       |
| <i>Pittacus</i> l'un des sept Sages, combien vécu.       | 266       |
| <i>Platon.</i> Quelles estoient ses loix.                | 123       |
| S'il s'est mêlé du métier de Parasite.                   | 155       |
| En quoy comparé à Nicias.                                | la mesme. |
| En quelle estime estoit son Eloquence du temps           |           |
| de l'Auteur.                                             | 189       |
| <i>Pluton.</i> Quelle estoit la vertu de son casque.     | 139       |
| Pourquoy ainsi apellé, & que signifie ce nom.            |           |
| 179                                                      |           |
| <i>Pnycé.</i> Place d'Athènes, à quoy destinée.          | 130       |
| <i>Poesie.</i> Quels sont les charmes particuliers de la |           |
| Poesie.                                                  | 170       |
| <i>Poetes.</i> Pourquoi ils ne sont pas responsables en  |           |
| Justice de leurs imaginations.                           | 18        |

|                                                                                                            |            |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------------|------------|
| Quand sujets à faillir.                                                                                    | 68         |
| Isle des Poëtes en quelle contrée.                                                                         | 524        |
| Diverses manières d'agir de ses habitans.                                                                  | la         |
| <i>mesme</i> § 525.                                                                                        |            |
| <i>Polemon</i> . Quel personnage & pourquoy quitta l'Academie.                                             | 135. 136   |
| Comment & à quel âge mourut.                                                                               | 168        |
| <i>Pellux</i> . En quoy nommément estimable.                                                               | 16         |
| <i>Polycrate</i> . En combien peu de tēps dépoüillé.                                                       | 163        |
| <i>Polydamas</i> . En quel endroit la statue de cēr Arlète guérissoit de la fièvre.                        | 432        |
| <i>Polystrate</i> . Quel & combien grand Orateur.                                                          | 141        |
| <i>Portique</i> . Plaidoyer du Portique contre la volupté.                                                 | 137. 138   |
| <i>Possidenius</i> . Philosophe & Historien d'Apamée, combien vécut.                                       | 266. 167   |
| <i>Poramon</i> . Orateur, de combien longue vie.                                                           | 168        |
| <i>Professions</i> . Où l'on vit long-temps, quelles sont particulièrement.                                | 212        |
| <i>Prométhée</i> . Quelle est sa condition.                                                                | 71         |
| <i>Prose</i> . Quel est le plus recommandable de la Prose ou des Vers.                                     | 410. 411   |
| <i>Proserpine</i> fille de Cérés, comment enlevée.                                                         | 179        |
| Par qui recherchée jusques dans les Enfers.                                                                | 461        |
| <i>Prouidence</i> . Quelle estoit la prouidence des Dieux, & si maistrresse ou esclave du destin.          | 71         |
| Question de la prouidence.                                                                                 | 74. § suu. |
| <i>Proesilus</i> . En quel endroit auoit ses sacrifices.                                                   | 432        |
| <i>Ptolomée</i> fils de Lagus, combien heureux, & combien vécut.                                           | 264        |
| <i>Pugilat</i> . Quelle sorte d'exercice.                                                                  | 165        |
| <i>Pygmée</i> . Description de l'Isle des Pygmées, & que signifie proprement ce mot, selon son étymologie. | 258. 529   |
| Leur guerre contre les Grues.                                                                              | la mesme   |

# DES MATIERES.

|                                                                               |                             |
|-------------------------------------------------------------------------------|-----------------------------|
| Leurs mœurs & leurs exercices. <i>la mesme</i> <i>Es</i>                      |                             |
| <i>Pyramidiens.</i> Quelle sorte de peuples.                                  | 516                         |
| <i>Pyrrhon.</i> Pourquoi ne se voulut point presenter en jugement.            | 141                         |
| <i>Pyrrhus &amp; Alexandre,</i> quels nous sont representez dans l'Histoire.  | 231                         |
| <i>Pythagore.</i> Quel personnage, & ce qu'il avoit esté auparavant.          | 96                          |
| Pourquoy défendit les viandes & les fèves. <i>la mesme.</i>                   |                             |
| <i>Pythiques.</i> Quel estoit le prix du vainqueur aux jeux Pythiques.        | 166                         |
| <i>Python.</i> Comparé à Démosthène.                                          | 421                         |
| Q                                                                             |                             |
| <b>P</b> lainte du Q, & sa demande.                                           | 489                         |
| Sa Sentence. <i>la mesme.</i>                                                 |                             |
| <i>Quélidonium.</i> Dialogue de Quélidonium & de Drocé, fameuses Courtisanes. | 266. <i>Es</i> <i>suiv.</i> |
| R                                                                             |                             |
| <b>P</b> lainte de l'R, contre l'I & l'E.                                     | 489                         |
| Ordonnance de l'Vlage contr'elle.                                             | 490                         |
| <i>Radamantis.</i> De quel pais, & combien sévère Justicier.                  | 179                         |
| <i>Republique.</i> Discours de l'Estat d'une bonne Republique.                | 170                         |
| <i>Rep. "</i> Comment dépeint en la compagnie del'Epuie & de la Calomnie.     | 235                         |
| <i>Rhé.</i> Qui le premier enseigna ses mystères aux hommes.                  | 394                         |
| <i>Rhétorique.</i> Plaidoyer de la Rhétorique contre Lucien.                  | 141. 142                    |
| <i>Rhododaphné.</i> Explication de ce terme.                                  | 250                         |
| <i>Rhodope.</i> Montagne, où placée.                                          | 351                         |
| <i>Riche.</i> Quelles sont les craintes & les soins                           |                             |

# T A B L E

|                                                                                       |                           |
|---------------------------------------------------------------------------------------|---------------------------|
| qu'ont les riches.                                                                    | 368. <i>Et suiv.</i>      |
| Combien ceux-là se trompent, qui croient que la félicité consiste dans les richesses. | <i>la mesme</i>           |
| Saturne aux riches.                                                                   | 380. 381. <i>Et suiv.</i> |
| Réponse des Riches.                                                                   | 372. C                    |
| Richesses. Description des incommoditez des richesses.                                | 105. 106. <i>Et suiv.</i> |
| Rois. Quelle est la félicité des Rois.                                                | 106                       |
| Pourquoy comparez aux statues d'or.                                                   | 106                       |
| Quelle est leur infortune.                                                            | <i>la mesme</i>           |
| Romane, d'Aëtion, quelle.                                                             | 4                         |
| Royaume. A combien de maux sujette.                                                   | 293                       |
| S                                                                                     |                           |
| Plainte de l'S, contre les Auteurs Modernes.                                          | 490                       |
| Plainte du Z, contre elle.                                                            | 498                       |
| Ordonnance de l'V sage sur leurs plaintes.                                            | <i>la mesme</i>           |
| Sanglier Calydonien, en quel estime chez les Tégéates.                                | 229                       |
| Effet de la colere de Diane.                                                          | 483                       |
| Sapho. Quelle Dame, & en quoy recommandable.                                          | 9                         |
| Sarpédon fils de Iupiter, par qui tué.                                                | 138                       |
| Pourquoy Iupiter ne peut empêcher sa mort, & comment il pleura sa perte.              | 449                       |
| Saturne. S'il devoit ses enfans, & ce qui le mût de se défaire de son Empire.         | 357                       |
| Saturnales. Leur description, & de ce qui s'y passe.                                  | 356                       |
| Loix Saturnales.                                                                      | 362                       |
| Et les loix du Destin.                                                                | 363. <i>Et suiv.</i>      |
| Epistres Saturnales.                                                                  | 364                       |
| Réponse de Saturne.                                                                   | 368. <i>Et suiv.</i>      |
| Saturne aux Riches.                                                                   | 392. <i>Et suiv.</i>      |
| Scorpions. De combien de sortes en Lydie.                                             | 271                       |

DES MATIERES.

|                                                                                                                         |           |
|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----------|
| <i>Scribes.</i> Ou Interprètes des mystères des Dieux<br>chez les Assyriens & les Arabes, pourquoy de si<br>longue vie. | 262       |
| <i>Scythes.</i> Quelle estime ils font d'un bon amy,<br>& combien ils abhorrent la trahison.                            | 23        |
| Comment seruent leurs amis. p. 39. iusqu'à la p. 43                                                                     |           |
| Quelle est leur principale diuinité.                                                                                    | 90        |
| <i>Semiramis.</i> En quoy changée.                                                                                      | 394       |
| Et comment deuenue sage.                                                                                                | 404       |
| <i>Serés.</i> De combien longue vie, & pourquoy.                                                                        | 262       |
| <i>Seruius-Tullius.</i> Combien de temps vécut.                                                                         | 263       |
| <i>Sidonien.</i> Peuples en quelle Prouince.                                                                            | 398       |
| <i>Simonide.</i> Ancien Satyrique.                                                                                      | 242       |
| De Céc combien vécut.                                                                                                   | 268       |
| <i>Sinarthocle.</i> Roy des Perses, à quel âge commen-<br>ça à regner.                                                  | 265       |
| <i>Sisanes &amp; Toxaris,</i> combien grans amis.                                                                       | 43        |
| <i>Smyrne.</i> Où située, & quelle ville.                                                                               | 2         |
| <i>Socrate.</i> Comment se porta contre les Lacédé-<br>moniens.                                                         | 157       |
| Quelle estimé entre les Philosophes, & com-<br>ment Chéréphon luy fut enuoyé.                                           | 188       |
| De quoy aculé.                                                                                                          | 241       |
| A quoy se plaisoit particulièrement.                                                                                    | 254       |
| <i>Solon.</i> Entretien d'Anascaris avec Solon.                                                                         | 163       |
| 164. & <i>suiv.</i>                                                                                                     |           |
| L'un des sept sages, combien vécut.                                                                                     | 266       |
| <i>Sommeil.</i> Combien le Dieu du Sommeil a de<br>peine.                                                               | 127       |
| <i>Songes.</i> De combien de sortes selon Homère.                                                                       | 93        |
| De quoy ils se forment.                                                                                                 | la mesme. |
| <i>Sophocle.</i> Comment mourut & à quel âge.                                                                           | 268       |
| <i>Sosandre</i> de Calamis, quelle & en quel endroit.                                                                   | 3         |
| <i>Sofstrate.</i> Comment défit Ptolomée, & prit la<br>ville de Memphis.                                                | 212       |



|                                                                                                |     |
|------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| <i>Souhait.</i> Combien bigeares & inutiles parmi les hommes.                                  | 284 |
| Et sans fin.                                                                                   | 287 |
| <i>Sparticus.</i> Comment tué en vn festin.                                                    | 119 |
| <i>Spectacles.</i> Combien célèbres en Grèce.                                                  | 166 |
| <i>Squelet.</i> Ce que c'est proprement.                                                       | 283 |
| <i>Statue.</i> Aparoissant toutes les nuits, quelle.                                           | 200 |
| <i>Stoiciens.</i> Combien différens des Epicuriens.                                            | 154 |
| <i>Stésicore.</i> Poète Lyrique de cōbien longue vie.                                          | 268 |
| <i>Stratonice.</i> Quelle, & quel Tēple elle fit bâir.                                         | 395 |
| <i>Sunior.</i> Quelle place, & en quelle contrée.                                              | 130 |
| <i>Superfluité.</i> Combien fâcheuses.                                                         | 439 |
| <i>Syrie.</i> Description du Temple de la Déesse de Syrie, de son origine & de ses cérémonies. | 390 |
| <i>Es suis.</i>                                                                                |     |

## T

|                                                                       |                           |
|-----------------------------------------------------------------------|---------------------------|
| <b>P</b> lainte du T contre l'S, & leur régleme.                      | 491                       |
| <i>Tale.</i> Intendant de Minos, que faisoit en l'Isle de Crète.      | 201                       |
| <i>Tamale.</i> Quel honneur il receut des Dieux.                      | 159                       |
| <i>Tarquin</i> le Superbe combien de temps vécut.                     | 263                       |
| <i>Temple.</i> Description du Temple de la Déesse de Syrie.           | 399. 400. <i>Es suis.</i> |
| <i>Temples.</i> Anciens de quel costé tournez.                        | 255                       |
| <i>Terée.</i> Roy des Caraciens vers la mer rouge, à quel âge mourut. | 265                       |
| <i>Terés.</i> Roy des Odrysiens, combien vécut.                       | 263                       |
| <i>Ter/agore.</i> Poète, quel personnage.                             | 408                       |
| <i>Thais.</i> Dialogue de Thais & de Glycéra, fameuses Courtisanes.   | 246. <i>Es suis.</i>      |
| <i>Thalés.</i> Comment détourna le cours d'un fleuve en la Lydie.     | 211                       |
| Combien vécut.                                                        | 266                       |
| <i>Théagène.</i> En quel endroit la statue guérissoit de la fièvre.   | 432                       |

# DES MATIERES.

|                                                                                                       |                 |
|-------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----------------|
| <i>Théane.</i> Quelle Dame, & en quoy recommandable.                                                  | 9               |
| <i>Thébains.</i> Combien extravagans au sujet de leur origine.                                        | 193             |
| <i>Thémistocle.</i> De quoy accusé.                                                                   | 241             |
| <i>Thersite.</i> Comment décrit par Homère.                                                           | 226             |
| <i>Thésée.</i> Comment a passé toute sa vie.                                                          | 138             |
| Pourquoy enleva Hélène.                                                                               | 460             |
| <i>Thraces.</i> Quelle divinité ils adorent.                                                          | 90              |
| <i>Thucydide.</i> Combien de fois Démosthène avoit écrit de sa main son histoire.                     | 225             |
| <i>Thiesle.</i> Combien son erime fait d'horreur sur les Théâtres.                                    | 357             |
| <i>Tigrane.</i> Roy d'Arménie à quel âge mourut.                                                      | 265             |
| <i>Timoclès.</i> Dispute de Timoclès le Stoïcien contre Damis l'Epicurien, au sujet de la Prouidence. | 61. 89. & suiv. |
| <i>Tirésias.</i> Combien on luy donne de temps de vie.                                                | 262             |
| <i>Tonaris &amp; Sifonnes.</i> combien grands amis.                                                   | 43. 44          |
| <i>Tragédies.</i> Quel doit estre l'usage des Tragédies.                                              | 171             |
| <i>Tribades.</i> Quelles sortes de personnes.                                                         | 204             |
| <i>Triphène.</i> Dialogue de Triphène & de Charmide, fameuses Courtisanes.                            | 317. & suiv.    |
| <i>Trophonius.</i> Invective de Momus contre ses Oracles.                                             | 431             |
| <i>Troye.</i> Si la guerre de Troye se passa comme Homère la décrit.                                  | 102             |
| V                                                                                                     |                 |
| <b>E</b> N quels endroits il semble exclure l'L.                                                      | 484             |
| Plainte de l'V, sur la misere de sa condition.                                                        | 492             |
| <i>Venus.</i> Quel est leur travail.                                                                  | 127             |
| <i>Venus</i> de Cnide quelle, & celle d'Alcane.                                                       | 409             |
| Comment surprise avec Mars par Vulcain.                                                               | 95              |

T A B L E DES MATIÈRES.

|                                                      |          |
|------------------------------------------------------|----------|
| <i>Vers.</i> Si les Vers sont plus estimables que la |          |
| <i>Prose.</i>                                        | 410      |
| <i>Veue.</i> Les avantages de la veüe sur l'ouïe.    | 258      |
| <i>Villes.</i> Comparées aux fourmillières.          | 120      |
| En quoy principalement consiste vne ville.           | 169      |
| <i>Vlyssé.</i> Pourquoi ses menfonges furent excusa- |          |
| bles.                                                | 193      |
| Description d'un tableau d'Vlyssé.                   | 260. 261 |
| <i>Vniuers.</i> Diuerses opinions des Philosophes,   |          |
| touchant l'estat de l'Vniuers.                       | 115. 116 |
| <i>Vulcan.</i> Quelle est sa félicité.               | 79       |

X

|                                                |     |
|------------------------------------------------|-----|
| <b>R</b> émonstrance de l'X, contre l'S.       | 492 |
| Arrest de la Grammaire sur ce sujet. <i>la</i> |     |
| <i>mesme.</i>                                  |     |

|                                                       |     |
|-------------------------------------------------------|-----|
| <i>Xenocrate.</i> Disciple de Platon, de combien lon- |     |
| gue vit.                                              | 266 |

|                                                    |  |
|----------------------------------------------------|--|
| <i>Xenophanes</i> fils de Dexine, & disciple d'Ar- |  |
| chelaüs, combien vécut. <i>la mesme.</i>           |  |

|                                                         |  |
|---------------------------------------------------------|--|
| <i>Xenophile</i> le Musicien, qui faisoit profession de |  |
| la Philosophie de Pythagore, à quel âge mourut.         |  |
| <i>la mesme.</i>                                        |  |

Y

|                                                |     |
|------------------------------------------------|-----|
| <b>C</b> omment se faire de la demande de l'I. | 483 |
|------------------------------------------------|-----|

Z

|                                                           |    |
|-----------------------------------------------------------|----|
| <b>Z</b> <i>Amolxis.</i> Quel, & par quels peuples adoré. | 99 |
| <i>Zénothémis.</i> De quelle façon témoigna son           |    |
| amitié à Ménécrate.                                       | 31 |

|                                         |    |
|-----------------------------------------|----|
| Combien il se glorifioit de son amitié. | 32 |
|-----------------------------------------|----|

|                                                  |     |
|--------------------------------------------------|-----|
| <i>Zénothémis.</i> Surnommé le labyrinthe, quel. | 376 |
|--------------------------------------------------|-----|

|                                                        |     |
|--------------------------------------------------------|-----|
| <i>Zénon.</i> Chef de la secte Stoïque, combien vécut. | 266 |
|--------------------------------------------------------|-----|

|                                                           |     |
|-----------------------------------------------------------|-----|
| <i>Zoroastrie.</i> Plainte de Zoroastrie quelle, la ville |     |
| & ses logis.                                              | 552 |

F I N.